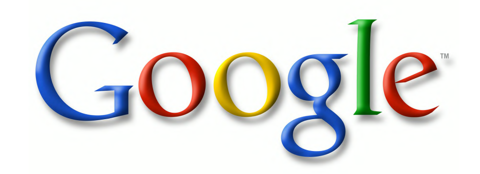




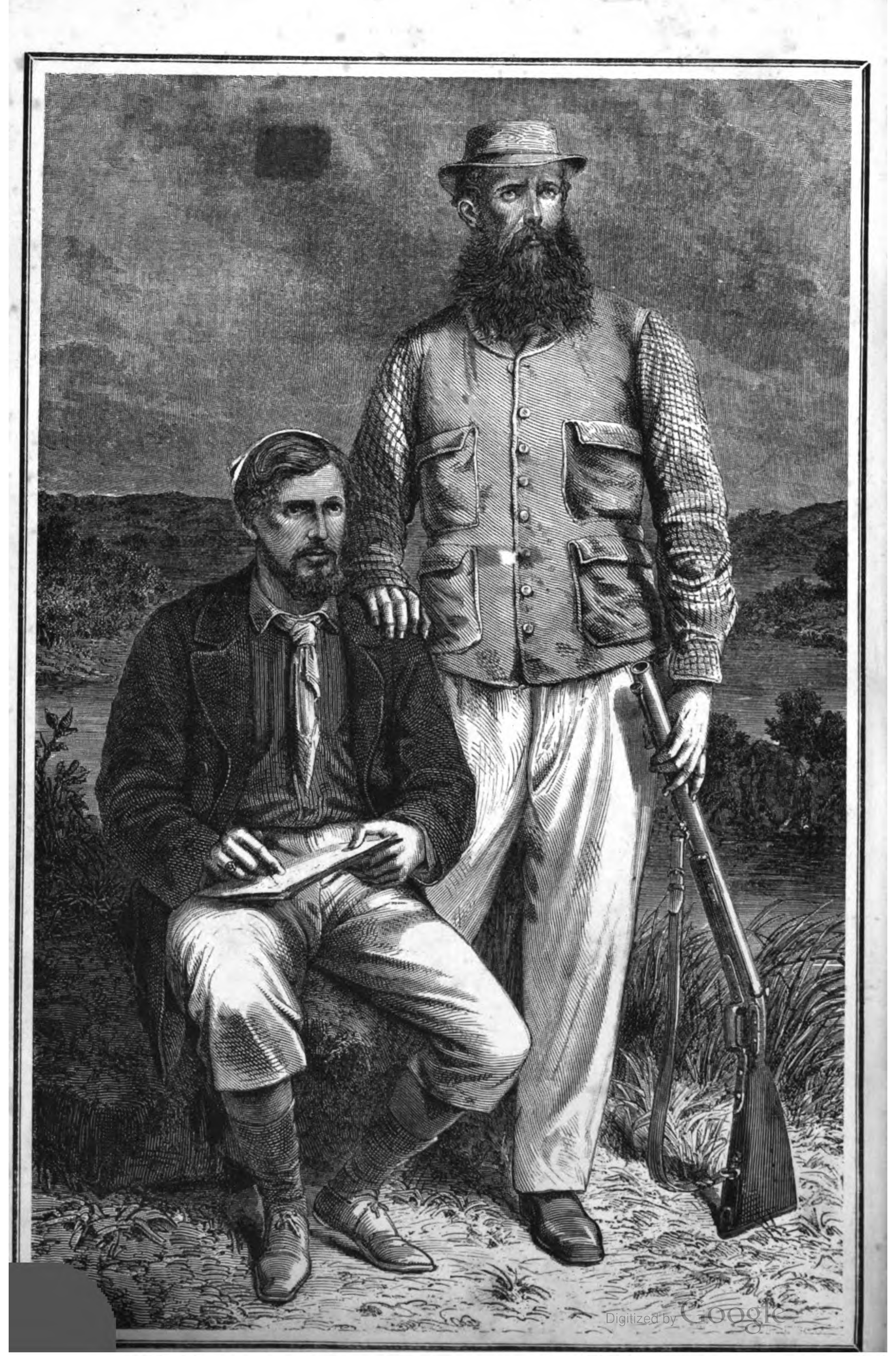
Les sources du Nil

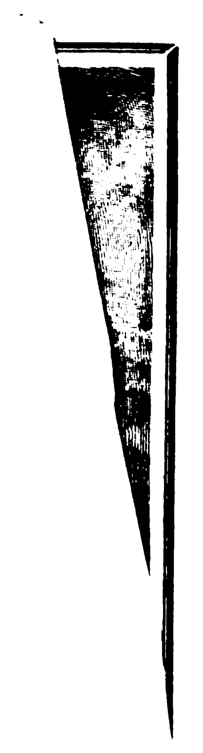
John Hanning Speke, Emile Daurand Forgues,
James Augustus Grant, Alexandre de Bar, J. Gauchard

LES

SOURCES DU NIL

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9





LES

SOURCES DU NIL

JOURNAL DE VOYAGE

DU CAPITAINE

JOHN HANNING SPEKE

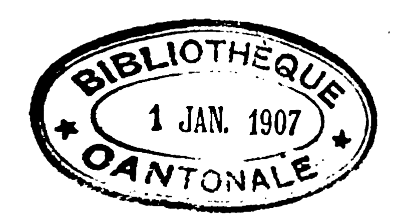
Membre et lauréat de la *Royal Geographical Society*
Correspondant et lauréat de la Société géographique de France, etc. etc.

TRADUIT DE L'ANGLAIS, AVEC AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

E. D. FORGUES

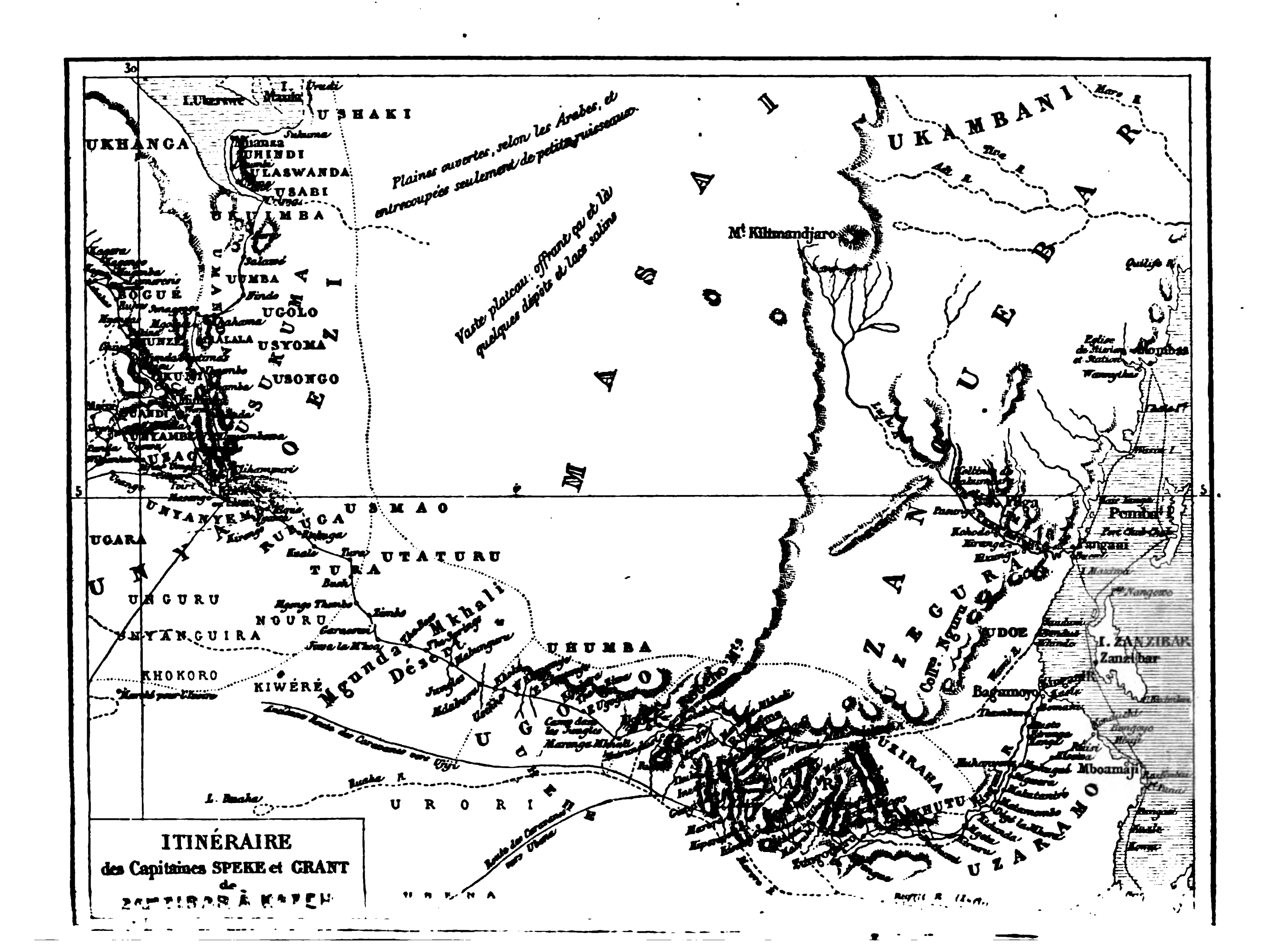
Cartes et gravures d'après les dessins
du capitaine J. A. Grant



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1864




ITINÉRAIRE
des Capitaines SPEKE et GRANT
de
UKAMBANI
UKHANGA
USHAKI
UHINDI
ULASWANDA
USABI
UZIMBA
UGOLO
USYOMA
USONGO
UGARA
UNGURU
NOURU
UNYANGUIRA
KHOKORO
KIWÉRÉ
UTATURU
USMAO
TURA
UHUMBA
Mgunda Mkhali
Désert
UGOGO
UZIRAHA
UZARAMO
UDOE
UROBI
Mt Kilimandjaro
Plaines ouvertes, selon les Arabes, et entrecoupées seulement de petits ruisseaux
Vaste plateau; offrant çà et là quelques dépôts et lacs salins
MASAÏ
I. ZANZIBAR
Zanzibar
Pemba I
Bagamoyo
Mboamaji
Pangani
L. Ruaha
Ruaha R.
Ancienne Route des Caravanes vers Ujiji
Route des Caravanes vers Ubena
Coll. Nguru

VOYAGE

AUX

SOURCES DU NIL.

INTRODUCTION.

Comme le savent tous ceux qui se sont occupés des récentes explorations accomplies sur le continent africain, le capitaine John Hanning Speke, de l'armée des Indes, accompagna le capitaine Burton dans le cours d'une première campagne qui dura près de deux ans (10 juin 1857 à février 1859) et qui les conduisit jusqu'au bord du grand lac Tanganyika. Ce fut au retour, et pendant un temps d'arrêt à Kazeh, que le capitaine Speke (dont l'attention fut éveillée par les renseignements que les Arabes lui donnaient sur un autre lac situé vers le nord, à quinze ou seize jours de marche, et bien supérieur, disaient-ils, au Tanganyika), résolut de pousser une pointe de ce côté pendant que le capitaine Burton ferait tous les préparatifs nécessaires pour leur retour à la côte. Conçu le 30 juin 1858, ce projet s'exécuta le 10 juillet suivant. Le 25 août, le capitaine Speke revint ayant réussi dans son entreprise, pénétré jusqu'au *Nyanza* ou

lac qui a reçu de lui le nom de la reine d'Angleterre, et constaté par à peu près l'immense étendue de cette nappe d'eau. Il annonçait, en même temps, que les sources du Nil étaient découvertes.

Son compagnon ne partagea pas tout d'abord cette conviction enthousiaste, et dans le récit où il a relaté les incidents de leur commun voyage[1] il s'exprime sur ce point avec un scepticisme presque injurieux : « Probablement, dit-il en parlant du capitaine Speke, les sources du Nil étaient nées dans son cerveau comme les Montagnes de la Lune avaient surgi sous son crayon.... Porter, comme il le fait, la pointe septentrionale du Nyanza entre le quatrième et le cinquième degré de latitude nord, c'est donner un démenti formel aux résultats de l'expédition envoyée vers 1840 à la recherche des sources du Nil par le vice-roi d'Égypte. Cette expédition, en effet, pénétrant jusqu'au 3° 23′ latitude nord, aurait dû parvenir jusqu'au Nyanza. Au contraire, d'après les renseignements qu'ils recueillirent sur les lieux, les membres qui la composaient placèrent la source qu'ils cherchaient sur le versant nord du mont Kénia, c'est-à-dire à trois cents ou trois cent cinquante milles au sud-est de l'endroit où ils s'étaient arrêtés. »

Le capitaine Speke se fondait en partie sur les propos d'un marchand du Sahouahil[2] qui avait entendu parler, disait-il, de grands vaisseaux, dont les officiers faisaient usage du sextant et du loch, lesquels fréquentaient habituellement la partie supérieure ou septentrionale du Nyanza. Le capitaine Burton ne voulait voir dans ces informations qu'une preuve de l'ignorance des naturels, qui, selon lui, devaient confondre l'Atlantique et le Nyanza. Il se méfiait des renseignements verbaux, obtenus à l'aide d'un interprète plus ou moins faillible, et dont l'exactitude,

1. *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale*, traduit de l'anglais par Mme H. Loreau, lib. Hachette et Cᵉ, 1862.

2. On désigne ainsi la région des côtes africaines que baignent sur une certaine étendue (à peu près de Mombas à Quiloa) les eaux de la mer des Indes.

par cela même, lui semblait sujette à bien des controverses. Ses doutes exprimés avec trop peu de ménagements — ceci du moins est à supposer — suscitèrent entre les deux émules, qui pouvaient mutuellement se soupçonner de quelque jalousie, un dissentiment dont l'aigreur toujours croissante se trahit dans le passage suivant, emprunté au livre du capitaine Burton :

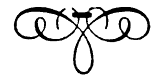
« Je crus néanmoins devoir suspendre une discussion dont tous nos rapports commençaient à souffrir. Il devenait évident que je ne pouvais plus dire un mot au sujet du lac ou du Nil sans offenser mon camarade; et par un accord tacite, nous évitâmes de parler de sa trouvaille, même indirectement. Je n'y serais jamais revenu, si le capitaine Speke n'avait jeté le ridicule sur les résultats de notre voyage par cette prétendue découverte, appuyée sur de si minces raisonnements que pas un seul géographe ne les a discutés. »

Sans accepter comme un exposé nécessairement fidèle des raisonnements du capitaine Speke l'analyse qu'en donne son compagnon de fortune, nous croyons que, lors de son premier voyage au Nyanza, ce fut surtout une sorte d'intuition qui lui fit pressentir le fait géographique dont il fournit les preuves dans le livre que nous allons interpréter aujourd'hui. Elles nous paraissent sinon tout à fait décisives, au moins très-pertinentes et très-sérieuses; aussi, loin qu'elles échappent, par leur inanité, à la discussion des géographes, il nous semble que le capitaine Burton pourrait bien se trouver, en définitive, le seul géographe qui les conteste.

Loin de nous la pensée d'intervenir dans ce débat. Notre mission est toute autre. Elle consiste à produire devant le public, juge souverain et en dernier appel de ces prétentions contradictoires, les affirmations et les preuves de l'écrivain qui le dernier a pris la parole. Élaguant çà et là, principalement dans les premiers chapitres du voyage, — consacrés à des localités déjà décrites assez minutieusement par le capitaine Burton, —

quelques répétitions, quelques détails de peu de valeur, nous espérons ne porter aucun dommage essentiel à l'œuvre dont l'interprétation nous est confiée. Pas un mot ne sera retranché de ce qui touche au fond du procès, par conséquent à la grande question de savoir si le Nil-Blanc qui, selon les conjectures les plus accréditées jusqu'ici, prenait sa source parmi les neiges dont se couronnent les Monts de la Lune (*Djebel Kamar*) est au contraire un *effluent* du grand Nyanza-Victoria, découvert entre le premier et le quatrième degré au sud de l'équateur, le trentième et le trente-cinquième degré de longitude sud de Greenwich, à 3740 pieds au-dessus de l'Océan, par le hardi voyageur à qui nous cédons maintenant la parole.

E. D. F.



PRÉFACE DE L'AUTEUR ANGLAIS.

J'ai entrepris de réunir dans les pages suivantes tout ce qui m'a paru de quelque importance et de quelque intérêt parmi les incidents et les scènes qui ont passé sous mes yeux pendant ma résidence dans l'intérieur de l'Afrique. Si ce que j'ai à dire ne se trouve pas tout à fait d'accord avec les notions préconçues touchant les races primitives, on comprend que je n'y puis rien. Je prétends décrire avec soin l'Afrique telle qu'elle est, en elle-même, partout où la civilisation européenne n'a pu l'affecter soit en bien soit en mal. Si ce tableau est chargé d'ombres, il faudra nous rappeler cette époque lointaine des fils de Noé où l'aîné de tous, l'infortuné Cham, frappé de la malédiction paternelle, se vit condamner à être l'esclave de Sem et de Japhet. Telle était alors cette branche de la descendance de Noé, telle nous la retrouvons aujourd'hui, preuve vivante et frappante de la vérité des saintes Écritures. Rappelons-nous aussi ce contraste : tandis que les peuples de l'Europe et de l'Asie, communiant avec Dieu par l'intermédiaire de ses prophètes, ont reçu ses lois et n'ont jamais tenu en oubli l'Être suprême qui les avait créés, les Africains, exclus de cette dispensation divine, n'ont gardé aucune idée ni de la suprématie providentielle ni des conditions d'une autre existence; ils ne croient donc qu'aux chances heureuses, aux talismans, et ne s'occupent que de la vie présente. La censure que provoquent chez nous leur âpreté au gain, leur manque

de sociabilité, nous la méritons bien plutôt que ces pauvres ignorants, nous qui, mieux doués, investis de qualités supérieures, avons négligé de les instruire. Soit dit en passant, il est absurde de prétendre que le nègre est incapable d'éducation[1], car les enfants noirs élevés en petit nombre dans nos écoles ont presque toujours fait preuve d'une intelligence et d'une aptitude au moins égales à celles des élèves européens. Entre eux, d'autre part, les fils de Cham déploient une subtilité de ruses, une vivacité de reparties, une fertilité d'invention qui malheureusement se révèlent par les mensonges les mieux trouvés, débités avec un sans façon, un naturel tout à fait amusants. Quelques aperçus généraux, joints à ces remarques, et que je placerai sous leurs rubriques respectives, me paraissent devoir précéder le compte rendu de mon voyage.

Géographie.—Le continent de l'Afrique se présente assez bien à l'esprit sous l'image d'une assiette renversée. Au centre un plateau élevé que forment des plaines immenses, et autour du-

1. Un écrivain distingué résume ainsi cette question très-grave et très-controversée : Les nègres sont-ils susceptibles de civilisation?

« Le nègre ne possède pas la force d'initiative et les instincts naturels qui ont permis aux autres hommes, jetés comme lui nùs sur la terre, de se développer et de s'améliorer; mais également facile aux bonnes et aux mauvaises impressions, d'un naturel en général doux et bienveillant, il se prête volontiers à l'éducation qu'on lui apporte. Les autres hommes peuvent jouer à leur gré auprès de lui le rôle de bon ou de mauvais génie; le nègre subit toutes les influences sans les discuter, avec une conscience en quelque sorte touchante de son infériorité. Cette infériorité, ses traditions le constatent; elles sont pleines du lointain souvenir d'une malédiction divine....

« L'éducation et le mélange, tels sont, d'après les démonstrations de l'expérience, les principaux moyens d'améliorer la race noire. Le mélange sera la conséquence naturelle de l'établissement des Européens en Afrique. Quant à l'éducation, il se pourra qu'elle prenne dans beaucoup d'États noirs une forme analogue à la tutelle que les États-Unis exercent sur la petite république de Libéria, ou qu'elle soit aidée par le concours des missionnaires; mais, de quelque façon qu'elle procède, il ne faut pas s'attendre à lui voir produire de prompts résultats. »

M. Jacobs développe ensuite cette idée que les principaux obstacles au progrès de la civilisation européenne en Afrique viendront de ce qu'il existe dans ce pays des populations d'origine sémitique ou malaisienne qui l'isoleront du mouvement général : les Arabes, les Berbères, les Fellani, conquérants implantés sur le sol et qui, mieux que les indigènes, le défendront contre l'invasion étrangère.

(ALFRED JACOBS, *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1858.)

quel se dessine en relief une bordure de montagnes. De leur base extérieure, et par une pente brusque, ce continent va rejoindre les grèves plates qui confinent à la mer. Une assiette cependant est d'une forme à peu près régulière; l'Afrique sous ce rapport échappe à la comparaison. C'est ainsi qu'au milieu du plateau central nous rencontrons, entourant la partie supérieure du lac Tanganyika, un groupe de hautes montagnes principalement formées de graviers argileux, que je suppose être les *Lunæ Montes* de Ptolémée ou les *Soma Giri* des anciens géographes indous. De plus, au lieu d'offrir à son extrémité nord le relief dont nous parlions, ce vaste pays va s'abaissant toujours graduellement de l'équateur à la Méditerranée. Enfin, dispersés à la surface du plateau intérieur, se trouvent des bassins remplis d'eau (les lacs), que les pluies font déborder, et d'où sortent alors des fleuves assez puissants pour percer leur enveloppe de montagnes, rompre ainsi la digue qui leur était opposée, et prendre leur cours vers la mer.

Agents atmosphériques.—Sur la côte orientale, près de Zanzibar, les pluies marchent pour ainsi dire sur la piste du soleil et ne durent pas plus de quarante jours, en quelque lieu que se fasse la traversée de l'astre. Les vents, cependant, soufflent du sud-ouest ou du nord-est vers les régions échauffées par son rayonnement vertical. Mais au centre du continent, dans une zone qui comprend les dix degrés les plus rapprochés de l'équateur, la saison pluvieuse se prolonge beaucoup plus. Au cinquième degré de latitude sud, par exemple, pendant six mois entiers où le soleil se trouve de ce côté de l'équateur, les pluies continuent à tomber, et j'ai ouï dire que pareil phénomène avait lieu jusqu'au cinquième degré de latitude nord; tandis que sous l'équateur même, ou plutôt un peu au nord de l'équateur, il pleut avec plus ou moins d'abondance pendant toute l'année, mais plus particulièrement aux équinoxes, ainsi que le prouvera le tableau

dont je vais faire suivre ce paragraphe. Moins fixe que la direction des pluies, celle des vents peut cependant se déterminer avec assez d'exactitude. Leur tendance générale est à l'est, mais ils inclinent au nord et au midi, suivant, eux aussi, la marche du soleil. Au temps des sécheresses, ils fraîchissent assez pour rendre moins incommode la chaleur solaire; il suit de là, et de l'altitude moyenne du plateau (3000 pieds), que la température générale de l'atmosphère est fort agréable, ainsi que j'ai pu en faire l'expérience personnelle; j'ai porté, en effet, tout le temps de mon voyage, un épais vêtement de laine, et j'ai dormi toutes les nuits entre deux couvertures.

NOMBRE DES JOURS *où la pluie tomba (plus ou moins) durant notre voyage de Zanzibar à Gondokoro.*

(Octobre 1860 à décembre 1862.)

1860	JOURS DE PLUIE.	1861	JOURS DE PLUIE.	1862	JOURS DE PLUIE.
»	»	Janvier....	19	Janvier....	14
»	»	Février....	21	Février [1]...	12
»	»	Mars......	17	Mars......	21
»	»	Avril......	17	Avril......	27
»	»	Mai.......	3	Mai.......	26
»	»	Juin.......	0	Juin.......	20
»	»	Juillet.....	1	Juillet.....	22
»	»	Août.......	1	Août......	20
»	»	Septembre .	9	Septembre .	18
Octobre....	2	Octobre....	11	Octobre....	27
Novembre..	0	Novembre..	17	Novembre..	20
Décembre..	20	Décembre..	16	Décembre..	6

Flore. — De ce qui vient d'être dit touchant la condition de l'atmosphère, on peut aisément conclure que les régions africaines dont je parle ne sont pas, à beaucoup près, aussi mal partagées qu'on l'avait cru jusqu'ici; en effet, dès que les rayons du soleil tombent d'aplomb sur une terre pénétrée d'humidité, toute vie végétale doit se développer presque spontanément.

1. L'équateur fut traversé le 8 février 1862.

C'est ce qui arrive sous l'équateur avec une profusion extraordinaire; mais à cinq degrés plus bas vers le sud, là où commencent les sécheresses de six mois par an, il n'en est plus tout à fait de même ; et les populations risqueraient de périr par la famine, si elles ne tiraient parti des saisons pluvieuses pour faire d'avance leurs approvisionnements en vue de celles où le soleil brille avec une implacable continuité. Nous touchons ici au grand fléau de cette contrée, car la paresse du nègre s'oppose à ce que ces indispensables précautions soient prises comme il le faudrait, ce qui du reste est principalement dû — nous le verrons tout à l'heure — à l'absence d'une protection suffisante fournie par un gouvernement vigoureux et bien assis. De ce que nous avons pu voyager au centre du continent africain sur une étendue de dix degrés de latitude (du 5° sud au 5° nord), résulte la constatation d'un fait positif : c'est qu'il existe une gradation normale dans la fertilité du pays, fertilité d'une opulence singulière sous l'équateur, mais qui, à partir de là, subit une décroissance régulière. Le motif qui limite aux régions équatoriales cette grande zone d'abondance est le même qui en a fait le site de ces grands réservoirs d'eau, de ces lacs inépuisables d'où sortent les principaux fleuves de l'Afrique. C'est sous l'équateur que s'exerce l'influence pluvieuse des Montagnes de la Lune. Au fait et au prendre, la ligne équatoriale est le centre de la motion atmosphérique.

Faune. — En traitant cette branche d'histoire naturelle nous commencerons par l'homme, c'est-à-dire par le vrai nègre aux cheveux crépus, au nez plat, aux lèvres saillantes, et sans comprendre les Vouahuma[1] sous cette dénomination générique. Les

1. Autrement dit les Africains de la race abyssinienne ou galla. M. Speke a consacré tout un chapitre de son livre (le chap. IX) à établir, d'après les traditions orales qu'il a pu recueillir, et en les contrôlant par ses propres observations, 1° que les Abyssiniens et les Gallas ont une origine commune, et proviennent de la même souche éthiopienne, formée d'un mélange égal des fils de Sem et de Cham (*semi-Shem-Hamitic*, dit-il en propres termes); 2° que les Vouahuma,



nègres, donc, se répartissent assez également sous toutes ces latitudes, mais on ne les trouve nulle part en communautés compactes. Leur gouvernement participe en général de celui des anciens patriarches. Quelques tribus sont exclusivement composées de pasteurs, mais la plupart cultivent le sol; encore serais-je tenté de n'attribuer cette différence qu'au manque d'un régime stable, garantissant le produit de la moisson à celui qui l'a semée; en effet, partout où le nègre en se nourrissant de grain peut s'abstenir de consommer son bétail, lequel constitue le plus clair de sa richesse, il le fera immanquablement. C'est par un calcul aussi simple — et à l'instar des animaux privés ou sauvages que leur instinct place d'ordinaire sous une direction quelconque — c'est ainsi, disons-nous, que les nègres ont donné des chefs à leurs villages et à leurs petites fractions de peuple. Chaque district, chaque bourgade a le sien, mais dans les pays où la race nègre domine, il n'existe pas de monarque pareil à celui qui règne sur les Vouahuma. Les chefs de tribus ou de clans qu'on désigne, selon les districts, par des noms divers (*Chomhoui*, *Dihouans*, *Djyari*, *Mtémi*, *Mouami*, *Mkama*, *Mkara*, etc.) exercent un pouvoir absolu, bien qu'ils se laissent à beaucoup d'égards diriger par un espèce de « conseil des anciens » sans cesse réuni aux environs de leur résidence, et avec lequel ils traitent les affaires d'État. D'ordinaire, ce sont menus détails d'administration intérieure, car leur égoïsme, leur esprit borné

comme les Gallas, se sont détachés de la tige abyssinienne semi-asiatique, et sont venus, par esprit de conquête, s'établir au sein des tribus purement africaines, où leur type primitif ne s'est fondu qu'en partie, tandis que leur supériorité de courage et d'intelligence les appelait à y conserver une facile suprématie. Il leur attribue la formation du grand royaume de Kittara, morcelé à une époque relativement très-récente, et dont l'Ounyoro constituait jadis une des principales divisions. Pour justifier ces conjectures ethnologiques, le capitaine Speke est entré dans de longs détails *historiques*, puisés à des sources trop peu sûres, et offrant d'ailleurs un intérêt trop restreint, pour qu'il nous ait paru convenable d'imposer à nos lecteurs une étude aussi stérile que fatigante. Nous n'avons point osé aborder, avec l'auteur anglais, la chronique des *Mkamos* ou rois du Karagoué (Rohinda II, Ntaré VII, etc.), et nous avons abrégé notablement le chapitre dont nous donnons ici le résumé. (*N. du trad.*)

ne leur permettent guère de s'occuper d'autre chose que de leurs intérêts privés. Les anciens font circuler les ordres du chef de district parmi les chefs de village qui, venant à y désobéir, seraient frappés d'une amende plus ou moins forte. Aussi, généralement parlant, les décrets ainsi rendus s'exécutent assez bien. Le pays, cependant, est soumis à une influence désorganisatrice, celle des guerres continuelles qu'enfantent la polygamie et l'esclavage : la première produit une famille composée de frères consanguins qui, voulant tous succéder à leur père, sont perpétuellement en lutte les uns avec les autres, afin de se procurer en aussi grande quantité que possible des esclaves et du bétail; le second engendre des combats continuels et arrête l'essor de la population. Le revenu public, prélevé sur une très-petite échelle, l'est exclusivement au profit du chef et de ses anciens. Comme taxe territoriale, par exemple, le chef s'arroge le droit de boire gratuitement et à discrétion, à mesure qu'elle se fabrique tour à tour chez chacun d'eux, la bière de millet (*pombé*) brassée par ses subordonnés. Un éléphant vient-il à être tué, il réclame une portion de la chair de l'animal ainsi qu'une de ses défenses; toutes les peaux de léopards, de lions ou de zèbres lui reviennent aussi de droit. Lorsque les trafiquants apportent leurs marchandises, il peut — sans avoir égard ni à l'équité, ni aux tarifs plus ou moins régulateurs — pratiquer toutes les exactions qu'il se croit en état de faire admettre. Le droit qu'il prélève s'appelle *hongo*[1]. Une autre source de revenus est la confiscation encourue par ceux que l'on a condamnés pour sorcellerie, et qui ont péri les uns sur le bûcher, les autres sous l'assagaie de leurs compatriotes. Tout ce qui leur appartenait est revendiqué par les anciens au profit du chef.

D'après l'usage pénal, les voleurs incorrigibles, les assassins sont mis à mort de la même façon que les sorciers; les larcins de peu d'importance, ou purement accidentels, sont punis d'une

1. Au pluriel *Ma-hongo*.

amende équivalant au dommage causé. L'offense aux mœurs, l'adultère, etc., traités comme vols simples, motivent une compensation dont la valeur de la femme détermine le montant; il ne faut pas oublier, en effet, que les femmes sont considérées comme un bien meuble. Les mariages n'ont lieu qu'à titre de spéculation avantageuse, avantageuse pour le père de la fiancée qui, maître absolu de la main de sa fille, la cède au plus offrant et dernier enchérisseur. Il ne faudrait pas croire, cependant, que ce soit là matière à vente pure et simple : le prix payé en pareille occasion revêt le titre pompeux de dot ou douaire. Il se compose ordinairement d'esclaves, de vaches, de chèvres, de volailles, de fils de laiton, de verroteries ou rassade. Le nœud conjugal, d'ailleurs, ne crée pas des liens indissolubles; si la femme est mécontente de son mari, elle peut, la dot restituée, retourner chez son père; le mari, de son côté, si la femme lui déplaît, peut réclamer, en la répudiant, la moitié de ce qu'il a donné pour l'avoir; l'autre moitié représente la dépréciation qu'elle a subie en passant par ses mains. On remarquera que, d'après ce système, la polygamie devient une source de richesse, la fortune d'un homme se calculant sur le nombre de sa progéniture; d'autres avantages, indépendamment du douaire, rendent la naissance d'une fille précieuse au chef de famille, car soit dans la maison, soit au dehors, le travail de la femme est supérieur à celui de l'homme; les fils, en outre, jusqu'à leur mariage, consacrent leur labeur au bien-être commun, et dans la suite des temps viendront en aide aux père et mère, par des soins analogues à ceux dont leur enfance a été l'objet.

La naissance de deux jumeaux est ordinairement regardée comme une bénédiction, à cause du surcroît de forces qu'elle apporte à la famille; parfois, néanmoins, on s'en débarrasse en les tuant. Les Albinos ont leur prix, bien que leur couleur inspire une sorte de répulsion. Toutes les fois que la mort est naturelle, on enterre le cadavre ou à l'intérieur ou dans les envi-

rons immédiats du village. Parmi les hommes de race nègre, beaucoup tiennent à la nudité comme à un privilége viril, trouvant, disent-ils, quelque chose d'efféminé à l'habitude de se vêtir. Mais cette tradition appartient surtout aux tribus de pasteurs, désordonnées et nomades, que leur paresse empêche de cultiver le coton ou de fabriquer de grossières étoffes avec l'écorce des arbres. Les jeunes filles, chez celles-ci, vont absolument nues; les femmes que la maternité a déformées portent, par devant et par derrière, une espèce de tablier fort succinct. La chevelure du nègre n'étant pas sujette à croître indéfiniment, il se passerait sans peine de coiffeur s'il ne prenait plaisir à la disposer en mille façons étranges qui nécessitent continuellement l'emploi du rasoir. Agriculteurs ou bergers, les nègres sont orgueilleux et têtus à un degré qu'on ne retrouve chez aucun autre peuple. Ils ont ceci de commun avec bien d'autres, que chez eux toute familiarité engendre mépris. Leur hospitalité ne va pas au delà du premier jour, et tout en tirant vanité de la visite que leur fait un homme blanc, malgré les instances qu'ils lui font pour le retenir et repaître de sa vue leurs regards curieux, ils lui consacrent rarement plus d'une tête de bétail, chèvre ou vache, et ne s'en vantent pas moins, au prix de ce léger sacrifice, d'avoir alimenté, approvisionné un camp tout entier.

A les prendre en bloc, on ne trouve chez eux aucune classification, aucune différence bien tranchée. Chaque tribu, il est vrai, peut avoir ses traits caractéristiques, une manière différente de se tailler les dents ou de se tatouer la peau; mais par le fait de l'esclavage et de l'immixtion de sang étranger qu'il amène continuellement, comme par suite des migrations que les guerres déterminent, ces différences tendent à s'effacer de plus en plus. L'armement des diverses peuplades et leurs coutumes guerrières s'identifient aussi de par les mêmes causes. La lance, l'assagaie, le bouclier, l'arc et les flèches sont les engins de guerre le plus généralement usités. L'un ou l'autre peut être préféré dans telle

ou telle tribu, mais on ne saurait déterminer en aucune façon, d'après la manière dont elles sont armées, le plus ou moins de crédit qu'on peut accorder à leur courage. Les plus braves, en effet, se servent de la flèche, qui est spécialement redoutée, tandis que les plus faibles ne connaissent que l'usage de la lance. Aucune route tracée n'existe dans les districts dont nous parlons, et le pire chemin que le voyageur puisse y prendre est celui que suivent ordinairement les caravanes de commerce. Ceci ne tient pas seulement à ce que la fréquence des communications éteint peu à peu, par l'abus qu'on fait d'elles, les traditions hospitalières, mais aussi à ce que de continuels rapports avec le trafiquant à demi civilisé corrompent par degrés l'honnêteté native des indigènes, donnent l'essor à leurs penchants cupides, et les familiarisent avec les armes à feu, dont le prestige effrayant les avait d'abord contenus.

Il faut prendre en grande considération l'influence du magicien (*mganga*), qui, dans ces pays primitifs, exerce sur l'esprit des chefs une autorité pareille à celle que la Papauté d'autrefois avait su faire accepter par les souverains de l'Europe. Ces *prêtres-sorciers*, il faut bien le dire, sont le fléau du voyageur ; en effet, s'il leur plaît de lui fermer l'accès d'un pays, ils n'ont qu'à prédire toutes sortes de calamités — sécheresses, famines ou guerres — pour le cas où son regard maléficierait le sol. Pareils pronostics ne rencontreront d'incrédules, ni parmi les chefs, ni à plus forte raison dans la masse du peuple, sur laquelle les arguments les plus positifs ont bien moins de prise que ces prédictions chimériques. L'instrument divinatoire, d'une étonnante simplicité, n'est autre chose qu'une corne de vache ou d'antilope bourrée de je ne sais quelle poussière magique. Contenant et contenu portent le même nom (*ouganga*). Piqué dans le sol en avant du village, l'*ouganga* passe pour une espèce de rempart, capable de détourner les attaques de l'ennemi.

En le tenant à la main et sans autre cérémonial, le magicien

se prétend investi du pouvoir de découvrir les objets perdus ou volés ; on cite même des circonstances où l'*ouganga*, jouant un rôle plus actif, entraîne irrésistiblement sur la trace du voleur trois ou quatre témoins devant lesquels il se charge de le punir en le rouant de coups jusqu'à lui faire perdre connaissance. Le pouvoir des talismans est une croyance tellement enracinée dans l'esprit des indigènes, qu'ils achètent au magicien des bâtons, des pierres, voire de la boue, auxquels il prétend avoir communiqué par ses incantations je ne sais quelles propriétés surnaturelles. Ils croient que certaines fleurs, prises dans leurs mains, les conduiront vers quelque objet perdu ; ils croient aussi que la voix de certains animaux sauvages (oiseaux ou quadrupèdes) leur garantira bonne chance ou les préservera d'un danger. On voit enfin le laboureur nègre construire dans les champs une hutte naine, y placer le grain propitiatoire qui lui conciliera le Malin-Esprit, et lui laisser ainsi prélever une dîme sur son travail. Ils donnent également à cette hutte le nom d'*ouganga*, qui, dans ce cas-là, veut dire *église* ou *chapelle*.

Parmi leurs coutumes religieuses, il en est d'horribles. Dans les temps de crise, par exemple, après s'être assuré que la guerre est imminente, en inspectant le sang et les os d'une volaille écorchée à cet effet, le magicien dépouille un enfant de sa peau, et après l'avoir étendu tout de son long sur un sentier tracé, enjoint aux guerriers en marche pour le combat, de franchir cet obstacle sanglant afin de s'assurer la victoire. Un autre rite du même ordre s'accomplit lorsqu'un chef, voulant déclarer la guerre à quelqu'un de ses voisins, recourt au *mganga* pour que celui-ci lui désigne le moment propice au début des hostilités. Notre magicien place sur le feu, à moitié rempli d'eau, un grand vase de terre à la bouche duquel est une espèce de grillage ou de crible formé par des lattes entrecroisées; sur ce grillage il étend côte à côte un petit enfant et un poulet; un second vase de terre, semblable au premier, mais retourné, recouvre le tout

de manière à conserver la vapeur : la cuisson dure un certain temps, au bout duquel le *mganga* s'assure si les victimes sont déjà mortes ou vivent encore. Dans le premier cas, la guerre doit être différée ; dans le second, les hostilités s'ouvrent immédiatement.

Du reste, il est rare qu'on emploie ces moyens extrêmes. Au lieu d'un enfant, c'est ordinairement une chèvre qu'on écorche pour la placer sur le sentier de guerre ; et afin de détourner les maux qui s'approchent de leurs habitations, les indigènes mettent en travers du chemin, tantôt une grenouille écrasée, tantôt quelque autre spécifique non moins absurde.

On ne peut se demander sans étonnement comment la race nègre est restée immobile depuis tant de siècles, lorsque le progrès a pris une marche comparativement si rapide dans tous les pays qui environnent l'Afrique ; par là même on est conduit à cette hypothèse que si les races africaines ne sortent pas bientôt des ténèbres où elles sont plongées, leur sort inévitable est d'être remplacées par des êtres d'un ordre supérieur. Leur salut serait assuré si on pouvait leur imposer un gouvernement pareil à celui que l'Inde a reçu de nous ; sauf cela, je ne leur vois guère aucune chance d'avenir. Pour le moment, en effet, l'Africain n'est en état ni de se tirer d'affaire par lui-même, ni de mettre à profit l'assistance que les autres peuples pourraient lui donner. Son pays est dans une trop complète anarchie, agité de troubles trop permanents, pour que l'inquiétude où il est relativement à ses moyens de subsistance lui permette aucune autre préoccupation. Ce que ses pères ont fait, il le fait à son tour, fidèle à une tradition séculaire. Comme eux, il force sa femme à travailler, vend les enfants qu'elle lui a donnés, réduit en esclavage tous ceux sur lesquels il peut mettre la main, et hors du temps où il combat ainsi pour s'asservir les autres, il se contente de boire, de chanter, de danser pour tromper l'ennui qui le ronge, menant à peu de chose près la vie du singe, insouciante et joyeuse.

Quelques-uns, en très-petit nombre, fabriquent des étoffes de coton, menuisent le bois, forgent le fer ou le cuivre, préparent le sel, etc. Mais leur règle, à tous, est de travailler aussi peu que possible, et leur usage constant de ne rien emmagasiner au delà des approvisionnements nécessaires pour la saison prochaine, de peur que leurs chefs ou leurs voisins, leur enviant cette richesse inusitée, ne se hâtent de les en dépouiller.

Je puis ajouter que l'esclavage est une des grandes causes de leur oisiveté ; il rend le travail humiliant pour les maîtres, qui le repoussent comme les assimilant à leurs esclaves. Toute la besogne intérieure retombe ainsi sur les femmes, qui brassent la bière, cuisent les aliments, broient le blé, fabriquent la poterie et les corbeilles, prennent soin de la maison et des enfants, le tout sans préjudice de l'aide qu'elles portent aux esclaves employés à la culture, et de la surveillance des troupeaux qui leur est parfois confiée.

Maintenant, si nous descendons aux créatures d'un ordre inférieur, il faudra parler d'abord des animaux domestiques et montrer ce que le voyageur peut en attendre pour ses besoins quotidiens. Une fois qu'on a quitté les basses plages avoisinant la mer, on trouve en abondance, de tous côtés, des troupeaux de vaches produisant, par petites quantités, le lait qui se consomme très-rarement sous sa forme primitive et sert principalement à faire le beurre. Les chèvres pullulent par toute l'Afrique ; mais leur fécondité n'est pas si grande que celle des vaches et leur élève y est moins bien soignée, s'il faut en juger par leur aspect généralement chétif et leurs longues queues chargées de graisse. La volaille, qui ressemble beaucoup à celle de l'Inde, abonde partout. On importe quelques canards musqués, des pigeons et des chats. Beaucoup de chiens pareils au *pariah* de l'Inde, à cela près qu'ils sont de moindre taille et, dans certaines localités, quelques ânes, toujours assez rares. Si l'on tient compte de cette abondance d'animaux à chair édible — et aussi de ce que toutes



les plantes tropicales poussent dans l'Afrique de l'équateur tout comme sous le ciel de l'Inde, — on doit s'étonner que la famine puisse jamais y sévir. Ceci néanmoins n'arrive que trop souvent, et malgré toutes les ressources que le ciel a mises à sa portée, on voit le nègre réduit à se nourrir de chiens, de chats, de rats, de porcs-épics, de serpents, de lézards, de tortues, de sauterelles, de fourmis blanches, et tantôt forcé de recourir aux graines des plantes sauvages, tantôt aux herbes, aux fruits, aux racines que le hasard met sur sa route. La saison venue, il chasse l'éléphant, le buffle, la girafe, le zèbre, le porc, l'antilope, ou bien encore, il organise des battues et va poursuivre de ses flèches les pintades et le menu gibier. La population est trop dense, les villages trop rapprochés, dans les pays dont je parle, pour donner aux animaux sauvages une grande liberté de parcours; aussi ne les trouve-t-on guère que dans le fourré des jungles, parmi les forêts ou les prairies que l'homme ne s'est pas encore appropriées, partout en général où les plis du sol les abritent, et dans le voisinage des rivières dont les relais marécageux, où se développe une végétation puissante, les dérobent à la vue de l'homme, leur plus redoutable ennemi. L'éléphant inquiet et vagabond, par exemple, bien qu'on le voie rarement, laisse dans tout lieu désert la trace de ses excursions nocturnes en abattant comme à plaisir les jeunes arbres qu'il rencontre sur son passage. Le rhinocéros farouche, moins commun que l'éléphant, se rencontre cependant au sein de toute jungle épaisse. Autant en dirai-je du buffle indomptable, habitant les sites ténébreux où il peut à son aise se désaltérer et se vautrer dans les fanges. C'est également là que nous rencontrons le porc à l'état sauvage.

L'hippopotame, qu'on trouve partout où l'eau est assez abondante pour le mettre à flot, n'est pas moins répandu qu'aucun des animaux précédents; la girafe timide, le zèbre agile hantent les forêts d'un libre accès et les plaines où l'herbe n'est pas trop haute; mille variétés d'antilopes, diverses d'aspect et d'habi-

tudes, multiplient partout où l'homme ne les harcèle pas et où elles trouvent à s'abreuver. Rarement on entend le lion, plus rarement encore on le voit. Les hyènes sont nombreuses et manifestent audacieusement leurs penchants rapaces. Les léopards, plus dispersés, terrifient l'habitant des villages. Les renards, quoique peu nombreux, troublent par leurs aboiements de mauvais augure la sécurité du voyageur nègre. Il n'y a pas de lapins, mais seulement des lièvres de moitié moins grands que les nôtres, et qu'on trouve, en assez petit nombre d'ailleurs, sur une vaste étendue de pays. On en peut dire autant du porc-épic. Les chats sauvages et plusieurs animaux du genre furet vivent aux dépens du gibier. Des écureuils et des singes de diverses espèces habitent l'épaisseur des feuillages et ne se laissent guère apercevoir. Les tortues et les serpents se traînent de tous côtés, plus variés et plus nombreux après la saison des pluies. Les rats et les lézards (on voit très-peu de souris) pullulent d'une façon désastreuse pour les récoltes sur pied ou emmagasinées.

L'autruche rusée, l'outarde, le florican peuplent les grands espaces ouverts. La pintade est de beaucoup le gibier le plus abondant. Les perdrix viennent ensuite, mais leur chasse n'a rien d'agréable; les cailles sont rares; les canards et les bécassines semblent se plaire en Afrique moins que dans tout autre pays; les oies et les cigognes restreignent leur habitat aux localités où les eaux abondent. On voit peu de vautours, mais en revanche, comme partout ailleurs, force faucons et corbeaux. Dans le voisinage des rivières et des lieux habités existent par myriades une foule de petits oiseaux de toute plume et de tout ramage. Bien qu'on rencontre en grande quantité des limaces de toute grosseur, aussi bien que des coquillages d'eau douce, le conchyliologiste ne trouverait pas la récompense de ses travaux dans la variété de ses découvertes. Les insectes, enfin, quoiqu'innombrables, se prêtent surtout aux recherches alors que les pluies ont commencé.

Vouangouana ou *affranchis*. — Les *Voua-n-gouana*, ainsi que leur nom l'indique, sont des hommes libérés de la servitude; je dois en grande partie à la coopération de cette caste particulière, qui m'a fourni presque tous mes serviteurs à gages, d'avoir pu frayer mon chemin dans une vaste section du continent africain. En conséquence, quelques remarques générales sur ce qui la caractérise ne seront peut-être pas déplacées ici.

Ces indigènes, mêlés dans leur enfance aux nègres de race pure, conservent naturellement toutes les notions superstitieuses de ces derniers, mais modifiées et même parfois corrompues par leur contact avec le monde extérieur, — contact qui d'ailleurs développe leur intelligence.

La plupart, victimes de ces guerres qui dans leur pays se reproduisent presque chaque jour, ont été réduits en captivité, puis vendus aux trafiquants arabes pour quelques mètres de drap commun, quelques paquets de fil d'archal, quelques chapelets de perles. Amenés ensuite sur le marché de Zanzibar et revendus comme un vil bétail au plus haut enchérisseur, ils furent traités par ce dernier à peu près comme ses enfants. Le rite de la circoncision, pratiqué sur eux, en fit des musulmans, afin que le bétail de leur maître ne subît pas au moment de l'immolation le contact impur de mains infidèles, et aussi pour que la vraie foi destinée à régénérer le monde, à devenir universelle, comptât quelques disciples de plus.

Dans cette nouvelle position l'esclave se trouve entouré de plus de bien-être qu'il n'en a jamais connu; ce bien-être, il l'achète au prix d'une certaine dégradation qui le place aux derniers rangs de la société; il l'achète encore par la rupture de tous ses liens de famille, car il est probable que ses parents ont succombé pendant la guerre qui l'a fait captif. Cependant, après les premières angoisses, nous le voyons s'attacher étroitement au maître qui le nourrit et l'habille en échange de quelques bons offices domestiques. Peu d'années après, lorsqu'il a gagné

la confiance de ce maître, il recevra mission de veiller aux approvisionnements qui constituent sa fortune; il sera même expédié dans l'intérieur des terres pour y acheter, au compte de son patron, des captifs ou de l'ivoire. En vertu de la croyance mahométane, le maître venant à décéder, tous ses esclaves devraient être affranchis. En Arabie il n'en serait pas autrement, mais il arrive plus généralement, à Zanzibar, que le testament du défunt fait passer sur la tête de son successeur ce genre de propriété aussi bien que toute autre.

Il y a quelque chose de singulier dans cette suprématie spéciale que s'arrogent les Arabes de l'Afrique ou plutôt ceux de la côte et de Zanzibar; les esclaves, en effet, sont tellement supérieurs, soit par le nombre soit par la force physique individuelle, aux étrangers venus d'Arabie, que l'expulsion de ces derniers serait, en cas de révolte, une affaire de quelques jours. Mais une sorte de fascination magique domine les premiers; pas plus que les animaux domestiques eux-mêmes, ils ne s'avisent de comparer leur force à celle qui les opprime; bien mieux, ils semblent regarder comme déloyale la conduite de l'homme qui s'enfuit après avoir été vendu, et frustre ainsi son nouveau propriétaire d'un droit de possession régulièrement acquis.

La suite des événements peut placer l'esclave dans mainte et mainte situation différente. J'examinerai simplement ici ce qu'il devient au cas le plus ordinaire, alors que le trépas de son maître l'a libéré de la servitude, et le laisse déjà familiarisé avec la traite et le commerce d'ivoire tels qu'ils se pratiquent à l'intérieur. L'affranchi, en pareil cas, commencera selon toutes probabilités une nouvelle existence, en se louant comme portefaix à d'autres trafiquants; ses gains lui procurent petit à petit un capital suffisant pour le mettre à même d'entreprendre à son tour des spéculations pareilles aux leurs; il débutera par l'achat des prisonniers, marchandise à la portée de tous, et n'arrivera que par degrés au trafic de l'ivoire. Toutes ses économies vien-

dront ainsi sur le marché de Zanzibar, ou bien seront engagées dans l'acquisition de quelque bâtiment négrier parmi ceux qui croisent constamment le long de la côte. L'esclavage en effet engendre l'esclavage. Saisir des captifs, tel est, à l'intérieur, le grand souci de tous les chefs ; de là ces combats qui appauvrissent le pays, propagent la servitude, arrêtent en Afrique les développements civilisateurs, et poussent en même temps vers la côte des hommes de toutes les tribus, parlant tous les idiomes de la contrée. Ceux qu'intéresse une pareille étude peuvent, sans quitter Zanzibar, faire connaissance avec les différentes peuplades qui, jusqu'au centre du continent, habitent la partie orientale ; de même trouvera-t-il au Congo des échantillons appartenant à toutes les races qui occupent, depuis l'équateur, le sud-ouest de l'Afrique.

Un petit nombre d'affranchis prend service à bord des vaisseaux : ils ont pour le métier de marin une prédilection très-marquée ; la plupart néanmoins reviennent en Afrique pour y faire la traite et le commerce d'ivoire. Tous ont appris l'idiome usité sur la côte, celui qu'à Zanzibar on appelle *kisouahili* : d'où suit que le voyageur, s'il sait faire son choix, peut trouver parmi eux des interprètes qui le mettront en communication avec toute la moitié orientale de l'Afrique sud. Au nord de l'équateur, le langage revêt des formes absolument différentes.

La paresse est chez ces hommes un défaut inné ; c'est pourquoi, si robustes que le ciel les ait faits, ils ne travaillent jamais que sous l'empire d'une contrainte immédiate. N'ayant ni l'amour ni le respect de Dieu, dans le sens que le chrétien attache à ces mots, ils ne possèdent pas davantage le culte de la vérité, celui de l'honneur, celui de l'honnêteté la plus vulgaire. Ni l'autorité du gouvernement, ni les liens de famille n'existent pour eux ; ils manquent dès lors de ce qui force l'homme à réfléchir, de ce qui porte la pensée vers un avenir plus ou moins douteux. N'im-

porte quelle entreprise leur sourit lorsque la nourriture va leur manquer, et plus elle leur promet de vagabondage, mieux ils la trouveront à leur goût. J'ai déjà dit que le métier de marin est rempli d'attraits pour l'esclave affranchi; ceci tient à ce qu'une fois inscrit sur les rôles d'équipage, il se croit, dans sa présomption, l'égal de tous les autres matelots. Il ne se gêne point en pareil cas pour traiter de « sauvages » les hommes de sa race et de son pays. L'esprit africain survit pourtant à cette transformation qui n'a rien de définitif. Ébloui par ses rapports avec les blancs et par l'éclat de l'argent qu'il gagne, singeant les autres matelots et cherchant à les éclipser par ses dépenses, notre étourdi se dégoûte de son métier aussi vite qu'il s'en était engoué. Si la fortune le ramène à Zanzibar, il va se jeter aux pieds de l'Arabe qui fut son maître, lui témoigne un respect tout filial, et rentre de lui-même, avec une sorte de joie, sous le joug dont la Providence l'avait délivré.

J'ai parlé de ces « affranchis » comme n'ayant pas de religion. Ceci n'est vrai qu'en pratique, nullement en théorie, car les Arabes, après les avoir circoncis, leur apprennent à répéter les noms d'Allah et de Mahomet, peut-être même quelques autres formules; mais pas un sur dix n'a la moindre idée de ce qu'une âme peut être; pas un sur dix ne s'attend à recevoir dans un autre monde le châtiment ou la récompense de ce qu'il aura fait dans celui-ci. Ils classent pourtant les animaux, et les divisent en purs ou impurs. Quelques-uns accomplissent les formalités d'un pèlerinage à la Mecque; mais, en somme, leur éducation spirituelle n'aboutit qu'à leur faire répéter de temps en temps, jurons plutôt que prières, les noms d'Allah et de Mahomet, à peu près comme nos marins et nos soldats ceux de « damnation » et de « malédiction. » Bref, les « affranchis » en général forment une classe d'aventuriers vagabonds doués de cette expéditive facilité qui caractérise l'Américain, se figurant que toute affaire politique les concerne, et trouvant tout simple de se mêler aux discussions

qu'elle soulève; rarement sages d'ailleurs, adonnés au mensonge, et disposés par tempérament à préparer de longue main telle ou telle mystification frauduleuse dont le succès leur semble un motif d'orgueil. Parfois, ils feront preuve d'une véritable bonté, d'une bravoure qui va jusqu'à l'héroïsme, d'un attachement poussé au delà des limites ordinaires; mais en d'autres circonstances, et sans pouvoir alléguer aucun motif, ils abandonneront, ils trahiront de la manière la plus lâche, l'homme auque lles unit un serment d'amitié. Un caprice quel qu'il soit les entraîne; ils s'y laissent aller avec l'irréflexion la plus complète et en dépit des calculs qui naguère encore leur faisaient prendre une voie opposée. Impossible de compter sur eux, même pour une minute. La plus mauvaise facétie, la plus sotte remarque suffit pour les mettre en joie. Une bagatelle quelconque les amuse. Préoccupés au plus haut point de leur bonne mine, ils modifient de mille manières la coupe de leurs cheveux et se plaisent à surprendre ainsi leurs amis; ils se jetteront aussi sur le moindre chiffon hors de service et se le disputeront avec rage, soit pour en orner leur tête, soit pour en faire une ceinture, soit pour le fixer comme pennon à la hampe de leur lance, et se pavaner ensuite devant leurs collègues frappés d'admiration. Une plume, un fragment de peau sera l'objet des mêmes disputes et recevra le même emploi.

Je suppose que l'un d'entre eux, en campagne, ait quelque communication spéciale en réserve pour le chef de l'expédition; il entre en ricanant, va s'adosser au piquet de la tente contre lequel il se frotte et se frotte encore; puis il étend les bras, il bâille, il pousse un grand éclat de rire et tout en riant se laisse aller sur le sol où il s'accroupit; après quoi il tambourine des deux poings sur le couvercle de quelque malle, jusqu'au moment où on l'invite à se débarrasser de ce qu'il a sur le cœur; alors seulement il s'explique avec des tournures à lui spéciales, puis recommence à rire, puis à bâiller, et déclarant enfin qu'il est

temps de partir, s'éloigne comme il était venu. En d'autres circonstances, vous l'appelez, et il arrive tetant le bec d'une théière, ou raclant ses bras nus avec un couteau de table, ou frottant les assiettes qui vont servir à votre dîner avec le lambeau de toile roulé autour de ses reins. Si vous l'envoyez acheter de la volaille, il rapporte un coq attaché par les jambes au bout d'une perche, et qui, vigoureusement secoué, pousse des cris lamentables. Arrivé devant la cuisine, il jette par terre le malheureux volatile dont il maintient la tête entre ses deux orteils, lui plume rapidement le cou et, entonnant une espèce de prière, le décapite sans plus de façon.

C'est assez parler de l'affranchi tel qu'il est au camp; il ne vaut guère mieux pendant les marches. Si, pour le mettre en mesure de se défendre au besoin, vous lui confiez un fusil et des munitions, il consommera bien vite celles-ci, malgré toutes ses promesses d'économie, tirant en l'air sous le premier prétexte venu, et vient ensuite vous demander d'autres cartouches sans lesquelles, à ce qu'il assure, il n'oserait se hasarder parmi les « sauvages. » Remettez-lui un panier à bouteilles, une écritoire, n'importe quel objet fragile ou précieux que vous lui recommandez tout particulièrement : vous le verrez, la minute d'après, tournant, retournant son fardeau, le jetant d'une épaule à l'autre, prendre le trot pour le mieux secouer, et avec des chants, avec des rires qui semblent un défi à votre patience. Au fond, il n'y songe pas plus qu'à la première pierre venue, et si la pluie venait à tomber vous le verriez infailliblement arranger les choses de façon à ce que le paquet recommandé n'en perdît pas une goutte. L'économie, les soins, la prévoyance lui sont absolument étrangers. La première chose sur laquelle il met la main est celle dont il se sert le plus volontiers. Plutôt que de chercher une courroie égarée, il coupera les cordes de votre tente ou volera celles de son camarade. Rendre hommage au beau sexe est son plaisir le plus vif, et quand les femmes lui manquent, c'est à

la bière d'abord, puis au chant, puis à la danse qu'il demande des consolations.

Ainsi peut être tracé, avec toutes sortes d'adoucissements, le portrait-type du « compagnon[1] » nègre, celui qui plus que tout autre ouvrira le libre accès de l'Afrique centrale aux entreprises civilisatrices. Doué d'une loquacité merveilleuse, facile aux impressions gaies, mais sans équilibre et sans logique, — créature impulsive, adulte resté enfant, — on ne comprend pas, au premier abord, par quels procédés on a pu le plier au travail; car il n'a pour l'y astreindre ni lois, ni demeure fixe, ni famille; il peut à tout moment s'échapper et, comptant sur cette alternative, il commet mille et mille fautes dont le pardon lui semble assuré d'avance. Beaucoup d'indulgence, tempérée çà et là par quelque sévérité paternelle, me paraît être le régime qui lui convient le mieux; voici, en effet, par quel puéril langage il vient, après avoir failli, conjurer la colère de son maître : « Vous êtes tenu d'oublier et de pardonner; en votre qualité d'homme supérieur, si quelque irritation momentanée vous est permise, il est au-dessous de vous de nourrir de longues rancunes. Fouettez-moi, si vous voulez, mais entre nous pas de compte : sans cela, je me sauverai très-certainement, et alors que ferez-vous? »

La langue de ces races est aussi étrange qu'elles le sont elles-mêmes. Elle est basée sur l'euphonie, ce qui la complique beaucoup, — et d'autant plus que, pour apprécier le système, saisir le secret des concordances euphoniques, il faut avoir, en quelque sorte, une tournure d'esprit nègre. On vérifiera ceci, on comprendra ce que je veux dire en parcourant la grammaire kisouahili du docteur Krapf. Je me bornerai donc à signaler au lecteur une particularité qui rendra pour lui moins confuse la nomen-

1. Nous traduisons par « compagnon » le mot de *rowdy*, sans méconnaître ce que ce dernier a de plus malveillant. Le *rowdy* est, à proprement parler, le prolétaire nomade qui, sous prétexte de chercher du travail, mais refusant toute besogne à poste fixe, devient à la longue un bohémien des plus dangereux. *N. du T.*

clature géographique de ces pays inconnus. Le préfixe *Voua*, joint au mot-racine qui désigne un pays, signifie les gens, le peuple qui l'habite; le préfixe *M* désigne l'homme ou l'individu; l'*Ou*, en pareil cas, indique un endroit, une localité; et enfin le *Ki* préfixe sert à montrer qu'il s'agit du langage. Prenons un exemple : l'*Ouzaramo* est le pays de *Zaramo;* les *Vouazaramo* sont les gens qui l'habitent; le *Mzaramo* est un de ces hommes, et le *Kizaramo* est la langue de l'*Ouzaramo*.



I

DE LONDRES A ZANZIBAR (1859).

Projets et préparatifs. — Départ. — Le Cap. — Les Cafres Zoulous. — Prise d'un négrier. — Arrivée à Zanzibar. — Politique locale. — Événements survenus depuis notre dernier séjour. — L'Expédition s'organise. — Une aventure de mer. — Contrat de louage. — Les Hottentots raillés. — Distribution des rôles. — Revue générale et levée du camp.

Ma troisième expédition d'Afrique, — la seconde quant aux pays dont je vais parler, — a eu pour but de prouver que le Victoria-N'yanza par moi découvert le 30 juillet 1858 était bien, comme je l'avais conjecturé, la source et le point de départ du Nil Blanc. Cette expédition date pour moi du 9 mai 1859, c'est-à-dire du jour où, revenu de ma seconde expédition, je me rendis chez sir Roderick Impey Murchison[1] pour lui soumettre la carte que j'avais dressée, avant de l'offrir à la Société royale de géographie. Le digne président de cette Société entra aussitôt dans mes vues, et ses encouragements me décidèrent, un peu contre mon gré, à exposer dans une leçon publique le résumé de mes travaux sur la géographie africaine[2]. Ceci donna lieu à mes savants auditeurs de discuter les moyens que je pourrais prendre pour vérifier ce qui n'était encore qu'une hypothèse, et les secours dont j'aurais besoin à cet effet.

1. Sir R. I. Murchison, d'origine écossaise, et né en 1792, est un des plus habiles et des plus actifs géologues de notre époque. Son nom se rattache à des travaux remarquables parmi lesquels il faut compter le *Système* dit *silurien* et l'*Exploration géologique de l'empire de Russie*.

2. Je dis *mes* travaux parce qu'en effet j'étais seul chargé, durant la seconde expédition, de faire les relevés topographiques. Le capitaine Burton, en recevant des mains de sir R. I. Murchison la médaille d'or qui lui était décernée, a reconnu le fait de la manière la plus explicite.

Partant de cette assertion, très-discréditée aujourd'hui, que le Nil a été remonté jusqu'au 3° 22′ de latitude nord par les diverses expéditions accomplies sous la vice-royauté de Méhémet-Ali, plus d'une voix autorisée me conseillait cette route, et c'est en effet la première qui s'offre à l'esprit. Je résistai néanmoins, me rappelant combien d'entreprises pareilles ont échoué jusqu'ici sans qu'on sache encore pour quelles raisons. En revanche, j'offrais de retourner à Zanzibar, de reprendre à la fin de l'année le chemin de Kazeh, d'explorer à fond le lac Victoria, d'examiner ses tributaires et ses déversoirs, bref d'y passer trois années et d'y faire toutes les collections qui pouvaient intéresser l'histoire naturelle, le tout moyennant une allocation de cinq mille livres sterling (125 000 fr.). Cette somme ayant paru excéder ce qu'on pouvait attendre du gouvernement, je réduisis de moitié ma demande, bien décidé à parfaire de mes deniers ce qui manquerait, et à compromettre ma fortune aussi bien que ma vie pour compléter ce que j'avais commencé.

Mon voyage fut différé d'un an, et en voici le motif : je comptais, profitant de ce délai, me faire devancer par deux détachements, de cinquante hommes chacun, qui, sous la direction des marchands d'ivoire, porteraient, le premier au Karagoué[1], le second à Kazeh[2], mes approvisionnements de perles et de fil d'archal. Arrivant ensuite dans la meilleure saison pour voyager (mai, juin, juillet), je n'avais plus qu'à pousser devant moi, sans embarras ni bagages, pour atteindre le théâtre de mes explorations. Plus de désertions, plus de vols à redouter, et j'aurais en outre, pour tenir mes nègres en haleine, pour lutter contre leurs instincts de paresse, le prestige, le mirage éblouissant des richesses enfermées dans mes deux entrepôts. Ce beau plan, par malheur, ne put être réalisé. Neuf mois entiers s'écoulèrent avant que j'eusse reçu la nomination et les subsides qui m'étaient promis. Ce fut alors seulement que je pus écrire au colonel Rigby, consul d'Angleterre à Zanzibar, afin qu'il expédiât mon

1. Le Karagoué est un district indiqué par M. Speke sur la rive occidentale du Victoria-N'yanza.

2. Kazeh. Il faut chercher Kazeh sous le même degré de latitude que le nord de l'île de Pemba (5° de latitude sud). Cette ville, ou plutôt ce grand village, entrepôt central du commerce des esclaves, est le chef-lieu du pays qu'on désigne sous le nom d'Ounyanyembé.



premier convoi pour les districts du centre. Aux approches de mon départ, la section administrative à laquelle appartiennent les affaires de l'Inde mit gracieusement à ma disposition cinquante carabines d'artillerie garnies de leurs sabres-baïonnettes, et de plus vingt mille cartouches; je reçus des mêmes autorités, à titre de prêt, tous les instruments d'arpentage qui m'étaient nécessaires, et enfin on me remit quelques montres d'or que je devais offrir, comme récompense, aux chefs arabes dont l'assistance nous avait été si précieuse pendant le cours de la seconde expédition. Le capitaine Grant, mon ami de longue date et mon compagnon de chasse dans l'Inde, m'avait demandé de l'emmener avec moi. Sa requête fut admise, grâce aux bienveillants efforts d'un fonctionnaire influent, lequel réclama cette faveur comme « une charité qui m'était due. » Vers le même temps, un marchand d'ivoire qui durant plusieurs années a navigué sur le Nil, M. Petherick, arrivé en Angleterre, nous offrit à titre gratuit, — ceci ne gênant en rien son commerce, — de poster un certain nombre d'embarcations à Gondokoro, et de faire en même temps remonter le Nil Blanc par ses collecteurs d'ivoire, de manière à faciliter pour nous, au besoin, la descente du fleuve. M. Petherick montrant un grand zèle pour nos travaux géographiques, je traçai à son usage un plan de campagne accessoire que l'exiguïté de nos ressources ne m'avait pas permis de comprendre au nombre des explorations alors en projet. Il s'agissait de remonter le cours d'eau maintenant connu sous le nom de rivière Asoua (on la regardait comme la branche la plus considérable du Nil), et de vérifier, si cela était faisable, les rapports que ce cours d'eau pouvait avoir avec le lac par moi découvert. Je m'employai de mon mieux, quand nous fûmes d'accord là-dessus, pour lui procurer les avances dont il paraissait avoir besoin.

Je devais faire la traversée d'Aden à Zanzibar sur un vaisseau de guerre que le gouvernement indien avait promis de mettre à ma disposition. La guerre de Chine ne permit pas de donner suite à cette promesse, et je dus prendre une autre voie. *La Forte*, une de nos nouvelles frégates à vapeur, partait justement pour le Cap, où elle transportait l'amiral Keppel; il fut convenu que j'y prendrais passage, et que je serais ensuite conduit du Cap à Zanzibar, dans le plus bref délai possible, par un des croiseurs chargés de réprimer la traite des noirs.

Ce fut le 27 avril 1860 que nous nous embarquâmes, le capitaine Grant et moi. Après un long voyage durant lequel nous touchâmes à Madère et à Rio-de-Janeiro, nous arrivâmes, le 4 juillet, au cap de Bonne-Espérance.

J'y reçus du gouverneur de la colonie, sir Georges Grey, l'hospitalité la plus empressée et la plus sympathique. Voué jadis aux explorations géographiques, et portant encore les traces d'une blessure que lui fit jadis un sauvage d'Australie, il se plaisait à m'appeler « son fils » et à me prédire toute espèce de succès. Son infatigable bienveillance ne se borna pas à ces témoignages flatteurs ; il obtint du parlement local une allocation de 300 livres sterling, principalement destinée à l'achat des mules qui devaient porter nos bagages ; à sa demande, le commandant en chef, lieutenant général Wynyard, voulut bien détacher dix volontaires appartenant aux carabiniers à cheval (*Cape Mounted Rifle Corps*), pour me servir d'escorte. Quand j'eus ainsi dix Hottentots et douze mules de plus, l'amiral Keppel me donna passage sur *la Brisk*, corvette à hélice qui, le 16 juillet, fit voile pour Zanzibar. Cinq jours après, nous touchions à East-London, et de là, continuant au nord, nous fîmes une courte escale dans la baie Delagoa. J'y vis pour la première fois des Cafres Zoulous dont la coiffure et le costume me frappèrent comme absolument identiques à ceux d'une peuplade errante, les Vouatuta, que j'avais rencontrés entre l'Ouzinza et le lac N'yassa. Il est permis de croire que ces derniers appartiennent à la race cafre qui, elle-même, — à ce qu'on prétend, — émigra jadis des pays maintenant habités par les Gallas.



Cafre Zoulou de la baie Delagoa.

A Mozambique, le gouverneur portugais, John Travers de Almeida, parut prendre un grand intérêt à l'heureuse issue de

notre expédition. Il regrettait que les frais énormes nécessités par le moindre voyage à l'intérieur ne permissent pas à ses officiers de tenter quelque exploration du même genre. Mais les chefs makouas sont intraitables et soumettent le voyageur à des exactions ruineuses.

Le 9 août, nous partîmes de Mozambique, et le lendemain nous rencontrâmes, arrivant à nous, un bâtiment négrier qui se hâta de battre en retraite et de prendre chasse dès qu'il nous eut aperçus. Quatre heures de poursuite acharnée le mirent enfin sous les canons de *la Brisk*, et l'obligèrent à se rendre. C'était un navire parti de la Havane, soi-disant à la destination de Hong-Kong, sous le nom de *Sunny-South;* débaptisé en route, il s'appelait maintenant *la Manuela* et faisait la traite dans ces parages. Presque tout l'équipage était espagnol, y compris le capitaine, qui se désespérait de sa mauvaise chance; le fait est que si nous n'avions pas eu le vent en notre faveur, son bâtiment, excellent voilier, nous eût certainement échappé. A son bord étaient cinq cent quarante-quatre malheureux, tous enfants, à l'exception de quelques vieilles femmes. Ils appartenaient pour la plupart aux peuplades vouahiyow et, pris durant les guerres, avaient été vendus aux Arabes de la côte, — entreposés, jusqu'au moment de la vente, dans des huttes où on les laissait mourir de faim, — et finalement jetés à fond de cale où ils respiraient l'atmosphère la plus infecte. Ceux d'entre eux à qui restait quelque force en profitaient pour se hisser jusqu'aux écoutilles et humer de temps en temps l'air du dehors; les autres se disputaient, comme autant de chiens, des débris de poisson salé qu'ils trouvaient çà et là sur le plancher de leur cachot flottant. Spectacle hideux qui semblait exaspérer les matelots de *la Brisk*, et redoubler en eux la haine de l'infâme commerce dont la répression leur était confiée. Le 15 août, *la Manuela* fut renvoyée à Maurice, et, après avoir traversé les îles Comores, nous arrivâmes, le 17, à notre destination, c'est-à-dire à Zanzibar[1]. La capitale que j'avais laissée, seize mois auparavant, dans des conditions bien différentes, sous le coup d'une guerre

[1] Les aborigènes, les Vouakhadim donnent à cette île le nom de Lungouja; les Vouasouahili actuels (les habitants de la côte) l'appellent simplement Ungouja.

prochaine et menacée en outre de discordes civiles[1], était parfaitement tranquille, grâce à l'énergie que le gouvernement de Bombay avait mise à dompter les belliqueux instincts de l'iman de Mascate; tandis que de son côté le consul anglais, le colonel Rigby, s'efforçait avec succès de paralyser l'insurrection projetée par les frères de Saïd-Majid, sultan de Zanzibar. Outre les trois consulats existant à l'époque de mon départ, — ceux de France, d'Angleterre et d'Amérique, — un quatrième s'installait au nom de la ville de Hambourg. Le docteur Roscher qui, pen-



Banian, ou négociant indou, à Zanzibar, en tenue de bureau.

dant mon absence, avait fait un heureux voyage au lac de l'Étoile (N'yinyezi N'yassa), venait d'être assassiné dans l'Ouhiyow, et le lieutenant-colonel baron Van-der-Decken, son compatriote, aussi entreprenant, aussi courageux que lui, organisait une expédition en vue de retrouver les restes de l'infortuné docteur, et de mener à fin, si cela se pouvait, le projet qui lui avait été si fatal.

1. Voir à ce sujet le *Voyage du capitaine Burton* (trad. Loreau), pages 677 et suiv.

Un coup terrible venait d'être porté à l'esclavage. Notre consul avait délivré des « billets d'émancipation » à tous les captifs secrètement détenus par les banians indous, sujets de la Grande-Bretagne et, comme tels, soumis à sa juridiction. Une forte amende, frappée sur ces derniers, lui avait fourni le moyen de



Saïd-Majid, sultan de Zanzibar.

faire à chacune de leurs victimes un petit pécule suffisant pour défrayer leurs débuts. A l'intérieur, la guerre sévissait encore entre les chefs de tribus et les trafiquants arabes. Dans l'Ougogo, par exemple, Myourou-Mfoupi (Courtes-Jambes, chef de Khoko) avait été fusillé ; Manoua-Séra (le Grand-Buveur), qui,

après notre dernier départ de Kazeh, avait succédé à Foundi-Kira, le vieux sultan de l'Ounyanyembé, faisait campagne contre les Arabes. Ceux-ci pourtant, par leurs lettres les plus récentes, annonçaient comme prochaine la fin des hostilités. Et — pour terminer par ce qui m'intéressait le plus, — le colonel Rigby, treize jours auparavant, avait acheminé sous la garde de deux « fils de Ramji[1], » cinquante-six charges d'étoffes et de verroterie consignées à Mousa, ce négociant de Kazeh qui avait si largement pratiqué vis-à-vis de nous, lors de notre passage, les devoirs de l'hospitalité.

Le sultan, qui avait droit à notre première visite, nous reçut avec son affabilité ordinaire. Nos projets lui suggérèrent quelques observations passablement rebattues; il s'étonnait de ce que, pour voir la Grande-Rivière sortir du lac, je ne prenais pas la route la plus directe, à travers le pays des Masai et l'Ousaga[2]. Du reste, apprenant que je voulais visiter le Karagoué, afin d'établir certains autres points très-essentiels, il m'offrit spontanément toute l'assistance dont il pourrait disposer.

Après le débarquement des Hottentots, des mules et du bagage, les préparatifs du départ commencèrent pour tout de bon. Ils consistaient à éprouver les sextants, régler les montres, examiner les compas, passer les thermomètres à l'eau bouillante, fabriquer les tentes et les bâts, s'approvisionner de perles, de drap et de fil d'archal, enrôler enfin les domestiques et les portefaix.

Notre ancien capitaine de caravane (kafilà-bashi), le sheik Saïd-ben-Salem, fut de nouveau promu à ces hautes fonctions. Il les avait réclamées lui-même, « ayant à cœur, disait-il, de réfuter ainsi certaines imputations calomnieuses[3]. » Bombay et son frère Mabrouki, les premiers à saluer mon arrivée, étaient

1. Voir, au sujet des fils de Ramji, le *Voyage du capitaine Burton* : « Le banian Ramji, dit-il, commis de la douane à Zanzibar, possédait quelques esclaves qu'il appelait *ses fils* et dont il ne savait que faire. Il m'accorda la grâce de m'en louer une dizaine moyennant 30 dollars pour six mois et par tête. »

2. Le Masai, d'après les informations arabes, s'étend depuis la chaîne des Morobého jusqu'à la limite orientale des lacs N'yanza et Baringo; sur la rive occidentale de ce dernier lac, et au nord du N'yanza, on trouve, après avoir traversé les territoires Amara et Oukori, le district appelé Ousaga; c'est à la limite de ce district et de l'Ouganda que le Nil blanc sort du lac par le déversoir auquel M. Speke a donné le nom de *Napoléon Channel*. — *N. du T.*

3. Le bruit se répandit alors qu'il avait reçu ordre de ne pas m'accompagner dans ma première excursion au lac N'yanza.

pour moi des compagnons éprouvés. Les Béloutchis qui nous avaient servi d'escorte pendant l'excursion de 1857-58, ne demandaient qu'à marcher de nouveau sous mes ordres; mais les Hottentots avaient pris leur place, et je ne fus pas longtemps à le regretter. Le colonel Rigby me permit d'enrôler, parmi les marins qui montaient ordinairement sa chaloupe, quelques hommes de choix capables d'inculquer par leur exemple, au reste de ma troupe, certaines notions anglaises d'honneur et de dévouement. Bombay, mon factotum, détermina trois de ces vieux matelots, — Baraka, Frij et Rahan, — à faire campagne avec moi. C'était là le noyau de ma troupe. Je les chargeai d'embaucher tous les Vouangouana (j'ai déjà parlé de ces affranchis), qui voudraient s'engager à me suivre jusqu'en Égypte, d'où je les renverrais à Zanzibar. Une année de paye leur serait comptée d'avance, et le reste à l'expiration de leur engagement. Tandis que s'opérait cette espèce de recrutement, Ladha-Damji, le collecteur des douanes, avait ordre de réunir une centaine de *pagazis* (porte-balles vouanyamouézi), et de traiter avec eux, ainsi que font les marchands d'ivoire, pour le transport à Kazeh d'une charge de drap, de rassade et de fil de laiton. Le sultan, sur ces entrefaites, apprenant qu'un bâtiment négrier avait jeté l'ancre devant Pangani, me pria de prendre le commandement d'un de ses vaisseaux de guerre et d'aller moi-même punir cette infraction aux traités qui le lient envers la Grande-Bretagne. Bien que nous eussions mis tout l'empressement possible à exécuter ses ordres, le négrier, qui s'était simplement ravitaillé à Pangani, ne s'y trouva plus au moment de notre arrivée. Nous profitâmes de cette occasion qui nous permit de visiter le port, en progrès évidents depuis l'époque où je l'avais vu pour la première fois. Pressés ensuite de retourner à Zanzibar, nous crûmes bien faire, Grant et moi, de quitter notre navire, le jugeant trop faible de voiles pour remonter les courants marins qui nous chassaient dans la direction du nord. L'équipage de la chaloupe que nous avions prise, composé de jeunes nègres fort zélés, ramait vigoureusement. Mais malgré ses efforts, nous eûmes à craindre de nous trouver entraînés au large dans les vastes espaces de la mer des Indes; il fallut dévier jusqu'à un petit îlot de corail, Masiwa, où nous relâchâmes toute la nuit. Nous en repartîmes le lendemain, munis des indications de quelques

pêcheurs, et nous fiant à notre bonne chance. Elle ne nous manqua point au milieu des rescifs écumeux que nous avions à traverser et nous arrivâmes dans la nuit à Zanzibar, — où, par parenthèse, le vaisseau du sultan nous avait précédés.

Le sheik Saïd, pendant mon absence, nous avait procuré dix hommes, sur lesquels on lui en avait vendu quatre au prix de cent dollars que j'eus à payer.

Bombay et les trois matelots en avaient enrôlé vingt-six autres, tous affranchis, et sur la recommandation du colonel Rigby, le sultan Majid lui en fournit encore trente-quatre, qui étaient de simples terrassiers employés pour la culture de ses jardins. J'aurais voulu emmener une centaine d'hommes de cette espèce, engagés pour toute la durée du voyage; mais comme Zanzibar ne pouvait m'en fournir un si grand nombre, j'espérais compléter la bande dans l'Ounyamouézi (Terre de la Lune), où l'établissement de chaque trafiquant arabe comporte un personnel très-nombreux. La solde anticipée de mes hommes fut officiellement enregistrée au consulat anglais, pour prévenir de part ou d'autre toutes difficultés ultérieures. A voir les témoignages de reconnaissance qui me furent alors prodigués, l'ardeur avec laquelle ces hommes s'engageaient à me suivre au milieu de tous les dangers, leurs physionomies expressives, leurs regards brillant de la soif du gain, il semblait que je fusse à la tête de la plus inébranlable cohorte; mais pour se faire une pareille illusion, il aurait fallu n'avoir jamais rien eu à débattre avec cette misérable engeance. Je remis au sheik Saïd un *rifle* à double canon, sorti des ateliers de Blissett, et distribuai les cinquante carabines d'artillerie entre les plus âgés de mes nouveaux compagnons, sous la condition expresse que ces armes passeraient en d'autres mains plus dignes de les porter, s'ils venaient à se mal conduire, tandis qu'elles seraient définitivement dévolues à ceux qui, jusqu'au terme de l'expédition, se seraient comportés d'une manière satisfaisante.

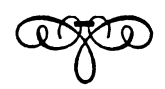
Le sultan, lorsqu'il me vit prêt à partir, m'offrit pour traverser l'Ouzaramo une escorte de vingt-cinq Béloutchis sous les ordres d'un djémadar (lieutenant). Je l'acceptai, plutôt à titre de passe officielle destinée à me protéger contre les mauvais tours des natifs, que pour ajouter à la force matérielle de notre expédition. Son Altesse nous avait également permis de monter sa



Le départ de la caravane.

corvette de vingt-deux canons, *la Secundra-Shah*, qui nous transporta le 25 à Bagamoyo, notre point de débarquement sur la côte. Sheik Saïd et le reste de nos hommes, ainsi que les mules et les bagages, y étaient depuis le 21 et nous avaient préparé une réception confortable; les soixante-quinze pagazis de Ladha, loués pour transporter à Kazeh mes cent charges d'objets de troc, avaient déjà reçu leur salaire, fort élevé à raison des circonstances et de l'empressement que mettaient comme moi les trafiquants arabes à partir de suite pour devancer l'époque où sévit la famine. Je payais fort cher tous mes achats, et mes hommes se plaignaient d'être écorchés dans les bazars comme appartenant à un personnage considérable, lequel devait les rétribuer plus largement que tout autre. Les Hottentots, de leur côté, commençaient à ressentir les effets du climat, et comme ils s'étaient vantés dans les tavernes de Zanzibar « d'être plus forts que d'autres parce qu'ils buvaient davantage, » mes Vouangouana se moquaient d'eux et de leurs infirmités, qu'ils attribuaient « au manque de grog. » Une fois le camp formé à l'ombre de quelques manguiers, nous nous occupâmes d'assigner à chaque homme le rôle spécial qu'il allait avoir à jouer. Ceux des Vouanguana que j'avais pourvus de carabines, — divisés par compagnies de dix hommes, dont chacune avait son capitaine, et tous placés sous les ordres du matelot Baraka, devenu général en chef, — s'exerçaient chaque jour au maniement de leurs armes.

Le 2 octobre, enfin, après une revue générale et quand mes comptes furent réglés avec Ladha, nous fîmes nos adieux au colonel Rigby; puis, quittant le *shamba* ou jardin d'Ougéni, qui ressemble par sa fertilité aux plus riches districts du Bengale, nous nous mîmes définitivement en route. Mes porteurs étaient alors au nombre de cent un.



II

L'OUZARAMO.

Aspect du pays. — Ordre de marche. — Les taxes commencent. — Les griffes du sultan Lion. — Le sultan Queue-de-Singe. — La Kingani. — La discorde s'introduit parmi nos hommes. — Jalousies et difficultés. — L'assassin de M. Maizan.

L'*Ou-zà-ramo* (mot composite sur la dérivation duquel aucun des natifs n'a pu me donner de renseignements) est compris, du nord au sud, entre les deux rivières Kingani et Loufigi[1], de l'est à l'ouest, entre la côte et le point où la Kingani se joint à sa branche supérieure la rivière Mgéta. Ce pays n'a pas de montagnes, mais entre les deux rivières que nous venons de nommer, le terrain, s'élevant par degrés, forme une espèce de plateau bombé dont les eaux s'écoulent au nord et au sud, dans la saison des pluies, au moyen de nombreux *nullah* ou ravins. Les villages, qui n'y sont pas très-nombreux, consistent généralement en une quinzaine de huttes aux toits coniques. Leurs chefs, appelés *phanzé*, vivent en général sur la côte où ils prennent le titre de *dihouans* et reconnaissent l'autorité du sultan Majid; mais à peine avertis de la marche d'une caravane, ils transportent sur son chemin leurs résidences mobiles, deviennent sultans à leur tour, et prélèvent sur les voyageurs, autant qu'ils le peuvent, une taxe évidemment illégale.

1. La rivière Loufigi ou Roufigi, dont le cours n'est qu'approximativement indiqué sur la carte de M. Speke, et qui se jette dans l'océan Indien en face de l'île Mafia ou Monfia, par conséquent au-dessus de Quiloa, reçoit plusieurs affluents, l'Ouranga, le Marofo, la Ruaha, cette dernière sortant d'un lac qui porte le même nom.

Le ***Mzaramo*** (l'habitant de l'Ouzaramo), cultive les champs et n'élève pas de bétail, si ce n'est quelques chèvres dont il fait commerce. La chasse aux esclaves, qu'il pratique avec habileté, lui procure d'assez gros bénéfices et lui permet de satisfaire son goût pour la parure, trait caractéristique de la race. Le soin particulier qu'il met à disposer sa chevelure et à se frotter la peau d'une espèce d'argile couleur d'ocre, atteste des dispositions au dandysme; son arc, ses flèches sont toujours en bon ordre, et ces dernières, enfermées dans un carquois délicatement ouvré, portent avec elles un poison subtil. La traversée du pays n'est à peu près sûre que pour les voyageurs sans ressources, car la population est composée d'insatiables voleurs. Quant aux caravanes, on essaye de les intimider; mais en somme, moyennant quelques bonnes paroles, elles s'en tirent à peu de frais.



Natif de l'Ouzaramo.

Soit orgueil, soit pour ajouter à leur prestige par un lointain mystérieux, les chefs traitent volontiers par délégués la quotité du *hongo* ou droit de passage qu'ils prétendent extorquer. Çà et là, sur la route, un petit tas de cendres blanchâtres, parmi lesquelles on distingue des ossements calcinés. Ce sont, à ce qu'on assure, les restes de certaines femmes naguère brûlées pour sorcellerie. Nous longeons les hauteurs qui bornent à droite la vallée de la Kingani. Nos regards embrassent les plaines de l'Ouzégura, district parallèle à l'Ouzaramo, dont la Kingani le sépare; il s'étend au nord jusqu'à la rivière Pangani, et se trouve coupé à son centre par la rivière Vouami, dont nous aurons à parler plus loin.

Notre caravane est trop nombreuse et trop mêlée pour que tout s'y passe régulièrement. Elle se compose de dix soldats hottentots, dont un caporal, de vingt-cinq Béloutchis sous les ordres d'un djémadar, d'un *kafila-bashi* arabe, à la tête de soixante-

quinze affranchis, d'un *kirangozi* (guide indigène), que suivent cent portefaix nègres, de douze mules non dressées, de trois ânes et de vingt-deux chèvres. Dès le premier jour, et contre toute attente, sur les trente-six hommes que m'avait donnés le sultan, dix me faussent compagnie en vertu de cette étrange idée, que « l'homme blanc » étant généralement cannibale, nous les emmenons à l'intérieur pour les dévorer à notre aise. Un *pagazi* s'échappe également, mais celui-ci du moins, plus honnête que les affranchis, a posé à terre, avant de s'enfuir, la solde qu'il avait reçue. Ces désertions ne doivent pas nous arrêter; il faut, au contraire, marcher en avant de peur qu'elles ne se propagent. Voici dans quel ordre défile notre cortége : le *kirangozi* est en tête, son sac sur l'épaule, son pavillon à la main; — viennent ensuite les *pagazis* armés de leur lance ou de leur arc, et entre lesquels la cargaison est répartie par poids égaux, drap et rassade en ballots recouverts de nattes, fil d'archal ou de laiton enroulé autour d'un bâton qu'ils portent sur l'épaule; — à ceux-ci succèdent, pêle-mêle, les Vouanguana, qui ont leur carabine sous le bras, et sur la tête, des boîtes, des paquets, la toile des tentes, la vaisselle de cuisine; bref, tous les accessoires du mobilier de voyage; — les Hottentots viennent après, entraînant de leur mieux les mules rebelles qui portent les munitions, mais auxquelles nous n'imposons qu'un très-léger fardeau, en vue des services à venir qu'elles pourront nous rendre : — enfin, le sheik Saïd et les Béloutchis de l'escorte, — et tout à fait à l'arrière-garde, les chèvres, les femmes malades, les traînards de tout ordre. Nos ânes, qui constituaient un hôpital ambulant, sont dès lors occupés (et ils le furent toujours) par quelques-uns de nos Hottentots invalides, car la moindre indisposition mettait ces gaillards-là sur le flanc.

Voici maintenant la mission de chacun : le sheik Saïd, assisté de Bombay, distribue aux hommes l'équivalent de leurs rations quotidiennes sous forme d'étoffes, savoir un quart de charge, c'est-à-dire environ quinze livres pesant, réparti entre nos cent soixante-cinq porteurs; les Hottentots préparent nos repas et les leurs, à moins que, succombant à la fatigue, ils ne s'étendent haletants sur le sol; les Béloutchis, qui ont pour mission apparente de garder le camp, préfèrent bavarder et polir leurs armes. Quelques hommes ont ordre de mener paître au dehors nos



Habitants de l'Ouzaramo.

mules, nos ânes et nos chèvres ; le reste est chargé d'empaqueter la vaisselle, de piquer nos tentes, de couper les branches nécessaires à la construction des huttes, et de la palissade qui devrait, en bonne police, entourer le camp. Il est rare, toutefois, qu'on prenne cette dernière précaution. A l'issue du repas et lorsque la nuit commence, l'éternelle danse s'organise ; on entend çà et là les mains qui frappent, les grelots qui tintent, roulés autour des jambes, le tout accompagné de ces insignifiants refrains, répétés à satiété, que les nègres acceptent en guise de chansons. De chansons proprement dites, ils n'en ont point, et malgré leur exquis sentiment du rhythme, ils paraissent jusqu'ici incapables d'aucune composition musicale.

Reste à parler de nous-mêmes et de nos inférieurs immédiats. Commençons par ces derniers : j'ai pour valet de chambre Rahan, petit nègre couleur de poivre, qui, lors de la prise de Rangoon, servait à bord d'un vaisseau anglais. Baraka, élevé à la même école, et qui de plus a combattu dans le Moultan, remplit les mêmes fonctions auprès du capitaine Grant. Tous deux parlent l'indoustani ; mais le second, qui a passé presque toute sa vie avec des Anglais, est le nègre le plus élégant et le plus intelligent qu'il m'ait été donné de rencontrer. Le colonel Rigby, qui l'employait à découvrir les marchands d'esclaves, s'est privé à regret de ses inappréciables services, « ne sachant, disait-il, comment il pourrait le remplacer. » Outre le soin qu'ils prennent de nos tentes et de notre mobilier personnel, Baraka, je crois l'avoir dit, commande en chef nos Vouanguana, dont une compagnie est sous les ordres du capitaine Rahan. Dresser la carte du pays est ma principale occupation. Je passe les ennuyeux détails de ce labeur topographique, où j'employais tour à tour la montre, le compas, le thermomètre, le sextant et l'azimuth. Quelques esquisses, le journal à tenir, l'accroissement de nos collections géologiques et zoologiques, occupaient le reste de mon temps. Les collections botaniques et le registre du thermomètre concernaient le capitaine Grant, à qui revenaient aussi les observations hygrométriques et le maniement des appareils de photographie, que je fus bientôt obligé de supprimer, l'ardeur du climat rendant ce travail par trop pénible et par trop malsain. Une fois la marche finie, le reste du jour se distribuait ainsi : après le déjeuner, une pipe qui nous préparait à la be-

sogne ultérieure, excursions dans la campagne ou dans les villages, perquisitions, enquêtes scientifiques ; — le dîner aussitôt après le coucher du soleil ; — le thé, la pipe avant de se coucher

4 octobre, *Ikambourou.* — Le chef ou phanzé de ce village, qui appartient au district de Nzasa, porte le nom sonore de Kombé-la-Simbâ, ce qui veut dire Griffe-de-Lion. Immédiatement après notre arrivée, il nous envoie un panier de riz, lequel vaut un dollar. Je riposte par quatre mètres de cotonnade américaine. Le « sultan, » devinant bien le sens de cette libéralité, me renvoie mon cadeau, inférieur, dit-il, à ce qu'il a reçu lors de notre premier passage; « sa famille ne croirait jamais qu'il ait pu s'en contenter, et l'accuserait d'avoir détourné à son profit une partie du droit perçu. » Je repousse de mon mieux ses exigences ; mais mon petit sheik, facilement intimidé, plaide la cause de l'ennemi ; le djémadar insiste de son côté; tous deux portent le *hongo* à une pièce de *dabouani*[1] (2 mètres 25 cent.), une de *sahari*[2] : plus, huit mètres de *merkani* ou calicot américain. Griffe-de-Lion n'en persiste pas moins à rejeter le présent que je regarde comme l'extrême limite des concessions acceptables. Il rend les étoffes au sheik (n'ayant pu obtenir l'accès de ma tente), et se retire furieux, annonçant pour le lendemain une visite dont la caravane se souviendra. Le petit sheik se met incontinent à fondre des balles pour son *rifle* à deux coups et, traînant de tous côtés un sabre presque aussi long que lui, enjoint aux Vouanguana de charger leurs carabines; mais en même temps, il me supplie d'ajouter une pièce d'étoffe, et de ne pas hasarder le salut de l'expédition pour quelques mètres de cotonnade. Notez que tout ceci se passe à douze milles de la côte, chez un chef indigène qui se déclare le protégé du sultan de Zanzibar. En vérité cela promet, et on s'explique que le voyageur en Afrique, rebuté par de pareils procédés, incline toujours à découvrir avant tout un chemin où ils lui soient épargnés, abrégeant de son mieux la route au lieu de visiter à loisir les localités les plus dignes d'intérêt.

5 octobre, *Kizoto.* — La menace de Griffe-de-Lion n'a pas de

1. Cotonnade de Mascate à petits carreaux bleus et blancs, traversée dans le quart de sa largeur par une bande lisérée de blanc et de jaune.

2. Le *sahari* ou *ridia*, autre cotonnade de Mascate, très-supérieure au *dabouani;* elle porte aux deux bouts une lisière plus ou moins haute de carreaux mêlés de rouge et plus grands que ceux du milieu.

suites; il vient en personne, renonçant à ses scrupules, quérir l'offrande qu'il avait dédaignée. Le *phanzé* de Kizoto. — Moukia-Ya-Nyani ou Queue-de-Singe, envoie réclamer ses « droits. » On lui délivre un *dabouani*, avec ordre de ne plus approcher du camp, s'il ne veut sentir l'odeur de ma poudre. J'apprends le soir, par Bombay, que le sheik Saïd, toujours méticuleux, a pris sur lui d'ajouter deux dabouani, dont un prélevé sur sa provision particulière. Voici déjà, dans l'Ouzaramo, trois marches de faites ; et à part les chefs ou leurs envoyés, nous avons à peine rencontré çà et là un des gens du pays, ce qui, d'ailleurs, ne nous attriste pas autrement.

6 octobre, *Kiranga-Ranga*. — Nous nous sommes un peu écartés de la Kingani pour monter sur ce plateau cultivé où nous trouvons un phanzé de bonne composition, — Mkungu-Paré, — dont nous récompensons la modestie en lui offrant un *sahari*, quatre mètres de *merkani* et huit mètres de *kiniki*[1]. Charmé de notre libéralité, il nous délègue, en cas de vol, son droit de haute et basse justice. Le tir à la cible, que nos hommes pratiquent pour leur instruction, ne l'étonne pas médiocrement : « — Avec tant de fusils, dit-il, vous pouvez aller sans crainte partout où il vous plaira. » De ce point élevé, nous avons sur l'Ouzégura des perspectives fort étendues. Le sol, se relevant par delà la Kingani, forme des collines basses, richement boisées, la contre-partie exacte de celle où nous sommes.

Le colonel Rigby nous fait parvenir ici un assortiment de quinine et d'autres drogues, d'autant mieux venues que nos Hottentots, affaiblis par la fièvre, tomberaient tout à fait sans leur ration quotidienne d'eau-de-vie et de quinine.

Les gens du sultan, — farouches comme autant d'animaux non apprivoisés, — ne veulent pas frayer avec les Vouanguana ; ils construisent leurs huttes, ils mangent, ils causent à l'écart, ayant conscience de leur infériorité. J'en suis réduit à leur donner un chef pris dans leurs rangs et qui sera responsable de leur conduite. Le soin des chèvres leur est dévolu. Trois d'entre elles s'étant égarées, je me permets de soupçonner qu'on les a mises de côté en vue de quelque régal particulier. Le chef reçoit ordre d'en aller demander compte à ses subordonnés. Il nous revient, rossé

1. Toile bleue d'origine indienne.

d'importance « pour s'être mêlé de ce qui ne le regardait pas, » L'insubordination est trop patente, trop audacieuse pour qu'on puisse la tolérer. Un des bergers, garrotté au préalable, comparaît devant mon tribunal. Ce fin matois se rejette sur ce qu'il ne peut répondre d'un vol commis par d'autres, ajoutant qu'il ne saurait reconnaître pour chef un homme que le sheik, par simple caprice, a désigné comme tel. Je le fais attacher pendant la nuit à un arbre voisin, en lui laissant pressentir pour la matinée suivante une vigoureuse flagellation. Le rusé coquin change alors de langage : « Il m'est prouvé maintenant, dit-il, que notre chef a été nommé par vous : cela suffit; je lui obéirai désormais. » Et à peine ces paroles prononcées, on voit accourir dans le camp les trois chèvres qui manquaient, — sans que personne, bien entendu, puisse dire d'où elles viennent.

7 octobre, *Thoumba-Lhéré.* — Le chef de cette petite bourgade accepte, sans trop de réclamations, trois mètres de merkani et deux de kiniki, hongo médiocre sans doute, mais en rapport avec le peu d'importance de notre hôte. Les pagazis se mettent en grève. « Ils ne bougeront pas, disent-ils, si je ne leur donne chaque jour, en place de rations, un *foundo*, c'est-à-dire dix colliers de perles, que Ladha leur a promis de ma part, à compter de la quatrième marche. » Pure invention pour mettre ma générosité à l'épreuve, car ni le sheik, ni moi, ni personne autre n'avons entendu parler d'un pareil contrat. J'ai accompli en revanche tous les rites du départ, gratifié le kirangozi d'une chèvre, ainsi que c'est l'usage pour rendre le voyage heureux ; — j'ai pendu un dollar à son cou en signe d'investiture, — et je lui ai donné quatre mètres de merkani pour qu'il pût festoyer ses camarades. Après un échange de paroles assez dures, les choses restent en l'état, selon la mode africaine.

8 octobre, *Muhougoué.* — Les pagazis ont refusé de se mettre en route à l'heure fixée, pour nous forcer à subir leurs conditions. Nous avons pris les devants, suivis seulement de nos Vouanguana. Sur ce, les pagazis de crier comme un seul homme : — « Le maître est parti, nous voilà responsables de son bien. Dépêchons-nous de le suivre, car, au fait, il est notre père. » Et tous on hâté le pas pour nous rattraper. En longeant les bois et les cultures qui entourent Muhougoué, nous remarquons la teinte rougeâtre du sol et les nombreuses excavations pratiquées par les

chercheurs de copal. — Rencontre d'une caravane qui porte à la côte une quantité de dents d'éléphant, à chacune desquelles on a suspendu des clochettes. Leur carillon sonore nous l'avait signalée de loin. Parmi les pagazis qui la composent, je retrouve des hommes qui m'ont accompagné au N'yanza lors de mon premier voyage. Compliments chaleureux de part et d'autre. Un sahari et quatre mètres de merkani ont suffi au chef de Muhougoué, qui n'est pas un seigneur de grande importance.

9 octobre, *Mouhonyéra.* — Il a fallu s'arrêter ici en pleine jungle pour satisfaire au vœu de la Société royale de géographie qui, trouvant sur ses cartes une pointe de mer indiquée de ce côté, m'a prié de vérifier ce qu'il en pouvait être. Aucun vestige n'annonce que ce terrain ait été jadis submergé; point de cailloux, un riche humus tirant sur le rouge, où les arbres, les broussailles, le gazon poussent en abondance. Nous apercevons pour la première fois, droit au couchant, la chaîne de montagnes parallèle à la côte orientale; elle s'étend au nord par delà la rivière Pangani jusqu'à l'Ousoumbara et au Kilimandjaro, et au sud, avec une flexion qui la ramène vers l'ouest, elle va rejoindre, au delà de la Loufigi, le N'yassa méridional. Ce qu'elle devient au delà de ces deux points extrêmes ne m'est pas mieux connu qu'au reste des mortels.

Ce soir, à défaut de « sultans » qui nous vinssent harceler, huit des hommes que nous avait donnés Saïd-Majid ont encore pris la clef des champs; de plus, ajoutant le vol à la trahison, ils ont emmené avec eux toutes nos chèvres, au nombre de quinze: perte éminemment regrettable, car si les pintades, les pigeons verts, les colombes peuvent à la rigueur nous suffire, les Hottentots ont besoin d'une alimentation plus substantielle, et comme ils vivent de nos restes, ils doivent s'attendre à faire diète. Nos Vouanguana ne les prennent plus au sérieux et traitent les prétendus soldats comme des enfants. L'un d'eux, voyant l'autre jour un petit « Tot »[1] qui, sans pouvoir y parvenir, s'épuisait en efforts pour charger une de ses mules, l'enleva de terre avec son fardeau, l'assit en équilibre sur sa tête et le promena ainsi par tout le camp, malgré la résistance du pauvre diable qui se démenait tant et plus, au milieu des rires universels. Après quoi il le dé-

1. Abréviation familière du mot *Hottentot*.

posa sur le sol, chargea la mule en deux temps, et termina par deux ou trois caresses amicales, qui, de la part d'un hercule pareil, avaient un caractère passablement dédaigneux.

10 octobre, *Sagéséra*. Envoyé, mais sans résultat, un détachement de Béloutchis sur la trace de nos déserteurs et de nos chèvres. Kirongo (M. le Trou), phanzé de Sagéséra, vient nous offrir ses hommages et du riz. Le sheik prétexte une maladie pour n'avoir pas à régler notre compte avec ce personnage. Bombay s'en charge et lui fait accepter, avec un dabouani, quatre mètres de cotonnade américaine. La force dont je dispose me donne le droit de résister à des exigences ridicules, et je n'entends pas préparer des embarras aux voyageurs futurs, par des prodigalités dont s'autoriseraient plus tard ces hobereaux de race noire. Je cherche en vain la rivière Moukondokoua dont on m'avait parlé dans le cours de la première expédition comme venant se joindre à la Kingani, dans le voisinage de Sagéséra. M. le Trou, qui ne voyage guère, ne peut me donner aucuns renseignements à cet égard. Sauf la Kingani, nulle autre rivière ne lui est personnellement connue, si ce n'est la Vouami, qui traverse l'Ouzégoura et dont l'embouchure se trouve à Outondoué, entre les ports de Whindi et de Saadani.

Pour mettre un terme aux désertions des hommes du sultan Majid, j'ai vainement tâché de les amalgamer avec les Vouanguana. Ils s'y refusent obstinément, et le camp indigène est resté composé de groupes à part. Ces clubs de deux à dix hommes ayant appartenu au même maître, ou nés dans le même village, ou désirant conserver intact un lien de famille dont ils ont seuls le secret, font table commune, lit commun, et au besoin révolte commune. N'ayant pu réussir à les fondre l'un dans l'autre, j'écrivis quelques « billets d'émancipation » et, réunissant les hommes du sultan, je fis un choix des meilleurs à qui je délivrai comme récompense ces précieux documents. Je leur annonçai ensuite que, dorénavant, leur paye et leurs gratifications seraient sur le même pied que celles des Vouanguana. J'ajoutai que les autres jouiraient du même bénéfice dès qu'ils l'auraient mérité par leur conduite ; d'un autre côté, venant à déserter, ils apprendraient que j'avais le bras assez long pour les faire arrêter et jeter en prison s'ils osaient se montrer sur la côte.

11 octobre, *Makautaniro*. — C'est ici que le chemin sur lequel nous sommes rejoint la ligne de Mboamaji et celle de Kondouchi, qui traversent l'Ouzaramo central et par lesquelles, lors de la première expédition, s'était accompli mon voyage de retour. Les mines à fleur de terre, creusées pour l'extraction de la gomme copal, cessent en cet endroit. Le palmier *doum* ne va pas plus loin ; les grands arbres, au riche feuillage, qui décorent le plateau inférieur, sont remplacés par le mimosa ; la pente de la Kingani n'est plus aussi forte, et au lieu de côtoyer une berge escarpée, nous nous trouvons dans une espèce de parc en rase campagne, où les antilopes ont libre carrière, où on rencontre de temps en temps le zèbre et le buffle, et où les pintades abondent.

12 octobre, *Matamombo*. — 13 octobre, *Dégé La Mhora*. — A la sortie du parc que nous traversions naguère, nous nous sommes trouvés dans la portion la plus fertile de l'Ouzaramo. C'est ici qu'a péri un Français, M. Maizan, chef de la première expédition européenne qui se soit aventurée dans ces parages. J'ai obtenu, de l'assassin lui-même, — le sous-chef Hembé, — les détails les plus confidentiels sur le meurtre dont il a été le principal agent. Une longue impunité lui fait supposer que le souvenir en est à peu près éteint, et il en parle sans craindre les suites d'une indiscrétion. Il n'a fait en somme, dit-il, en tuant M. Maizan, qu'exécuter les instructions écrites de son père Mzoungéra, un des dihouans de la côte. Il est donc évident que l'attentat dont le voyageur fut victime a été tramé par les trafiquants arabes, et dicté à ceux-ci par la jalousie que leur inspire tout Européen dont les efforts tendent, plus ou moins directement, à mettre au jour les mystères de leur commerce, à faire connaître les sources de leurs immenses profits. Le sultan de Zanzibar et le consul anglais, protecteurs zélés de M. Maizan, lui avaient donné pour guide et pour assistant l'Indien Mousa, l'un des négociants les mieux accrédités dans le pays. Malheureusement, après une marche ou deux, la maladie d'un de ses compagnons[1] obligea M. Maizan à s'arrêter, et Mousa, dont cette halte gênait les affaires, dut le quitter au bout de huit à dix jours. Leur séparation fut le coup de mort du malheureux

1. Nous ne croyons manquer à aucune convenance en indiquant ici une variante au texte du capitaine Speke. Le *compagnon* de M. Maizan était, paraît-il, une *compagne;* et cette femme se trouvait dans cet état que la pudeur britannique indique comme « digne d'intérêt. »

voyageur, assassiné peu après, comme il a été dit dans le récit de notre première expédition.

14 et 15 octobre, *Kinoudda.* — Nous nous arrêtons au pied de la première montagne qui se soit offerte à nous depuis que nous avons quitté la côte. Le dihouan ou chef se montre fort poli. En échange de deux chèvres dont il nous a fait cadeau, il reçoit sans observations un *dabouani* et huit mètres de *merkani*. Notre escorte béloutchi nous devenant inutile, je la renvoie avec tous les échantillons d'histoire naturelle que nous avons recueillis sur la route et un compte rendu de nos premières journées de voyage.

Le 16 seulement, nous nous remettons en route et, à travers un territoire couvert de jungles où le gibier abonde, nous arrivons, en nous écartant légèrement de la Kingani, jusqu'à la rivière Mgéta, qui lui apporte le tribut de ses eaux. Entre la bifurcation de ces deux courants qui le bornent à l'est, — et l'Ougogo, le premier pays du plateau central qui forme sa limite occidentale, à une distance d'environ cent milles, — se trouve l'Ou-sa-gara (pays de Gara). Il est borné au nord par la Moukondokoua (cours supérieur de la rivière Vouami), et au sud par la Rouaha, grand affluent nord de la rivière Loufigi.



III

L'OUSAGARA.

Halte et chasse dans les montagnes; — Intrigues de maître Baraka; — Petites misères et déceptions; — Changement d'itinéraire; — La modération punie; — Une revanche; — Le pain de singe et la liberté!

Par une pente insensible à l'œil, nous nous sommes élevés à 500 pieds au-dessus du cours de la rivière, et nous avons devant nous, en deux lignes détachées, une chaîne de montagnes qui s'élève en certains endroits à 5 ou 6000 pieds. Elles sont habitées par une race à demi pastorale, à demi agricole qui, partout où on peut se procurer de l'eau, partout où on est à l'abri de ces guerres qui sont en définitive de véritables chasses à l'homme, sait faire pousser des moissons abondantes; les habitants, timides et farouches, pauvrement vêtus et de mine affamée, perchent sur les hauteurs les plus inaccessibles; leurs villages se composent de huttes coniques, plus ou moins nombreuses selon que leurs chefs ont plus ou moins d'influence. Fort peu sont en état de se procurer des étoffes; la plupart ont un vêtement que j'appellerais volontiers un « jupon



Natif de l'Ousagara.

d'herbe »[1]. Au lieu de mettre les caravanes à contribution, ils s'enfuient généralement à leur approche, et aucune promesse, aucune avance ne peut les décider à risquer la chance d'une de ces trahisons qu'ils ont tant et tant de fois subies.

Le 16 et le 18 furent des journées de halte et de chasse. Le gibier était abondant, et bien qu'une grande partie des animaux blessés parvînt à s'enfuir, le camp fut amplement pourvu de venaison. Par malheur, nous ne pûmes atteindre, dans ce vaste parc où nous les savions en grand nombre, ni éléphants, ni rhinocéros, ni girafes, ni buffles, ni antilopes, ni zèbres, — sans parler des lions et des hyènes.

Ici se manifestèrent pour la première fois les mécontentements et le fâcheux caractère de maître Baraka, le général en chef de nos Vouangana. Cet homme, — d'une intelligence remarquable, et qui aurait pu nous être si utile, — devint peu à peu, par son ambition et sa jalousie, le fléau de notre caravane. La confiance que nous accordions à Bombay et au sheik Saïd, lui pesait sur le cœur. Convaincu de sa supériorité, il prétendait se les subordonner peu à peu et devenir l'homme indispensable, le factotum de l'expédition. Son premier pas dans cette voie fut de montrer assez d'insolence pour que le capitaine Grant, dont il était le valet de chambre, dût renoncer à l'employer comme tel. On lui donna Frij pour remplaçant, et cette combinaison au premier abord sembla lui convenir tout à fait; mais sous cette apparence de satisfaction se cachaient un désappointement et des rancunes dont je n'eus le secret que quelques mois plus tard. J'y reviendrai en temps et lieu.

19 et 20 octobre. *Kirourou.* — L'état hygiénique de nos Hottentots devient de plus en plus mauvais. Le capitaine Grant est pris de la fièvre[2].

21 octobre, *Douthoumi.* — 22, *Hozou.* — Je voudrais presser notre marche pour arriver le plus tôt possible à Zoungoméro, où une halte de quelques jours me serait nécessaire pour fixer, par des observations astronomiques, la longitude du revers oriental de l'*East Coast Range*[3]. Nos porteurs, que l'abondance de nourriture

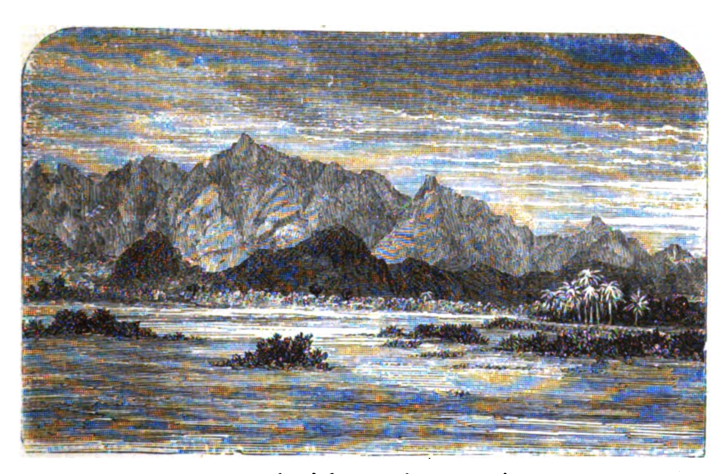
1. *A kilt of grass.* — Le kilt est le jupon des Écossais.

2. C'était une attaque pareille à celle que j'avais subie lors de ma première expédition. Mais, tandis que j'en avais été quitte au bout d'un an, celle du capitaine reparut toutes les quinzaines jusqu'à la fin du voyage.

3. C'est ainsi que le voyageur appelle la première chaîne des montagnes qu courent parallèlement à la côte orientale.

pousse à la paresse, trouvent que nous allons trop vite et se refusent à marcher. Le raisonnement n'a pas de prise sur eux, et je répugne à user du bâton, ainsi que font les Arabes en pareille circonstance. Je me borne donc à partir avec les mules et les gens de la côte, laissant au sheik Saïd et à Baraka le soin de m'amener, dès qu'ils le pourront, mes rebelles Vouanyamouézi.

23 octobre, *Zoungoméro*. — Situé sous le 7° 26′ 5″ de latitude sud et le 37° 36′ 45″ de longitude est, Zoungoméro est entouré d'un charmant amphithéâtre de montagnes. Le pays, coupé par la Mgéta, est d'une fertilité admirable, mais la traite l'a dépeuplé peu à peu et changé en jungles ses jardins florissants. Les



Le mont Mkambakou, vu de Zoungoméro.

Vouasouahili ravagent la contrée, et nous voyons justement défiler un de leurs convois qui se dirige vers la côte avec cent têtes de bétail, une cinquantaine de chèvres, et autant d'esclaves enchaînés. Baraka devient de plus en plus incommode, et Bombay, dont les instances nous avaient déterminés à le prendre avec nous, vient me déclarer, dans un état d'extrême agitation, qu'il lui est impossible de supporter plus longtemps les mauvais procédés et les calomnies de son collègue. Celui-ci, sommé de s'expliquer, répond avec une douceur perfide, qui me fait croire à des torts partagés. A force de bonnes paroles, je parviens à calmer ce différend, et le 27 nous nous remettons en route.

28 octobre, halte à *Kirengoué*. — Durant la marche d'hier, trois

de nos porteurs, laissant leurs fardeaux à terre, ont gagné pays; une de nos meilleures mules est morte après dix-huit heures de souffrances. Nous comptions trouver à nous approvisionner ici, mais les chasseurs d'esclaves y ont mis bon ordre : le village est absolument désert. Il faut envoyer faire emplette de grains dans la région que nous venons de quitter. Ce sont trois jours de perdus : heureusement le pays est pittoresque et contraste, sous ce rapport, avec ce que nous avons vu depuis notre départ de la côte.

Du 30 octobre au 5 novembre. — J'ai rencontré, près du vieux village de Mbouiga, un ami de notre petit sheik, entre les mains duquel j'ai consigné trois de nos Hottentots des plus malades, — une de nos mules sur laquelle ils pourront monter tour à tour, — et enfin tous les échantillons recueillis depuis mon dernier envoi. Je me prive aussi, quoique à regret, de la chambre photographique. Si je laissais mon compagnon se livrer à ce travail, la chaleur qu'il aurait à supporter dans la petite tente où il prépare et fixe ses planches, finirait par le tuer infailliblement. — Un voyageur arabe m'apprend que le district Maroro a été complétement dévasté par les maraudeurs Vouahihis. Cette nouvelle me force à modifier nos plans et à prendre une route nouvelle pour gagner l'Ougogi; la famine sévit sur le chemin que nous voulions suivre.

6 et 7 novembre, *Mouhanda* et *M'yombo*. — Les habitants de Mouhanda se dispersent à notre première apparition ; nous parvenons cependant à leur acheter quelques provisions, mais à des prix fous. Nos hommes, envoyés en fourrageurs, ont ordre de ne rien exiger. Cette modération rassure si bien nos villageois, que maintenant ils nous menacent d'une attaque nocturne, « ayant reconnu en nous, disent-ils, l'intention de piller leurs maisons et d'emmener leurs enfants. » Ces propos jettent l'alarme dans le camp, où beaucoup de gens passent la nuit sous les armes.

8, 9, 10 et 11 novembre, *Mboumi*. — Joli village, au pied d'un groupe de montagnes escarpées ; c'est le dernier, nous dit-on, où nous pourrons nous procurer les approvisionnements nécessaires pour les dix journées de marche de l'Ougogo (cent quarante milles de distance). Le chef de l'endroit se montre d'une affabilité rare ; de fréquents voyages à Zanzibar lui ont appris à



Vue des montagnes à l'ouest de Zoungoméro, prise de Mbouiga.

connaître les Anglais ; il les sait ennemis de l'esclavage auquel il ne s'est lui-même soustrait qu'en abandonnant sa résidence primitive, sur les bords de la Moukondokoua. Un de nos Hottentots, qui s'est obstiné à dormir au grand soleil, paye de sa vie cette imprudence fataliste. Aucun de ses camarades ne paraît surpris qu'il ait ainsi bravé un trépas à peu près certain. « Il est mort, disent-ils, parce qu'il a voulu mourir ; » et ils ne s'en étonnent pas autrement. Cette catastrophe m'aurait décidé à les renvoyer tous, mais comme il n'en est pas un qui ne préfère suivre ma fortune, je choisis seulement deux des plus malades



Bougou, calebassier de l'Ousagara.

qui resteront à Mboumi, sous les ordres de Tabib[1], jusqu'au moment où il se présentera une occasion de les diriger vers la côte. Avant notre départ, une quarantaine de Vouaquiva (tribu voisine) arrivent, pressés par la faim, pour acheter des aliments. Notre hôte — ayant à venger la mort de quelques-uns des siens tués naguère par les Vouaquiva, — s'empare de ces malheureux, hommes ou femmes, indifféremment, et déclare qu'il les enverra vendre à Zanzibar, s'ils ne peuvent motiver les meurtres commis à son détriment.

1. Ancien domestique du colonel Rigby.

12, 13, 14, 15 et 16 novembre. — Nos stations pendant ces journées de marche nous ont conduits successivement à Mdounhwi, à Tzanzi, à Manyongé, à Roumouma. Nous avons traversé la Mdounhwi, tributaire de la Moukondokoua, et la Roumouma, sur les bords de laquelle nous passâmes la journée du 16 dans un fourré d'épines. Nous avancions ainsi à marches forcées, et quelque dures qu'elles pussent paraître d'abord, nous y trouvions de grands avantages, car en abrégeant la durée du trajet, elles diminuaient d'autant les risques de maladie, de guerre, de famine et de révolte.

Nous arrivâmes enfin le 17 à Inengé, au pied de la chaîne occidentale, mais nous n'y arrivâmes pas tous. Quelques traînards, épuisés par la fatigue et la soif, s'étaient laissé distancer. Le caporal des Hottentots, s'égarant à la poursuite d'une mule perdue, nécessita l'envoi d'un détachement de vingt hommes qui finirent par retrouver leur camarade, et non-seulement lui, mais quatre prisonniers, deux hommes et deux femmes, emmenés à la suite d'une rixe avec les indigènes. Je les gardai, m'imaginant qu'on me ramènerait la mule à titre de rançon ; mais j'attendis inutilement jusqu'au 20 où, de guerre lasse, il me fallut relâcher mes captifs, attendu la rareté toujours croissante de nos provisions ; ils me quittèrent avec peine, car le régime du camp leur convenait à merveille ; jamais ils n'avaient été si bien nourris, et il leur en coûtait de retourner vivre de « pain de singe » au pied des calebassiers énormes qui leur fournissent cet aliment primitif.

La nuit du 20 au 21 novembre nous trouve campés dans un ravin, au pied de la grande chaîne occidentale et non loin de la station d'Ougogo, où cessent les montagnes de l'Ouzagara.



IV

L'OUGOGO ET LE DÉSERT DE MGUNDA MKHALI.

L'eau devient rare ; — Désertions embarrassantes ; — Mon premier rhinocéros ; — Péril imminent ; — Le vizir généreux ; — Messagers infidèles ; — Aventures de chasse ; — Une nuit dans les bois ; — Le hongo différé ; — Le roi détrôné ; — Intervention politique ; — Justice locale ; — Le droit au pillage ; — Résumé de nos pertes.

Après deux jours de campement, nous arrivâmes à Ougogo pour y passer le 23, le 24 et le 25. Le pays a un aspect sauvage, et les habitants, toujours armés, fatiguent le voyageur par leur curiosité assidue, leurs démonstrations railleuses, leur familiarité grossière. Aussi les caravanes campent-elles en général au dehors des villages, parmi les figuiers et les calebassiers (*Bougou*) qui poussent de tous côtés. L'eau était rare dans l'Ougogo ; elle se payait le même prix que coûte ordinairement la bière indigène. Aussi me trouvai-je très-contrarié d'avoir à faire halte, par suite de la désertion de nos mules qui, trompant la surveillance dont elles étaient l'objet, s'en retournèrent jusqu'à Marenga-Mkhali d'où elles nous fu-



Natif de l'Ougogo.

rent ramenées par quelques Vouagogo qui s'étaient chargés de la besogne, moyennant quatre mètres de merkani payés d'avance et quatre autres que j'avais promis de leur compter à leur retour. Pendant cette résidence forcée, nous n'entendîmes parler que des Vouahumba, maraudeurs redoutés dont on annonçait l'arrivée prochaine. Le 26, les mules étant revenues, nous nous mîmes en route. Le 27, la fatigue de ces animaux nous força de faire halte à Kanyényé : huit de nos portefaix Vouanyamouézi disparurent ce jour-là et emportèrent avec eux la meilleure partie de leur cargaison. Je profitai du répit pour aller me poster à l'affût, sous la direction d'un guide indigène, dans le voisinage d'une espèce d'étang fréquenté par



L'E ast-Coast Range. — Montagnes de la côte orientale, vues de Marenga-Mkhali.

les rhinocéros. Il fallut les attendre jusqu'à minuit, et mon guide, alors, saisi tout à coup d'une frayeur panique, me laissa seul à mon poste; mais à peine avait-il disparu furtivement que j'aperçus, se profilant sur le ciel que baignaient les clartés de la lune, l'animal dont j'attendais la venue. Ses allures étaient inquiètes, et il semblait pressentir quelque danger. Je donnai raison à ses craintes, car me glissant vers lui sur mes genoux le long de la berge qui m'abritait, et parvenu à quatre-vingts mètres de lui, je logeai une balle derrière son épaule gauche. C'était la première fois qu'un rhinocéros mourait de ma main. Ce succès m'ayant mis en veine, — et attendu le besoin de viande qui se faisait sentir parmi nos gens, — je repris mon poste pour guetter une nouvelle occasion. Au bout de quelque temps, je vis arriver

encore, avec les mêmes démonstrations d'inquiétude, deux autres rhinocéros. Ils furent bientôt à ma portée, et plus près de moi que le premier; mais la lune les éclairait moins bien. Accompagné par les deux négrillons du sheik, que j'avais chargés de ma seconde carabine pour être en état de parer à toute éventualité, j'expédiai une balle à la plus grosse des deux bêtes. Le coup la fit tourner sur elle-même avec une sorte d'aboiement formidable, et l'exposa le plus favorablement du monde à un second coup. Mais hélas! quand je me retournai brusquement pour saisir mon arme de rechange, mes négrillons étaient partis depuis longtemps et grimpaient comme deux singes après un des arbres voisins. Le rhinocéros, en même temps — et la circonstance fut heureuse pour moi — prit le parti de s'arrêter au plus vite; il s'échappa, ne laissant après lui aucune trace de sang, comme il arrive d'ordinaire quand la blessure est produite par une balle conique.

Telle fut la besogne de ma nuit. Le lendemain, à l'aurore, nos hommes, prévenus de ce qui s'était passé, se hâtèrent d'accourir avant que les Vouagogo n'eussent flairé le cadavre abandonné dans l'épaisseur des jungles. Mais à peine avait-on mis le couteau dans la dure carapace de l'animal, que les indigènes accoururent de tous côtés : ce fut entre eux et nos gens une lutte odieuse et grotesque où ils se disputaient les lambeaux sanglants de cette boucherie improvisée, chaque villageois prenant la fuite vers sa demeure aussitôt qu'il avait pu mettre la main sur quelque morceau de choix qu'il craignait de se voir enlever à force ouverte.

29 et 30 novembre, 1er et 2 décembre. — Palais de *Mogomba*. — Les bras nous faisaient défaut; cependant je n'ai pas voulu m'arrêter. Moyennant une pièce de drap, j'ai obtenu l'assistance de quelques Vouagogo qui ont porté une partie de nos bagages. Le premier vizir, accouru à ma rencontre, a exprimé de la manière la plus affable le désir que je vinsse habiter le palais; mais j'ai déjà trop d'expérience acquise pour me laisser prendre à ces belles démonstrations, et je ne voulais que régler de suite le hongo ou droit de passage. Le Grand Chef, par malheur, ne veut pas entendre parler d'une hâte si inconvenante. Halte forcée dont je profite pour chasser l'antilope. Cet animal, dans l'Ougogo, ressemble à la gazelle *picticaudata* du Thibet. La seule différence

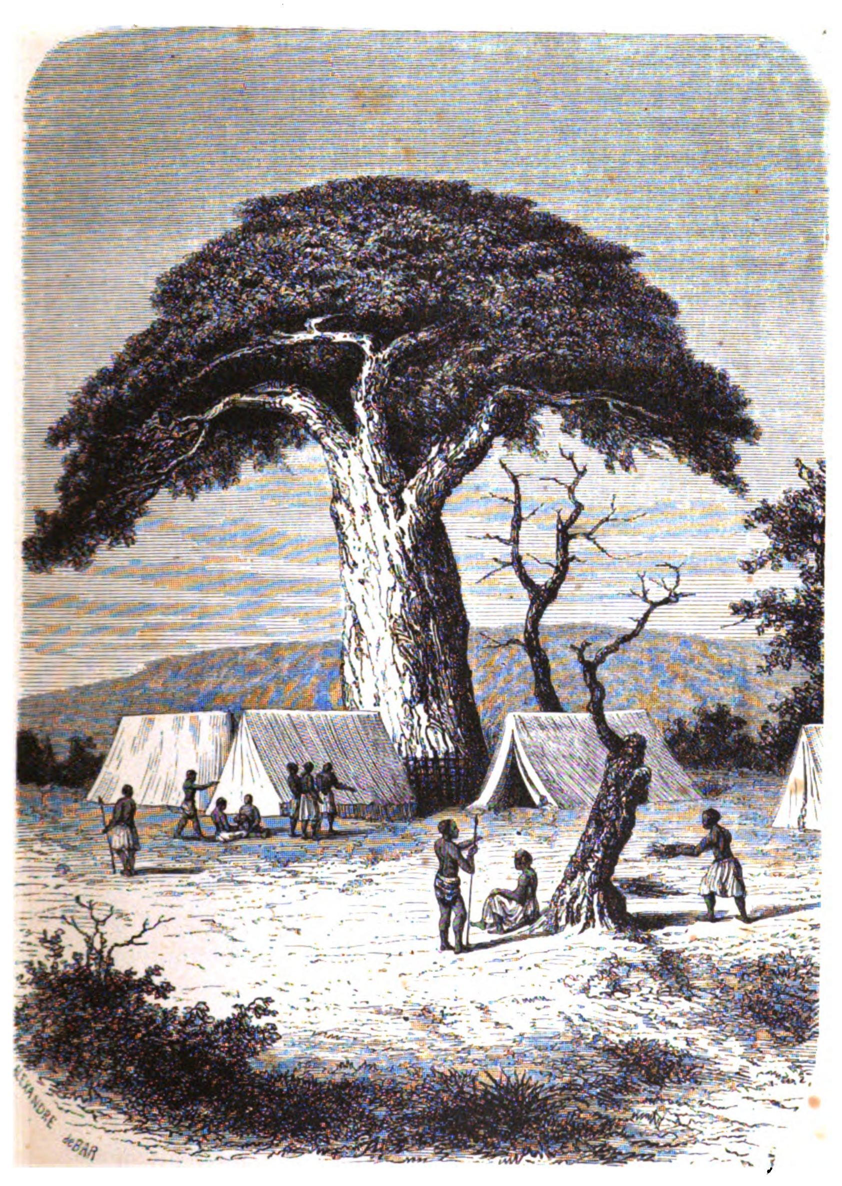
bien marquée est dans les dimensions et la forme de leurs cornes respectives.

3 décembre. —Après mille difficultés, le hongo a été fixé à un *kitoutou*[1], un dabouani, quatre mètres de bendéra (étoffe à drapeau, cotonnade rouge) quatre mètres de kiniki et trois mètres de merkani. Sous prétexte d'un présent qu'il m'a fait, et qui consiste en un pot de beurre rance, le vizir me soutire un cadeau. A peine l'a-t-il reçu qu'il élève contre le capitaine Grant une accusation de sacrilége, pour avoir tiré un lézard qui se chauffait au soleil sur une pierre sanctifiée. — « Quatre pièces de drap seront à peine une expiation suffisante, et le chef en demandera bien davantage s'il ne s'emploie, lui, vizir, à étouffer le scandale. » Je fais rendre à cet animal le présent que j'ai reçu de lui, et j'ordonne au sheik de lui jeter à la figure, non-seulement les quatre pièces qu'il demande, mais deux de plus, en lui déclarant de ma part que je ne suis pas sa dupe. — Ce ne sera pas ma faute, doit ajouter le sheik, si d'autres voyageurs blancs prennent jamais le chemin de cette résidence.

Quelques portefaix vouanyamouézi, restés ici par suite de maladie, sont tentés de s'engager sous mes ordres, du moins jusques à Kazeh; les Vouagogo les en dissuadent. On me parle d'une caravane nombreuse, où je pourrai trouver des enrôlements à faire, et qui n'est qu'à une journée de marche. J'y expédie aussitôt trois messagers; mais bien qu'ils aient laissé derrière eux leurs arcs et leurs flèches, pas un ne revient au camp. Une seconde mule a péri, frappée du même mal que la première. Nous bivaquons sous une pluie battante, la seconde de la saison.

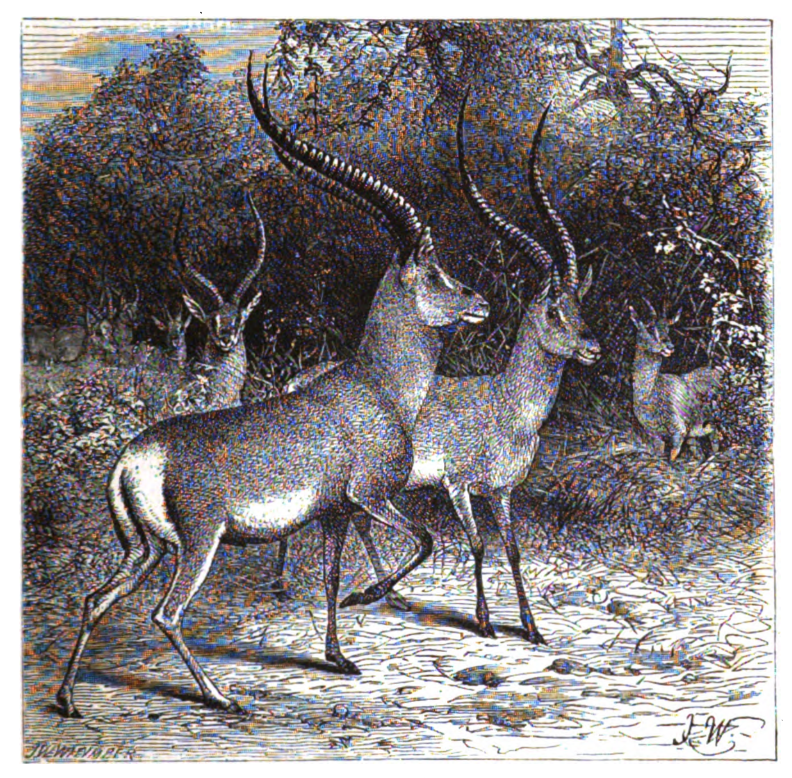
4, 5, 6, 7, 8 décembre et jours suivants. — Les deux premières journées se passent à *Ouzékhé*, où huit de nos porteurs prennent la fuite. Nous parvenons heureusement à enrôler quatre Vouanyamouézi. Le 6, nous arrivons à Khoko, le dernier district du pays que nous venons de traverser. Les habitants se lèvent en masse contre nous, convaincus que nous venons venger un trafiquant arabe dont ils pillèrent le camp l'année dernière, pour le punir d'avoir tué leur ancien chef, Courtes-Jambes. On parvient pourtant à s'expliquer, et Hori-Hori, qui gouverne à la place de

1. Kitoutou. Variété commune du Msoutou (cotonnade européнne imprimée à Surate, en bleu indigo sur fond garance tacheté de blanc). La pièce a 2 m. 25 cent. Les vingt pièces coûtent 13 dollars.



Notre campement dans l'Ougogo.

Courtes-Jambes, se félicite hautement d'avoir affaire à des Anglais. Il nous offre de nous laisser enrôler autant de Vouanyamouézi qu'il s'en trouvera de disponibles parmi les malades naguère confiés à son hospitalité. J'aurai simplement à payer leurs frais de séjour, dont il s'est déjà largement remboursé, je le sais, en leur faisant cultiver ses champs. J'accepte pourtant la condition, et chargeant le sheik Saïd d'enrôler ces hommes, d'acheter



Antilope nouvelle trouvée dans l'Ougogo.

la provision de blé nécessaire pour traverser le désert, de régler enfin le chiffre du hongo, je consacre à la chasse trois ou quatre journées de halte que réclamera cette triple besogne. Mes aventures du 7 ne méritent pas d'être racontées ; mais la journée du 8 fut marquée par des incidents assez curieux. J'étais parti de bonne heure, accompagné de deux négrillons du sheik (Souliman et Faraj), dont chacun portait une carabine, tandis que j'avais sous le bras un simple fusil de chasse. Une fois dans les taillis, j'entends

sur ma gauche, et de fort près, le mugissement d'un buffle. Bientôt, me dirigeant de ce côté, je découvre un troupeau nombreux qui paissait en toute sécurité. Avant que ces animaux ne se fussent doutés de ma présence, une des femelles avait reçu ma balle en plein corps. Je recharge immédiatement, et vise un taureau qui reste étourdi sous le coup. Voici tout le troupeau en grand émoi; mais, ne sachant d'où venait la fusillade, ces animaux vont ou viennent indécis, et je mets à profit le répit qu'ils me laissent, d'abord en achevant la femelle blessée, puis en expédiant ma quatrième balle au taureau conducteur, qui s'effarouche et prend la fuite. La troupe dont il était le chef commence à s'ébranler dans la même direction.

Je m'élance sur ses traces, appelant à moi mes deux acolytes, et comme les empreintes s'accusaient nettement sur le sable humide, j'ai bientôt rattrapé la bande fugitive. Je tire à droite, à gauche, sans m'arrêter un instant, toutes les fois qu'à travers le taillis m'apparaît quelque croupe roussâtre. Plusieurs de mes balles portent; mais ces blessures d'arrière-train n'ont rien de mortel. L'épaisseur de la jungle s'oppose à ce que, faisant un détour, j'attaque l'ennemi de front. Un des buffles, cependant, à qui j'ai cassé une des jambes de derrière, se hisse péniblement sur un de ces monticules artificiels que crée le travail des fourmis blanches, et, dès que je parais, fond sur moi les cornes basses. Un premier coup de carabine le jette par terre, un second l'a bientôt achevé; puis je retrouve la piste sanglante d'un autre blessé, presque aussi boiteux que le premier. Atteint dans le flanc pour la seconde fois, celui-ci chancelle et se dérobe à notre vue en se dissimulant au milieu d'un fourré, d'où il s'élance droit sur nous quand il nous croit tombés dans son embuscade. A peine ai-je le temps de le coucher en joue avec mon petit *Lancaster*. Notre désordre devient comique. Souliman, fidèle à ses instincts de singe, saute après une basse branche, et y reste cramponné justement au-dessus de l'animal furieux. Faraj s'est hâté de fuir, ne me laissant qu'un fusil pour me tirer d'affaire. Le bonheur veut que le coup, précipitamment lâché, atteigne la bête à la naissance de l'épine dorsale. Elle tombe morte à mes pieds. Nous lui ouvrons la gorge, conformément à l'usage musulman, et croyant avoir assez à faire de retrouver le premier blessé pour l'achever à loisir, nous revenons sur nos pas. Guidés par les traces sanglantes,



Le capitaine Speke chassant au buffle.

nous apercevons bientôt notre victime encore debout, mais empêtrée dans les broussailles et ne demandant, paraissait-il, qu'à être délivrée de ses souffrances. Par pure compassion, je la mets en joue, mais une branche fait, je ne sais comment, dévier la balle, et tandis qu'elle traverse l'air en sifflant, le buffle part au galop. Nous le suivons sans difficulté, vu l'excellence du *spoor*[1], et dix minutes après, comme je débouchais l'arme au poing dans une petite clairière, l'énorme animal, s'élançant d'un bosquet en face de moi, me charge avec une fureur aveugle, ne présentant à mes coups que sa tête revêtue d'une corne épaisse. Un tertre peu élevé se trouvait par bonheur entre nous, et pendant qu'il en fait le tour, je puis, me jetant un peu de côté, lui envoyer une charge en plein flanc. Mais ceci ne suffit pas pour l'arrêter, et plus prompt que la pensée, je le vois devant moi, flairant pour ainsi dire mes pieds, se débattre à coups de cornes contre le nuage de fumée qui, rasant encore le sol et par conséquent au niveau de sa tête, aveugle et suffoque mon antagoniste. Nous étions si près l'un de l'autre, qu'avec ma hache il ne m'eût pas été difficile de le décapiter. Ma situation devenait de plus en plus critique, les négrillons s'étant hâtés de disparaître avec mes fusils de rechange; mais tout à coup l'animal — sur qui la fumée de la poudre produisait sans doute l'effet d'un fantôme impalpable et inattaquable, — tourna sur lui-même avec effort et comme effrayé par quelque apparition terrible, s'éloigna au grand galop, — ce qui, je l'avoue, me tirait d'un fort grand souci.

Que n'aurais-je pas donné dans ce moment-là pour avoir un fusil sous la main! L'occasion était si belle! Cependant, tout fâché que j'étais, je ne pus m'empêcher de rire aux grimaces de mes lâches petits compagnons et à leur pantomine expressive, tandis qu'ils représentaient la scène où leur couardise avait failli me coûter la vie. Les mésaventures de ce jour n'étaient pas à leur terme. Bien qu'il plût à déluge, il me semblait au-dessous de moi d'abandonner la partie à l'animal blessé. Je le suivis à la trace parmi les taillis, mais ses blessures cessèrent de saigner, et parmi les pistes nombreuses qui se croisaient de tous côtés

1. C'est l'expression des chasseurs africains pour désigner la piste, la trace de l'animal.

sous le bois, nous eûmes bientôt perdu la nôtre. Point de soleil pour nous guider; les deux enfants ouvraient des avis diamétralement opposés sur la direction à prendre et, — trempé jusqu'aux os, tourmenté par une faim de chasseur, ayant à peu près épuisé nos munitions, soit à tirer çà et là des signaux de détresse, soit à essayer en vain d'allumer un feu de branches, — je résolus d'attendre la nuit, dans l'espoir que les étoiles nous montreraient le chemin. Malheureusement, quand la nuit fut venue, la tempête durait encore. Parmi les éclairs et le roulement de la foudre, nous nous figurions quelquefois discerner le bruit des coups de fusil que Grant faisait certainement tirer pour nous rappeler au camp; mais, malgré ces indices équivoques et nonobstant les murmures de mes deux négrillons, je décidai que nous ne bougerions plus, dans la crainte de nous égarer encore davantage. Il fallut donc se résigner à dormir sur la terre humide et froide, et, sauf quelques animaux qui vinrent çà et là renifler à nos pieds, rien ne troubla notre sommeil. Au matin, quand les nuages se dissipèrent, nous retrouvâmes, par une espèce de miracle, la trace perdue la veille, et nous revînmes droit au camp, où je reçus les félicitations chaleureuses du petit sheik, qui avait à me citer, et par centaines, l'exemple de voyageurs perdus dans ces solitudes. En attendant, rien n'avait été fait pour hâter le moment du départ. Tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, le chef remettait à des temps meilleurs le règlement du hongo. Ce jour-à, par exemple, il n'y fallait pas songer, attendu l'arrivée d'un détachement de Vouanyamouézi fugitifs qui avaient jeté l'alarme dans tout le pays. C'étaient disait-on, les soldats de Manoua-Séra (l'Ivrogne), chef indigène qui était alors en guerre avec les trafiquants arabes. Il avait été battu par ceux-ci, et c'était par voie de représailles qu'il venait d'expédier ce détachement pour fermer la route aux caravanes,

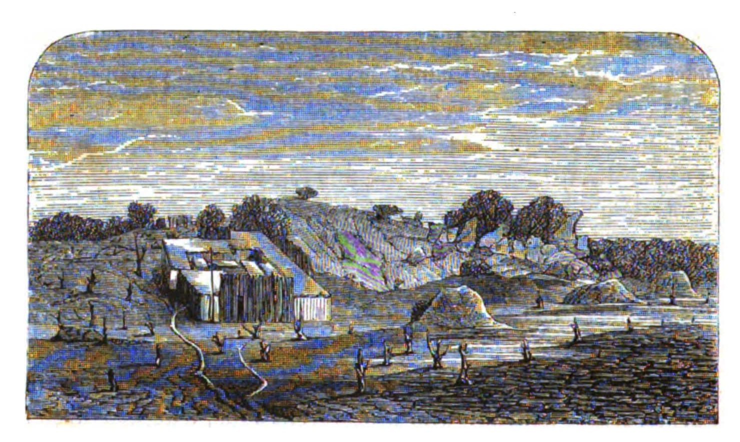
A force d'insistance, je finis par faire accepter au chef un droit de passage à peu près raisonnable; mais au moment de partir, je m'aperçus que dix de mes porteurs manquaient à l'appel, et comme il ne m'était pas permis de sacrifier à la légère la charge de dix hommes, il me fallut encore faire halte, bien malgré moi, pendant les journées des 10, 11 et 12 décembre. Le sultan et son vizir employèrent tout ce temps à me créer de nouvelles difficultés pour m'extorquer de nouveaux présents. Ils y réussirent

en me promettant quelques ânes, pour me tenir lieu des porteurs qui désertaient l'un après l'autre bien que j'eusse doublé leurs rations d'étoffe. J'en avais perdu plus de la moitié, quand je me décidai à me remettre en route, le 13 au matin, malgré les pluies qui tombaient à torrent et rendaient fort pénible la traversée des *nullahs*. Le 15, il fallut s'arrêter devant les progrès de l'inondation, et cette station forcée dura cinq jours. Pour en tirer le meilleur parti possible, je dépêchai vers Kazeh deux de mes hommes avec des lettres pour Mousa et le sheik Snay (deux amis que nous nous y étions faits pendant la première expédition). Je leur demandais de m'envoyer soixante hommes, portant chacun trente rations de grain et quelques charges de tabac indigène. Mes gens, en effet, au milieu de leurs tribulations de toute sorte, regrettaient par-dessus tout de ne pouvoir fumer. D'autres messagers envoyés à Khoko, sur nos derrières, pour y échanger des étoffes contre du grain, revinrent les mains à peu près vides, soit de grain, soit d'étoffes. Par bonheur, bien que le gibier fût rare, Grant parvint à tuer un zèbre et une antilope.

Le sixième jour, n'ayant pu réussir à jeter un arbre en travers du courant qui nous arrêtait, nous le passâmes à gué avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Les huit marches suivantes, — de quatre à cinq milles chacune, — accomplies péniblement et sans ordre dans un pays tout à fait désert, ne méritent pas qu'on s'y arrête. Elles portèrent le découragement dans nos rangs. A l'exception de trois, les Vouanyamouézi désertèrent tous, d'accord avec les gens de la côte, — et sous condition de partager avec ceux-ci, durant la traversée de l'Ounyamouézi, le produit des charges qu'ils nous avaient dérobées. Le 28, nous n'étions plus qu'à une marche de Jiwa-la-Mkoa, où nos hommes espéraient se refaire de la diète à laquelle ils avaient été soumis depuis plusieurs jours. Leur patience était à bout, et la plupart désertèrent pour arriver plus vite dans le paradis où je les aurais conduits le lendemain. Là, plusieurs de ceux qui nous avaient quittés rejoignirent la colonne. Ils avaient appris, de certains voyageurs, que nos amis de Kazeh nous envoyaient un gros détachement d'esclaves. Parmi ces fugitifs que nous ramenait un premier symptôme de bonne fortune, il s'en trouvait deux, Johur et Moutwana, que je pus convaincre de vol, et que je chassai ignominieusement après les avoir fait flageller. Baraka, dans cette circon-

stance, déploya toutes les qualités d'un véritable préfet de police.

Ce fut à Jiwa-la-Mkoa (la Roche-ronde), que nous passâmes la journée du 1er janvier 1861. Le lendemain arrivèrent des nouvelles qui nous y retinrent encore sept jours. Les esclaves que Mousa nous avait envoyés, arrêtés en route par la difficulté de se procurer des aliments, étaient retournés sur leurs pas. Les environs de Kazeh, ravagés par la famine, ne pouvaient me procurer le grain sur lequel je comptais. Dans de telles circonstances, impossible de marcher en avant; et tout ce que je pus faire, après avoir expédié à Mousa une nouvelle ambassade, fut de disperser mes gens dans les villages environnants pour y en-



Le Tembé, ou village d'argile, à Jiwa-la-Mkoa.

rôler des portefaix vouakimbou. Sur ces entrefaites, et le 7 janvier, notre camp fut mis en grande alerte par la nouvelle que le chef fugitif Manoua Séra se dirigeait de notre côté à la tête de trente hommes armés de mousquets; mais à la vue de mes gens rangés en bon ordre devant ma tente, le sabre-baïonnette au bout du fusil, « l'Ivrogne » jugea prudent de s'éloigner quelque peu et de m'envoyer une députation pour m'annoncer sa visite. Il vint effectivement, avec une escorte, dès que j'eus témoigné l'intention de le bien accueillir. — « Apprenant, disait-il, que je manquais de porteurs, il ne demandait pas mieux que de m'en fournir si je voulais le conduire à Kazeh, pour m'y constituer l'arbitre médiateur de ses différends avec les Arabes. » Ce jeune

homme, d'une beauté remarquable, commençait à m'intéresser. Je voulus savoir de lui le détail de ses aventures, que je vais résumer ici en quelques mots.

A la mort de Foundi Kira, son père, et conformément aux intentions du vieux chef, Manoua Séra, bien que né d'une esclave, avait été reconnu héritier de la principauté. Mais, quelque temps après, ayant voulu établir une taxe régulière annuelle sur les marchandises qui entraient dans ses domaines, il s'était brouillé avec les trafiquants arabes, jusque-là exempts de tout impôt; ceux-ci l'avaient menacé, s'il persistait à les troubler dans leur commerce, de le détrôner au profit de Mkisiwa, autre fils illégitime de l'ancien chef : « Je ne pouvais, poursuivit Manoua Séra, tolérer un pareil langage; les trafiquants ne résident chez moi qu'en vertu de mon autorisation. Je le leur déclarai en les mettant au défi de me désobéir, car je n'étais pas une femme qu'on pût traiter avec tant de mépris. Ainsi éclata la querelle; Mkisiwa, saisissant l'occasion qui lui était offerte, employa la corruption pour se faire des partisans. Des paroles on en vint aux coups. Un combat eut lieu, où je leur tuai, où ils me tuèrent beaucoup de monde. Ils finirent par me chasser de mon palais, où Mkisiwa s'est installé pour gouverner à ma place. J'avais néanmoins des partisans fidèles à la tête desquels je me rendis à Roubouga, où le vieux Maoula, chef de ce pays, voulut bien me recevoir. Les Arabes m'y poursuivirent, m'y donnèrent chasse jusqu'au Ngourou, et voulurent tuer Maoula pour m'être venu en aide. Il leur échappa, cependant, mais ils dévastèrent ses domaines et marchèrent ensuite contre moi dans le Ngourou. Plusieurs mois durant nous combattîmes, et lorsque mes approvisionnements furent tout à fait épuisés, défiant l'ennemi qui me croyait cerné, je me fis jour à travers ses rangs. Je mène depuis lors une vie errante, sollicitant une paix qu'on me refuse obstinément, car les Arabes ont juré de me poursuivre jusqu'à la mort. Vous, maintenant, qui avez été l'ami de mon père, vous devriez prendre à cœur de faire finir cette guerre injuste.... »

J'assurai Manoua Séra de ma sympathie, lui promettant d'intervenir de mon mieux s'il voulait m'accompagner à Kazeh. — J'étais d'ailleurs certain, ajoutai-je, de ne rien obtenir pour lui s'il ne revenait aux traditions paternelles en matière de libre

échange. — Il y paraissait tout à fait disposé, regrettant la précipitation avec laquelle les choses s'étaient engagées, et charmé des perspectives de pacification que lui ouvrait mon assistance désintéressée. Aussi me renvoya-t-il presque immédiatement un de mes porteurs, qu'il avait arrêté dans les bois au moment où cet homme prenait la fuite avec une charge de verroteries. Nous nous séparâmes alors, et Baraka eut ordre de faire administrer cinquante coups de fouet au voleur, pour sa désertion compliquée de circonstances aggravantes.

9 et 10 janvier, *Garaeswi*. 11, 12 et 13, *Zimbo*. — C'est à Zimbo que nous vîmes arriver Bombay, accompagné de soixante-dix esclaves et porteur de lettres que m'écrivaient Mousa et Snay. Tous deux m'exhortaient, en cas de rencontre avec l'« Ivrogne », à lui loger une balle dans la tête, ou à le ramener prisonnier pour qu'ils pussent régler son compte. — « Ce misérable, disaient-ils, avait voulu frapper des impôts contrairement aux traités passés avec son père Foundi Kira et, plus tard, empêcher ses sujets de leur vendre du grain ; puis enfin, après le début des hostilités, il avait presque anéanti leur commerce en s'opposant au passage des caravanes. »

14 janvier, *Mgongo Thembo*. — A cette station, dont le nom signifie « le Dos-d'Éléphant, » et qui est ainsi appelée à cause d'une éminence granitique dont la forme générale rappelle effectivement l'animal en question, je rencontrai Maoula, l'allié de Manoua Séra. Ce pauvre vieillard,—un des plus honnêtes parmi les chefs du pays, — avait été notre hôte et notre ami lors de la première expédition. Il me fit présent d'une vache, et il m'en promit dix autres, si je pouvais le réconcilier avec les Arabes qui, sans aucune provocation de sa part, l'avaient expulsé de ses domaines, dépouillé de tout ce qu'il possédait et remplacé au pouvoir par un vil esclave. Il avait, à la vérité, reçu chez lui leur ennemi Manoua Séra ; mais c'était faute d'avoir pu agir autrement, le fils de Foundi Kira s'étant introduit chez lui à force ouverte. Je consolai de mon mieux le malheureux vieillard, que j'engageai à me suivre jusqu'à Kazeh, me portant garant que les Arabes ne lui feraient aucun mal ; mais, trop affaibli pour voyager lui-même, il annonça qu'il me ferait accompagner par son fils.

Toura, où nous arrivâmes le 16, attestait par ses ruines les

sauvages dévastations de la guerre. Une fois en campagne, les Arabes ou leurs esclaves ne songent en effet qu'à piller, et chacun d'eux travaille pour son propre compte. Le sheik Saïd, déjà souffrant depuis quelques jours, mais dont l'état devint tout à coup plus grave, nous força de ralentir la marche de la caravane et, tandis que nous l'attendions à une demi-marche en avant, un vol nocturne faillit nous priver de plusieurs ballots de rassade. Les déprédateurs, suivis de près par nos gens, jetèrent pour mieux courir une partie de leur butin, et un seul ballot, en somme, se trouva perdu. Dès le lendemain matin (18), je convoquai les notables du village, au nombre de cinq, et je les rendis responsables de la perte que j'avais subie. Ils s'accordèrent à reconnaître la justice de ma réclamation, et je leur adjoignis cinq de mes hommes pour faire évaluer par cette espèce de jury mixte le dédommagement qui m'était dû. Il fut fixé à trente têtes de bétail, mais je n'en exigeai que la moitié, au grand mécontentement de mes Hottentots qui semblaient se regarder comme frustrés par ma générosité.

19, 20 et 21 janvier, *Roubouga*. — Nous sommes sur le territoire de Maoula, remplacé, nous l'avons dit, par un chef de condition servile, qui doit aux Arabes son pouvoir usurpé. Ils lui ont imposé pour condition de laisser à tous les trafiquants et voyageurs le droit de se pourvoir comme ils l'entendent. En vertu de cette combinaison essentiellement vicieuse, je ne puis empêcher mes gens de se livrer à leurs instincts de rapine. Ils revendiquent hautement le droit au pillage, et me contestent celui de leur enlever une si bonne chance.

22 janvier, *Kigoué*. — 23 : *Limite orientale de l'Ounyanyembé*. — Trois marches, dont la dernière à travers les bois, nous ont amenés dans le vaste et fertile district de l'Ounyanyembé, au centre de l'Ounyamouézi (terre de la Lune), et à cinq milles de Kazeh[1], où se trouve actuellement le grand dépôt central de la traite et du commerce d'ivoire. Mes pertes, à cette date (23 janv.), peuvent se résumer comme suit : un Hottentot mort, et cinq qui ont rebroussé chemin ; un des volontaires indigènes renvoyé avec les Hottentots ; un autre chassé du camp après un châti-

1. Kazeh est, à proprement parler, le nom d'une source située au centre du village de Tabora. Il faut le chercher sous le 5° 0′ 52″ de latitude sud, et le 33° 01′ 34″ de longitude est.

ment ignominieux ; sur les trente-six jardiniers du sultan Majid, vingt-cinq nous ont faussé compagnie ; et des cent un pagazis engagés à Zanzibar, quatre-vingt-dix-huit ont déserté ; douze mules et trois ânes ont péri. — On m'a volé, en outre, plus de la moitié des marchandises dont je m'étais muni et, par suite de la famine qui désolait toute la région par moi traversée, la dé-



Vue prise dans la partie orientale de l'Ounyanyembé.

pense du voyage a dépassé de beaucoup ce que je pouvais et devais prévoir.

N'importe : au prix de tous ces inconvénients et après quatre mois de fatigues, la première partie de notre expédition est achevée. Nous quitterons désormais les routes où d'autres ont mis le pied avant nous, pour marcher à de véritables découvertes.



V

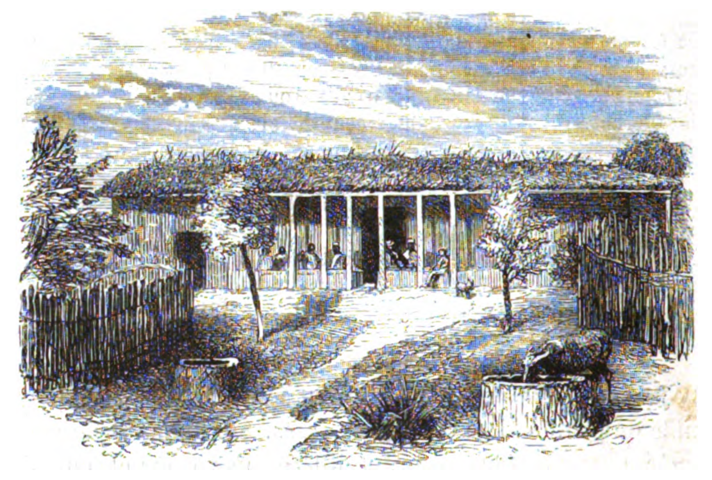
L'OUNYAMOUÉZI[1].

Négociations pacifiques; — Notions de géographie; — La montagne merveilleuse; — Les gens du Kidi; — Disette et préparatifs; — Entrée en campagne; — Marché onéreux; — Nouvelles militaires; — L'ambassade inutile; — Bien commencé, mal fini; — Mort de Snay; — Reprise du voyage; — Le recrutement; — Nouveaux obstacles; — Je retourne à Kazeh; — L'assassinat de Maoula; — Un armistice; — L'éloquence du Cyclope; — Les pilules de Mousa; — Un chat pour un roi; — La flèche du Parthe; — Mousa nous fausse parole; — Séparation; — Une Vénus à vendre; — Agaceries féminines; — Un vol salutaire; — Eau bénite de cour; — Exigences imprévues; — Les tambours battus.

24 janvier, *Kazeh*. — Mousa est venu à notre rencontre; il nous comble de prévenances et de promesses. Sur le point de partir lui-même pour le Karagoué, il a différé son voyage et veut faire route avec nous. — Depuis que nous ne l'avons vu, il a subi, nous raconte-t-il, une dure captivité. Jaloux des préférences que lui témoignait Manoua Séra, les autres Arabes de Kazeh, l'accusant de fournir de la poudre à ce prince, l'ont tenu longtemps chargé de chaînes. Il n'en a pas moins fidèlement veillé sur les marchandises que j'avais entreposées chez lui, mais les énormes dépenses de transport y ont déjà fait une brèche considérable. A peine installé, j'ai reçu la visite du sheik Snay et de tous ses

1. L'Ou-n-ya-mouézi (pays de la Lune) doit avoir été un des royaumes les plus considérables de l'Afrique, mais il est maintenant divisé en petits États. Les instincts commerciaux des Vouanyamouézi, en les poussant vers la côte, les ont mis, de longue date, en rapport avec les négociants indous; de là ces vagues notions géographiques qui, dès les premières années de l'ère chrétienne, signalaient au centre de l'Afrique une chaîne de montagnes appelées Montagnes de a Lune.

collègues, les trafiquants arabes, réunis en une espèce de conclave. Ils énumèrent avec complaisance les quatre cents esclaves armés de fusils qu'ils ont déjà mis sur pied pour donner chasse à Manoua Séra, le détrousseur de caravanes, et restent sourds à mes paroles de paix. Vainement je leur raconte les entretiens que j'ai eus avec Manoua Séra et Maoula (dont le fils, par parenthèse, est secrètement installé au fond du *tembé* de Mousa) ; Snay ne veut entendre à rien ; il sait mieux que personne comment il faut s'y prendre avec ces « sauvages » et brûle de se trouver en face d'eux. Ses soldats se préparent à la guerre par un grand « repas de bœuf » auquel il les a conviés selon l'usage, et il me



Le tembé de Mousa, à Kazeh.

fait ses adieux en toute hâte, vu l'imminence de son départ. Je lui remets, pour le récompenser de ses anciens services, une des montres d'or que je dois à la libéralité de l'administration anglo-indienne. Est-il bien vrai que lui et ses collègues aient retardé, pour me faire accueil, leur entrée en campagne ? Je suis tenté de le croire comme ils me l'ont dit, car, après m'avoir envoyé en présent un certain nombre de vaches, de chèvres et de sacs de riz, ils se mettent en route le soir même de mon arrivée. Quand ils en auront fini avec Manoua Séra, ils doivent aller dans l'Ougogo, secourir les trafiquants dont les caravanes y sont retenues et qu'on veut soumettre à des taxes exorbitantes. D'après l'avis de Mousa, j'expédie cette nuit même le fils de Maoula pour



Indigène de l'Ounyamouézi.

expliquer au vieux chef que l'entêtement des Arabes a fait échouer toutes mes tentatives conciliatrices. Et c'est grand dommage, car Manoua Séra est très-populaire parmi les Vouanyamouézi.

25 *et* 26 *janvier*. —Ceux des Arabes qui ne font pas campagne sont venus me rendre hommage comme à un représentant de leur prince, c'est-à-dire du sultan de Zanzibar. Ils regrettent ainsi que moi l'ardeur aveugle de Snay. Un bon traité de paix, voilà ce qu'il leur fallait, car, déjà ruinés à demi, l'avenir ne leur offre guère d'espérances. Je cherche à tirer d'un chacun quelques renseignements géographiques touchant la question qui me préoccupe. Snay regarde le N'yanza comme la source du fleuve Jub[1]; mais lorsqu'il apprend de moi que le Nil se prête à la navigation, il hésite là-dessus, car il sait que des vaisseaux se sont montrés sur certaines côtes au nord de l'Ounyoro. Abdoulla, un de nos anciens amis, persiste dans les récits qu'il m'a faits à propos de la navigation du N'yanza; sur quoi Mousa se hâte d'ajouter, d'après le témoignage des gens du nord, que pendant les crues du N'yanza, le courant est d'une violence telle qu'il déracine les îles et les emporte avec lui.

Ce dernier propos me jetait dans un certain embarras, car j'ignorais alors que le lac et le Nil, — de même que toutes les masses d'eau, — portent en général le nom de *N'yanza*. C'est précisément cette confusion verbale qui, lors de mon premier voyage, m'avait empêché de déterminer d'une manière exacte le point où finit le lac et où le Nil commence; Abdoulla me parlait encore comme il l'avait fait jadis, d'une montagne merveilleuse située au nord du Karagoué, tellement haute et d'une pente tellement rapide que personne ne la pourrait gravir. Selon lui, on la voit rarement, perdue qu'elle est dans une masse de nuages, d'où tombe à de fréquents intervalles une matière blanche, soit neige, soit grêle. Mousa place cette montagne dans le Rouanda, pays beaucoup plus vaste que l'Ouroundi, et tous deux ajoutaient, conformément à leurs anciens dires, que les pays d'Ousoga et d'Ounyoro sont de véritables îles, complétement entourées d'eau. Par delà l'Ounyoro gît un lac salé, appelé lui aussi *N'yanza*, et qu'il ne faut pas confondre avec le grand N'yanza Victoria. Roumanika, roi du

1. Le Jub, ou Juba, est le plus considérable des cours d'eau que connaissent les Arabes de Zanzibar. Il se jette, sur la côte orientale, au nord de cette île et dans le voisinage immédiat de l'équateur.

Karagoué, reçoit de ce côté, me disent-ils, et par l'entremise de Kamrasi, roi d'Ounyoro, des perles d'une espèce particulière, telles que Zanzibar n'en pourrait fournir. On prétend, en outre, que ces perles ont été enlevées aux blancs par les Vouakidi, sur lesquels circulent toute espèce de traditions quasi mythologiques. Ils ignorent l'usage des vêtements, habitent la cime des arbres, laissent pendre jusqu'au bas des reins leurs cheveux couverts de coquilles *cauries*, et accrochent des rangs de perles à des fils d'archal qu'ils passent dans leurs oreilles et à travers leur lèvre inférieure; ils portent enfin des colliers et des bracelets de fer. Aucun peuple ne peut résister à leur élan belliqueux, et cependant ils ne connaissent d'autre arme qu'une courte javeline.

Mohinna, un autre de mes interlocuteurs, compléta ces propos par un récit pittoresque du combat où il avait tué Courtes-Jambes, l'ex-chef du pays de Khoko. La rixe était survenue à propos d'une source dont les indigènes voulaient faire payer l'usage à la caravane de Mohinna. Celui-ci refusant de se soumettre à cette exaction, en vertu de l'axiome local que « l'eau est un don de Dieu », les coups succédèrent bientôt aux paroles. Abandonné à l'instant même par tous ses *pagazis*, Mohinna dut céder au nombre, et ses marchandises tombèrent aux mains des Vouagogo; il se vengea, néanmoins, en brûlant la cervelle à Courtes-Jambes, et parvint ensuite à regagner Kazeh, où, grâce à l'assistance de quelques esclaves fidèles, il put ramener ses trois femmes saines et sauves.

Les changements survenus dans l'Ounyanyembé depuis que j'ai quitté ce pays, sont tout à fait surprenants. Chez les Arabes, le caractère du trafiquant semble s'être effacé pour faire place à celui du grand cultivateur; ils ont maintenant de vastes étables à portée de leur résidence. Les villages indigènes, au contraire, sont dans l'état le plus pitoyable. Pour me procurer le grain nécessaire à la subsistance de mes hommes, il a fallu faire battre le district dans un rayon de plusieurs journées de marche, et payer au prix de famine ce qui s'y trouvait de disponible. La disette qui sévit de tous côtés n'est pas seulement le résultat de la guerre; les pluies de la dernière saison n'ont pas été assez abondantes, et les récoltes ont manqué presque partout.

27 *et* 28 *janvier*. — J'ai distribué à mes gens de quoi compenser les souffrances par eux subies pendant la traversée du désert,



Forgerons de l'Ounyamouézi.

mais non sans leur dire expressément ce que je pense de leurs impitoyables voleries. Une bagatelle de surplus que j'accorde aux trois *pagazis* exceptionnellement restés fidèles à ma fortune, soulève un mécontentement général. C'est à grand'peine, et après des heures d'argumentation futile, que Baraka parvient à faire accepter ma conduite pour ce qu'elle est; celle d'un bon maître disposé à s'acquitter envers ses serviteurs, lors même qu'il n'a plus rien à espérer d'eux.

Je combine, avec Mousa, les moyens d'arriver au Karagoué. L'Ounyanyembé ne peut pas me procurer les hommes dont j'ai besoin; tous les habitants en état de porter les armes ont péri dans les guerres passées, ou sont engagés dans la guerre actuelle. Mousa fera donc partir quelques recruteurs pour le pays de Rungoua, où il a résidé jadis, et dont le chef, nommé Kiringouana, est favorablement disposé pour lui. Mon hôte me permet aussi d'enrôler, parmi les esclaves attachés à son établissement, tous ceux qui voudront me suivre; mais bien que cette combinaison lui profite, il m'avertit généreusement que des porte-faix de louage me donneront beaucoup moins d'embarras. Il est au reste d'accord avec moi lorsque je lui dis que pour avancer au delà du Karagoué, il faudra me trouver complétement indépendant des secours que les naturels pourraient me fournir. J'estime à une centaine le nombre d'hommes armés que je devrais emmener avec moi, et pour arriver à ce nombre, j'ai besoin de soixante recrues.

29 *et* 30 *janvier*. — Jafou, autre commerçant arabe, ancien associé de Mousa, est rentré après une tournée de dix jours qu'il vient de faire dans le district pour se procurer des grains. Ses récits sont désolants. La faim, de tous côtés, décime les populations. Il ne pense pas que nous puissions jamais traverser l'Ousoui, dont le chef, Souwarora, renommé pour ses extorsions, doit, paraît-il, nous « écorcher vifs. » Mieux vaudrait attendre que la guerre fût finie; les Arabes, alors, ne demanderaient pas mieux que de combiner une expédition et de marcher avec nous. Mousa lui-même manifeste quelques craintes; mais j'obtiens de lui qu'il enverra chez Roumanika pour lui annoncer notre visite et le supplier, en même temps, d'employer son influence à nous ménager un libre passage dans l'Ousoui.

Il peut être bon d'expliquer ici que l'Ousoui relève du Karagoué

par une espèce de lien féodal, et qu'une partie du butin obtenu par les exactions du terrible Souwarora passe dans les mains du roi de Karagoué, lequel n'en jouit pas moins de l'estime générale et vit dans les meilleurs termes avec les étrangers attirés par sa bonne réputation. Mousa ne parle jamais de Roumanika sans faire le plus grand éloge de ce prince, qu'il a sauvé autrefois d'une insurrection fomentée par son frère cadet Rogéro, et qui depuis lors n'a cessé de lui témoigner la plus vive reconnaissance.

31 *janvier.* — Jafou est parti aujourd'hui à la tête de cent esclaves pour aller rejoindre Snay et, de concert avec lui, attaquer le chef du Khoko. Son but n'est pas seulement de recouvrer les dents d'éléphants qui lui ont été enlevées lors de l'attaque dont Mohinna nous a raconté les détails; il s'agit aussi d'imposer la domination des Arabes aux districts du Khoko et de l'Ousékhé, — d'y vivre à discrétion jusqu'au ramazan, — d'ouvrir passage aux caravanes retenues dans l'Ougogo, — puis enfin, rassemblant une seconde fois leurs forces, de tomber sur l'Ousoui pour le réduire à son tour.

Premiers jours de février 1861.—Les gens de Mousa sont partis pour Rungoua, promettant de ramener, à l'époque de la nouvelle lune, les porteurs dont nous avons besoin. Ce sera bien assez tôt, car, excepté moi, tous les membres de l'expédition se ressentent encore de la traversée du désert. Les fièvres, le scorbut, l'ophthalmie sévissent parmi eux, et quelque repos leur est nécessaire. Le sheik Saïd, dont l'état s'aggrave de jour en jour, perd ses fonctions de cafila-bashi, que Bombay doit remplir à sa place. Je fais le compte de mes marchandises où je constate un grand déficit, surtout parmi les objets de première qualité. De là, nécessite d'acheter à Mousa les objets qui me manquent, et ce à raison de quatre cents pour cent au-dessus des prix de Zanzibar. C'est le bénéfice normal des trafiquants de Kazeh. Je prie aussi mon hôte de faire transformer en bracelets, selon le goût des gens du nord, tous mes écheveaux de fil d'archal ou de laiton.

7 *février*. — On a des nouvelles du théâtre de la guerre. La petite armée du sheik Snay avait cerné Manoua Séra dans un tembé de Toura où le jeune chef avait cru pouvoir se cacher impunément. Sommé de livrer son hôte, le propriétaire du tembé réclame une nuit de répit; le lendemain, si Manoua Séra s'y trouve encore, les Arabes feront de lui ce qu'il leur plaira. Le lende-



Fabrication de la bière dans l'Ounyamouézi.

main, naturellement, Manoua Séra s'était enfui, et les habitants de Toura s'apprêtaient à se défendre; sur quoi les Arabes furieux, après avoir enlevé le village, portent la dévastation et la mort dans tout le district. Tandis qu'ils expédient chez eux les femmes, les enfants, le bétail dont ils se sont emparés, Manoua Séra gagne un district appelé Dara, et s'alliant au chef du pays (Kifounja), proclame bien haut son intention de se porter sur Kazeh, dès le début de la saison des voyages, alors que cette ville est privée d'une portion de ses défenseurs par la dispersion des trafiquants qui vont alors à la recherche de l'ivoire.

La ville entière est en l'air, et les Arabes viennent en masse solliciter mes conseils. Ils condamnent la conduite de Snay, et me conjurent de me porter médiateur entre eux et Manoua Séra. Je ne demanderais certainement pas mieux que de leur rendre ce service; mais, au point où en sont les choses, je ne leur cache pas que mon intervention me semble inutile. C'est contre mon gré que Snay a pris les armes; il n'est plus temps de le rappeler, et à moins que les Arabes ne soient unanimes, je ne saurais accepter une mission qu'il me serait impossible de mener à terme. Ils répondent que la majorité de leurs compatriotes est encore à Kazeh, que tous veulent la paix à n'importe quel prix, et que les conditions fixées par moi seront acceptées sans réserve. Leur insistance ne me laisse d'autre alternative que d'envoyer à Manoua Séra une ambassade pour l'informer de ce qui se passe, et pressentir ses intentions à ce sujet. Nos quatre messagers (deux de mes gens et deux esclaves de Mousa) reviennent sans avoir pu joindre le chef fugitif, qui va sans cesse d'un endroit à l'autre, pourchassé, traqué par les roitelets du pays, dont sa petite bande vide les greniers, et sur la tête desquels elle attire par sa présence toutes sortes de calamités. Ainsi avorte notre second essai de pacification. Mousa ne le regrette pas autrement : — Manoua Séra, dit-il, n'aurait jamais voulu croire au serment des Arabes, eussent-ils « mêlé leur sang au sien », comme cela se pratique dans les occasions les plus solennelles[1].

Du 18 *au* 25 *février*. — N'ayant plus rien à faire d'essentiel, nous partons, Grant et moi, pour la chasse. On nous promet que

1. Au moyen d'une incision pratiquée sur la jambe des deux parties contractantes.



nous rencontrerons, sur la rive gauche du nullah Walé, à quelque distance d'ici, l'antilope noire et le blanc-boc, dont je n'ai pas encore d'échantillons. Malheureusement, nous étions dans une région marécageuse, où mon compagnon prit une grosse fièvre qui l'empêchait de sortir. Quant à moi, bien que je fusse dans la boue jusqu'à mi-corps pendant une bonne partie de la journée, je ne vis qu'une antilope noire, et sur sept blanc-bocs que j'avais blessés, un seul me resta. Encore ne l'aurais-je pas eu sans quelques lions qui le poussèrent du côté de notre camp, et dont les rugissements nous donnèrent l'éveil. Dès la pointe du jour, je me mis à leur poursuite ; mais ces prudents animaux avaient détalé de meilleure heure encore, m'abandonnant la moitié de leur proie.

Du 25 *février au* 13 *mars.* — Rentrés à Kazeh, où aucune besogne spéciale ne nous occupe, je passe mon temps à prendre des informations sur les contrées lointaines au sein desquelles je vais m'engager, à augmenter mes collections zoologiques, surtout à de longs calculs d'astronomie. Tout ceci nous mène au 13 mars, jour néfaste où la ville de Kazeh se trouve tout à coup plongée dans le deuil et dans les larmes. Quelques esclaves arrivés de nuit, — après avoir cheminé secrètement à travers les forêts, où une mort certaine les attendait s'ils eussent été découverts, — nous apprennent que Snay, Jafou et cinq autres Arabes ont été tués, sans compter un grand nombre de leurs esclaves. L'expédition avait débuté sous les meilleurs auspices. Hori-Hori, le chef de Khoko, était tombé dans le premier combat; une grande partie de ses gens avaient été réduits en esclavage, un bétail nombreux enlevé de vive force, et l'ivoire enfin, le précieux ivoire était rentré dans les mains de ses légitimes propriétaires. Poursuivant leurs avantages, les vainqueurs avaient pris Ousékhé, qui s'était rachetée moyennant une forte rançon. Mais alors, apprenant qu'une caravane entière, avec une cargaison de 5000 dollars, venait d'être coupée par les gens de Mzanza[1], ils eurent la malheureuse idée de diviser leur petite armée en trois détachements, dont l'un devait ramener à Kazeh le butin déjà fait, l'autre former une réserve à Mdabourou, sur la limite orientale du désert, et le troisième, commandé par Snay et Jafou, marcher à l'attaque de

1. Petit district à dix milles au nord d'Ousékhé.

Mzanza. Les deux chefs arabes firent d'abord merveille ; mais enivrés par la facilité même de leurs succès, ils oublièrent bientôt les précautions les plus indispensables. Un corps de Vouahoumba était accouru au secours des Vouagago. Ils tombèrent de concert, et à l'improviste, sur les envahisseurs jusque-là victorieux, qui furent au premier choc dispersés de tous côtés. Ceux qui avaient de bonnes jambes purent échapper à la mort ; les autres tombèrent sans exception sous la lance des indigènes. Personne ne put nous dire comment Jafou avait péri ; quant à Snay, après avoir essayé de fuir, il appela un de ses esclaves et lui remettant son fusil : « Je suis trop vieux, lui dit-il, pour courir aussi vite que vous ; prenez cette arme que je vous donne à titre de souvenir ; je vais me coucher ici pour attendre ce que la Providence décidera de moi. » On ne l'a plus revu depuis lors. Mais ce n'est pas tout : les esclaves porteurs de ces sinistres nouvelles ont rencontré à Kigoué, dans tout le désordre d'une fuite précipitée, le premier détachement, celui qui ramenait le butin de Khoko. Manoua Séra lui avait dressé une embuscade, et se logeant sur sa route, avec trois ou quatre cents hommes, dans un village fortifié, avait déconcerté toute résistance par la brusquerie de son attaque. Restait la colonne de Mdabourou, qui aurait dû marcher au secours des caravanes détenues à Kanyényé ; mais elle en était isolée par les gens de Mzanza, ou pour mieux dire par l'insurrection de l'Ougogo tout entier. Enfin Manoua Séra, victorieux de toutes parts, menaçait de marcher sur Kazeh. Les Arabes, après le premier éclat de leur douleur, vinrent de nouveau me trouver en corps et réclamer mon assistance, « sans laquelle, disaient-ils, rien ne pouvait les sauver d'une ruine complète. » Je leur répondis, à regret, qu'il m'était impossible de me prêter à leur désir, et qu'ayant mes devoirs comme ils avaient les leurs, je partirais infailliblement sous deux ou trois jours.

Du 14 *au* 17 *mars.* — Les gens de Mousa m'ont ramené de Rungoua trente-neuf portefaix : ils en avaient réuni cent vingt, prétendent-ils ; mais à dix milles de Kazeh tous se sont dispersés, sauf les trente-neuf en question, d'après les dires de quelques voyageurs qui faisaient sonner haut les désastres des Arabes et les menaces de Manoua Séra. Mon désappointement est d'autant plus grand qu'aucun des esclaves de Mousa ne veut entrer à mon service ; les Arabes, d'ailleurs, ont trop besoin d'eux pour les

laisser partir. Décidé à lutter contre ce fâcheux concours de circonstances, je résolus de partir pour Rungoua, suivi de tout le bagage dont je pourrais me charger. Bombay, laissé auprès de Mousa, devait m'amener le reste dès que j'aurais pu lui envoyer des porteurs. Je remis alors à mon hôte la dernière des montres d'or que le gouvernement de l'Inde avait mises à ma disposition; le sheik Saïd reçut l'ordre de rapporter à la côte, aussitôt que la route serait praticable, nos correspondances et la totalité de nos échantillons; puis je marchai vers le nord avec Grant et Baraka, suivi de tous ceux de mes hommes qui étaient en état de porter un fardeau, et de quelques intendants de Mousa, sur lesquels je comptais pour me procurer des pagazis.

Du 17 au 21 mars, *Masangé, Iviri, frontière de l'Ousagari, Nullah de Cross Gombé.* — A Iviri, sur la frontière nord de l'Ounyanyembé, nous rencontrons plusieurs agents recruteurs envoyés par Mkisiwa, pour lever des soldats destinés à coopérer aux opérations militaires des Arabes de Kazeh, contre le terrible Manoua Séra. Leur procédé consiste à se porter çà et là, sonnant des cloches et proclamant à voix haute que « si, dans un temps donné, une certaine quotité de la population ne s'est pas rangée sous le drapeau, le chef du village sera fait prisonnier et les plantations seront confisquées au profit du prince. » Mutinerie de mes gens qui veulent se voir allouer un plus fort équivalent de rations quotidiennes. Il a été convenu que je donnerais à chacun un collier de perles pour sa nourriture de la journée. C'est justement le triple de ce que les Arabes leur accordent; et encore faut-il remarquer que la rassade des trafiquants est inférieure à la mienne. Je résiste donc et, prenant mes gens par la famine, je les réduis à marcher en avant.

22 mars, *palais d'Ungougou.* — Nous sommes dans le district d'Ousagari chez Singinya, chef de l'Ounyambéwa. Ce prince est en campagne, mais sa femme, qui n'est pas pour moi une nouvelle connaissance, me reçoit avec une affabilité, une courtoisie parfaites.

23 mars, *Usenda.*—Nous passons dans le district d'Oukoumbi. Les habitants d'un village, nous prenant pour d'anciens ennemis à eux, viennent tumultueusement à notre rencontre, la lance haute et l'arc bandé : leurs grotesques attitudes, leurs contorsions frénétiques effarouchent quelques-uns de nos porteurs



Les esclaves de Sirboko.

qui, jetant là leurs fardeaux, détalent à toutes jambes. Tout s'apaise, cependant, et nous arrivons à Usenda, petit établissement fondé par un négociant métis qu'on appelle Sangoro. Il a laissé ici un sérail au grand complet, et lui-même est parti pour le nord, où il compte ouvrir des relations commerciales avec le Karagoué. Le bruit court néanmoins que Souwarora, le chef de l'Ousoui, l'a retenu au passage pour s'assurer le secours des fusiliers qui composent son escorte et empêcher, grâce à la terreur qu'ils inspirent, les déprédations des Vouatouta. Ces derniers sont de terribles maraudeurs qui vivent exclusivement du bétail volé aux autres peuplades.

24 *mars*, *Myninga*. — Les bois et les cultures se succèdent alternativement. Nous traversons des plaines fertiles où croît en abondance le palmier dit *pain d'épices*. Le grand homme de l'endroit est un ancien trafiquant ruiné, Sirboko, qui nous offre une hospitalité assez confortable. S'il faut l'en croire, les Vouatouta ont récemment dévasté Rungoua, et je ferai bien de m'arrêter dans ce district où je trouverai plus facilement des porteurs. Je consulte les intendants de Mousa, qui confirment les dires de Sirboko, et finalement je me décide à faire halte, ce qui cause une explosion de joie dans les rangs de ma petite troupe. Là-dessus je me ravise, me croyant dupe de quelque complot; mais il est trop tard, personne ne veut plus mettre un pied devant l'autre, et, comme c'est un peu malgré moi que j'entraîne à ma suite tant de pauvres malades, je me résigne sans trop de peine à profiter, pendant quelques jours encore, de l'ample hospitalité que Sirboko pratique à notre égard.

Son histoire est à peu près celle-ci : — Trafiquant en ivoire pour le compte de quelques Arabes de Zanzibar, il a visité l'Ouganda pendant que le feu roi Sounna vivait encore; il a même commercé dans l'Ousaga; mais comme il revenait de ces pays du nord, un incendie qui éclata dans un village où il s'était arrêté, consuma d'un seul coup toutes ses marchandises et le réduisit à la misère la plus complète. En revanche, il eut le bonheur de venir en aide au chef du district, attaqué dans sa *boma* par les Vouatouta, et qui allait se rendre ignominieusement, lorsque Sirboko, lui redonnant courage, le mit en état de repousser l'ennemi. Une grande concession de terres fut la récompense de cet exploit, et Sirboko, qui avait à craindre en retournant à la côte

de s'y trouver prisonnier pour dettes, a préféré demeurer ici et



Batteurs de sorgho, dans l'Ounyamouézi.

cultiver, au moyen du travail servile, sa vaste propriété. C'est le

riz qu'il fait pousser de préférence, attendu que, les indigènes n'ayant aucun goût pour cet aliment, ses moissons se trouvent par là même préservées du vol.

Du 25 *mars au* 2 *avril.* — C'est à cette dernière date seulement que les gens de Mousa sont revenus avec trois cents hommes; je les ai immédiatement dirigés sur Kazeh avec ma correspondance et mes échantillons. J'écris à Mousa et à Bombay de venir nous joindre sans retard. Tandis que j'attendais le retour du convoi, un esclave de Sirboko, chargé de chaînes par son ordre, invoqua de la manière la plus touchante ma protection et mes bons offices: « *Hai, Bana Wangi, Bana Wangi!* (Oh, monseigneur, monseigneur!) prenez pitié de moi, disait-il. Je vous ai vu à Ouvira, sur le bord du lac Tanganyika, dans le temps où j'étais encore libre; depuis lors, blessé par les Vouatouta et laissé pour mort sur le champ de bataille, j'ai été ramassé par les gens d'Oujiji qui m'ont vendu aux Arabes.... Délivrez-moi, Bana Wangi, et je vous servirai fidèlement toute ma vie! » Je ne sus pas résister à cet appel si pathétique, et j'obtins de Sirboko, sous promesse qu'il n'y perdrait rien, la libération immédiate de ce malheureux qui, baptisé du nom de Farhan (Joie), fut inscrit au rôle de mes volontaires. Je voulus savoir si la tribu des Vouabembé, dont il faisait partie, était à la fois mahométane et cannibale. On constata le premier fait sur un autre esclave, qui se trouva bel et bien circoncis. Quant au cannibalisme des Vouabembé, il paraît d'autant mieux établi qu'on les a vus souvent échanger avec leurs voisins une chèvre en bon état contre un enfant malade ou moribond, qu'ils destinent à leurs affreux repas, la chair humaine étant pour eux un objet de prédilection. On ne connaît pas, du reste, une seule autre tribu sur qui pèse le même soupçon; les Masai, d'ailleurs, et les peuplades qui ont avec eux une origine commune (Vouahoumba, Vouatatourou, Vouakasangé, Vouanyaramba), — les Vouagogo eux-mêmes et les Vouakimbou, — se soumettent à la circoncision.

Du 2 *au* 30 *avril.* — Temps d'arrêt qui met ma patience à l'épreuve. Je passe ma vie à compléter des collections, j'empaille mes oiseaux, je dessine, etc. Le 15, Bombay arrive amenant tout ce que j'avais laissé derrière moi, plus une certaine quantité de marchandises appartenant à Mousa. Quant à Mousa lui-même, il ne paraît pas. Si j'en crois une lettre du sheik Saïd,

les trafiquants arabes, revenus à Kazeh après une heureuse campagne contre Manoua Séra, se sont opposés au départ de mon hôte, et lui ont persuadé d'ajourner son voyage au nord. Il est maintenant occupé à vendre aux enchères les propriétés de Snay, Jafou et autres victimes des dernières hostilités; mais on me prévient secrètement de sa part qu'aussitôt après sa récolte de riz, il se hâtera de me rejoindre au Karagoué. Saïd ajoute, de son chef, le conseil de précipiter mon voyage le plus possible, attendu que les Arabes m'accusent de conspirer avec Manoua Séra, et marcheront bientôt contre moi s'ils n'apprennent mon départ.

Rebuté par la conduite de Mousa et par ses perpétuelles hésitations, je lui écris pour lui dire ce que j'en pense et le sommer de tenir immédiatement ses promesses. Je serais parti sans lui; mais la plupart des porteurs qui ont amené jusqu'ici la portion de bagage que j'avais dû laisser derrière moi, ne voulurent pas s'engager à m'accompagner jusqu'au Karagoué. Ils le voulurent moins encore, lorsqu'ils virent arriver, cinq jours plus tard, une portion des gens de Sangoro, lesquels racontaient toutes les exactions, tous les mauvais traitements subis par eux pendant trois mois de séjour forcé dans l'Ousoui. Souwarora devenait peu à peu un épouvantail devant lequel reculaient mes compagnons. Ce fut encore pis lorsque les gens de Mousa rapportèrent de Rungoua la nouvelle que les terribles Vouatouta s'étaient répandus dans la contrée. Ils avaient enlevé, aux portes même du village, une cinquantaine de têtes de bétail, et personne n'osait plus mettre le pied dehors. Dans l'intervalle, j'avais expédié Baraka vers Kazeh; il était chargé d'offrir à Mousa, pour cinquante hommes armés de fusils, une prime égale à ce qu'eût coûté l'acquisition de cinquante esclaves, et j'offrais en outre de payer ces hommes sur le même pied que mes autres serviteurs. La réponse que je reçus (seulement le 30) ne faisait aucune mention de ma demande à cet égard. — Baraka, me disait-on, s'était montré fort insolent envers Mousa et le sheik Saïd; on ajoutait que le porteur de la lettre irait à Rungoua me chercher des pagazis. — Tandis que d'un côté je recevais ces nouvelles, j'apprenais de l'autre que les trafiquants arabes de Kazeh et de Mséné soudoyaient les Vouatouta, et encourageaient ces dangereux alliés à dévaster précisément les pays que j'allais traverser, c'est-à-dire les districts compris entre l'Ougogo et l'Ou-



Femmes de l'Ounyamouézi pilant du sorgho.

soui. Je supposai que ces désastreuses mesures avaient été prises à l'insu de Mousa, et je résolus de retourner sur-le-champ à Kazeh pour m'en expliquer directement, soit avec lui, soit avec ses collègues.

Je me décidai aussi, dans ce terrible embarras, à renvoyer les quatre Hottentots qui me restaient : ces malheureux, tourmentés par la jaunisse et la fièvre, n'avaient pu s'acclimater; à l'exception d'un seul, trop noir pour changer de couleur, ils avaient le teint d'une guinée. J'éprouvais une véritable douleur à me séparer d'eux après les avoir amenés si loin ; mais il était temps ou jamais de prendre à cet égard une détermination définitive ; plus tard, leur retour serait devenu impossible, et cette considération devait l'emporter sur toutes les autres.

1er *et* 2 *mai, retour à Kazeh.* — Mousa m'apprit, à mon arrivée, que Baraka venait de partir sans emmener un seul homme, tous les esclaves ayant pris peur à la nouvelle de l'alliance conclue par les Arabes. Souwarora vient de faire construire sur sa frontière une série de *boma* ou maisons fortes, et proclame hautement son intention de mettre à mort tout homme venu des côtes qui se permettrait de pénétrer dans l'Ousoui. Ces communications me jettent dans le plus profond abattement : je ne pourrai désormais emmener avec moi, ceci me semble évident, que des hommes capables de porter un fardeau.

Du 3 *au* 13 *mai.* — Baraka est revenu sur ses pas dès qu'il a eu vent de mon retour ici. Son témoignage confirme celui de Mousa. Les Arabes muliplient leurs démarches auprès de moi et ne voient de salut que dans mon intervention. — Manoua Séra coupe la route à leurs caravanes dont les porteurs diminuent peu à peu, soit qu'ils désertent, soit qu'ils meurent de faim. Ce redoutable ennemi parcourt le district, pourchassant et tuant à coups de fusil les malheureux villageois. Il ne dépend que de moi de faire cesser un état de choses si contraire à leurs intérêts, et alors ils me donneront pour m'escorter autant d'hommes armés que je voudrai. — Après leur avoir remontré l'absurdité de leur conduite, je me laisse peu à peu fléchir au point de rédiger les articles d'un traité de paix qu'ils s'engagent à exécuter, une fois signé, sous peine de voir confisquer ce qu'ils ont de domaines le long de la côte. Mais à peine étaient-ils partis avec cette assurance, que Mousa vient me raconter l'assassinat du vieux Maoula

(de Roubouga) commis par l'un d'eux avec toutes les circonstances de la plus abominable trahison. Aussi les accueillis-je fort mal, le lendemain, lorsqu'ils vinrent me demander à signer le traité, leur reprochant ce meurtre dont un de mes *protégés* venait d'être victime. Il n'en fallut pas moins accepter leurs vaines excuses et leur prêter quelques-uns de mes gens qui, moyennant salaire convenu, se chargeaient d'aller négocier l'armistice à conclure avec Manoua Séra. Cette députation, placée sous les ordres de Baraka, revint dans la journée du 6, ramenant en triomphe deux ministres de Manoua Séra, — dont un borgne que j'appellerai le Cyclope, — et deux autres appartenant à un chef nommé Kitambi (le Petit Drap-Bleu), lequel est maintenant l'hôte et l'allié de Manoua Séra. Ces deux potentats ont reçu mes gens avec beaucoup d'égards, reconnaissant à l'envi l'un de l'autre que Manoua Séra, sans mon entremise, ne pourrait jamais remonter sur le trône. C'est en vertu de cette considération, qu'après quelques doutes motivés par le meurtre de Maoula, le jeune chef a risqué ses ambassadeurs et accepte la garantie du *Bana Mzoungou* (c'est-à-dire du Seigneur blanc). Il exige au reste que la paix se négocie dans l'Ounyanyembé, « car il serait, dit-il, au-dessous de sa dignité de traiter ailleurs que dans le domaine de ses ancêtres. » Il veut, de plus, que les premières transactions aient lieu dans le tembé de Mousa.

Le lendemain, 7, devant l'assemblée des Arabes, en présence de tous mes gens, les deux envoyés écoutent solennellement les propositions que Baraka est chargé de leur faire en mon nom. Dès qu'il a fini, les Arabes y donnent leur adhésion la plus complète. Le Cyclope, alors, avec une éloquence digne de notre premier ministre, résume rapidement les incidents de la guerre. — Son chef, dit-il, n'avait de rancune que contre Snay. Ce dernier ayant été tué, Manoua Séra ne demande qu'à faire la paix. — Les Arabes répondent en termes convenables, attribuant leur ressentiment à une injure obscène que Manoua Séra se serait permise à leur égard, outrageante allusion à certain rite du culte musulman. Ceci, comme le reste, sera mis en oubli, puisque Manoua Séra manifeste un sincère désir de réconciliation. — On aborde ensuite la question délicate du territoire à lui rendre. Je m'attendais à lui voir réclamer l'Ounyanyembé tout entier. Le Cyclope prétend, au contraire, qu'on pourra le contenter à moins,

ce royaume ayant déjà été partagé. Ceci sera l'objet d'une conférence tenue avec Manoua Séra lui-même, que j'invite à venir immédiatement, parce qu'il m'est impossible de différer mon départ. Mousa, cependant, n'est pas encore tout à fait décidé à me suivre : disons mieux, il ne veut pas m'accompagner au delà des frontières de l'Ousoui, craignant qu'on ne le rende responsable, sur la côte, des exactions énormes que je vais avoir à subir. Il est d'ailleurs très-malade et se bourre de pilules pour être en état de m'accompagner quand je partirai. Ces pilules sont tout bonnement des boutons de roses séchés au four, qu'il alterne avec des morceaux de sucre candi.

Sur ces entrefaites (du 10 au 12) un messager nous arrive de l'Ousoui, lorsque j'espérais le moins une pareille bonne fortune. Celui qui l'envoie est un grand *mganga* ou magicien, nommé le docteur K'yengo, un ancien ami de Mousa, qui, engagé actuellement à titre de *mtongi* ou directeur de caravanes, désirerait avoir, en échange de quelques morceaux d'ivoire, un certain nombre de belles étoffes, et cela le plus tôt possible, car il centralise en ce moment toutes les caravanes destinées à un long voyage dans l'Ouganda. Je voudrais saisir la balle au bond et, au moyen de quelques présents, me créer des relations avec un homme si bien placé pour servir mes projets. Mousa me dissuade de lui rien envoyer. — Le messager, dit-il, s'appropriera le cadeau que je lui aurai confié, puis fera tout au monde pour m'empêcher de voir K'yengo. — Survient presque immédiatement un autre messager envoyé par Souwarora pour savoir de mon hôte s'il est vrai que les Arabes se soient alliés aux Vouatouta. Ce prince demande qu'une ambassade vienne l'assurer expressément, au nom de Mousa et de ses collègues, qu'ils ne nourrissent contre lui aucun dessein hostile. Il demande aussi qu'on lui envoie un chat. Un beau matou noir est remis en conséquence au messager, en même temps qu'une sorte de *memorandum* où Mousa raconte tout ce que j'ai fait pour arriver à la conclusion de la paix. — Il ajoute, pour me ménager un bon accueil, que j'emmènerai, dans l'Ousoui, l'ambassade désirée par Souwarora.

Dans la soirée, mes gens reviennent avec le Cyclope, chargé cette fois de nous dire, de la part de son maître, « que ce dernier désire toujours la paix, mais qu'il n'a pas cru devoir venir, attendu que rien n'est encore décidé, touchant la déposition

de Mkisiwa. Or les Arabes n'ont pas pu supposer un moment que Manoua Séra consentirait à partager ses domaines avec un homme qu'il regarde comme son esclave. Son intention est, au contraire, de le poursuivre comme un animal sauvage et de ne déposer les armes qu'après l'avoir mis à mort. »

Le traité, cette fois encore, est à vau-l'eau, et le Cyclope s'est échappé dans la nuit, en véritable voleur, décochant derrière lui une flèche que Manoua Séra l'avait chargé de nous laisser comme un symbole de ses intentions meurtrières à l'endroit de l'usurpateur. — De ce moment les Arabes, profondément humiliés, n'osèrent plus se présenter devant moi, et Mousa, dont la maladie s'aggravait, ne voulut pas se laisser convaincre que le meilleur remède à son mal eût été un voyage en hamac, comme je le lui proposais. En conséquence, las de tous ces retards, je remis au sheik Saïd un supplément de lettres et d'échantillons; et après lui avoir enjoint de ramener mes Hottentots à la côte dès que les communications auraient été rétablies, je partis de nouveau dans la direction du nord. Bien que Mousa eût promis de me rejoindre dès le lendemain, dût-il mourir à la peine, et de m'amener les ambassadeurs requis par Souwarora, je ne doutai pas un instant qu'il ne manquât de parole. Il serait parti avec moi, si sa décision eût été réellement prise. Au moment où je quittai le district, les Arabes et Mkisiwa faisaient « manger le bœuf » à leurs hommes avant d'aller combattre Manoua Séra qui, réunissant une force mixte de Vouarori, de Vouagogo et de Vouasakouma, était de nouveau parti pour Kigoué. On prêtait à ce jeune chef de vastes ressources. Son père Foundi-Kira, renommé par son opulence, avait enfoui d'énormes approvisionnements dont Manoua Séra, héritier désigné, possédait seul le secret. Les Vouanyamouézi lui gardaient au fond un véritable attachement, motivé par sa générosité bien connue; ils le croyaient, de plus, protégé par un don de sorcellerie qui lui permettait de déjouer à son gré tous les plans de campagne inventés par les Arabes.

Du 13 au 19 mai, Mininga. — En traversant l'Ounyambéwu (le 14), je fus invité à visiter le chef du pays dans sa « maison de guerre » (boma) pour manger avec lui une vache qu'il m'avait réservée. Quant à revenir chez sa femme, où j'étais alors, il ne le pouvait absolument : — on aurait dit, le voyant agir ainsi, qu'il « perdait sa force. »

A Mininga, j'eus le plaisir de trouver Grant beaucoup mieux portant. Un vol avait été commis à son préjudice et à celui de Sirboko, et les auteurs de ce crime, poursuivis jusqu'aux limites du district voisin, devaient être, à ce qu'on assurait, livrés par le chef dont ils avaient réclamé la protection. Eugali, sans cela, les ferait traquer par ses magiciens (vouaganga[1]). Deux jours s'étant passés sans qu'aucun pagazi m'arrivât de Rungoua, je priai Grant de pousser en avant jusqu'à l'Oukouni[2]. Tous mes gens de la côte devaient l'accompagner, et j'attendrais, pour mettre en route le reste des bagages, l'arrivée des esclaves de Mousa et des vingt-deux porteurs que j'avais enrôlés à titre temporaire, en sus de mon escorte permanente.

20 *et* 21 *mai*, *Mbisou.*—Deux jours après arrivèrent ceux que j'attendais; mais les porteurs ne voulaient plus s'engager que pour deux marches, et cela par ordre de leur chef, qu'effrayait l'invasion plus ou moins avérée des farouches Vouatouta. Ils demandaient en outre, comme salaire de ces deux marches, le quart du prix total qu'on leur paye ordinairement pour le voyage du Karagoué. Les effets personnels de Mousa ne devaient pas être acheminés avec les miens, et ce dernier détail des instructions par lui données me prouva que, décidément, il renonçait à me tenir parole. Ceci me créait de nouvelles difficultés, mais il n'en fallait pas moins partir, et partir au plus vite, car mes provisions se consommaient de jour en jour avec une effrayante rapidité : aussi payai-je tout ce qu'on me demandait, et dès le lendemain je rejoignis Grant à Mbisou, village de l'Oukouni, dont le petit chef, Mchimika, venait de terminer une guerre de deux ans avec Oukoulima (le Mineur), sultan de Nounda (la Bosse). Dans le cours de cette double campagne, la perte avait été seulement de trois hommes pour chacune des parties belligérantes. Cependant, sur le bruit d'un accident arrivé au chef des Ounyambéwa, les gens de Mousa nous quittèrent une belle nuit, sans tambour ni trompette, ce qui ne diminuait en rien mes embarras.

Du 22 *au* 31, *halte à Mbisou.*—Je parvins néanmoins à me procurer un kirangozi (un guide) dont le nom n'avait rien de très-

1. Pluriel de *mganga*.
2. District situé en face de Rungoua.

flatteur : il s'appelait Ungouroué (c'est-à-dire le Pourceau). Cet homme avait conduit plusieurs caravanes sur la route que j'allais prendre ; il parlait couramment les divers idiomes, mais justifiait par malheur tout ce qu'on pouvait attendre d'une appellation comme la sienne. Ceci ne me fut révélé que plus tard ; aussi, me fiant à lui et à ma bonne chance, continuai-je mes enrôlements, qui ne marchaient guère, bien que j'offrisse le triple des gages ordinairement payés par les trafiquants. La situation semblait empirer chaque jour. Aucun message direct de Mousa, pour lequel on venait seulement chercher de temps en temps du vin de palmier, destiné à combattre l'affaiblissement et le froid dont il souffrait. Ce complet oubli me confirmait dans l'idée que mon hôte m'avait absolument mystifié. En de telles circonstances, à quel parti m'arrêter ? Chacun me conseillait de suspendre mon voyage et, jusqu'après la récolte, de demeurer où j'étais : plus avant je ne retrouverais pas de porteurs, l'Oukouni étant la dernière des contrées fertiles en deçà de l'Ousoui. Tous ces calculs eussent été bons, si mes ressources avaient pu suffire à des haltes interminables. Mais il était loin d'en être ainsi, et la nécessité d'avancer m'apparaissait chaque jour plus impérieuse. Mes gens, au contraire, trouvaient fort doux, vivant à mes frais, de prendre part aux réjouissances continuelles dont la fabrication du pombé devient l'occasion. Chaque hutte, successivement transformée en brasserie, reçoit les gens du village qui viennent, le chef en tête, s'abreuver à longs traits, dans des bols en paille tressée, de la liqueur petillante que renferment d'énormes jarres de terre alignées le long des murs. On rit, on jase en buvant ; les têtes se montent à mesure que l'estomac s'emplit ; les cris, le tumulte arrivent bientôt à leur apogée. On voit alors paraître quelque mascarade grotesque, gens coiffés de queues de zèbre, soufflant de toutes leurs forces dans de longs tubes qui ressemblent à de monstrueux bassons. Leurs grimaces, leurs contorsions deviennent de plus en plus ridicules, de plus en plus obscènes, dans les efforts auxquels ils se livrent pour captiver l'admiration naïve de spectateurs à demi hébétés par la boisson. Mais tout ceci ne constitue que la première partie de la fête, le repas proprement dit ; et lorsque les jarres sont vides, cinq tambours de différentes dimensions, de sonorité différente, suspendus en ligne à une longue potence

horizontale, donnent avec une espèce de fureur le signal des danses. Hommes, femmes, enfants, saisis d'une espèce de frénésie, s'y livrent, pêle-mêle, pendant des heures entières.

Croyant entrevoir que les chefs de Mbisou me créeraient de propos délibéré une foule d'obstacles, — attendu qu'ils regardaient ma présence comme une garantie contre l'attaque des Vouatouta, — je résolus, pour en finir avec les mauvais bruits par lesquels ils cherchaient à effrayer mes hommes, de pousser jusqu'à Nounda où j'arrivai en effet le 31.

Du 1er au 3 juin, halte à Nounda. — J'y trouvai Grant installé chez le chef Oukoulima que ses excellentes qualités désignaient, ainsi que son grand âge, au respect de tout le pays. On voyait, il est vrai, accrochés aux palissades de sa *boma*, les mains et les crânes des malheureux qu'il avait fait exécuter pour servir d'exemple aux autres; mais, au fond, c'était un homme sans fiel, un hôte généreux, un monarque adoré de ses sujets.

Quand il me fut bien démontré que je ne pourrais plus me procurer de porteurs, je convoquai Bombay et Baraka pour délibérer sur le projet que j'avais conçu de marcher seul en avant, avec les hommes dont je disposais, et, malgré toute ma répugnance à me séparer de Grant, de le laisser derrière moi jusqu'au jour où je pourrais l'envoyer chercher, lui et le reste de mes bagages. Il fallut, pour convaincre mes deux conseillers, leur rappeler les messages que j'avais envoyés coup sur coup à Roumanika dans le Karagoué, à Souwarora dans l'Ousoui, et leur citer, comme preuve du succès réservé à la persévérance, l'exemple solennel de Christophe Colomb. Mes raisonnements, mes instances l'emportèrent enfin, et après avoir réuni ce que j'avais de mieux en fait de marchandises, je quittai Grant, à qui je laissais Bombay, le plus honnête et le plus fidèle de nos serviteurs. J'emmenais Baraka, devenu mon factotum, et le « Pourceau », qui devait me servir d'interprète et de guide. Au moment du départ, j'eus une nouvelle prise avec mes Vouangouana qui, rebutés par la perspective d'une longue marche, mettaient en avant de nouvelles exigences et réclamaient une pièce de drap chacun. Je la refusai d'abord avec énergie, et ne me rendis à leur désir que lorsqu'ils parurent eux-mêmes avoir renoncé à me l'imposer. Ce débat me fit perdre trois jours, que je passai dans le camp de Phounzé, un peu en avant de Nounda.

7 *juin.* — Ghiya, le chef d'un petit village où je m'arrêtai après le second jour de marche, se montra fort courtois à mon égard. Il ne demandait pas mieux que de me vendre une charmante jeune femme, réputée la plus belle du pays. Nous ne pûmes nous entendre, cela va sans le dire; mais il prit grand plaisir à feuilleter mes albums, et s'intéressa vivement à mes projets de voyage, comprenant à merveille que, si je parvenais à descendre le Nil, les rives du N'yanza seraient ultérieurement, comme la côte de Zanzibar, un endroit d'échange où les produits agricoles de la contrée se métamorphoseraient aisément en verroteries, en étoffes et en fil d'archal. Chez lui m'arriva la nouvelle que Mousa venait de mourir, et que Manoua Séra tenait encore à Kigoué. En répondant au sheik Saïd, je lui demandai de m'expédier tous ceux des esclaves de Mousa qui consentiraient à prendre service sous mes ordres. Selon les prescriptions du Coran, la mort de leur maître doit les avoir affranchis.

8 *juin, Ungouroué.* — Les habitants du village de Ghiya ont essayé, mais en vain, de nous retenir, prétextant l'insuffisance du cadeau fait à leur chef. En arrivant chez Ungouroué qui commande à une autre partie du même district, nous nous sommes trouvés en butte à une curiosité qui n'était pas sans inconvénients. Le beau sexe, en particulier, nous poursuivait d'inquiétantes agaceries. On nous demandait si nous voulions nous marier, quelles femmes nous plaisaient le mieux, etc. Bref, les importunités devinrent telles que je fus ravi de voir éclater un tumulte, causé par l'insistance d'un beau-père à réclamer le douaire promis par son gendre. La foule nous quitta pour courir sur le théâtre de la rixe.

Une marche d'après-midi nous conduisit jusqu'à Takina, dans le district de Msalala. Les habitants sortirent à notre vue et nous régalèrent d'une volée de flèches qui, fort heureusement, ne blessa personne; mais elle jeta quelque désordre dans nos rangs, et certains habitants d'un village voisin profitèrent de la circonstance pour détourner deux de mes vaches et s'échapper aussitôt; vivement poursuivis par mes gens, ils se jetèrent dans une *boma* dont ils leur fermèrent la porte au nez : « Autant de trouvé, autant de gagné, disaient les voleurs; telle est la loi du pays. » De fait, ils gardèrent leur butin, et je ne fus pas trop fâché de cette leçon donnée aux Vouangouana qui ne savent rien garder de ce



Village du roi Ukulima.

qu'on leur confie. Aussi, sans leur permettre de se faire justice, je me dirigeai immédiatement chez M'yonga, le chef du district, une espèce de bandit connu par l'infamie de ses exactions.

7 *juin, chez M'yonga.* — Le tambour battait déjà dans toutes les directions, et le kirangozi ne voulait plus faire un pas sans la permission du chef. Elle nous fut accordée promptement, vu le désir que M'yonga éprouvait de contempler un de ces Vouazoungou [1], dont il avait entendu parler comme supérieurs en puissance au sultan de Zanzibar lui-même. On m'offrit de sa part une *boma* nouvellement construite dans le voisinage de son palais, ce que je refusai aussitôt, afin de rester le moins possible exposé aux sollicitations rapaces de ce tyranneau. J'avais hâte que le hongo fût réglé pour passer outre sans aucun retard. Baraka, chargé d'expliquer au chef la situation qui nous était faite, à Grant et à moi, partit en pompeux appareil, brûlant à droite et à gauche plus de cartouches qu'il n'aurait fallu. Quand il revint, les tambours du palais avaient déjà battu pour annoncer le règlement définitif du droit de passage fixé à un *barsati*, un *lugoï* [2] et six mètres de merkani. Mon envoyé triomphait du succès de sa diplomatie. M'yonga ne désirait pas me voir, attendu qu'il ignorait le langage de la côte; mais il se déclarait très-satisfait de mon présent, ajoutant « qu'il était calomnié par les trafiquants arabes, lesquels ne venaient jamais chez lui. L'arrivée prochaine de Grant lui faisait grand plaisir, et il promettait de le laisser passer gratuitement, le hongo actuel ayant été stipulé pour mon compagnon comme pour moi. Bien qu'il ne voulût pas me recevoir personnellement, il me demandait d'accepter son hospitalité pour une nuit, sous peine de lui faire affront par mon refus, et il me renverrait mes vaches (que je ne lui réclamais pas), ne voulant pas que j'eusse à me plaindre d'avoir traversé le pays dont il était maître. »

Malgré ces belles paroles, je pressentais, en cas de séjour, des exigences nouvelles : aussi donnai-je ordre de lever le camp, et voyant qu'on hésitait à m'obéir, — sous prétexte que les vaches

1. Pluriel de mzoungou (homme blanc).

2. Le Barsati des Banians (le kora de Bombay) est une pièce de calicot blanc bordé d'une raie garance ou d'autre couleur, imprimée dans l'Inde ou à Zanzibar. Quant au *lugoï*, on ne nous donne aucun renseignement positif. Peut-être est-ce le *kikoï*, grosse indienne blanche à larges bordures formées de raies jaunes, rouges et indigo qui se fabrique à Surate.

n'étaient pas rendues, qu'il se faisait tard, que nous avions devant nous des jungles à perte de vue, — je fus obligé, pour réduire mes mutins, d'avoir recours à des mesures énergiques. Quand on ramena les vaches volées, je les tuai l'une après l'autre, et j'en fis présent aux gens du village, pour bien établir que je ne me souciais de rien, sauf de marcher en avant. Après quoi je refusai de prendre quartier dans aucune habitation, et nous passâmes la nuit en plein air. Le lendemain matin, cependant, avant que nous eussions pu nous mettre en route, M'yonga m'envoya son premier ministre, chargé de me dire « que les sœurs du roi l'avaient tourmenté toute la nuit, lui reprochant d'avoir accepté un présent aussi modique. Elles n'avaient rien pour se vêtir, disaient-elles, et sollicitaient un léger supplément d'étoffes. » Le hongo étant réglé, les tambours ayant battu, je ne devais plus, pour l'honneur des principes, admettre aucune de ces réclamations; mais d'une part, le kirangozi et ses « enfants [1], » craignant les avanies qu'on leur ferait subir au retour, ne voulaient pas enlever un seul piquet de nos tentes si je me refusais à ce que M'yonga semblait exiger ; de l'autre, je désirais ménager à Grant un accueil favorable; et toutes ces considérations me firent ajouter quatre mètres de merkani à ce que j'avais déjà payé.

Durant quelques milles encore, nous rencontrâmes çà et là des villages, mais à ceux-ci succéda bientôt une vaste étendue de jungles, peuplée seulement d'antilopes et de rhinocéros. On y trouve un nullah, tributaire de la Gombé; l'un et l'autre forment la limite du grand Pays de la Lune et du royaume d'Ouzinza.

1. Treize Vouatoto qu'il m'avait amenés et qui marchaient ordinairement sous ses ordres.



VI

L'OUZINZA.

Le guide infidèle. — Promesses perfides. — Une négociation mal menée. — Un fauteuil au beurre. — Pronostics flatteurs. — Les deux N'yanza. — Importance magique d'une boîte d'allumettes. — Tentation homicide. — Défaite finale. — Double panique. — Mon courage mis à l'épreuve. — Difficultés inattendues. — Retour forcé. — Hésitations et combinaisons. — Les fourberies et galanteries de Baraka. — Sollicitudes hospitalières. — Les révoltes et la fièvre. — Bonnes nouvelles du Karagoué. — Un scandale de cour. — Mésaventure du capitaine Grant. — Un enlèvement. — Comment on se fait justice. — L'ultimatum inutile. — Nouvelles révoltes et désertions. — Le Maître de toutes choses.

Le pays où nous entrâmes ainsi, le 10 juin, est gouverné par deux chefs Vouahouma de race étrangère, et probablement abyssinienne. On en trouve des échantillons dispersés dans tout l'Ounyamouézi; mais ils passent très-rarement sous les yeux du voyageur parce que, voués exclusivement à l'élève des troupeaux, ils éloignent le plus possible des endroits cultivés leurs huttes nomades. Quant aux Vouazinza, ceux du sud ressemblent trop aux Vouanyamouézi pour mériter une mention particulière. Dans le nord, où le pays est plus montagneux, les habitants sont plus énergiques et plus alertes. Ils vivent, les uns les autres, dans des villages de huttes gazonnées que les gens du sud entourent de *bomas* ou de maisons fortes, tandis que ceux du nord en laissent l'accès libre à tout venant.

11 *juin, chez Rouhé.* — Du premier village un peu considérable que nous ayons traversé (Bogoué), j'ai pu expédier à Grant un certain nombre de portefaix. Chez Rouhé où je m'arrête à la

demande expresse d'Ungouroué, son parent, je vois s'organiser



Naturel de l'Ouzinza.

une expédition militaire contre M'yonga ; et le lendemain 12,

nous poussons jusqu'à Mihambo, à la frontière occidentale de l'Oukhanga[1]. Nous dominons de là le petit district de Sorombo, régi par un chef nommé Makaka, chez lequel les Arabes ne passent jamais, vu la mauvaise réputation qu'il s'est acquise par ses rapines. Bien que son palais se trouvât sur notre route, je ne demandais pas mieux que de l'éviter, et j'allai, dans ce but, jusqu'à promettre au « Pourceau » que j'ajouterais dix colliers par jour à ses gages ordinaires, si, poussant à dix milles notre marche quotidienne et tournant ce district par sa limite orientale, il me faisait éviter la rencontre de tous les chefs du pays. Mais le drôle, en vertu de calculs dont je n'ai pas le secret, se plut au contraire à nous égarer et nous conduisit, à Kagoué, chez un sous-chef du Sorombo qui, après m'avoir brutalement exploité pour son propre compte, me transmit, de la part de Makaka, l'invitation la plus pressante et la plus impérieuse. Ce dernier revendiquait ma visite comme principal chef du district; il l'attendait avec impatience, n'ayant jamais vu d'homme blanc, et enfin, si je faisais droit à sa requête, il me fournirait des guides pour me conduire chez Souwarora, le roi ou *mkhama* de toute la contrée. — Ce langage ne m'était pas nouveau, et j'en appréciais toute la portée; aussi, en me refusant au rendez-vous, proposai-je d'envoyer par Baraka le présent qui devait cimenter notre amitié. Cette offre n'eut aucun succès. Makaka, sans nul doute, accepterait le présent qui lui était dû, mais il lui importait, avant tout, de voir le *Mzoungou*. Mes gens semblaient touchés de ces flatteuses avances; et comme pas un d'eux ne voulait bouger si j'essayais de m'y soustraire, il fallut bien me résigner à me détourner de dix milles pour faire la démarche qui m'était ainsi imposée. Nous fûmes véritablement bien payés de nos peines, lorsqu'à notre arrivée chez Makaka on nous assigna pour résidence une espèce de cour d'étable, sans un arbre ou un toit quelconque pour nous abriter. Et comme les habitants avaient ordre de ne nous rien vendre avant que le présent d'amitié fût réglé, il fallut, ce soir-là, s'endormir le ventre vide. —Je n'en fus pas autrement contrarié, l'obstination de mes gens trouvant ainsi la récompense qu'elle méritait.

Le lendemain commença la négociation du hongo. Makaka

1. L'Oukhanga est la portion orientale de l'Ouzinza.

repoussait les étoffes ordinaires que Baraka lui offrait l'une après l'autre, avec une impétuosité bien faite pour déconcerter mon ambassadeur. Le jeune chef voulait un *diouli*[1], rien qu'un diouli, déclarant qu'il n'accepterait pas autre chose. J'en avais trois, soigneusement cachés au fond de mes caisses, et que j'avais achetés de Mousa, sur le pied de quarante dollars chacun; mais réservés pour les rois du Karagoué et de l'Ouganda, il ne pouvait me convenir de les livrer ainsi à la rapacité d'un chef subalterne. Je protestai donc que toutes mes étoffes de prix m'avaient été enlevées pendant la traversée du désert. Le débat continua ainsi plusieurs heures, au bout desquelles Baraka laissa maladroitement percer que peut-être, en cherchant bien, trouverait-il un *diouli* parmi ses propres étoffes. Il vint me dire, en effet, qu'il en avait acheté un, sur la côte, au prix de huit dollars. Son aveu rendait toute résistance inutile, et le diouli fut acquis à Makaka. Mais à peine en était-il possesseur, qu'il se hâta d'en réclamer un second. « Un homme blanc, disait-il, ne pouvait manquer d'étoffes précieuses, et il était habitué aux mensonges des Arabes qui tous se disaient pauvres diables, qui tous s'empressaient de crier misère, nonobstant leurs immenses profits. »

Ce soir-là je ne voulus rien céder de plus; mais le lendemain, après d'interminables discussions, Baraka compléta le présent d'amitié en se laissant arracher d'abord un dabouani, puis un sahari, puis un barsati, puis un kisoutou, et enfin huit mètres de merkani; le tout disputé pied à pied avec une insistance écœurante. Après quoi Makaka, devenu plus traitable, voulut bien nous dire que si le diouli lui avait été remis plus spontanément, nous en aurions été quittes à meilleur marché. « Car au fond, ajouta-t-il, je ne suis pas un méchant homme, ainsi que vous pourrez vous en assurer. »

Le « Pourceau, » de son côté, me voyant inquiet de la rude atteinte portée à ma bourse, affectait de tourner la chose en plaisanterie. « Soyez tranquille, me disait-il, tous les sauvages se ressemblent, et vous aurez mêmes taxes à payer pour chaque

1. Le *diouli*, étoffe de Surate, *loungi* des Indous, galonné d'or et avec franges de Zanzibar est à fond vert, jaune ou rouge, historié de diverses rayures et très-estimé pour écharpes. Le moins cher vaut 7 dollars les 3 mètres et demi, sans compter la frange qui est de 2 dollars. Relevée de fils d'or mêlés à la trame, l'écharpe (*uzar*) de qualité supérieure ne vaut pas moins de 80 dollars.

station, jusqu'à l'Uyofou; mais là commencera le grand jeu. Vous aurez alors affaire à Souwarora, et non plus à ces prétendus chefs de district, qui sont, au fait et au prendre, de simples officiers du roi, volant indirectement pour son compte. »

Les tambours, cependant, n'avaient pas encore battu, Makaka prétendant que nous devions, au préalable, échanger des présents comme gage de nos bonnes dispositions réciproques. Il réglait d'avance les détails de la cérémonie, et ne me tenait pas quitte à moins d'une salve royale, « sans laquelle, disait-il, ses tambours ne battraient point. » Jamais je ne m'étais senti si humilié qu'au moment où je commandai le feu pour satisfaire à ses exigences; mais je n'en fis pas semblant, et j'avalai cette couleuvre de la meilleure grâce du monde. Quant à lui, cédant à cette mobilité d'impulsion qui fait croire aux gens de sa race que chacun de leurs désirs peut être immédiatement satisfait, il commandait le feu coup sur coup, sans donner à mes hommes le temps de recharger. « Encore, encore!... Dépêchez-vous, dépêchez-vous!... A quoi ces machines-là sont-elles bonnes? » — Et il montrait les fusils. — « Pendant que vous les apprêtez, nous vous percerions de nos lances.... Plus vite, plus vite, vous dis-je!... »

Mais Baraka, pour se donner le temps nécessaire, se rejetait sur la nécessité de prendre mes ordres. « Nous ne faisons rien, disait-il, que sur le commandement du Bana. Ceci, d'ailleurs, n'est pas un combat sérieux. »

Après un feu de file régulier, le jeune chef entra sous ma tente. Je lui offris mon fauteuil, ce dont je ne tardai pas à me repentir en voyant les taches noirâtres dont le meuble fut bientôt couvert. Mon hôte, en effet, avant de ceindre autour de ses hanches une des pièces de barsati qu'il venait de se procurer à mes dépens, s'était imaginé, pour en relever l'éclat, de la lustrer avec du beurre puant, et, la couleur de l'étoffe n'étant pas très-solide, on voit d'ici ce qui pouvait en résulter.

C'était d'ailleurs un assez bel homme, d'une trentaine d'années; il portait sur son front, par manière de couronne, le fond d'une grosse coquille marine découpée en cercle, et plusieurs petites cornes d'antilope, bourrées de poudre magique, afin de détourner le Mauvais œil. Les gens de sa suite gardaient vis-à-vis de lui l'attitude la plus servile, et faisaient claquer leurs

doigts toutes les fois qu'il lui arrivait d'éternuer. Après les premiers compliments, je lui donnai, comme gage d'amitié, en échange du bouvillon qu'il m'amenait, un barsati supplémentaire, et je lui demandai compte de ce qu'il avait vu quand il était allé dans le pays des Masai. Je tirai de lui l'assurance qu'il s'y trouvait non pas un seul, mais deux lacs distincts; car en passant de l'Ousaga dans le pays en question, il avait traversé un détroit considérable qui reliait le grand N'yanza et un autre moins étendu, situé à l'angle nord-est du premier.

« A présent que j'ai répondu à vos questions, ajouta-t-il aussitôt avec son impétuosité ordinaire, montrez-moi tout ce que vous avez; je veux tout voir de bonne amitié. Si je ne vous ai pas reçu le premier jour, c'est qu'il fallait, à cause de votre qualité d'étranger, vérifier, au moyen de la corne magique, si votre présence devait ou non causer aucun malheur. Je puis bien vous dire, maintenant, que non-seulement je n'ai rien à craindre de vous, mais de plus que votre voyage s'accomplira sans encombre. Je suis en vérité charmé de vous voir, attendu que ni mon père, ni aucun de mes ancêtres n'ont jamais été honorés de la société d'un homme blanc. »

Mes fusils ensuite, et mes étoffes, et tout mon bagage, fut passé en revue de la manière la plus indiscrète. Il voulut voir mes albums, contempla les oiseaux avec un plaisir extrême, et prétendait insérer sous leur plumage ses ongles, d'une longueur toute royale ou toute chinoise. Ces chefs les laissent croître ainsi pour montrer qu'ils ont le droit exclusif de se nourrir de viande. Makaka, devant chaque animal, poussait des cris de joie et le désignait par son nom. Ma lanterne sourde lui inspirait de tels désirs qu'il fallut se fâcher tout rouge pour mettre un terme à ses importunités. Ce furent ensuite mes allumettes qui le charmèrent, au point que je ne savais comment me débarrasser de ses instances. Je finis par lui offrir un couteau à la place de la boîte qu'il convoitait; mais il refusa, sous prétexte que les allumettes lui seraient, pour ses opérations magiques, d'une utilité toute particulière. La discussion continua jusqu'au moment où je le mis à la porte avec une paire de pantoufles à moi, dans laquelle il avait fourré, sans ma permission, ses pieds fangeux. Je refusai aussi de garder son bouvillon, pour lui témoigner à quel point il m'avait froissé. En revanche, il était décidé à ne pas faire bat-

tre le tambour, ajoutant gracieusement « qu'il reviendrait peut-être là-dessus, si je lui accordais un autre lot d'étoffes, égal au second diouli, que je lui aurais dû, en bonne conscience. »

Je commençais à me demander très-sérieusement s'il ne fallait pas faire fusiller ce hobereau nègre, tant pour punir sa trahison et sa tyrannie que pour donner un exemple destiné à frapper ses collègues; mais le « Pourceau » prétendait que les Arabes, soumis dans l'Oubéna aux mêmes exactions, payaient toujours sans marchander, et se montraient dociles à tous les ordres qu'on leur donnait. Selon lui, je devais garder le bouvillon et livrer l'étoffe. Baraka disait de son côté : « Si vous l'ordonnez, nous le tuerons.... Rappelez-vous seulement que Grant vient derrière nous et que si vous commencez la lutte, il vous faudra combattre tout le long du chemin; en effet, il n'est pas un chef qui ne se croie désormais tenu de vous résister. »

Je les chargeai tous deux de régler l'affaire comme ils l'entendraient. Ils n'eurent pas plutôt fait la concession demandée, que les tambours battirent dans toutes les directions. Makaka, de fort bonne humeur, vint m'annoncer lui-même qu'il m'était loisible de partir dès que cela me conviendrait; il espérait en revanche que je lui ferais présent d'un fusil et d'une boîte d'allumettes. C'était, comme on dit, « insulter l'âne jusqu'à la bride. » Les inquiétudes que nous devions à ce drôle avaient fini par donner la fièvre à Baraka et par me procurer à moi-même un grand mal au cœur. Aussi lui répondis-je « que s'il s'avisait de parler encore soit de fusils, soit d'allumettes, nous viderions la querelle par les armes, attendu que je n'étais pas entré dans son pays pour me soumettre aux menaces du premier fanfaron venu. » Il se réduisit alors à me prier de permettre que mes gens fissent une décharge de mousqueterie en face de sa boma, et cela pour montrer aux Vouatouta — qui résident, paraît-il, derrière une petite chaîne de collines granitiques situées à l'extrémité occidentale de son district, — quelle force imposante il pourrait mettre en ligne au besoin. La permission fut accordée, mais sa bravade tourna contre lui de la façon du monde la plus ridicule. Dès le même soir, en effet, les Vouatouta vinrent attaquer ses villages et tuèrent trois de ses sujets. Les choses seraient peut-être allées plus loin, si mes hommes, à l'approche de ces maraudeurs, n'avaient imaginé de sortir du camp

et de lâcher en l'air un certain nombre de coups de fusil. Les Vouatouta se sauvèrent effarouchés, tandis que nos braves rentraient à toutes jambes, exaltant comme d'ordinaire les prouesses qu'ils venaient d'accomplir.

Après avoir ordonné le départ du lendemain, j'étais dans la campagne, occupé à mes observations astronomiques, lorsque Baraka et Wadimayo (Ruisseau-du-Cœur), un autre de mes volontaires, vinrent de mon côté dans un grand émoi, chuchotant à l'oreille l'un de l'autre. Ils avaient, me dirent-ils, d'effrayantes nouvelles à me communiquer, — si effrayantes qu'ils ne pouvaient se résoudre à me les faire connaître. Je brusquai le préambule, et voici en somme ce qu'ils m'apprirent: — Un voyageur arrivé de l'Ousoui quelques minutes auparavant, racontait que Souwarora, soudainement brouillé avec les Arabes, avait arrêté une de leurs caravanes. Les hommes qui la composaient, répartis tout exprès dans diverses bomas, devaient être exécutés sans plus de cérémonie si les Vouatouta se permettaient de franchir la frontière. — Je fis honte à Baraka de sa crédulité, de ses terreurs chimériques; « Bombay, lui disais-je, ne s'effrayerait pas si facilement, » et, pour lui donner du courage, je lui rappelai, faisant allusion à l'expédition de Petherick, que nous allions au-devant d'un convoi d'hommes blancs, partis du nord pour venir nous retrouver. Il paraissait m'écouter et me comprendre, mais au moment où les deux hommes s'éloignèrent, j'entendis Wadimayo lui demander à voix basse : « Eh bien! a-t-il peur? Se décide-il à reculer? » Ceci m'effraya plus que tout le reste, en me donnant à penser, contrairement à ma première hypothèse, que ces récits en l'air provenaient d'eux, non de Makaka.

Nous eûmes toute la nuit des patrouilles qui circulaient dans le village, tambour battant et avec des cris féroces, pour éloigner les Vouatouta. Le lendemain, au moment de lever les tentes, pas un des porteurs ne se montra. « Ils n'étaient pas assez sots, disaient-ils, pour passer outre sur des chemins infestés par les Vouatouta. » Persuadé qu'ils ne devaient pas être cachés fort loin, je sommai le « Pourceau » de convoquer « ses enfants. » Ce qu'il fit aussitôt, d'assez mauvaise grâce. Mais toute mon éloquence échoua contre leur résolution bien arrêtée de ne pas marcher en avant. Du reste ils n'entendaient pas me voler et renonçaient d'eux-mêmes à leur salaire. Makaka, survenu pendant la discus-

sion, proposait de nous garder jusqu'à des temps meilleurs, combinaison à laquelle Baraka se rangeait moins qu'à tout autre. Il avait assez des procédés de l'honorable chef. Je proposai alors à mes hommes de revenir jusqu'à Mihambo, dans le district de Bogoué. Là, j'entreposerais mes marchandises, et le « Pourceau, » à qui j'offrais pour cela une charge entière de *mzizima*[1], conduirait Baraka, convenablement déguisé, jusque chez le grand chef de l'Ousoui, auquel il demanderait de ma part quatre-vingts hommes. De mon côté, cependant, je retournerais dans l'Ounyanyembé pour voir ce que je pourrais trouver de recrues parmi les gens attachés naguère à l'établissement de feu Mousa. Grant viendrait alors nous rejoindre et nous voyagerions en un seul corps. Baraka commença par se récrier, mais en parlant à son amour-propre, — et surtout à sa jalousie contre Bombay, — je l'amenai à promettre qu'il irait chez Souwarora si le « Pourceau » voulait l'y conduire. Ce dernier trouvait l'entreprise fort délicate et, désirant consulter « la corne magique, » remit sa réponse au lendemain.

19 *juin*, *retour à Mihambo*. — Le jour suivant, quand nous arrivâmes à Mihambo, les porteurs en masse vinrent me rendre leur paye : « Rien, disaient-ils, ne les détermineraient à faire un pas de plus. » Fort désappointé, mais sans en faire semblant, je réglai ce qui leur était dû, et après les avoir renvoyés, je mandai le « Pourceau » avec qui je voulais conférer, encore bien qu'il n'y eût rien à espérer de lui en face d'une résolution si unanime. L'Ousoui, au dire de mes compagnons, était en flammes, et je n'avais pas le droit de les y aventurer. Le « Pourceau » me déclara que toutes les verroteries du monde ne le décideraient pas à marcher. « S'il leur sacrifiait sa vie, à quoi lui serviraient-elles ? » Baraka, auquel je m'adressai ensuite, plaça par mes ordres, au centre de la boma, qui était très-forte, la totalité de ma cargaison, à l'exception de la rassade nécessaire pour défrayer mes gens de leur nourriture quotidienne. Je le chargeai ensuite de me choisir quelques hommes pour m'escorter jusques à Kazeh, où j'allais, lui dis-je, recruter les porteurs dont j'avais besoin. « A défaut de pagazis, j'y trouverais sans doute un émis-

1. Le *mzizima* est la perle-anneau d'Allemagne, un large grain de verre plat que l'on nomme aussi *mtounda*, *balghami* ou *djélabi;* la charge représente 63 livres de 450 grammes chacune.

saire assez courageux pour aller de ma part chez Souwarora; et même si j'échouais en ceci, je n'en poursuivrais pas moins mon dessein, retournant s'il le fallait jusqu'à Zanzibar pour y chercher les compagnons qui me manquaient. »

Cet appel ne l'émut pas autrement; mais, sans répliquer un mot, il procéda d'un air boudeur au tirage de l'escorte qui devait me ramener à Kazeh. Les plaintes, les récriminations éclatèrent alors de toutes parts. Pas un des volontaires ne consentait à marcher. Revenant sur leurs anciens griefs, ils me reprochaient de payer les « engagés à temps » plus cher que l'escorte permanente. — Ils étaient, disaient-ils, la chair, et je jouais le rôle du couteau, taillant et coupant à merci dans tous les sens, ce qu'ils ne pouvaient tolérer plus longtemps.... Je les mis pourtant à la raison, et confiant à Baraka le soin de veiller sur ma tente aussi bien que sur mes marchandises, je rebroussai chemin, rapportant à Kazeh un mauvais rhume, résultat de ces froids vents d'est qui soufflent sur le plateau pendant les six mois de sécheresse, et qui doivent être, —je le suppose du moins, — le *Harmattan* particulier à l'Afrique.

Grant, que je retrouvai le lendemain, avait réuni quelques hommes du Sorombo et se préparait à marcher sur mes traces. Je lui fis part de ma mésaventure et de mes anxiétés qui étaient fort grandes. Je ne savais dans le fait à quoi me décider. Toute autre ressource venant à me faire défaut, je songeais à construire un radeau sur la pointe méridionale du N'yanza, et à tâcher de remonter ainsi jusqu'au Nil. Mon agitation d'esprit ne me laissa pas jouir longtemps du plaisir de causer avec Grant, et me faisant suivre de Bombay, je continuai ma route vers Kazeh.

A Mbisou, chez Mchimika, je rencontrai le « Pourceau » qui regrettait, me dit-il, de n'avoir pas accepté mes offres. Baraka et les Vouangouana l'avaient seuls empêché de partir, à force de menteries. Désabusé maintenant, il offrait de braver, en compagnie de Bombay, les périls de la mission que j'avais voulu lui confier. La proposition avait ceci de séduisant, qu'elle me dispensait de continuer péniblement mon chemin vers Kazeh. Mais, après avoir été si souvent dupé par cet homme, je ne pouvais en aucune façon me fier à lui, et il me fallait absolument un guide moins disposé à prendre contre moi le parti des chefs indigènes. Sirboko, chez qui je passai la journée suivante, jugeait assez pra-

ticable de m'embarquer sur un radeau; — « mais il ne fallait pas songer, disait-il, à traverser l'Ousoui, à moins que les trafiquants ne se décidassent à parcourir ensemble, et de conserve, les districts du nord. Je ne dompterais pas la résistance obstinée de mes gens, et, si je voulais l'emporter de haute lutte, ils m'abandonneraient tous infailliblement. »

Je continuai ma route, malgré la toux qui me fatiguait de plus en plus, et quatre ou cinq jours après, le 2 juillet, j'arrivai chez Abdalla, le fils aîné de Mousa, chez qui je constatai une transformation totale. Au lieu de l'adolescent que j'avais laissé s'adonnant à l'ivrognerie et dépourvu de toute élégance extérieure, je retrouvais une espèce de « dandy » qui passait des journées entières accroupi comme feu son père sur des monceaux de coussins; mais il inspirait moins de respect à ses subalternes, et la maison n'était plus montée sur le même pied. Le sheik Saïd, devenu son principal commis, ne le quittait guère, et les Hottentots se dédommageaient chez lui des privations du voyage, mais à mes dépens, bien entendu. Voyant l'embarras où j'étais, Abdalla promit de me procurer des hommes; il prétendait même, à l'instar de son père, vouloir s'associer à l'expédition; mais il fallait attendre l'arrivée d'une grande caravane qu'on lui retenait dans l'Ougogo.

Manoua Séra, pour le moment enfermé dans une boma du Kigoué, paraissait être aux prises avec une situation des plus critiques, les Arabes ayant pour alliés actuels tous les chefs des districts environnants, y compris Kitambi, son ancien confédéré. Cerné de toutes parts, et peu à peu isolé des sources qui pouvaient lui fournir de l'eau, il devait infailliblement succomber. A toutes les questions qu'il leur adressait sur leurs intentions à son égard, les Arabes ne répondaient que par des menaces de mort.

3 *juillet.* — Après mille tracas et mille désappointements, je m'assurai qu'avant la fin des hostilités et le retour des caravanes retenues dans l'Ougogo, il me serait impossible de me procurer les pagazis dont j'avais besoin. J'acceptai donc les services de deux guides que me procurèrent Abdalla et Foundi Sangoro. L'un, nommé Boui, était un fort petit homme affichant de très-grandes prétentions; l'autre, appelé Nasib (Fortune) et voyageur expérimenté, devait, selon toute apparence, m'être plus

utile. Ces deux esclaves, qui connaissaient parfaitement les chefs et les idiomes de toutes les contrées du nord, jusques et y compris l'Ouganda, s'engageaient à partir pour l'Ousoui avec Bombay, et à ramener assez de porteurs pour que nous pussions, Grant et moi, marcher en avant. Ils se raillaient des terreurs affectées par Baraka et les Vouangouana qui, me dirent-ils, étaient bien décidés, — même avant leur départ de Kazeh, — à ne jamais franchir les frontières de l'Ousoui.

Restait à combler les vides qui se faisaient dans ma provision de verroteries et d'étoffes, sous peine de n'arriver jamais à Gondokoro. L'avidité des Arabes ne me permit pas de me fournir sur place. Ils ne voulaient vendre qu'avec un bénéfice de deux mille pour cent. J'écrivis, en conséquence, au colonel Rigby de m'envoyer cinquante hommes armés, chacun avec sa charge de perles et de belles cotonnades, ce qui ne pouvait guère me revenir à moins de mille livres sterling (25 000 fr.); et ceci fait, je repris, le 5 juillet, la direction du nord.

Les fréquentes indispositions de mes gens ralentissaient si bien notre marche que je ne pus rejoindre Grant avant le 11 du même mois. Sa santé s'était améliorée, car il avait pu prendre part à un grand bal donné par Oukoulima et danser en personne avec la femme du vieux chef. Nous nous livrâmes ensemble à la chasse aux pintades, tandis qu'on cherchait un guide indigène capable de mener mes trois messagers dans l'Ousoui, à travers les jungles et par un chemin plus court que la piste ordinaire. Il nous revint sur ces entrefaites que Souwarora s'était fâché en apprenant que de méchants bruits, répandus sur son compte, m'avaient empêché de pousser jusque chez lui. C'était là une excellente nouvelle dont je ne manquai pas de faire part à Bombay et qui stimula, effectivement, sa bonne volonté. Il était désormais tout disposé à risquer l'entreprise devant laquelle avait reculé Baraka. Mais de nouvelles circonstances me firent encore modifier mes plans. Quelques-uns des porteurs enrôlés par le « Pourceau, » revenant comme lui sur leur résistance passée, proposaient de me suivre où je voudrais. Je pensai que leur exemple et l'invitation de Souwarora suffiraient pour entraîner Baraka et le reste de mes hommes. Cela étant, mieux valait marcher en avant que de perdre mon temps à expédier une ambassade pour attendre en-



Un bal chez Oukoulima.

9

suite son retour. Cette combinaison allait encore une fois me séparer de Grant, et j'en éprouvais le plus grand regrèt; mais les circonstances où nous nous trouvions ne me laissaient pas d'autre alternative. Compris, obéi comme j'aurais dû l'être, mon plan de campagne eût été tout différent.

Ce fut le 18, après avoir déjeuné chez Rouhé, que nous arrivâmes à Mihambo sans y être attendus le moins du monde. L'*Union-Jack*, hissé sur la boma, flottait au-dessus des arbres. C'était un expédient de Baraka pour attester aux Vouatouta la présence de gens armés de fusils; précaution nécessaire attendu que tous les villages des environs venaient d'être visités et pillés par eux. Loumérézi, le chef du district, avait fréquemment insisté pour que mon délégué, quittant le poste où je l'avais mis, vînt habiter son palais. « Il ne pouvait supporter, disait-il, que les étrangers qui avaient reçu l'hospitalité de son *mtoto* (de son enfant, de son inférieur) — c'est de Rouhé qu'il parlait ainsi — refusassent de vivre sous son toit. » Il ne parlait de rien moins que de faire couper la tête au chef du village, si Baraka, influencé, croyait-il, par ce dernier, s'obstinait dans ses refus. Puis, changeant de tactique, il menaçait de prendre les visiteurs par la famine, et laissait entendre qu'il exigerait d'eux un hongo pour le moins égal à celui qu'avait reçu Rouhé. Baraka, se retranchant sur ce qu'il n'était qu'un subalterne, était demeuré fidèle à sa consigne; mais il avait cru devoir expédier à Loumérézi une pièce de drap pour ne lui témoigner ni mépris ni hostilité.

Tandis qu'il me donnait ces explications, j'entrai dans ma tente, où il avait élu domicile, et fus assez surpris d'y trouver épars sur le sol plusieurs paquets de fil d'archal. L'incident me parut suspect, et j'ordonnai à Bombay de reprendre immédiatement ses fonctions de factotum. Sur ces entrefaites, un villageois vint m'offrir de troquer une pièce d'étoffe contre du fil d'archal qu'il m'apportait. Ce fut un trait de lumière, et voyant ce qu'il y avait sous jeu, je sommai Baraka de m'expliquer comment cet homme se trouvait en possession d'un objet qui m'appartenait, lorsque je lui avais expressément défendu de défaire un seul des paquets confiés à sa garde. A quoi il me répondit froidement que le fil ne m'appartenait pas, et que, sans compter le mien, il en existait beaucoup d'autre dans le pays. « Oui-dà, lui dis-je, mais ce paysan prétend le tenir de vous? — Il ment, à coup sûr,

et l'avait sans doute avant votre arrivée. — Si cela est, repris-je, comment se fait-il que mes paquets soient ouverts et mes fils éparpillés de tous côtés. — C'était pour les surveiller mieux; je craignais, les laissant au dehors, qu'on ne vînt les voler et que je n'en eusse tout le blâme. »

Il fallait, ou se contenter de ces mauvaises excuses, ou provoquer de nouveaux démêlés, alors que j'avais besoin de la bonne volonté de tous mes gens. J'optai pour la première alternative, et j'écoutai patiemment tout ce que Baraka voulut me raconter à propos d'une insurrection qu'il avait réprimée au risque de sa vie, mais non, toutefois, sans accorder aux rebelles un certain nombre de vaches qu'il avait pris sur lui d'acheter en mon nom. La vérité—je le sus plus tard— est qu'il avait fait emplette de trois



Forgerons de l'Ouzinza.

ou quatre esclaves, payés de mes deniers, et que sa querelle avec quelques-uns des nôtres avait pour motif leurs empressements auprès de la femme temporaire qu'il s'était donnée. Pour obtenir cette princesse, née dans le Phounzé, il avait offert à sa mère dix colliers de *mes* perles, et avait dû s'engager à défrayer les dépenses de la jeune fille pendant tout le voyage : — que si, au retour, elle lui plaisait encore, et s'il refusait de la rendre aux siens, il aurait dix colliers à payer de plus.

Je ne demandais qu'à passer outre ; mais ceci n'était pas facile en présence des Vouanyapara (ou barbes-grises), qui, de la part de Loumérézi, réclamaient impérieusement ma visite. Je leur avais d'abord répondu par un refus formel, malgré les adjurations effrayées de maître Boui qui menaçait de me quitter

si je persistais à malmener ainsi les chefs indigènes. Mais les barbes-grises revinrent dès le lendemain avec des instances un peu plus pressantes que par le passé. La journée tout entière se perdit encore en vaines discussions, mes hommes se refusant à bouger sans l'autorisation du chef. Je songeai à faire partir Bombay, pendant la nuit, avec Boui, Nasib et le guide qui s'était chargé d'eux; le premier s'y prêtait, mais les deux autres mirent en avant les mêmes objections qui m'avaient jadis été opposées. Dans cette conjoncture embarrassante, Boui me supplia de permettre qu'il allât négocier avec Loumérézi, et comme il était, après tout, le centre de la résistance, je crus bien faire de me délivrer de lui au moyen de cette mission. Il en revint, pénétré des bonnes intentions du chef, qui sollicitait simplement l'honneur de nous voir, refusait d'avance tous nos présents, me promettait de recruter pour moi autant de porteurs qu'il m'en fallait, et, comme garantie de ses belles paroles, m'envoyait la hachette de cuivre qui est le symbole officiel de son autorité sur le district.

23 *juillet, chez Loumérézi.* — Toute résistance ultérieure ne devant aboutir qu'à une perte de temps, j'ordonnai qu'on se mît en marche vers la résidence de Loumérézi. Nous ne l'y trouvâmes point, mais il revint le soir même dans sa boma où, pour célébrer notre arrivée, il fit battre tous ses tambours. Je ripostai par trois coups de fusil à celui qu'il avait tiré en notre honneur ; dans la soirée, tandis que je m'occupais d'observations astronomiques, je me sentis envahi par un froid si intense, qu'aussitôt après avoir déterminé la position, je crus devoir m'aller mettre au lit. J'y restai cloué par une fièvre ardente, et le lendemain il me fut impossible de me relever. Mille symptômes alarmants, accompagnés de souffrances aiguës, se compliquaient pour moi pendant mon sommeil d'un tas de visions absurdes : — je combinais, par exemple, avec sir Roderick Murchison, une marche à travers l'Afrique; — je voyais affluer dans mon camp des êtres bizarres, moitié hommes et moitié singes, venus pour m'annoncer de la part de Petherick qu'il m'attendait avec des barques à l'angle sud-ouest du N'yanza, etc., etc.

Loumérézi était venu me voir dès le matin « pour s'enquérir, disait-il, de ma santé » et, désireux de sortir promptement de ses mains, je l'avais reçu avec tous les honneurs militaires ; mais ce



gros bonhomme, à physionomie bénigne, me prouva, dès notre première conférence, qu'il avait mis tout à fait de côté ses vaines affectations de désintéressement. C'est tout au plus si je me rappelle les propos que nous échangeâmes à ce sujet; je sais seulement qu'il demandait un diouli comme souvenir de la visite dont l'honorait le « magnanime homme blanc » et que, perdant bientôt patience, je l'envoyai littéralement promener.

Du 23 *au* 31 *juillet.* — Le lendemain, l'excitation de mon cerveau ne me laissait plus aucun sang-froid, et ce fut avec des rugissements insensés que je lui reprochai sa perfidie; il n'en persista pas moins à me harceler, tandis que je m'administrais



Palais de Loumérézi.

remède sur remède, jusqu'au 25, où il rabattit quelque peu de ses prétentions inadmissibles. Je me hâtai de souscrire à tout ce qu'il demandait, et j'ordonnai de disposer un hamac portatif sur lequel je comptais partir le lendemain. Mon hôte, voyant que j'allais mettre mon projet à exécution, refusa de me laisser aller, si je n'ajoutais trois pièces d'étoffe à celles qu'il avait déjà reçues, alléguant que certains membres de sa famille n'avaient pu être compris dans la distribution faite la veille. Après d'inutiles remontrances, je me résignai à ce nouveau sacrifice, mais j'enjoignis à mes hommes de me transporter hors de la boma, où je ne voulais pas demeurer une heure de plus, après y avoir subi de pareils traitements. Loumérézi n'hésita pas à

leur barrer le passage, sous prétexte que j'étais trop malade pour qu'il permît à qui que ce fût d'emporter, en cet état, un homme dont il tenait de si beaux présents. « Il lui serait trop pénible, ajoutait-il, d'apprendre que par sa faute j'aurais péri dans les jungles. » Vainement fis-je appel à son humanité, vainement lui remontrai-je que mon unique chance de salut consistait dans le changement d'air que m'allait procurer une marche en hamac. Certain de son influence sur mes subalternes, il réclamait, de plus belle, le diouli « que je devais avoir, disait-il, car je n'avais pu songer à me présenter devant Roumanika sans le seul présent qui fût digne d'être offert à ce prince. » A partir de ce moment, je ne le vis plus. Il était de sa politique de me tenir en suspens, et j'eusse en effet préféré toute sorte de querelles à ce temps d'arrêt dont rien ne me faisait prévoir le terme. J'appris enfin de lui que je devrais me regarder comme son prisonnier, et non plus comme son hôte, si je lui refusais le diouli destiné à Roumanika. Suivit une interdiction péremptoire à ses sujets de me prêter la moindre assistance ; et, là-dessus, reprenant les dehors d'une générosité affectée, il m'offrit une vache que je ne voulus pas accepter.

Du 1er au 4 août. — Dans la journée du 2, cédant à l'avis unanime de mes compagnons, je revins sur mon refus, dans l'espoir d'arranger les affaires ; mais cela ne servit de rien, car Louмérézi déclara aussitôt qu'à moins de deux dioulis, il ne me laisserait pas sortir de chez lui. La situation empirait de jour en jour. Mfoumbi, le petit chef de Sorombo, s'en vint, entremetteur officieux, me présenter les compliments de Makaka, et m'exprimer tous les regrets qu'il éprouvait à me savoir malade. Profitant de l'occasion, il ajoutait « que les districts intermédiaires, jusqu'à la frontière de l'Ousoui, se trouvaient présentement livrés à toutes les horreurs de la guerre civile. Un grand nombre de villages avaient été brûlés, et les jungles étaient peuplées de bandits errants qui détroussaient indifféremment les voyageurs de toute race. » Je devinais fort bien dans quel but il me fabriquait ces contes à dormir debout; mais Boui et Nasib, moins pénétrants, avaient pris l'alarme et me suppliaient de les congédier immédiatement. J'aurais voulu, au contraire, les dépêcher vers Souwarora, dont nous séparaient à peine quatre jours de marche; mais il fut impossible de les pousser au départ. « Le pays était

bouleversé; nous ne devions trouver sur notre route que des chefs comme Loumérézi; je n'avais pas la moitié de ce qu'il m'eût fallu pour satisfaire aux exigences qui m'attendaient dans l'Ousoui, » — et mes fidèles serviteurs ne voulaient à aucun prix me voir « mettre en pièces » sous leurs yeux.

5 *et* 6 *août.* — J'obtiens de Boui la promesse qu'il partira pour l'Ousoui dès que le hongo sera réglé, moyennant que je prendrai toute la responsabilité de cette détermination hardie. Ranimé par ce léger succès et par quelques symptômes avant-coureurs de mon rétablissement, je fais porter mon fauteuil sous un arbre et j'y fume ma première pipe de convalescence. Tambours aussitôt de battre, et mes gens de sauter, non-seulement toute la nuit mais jusqu'au lendemain soir, pour me féliciter de cette résurrection qu'ils étaient loin de prévoir. Ils me racontent, avec force éclats de rire et pantomimes grotesques, les scènes étranges qui ont eu lieu entre moi et Loumérézi, pendant ces dernières conférences où j'avais à peu près perdu la tête. Bombay, sur ces entrefaites, a la sottise de dire au chef que s'il veut un diouli, c'est à Grant qu'il faudrait adresser sa requête. Loumérézi prend feu à l'instant même. — Il sait fort bien, dit-il, que j'en ai un dans ma malle, et si je veux garder celui-là, je n'ai qu'à prier Grant de m'envoyer l'autre. Dans tous les cas, il ne me laissera marcher au nord que lorsqu'il aura obtenu l'écharpe tant de fois demandée. — Boui et Nasib disparaissent tout à coup furtivement, et vont coucher à mon insu dans une boma voisine.

Du 7 *au* 9 *août.*— Les choses en sont venues au point qu'il faut céder. Je remets à Loumérézi le diouli réservé pour Roumanika, prenant soin de l'avertir que s'il fait tort à quelqu'un, c'est à ce prince et non pas à moi. « J'ai tout lieu de penser, lui dis-je encore, qu'après une pareille concession les tambours ne tarderont pas à battre. » Le drôle déroule en ricanant l'étoffe de soie, la dispose à loisir sur ses larges épaules, et me régale ensuite du beau compliment que voici : « Sans doute, sans doute, ceci complète notre présent d'amitié; quant au hongo qu'il s'agit de régler maintenant, je prendrai juste le double de ce que vous m'avez déjà donné. » Je reconnus, dans cette fourberie sauvage, l'inspiration et le génie vindicatif de Makaka. J'étais parvenu à éviter son district; il prenait ainsi sa revanche, et

tel avait été le but de la mission, soi-disant amicale, que Mfoumbi était venu remplir auprès de moi. L'expérience du passé m'éclairant sur ce que je pouvais encore attendre, je voulus en finir de suite avec ces débats qui me tuaient à petit feu. Louméрézi exigea quinze *masango* ou bracelets en fil de laiton, seize pièces d'étoffes assorties, et cent colliers de *sami-sami* ou grains de corail rouge; il fut stipulé que je payais pour Grant en même temps que pour moi-même. La livraison faite, les tambours battirent et, le cœur infiniment soulagé, j'ordonnai qu'on se remît en marche.

Mais nos deux guides, Boui et Nasib ne se retrouvèrent plus; ils s'étaient décidément échappés. Si l'on veut bien songer que j'étais retourné jusqu'à Kazeh pour y aller chercher ces hommes qui devaient servir d'exemple à mes subalternes, et que je leur avais accordé la même paye et les mêmes rations qu'à Bombay et à Baraka, on peut juger de la déception que j'éprouvai en les voyant déserter ainsi. Entre moi et le but de mon voyage je voyais se dresser d'insurmontables obstacles, et affaibli comme je l'étais, tant de corps que d'esprit, je ne pus m'empêcher, — j'en conviens à ma honte, — de pleurer comme un enfant. Privé de mes interprètes, et dans l'impossibilité où j'étais de marcher moi-même en avant, je me décidai à renvoyer tous mes hommes à Grant sous les ordres de Bombay. Ce dernier pousserait ensuite jusqu'à Kazeh pour y recruter d'autres interprètes et, à son retour, me ramènerait mon compagnon. Cette résolution soudainement prise fut le signal d'une nouvelle rébellion parmi mes gens, qui, tous, réclamèrent à la fois leur congé. — « Libre à moi, si cela me plaisait, d'aller me faire tuer sur la route du Karagoué; mais ils ne voulaient pas en être témoins; ils ne voulaient pas non plus s'échapper, mais rentrer à Zanzibar avec un bon certificat. » Quand ils virent que leurs arguments et leurs pronostics me trouvaient parfaitement inébranlable, ils déclarèrent « qu'ils iraient chercher Grant, mais que ce dernier devoir une fois rempli, rien ne les pourrait retenir. »

Du 10 *au* 15 *août*. — Leur départ me laissa dans un état d'oisiveté forcée durant lequel je ne m'occupai que des soins réclamés par ma santé. Une toux opiniâtre me privant de sommeil, j'essayai divers remèdes plus ou moins violents, qui n'amenèrent aucun résultat.

Du 16 *au* 19 *août.* — En l'absence de Loumérézi, je reçois le 17 la visite du chef d'Isamiro, dont le district est voisin du N'yanza, et qui reparut le 18, avant le retour de Loumérézi. Cette démarche, en apparence tout amicale, n'est en somme qu'une mesure d'espionnage. Rohinda, le grand chef mhouma, le maître de l'Oukhanga, dont fait partie l'état de Bogoué, a voulu savoir en quoi consistaient les présents que m'a extorqués Loumérézi, présents sur la plus grande partie desquels il peut revendiquer un droit de suzerain. Au retour de ce dernier, le 19, les tambours battent toute la nuit.

Du 20 *au* 21 *août.* — Les tambours ont encore battu cette nuit-ci, mais pour des raisons bien différentes. Les Vouatouta rôdent autour de la boma de Loumérézi, proclamant leur intention d'enlever le bétail appartenant aux Vouahouma qui sont venus en assez grand nombre se placer sous la protection de mon hôte. Tout bien vu, cependant, ces bandits ne se risqueront pas à portée de nos balles. Arrive du Karagoué une autre caravane qui m'apporte de bonnes nouvelles. Roumanika et Souwarora nous attendent avec impatience. Ce dernier nous a même dépêché quatre messagers qui seraient arrivés en même temps que la caravane si l'un d'eux n'était tombé malade en route. Je me hâte de transmettre à Grant ces renseignements de bon augure.

Le lendemain, 22, retardés comme nous l'avons dit, se présentent les Vouasoui députés par Souwarora. Leur taille est petite, mais bien prise, leur physionomie très-douce, leur attitude parfaitement courtoise. C'est à genoux, et les mains jointes, qu'ils me font part des intentions de leur chef. Ils désavouent tous les mauvais bruits par lesquels on cherche à m'effrayer et me pressent de pénétrer dans ses États. Malgré les conseils de Baraka, qui me suggère l'un après l'autre divers motifs de méfiance, j'expose à ces hommes la situation où nous sommes, et je leur demande d'aller eux-mêmes trouver Grant pour rendre confiance aux gens de notre suite, — ceci moyennant un salaire à compte duquel je leur donne quelques pièces d'étoffe et quelques colliers.

Loumérézi ayant eu vent de cette libéralité, manifeste une grande colère contre ces messagers, qu'il traite d'imposteurs et dont il ne veut pas autoriser le départ. « Je suis son hôte : il ne

permettra pas qu'on me trompe. Souwarora l'insulte grièvement en voulant m'attirer hors de chez lui, etc., etc. » Je n'en persiste pas moins à maintenir mes ordres, et les Vouasoui me déclarent de leur côté que si Louméré̇zi s'entête à ne pas permettre qu'ils aillent vers Grant, ils resteront auprès de moi, bien certains que Souwarora, ne les voyant pas revenir, enverra de nouveaux messagers. Louméré̇zi, cependant, lorsqu'il les retrouve installés dans mon camp, s'exaspère de plus belle; il leur ordonne de quitter son district et menace au besoin de les y contraindre. Effrayés, ils se décident à partir; « mais ils reviendront au bout de huit jours, disent-ils, et rapporteront de quoi faire trembler Louméré̇zi. » Pour stimuler ce beau zèle, je leur donne encore quelques pièces d'étoffe, ce qui excite les murmures de Baraka.

Du 26 *août au* 1[er] *septembre*. — Grant, à qui j'écris pour avoir des nouvelles, me répond, au bout de quatre jours, que Bombay n'est pas encore revenu de Kazeh, mais que, s'étant procuré ailleurs les secours nécessaires, il pourra se mettre en marche vers le 5 du mois prochain. Les Vouatouta continuent leurs ravages et annoncent l'intention d'attaquer Louméré̇zi. Celui-ci, à qui ses sujets demandent protection de tous côtés, passe son temps à conférer avec les « barbes-grises » et n'envoie de secours à personne.

Le 31, arrivée d'une troisième caravane venant du Karagoué. Il s'y trouve par hasard un de mes anciens amis, un métis arabe nommé Saïm, à qui, lors de la première expédition, j'ai dû quelques renseignements sur la fabrication du vin de plantain. Comme tous les autres portefaix de la caravane, il a une chemise en écorce de figuier, étoffe végétale particulière aux tribus de l'Équateur. C'est celle qu'on appelle *mbougou* [1]. L'écorce est enlevée de l'arbre au moyen d'incisions circulaires pratiquées sur le tronc d'espace en espace, d'abord de haut en bas, puis de bas en haut, et, par conséquent, en deux fois. Cette opération ne tue pas les arbres, moyennant que la blessure encore fraîche soit recouverte de feuilles de plantain, à l'abri desquelles se reforme une enveloppe nouvelle. Pour assouplir l'écorce enlevée, pour la rendre susceptible de servir comme étoffe, on la sou-

1. Mbougou est à la fois le nom de l'arbre, de l'étoffe et du vêtement. Remarquons, néanmoins, que s'il est question de l'arbre, on ajoute fréquemment un autre mot pour indiquer la différence des espèces.

met à une immersion prolongée, après quoi on la travaille avec des marteaux à rainure qui en font une espèce de cuir côtelé. Saïm, qui a résidé dix ans de suite dans l'Ouganda, dit avoir traversé le Nil et trafiqué, du côté de l'est, jusque dans le pays des Masai. Il suppose que le N'yanza est la source de la Roumouma; car le courant au moyen duquel se décharge le lac après avoir passé entre l'Ouganda et l'Ousoga, traverserait selon lui l'Ounyoro et, faisant ensuite le tour du lac de Tanganyka, irait se jeter dans la mer des Indes, au sud de Zanzibar. Il sait d'ailleurs le kiganda[1] aussi bien que sa langue natale, et, puisque j'avais besoin d'un interprète, il s'offrait à m'en servir. C'était là ce qu'on peut appeler un coup du ciel; aussi me hâtai-je de conclure avec lui, et, après lui avoir fait prendre de nouveaux habits qui lui donnaient une vraie tournure de *gentleman*, je le dépêchai à Grant, dès le lendemain matin, avec une lettre qui l'accréditait auprès de mon compagnon.

1er et 2 septembre.—Les Vouatouta ont décidément commencé les hostilités en tuant une femme, jadis leur captive, et qui, échappée de leurs mains, était venue résider ici. Loumérézi a dû se mettre en campagne pour tirer vengeance d'un tel affront; mes hommes ont consenti à l'accompagner, mais l'expédition n'a conduit à rien, si ce n'est à effaroucher l'ennemi et à retrouver le cadavre de la malheureuse victime. Le lendemain, la disparition de trois femmes Vouahouma souleva de nouveaux orages. Loumérézi soupçonna aussitôt que les gens de la caravane, dont Saïm faisait partie, avaient dû les emmener à titre d'esclaves. Ce n'était pas la première fois que pareil vol aurait été commis. Le chef de la caravane, ramené de force, prétendait n'avoir aucune connaissance de l'incident; mais on lui déclara qu'il resterait prisonnier jusqu'à ce que l'affaire fût éclaircie. Presque en même temps, un des sujets de Loumérézi, revenant du Sorombo avec un troupeau de vaches dont il était allé faire emplette, a été arrêté par l'ordre du chef. Il paraît que, pendant son absence, on avait constaté la grossesse de l'une des filles de Loumérézi, laquelle, interrogée de fort près, a fini par désigner cet individu comme complice de sa faute. Pour compenser la « moins-value » de sa fille, qui perd

1. D'après les explications données plus haut, le kiganda est l'idiome particulier l'Ouganda.

environ cinquante pour cent de son mérite conjugal, Loumérézi a jugé bon de confisquer le troupeau tout entier.

Du 3 *au* 10 *septembre.* — Les femmes Vouahouma n'avaient pas été enlevées par la caravane. L'une d'elles, retrouvée dans un village voisin, déclare que, lasse des mauvais traitements de son mari, elle avait tout simplement pris la fuite. On l'a fouettée jusqu'au sang pour lui apprendre à mieux se conduire. Les deux autres ont été vues du côté de l'établissement de M'yonga. Mais les maris qui étaient partis pour les chercher s'en reviendront très-probablement les mains vides, car, en vertu de la loi de *bouni*, généralement pratiquée dans ces districts, M'yonga peut réclamer le prix des fugitives, sur lesquelles il a un droit de saisine.

Nouvelles incursions des Vouatouta. Un certain nombre des protégés de Loumérézi ont pris peur et se sont sauvés avec tous leurs troupeaux chez un chef du voisinage. Mais là, ils ont trouvé un des « anciens » de ce district, qui les y a ramenés à coups de fouet, en leur faisant honte de leur ingratitude et de leur couardise.

10 *septembre.*—Un des fils de Loumérézi, qui était allé acheter du bétail dans les environs de la capitale de l'Oukhanga, vient d'être arrêté par ordre de Rohinda. C'est la conséquence des rapports qu'a faits le chef d'Isamiro sur les trésors que m'a soustraits Loumérézi, et dont ce dernier s'était bien gardé de rendre compte à son suzerain. On le somme, à présent qu'on a un otage, ou de rendre le fruit de ses rapines, ou de m'expédier à Rohinda qui m'exploitera de son mieux. Dans la perplexité où le jette cette alternative, Loumérézi recourt à mes conseils. On devine que je le laisse dans l'embarras, et que, — riant à part moi de ses inquiétudes, — je me borne à lui signaler les conséquences fatales de son excessive rapacité.

Du 11 *au* 15 *septembre.* — Masoudi et sa caravane sont arrivés de Mchiméka. Ce négociant se plaint des pertes qu'il a subies par suite de désertions nombreuses. M'yonga, Rouhé l'ont indignement exploité, ce qui me décide à écrire à Grant, afin qu'il évite, autant que possible, de passer sur le territoire de ce dernier chef. Loumérézi me semble revenu à de meilleurs sentiments et, d'après mes conseils, se montre plus traitable envers Masoudi. Il est persuadé, maintenant, que des exactions illimitées tourneraient en définitive à son détriment; il a, pour se confirmer dans

cette idée, l'exemple de l'Ounyanyembé et de l'Ougogo. D'ailleurs, je lui fais honte de son attitude vis-à-vis de Rouhé, qui prend des airs de sultan et semble vouloir s'attribuer le monopole des hongos à payer pour la traversée du district : « Si j'étais à votre place, lui dis-je, il aurait à me rendre tout ce qu'il a pris de trop à la dernière caravane, et je le restituerais à Masoudi. »

Le 16, à minuit, je suis soudainement réveillé par un bruit de pas. Plusieurs hommes se précipitent dans ma tente et, tout haletants encore de leur course, parlant par saccades, presque inintelligibles dans leurs explications incohérentes, me racontent qu'ils ont laissé Grant aux prises avec des périls de tout genre, par suite d'une attaque imprévue qui a dispersé la caravane. « Tous les Vouangouana ont été tués ou mis en fuite par les gens de M'yonga. Grant est resté seul sous un arbre, sans autre protection que celle de son fusil. Quant à eux, simples portefaix, n'ayant ni les moyens ni la mission de le défendre, ils se sont hâtés d'accourir vers moi, pour que j'avise à le tirer de cette position critique.... » Ces mauvaises nouvelles me trouvent en garde contre leur exagération. Je comprends, néanmoins, qu'il se passe quelque chose de grave, et, sans une minute de retard, j'ordonne à tous mes gens de marcher au secours de Grant. Baraka, toujours décourageant, profite de l'occasion pour s'écrier à haute voix, en s'arrêtant devant ma tente, « qu'il est impossible, désormais, de songer au voyage du Karagoué. » Je lui adresse, en revanche, une verte réprimande, à l'adresse de nos auditeurs qui s'éloignent bien édifiés sur mon invariable détermination de marcher en avant.

Le lendemain, 17, lettre de Grant, où il me fait connaître exactement les détails de la catastrophe.

« 16 septembre 1861.

« Mon cher Speke,

« La caravane a été attaquée, pillée, dispersée de toutes parts, tandis que nous traversions ce matin le pays de M'yonga. Éveillé dès l'aurore, je pressais le départ afin de vous rejoindre plus tôt, lorsque mon attention fut attirée par un débat assez vif qui venait de s'élever entre nos principaux guides et sept ou huit gaillards bien armés, que m'avait dépêchés le sultan M'yonga pour me persuader de m'arrêter dans son village. Il leur fut sommairement répondu qu'ayant déjà reçu de vous un présent,

leur chef n'avait rien à espérer de moi. Sans insister autrement, et en vertu des instructions qu'ils avaient sans doute, ils se constituèrent nos guides d'office, jusqu'au moment où nous voulûmes quitter le sentier qu'ils suivaient : alors, gagnant les devants par une manœuvre rapide, ils nous barrèrent le passage, plantèrent leur lance dans le sol, et nous défièrent d'avancer !

« Cette menace ne fit que nous affermir dans notre détermination, et nous nous jetâmes en avant, balayant du pied leur fragile barricade. Après avoir franchi environ sept milles sans être inquiétés le moins du monde, une clameur aiguë partie des bois attira mon attention, et nous vîmes fondre sur nous, avec les dehors de la gaieté la plus cordiale, une masse d'à peu près deux cents hommes. Un instant plus tard, abordant le centre de la caravane, ils se jetaient sur nos pauvres portefaix. La lutte n'a pas été longue; nos hommes, pris à la gorge et menacés de mort, se laissèrent dépouiller, non-seulement de leurs fardeaux, mais de leurs vêtements et de leurs parures : avant que la résistance pût être organisée, toutes les marchandises avaient disparu. Trois hommes seulement tenaient bon à côté de moi; j'avais beau rappeler les autres qui, ne songeant qu'à éviter un coup de flèche ou de javeline, s'étaient dispersés dans les taillis. Un seul, notre petit Rahan, son fusil armé, défendait vaillamment sa charge contre cinq sauvages arrivés sur lui la lance haute. Parmi les fuyards, deux ou trois passent pour avoir été tués; quelques-uns ont reçu des blessures. Nos caisses, nos verroteries, nos étoffes, jonchaient au hasard les bois voisins. Bref, un naufrage complet.

« On s'opposait ouvertement à ce que j'allasse demander justice au sultan, et il a fallu me résigner à demeurer assis au milieu de cette insolente canaille, exaltée par sa facile victoire. Parmi les coquins qui m'entouraient, plusieurs étaient déjà vêtus de la dépouille enlevée à nos gens.

« Dans l'après-midi, quinze hommes et autant de charges m'ont été renvoyés avec un message du sultan. Il affirme que l'attaque est le résultat d'une simple méprise, qu'un des agresseurs a déjà eu la main coupée pour ce méfait, et que tout ce qui nous appartient nous sera rendu.

« Tout à vous,

« J. A. GRANT. »

Ces remords de M'yonga, — remords qu'il n'était nullement obligé d'affecter, — prouvaient assez, selon moi, qu'on avait effectivement dépassé la portée de ses instructions. Il avait tout simplement voulu forcer Grant à faire séjour dans son palais et à lui payer tribut. Mais le vol à main armée, s'il n'inspire à ces chefs aucun scrupule de conscience, leur paraît une combinaison abusive, allant directement contre le but qu'ils se proposent; il modifie l'itinéraire des caravanes, et tendrait, en se généralisant, à les mettre tout à fait hors d'usage. Restait à savoir ce qu'on pouvait faire pour Grant. Loumérézi se refusait, malgré mes instances, à lui envoyer des secours, sous prétexte qu'étant en guerre avec M'yonga, celui-ci ne manquerait pas de mettre à mort les messagers expédiés dans ce but. Cette mauvaise volonté me semblait d'autant plus inopportune que, d'après un nouveau billet de Grant, reçu dans la soirée, il était rentré en possession de toutes nos marchandises, moins six charges de verroteries, quatre-vingts mètres d'étoffe américaine, et quelques autres menus objets enlevés çà et là. — Il me demandait également de restituer à un homme, arrivé en même temps que les porteurs de sa missive, une femme mhouma dont Saïm s'était épris chez Oukoulima et qui, pour s'échapper de chez son mari, avait profité du départ de nos gens.

Je fis comparaître cette pauvre créature qui était vraiment belle, et sur qui sa beauté avait attiré toute sorte de malheurs. Enlevée de chez ses parents, dans l'Oujiji, par l'homme qui la réclamait aujourd'hui, et contrainte de devenir sa femme, elle s'était vue en butte aux plus mauvais traitements, n'ayant ni de quoi se nourrir, ni de quoi s'habiller, et fréquemment accablée de coups. De là venait son empressement à écouter le doux langage de Saïm qui, la prenant en pitié, lui avait promis de la faire vivre pendant toute la durée de notre voyage et, au retour, de la remettre chez ses parents. C'était d'ailleurs un couple bien assorti; car tous deux, selon moi, provenaient de la même race, dans laquelle se mêlent la descendance de Sem et celle de Cham. Néanmoins, comme j'avais bien assez de femmes dans mon camp, je fis présent à celle-ci de quelques verroteries et, un peu malgré moi, je la rendis à l'homme qui la réclamait.

20 *et* 21 *septembre*. — J'ai fini par persuader à Loumérézi qu'il fallait demander compte à M'yonga des violences exercées con-

tre les pagazis de Grant, aussi bien parce qu'ils sont ses sujets qu'à raison des conséquences inséparables de pareils procédés. Les routes ainsi fermées, plus de caravanes et plus de hongos. Lui-même, d'ailleurs, se verrait bientôt hors d'état d'expédier son ivoire sur la côte. Touché de ces raisons, il autorise le départ d'une douzaine de porte-faix qui consentent à s'aller mettre sous les ordres de Grant.

Celui-ci était aux prises avec de nouvelles prétentions de M'yonga qui réclamait, à titre de hongo, deux fusils, deux caisses de cartouches, quarante bracelets en fil de laiton et cent soixante mètres d'étoffes américaines,— ou bien, à défaut de ceci, l'assistance de dix Vouangouana pour élever une boma sur un point de son district sujet aux invasions des Vouasonga. Ne voulant à aucun prix livrer une seule de nos armes à feu, — ce qui était contraire aux principes posés par moi, — Grant se trouvait fort empêché; d'autant que ses nouveaux porteurs commençaient à s'inquiéter, et que la désertion se mettait dans leurs rangs. J'expédiai aussitôt Baraka, chargé de dégager Grant à quelque prix que ce fût, — sauf toutefois un sacrifice d'hommes, de fusils ou de munitions, — lui enjoignant en outre de rappeler à M'yonga que, selon nos stipulations expresses, le tribut payé pour mon passage devait affranchir Grant de toute taxe.

Quelques-uns des bandits qui avaient dévalisé mon compagnon étant venus trafiquer de leur butin sur les terres de Loumérézi ont été chargés par M'yonga d'y vendre un certain nombre d'esclaves, parmi lesquels se trouvaient, par hasard, les deux femmes Vouahouma dont il a été question précédemment. Celles-ci ont été reconnues, et nos voleurs arrêtés sur-le-champ. Conduits à la résidence de Loumérézi, devant lequel ils avaient à comparaître, mais qui se trouvait momentanément absent, ils ont cru bien faire, pour employer utilement leurs loisirs, de venir me proposer l'achat de leurs verroteries. J'en ai reconnu la provenance et je les leur ai reprises sans balancer; je les aurais même régalés du fouet, si je n'avais craint les représailles auxquelles mon compagnon de voyage était encore exposé. Quant aux pauvres femmes Vouahouma, elles furent mises à mort par leurs maris, dès leur retour chez Loumérézi, parce qu'en se soumettant volontairement à l'esclavage, elles avaient enfreint les lois de leur race.

Du 22 au 24 sept. — Les agitations de ces dernières journées ont été, en somme, favorables à ma santé. Loumérézi, harcelé par moi, s'est décidé à faire menacer M'yonga de nos hostilités combinées, s'il ne livrait pas immédiatement passage à Grant. Cet *ultimatum* est arrivé trop tard, alors que le hongo venait d'être définitivement convenu. La nouvelle m'en a été apportée par Bombay qui, après six semaines d'absence, me revient enfin de Kazeh. Il me ramène le vieux Nasib que Foundi Sangoro a fait vigoureusement fouetter pour le punir de m'avoir abandonné; le pauvre diable, honteux de sa conduite, a juré de l'expier par un dévouement irréprochable. Boui, son collègue, soumis à la même correction, s'est déclaré un lâche endurci, et a reçu son congé définitif. Bombay me rapporte trois nouveaux dioulis qui me coûtent cent soixante dollars. Il paraît que la campagne des Arabes contre Manoua Séra n'est pas encore terminée. Le jeune chef déjoue par ses ruses toutes les tentatives faites pour s'emparer de sa personne.

Le 25, je m'attendais à voir arriver Grant, et, nonobstant mon épuisement asthmatique, j'allai au-devant de lui. Encore une déception : Rouhé le retient par des exigences auxquelles Grant ne veut se soumettre que si je lui en donne l'ordre formel. Mon compagnon m'envoie, en même temps que cette désagréable nouvelle, le compte exact de ce que lui ont enlevé les gens de M'yonga et de ce que M'yonga lui-même l'a contraint à payer. Le tout équivaut à huit charges d'homme. Outre les étoffes et les verroteries, on lui a volé un sabre-baïonnette, un miroir, une scie, une caisse de munitions. Une autre caisse de munitions figure dans le hongo; et enfin Grant me signale la perte d'un pauvre âne, ma monture favorite, que les sauvages ont assommé à coups de bâton. — Cette perte m'affecte encore plus que toutes les autres.

J'allais répondre à Grant, d'après les dires de Loumérézi, qu'il ne fallait rien payer à Rouhé, auquel son « père » avait fait enjoindre de renoncer à ses prétentions, et contre lequel il voulait marcher dans le cas où son autorité serait méconnue; mais, avant que ma lettre fût terminée, Grant lui-même vint se jeter dans mes bras, et nous nous égayâmes ensemble du récit de nos mutuelles infortunes. Rouhé, bien loin d'obéir aux ordres de Loumérézi, avait tout mis en œuvre pour dompter la résistance

de Grant, jusqu'à l'affamer littéralement, lui et les siens, et à faire battre « ses tambours de guerre » pour effaroucher les pagazis. Harcelé de menaces et de mauvais procédés, mon compagnon avait fini par lui livrer un de nos fusils, sous la condition expresse que cette arme nous serait restituée si, lorsque cette transaction nous serait connue, nous refusions, Loumérézi et moi, de la ratifier.

Le 27, je mandai mon hôte pour lui remontrer et l'injustice dont nous étions victimes et le mépris qu'on faisait de son autorité. Le vieux chef, à ces mots, baissa la tête et, reconnaissant que j'avais largement payé son hospitalité, sans parler du grand service que je lui avais rendu en frayant la voie aux caravanes futures, témoigna le regret que mes plaintes lui causaient. Il tenait également compte du danger qu'il y avait à faire peser sur le pays une double autorité. — « Mais pour le moment, ajoutait-il, ses mains étaient garrottées. Obligé de faire face à une foule de mécontents, aux incursions des Vouatouta, aux hostilités de M'yonga, il ne pouvait en vérité s'occuper encore de Rouhé; une fois délivré de ses autres soucis, il montrerait bien qu'il était le maître, etc. » La femme de Loumérézi, brochant sur le tout, élevait des prétentions nouvelles, se fondant sur ce « qu'elle était la mère de Rouhé (elle l'avait eu d'un premier mariage), et sur ce que son second mari, l'ayant épousée veuve, n'avait à l'autorité suprême que des droits équivoques. »

Pour comble d'embarras, tous mes Vouangouana se mirent en grève, le 28. Comme d'ordinaire, ils ne voulaient pas aller plus loin et réclamaient un supplément de paye. J'invoquai, comme d'ordinaire, la foi du traité passé entre nous et transcrit à Zanzibar sur les registres du consulat britannique. — « S'ils me quittaient, ajoutais-je, ce serait à leurs risques et périls et je les ferais emprisonner comme déserteurs. » Ceci leur ferma la bouche, mais deux d'entre eux désertèrent le soir même. Les porteurs Vouanyamouézi en firent autant, et il fallut procéder à des enrôlements nouveaux. Pendant le délai qu'ils occasionnèrent, je mis à jour mes correspondances, et j'emballai mes collections que Rahan fut chargé de rapporter à Zanzibar avec prière au sheik Saïd de faire arrêter mes deux fuyards, et de les ramener sur la côte bien et dûment chargés de fers.

4 *octobre*. — Message de Rohinda qui ne veut rendre le fils

de Louméręzi qu'en échange de trente pièces d'étoffe. Il enjoint de plus aux Vouahouma réfugiés ici de venir le trouver sans retard. « Si ces ordres ne sont pas ponctuellement exécutés, il enverra saisir Louméręzi, à la place duquel il instituera un autre chef. » Mon hôte me consulte, et, en m'expliquant la conduite de son prince, lui attribue l'intention de l'humilier, pour réprimer l'orgueil excessif qu'a dû lui causer la présence de visiteurs tels que nous. — Je lui réponds que, s'il ne se trompe pas, le mieux serait de nous laisser partir au plus vite, en nous procurant, comme il l'a promis, tous les secours nécessaires pour arriver à l'Ousoui. Ces suggestions sont accueillies. Louméręzi m'assigne pour guide un de ses officiers nommé Sangizo. Pendant que cet homme, fier de sa mission, se met en mesure de nous trouver des porteurs, nos amis les Vouasoui, partis, on s'en souvient, le 25 du mois d'août, revinrent avec ce qu'on pourrait appeler la « masse » de Souwarora — une longue baguette de bronze, autour de laquelle sont fixés des talismans et qu'on appelle *Kaquenzingiriri*, (le Maître de toutes choses). — « C'était, disaient-ils, une invitation que leur chef nous adressait; Souwarora ne réclamait aucun hongo; son unique but était de nous voir, et il nous envoyait ce kaquenzingiriri pour nous faire respecter partout où nous passerions. »

5 *octobre*. — Louméręzi, bien évidemment confus de l'ascendant qu'exerce sur lui cette baguette de Souwarora, nous a quittés cette nuit sans prendre congé de nous. Il nous a fait dire « qu'il partait pour aller se faire rendre par Rouhé le fusil et les divers autres objets indûment exigés de Grant. »

6 octobre. *Mouamba*. — Ayant à ma disposition ce qu'il me faut de pagazis pour emporter la moitié de nos marchandises, je pars en avant, tout malade que je suis, obligé de m'arrêter à chaque pas pour reprendre haleine, et complétement privé de l'usage de mon bras gauche. Grant me rejoint le lendemain (7), avec le reste des bagages, portés par des hommes qui se sont enrôlés seulement pour une journée de marche.

Nous fîmes halte le 8, ayant devant nous cinq journées de voyage à travers un pays dévasté par les Sorombo et les Vouatouta. Il faut se procurer des rations pour toutes ces étapes; il faut aussi, ne trouvant personne qui veuille s'engager à nous accomqagner au Karagoué, embaucher à des prix exorbitants des

porteurs à destination de l'Ousoui. Trois esclaves du sheik Saïd nous rejoignirent pendant que nous étions occupés de ces soins. Nous eûmes par eux une lettre du colonel Rigby, lettre dont le premier aspect nous combla de joie; mais ce bel enthousiasme se refroidit quand nous prîmes connaissance du contenu de la missive. Elle nous annonçait l'envoi d'une foule d'objets essentiels et de lettres arrivées d'Angleterre, le tout expédié de la côte à la date du 30 octobre 1860! Nos messagers m'apprirent qu'un négociant, dont le surnom était Msopara, s'était avisé de consigner les caisses entre les mains de quelques-uns de ces Arabes qui étaient retenus dans l'Ougogo, tandis que lui-même remontait la rivière Rouaha jusqu'à l'Ousanga et l'Osenga[1], d'où il s'était ensuite rendu à Kazeh. Ils m'apportaient aussi les compliments du sheik Saïd et ses heureux pronostics pour mon voyage, fondés sur trois rêves consécutifs qu'il avait faits à des époques favorables, et qui tous me montraient faisant au Caire une entrée triomphale. Manoua Séra tenait toujours la campagne, et les affaires étaient toujours en suspens.

9 octobre. *Kagongo.* — Nos porteurs étant en nombre suffisant, nous nous sommes remis en route tous ensemble dans un pays qui, par son aspect diffère essentiellement de celui que nous venons de traverser. Ce ne sont plus, comme dans l'Ounyamouézi, des vallons séparés par une série d'éminences granitiques : ici nous n'apercevons que deux chaînes de petites collines fort éloignées l'une de l'autre, et le terrain qu'elles bornent à notre droite et à notre gauche, au lieu de se creuser en vallées, s'élève en longues pentes sablonneuses revêtues d'une mesquine végétation forestière, parmi laquelle on retrouve fréquemment une espèce de fleur qui rappelle la primevère, mais dont les dimensions sont beaucoup plus considérables, et qui offre généralement une nuance rose tirant sur le cramoisi. N'eussent été les continuelles jalousies, les rancunes secrètes, les tentations de révolte, les querelles qui troublaient quotidiennement notre existence, nous aurions pu cheminer assez agréablement au sein de ces contrées désertes. Mais, malgré les harangues dont le kirangozi régalait le camp chaque soir, nous n'obtenions jamais

1. Ces deux districts, nécessairement au sud de Kazeh, ne sont point marqués sur la carte du voyage.

qu'une pacification incomplète. Nous sortîmes du Bogoué le 11, pour passer dans le district d'Ougomba, et la marche suivante (12) nous fit traverser, dans l'Ougombé, le *nullah* ou ravin d'Ougongo, qui va se jeter à l'ouest dans la rivière Malagarazi. Là, quelques-uns des porteurs, essayant de fuir, virent leur retraite coupée par mes gens de la côte, avec lesquels ils engagèrent un combat. Ceux-ci, victorieux, brisèrent les arcs de leurs adversaires, ce qui mit tout le camp en révolution, l'honneur de la tribu se trouvant compromis, à ce qu'il semble, par cet injurieux procédé. Bombay apaisa pourtant ces susceptibilités, au moyen de quelques fils de verroterie judicieusement distribués.

13 et 14 oct. *Halte chez Pongo.* — Pongo est le nom du chef de ce district; il débute par nous envoyer une vache dont il réclame, bien entendu, l'équivalent. Une entrevue que nous sollicitons est refusée, sous prétexte que notre hôte consulte sa corne magique afin de savoir quelles gens nous sommes. Suivent les fatigantes négociations du hongo, telles qu'il a fallu les raconter déjà bien des fois. Nos présents nous sont retournés avec un dédain affecté. Ce que nous y ajoutons, conformément aux prétentions qu'on a élevées, se trouve encore insuffisant; marchandage honteux, débats écœurants qui aboutissent enfin, tant bien que mal, à un compromis équivoque. Cette fois, quand on a battu le « tambour de satisfaction », les gens de Souwarora viennent le plus galamment du monde se prosterner à mes pieds en me félicitant de cette heureuse issue. Pongo se montre enfin après une nuit d'hésitations, mais avec une nombreuse escorte et en tenant sa tête cachée dans un morceau d'étoffe, pour conjurer, à ce qu'il paraît, notre « mauvais œil. » Il n'en rachète pas moins en partie ses fâcheux procédés, car ses exhortations déterminent un certain nombre de ses sujets à s'enrôler avec nous, et nous en avions grand besoin, vu que la moitié de nos pagazis venait de prendre la fuite. On abuse, il est vrai, de notre position pour nous faire payer horriblement cher. Nos porte-faix sont engagés à raison de dix colliers de perles par tête et par journée de marche. C'est à peu près dix fois plus que n'accordent ordinairement les trafiquants arabes. La volaille abonde ici comme ailleurs, bien qu'on l'élève uniquement pour la vendre aux caravanes, et que les indigènes n'en usent jamais

pour eux-mêmes, si ce n'est dans les sacrifices divinatoires, lorsqu'ils coupent l'animal en deux pour préjuger l'avenir d'après l'inspection de son sang et de ses os.

17 oct. *Chez N'yarouwamba.* — Répétition de ce qui s'est passé chez Pongo. Je me garde bien d'accepter la vache avant que le tribut ne soit réglé. Mais cette précaution ne me sert pas à grand'chose. J'ai affaire à un coquin dont les promesses les plus formelles sont violées avec un sang-froid parfait. Quand il tient ce qu'il a demandé lui-même, il réclame impudemment de nouvelles concessions, un *makété*[1] par-ci, un bracelet par-là; tant et si bien que mes hommes perdent patience et risqueraient volontiers le combat, indignés de voir « qu'un roi peut ainsi fausser sa parole. » Il n'en faut pas moins céder et, à neuf heures du soir seulement, le bruit du tambour nous annonce que nous sommes libres.

18 oct. *Frontière de l'Oukhanga.* — Nous avons traversé le Vouanga jusqu'à son extrémité nord. Devant nous s'étend un désert qui sépare les possessions de Rohinda et celles de Souwarora. Installés dans une boma, nous y sommes bientôt assaillis par des villageois qui nous cherchent querelle et commencent à se gourmer avec mes hommes dans l'espoir de nous dépouiller; mais nos fusils nous donnent une supériorité marquée sur ces pauvres diables, qu'un petit nombre de coups tirés en l'air dispersent à travers champs; ils reviennent à la nuit complétement pacifiés, et tout semble promettre un retour de calme, quand une nouvelle alerte nous est donnée. Il s'agit d'une marche des Vouatouta qui vont, à ce qu'on prétend, attaquer N'yarouwamba. Les pagazis enrôlés chez Pongo nous ont déjà faussé compagnie. Encore un jour de perdu (19) avant de pouvoir traverser le désert et de nous rencontrer, à la frontière de l'Ousoui, avec N'yamanira, l'officier auquel Souwarora délègue ses pouvoirs dans cette partie du district.

1. Le makété est un collier de mzizima. Le mzizima, nous l'avons dit, est la perle anneau d'Allemagne; la plus commune est d'un bleu foncé, l'autre d'une teinte blanchâtre et opaline.

VIII

L'OUSOUI.

Métamorphose subite. — Défi d'un sorcier. — Un entremetteur intéressé. — Aventure de voleurs. — Mesures énergiques. — Triomphe diplomatique de Bombay. — Un palais. — Échantillon de subtilité cosmopolite. — Un esprit fort. — Timidité ministérielle. — Le pays des Masai. — Rivalités et dénonciations. — *In vino veritas*. — L'amour et la probité. — Les remords de Bombay. — Une fiancée à crédit. — Le monarque invisible. — *Tumuli* druidiques. — Paysage. — L'oiseau prophétique. — Nudités innocentes.

A peine sommes-nous sur ce nouveau terrain que les quatre messagers, porteurs du fameux kaquenzingiriri, renonçant tout à coup à leur courtoisie d'emprunt, exigent péremptoirement leur salaire avant de faire un pas de plus. Ma promesse de les récompenser richement lorsqu'ils nous auront conduits chez Souwarora, les laisse parfaitement insensibles. Ils veulent recevoir immédiatement ce qui leur est dû, et fixent à quatre bracelets le prix de leurs peines et démarches. Raisonnements et menaces, rien ne triomphe de ces prétentions exorbitantes. « Ils peuvent, disent-ils, nous retenir ici tout un mois; ils peuvent nous ménager à chaque station de nouvelles avanies. » Dans le pays où nous sommes, toute trahison est redoutable. Il faut se résoudre à payer ce qu'ils demandent. Après eux, j'ai affaire à N'yamanira, qui joint à ses fonctions politiques la profession de médecin et de sorcier. Sur la tête il porte, fixée au front, l'extrémité d'un coquillage, symbole de sa charge, tandis qu'une petite corne de brebis, posée coquettement sur sa tempe, indique sa.

mission surnaturelle. Il a pour église (ouganga) un arbre aux branches duquel sont attachés une corne de bison remplie de poudre magique et un sabot de zébre suspendu par une ficelle au-dessus d'un vase d'eau enfoncé dans la terre. Je me permets quelques railleries au sujet de ce temple si élémentaire, et N'yamanira, piqué au jeu, me somme de montrer mon pouvoir magique en faisant jaillir du sol une source permanente. Je m'engage à le faire aussitôt qu'il m'aura donné l'exemple, et cette réponse, qui lui coupe la parole, paraît égayer mes gens.

Le 22 au soir, invités à marcher en avant, mes guides refusent, malgré l'engagement formel qu'ils avaient pris à cet égard en touchant leur salaire. Il faut, à ce qu'ils assurent, que Souwarora soit préalablement averti de notre arrivée. Deux d'entre eux resteront avec nous, un troisième se rendra auprès du chef. Presque aussitôt après le départ de ce messager, survient un officieux nommé Makinga. Il nous presse d'avancer au nom du docteur K'yengo, son frère adoptif. C'est grâce à ce dernier que Souwarora, d'abord très-inquiet à notre sujet, s'est déterminé à nous accueillir. Je reconnais ce Makinga pour un de mes anciens porteurs, qui s'était proposé, à Sorombo, pour remplir avec Baraka la mission dont ce dernier n'avait définitivement pas voulu se charger auprès de Souwarora; sur notre refus, il est parti seul pour aller prévenir le docteur K'yengo, et c'est bien évidemment à l'intervention de ce dernier que sont dues les démarches faites auprès de moi par le chef de l'Ousoui. Makinga, du reste, ne se bornait pas à ces communications et, quand je voulus partir, dans la matinée du 23, il prétendit, lui aussi, me soumettre à la taxe. Mes protestations énergiques et mon recours à l'officier du district me débarrassèrent momentanément de lui.

Le 24, après de longs circuits dans une vaste forêt, nous débouchâmes dans une des portions cultivées de l'Ousoui, composée de collines aux croupes rondes, que recouvrent des broussailles partout où la main de l'homme n'a pas transformé le terrain. Les petits villages à huttes gazonnées n'y sont point entourés d'une boma, mais simplement cachés dans de vastes plantations de bananiers. On y trouve beaucoup de bétail élevé par des Vouahouma qui se refusent à nous vendre leur lait, donnant pour raison que nous mangeons de la volaille et une sorte de fève appelée *maharagoué*.

25 oct. *Chez Vikora.* — On se rappelle peut-être Sirboko, notre hôte de Mininga, et le meurtre commis par lui sur la personne d'un des chefs indigènes. Ce dernier était précisément le père de Vikora qui, en souvenir de cet acte, se montre habituellement très-rigoureux à l'égard des trafiquants. Il s'abstient cependant de nous molester, en vertu des ordres exprès de Souwarora qui nous mande, par le retour de notre messager, de venir le trouver au plus vite.

26 oct. *Chez Karivouami.* — Ces bons procédés du chef de l'Ousoui nous ayant mis en joie, nous avions gravi lestement la montagne de N'yakasenyé, lorsqu'en arrivant au sommet, nous nous trouvâmes en face d'un gros détachement qui exigeait le prix du passage. Souwarora s'était ravisé, à ce qu'il paraît, sous l'influence dominante de deux de ses principaux officiers, — Karivouami, chez lequel nous étions, et Virembo, qui habite à deux marches en arrière, — tous deux en ce moment auprès de leur chef. N'ayant rien de mieux à faire, j'ordonnai de former le camp et je dépêchai Nasib à « Sa Hautesse » pour lui adresser de ma part les représentations les plus pressantes, non celles d'un simple marchand, mais d'un prince son égal, venu pour remplir une mission amicale auprès de lui et de Roumanika. Tandis que le soir même, pour attendre avec plus de patience le retour de mon ambassadeur, je m'occupais de quelques observations astronomiques, d'audacieux voleurs se glissèrent parmi les broussailles qui entouraient le camp, et vinrent accoster deux de nos femmes, sous prétexte de leur demander ce que je faisais. Sans méfiance, elles répondaient à leurs questions, lorsque ces misérables se jetèrent sur elles et disparurent après les avoir dépouillées de tous leurs vêtements. Elles furent obligées, pour rentrer au camp, de passer sous mes yeux dans un état de nudité complète. J'avais souffert patiemment, jusque-là, quelques larcins de peu d'importance qui se renouvelaient à peu près toutes les nuits, mais cette fois, je trouvai la hardiesse un peu forte, et j'ordonnai de tirer sur tous les déprédateurs qui se montreraient aux environs. Cette consigne, ponctuellement exécutée, eut de prompts résultats. Dans la nuit du 26 au 27, un de nos larrons reçut une blessure qui nous permit le lendemain matin de suivre jusqu'à une certaine distance ses traces ensanglantées, et dont il mourut, à ce qu'on nous dit, quelques heures plus tard.

Je m'attendais à des difficultés, mais les « anciens » du pays vinrent au contraire me rendre hommage. Cet acte de vigueur les avait d'autant plus frappés que le voleur en question était un sorcier jusqu'alors réputé invulnérable. Ceci du reste n'empêcha pas de nouvelles tentatives. L'endroit où nous étions fourmillait de gens disposés à s'approprier le bien d'autrui. Quelques-uns de mes hommes, attirés dans des huttes écartées sous prétexte d'invitation à dîner, y furent dépouillés de tous leurs vêtements. Plusieurs nuits de suite, notre camp fut assailli à coups de pierre. Il fallut de nouveau recourir aux grands moyens. Un de ces bandits fut tué, deux autres blessés grièvement

Nasib était revenu, nous apportant de la part de Souwarora des paroles de sympathie. Toutefois, ce chef se déclarait hors d'état d'intervenir dans le règlement des taxes réclamées par ses officiers. — « Pour lui-même il ne demandait rien et comptait sur notre visite aussitôt que nous serions affranchis, en sacrifiant quelques bagatelles, de ces exigences subalternes. » Ces vains compliments ne me dissimulaient pas la vérité. Je savais à merveille que les agents inférieurs de Souwarora prélevaient à peine un pour cent sur le produit de leurs rapines; tout le reste allait dans la caisse royale. Il ne restait qu'à se tirer le plus tôt possible de ces mains rapaces. Je me mis donc en mesure de faire partir un messager pour le palais de Roumanika, dans l'espoir que ce chef voudrait bien m'envoyer sa « masse » pour nous tirer de l'Ousoui, comme celle de Souwarora nous avait tirés du Bogoué. Puis, je me débattis comme je pus avec Karivouami, chargé de régler le hongo pour son compte et pour celui de son collègue. La discussion dura toute la journée du 28 et celle du 29. Elle n'était pas terminée, tant s'en faut, lorsque Bombay revint du camp de Masoudi (le négociant arabe dont j'ai déjà parlé plusieurs fois) dans un état de jubilation tout à fait extraordinaire : — « Par un hasard des plus singuliers, disait-il, j'ai pu voir dès les premières vingt-quatre heures le grand Mkama lui-même, auprès duquel Masoudi demande vainement à être admis et qui, depuis quinze jours, malgré des instances quotidiennes, lui fait attendre le règlement de son tribut.

— A la bonne heure, lui dis-je; mais aurons-nous une audience?

— Ceci, je l'ignore, me répondit-il. Souwarora était si com-

plétement ivre qu'il n'a pu comprendre un seul mot à ce que je lui disais de votre part.

— Pourquoi donc se tant féliciter?

— Je l'ai vu, vous dis-je, et cela dès le premier jour, tandis que Masoudi, après tant et tant de délais, n'a pas encore obtenu la même faveur. »

Nasib semblait tout aussi émerveillé que Bombay : — « Vous ne connaissez pas, me dit-il, l'étiquette dont s'entourent ces rois Vouahouma; ils ne ressemblent en rien à ceux que vous avez pu voir dans l'Ounyamouézi ou partout ailleurs; ils ont des officiers et des soldats comme Saïd Majid, le sultan de Zanzibar.

— Hé bien, repris-je, m'adressant à Bombay, comment avez-vous trouvé Souwarora?

— C'est un fort bel homme, répondit-il; tout à fait la taille et la figure de Grant : si Grant était noir, vous ne les distingueriez pas l'un de l'autre.

— Est-ce que ses officiers se trouvaient dans le même état que lui?

— Certainement; ils s'étaient grisés tous ensemble. Le pombé circule par-là du matin au soir.

— Et on ne vous a pas fait boire?

— Si fait, certes, répliqua Bombay, dont le sourire narquois mit au jour sa double rangée de dents taillées en pointe. Ils ont *essayé*.... Après quoi, ils m'ont fait voir l'emplacement assigné à votre camp.... Ce n'est pas dans le palais, mais au dehors, dans un endroit où il n'y a pas un arbre.... La résidence n'a rien qui promette beaucoup.... »

Il fallait pourtant en finir avec le damné hongo. Bombay fut chargé de faire accepter aux deux chefs, à la place des étoffes qu'ils demandaient et que je n'avais pas, un équivalent en fil d'archal. Lorsque tout fut conclu, — et au moment où j'allais me mettre en marche, — Vikora, dont je ne m'occupais plus, se présenta tout à coup, armé de prétentions égales à celles de ses collègues. La journée du 30 fut encore perdue à me débattre pour lui faire accepter moins qu'ils n'avaient reçu. L'affaire ne fut terminée que le lendemain matin (31) où, après être descendus dans une vallée fangeuse et lorsque nous eûmes gravi une seconde montagne, nous vîmes enfin devant nous le palais de Souwarora. Sise au fond de la vallée d'Outhoungou, cette habitation dont les clôtures embrassent une vaste étendue de terrain,



Vallée d'Outhoungou.

ne laisse pas de produire un effet assez imposant. Une triple haie d'arbustes épineux lui sert de rempart. La hutte du chef (auquel je ne donne pas le nom de roi, parce que la souveraineté du pays me semble ici partagée) est trois fois aussi grande qu'aucune des autres; elle est au fond de l'enceinte, dans un endroit bien à part, tandis que les habitations réservées à ses officiers et aux gens de sa maison se groupent de distance en distance, séparées les unes des autres, de manière à permettre l'installation du bétail qu'on fait rentrer chaque nuit.

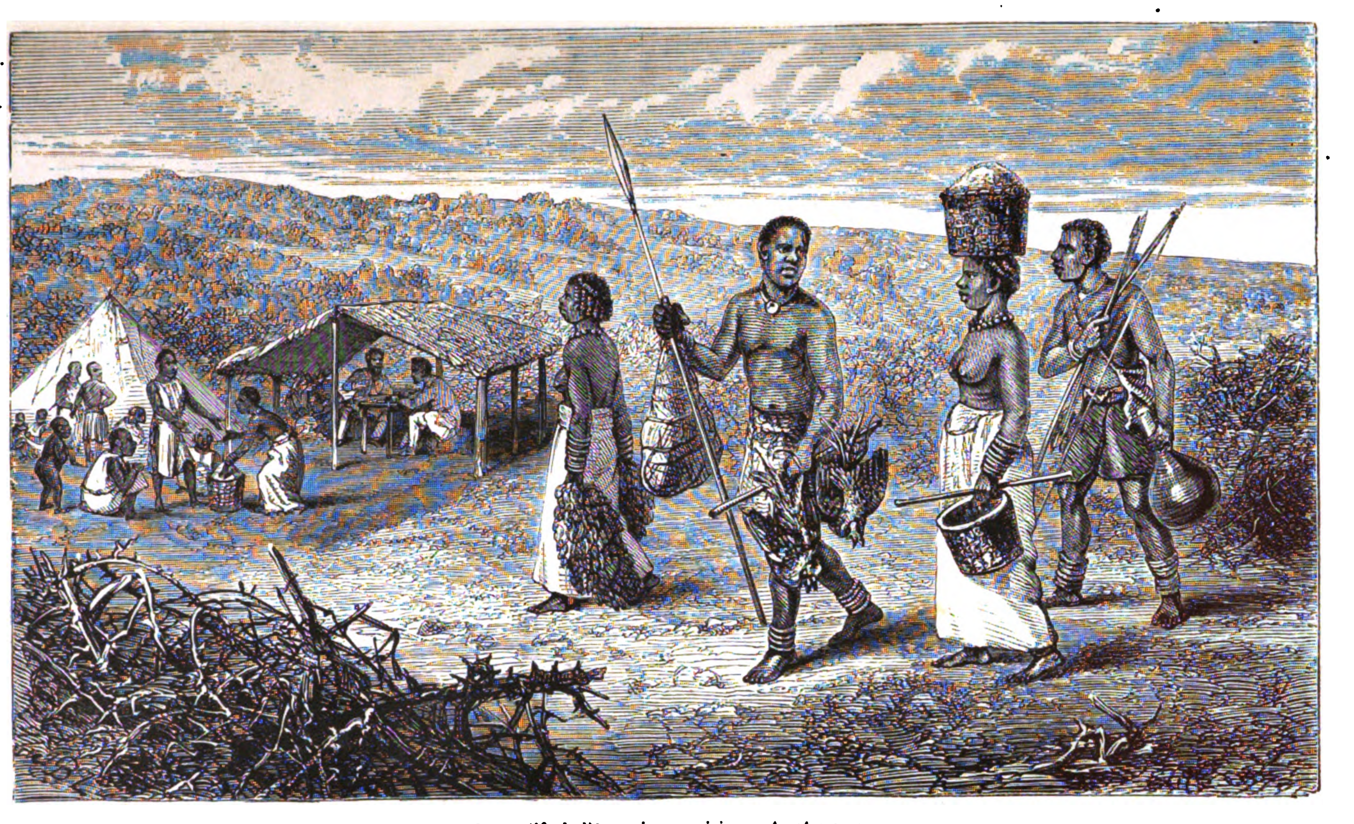
Makinga vint encore nous ennuyer de ses réclamations et, bien qu'étranger comme nous, se permit de telles importunités que Grant fut obligé de lui montrer les dents. Vikora, l'éternel Vikora, dont je me croyais délivré, reparut également dès que nous eûmes installé notre camp près de celui de Masoudi, à deux *milles* environ du palais, dans le voisinage des huttes occupées par le général en chef des troupes de Souwarora. Je l'envoyai promener sans trop de cérémonie. Masoudi et les autres Arabes qui voyageaient avec lui vinrent me demander ce que je pensais des taxes du pays. Leur hongo, réglé le jour même avec Souwarora, se soldait par quatre-vingts paquets de fil d'archal, cent vingt mètres d'étoffe et cent trente livres de verroteries, sans compter les présents ou « bonnes mains » largement distribués aux grands officiers de la couronne. Informé de ce que j'avais payé, Masoudi s'étonna que j'eusse pu m'en tirer à si bon compte. Dès le lendemain (1er novembre), ses compagnons et lui partirent pour le Karagoué. Depuis plus d'un an qu'ils avaient quitté Kazeh, ils n'avaient pu, malgré leurs efforts, traverser les contrées qui les séparaient de ce pays inabordable. Dans la vallée fertile où ils nous laissaient, les provisions ne manquaient pas; elles affluaient au contraire de tous les côtés, apportées par les indigènes qui d'ailleurs, vêtus comme les Vouanyamouézi, fixent de plus autour de leur taille un jupon, une espèce de *kilt* en peaux de bêtes façonné avec beaucoup d'élégance. Il était au reste difficile de déterminer ici le véritable type de la race locale, vu l'extrême variété de traits qui résulte du continuel mélange de la population aborigène avec les Vouahouma et les Vouanyamouézi. Nulle part je n'ai rencontré, chez les individus de l'un et de l'autre sexe, autant d'yeux brun-clair.

Dans la soirée, un habitant de l'Ouganda, nommé N'yam-

gundou, vient nous faire une visite de politesse. Il a pour vêtement un large surtout fait d'une quantité de petites peaux d'antilopes, prises sur des sujets très-jeunes, souples comme du chevreau, et cousues ensemble avec autant de soin que si elles eussent passé par les mains de nos gantiers. A notre grande surprise, les manières du personnage sont en parfait rapport avec les soins qu'il semble prendre de son extérieur, et nous sommes tous enchantés de lui, bien qu'il ne puisse être compris que de Nasib, lequel déclare l'avoir connu précédemment. C'est le frère de la reine douairière de l'Ouganda, député par Mtésa, qui règne actuellement sur cette contrée, pour venir demander en mariage la fille de Souwarora, renommée à cause de sa beauté merveilleuse. N'yamgundou et les officiers qui complètent le personnel de l'ambassade, retenus ici depuis plus d'un an, ont vu mourir la jeune fille dont ils venaient solliciter la main; et Souwarora, dans la crainte où il est que le grand roi Mtésa ne tire vengeance de ces retards, cherche à conjurer sa colère en lui envoyant, aux lieu et place de la fille qu'il a perdue, un tribut suffisant en fils de laiton. Ceci m'explique l'acharnement avec lequel je me suis vu exploiter.

Le lendemain, autre visite. Sirhid se présente comme le plus grand personnage de l'État. C'est un jeune homme de bonne mine, chez qui se retrouvent les indices caractéristiques d'une origine Vouahouma. Son turban, les étoffes voyantes de son costume lui constituaient une toilette à grand effet; il s'exprime avec une douceur inusitée, et s'installe sur nos tabourets comme si l'usage de pareils siéges lui avait été familier dès son enfance. Je lui explique — avec toute la dignité d'un grand personnage poursuivi par une fortune contraire, — à quelles épreuves je viens d'être soumis. Il promet de tout redire à son maître et de faire en sorte que nous soyons traités avec moins de rigueur. Je voulus alors le charger pour Souwarora de quelques présents exceptionnels, dont je pris soin de mettre en relief l'importance et la rareté : un pistolet à cinq coups, une grande boite de fer blanc, etc.; mais lorsqu'il les eût examinés :

« Non, me dit-il, n'exhibez pas tout d'abord ces objets qui pourraient effaroucher le mkama; il les prendrait pour des engins de maléfice et me ferait couper la tête pour avoir osé les lui présenter. On ne sait ensuite ce qui arriverait.



Les natifs de l'Ousoui approvisionnant notre camp.

— Ne puis-je donc être admis à lui offrir mes hommages?

— Non, répondit Sirhid, il faut que je le voie au préalable; ce n'est pas un simple individu comme moi, et avant de recevoir quelqu'un il doit prendre toutes ses sûretés.

— Pourquoi donc ces invitations qui m'ont attiré chez lui?

— La nouvelle lui était arrivée que Makaka d'abord, puis Loumérézi, mettaient des obstacles à votre voyage, et curieux de savoir à quoi s'en tenir sur votre compte, il m'avait enjoint de vous dépêcher quelques hommes. C'est ce que j'ai fait, vous le savez, à deux reprises différentes. Il désire certainement vous voir, mais il n'aime pas que les choses se fassent avec précipitation. Sur les hommes qui n'ont pas, comme vous et moi, l'expérience du monde, la superstition conserve beaucoup d'empire. »

Sirhid ajouta qu'il demanderait pour nous une audience dans le plus bref délai possible; puis, prenant congé, il nous témoigna le désir d'emporter avec lui le fauteuil en fer sur lequel il s'était assis. Néanmoins, il se retira sans rien objecter quand nous lui eûmes dit que, n'étant pas habitués à nous asseoir par terre, nous ne pouvions nous priver de ce meuble.

Virembo se présenta le 3 avec de nouvelles réclamations, contre lesquelles Sirhid, survenu fort à propos, nous fournit lui-même d'excellents arguments; mais, à peine Virembo parti, l'habile diplomate nous fit entendre « que lorsqu'il s'entremettait pour le compte des négociants arabes, ils ne manquaient jamais de le récompenser par quelques présents. La moindre bagatelle suffirait; mais, en fait de bagatelles, c'était aux étoffes qu'il donnait la préférence. »

Mon embarras était d'autant plus grand que tous nos tissus communs se trouvant épuisés, il nous restait seulement, — et Sirhid le savait bien, — des articles de qualité supérieure. Je me résignai cependant, pour ne pas perdre le bénéfice d'une intercession puissante, à faire le sacrifice des *shoukkas*[1] premier choix que je tenais en réserve. En échange, il m'envoya deux chèvres; mais à peine avions-nous réglé cette petite affaire, qu'il m'annonça son départ presque immédiat. Souwarora l'envoyait, comme le médecin le plus éminent de son royaume,

1. Mesure d'étoffes : un mètre soixante centimètres.

auprès d'un malade de sa famille : — « Mon frère Karamboulé, ajouta-t-il, restera chargé pendant mon absence, qui doit durer cinq jours, de tout ce qui concerne le règlement de votre hongo; mais la négociation ne pourra commencer que demain; car il faut, avant tout, que j'aie vu Souwarora. »

La surprise n'avait rien d'agréable. En revanche, nous reçûmes la visite quelque peu intéressée d'un natif de l'Ouganda, Irungou, — fort beau garçon, par parenthèse, — lequel nous affirma de nouveau que le roi Mtésa désirait ardemment nous voir. J'aurais voulu que ce personnage consentît à nous servir de guide; mais il refusa d'attendre que notre hongo fût réglé, se bornant à nous offrir de laisser derrière lui, si nous le désirions, quelques hommes de sa suite : leur présence devait intimider Souwarora et le mettre en demeure de nous expédier plus promptement.

Je proposai ensuite à Irungou de lui confier une carabine-revolver, fabriquée dans les ateliers de Colt, que je voulais envoyer à son roi comme gage de mon empressement à me présenter devant lui: mais il refusa de s'en charger, et cela par les mêmes raisons que m'avait données Sirhid. Un couteau et diverses curiosités, que je voulus successivement lui remettre, effarouchèrent au même degré sa prudence diplomatique; et comme je tenais infiniment à me faire précéder par un présent quelconque destiné à me frayer la route, il fallut se rabattre sur un méchant mouchoir de poche, en cotonnade rouge, dont la valeur n'exédait pas douze sous, mais qui trouva grâce aux yeux de l'ambassadeur. Irungou s'étonnait, du reste, que je n'eusse pas préféré, pour arriver dans l'Ouganda, la route la plus directe, celle qui traverse le pays des Masai. Je lui rappelai qu'une caravane arabe, parvenue dans cette direction à la frontière de l'Ouganda, — et retenue par suite de quelques incidents politiques dans la région dont il me parlait, — s'était assez mal trouvée du séjour forcé qu'elle y avait fait. Il fut obligé d'en convenir; mais, selon lui, ceci tenait à des circonstances exceptionnelles. — « Le Masai s'était pacifié depuis lors, et Mtésa, qui désirait vivement ouvrir par cette voie des communications avec la côte, me fournirait, pour revenir par là, autant d'hommes que j'en voudrais emmener. »

Je connaissais à cet égard les intentions de Mtésa, intentions

plusieurs fois manifestées aux trafiquants arabes, et dont ils n'avaient pas manqué de m'entretenir; mais je n'en fus pas moins satisfait de me les voir confirmer par son ambassadeur, car j'avais écrit à la Société géographique, — avant de quitter le Bogoué, — que si je trouvais M. Petherick dans l'Ouganda ou à l'extrémité nord du N'yanza, j'essayerais, la question de l'origine du Nil se trouvant ainsi vidée, de regagner Zanzibar en traversant le Masai. J'aurais voulu faire revivre à mon profit une ancienne coutume des rois de l'Ouganda qui, lorsqu'une visite leur était annoncée, envoyaient jusque dans le Karagoué le nombre de porteurs nécessaire pour les bagages du voyageur et je priai Irungou de dire à Mtésa « qu'il me faudrait au moins une soixantaine d'hommes; » sur sa promesse formelle de transmettre ma requête, je lui octroyai les verroteries qu'il était venu me demander.

Du 4 au 6 novembre. — Karamboulé nous enjoint de préparer notre tribut, et mes gens se mettent en besogne pour se conformer à ses instructions. Mais le lendemain nous apprenons que, sous prétexte de maladie, il ne s'est même pas rendu au palais. Aussi, poussé à bout par tant de déceptions successives, je lui fais dire que « s'il ne tient pas sa promesse, je m'ouvrirai de force l'accès de la résidence royale. » Ceci donne lieu à de nouveaux débats, où reparaissent les exigences de Virembo et de Vikora. Je ne pourrai, semble-t-il, parler à Souwarora que lorsque ces bandits subalternes m'auront exploité à leur complète satisfaction. Chaque journée de retard constituant en elle-même un impôt très-lourd, je me vois réduit à céder encore. Karamboulé réclame ensuite le prix de son entremise, et je m'estime heureux d'entamer la négociation au prix d'une de ces couvertures rouges appelées *joho* et de cinq fils de mzizima, équivalant à cinquante fils de perles blanches communes.

8 *et* 9 *novembre.* — Un grand désordre se met dans le camp, où l'ivrognerie engendre mainte et mainte rixe. Nous sommes de plus harcelés par les Vouasoui, qui envahissent notre hutte pour nous regarder manger, et mendient nos restes avec une merveilleuse effronterie. Ils ne connaissent pas ce fameux *bakhshish*[1],

1. Présent.

si usité en Orient; mais ils tendent leurs mains, se frottent le ventre, et répètent jusqu'à satiété le mot *kaniviani* (mon ami). Impossible, cependant, de garder rancune à ces enfants naïfs : nous leur jetions quelquefois de l'eau pour les éloigner, mais ils revenaient aussitôt, tournant la chose en plaisanterie.

Dix jours s'étaient écoulés (le 10) sans que nous fussions arrivés à rien, — ce qu'il fallait attribuer, selon Karamboulé, aux préoccupations militaires de Souwarora, qui rassemble des troupes pour aller châtier un de ses officiers, lequel refuse d'acquitter les taxes dues au trésor et veut transformer en royaume indépendant la province qu'il était chargé d'administrer. A minuit, cependant, je vis arriver Karamboulé, qui venait en grand émoi m'apprendre que je pourrais, dès le lendemain matin, régler définitivement avec Virembo le tribut à payer : Souwarora, complétement absorbé par ses soins guerriers, ne pouvait cette fois nous donner audience. Mais, avant tout, il fallait remettre à notre intermédiaire, pour lui et Sirhid, vingt paquets de fil de fer, trois *joho*, trois *barsati*[1], vingt cordons de mzizima, et mille de perles blanches. — Je dus encore m'exécuter.

11 *novembre*. — L'animosité qui existait sourdement entre Bombay et Baraka devait tôt ou tard amener une explosion. Bien que je l'eusse défendu, presque tous mes gens ont pris femme chemin faisant. Bombay lui seul était resté célibataire. Devenu amoureux d'une jeune fille qu'il avait vue au passage, il a eu le malheur de mettre Baraka dans sa confidence, et celui-ci, — bien assuré que son collègue n'arriverait pas gratuitement à la réalisation de ses vœux, — s'était mis à espionner de près toutes ses démarches. Bombay, en effet, pour satisfaire aux exigences de son futur beau-père, paraît avoir détourné, avec l'assistance de quelques-uns de mes gens, cinq paquets de fil d'archal, une couverture rouge, et cinq cents cordons de verroteries. Aujourd'hui, tous deux se sont grisés, et dans leurs violentes altercations la vérité s'est fait jour. Je la démêlai à grand'peine, à travers leurs explications contradictoires, mais Bombay a fini par convenir de ses torts, les rejetant sur la violence de sa passion, l'avidité du père de sa bien-aimée, l'exemple de ses camarades, etc. Au fond du cœur, tout en le blâmant, je ne pouvais

1. Nous rappelons ici que le barsati, appelé *kitété* par les indigènes, est une étoffe bleue à bandes rouges, la moins chère des cotonnades d'échange.



m'empêcher d'apprécier la sincérité de ses aveux; mais j'ai dû, — la bonne politique le voulait ainsi, — féliciter tout haut Baraka de la subtilité avec laquelle il avait surpris les larcins de son camarade, — larcins d'autant plus coupables qu'ils tournent au détriment de la communauté, puisque, les dépenses du voyage une fois payées, l'excédant des marchandises doit être fidèlement distribué entre tous mes compagnons. En réalité, Baraka n'est pas plus irréprochable que Bombay, et ce dernier n'a pas manqué de m'en fournir d'irrécusables preuves. J'ai tâché de les réconcilier l'un avec l'autre, bien décidé dorénavant à veiller moi-même sur mes verroteries.

12 *et* 13 *novembre*. — Bombay, complétement revenu à lui, s'est jeté à mes pieds, puis à ceux de Grant, protestant « que j'étais son Ma-pap (son père et sa mère), — qu'il me doit toute sa prospérité, — que s'il a péché, c'est faute de meilleurs enseignements, mais que si je lui pardonnais, etc., etc. » Puis, réconforté par quelques bonnes paroles, il s'est décidé à prendre pour femme la sœur de Sangizo, qu'on lui donne à crédit, et qu'il payera peu à peu sur ses salaires, promettant d'ailleurs de la restituer à son frère aussitôt que le voyage sera terminé.

Dans la soirée, les stipulations relatives au hongo royal ont été convenues avec Virembo et Karamboulé. Ils exigeaient soixante paquets de fil d'archal, cent soixante *yards* de merkani, trois cents cordons de mzizima, et cinq mille de perles blanches, — ce que j'ai fait réduire à cinquante paquets de fil de fer, vingt pièces d'étoffes choisies, cent cordons de mzizima, et quatre mille de *koutouamnasi*[1], mes verroteries blanches étant tout à fait épuisées. Souwarora, qui persiste à ne pas nous recevoir, nous promet en revanche un meilleur accueil à notre retour de l'Ouganda; il ne se doute évidemment pas que j'ai formé le projet bien arrêté de ne point traverser un pays où j'ai subi tant d'exactions humiliantes et des traitements si peu en rapport avec les invitations pressantes qui m'y avaient attiré. Je n'ai pas manqué de laisser voir mon mécontentement aux deux

1. Cette espèce de verroterie qu'on appelle aussi *nili* (nili veut dire verre, *koutouamnazi* veut dire feuilles de cocotier), est une petite perle de verre transparente. Le prix varie de six à onze dollars les trente-cinq livres, ou la *frasilah*, pour parler la langue du pays. Le *nili* est très en faveur dans l'Oujiji, et reçu avec plaisir, en petite quantité, sur toute la ligne du centre.

négociateurs, mais ils se sont empressés de changer de sujet, en réclamant les cadeaux que l'usage attribue aux Vouahinda ou Vouanawanis (les enfants du roi). Je m'en suis tiré avec trénte-quatre paquets de fil de fer et six pièces d'étoffes premier choix.

15 nov. *Kitaré.* — Une escorte d'officiers nous est assignée, qui veillera sur nous jusqu'à la frontière. C'est un grand honneur, sans doute, mais nous le devons principalement à la terreur superstitieuse que nous vaut notre réputation de sorcellerie. Peu nous importe, au surplus : l'essentiel est de trouver devant nous une hospitalité moins rapace.

En gravissant les hauteurs qui dominent la vallée d'Uthoungou, nous rencontrons sur notre route des *cairns* ou *tumuli*, auxquels il est d'usage que chaque voyageur ajoute une pierre. Sur l'origine de ces monuments, qui rappellent les gal-gal, les menhirs, les dol-men de l'époque druidique, je n'ai pu me procurer aucuns renseignements positifs; je suis cependant frappé de ce fait, qu'ils se montrent à moi dès que j'aborde une contrée appartenant exclusivement aux Vouahouma, et que je les ai vus précédemment dans le pays des Somals, qui, très-certainement, à une époque antérieure, fut gouverné par un rameau détaché de la race abyssinienne. L'officier du district où nous campons, bien qu'il réside à dix *miles* de nous, envoie réclamer la taxe à laquelle il prétend avoir droit. Je m'exécute après quelque résistance, mes guides s'étant engagés à me garantir contre toute réclamation ultérieure.

16 nov. *Vihembé.* — Pressant le pas et avec la gaieté de l'oiseau qui s'envole, nous sommes arrivés, au sortir d'une belle forêt, à l'entrée d'une vallée profonde qui porte le nom de Lohougati. Sans nous être donné le mot, et par un mouvement instinctif, la caravane entière s'arrête devant l'imposant tableau qui s'offre tout à coup à ses yeux. Au fond de cette vallée, couverte d'épais ombrages, un courant d'eau limpide s'élance dans la direction du N'yanza. Une végétation luxuriante et variée, des arbres magnifiques parmi lesquels se distingue le gracieux palmier qui porte le nom de *pandana*, des jardins de bananiers, des plants énormes d'indigo sauvage et de chardons, font de ce coin de terre une espèce de paradis touffu, par de là lequel on entrevoit une rangée de cônes rougeâtres aux sommets dénudés, sillonnés du

haut en bas de longues traînées blanches, et qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à des volcans récemment ouverts; — plus loin encore, et dominant le tout, sont les collines du Karagoué et du Kishakka, tapissées d'herbages opulents.

Au moment où nous reprenons notre marche, le sentier que nous suivons est traversé tout à coup par un oiseau appelé *khougota*, ce que le vieux Nasib proclame, avec un enthousiasme naïf, comme un présage certain de voyage heureux. Après avoir passé la rivière, nous recevons, assis sur ses bords, la visite des habitants du vallon. Jamais je n'ai vu nudité si complète que la leur. Les jeunes filles elles-mêmes, parvenues à l'âge de puberté, s'exposaient hardiment à nos regards, sans la moindre arrière-pensée de mal. De là, nous arrivâmes à l'établissement de Vihembé, le dernier qu'on rencontre avant de franchir les limites de l'Ousoui. Nos guides avaient droit à un salaire que Nasib fixa lui-même. Mais nous restâmes sourds aux réclamations du « beau-père, » que Bombay avait désappointé dans ses espérances, et qui, lui aussi, réclamait un dédommagement. Le messager qu'il nous avait dépêché nous menaçait aussi des vengeances de Souwarora, mécontent du hongo stipulé par ses subalternes. Ce prince nous ordonnait de revenir sur nos pas, — « et si nous nous permettions d'enfreindre à cet égard sa volonté souveraine, nous allions rencontrer une armée qui nous barrerait le passage. » Inutile de dire que ces vaines paroles ne nous arrêtèrent pas un instant.



VIII

LE KARAGOUÉ.

Remarques géologiques. — Un lac. — Souvenirs du Thibet. — Une jeune mariée. — Accusation de sorcellerie. — Les baguettes géographiques. — Un orchestre de voyage. — Conjectures. — Un messager inexact. — Réception royale. — La question du lait. — Proposition homicide. — Chronique de la cour. — Les frères ennemis. — Embonpoint forcé. — Prodigalités bien entendues. — Une enquête topographique. — Ambassade à Mtésa. — Le miracle du docteur K'yengo. — Une coquette et deux rivaux. — Excursion au petit Windermere. — Un sacrifice humain. — Prodiges politiques. — Audience de cérémonie. — Exploits de chasse. — Plan, coupe et circonférence d'une beauté noire. — Les anthropophages. — Premiers indices du voisinage de l'Égypte.

17 nov. *Vigara.* — Heureuse journée, qui nous délivre de bien des soucis. Nous sommes quittes de nos soi-disant protecteurs, les Vouasoui, et d'ici au Karagoué, nous n'aurons à nous débattre que contre des animaux sauvages sur ce territoire neutre, autant vaut dire inhabité, qui sépare les deux pays; nous pouvons donc espérer quelque répit à ces extorsions systématiques dont nous avons tant souffert.

La constitution géologique du district me paraît assez curieuse. Les sommets coniques de ses vertes collines, exerçant une pression centrale sur leurs couches intérieures, mettent en relief, sur leurs pentes rapides, des protubérances argilo-sablonneuses zébrées de pourpre et de blanc. Au pied de ces mêmes collines, des blocs de quartz et d'autres roches ignées sont accumulées dans les bas-fonds, et des conglomérats de gravier rouge indiquent bien évidemment la présence du fer. Le sol lui-même rappelle,

par sa richesse et ses teintes rougeâtres, celui de notre beau Devonshire.

A peine campés sous un bouquet d'arbres, nous voyons arriver à nous l'officier chargé par Roumanika de nous aider à sortir de L'Ousoui. Nasib, qui retrouve un ami d'autrefois dans ce personnage nommé Kachouchou, rayonne littéralement de joie et cette circonstance favorable lui apparaît comme l'accomplissement des heureux présages qu'il nous signalait hier. Les instructions données à Kachouchou sont en effet très-libérales. Partout où nous ferons halte, les officiers de chaque village sont tenus de nous fournir des aliments aux dépens du roi. Dans le Karagoué, aucune taxe n'est levée sur les étrangers. L'échange des présents est seul permis.

Trompés hier par la vue d'une vaste nappe d'eau qui, du haut d'une montagne, nous apparaissait dans le lointain, nous nous supposions en présence du N'yanza lui-même, tandis qu'en réalité nous avions devant nous le Louérou-lo-Ourigi, un lac à part qui rejoint le Victoria N'yanza par une brèche dans les montagnes et par la rivière Kitangoulé. On nous affirme qu'autrefois la vallée de l'Ourigi était entièrement recouverte d'eau; à cette époque, on voyageait en bateau sur les basses terres que nous avons traversées à partir de l'Ousoui et les collines en dos d'âne que j'ai tout à l'heure décrites, formaient une chaîne d'îlots plus ou moins séparés. Mais le pays s'est desséché peu à peu, et le lac d'Ourigi s'est transformé en un marécage peu important. On reporte la date de ce phénomène à la mort du feu roi Dagara.

Notre marche d'hier m'a rappelé bien des jours heureux que j'avais passés jadis, parmi les Tartares, dans la vallée du Thibet où coule le fleuve Indus. J'accorderais cependant au pays où je suis une supériorité pittoresque : sur des pentes plus hautes croît une herbe plus épaisse; elles se couronnent de fourrés d'acacias où se réfugient les rhinocéros blancs et noirs; dans les parties basses du vallon errent au hasard, comme le kiyang et le yak apprivoisé du Thibet, des troupeaux de *hartebeests* et de magnifique bétail. Puis enfin, pour ajouter à cette joie des yeux, nous sommes reçus avec une hospitalité prodigue, conformément aux ordres du roi. L'officier du village nous amène des moutons dès qu'il nous sait arrivés. Les patates douces, la volaille, affluent

vers le camp, et nous en sommes quittes pour quelques mètres de lainage rouge qu'on reçoit avec gratitude, sans nous rien demander de plus.

19 nov. *Second Ourigi.* — Plus nous avançons, plus se manifeste le bon ordre de ce pays, la courtoisie des chefs à qui nous avons affaire; une liberté complète nous est assurée, et j'en profite pour chasser à droite et à gauche sur les hauteurs les plus voisines. J'ai tué un florikan, précieuse ressource pour notre pot au feu, plus un rhinocéros blanc, le premier que j'aie vu, et dont j'aurais épargné la vie si j'avais su que personne n'en voudrait manger. Les enfants nous apportent, par centaines, des moineaux à vendre, ce qui me rappelle certaines histoires qu'on m'avait faites jadis sur le Karagoué, où ces oiseaux, me disait-on, pullulent en si grand nombre que, pour sauver les récoltes et ne pas mourir de faim, les habitants en sont réduits à semer une espèce particulière de blé, que son amertume soustrait à la voracité de ces innombrables déprédateurs. Ceci m'est entièrement confirmé. Le soir, occupé d'observations astronomiques, je vois passer près de moi, non sans quelque surprise, un long et bruyant cortége en tête duquel est portée, sur les épaules de trois ou quatre hommes, une jeune fille roulée dans une enveloppe de cuir noir. Des informations que j'ai prises, il résulte que c'est une mariée du matin qu'on va déposer ainsi en paquet sur le lit de son époux; on ne se donne cette peine toutefois que pour celles qui sont réputées vierges. D'après certains récits qui parviennent à mes oreilles, Masoudi, le négociant arabe dont j'ai parlé, a fait tout au monde pour détourner Roumanika de nous recevoir, et peu s'en est fallu qu'il n'ait réussi, en nous représentant comme des sorciers très-dangereux. Heureusement nous arrivions avec la recommandation de Mousa, et Roumanika — nous l'avons dit ailleurs — se considère comme lui devant la couronne. Ce motif a fait prévaloir les remontrances de nos partisans.

20 nov. *Khonzé.* — Le chef de ce village, un vieillard nommé Mouzégi, m'affirme du plus grand sérieux qu'il a vu le temps où on allait en bateau d'ici à Vigoura; le poisson, les crocodiles de la Kitangoulé remontaient jusqu'au lac sur les bords duquel nous sommes; mais le vieux roi ne fut pas plutôt mort que les eaux baissèrent, Sa Majesté voulant, ceci est clair, laisser des regrets

éternels à sa postérité la plus reculée. Après de mutuels présents, cet « ancien » me donne sur les pays environnants une foule de détails précieux; il se sert pour cela d'un bâton couché par terre, dans la direction du sud au nord, lequel représente la route que nous allons suivre; des baguettes de diverses longueurs, horizontalement placées, indiquent les distances relatives de chaque localité. Cette géographie primitive, revue et corrigée avec soin, me fournit d'utiles renseignements pour les pays situés à l'est et à l'ouest de notre route.

21 nov. *Camp de Kiwéra.* — Nous quittons les bords de l'Ourigi actuel, pour marcher quelque temps encore dans ce qu'on nous dit être son ancien lit. L'abondance et la variété du gibier rendent le voyage tout à fait amusant. Les rhinocéros sont en tel nombre et si effrontés, qu'en mainte et mainte occasion ils nous barrent littéralement le passage. Il est très-divertissant, en pareille occasion, de voir nos intrépides Vouangouana s'avancer par détachements de trois ou quatre vers ces irrévérents animaux; puis, quand ils ont lâché leur volée, s'enfuir d'un côté, tandis que le gibier se sauve de l'autre. Nous sommes rejoints après le coucher du soleil par le docteur K'yengo, porteur du tribut extraordinaire (fils d'archal et fils de laiton) que Souwarora expédie au grand roi Mtésa, comme équivalent de la défunte princesse que ce dernier voulait épouser. Il est entendu que nous voyagerons de conserve jusqu'à Uthenga.

22 nov. *Uthenga.* — Opulente vallée qu'entourent, à une hauteur de plus de mille pieds, des montagnes escarpées, partout revêtues d'une végétation qui fait songer à celles d'Écosse. Dans le bas, les arbres sont magnifiques, et on y voit de riches cultures parmi lesquelles prévaut, nous dit-on, celle du bananier. Malgré cette apparente fertilité, les Vouanyambo qui habitent là de misérables huttes paraissent tout à fait pauvres. Sait-on qui nous trouvons installé dans le village?... Irungou, l'officier de l'Ouganda!... Au lieu de porter mon présent à Mtésa, comme il l'avait promis, le drôle a trouvé bon de s'arrêter chez les Vouanyambo, dont il exploite largement la docilité, se grisant à loisir de cet excellent vin de bananes qu'ils appellent *marwa*, mais qui est désigné plus généralement sous le nom de pombé. Il ne demanderait pas mieux que de me soutirer un supplément de rassade, et, voyant que je ne me laisse plus prendre à ses ruses,

il essaye de se faire un titre à notre reconnaissance, en mettant ses tambours et ses fifres à notre disposition pour égayer notre marche. C'est là un privilége particulier à sa race, et dont jouissent, soit chez eux, soit à l'étranger, les Vouakoungou[1] de l'Ouganda.

23 nov. *Rozoka.* — En quittant la vallée de l'Uthenga, nous sommes montés au sommet du N'yamwara, où nous avons apprécié pleinement, à quelque cinq mille pieds du niveau de la mer, les bénéfices d'une pareille altitude. Descendus dans la vallée de Rozoka, Kachouchou nous déclare qu'il va prendre les devants, son maître désirant savoir d'avance où nous préférons nous établir. Le choix nous est donné entre son palais, un point quelconque à l'extérieur de l'enclos et le village de Kufro, où les Arabes ont un dépôt commercial sur la route directe de l'Ouganda. Tant de politesse a bien le droit de nous surprendre, et nous tâchons d'y répondre convenablement. Notre ami Kachouchou, gratifié par nous d'un rouleau de fil de cuivre, dira de notre part à son maître que notre unique objet est de le voir, lui et les autres grands monarques de la contrée. Nous accepterons tous les honneurs qu'il voudra bien nous conférer, mais nous ne faisons pas le commerce et nous n'avons, par conséquent, aucun rapport avec les Arabes.

24 nov. *Katawanga.* — Nous arrivâmes le lendemain à la rencontre de deux routes, et, tandis qu'Irungou, suivi de ses tambours, de ses fifres, de ses amazones, prenait, avec les porteurs du hongo de Souwarora, celle qui conduit à Kufro, nous continuâmes à marcher dans la direction du palais. J'étudiais, chemin faisant, la formation géologique de ces hauteurs composées principalement d'une argile sablonneuse tantôt bleue, tantôt de couleurs alternantes, et au flanc desquelles on voit se dresser çà et là, comme de longues murailles blanches, des tranches de quartz sans mélange. Tout semble indiquer que ces terrains, ainsi amalgamés quand le sol était bas, se sont élevés graduellement de manière à faire de ces montagnes l'axe du centre du continent; ce qui leur assigne, selon toutes les probabilités, l'origine la plus ancienne.

A quelques *miles* du palais, nous reçûmes ordre de faire halte

1. Chefs et anciens de tribus.

pour attendre le retour de Kachouchou. Mais à peine nous étions-nous arrêtés dans un bosquet de plantains, où la fabrication du pombé se faisait sur une large échelle, que notre ex-guide accou rut pour nous témoigner tout l'empressement que le roi mettrait à nous accueillir; nos gens, cependant, éprouvaient une invincible répugnance à se remettre en route, retenus qu'ils étaient par le charme tout-puissant de la bière nouvellement brassée. Bombay et Nasib partirent donc seuls pour aller offrir nos excuses, et nous les vîmes revenir dans la soirée avec un grand pot de pombé, plus un paquet de tabac, première qualité, que Roumanika nous recommandait de réserver pour notre usage particulier. Le fait est que l'un et l'autre, d'un mérite supérieur, ne faisaient aucun tort à leur royale origine.

25 nov. *Weranhanjé.* — C'est le nom d'une montagne dont la cime herbue est à cinq mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer. En descendant un peu le long de ses rampes, nous aperçûmes tout à coup ce qui nous parut d'abord un gros bouquet d'arbres (lat. S. 1° 42′42″, long. E. 31° 1′ 49″). A quelques quinze cents pieds au-dessous, une belle nappe d'eau reposait dans un pli de la montagne ; le bouquet d'arbres, au fait et au prendre, était l'enclos, ou si l'on veut, le parc du palais. Quant au lac, faute d'un nom indigène, je le baptisai « le petit Windermere[1], » à cause de la ressemblance que Grant lui trouvait avec celui de nos lacs qu'on appelle ainsi. C'est un de ces nombreux réservoirs, où viennent se concentrer les eaux des montagnes environnantes, pour s'écouler ensuite dans le Victoria-N'yanza par le lit de la Kitangoulé.

Pour rendre au monarque de ce charmant pays les honneurs qui lui étaient dus, j'ordonnai à mes hommes de déposer leurs fardeaux et de tirer une salve de mousqueterie. Comme nous défilions ensuite devant les portes du palais, nous fûmes invités à y pénétrer sans retard, le roi n'ayant rien de plus pressé que de nous faire accueil. Grant et moi, laissant notre bagage au dehors, — mais escortés par Bombay et par quelques-uns de mes Vouanguana les plus âgés, — nous nous dirigeâmes, à travers de vastes enclos parsemés de huttes, du côté d'une *baraza* au toit incliné, construite par les Arabes pour que le roi pût y traiter

1. Le Windermere est un des lacs anglais du Cumberland.

à son aise les affaires publiques. C'est là que nous attendaient, assis sur le sol et les jambes croisées, le roi Roumanika ainsi que son frère Nnanaji, tous deux de grande taille et de noble aspect. Le monarque portait simplement la *choga* noire des Arabes, et pour tout ornement, des bas de cérémonie en perles de différentes couleurs, plus des bracelets ou manchettes de cuivre artistement travaillés. Nnanaji, médecin de très-haute volée, était couvert de talismans fixés à la grande pièce d'étoffe à damier dans laquelle il se drapait. A côté d'eux était couchées des pipes massives en terre noire. Un peu en arrière, accroupis et immobiles, tous les fils du roi, six à sept gamins en jupons de cuir, ayant de plus noués sous le menton de petits charmes destinés à leur procurer de bons rêves. La première bienvenue du roi — qui nous fût adressée en bon kisouahili — était empreinte d'une chaleureuse cordialité. Il ne nous fallut qu'un instant pour comprendre que les gens avec lesquels nous nous trouvions maintenant, ne ressemblaient en rien aux grossiers indigènes des districts voisins. Ils avaient ces beaux visages ovales, ces grands yeux, ces nez à haute courbe qui caractérisent l'élite des races abyssiniennes. Après une poignée de mains tout à fait anglaise, qui est aussi dans les usages de ce pays, Roumanika, souriant toujours, nous pria de nous asseoir à terre en face de lui. Il voulait savoir ce que nous pensions du Karagoué, de ses montagnes qui, selon lui, devaient être les plus belles du monde, et du lac qui, sans nul doute, excitait notre admiration. Il nous demanda aussi en riant — car il savait toute l'histoire — ce que nous pensions de Souwarora et de notre réception dans l'Ousoui. Je profitai de l'occasion pour lui remontrer qu'il devrait, dans l'intérêt même de son royaume, mettre un frein à la rapacité de Souwarora dont les taxes abusives empêchaient les Arabes d'arriver jusqu'au Karagoué. Ceci le privait de mille objets précieux, qu'ils lui apporteraient de toutes les parties du monde si cet obstacle était écarté. Le roi s'informa des moyens que nous avions pour trouver notre chemin sur tous les points du globe, ce qui nous conduisit à de longs détails sur l'étendue proportionnelle de la terre et des eaux, la capacité (la force) des navires qui portaient jusqu'aux éléphants et aux rhinocéros destinés à nos ménageries. Nous l'étonnâmes aussi beaucoup en lui apprenant que notre pays était au nord du sien, et que nous

venions néanmoins, d'après les assurances de son ami Mousa,



Natif du Karagoué. — Vouahouma.

lui demander passage pour nous rendre dans l'Ouganda. Le

temps s'écoulait avec une rapidité merveilleuse durant ce premier entretien; mais, comme le jour baissait, il fallut songer à notre installation, et, profitant de l'option qui nous était laissée, nous allâmes nous établir, à l'extérieur du palais, dans un endroit ayant vue sur le lac, dont l'aspect nous avait charmés.

Un des jeunes princes, à qui on avait recommandé de veiller sur nous, ne m'eut pas plutôt vu installé dans mon fauteuil de fer, qu'il courut rendre compte à son père de cette nouveauté merveilleuse. Ceci me valut une invitation à me rendre sans retard au palais pour montrer « l'homme blanc » sur son trône, et dans tout l'appareil de la dignité royale que me conférait un siége si honorable. J'obéis quelque peu à regret, dédommagé cependant par la joyeuse admiration de mon hôte, par son intelligente curiosité, par la confiance enfin qui s'établissait entre nous :—« Oh! ces Vouazungou, ces Vouazungou, s'écriait-il avec un hochement de tête significatif, que ne savent-ils pas et que ne peuvent-ils accomplir! »

Je profitai de l'occasion pour glisser un mot contre les préjugés superstitieux par suite desquels les Vouahouma nous refusaient du lait[1]. Le roi me répondit que « ces idées avaient exclusivement cours parmi les classes pauvres, et qu'il mettrait bien volontiers à notre service le produit quotidien d'une de ses vaches. » En rentrant au camp où ce prince, si rempli d'égards, venait d'envoyer un supplément de son excellente bière, je trouvai les Vouangouana dans un état de liesse complète. Les chèvres, la volaille arrivaient à chaque instant, par suite des ordres expédiés de tous côtés pour que les hôtes du roi ne manquassent de rien, et nos approvisionnements se renouvelèrent ainsi pendant un mois de suite, mais sans diminuer beaucoup ma dépense quotidienne (en rassades, bien entendu), car on négligeait assez volontiers de nous pourvoir de grain et de bananes. Les vents froids, d'ailleurs, faisaient grelotter nos gens de la côte, et dans leur ignorance naïve, ils se croyaient tout près de l'Angleterre, le seul pays hyperboréen dont ils eussent jamais entendu parler.

26 *novembre*. — Ayant ouï dire qu'il serait inconvenant de brus-

1. Ils craignent, à ce qu'il paraît, pour leur bétail l'influence funeste de quiconque ayant mangé soit du porc, soit du poisson, soit de la volaille, soit une espèce de fève appelée *maharagoué*, viendrait ensuite à boire le lait de leurs vaches.

quer l'acquittement du tribut de passage, et voulant néanmoins ne pas me montrer insensible aux traitements généreux dont je suis l'objet, il m'a paru convenable d'offrir à Roumanika mon pistolet-revolver, le premier qu'il eût jamais vu, et qui avait produit sur lui une impression surprenante. Je suis allé le trouver pour cela dans la hutte qui constitue sa résidence particulière. La propreté, l'élégance relative et le bon entretien de cette demeure n'ont pas laissé de m'étonner. La toiture est soutenue par des poteaux parfaitement réguliers auxquels sont attachés des tro-



Notre camp devant le palais de Roumanika.

phées de lances et de javelines, les unes avec des manches de fer et des pointes de bronze, les autres avec des pointes de fer et des manches de bois, toutes artistement travaillées. Un grand écran mobile, en tresse de paille élégamment ouvragée, formait cloison et divisait la chambre en deux portions inégales; on voyait, sur la paroi opposée, à titre de simple ornement, de petites ancres d'airain et des modèles de vaches exécutés en fer, dans des proportions fort réduites, par les Arabes de Kufro. Ma visite nous a été rendue, l'après-midi, par Roumanika et Nnanaji dans un but tout politique. Le premier venait nous demander, — usant

de cette magie qui nous fait retrouver notre chemin à travers le monde, — de tuer par quelque sortilége son frère Rogéro qui réside, m'a-t-il dit, sur une montagne dominant la Kitangoulé. Les deux princes se prélassant sur nos siéges avec une indicible satisfaction, je n'ai pas cru indiscret de leur demander quelques renseignements plus précis et plus détaillés sur l'objet de cette étrange requête. Voici le résumé de ce qu'ils m'apprirent.

Dagara, leur père, avant de mourir de vieillesse, commit l'imprudence de dire à la mère de Rogéro que ce dernier, bien que le cadet de la famille royale, avait toutes les qualités requises pour faire un excellent monarque. Saisissant au vol cette suggestion irréfléchie, la reine en question éleva son fils dans l'idée qu'il gouvernerait un jour le pays, malgré la loi de primogéniture qui règle la succession au trône, — loi restreinte dans son application à ceux des enfants du roi qui sont nés *depuis* son avénement. Dagara mourut laissant les trois fils déjà nommés, et qu'il avait eus de trois mères différentes. Aussitôt s'élevèrent des contestations dans lesquelles Nnanaji prit le parti de Roumanika, et Rogéro se vit expulser par ses deux aînés. Soit crainte, soit affection, il n'en avait pas moins rattaché à sa cause une bonne moitié de ses compatriotes; et, comptant sur son influence, il leva une armée pour disputer l'autorité royale à ses frères. Nul doute qu'il ne l'eût emporté sur eux sans l'intervention de Mousa qui, avec une générosité sans pareille, employa tout ce qu'il avait d'ivoire à s'assurer le concours des esclaves armés de mousquets que les négociants arabes entretenaient à Kufro. Ces puissants auxiliaires mirent provisoirement obstacle aux conquêtes de Rogéro; mais il n'en a pas moins juré de réaliser ses projets ambitieux dès que les Arabes auront quitté le pays, et c'est en vue de ces hostilités éventuelles qu'on invoquait notre sorcellerie pour mettre fin à ses jours. Nous déclinions modestement le pouvoir qu'on nous supposait; mais le roi, ne voyant là qu'une défaite, employa mille subterfuges pour en arriver à ses fins. Revenant sur d'imprudentes paroles, il repoussait toute idée de fratricide comme en opposition avec les mœurs du pays. — « Si je parvenais à lui livrer Rogéro, il se bornerait, respectant sa vie et même sa liberté, à lui faire crever les deux yeux pour le mettre hors d'état de nuire. »

J'ai fait de mon mieux pour ramener la conversation sur un

terrain moins brûlant, et après de nouvelles plaintes contre le régime douanier établi par Souwarora, j'ai fait part au monarque de mes idées sur l'origine de sa race, provenant, selon moi, de nos amis les Abyssiniens, dont le roi Sahéla Sélassié avait reçu de riches présents envoyés par notre reine. Ils professaient comme nous la religion du Christ, et il en serait de même des Vouahouma si, par suite de leurs migrations, ils n'avaient perdu la vraie tradition des choses divines. Suivit une longue discussion historique et théologique dont le roi se trouva tellement édifié, qu'il parut accéder à ma proposition d'emmener avec moi deux de ses fils pour les faire instruire en Angleterre. Ce qu'il ne pouvait comprendre, c'est que, voyageant à si grands frais, — et si riches par conséquent, — nous prissions une telle peine, au lieu de jouir en paix du bien-être à notre disposition. Je tâchai de lui expliquer que, rassasiés de ce bien-être, manger, boire et dormir en paix n'était plus notre idéal; et que, n'ayant pas besoin de nous livrer au commerce pour acquérir une fortune dont nous étions déjà pourvus, la satisfaction de notre curiosité, l'étude des choses humaines, la contemplation des œuvres de Dieu étaient désormais le but de notre existence. J'ajoutai, — m'adressant à son orgueil et à ses intérêts, — que nous avions été attirés par le désir de connaître un aussi puissant monarque, et que nous prétendions de plus frayer dans le nord une route par laquelle arriveraient dans le Karagoué les plus précieux articles de l'industrie européenne, sans compter les visiteurs de notre espèce.

Tout ceci faisait jubiler Sa Majesté : « Puisque vous êtes venu me voir et voir mon pays, nous dit-il, je vous fournirai des barques pour vous promener sur le lac et des musiciens pour égayer votre promenade; je ne demande, d'ailleurs, qu'à vous complaire en toutes choses. » — Nos albums, nos lits, nos caisses, bref tous les articles de notre bagage furent ensuite examinés en détail, et fort admirés par le monarque, avant qu'il ne prît congé de nous pour le reste du jour.

Mousa m'avait conté naguère que les femmes du roi et des princes étaient soumises dans ce pays à un système d'engraissement tout particulier, et j'avais à cœur de vérifier ce détail de mœurs. Ce fut le principal motif de la visite que je fis, dans la soirée, à Vouazézérou, le frère aîné du roi, qui étant né avant

que le sceptre n'échût à leur père, s'était trouvé en dehors de l'ordre successoral. Mon Arabe ne m'avait rien dit de trop. En pénétrant dans la hutte, je trouvai le vieillard et sa principale femme assis côte à côte sur un banc de terre gazonnée, au milieu des trophées d'arcs, de javelines et d'assagaies suspendus aux poteaux qui soutenaient la toiture en forme de ruche. Devant eux étaient placés un assez grand nombre de vases de bois remplis de lait. Les dimensions tout à fait extraordinaires de son opulente et plantureuse moitié passaient toutes les idées que je m'en étais faites d'après les récits de Mousa; et cependant, sous ce débordement d'un embonpoint formidable, quelques traces de beauté subsistaient encore. Quant à se tenir debout, ceci lui était littéralement impossible; elle en eût été empêchée, au besoin, par le seul poids de ses bras, aux jointures desquels pendaient, comme autant de *puddings* trop délayés, une chair abondante et molle. L'accueil du prince et de ses fils, — tous ces derniers du plus beau type abyssinien, — fut marqué au sceau d'une politesse exquise. Ils avaient entendu parler de nos peintures et prirent grand plaisir à les regarder, surtout celles des animaux qu'ils pouvaient reconnaître et qu'ils nommaient en riant aux éclats. Je m'enquis de la raison pour laquelle tous ces pots de lait se trouvaient ainsi réunis autour d'eux, Vouazézérou se chargea de me l'expliquer en me montrant sa femme : — « C'est de là, me dit-il, que lui vient toute cette rotondité; c'est en les gorgeant de lait dès leur plus jeune âge, que nous nous faisons des femmes dignes de nous et de notre rang. »

27 *novembre*. — Chaque jour de délai portant une atteinte notable à mes ressources qui consistaient, on le sait, en verroteries et fil d'archal, j'ai chargé Bombay de me mettre en règle vis-à-vis de Roumanika, auquel je veux que ma situation soit parfaitement expliquée. Nnanaji a eu sa part de cadeaux, et j'ai appris avec plaisir que ma générosité avait surpris tout le monde[1]. En effet, après les brigandages de l'Ougogo, l'immense

1. Comme je ne tiens pas à éblouir le lecteur d'Europe, voici l'exacte énumération de toutes ces magnificences : une boîte de fer-blanc, un paletot dit *Raglan*, cinq *yards* de drap écarlate, deux paquets de fil de cuivre, cent grosses perles de porcelaine bleue, de la taille d'un œuf de pigeon (*soungomaji*); cinq paquets de rassades variées, trois paquets de menues verroteries rose, bleue et blanche : ceci fut le lot de Roumanika; Nnanaji eut pour sa part un diouli, écharpe de soie brodée, deux paquets de fil de laiton (le *kajoulah* des Arabes, le *sango* des indigènes), cinquante *soungomaji*, et le reste comme son frère.

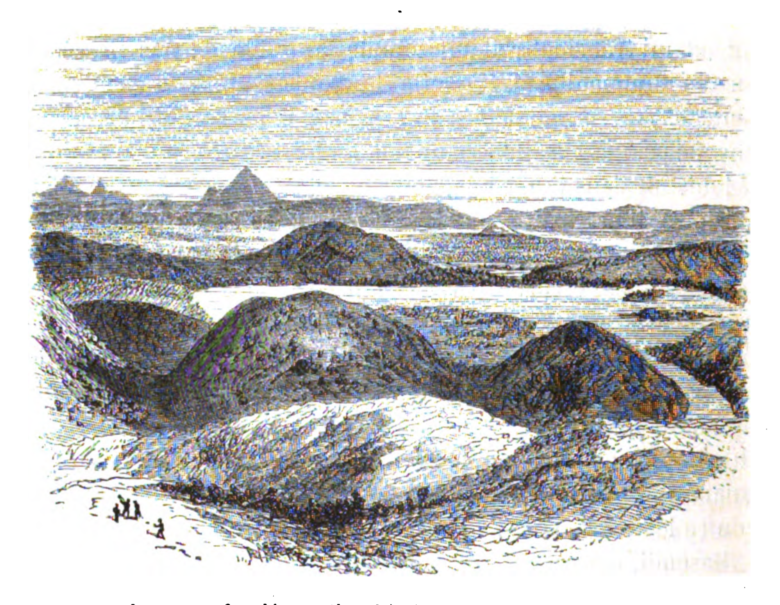
consommation résultant des retards que j'ai subis en route, l'énormité des salaires exigés par mes pagazis, les taxes exorbitantes qu'il m'a fallu acquitter dans le Msalala et l'Ouzinza, le tout compliqué par les vols quotidiens qui se commettent au camp, et dont mes hommes ont laissé transpirer quelque chose, on me croyait généralement à bout de moyens.

Roumanika était tout particulièrement enchanté; il témoigna hautement et sa joie et sa reconnaissance, « honteux, disait-il, des craintes que notre arrivée lui avait fait éprouver tout d'abord. Il se chargeait d'expédier un messager qui notifierait d'avance au roi de l'Ouganda notre intention de nous rendre auprès de lui, et lui transmettrait un compte favorable de nos procédés envers Roumanika. L'étiquette le voulait ainsi, et d'ailleurs, faute d'être recommandés à l'avance, nous serions arrêtés à chaque pas, tandis qu'avec un mot de lui, et vu la confiance dont il jouissait dans l'Ouganda, tous les obstacles seraient aplanis. Un mois, il est vrai, se perdrait ainsi, vu les distances à parcourir, mais nous pourrions l'employer à visiter le pays dans toutes les directions, escortés par Nnanaji et ses fils qui s'offraient à nous servir de guides. Que si, au moment de mon départ, il ne me restait pas de quoi suffire aux présents sur lesquels le roi de l'Ouganda devait compter, je pourrais puiser dans les entrepôts de Roumanika et combler ainsi le déficit de mes marchandises. Il m'accompagnerait ou me ferait accompagner, d'ailleurs, par Nnanaji jusques aux frontières de l'Ouganda, pour me garantir contre les entreprises de Rogéro. »

Masoudi, Sangoro et plusieurs autres marchands arabes sont venus de Kufro nous faire une visite de cérémonie.

28 et 29 *novembre*. — Une insinuation ménagée m'a fait comprendre que Vouazézérou attendait de moi quelque bagatelle due au rang qu'il occupe dans l'état. Une couverture de laine et soixante et quinze grosses perles bleues, que je lui ai fait passer aussitôt, ont été reçues de fort bonne grâce. Le roi, toujours attentif, nous a dépêché ses musiciens qui nous ont donné une sérénade officielle. La musique militaire des régiments turcs ressemble assez à celle que nous entendîmes alors exécuter sur des instruments en roseaux en forme de télescope, et dont les tambours marquaient la mesure. L'orchestre avait commencé par se promener, tout en jouant, de long en large; mais, peu à

peu, et par des transitions insensibles, cette marche devint une espèce de « bourrée » comme la *hornpipe* écossaise. Lorsque nous les eûmes congédiés avec quelques grains de rassades, Nnanaji vint nous chercher pour nous mener à la chasse sur les montagnes qui dominent le lac. Il avait avec lui les fils du roi, plus de nombreux rabatteurs et une demi-douzaine de chiens. Tout en gravissant les pentes gazonnées, ces grands jeunes princes, aux formes athlétiques, s'amusaient à faire montre de leur talent comme archers et, de fait, je n'avais jamais vu pareilles prouesses. Leurs flèches passaient la cime



Vue des monts Mfoumbiro, système d'épuisement des montagnes de la Lune.

des arbres les plus élevés, et atteignaient le but, de fort loin, avec une précision merveilleuse. La chasse n'eut, d'ailleurs, aucuns résultats bien satisfaisants. Nous ne rencontrâmes que deux ou trois *montana* et quelques antilopes naines, trop timides, trop farouches pour se laisser joindre.

Le soir, en revenant au camp, mon attention fut attirée sur de hautes cimes coniques situées dans le Rouanda, et qui étincelaient alors sous les feux du soleil couchant. Ceci me remit en mémoire les récits assez vagues que m'avaient fait les Arabes touchant une montagne merveilleuse, toujours perdue dans les

nuages, et sur laquelle la grêle ou la neige tombait constamment. Cette découverte tout à fait fortuite avait sa valeur, car j'ai vérifié que le principal point de partage des eaux de l'Afrique centrale se trouvait justement sur ces hauteurs. Je me mis à l'œuvre sans perdre de temps et, réunissant tous les voyageurs qui se trouvaient à ma portée, je puisai dans leurs récits les indications topographiques notées sur ma carte, dans le nord, jusqu'au troisième degré de latitude; à l'est, jusqu'au trente-sixième; à l'ouest, jusqu'au vingt-sixième degré de longitude est. Je n'ai fait depuis que les rectifier sur quelques points restés douteux, et sur lesquels j'ai pu obtenir des renseignements plus précis.

Je ne m'attendais certes pas à trouver chez ces sauvages autant d'informations, et si correctes, au sujet de pays lointains; mais le fait est que mes observations personnelles, et la concordance des témoignages puisés à des sources diverses, m'ont révélé chez eux des connaissances pratiques aussi étendues que variées. Je n'engagerai donc personne à contester, autrement que sur les lieux et après des investigations personnelles, les renseignements géographiques dont je leur suis redevable. Je ne conserve de doutes que sur l'étendue des lacs secondaires, et plus spécialement du petit Louta Nzigé, dont j'ai entendu dire, à mon premier voyage, que c'était un lac salé, parce qu'on trouvait du sel sur ses rives ainsi que dans une de ses îles. Ce que m'apprirent les indigènes du Karagoué, à la sollicitation expresse de Roumanika, c'est qu'on pouvait traverser en une semaine le Louta Nzigé, tandis qu'il fallait un mois pour franchir en canot toute la longueur du Victoria N'yanza. Quant aux montagnes coniques du Rouanda, qui forment le massif appelé Mfoumbiro, j'en évalue la hauteur à dix mille pieds environ, et on assure que les « Montagnes de la Lune » n'ont pas de pics plus élevés. Il existe à leur base des mines de sel et des mines de cuivre, avoisinées par des sources thermales. On trouve aussi de ces dernières dans le Mpororo, et on m'en signale une dans la partie du Karagoué où Rogéro s'est établi.

30 *novembre*. — C'est décidément à Kachouchou qu'est confié le soin de nous annoncer au roi Mtésa. Il demandera pour nous, au nom de Roumanika, un accueil digne de notre haut rang et de nos intentions désintéressées; notre hôte se porte garant de

tout ce que nous pourrons faire, comme si nous étions ses propres enfants, et désire qu'on nous préserve de tout accident pour nous replacer intacts sous sa protection quand l'objet de notre voyage aura été rempli. Un présent de moi doit accompagner ce message, et j'avais d'abord jeté les yeux, pour l'envoyer au roi Mtésa, sur ma carabine-revolver; mais Roumanika me détourne de ce projet, « qui pourrait, dit-il, avoir des conséquences funestes si le roi de l'Ouganda venait à s'effrayer de cette arme inconnue et à la regarder comme un charme nuisible. En ce cas, ses domaines nous seraient strictement fermés. » Conformément au conseil de notre hôte, je remplace la carabine par trois pièces de cotonnade et, après le départ de Kachouchou, pour montrer combien nous sommes sensibles aux bons procédés du roi, je lui offre diverses bagatelles qui peuvent trouver place dans son trésor de curiosités : un canif à trois lames, une « papeterie », un porte-plume en ivoire, etc.; il s'informe avec soin de l'usage auquel chaque objet est destiné, puis il le loge avec soin dans la grande boîte de fer blanc, celui de tous mes présents qui lui inspire le plus d'orgueil. Sur le bruit que les Vouatouta ont envahi l'Ousoui et enlevé consécutivement six bomas, Roumanika s'informe de l'origine que j'assigne à cette peuplade. Je lui réponds que, d'après quelques particularités de costume, on pourrait les apparenter aux Cafres Zoulous de l'Afrique sud, mais que pour le moment ils semblent émigrés des régions que baigne le lac N'yassa. Le docteur K'yengo, prenant la balle au bond, nous raconte comment son art l'a miraculeusement préservé des Vouatouta qui, après s'être emparés de sa boma, massacrèrent tous ceux qui l'avaient défendue. « Bien qu'il fût à leur merci, étendu par terre et sans protection contre les coups d'assagaie qu'ils lui portaient de tous côtés, les charmes dont il était couvert le rendirent invulnérable. » Ceci se passait il y a quelques années, et au fin fond de l'Outambara[1]; libre à chacun d'aller s'assurer du fait.

J'aurais voulu, s'il eût été possible, m'approvisionner de verroteries chez les Arabes de Kufro. Baraka est chargé d'aller voir si cet expédient est praticable. Mais je connais ces vampires; Dieu sait ce qu'ils vont me demander, me voyant à leur merci.

1. L'Outambara est un district voisin du Bogoué.

Le succès de l'expédition dépend, en effet, des achats que je pourrai trouver à faire.

1er et 2 *décembre*. — Je n'avais pas trop présumé de mes marchands. Ils veulent me vendre la rassade la plus commune sur le pied de quatre-vingts dollars la frasilah[1]. C'est environ deux mille cinq cents pour cent au-dessus des prix de Zanzibar; mais ils disent à cela que la vente de l'ivoire amené sur la côte leur assure les mêmes bénéfices. Je pousserais volontiers jusqu'à cinquante dollars, mais s'ils ne veulent pas accepter ce dernier prix, je tâcherai de traiter avec Roumanika.

En échange d'une coiffure de perles dont je l'ai gratifié pour le dédommager d'un fusil, objet de ses convoitises, — et que mes principes bien arrêtés en cette matière ne me permettaient pas de lui offrir, — Nnanaji m'avait envoyé un bouvillon et plusieurs pots de pombé. Mes gens ont profité de l'occasion pour se griser de la manière la plus absurde. Baraka s'est même permis de battre une de nos femmes, — ivre d'ailleurs comme il l'était lui-même, — ce qui a provoqué dans tout le campement un tumulte inénarrable.

De l'enquête ouverte à ce sujet, il résulte que cette femme, exploitant la mutuelle jalousie de de Bombay et Baraka, s'est mise avec tous deux sur le pied d'une coquetterie réglée. Ce jour-là, elle affichait hautement ses préférences pour Bombay, et Baraka, exalté par la boisson, s'était vengé comme nous venons de le dire. Je ne pus le convaincre de ses torts séance tenante, car il prétendait être dans son droit, et Bombay faisait valoir, avec un certain fonds de vérité, la supériorité de son zèle, de son dévouement, comparés à l'égoïsme de Baraka. Pour ce dernier, je n'étais qu'un téméraire libre de risquer sa vie, mais sans aucun droit sur celle des autres : pour Bombay, au contraire, un maître omniscient, sur la parole duquel on pouvait et on devait se hasarder à toutes sortes d'entreprises.

3. *décembre*. — Roumanika est parti ce matin pour une montagne située au-delà du petit « Windermere », laquelle domine l'Ingézi-Lagéra, c'est-à-dire la rivière qui sépare le Kishakka du Karagoué. J'ai manifesté le désir d'étudier à fond le système hy-

1. La frasilah, nous le rappelons ici, représente un poids de trente-cinq à trente-six livres. Elle est considérée, en bloc, comme le tiers du quintal.

draulique des montagnes de la Lune, et mon hôte veut me montrer comment la Kitangoulé s'alimente aux dépens de plusieurs petits lacs et de vastes marécages. Parti à la pointe du jour, il a pris la route de terre, mais il m'engage à le suivre en canot, et je trouve en effet, au bord du lac, mes embarcations déjà prêtes. Elles sont si petites, qu'en sus des deux rameurs, c'est à peine si deux personnes peuvent y trouver place. Nous nous frayons passage, avec plus ou moins de peine, à travers l'épaisse forêt de roseaux qui recouvre cette partie du lac; mais une fois en pleine eau, nous jouissons d'un spectacle magnifique. Un épais gazon recouvre la croupe des monts qui nous entourent; çà et là des groupes d'accacias aux formes indécises et presque nuageuses. Sur un sol plus haut, et par conséquent plus éloigné, quelques beaux arbres isolés, parmi lesquels se distingue, disséminé de part et d'autre, le gigantesque aloès médicinal. Arrivés dans le second lac, au pied de la montagne que nous devons explorer (la Moga-Namirinzi), un dernier coup de rame nous lance sur la plage où nous attendent plusieurs rangées de spectateurs respectueux, à la tête desquels est Nnanaji. Je débarque avec la gravité d'un souverain, au bruit d'une musique assourdissante, et, précédé par elle, nous nous rendons auprès de Roumanika, installé, pour nous recevoir, dans son palais des frontières. Drapé dans une peau d'antilope-nzoé, il nous accueille avec son sourire habituel. Le dîner, servi à l'instant, se compose de bananes cuites et de pombé; au dessert, une pipe d'excellent tabac. Roumanika n'est pas insensible à l'idée de voir son nom popularisé par mes écrits; il semble pris d'un beau zèle pour la géographie, et me conduit au bord de la Kagéra, où nous retrouvons, à ma grande surprise, les canots que nous avions laissés sur le lac, de l'autre côté de la montagne. Ceci démontre d'une manière victorieuse, et par le fait même de la navigation, les rapports qui existent entre ces réservoirs des hautes terres et les diverses rivières par lesquelles s'assèchent les différents pics des montagnes de la Lune. La Kagéra est, en elle-même, un cours d'eau profond et bien alimenté; cependant elle est loin de jouer le principal rôle parmi ceux qui déversent dans la Kitangoulé le trop plein des vallées montagneuses; je pus donc juger au premier coup d'œil quel puissant tributaire possède le Victoria N'yanza, dans la seconde des rivières que je viens de nommer.



L'orchestre de la cour, au Karagoué.

Comblé de joie par toutes ces découvertes que je devais à Roumanika, je cherchais un moyen de lui faire partager mon bonheur, et je m'adressai au docteur K'yengo pour savoir de lui ce que je pourrais trouver de plus agréable à Sa Majesté, parmi tous les objets dont elle me savait propriétaire. J'appris alors que la carabine-revolver, destinée d'abord à Mtésa, était l'objet de ses désirs les plus vifs. Il me l'aurait même demandée, n'eussent été certains scrupules de délicatesse hospitalière. Je me promis aussitôt de la lui offrir, et ce fut avec cette idée que je le quittai pour aller rejoindre Grant, tandis qu'il passait la nuit auprès du tombeau de son père Dagara, s'étant décidé à lui sacrifier un bœuf dès le lendemain matin.

4 décembre. — Roumanika est rentré chez lui dans son carosse de cérémonie, lequel consiste en un grand panier couvert, fixé à deux très-longues perches et porté sur les épaules des gens de l'escorte. Je suis allé lui offrir ma carabine, avec un bon assortiment de munitions. Ce n'est pas sans une joie extrême qu'il est devenu le possesseur d'une arme si extraordinaire. Elle lui garantit, semble-t-il penser, un irrésistible ascendant sur ses ennemis en général, et en particulier sur son frère Rogéro, contre lequel sa rancune subsiste tout entière. Il a voulu m'y associer en me racontant, sous le sceau du secret, certains détails qui se rattachent d'une manière plus ou moins authentique à l'histoire moderne du Karagoué.

Il paraît qu'à la mort de Dagara, son cadavre, comme ceux de tous ses prédécesseurs, fut cousu dans une peau de vache et placé sur une barque abandonnée ensuite aux eaux du lac. Trois jours après, la décomposition étant commencée, on alla chercher trois des vers qu'elle avait engendrés, pour les rapporter au palais, où ils furent placés sous la garde de l'héritier présomptif; mais, au lieu de rester ce qu'ils étaient, l'un d'eux fut métamorphosé en lion, l'autre en léopard, le troisième en un bâton; après quoi le corps du roi fut porté sur la montagne Moga-Namirinzi, où le peuple, au lieu de l'enfouir, construisit une hutte au-dessus de lui. On y fit entrer de force cinq jeunes filles et cinquante vaches, puis, toutes les issues solidement barricadées, on les y laissa mourir de faim.

Vint ensuite la question de la succession à la couronne. Devant les trois prétendants, — Roumanika, Nnanaji et Rogéro, —

les dépositaires provisoires de l'autorité royale firent apporter un petit tambour symbolique, — léger, à vrai dire, comme une plume, — mais qui, une fois chargé de talismans, devint tout à coup d'un poids trop considérable pour que personne pût le soulever de terre, sauf l'homme en qui les Esprits reconnaîtraient l'héritier légitime du roi défunt. Or, Roumanika fut le seul des trois frères à qui réussit cette épreuve décisive : — tandis que les deux autres s'épuisaient en vains efforts, il enlevait de terre, sans la moindre peine et du bout du doigt, le tambour mystérieux.

Le docteur K'yengo, — supposant que tous ces prodiges ne suffisaient pas pour constater à nos yeux la légitimité de son souverain, — crut nécessaire de renchérir sur cette mythologie douteuse. Il me raconta que, même après l'épreuve du tambour, on avait obligé les compétiteurs à s'asseoir l'un après l'autre sur un point du territoire national, où le sol, en pareil cas, s'élevant, comme un télescope qu'on ouvre, les porte graduellement jusqu'au ciel. Une fois là, celui dont les Esprits ratifient la prétention au trône redescend vers la terre par un série d'affaissements qui n'a rien de périlleux. Lorsqu'il en est autrement, la cime élastique retombe tout à coup, et le prétendant que les Esprits renient risque fort d'être écrasé dans sa chute. Roumanika, confirmant les paroles du docteur, avouait s'être tiré de cette épreuve le plus heureusement du monde. Je me permis de lui demander si, une fois parvenu dans les hautes régions atmosphériques, il n'avait pas ressenti un froid assez vif. Et comme il répondait par l'affirmative à cette question dont la bizarrerie le faisait rire, je le priai de m'expliquer les lois naturelles qu'une occasion si favorable l'avait mis à même de constater. Ceci rendit le roi et le docteur tout à fait perplexes, et le dernier, s'apercevant bien que je raillais, crut remédier à quelque bévue en revenant sur ce qu'avait dit son prince : « Non, non, reprit-il, c'est une grande chaleur que vous avez dû éprouver, car plus vous montiez, plus vous vous rapprochiez du soleil. »

5 *décembre*. — Roumanika, ce matin, m'a fait remettre un jeune nzoé (*water-bock* ou *tragelaphus Spekii*), que ses bateliers avaient pris tout exprès pour moi, par ordre de leur maître, dans les grands roseaux qui encombrent la partie supérieure du lac. Je désirais particulièrement examiner cet animal, sur le



Antilope Nzoé, petit Windermere, Karagoué.

compte duquel Mousa et les Arabes de Kazeh m'avaient fait des contes assez étranges. Je le trouvai, après examen, fort proche parent du *léché*, ou antilope d'eau, signalé par Livingstone sur le lac Ngami ; seulement, au lieu d'être zébrée, sa robe offrait quelques légères tigrures, et la longueur de sa pince[1] doit lui rendre à peu près impossible de courir sur la terre sèche. Sa fourrure, en revanche, parfaitement adaptée à l'humide élément où il aime à vivre, est d'une longueur et d'une solidité remarquables. Les indigènes la préfèrent, comme durée, à celle de toute autre espèce d'antilope. Le nzoé se nourrit exclusivement de ces épis ébouriffés que produisent les grands roseaux du genre papyrus ; il boit et mange sans la moindre gêne, gardant habituellement une attitude assez paisible, — mais chargeant avec une sorte de férocité toute personne qui s'aventure dans son voisinage trop immédiat.

Dans la soirée, Roumanika nous pria, Grant et moi, d'assister à son « lever de la nouvelle lune ; » c'est une cérémonie qui se renouvelle chaque mois, et dont l'objet paraît être de constater combien, parmi les sujets du roi, lui gardent une irréprochable loyauté. A notre arrivée dans l'enclos du palais, nous vîmes tout d'abord une corne d'antilope bleue (*blewe-bock*) garnie par K'yengo de poudre magique et piquée dans le sol, la gueule tournée du côté des domaines de Rogéro. Dans la seconde cour nous trouvâmes trente-cinq tambours rangés sur le sol, et derrière chacun desquels se tenait un homme armé de deux baguettes. Nous étions attendus par un groupe de jeunes princes et de grands dignitaires tout prêts à nous accompagner dans le troisième enclos, où Roumanika était accroupi par terre sur le seuil de sa principale hutte, nous laissant entrevoir, à demi cachée par le portail, sa physionomie toujours souriante. Il avait sur la tête une tiare de verroteries, du centre de laquelle, juste au-dessus du front, s'élevait un panache de plumes rouges. Deux mentonnières, également en verroteries, descendant de ses tempes, allaient s'enrouler autour de son cou, de manière à former une espèce de cravate. On nous fit signe de nous asseoir à terre près de Nnanaji, qui remplissait les fonctions de maître des cérémonies, et du groupe de grands officiers qui se tenait à l'inté-

1. Partie antérieure du pied.

rieur du porche Les trente-cinq tambours se mirent alors à battre ensemble de très-bon accord, et quand cessa leur tapage, un orchestre moins nombreux, composé de tambours portatifs et de flûtes de roseaux, vint à son tour charmer nos oreilles.

Lorsque les musiciens furent à bout d'haleine, cette seconde partie du divertissement dut prendre fin. Les cérémonies officielles commencèrent. Chaque officier de district, l'un après l'autre, s'avançant d'abord sur la pointe du pied, puis s'arrêtant pour imprimer à son corps toutes sortes de contorsions et de vibrations étranges, se rapprochait ensuite par petits bonds, les bras étendus et tordus comme pour les arracher de leurs jointures. Durant toute cette pantomime, ils avaient à la main soit des baguettes de tambour, soit des rameaux, et, avec de folles clameurs, protestaient de leur zèle, de leur dévouement au roi, lui demandant « de leur faire trancher la tête si jamais ils reculaient devant ses ennemis; » ensuite, agenouillés à ses pieds, ils tendaient vers lui les baguettes ou les rameaux symboliques pour qu'il daignât les honorer d'un léger contact. Les génuflexions alternant ainsi avec la musique, la musique avec les génuflexions, — sans autre trêve qu'une danse exécutée par un certain nombre de jeunes filles, dont les gambades un peu primitives nous rappelaient le « fling » des foires écossaises, — la solennité parvint à son terme.

6 *et* 7 *décembre*. — Roumanika, ne pouvant me faire entrer dans ses vues hostiles à Rogéro, se borne à me demander un charme qui prolonge sa vie et lui assure une postérité plus nombreuse. Je me débarrasse de ses instances en lui donnant un vésicatoire. Après quoi, changeant de sujet, nous parlons de la création du monde, et je le trouve plus attentif que je n'aurais cru. Ses questions, d'ailleurs, témoignent d'une assez rare intelligence; il s'enquiert des effets et des causes; il voudrait savoir pourquoi les empires se démembrent. — « Le Karagoué, par exemple, comprenait autrefois l'Ourundi, le Rouanda, le Kishakka; c'était alors le royaume de Merou gouverné par un seul prince. D'où vient que tout cela est changé? » Je tâche, en répondant à cette question, de lui faire comprendre l'influence des doctrines chrétiennes sur la stabilité, la puissance des gouvernements. Il convient sans trop de peine, moyennant les détails dans lesquels je suis entré, que l'ascendant de la plume doit être supérieur à celui des armes, et



Chez Roumanika. — Le lever royal de la nouvelle lune.

que la machine à vapeur, le télégraphe électrique, etc., passent de beaucoup les merveilles dont il a jamais entendu parler.

Il ne tiendrait qu'à moi d'accepter en fait d'ivoire de très-magnifiques présents; mais je décline en toute courtoisie ces offres royales. — « Les personnes notables de mon pays, quand elles font un voyage d'agrément, ne veulent y trouver aucun profit mercenaire. Ma résidence dans le Karagoué m'aura laissé de bons souvenirs que mes livres transmettront à la postérité la plus reculée; mais en mémoire de l'heureux temps que j'ai passé auprès de Roumanika, je n'accepterai qu'un objet de curiosité sans valeur aucune, par exemple une corne de vache. » Celle qu'il m'a donnée, séance tenante, mesure une longueur de trois pieds cinq pouces, et sa circonférence, à la base, est de dix-huit pouces trois quarts. Il m'a également offert une couverture faite de très-petites peaux d'antilopes n'yira, préparées et assemblées avec un soin minutieux; mais comme il m'avait dit l'avoir reçue en présent, je l'ai refusée, par ce motif que « nous mettons notre orgueil à ne nous séparer jamais de ce qu'un ami nous a donné. » Cette idée lui a singulièrement plu, et il m'a promis de conserver toujours ce qu'il tenait de moi.

8 *et* 9 *décembre*. — Je suis allé voir le roi auquel j'ai fait accepter un jeu de cartes; il l'a immédiatement déposé dans son trésor de curiosités. Sur ma demande expresse, il m'a énuméré ce que ses hôtes à venir pourraient lui apporter de plus agréable, par exemple une certaine étoffe brodée d'or et d'argent; mais ce qu'il préfère à tout, ce sont des jouets d'enfants, des marionnettes, des boîtes à surprise, des soldats de plomb, des poupées, des modèles d'animaux, des voitures, etc. La grande merveille, à ses yeux, est un de ces coucous américains dont le cadran, inséré dans une effigie humaine, y tient la place du ventre, et dont le balancier imprime aux yeux une oscillation régulière, qui leur donne une apparence de vie.

Le 9, une chasse a été organisée pour me mettre à même de tuer quelques rhinocéros, selon le désir que j'en avais manifesté. Nous nous sommes dirigés, au point du jour, vers les hauteurs qui dominent l'extrémité supérieure du petit lac Windermere. Tous les habitants du pays avaient été convoqués pour une battue générale, et après qu'on m'eut assigné le poste le plus favorable, ils commencèrent à chasser de mon côté le gibier qu'abritaient

les différents couverts. Nous vîmes bientôt paraître un beau rhinocéros mâle qui avançait vers moi, mais sans savoir encore au juste dans quelle direction prendre son élan. Pendant qu'il était dans cette perplexité, je me glissai vers lui à travers les broussailles et, l'apercevant à côté d'un arbre où il semblait attaché, je lui envoyai, en plein flanc, le contenu de mon fusil Blissett. Il n'était pas d'un tempérament à supporter une pareille atteinte et s'éloigna tout d'abord d'une allure assez rapide; mais peu à peu, affaibli par la perte de son sang, il ralentit sa marche et finit par se coucher à terre, ce qui me permit de l'achever.

Attirés par le bruit du coup, les jeunes princes accoururent presque aussitôt pour s'enquérir de ce qui s'était passé. C'est à peine si, tout d'abord, ils voulaient en croire leurs yeux; mais ensuite, avec l'instinct des bienséances qui est l'apanage du vrai *gentleman*, ils me félicitèrent, en me serrant la main, de pouvoir aborder avec tant de calme un si formidable animal.

Ils parlaient encore, quand un cri lointain nous signala un autre rhinocéros caché dans le fourré. En arrivant où on m'appelait, je vis que je pourrais tout au plus me faire accompagner de deux hommes portant mes fusils de rechange, dans cet épais taillis que les fortes épines de l'acacia rendaient presque impénétrable, si ce n'est aux endroits frayés par les animaux même auxquels il servait de refuge. Me guidant comme je pouvais et littéralement plié en deux, j'étais arrivé à mi-chemin de l'endroit vers lequel je me dirigeais, lorsque je vis déboucher devant moi, tout soudainement, avec un sourd bruissement d'haleine et de pas, une énorme femelle suivie de son petit. Dans cette conjoncture embarrassante, il fallut absolument se jeter de côté, malgré les épines qui me déchiraient le visage; mais je lui envoyai dans la tête une balle qui la poussa hors de mon chemin et la contraignit à chercher son salut en rase campagne. Là, je la poursuivis et la blessai de nouveau. Elle gagna la montagne et me mena, toujours courant après elle, dans un autre fourré non moins épais que le premier, qui fermait l'entrée d'un étroit vallon. J'y trouvai trois autres rhinocéros qui, dès qu'ils m'éventèrent, me chargèrent de front tous à la fois. Mes deux porte-mousquets, fort heureusement, ne m'avaient pas abandonné; je pus donc, à force de crochets et de sauts de côté, frapper alternativement mes trois ennemis. L'un d'eux tomba

Speke présentant ses trophées de chasse à S. M. Roumanika.

mort à peu de distance; mais les autres ne purent s'arrêter qu'au bas de la pente sur laquelle ils étaient lancés. Pour mon compte, j'étais satisfait; toutefois, à la requête des princes, je continuai la chasse. Un des deux rhinocéros, bien évidemment, avait la jambe cassée. Je m'adressai à celui qui me paraissait intact, et je lui envoyai une autre balle qui le détermina simplement à s'éloigner. Revenant alors vers celui que j'avais mis hors d'état de s'enfuir, je demandai aux Vouanyambo de l'achever avec leurs flèches et leurs lances, pour me faire une idée de leurs chasses habituelles. L'animal, cependant, nous chargea si vigoureusement, lorsque nous approchâmes de lui, qu'il leur fut impossible de l'aborder. Un second coup le mit au repos. Quand il fut incapable de se défendre, nos hommes se jetèrent sur lui pour tout de bon, et jamais je n'ai assisté à un dénoûment plus sauvage. Chacun venait tour à tour plonger sa lance, son assagaie ou sa flèche dans les flancs de la victime immobile, dont le corps finit par ressembler à celui d'un porc-épic. Je partis alors, laissant l'ordre de couper les deux têtes, et de les porter au souverain comme un trophée des chasseurs blancs : — « Ceci, dit Roumanika, a dû être produit par quelque chose de plus fort que la poudre. Ni les Arabes, ni mon frère Nnanaji, bien qu'ils se targuent volontiers de leurs prouesses, ne m'ont habitué à rien de pareil. Il n'est pas étonnant que les Anglais soient le premier peuple du monde. »

14 *décembre*. — Je suis allé chez une des belles-sœurs du roi, pour étudier de plus près un de ces phénomènes d'obésité, dont j'ai déjà entretenu mes lecteurs. Celle-ci, comme l'autre, ne peut marcher qu'à la façon des quadrupèdes. Pour l'amener à se laisser examiner en détail et à me permettre de bien constater toutes ses dimensions, je lui propose de lui montrer mes bras et mes jambes à l'état de nature. Cette fille d'Ève mord à la pomme, et lorsque serpentant et se traînant je l'ai fait arriver au milieu de la hutte, je prends sur elle, ma promesse tenue, les mesures suivantes que je déclare rigoureusement exactes : tour du bras, 1 pied 11 pouces; buste, 4 pieds 4 pouces; cuisse, 2 pieds 7 pouces; mollet, 1 pied 8 pouces; hauteur du sujet, 5 pieds 8 pouces[1].

1. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit de pieds et pouces anglais. Le pied de 12 pouces équivaut à 304 millimètres, le pouce à un peu plus de 25 millimètres.

Pendant cette opération, la fille de la princesse, qui achève sa seizième année, se tenait assise devant nous, dans un état de nudité complète, absorbant à petites gorgées un pot de lait sous l'œil de son père qui, baguette en main, et prêt à la châtier pour l'y contraindre, préside à cette opération quotidienne, premier devoir que la mcde impose aux femmes de ce pays. Je me permis avec cette Hébé, déjà fort dodue, quelques innocentes agaceries ; elle se leva pour moi, elle me donna même une poignée de mains. Ses traits étaient agréables, mais son corps affectait trop évidemment les formes de la sphère.

17 *décembre.* — On me présente une vieille femme née dans l'île de Gasi, sur le petit Louta Nzigé; Kamrasi en a fait présent à son voisin Roumanika qui, l'ayant reçue comme curiosité, en a fait depuis une des domestiques du palais. Cette bonne vieille est d'une laideur achevée. On lui a enlevé jadis les incisives de ses deux mâchoires, et sa lèvre supérieure est perforée d'une foule de petits trous qui s'étendent en arcade d'une commissure à l'autre. Un homme du Rouanda nous parle des Vouilyanwantou (mangeurs d'hommes) qui, en fait d'aliments, n'estiment que la chair humaine. Roumanika confirme cette assertion. Bien que nos doutes subsistent encore, nous remarquons — la coïncidence est curieuse — qu'on assigne pour séjour à ces peuplades les mêmes régions où M. Petherick signale l'existence des *Nyam Nyams* (anthropophages).

Un autre des serviteurs de Kamrasi, né dans l'Amara, me fournit des renseignements plus dignes d'intérêt sur ses compatriotes, que le missionnaire Léon a représentés comme professant la religion du Christ. D'après lui, leurs deux lèvres et les lobes de leurs deux oreilles sont percés d'un seul trou central, dans lequel ils passent de petits anneaux de bronze. Ils habitent le voisinage du N'yanza, « là où il communique par un détroit avec un lac d'eau salée et déborde dans une rivière qui s'écoule vers le nord[1]. » Leurs habitations, bien bâties, ressemblent aux tembé de l'Ounyamouézi. Lorsqu'ils immolent une vache, ils s'agenouillent dans l'attitude de la prière, joignant

1. Sur la carte de M. Speke, on trouvera l'Amara séparé du Victoria N'yanza par le district d'Ouvouma, et confinant au lac Baringo, lequel se décharge dans la rivière Asoua qui va se jeter elle-même dans le Nil Blanc, au-dessus des rapides signalés entre Apuddo et Madi, dans le pays qui porte ce dernier nom.

leurs deux mains et tournant la paume du côté du ciel ; ils articulent en même temps le mot *zou* dont la signification lui est parfaitement inconnue. Je questionne vainement mon interlocuteur pour savoir si ce monosyllabe peut offrir un sens plus ou moins chrétien, et si par hasard ce serait une corruption du mot « Jésus. » Tout ce qu'il peut me dire, c'est que la circoncision n'est point pratiquée dans son pays, et qu'on ne s'y fait aucune idée ni de Dieu, ni de l'âme humaine. Une tribu appelée Vouakouavi, composée d'hommes à peau blanche qui me ressemblent assez, vient souvent par eau faire des razzias de bétail. Leur arme principale est un *simé* (grand couteau) à double tranchant. Plus d'une fois les Vouamara ont cherché à punir ces audacieuses tentatives et, lancés à la poursuite de l'ennemi, ont pénétré jusqu'à une ville appelée Kisigouisi, où les habitants portent des robes de drap rouge. Les grains importés dans l'Amara proviennent, à ce qu'il pense, soit de l'Orient, soit de l'Oukidi.

Cette enquête — à laquelle Roumanika prenait part comme interprète et qui paraissait l'intéresser vivement — l'a plus que jamais confirmé dans l'idée que je viens en effet des pays du nord, et que, ces pays fournissant des verroteries à l'Amara, je pourrais bien, comme je l'en ai flatté, frayer la voie à de nouveaux visiteurs.

18 *décembre.* — Roumanika persiste à ne pas très-bien comprendre le but de mon voyage accompli à si grands frais. Il s'étonne aussi qu'un grand pays comme le nôtre puisse être gouverné par une femme, et veut savoir comment s'appelle la reine, combien elle a d'enfants, dans quel ordre ils doivent se succéder. Puis, satisfait sur tous ces points, il me mène voir les résultats d'un travail qu'avait entrepris Dagara « pour pénétrer jusqu'aux entrailles de la terre. » C'est tout bonnement un fossé profond, creusé derrière le palais sur une longueur de quelques *yards* et aboutissant à une espèce de caverne dont l'entrée est fort étroite. Bientôt rebuté de cette opération, selon lui tout à fait infructueuse, Dagara ne s'y entêta pas davantage et transforma la caverne en un séjour mystérieux où il passait, assure-t-on, plusieurs jours de suite sans boire ni manger ; — il en sortait, selon sa fantaisie, tantôt en vieillard chargé d'années, tantôt en jeune homme vaillant et robuste.

Du 19 au 22 *décembre.* — Nous sommes allés à plusieurs

reprises, les jeunes princes et moi — car Grant persiste à ne pas se rétablir — pêcher sur le lac et de préférence autour de la petite île Conty, qu'on prétend être la résidence favorite des hippopotames. Nous y trouvâmes bon nombre de crocodiles se chauffant au soleil, mais pas un hippopotame ne se montrait. Les princes, me prenant sans doute pour un-novice, me dirent que l'endroit était positivement ensorcelé, mais qu'au moyen de quelques paroles magiques, ils feraient arriver jusqu'à mes pieds le gibier dont j'avais envie. Le fait est qu'appelés d'une certaine façon, nous vîmes bientôt paraître cinq hippopotames, dont quatre vieux et un jeune. C'était presque un péché de tirer sur ces pauvres animaux si dociles et si naïfs. Néanmoins, à la requête réitérée du roi, j'envoyai une balle dans la tête de l'un d'eux qui disparut sur le coup et n'a plus été retrouvé depuis. K'yengo attribue ceci à la rancune des démons aquatiques, dont j'ai envahi les domaines sans leur offrir la moindre victime. Nnanaji a été blâmé pour m'avoir importuné au sujet du fusil que son instinct de chasseur lui faisait si vivement désirer : en revanche, j'ai obtenu pour le frère de Roumanika la rétrocession du revolver que j'avais offert à ce dernier. Dans le cours d'une discussion astrologique, le roi m'a demandé « si c'était le même soleil qu'on revoyait chaque jour, ou si un nouvel astre naissait à chaque aurore? » Il s'inquiète aussi des intentions de la lune quand elle change de forme, et croit qu'elle se rit ainsi de la simplicité des mortels.

23 et 24 *décembre*. — Pendant la première de ces deux journées, le roi m'a présenté à ses cinq femmes, plus grasses les unes que les autres, et dont la dernière seule est d'origine plébéienne. C'est la fille de son cuisinier en chef. Toutes les autres tiennent aux plus grandes familles des districts voisins, et en me les montrant, Roumanika se proposait surtout de faire ressortir à mes yeux la considération dont il est entouré. Pour reconnaître ce procédé, je lui ai offert un disque de caoutchouc qui l'amuse au delà de toute expression.

Un certain nombre de Vouaziwa, venant du Kidi et porteurs d'une certaine quantité d'ivoire, se sont présentés chez mon hôte pour lui rendre hommage. « Ils ont vu naguère, disent-ils en répondant à mes questions, dans le pays d'où ils arrivent, des hommes ressemblant à mes Vouangouana. Mais bien que ces

étrangers fussent pourvus d'armes à feu, ils furent tous mis à mort par les gens du Kidi. » Précieux renseignement qui venait corroborer une conviction bien arrêtée chez moi, mais bien difficile à faire pénétrer chez les autres, à savoir que les trafiquants peuvent remonter par le Nil jusques au Kidi. Ainsi s'expliquait, d'ailleurs, comment le roi Kamrasi avait pu se procurer, quelques années auparavant, certaines perles roses d'une espèce toute particulière que les marchands de Zanzibar n'ont jamais songé à importer dans l'Ounyoro. Bombay était maintenant tout à fait convaincu, et nous nous livrions à de véritables transports de joie, lorsque Roumanika vint y mettre ordre en nous disant, à propos de Grant et de sa jambe malade, que les lois de l'Ouganda s'opposaient formellement à ce qu'un étranger infirme fût admis dans le royaume : — « Pour vous faire apprécier l'absurdité de ces gens-là, me disait-il encore, sachez qu'on ne recevra pas votre âne parce qu'il n'a pas de caleçons ; et vous devrez vous-même vous pourvoir d'une robe, car votre vêtement, tel qu'il est, choquerait les convenances du pays. » Je proposai alors à Roumanika, pour remplir mes caisses de verroteries qui s'épuisaient rapidement, d'échanger son ivoire avec les Arabes du Kufro, lui offrant de le lui payer à raison de cinquante dollars les trente-cinq livres, au moyen de traites sur Zanzibar. Il hésitait d'abord, en vertu d'un scrupule honorable, « ne pouvant, disait-il, traiter avec moi une affaire commerciale, » mais lorsque Bombay et Baraka lui eurent présenté la négociation sous son vrai jour — comme un service qu'il me rendrait sans porter la moindre atteinte à sa dignité — il mit l'empressement le plus obligeant à faire tout aussitôt ce que je désirais.

Jour de Noël. — Informé que nous célébrons par un repas solennel la naissance de notre Sauveur, le roi nous envoie un bœuf. Je m'empresse d'aller le remercier et profite de l'occasion pour lui rappeler, non sans le faire sourire, que le peuple abyssinien, souche de sa race, s'était rangé tout des premiers à la religion du Christ. J'ajoute que « le temps viendra peut-être où les missionnaires blancs convertiront à nouveau cette nation redevenue païenne. » Arrivent cependant quelques trafiquants Vouahaiya, convoqués expressément à ma requête. Comme les Vouaziwa d'ont j'ai parlé, ils ont négocié jadis avec le Kidi, et enchérissant encore sur ce qui avait été dit par les Vouaziwa,

ils parlent « de Vouangouana venus sur des navires pour faire le commerce dans le nord de l'Ounyoro ; — mais les indigènes de cette contrée, trop sauvages pour comprendre ce dont il s'agissait, ont repoussé à force ouverte ces négociants étrangers. » Tout ceci nous est confirmé dans les journées suivantes (26, 27 et 28 décembre) par d'autres voyageurs du nord qui nous racontent comment des Vouangouana, venus pour trafiquer dans le Gani et le Chopi[1], ont péri sous les coups des natifs. Je crois pouvoir désormais garantir à mon hôte que, d'ici à quelques années, le commerce de son pays avec le nord prendra plus d'importance que n'en pourrait jamais acquérir celui qui se fait avec Zanzibar. La route une fois ouverte, ces hardis négociants dont on nous parle s'y jetteront toujours plùs nombreux. Roumanika se moque, en revanche, de l'ardeur que je mets à pénétrer dans des pays où on nous dit que tous les étrangers ont jusqu'à présent trouvé la mort. Il juge ma témérité parfaitement insensée, et je commence à craindre que, par amitié pure, il ne contrecarre tous mes projets. Un mot de lui suffirait pour effrayer mon escorte et m'enlever les moyens de marcher en avant. Je m'efforce donc, en bonne politique, de lui ôter une idée dont il est imbu : celle qu'il détient, pour ainsi dire, la clef de l'Afrique intérieure. Tantôt je lui parle des visites que je lui ferai plus tard en remontant le Nil, tantôt d'une route à ouvrir entre la côte et le Karagoué, par le pays des Masai : « Pour l'une ou l'autre de ces entreprises, me fait-il remarquer, il vous faudrait au moins deux cents fusils. Nous verrons, du reste, quand vous serez revenu de l'Ouganda. Mtésa et Kamrasi ont en moi la plus grande confiance. Je les amènerai peut-être à servir vos projets. »

1. Pour se faire une idée exacte de la portée des témoignages réunis ainsi par M. Speke, il faut jeter les yeux sur la carte de son voyage. Le Kidi, le Gani, le Chopi, constituent à eux trois un vaste pays situé au nord de l'Ounyoro et de l'Ouganda, entre le petit Louta Nzigé, le cours du Nil Blanc et celui de la rivière Asoua. Les confins du Kidi et du Gani arrivent presque à ce qu'on appelle « la station de Bono, » c'est-à-dire au point le plus extrême où fussent parvenus les voyageurs partis d'Égypte. C'est à la station de Bono que nos voyageurs, comme on le verra plus tard, se retrouvèrent en contact avec la civilisation. Ceci suffira pour expliquer comment la présence de négociants étrangers dans les trois pays ci-dessus nommés confirmait les idées préconçues de M. Speke, et l'autorisait à croire qu'un chemin navigable existait entre l'Égypte et l'Afrique centrale.

Voici un échantillon des mœurs du Karagoué. Deux hommes, époux de la même femme, font valoir leurs droits à la propriété d'un enfant qu'elle vient de mettre au monde, et qui, étant mâle, peut être revendiqué par le père. Baraka, choisi pour arbitre, se décide d'après la ressemblance de l'enfant avec une des deux parties adverses. Son arrêt, approuvé de tous si ce n'est du perdant, provoque les rires joyeux de l'assistance. Il faut peu de chose aux Vouangouana pour stimuler leur avide curiosité, leur hilarité toujours prête.

20 et 30 *décembre*. — A propos de cet incident, Roumanika m'en raconte beaucoup d'autres d'où je dois conclure qu'en général les mariages, dans le Karagoué, sont des transactions purement pécuniaires. Le père reçoit en échange de sa fille un certain nombre de vaches, de moutons et d'esclaves; mais celle-ci, mécontente du marché, peut s'affranchir du joug conjugal en restituant l'équivalent de ce douaire. Les Vouahouma, du reste, bien qu'ils entretiennent des esclaves et parfois épousent des négresses pur sang, ne souffrent point que leurs filles contribuent à faire dégénérer leur race en se mariant en dehors de leur tribu. C'est également en vertu de leur culte pour cette origine spéciale dont ils sont si fiers, que la peine de mort n'est jamais infligée dans le Karagoué, pas même à l'homme coupable de meurtre, pas même à celui qui a lâché pied dans le combat : tous les crimes s'expient au moyen d'amendes proportionnées à leur importance, et qui consistent en un nombre plus ou moins grand de vaches laitières.

31 *décembre*. — A la suite d'une de ces discussions théologiques auxquelles mon hôte semble se complaire depuis que j'ai fait remonter son origine abyssinienne jusqu'au roi David, « dont les cheveux étaient aussi droits que les miens, » je me permets de lui demander pourquoi, n'ayant aucune idée de Dieu ni d'une vie future, il immole tous les ans une vache devant le tombeau de son père : « Je ne sais pas, me répond-il en riant, mais il me semble qu'en agissant ainsi j'obtiendrai de meilleures moissons. C'est aussi pour cela que je place devant une des grosses pierres de la montagne une certaine quantité de grain et de pombé, bien que je la sache incapable de manger et de boire. Les hommes de la Côte, et à vrai dire tous les indigènes, pour autant que j'en sache, pratiquent les mêmes rites. Pas un

Africain ne révoque en doute le pouvoir des talismans et de la magie. Lorsque je conduis mes troupes au combat, si j'entendais l'aboiement d'un renard, je battrais immédiatement en retraite, pareil pronostic me présageant une défaite. Beaucoup d'autres animaux, les oiseaux en particulier, possèdent ainsi une vertu favorable ou contraire. »

Je tâchai de lui faire comprendre que s'il avait affaire à des incrédules, ne se confiant comme nous qu'à leur courage et à leur tactique, ces superstitions lui joueraient de mauvais tours, ce que Baraka lui confirma tout aussitôt en invoquant le souvenir des campagnes qu'il a faites dans l'Inde. Mon hôte m'écoute assez volontiers, convaincu peu à peu de la supériorité des hommes blancs. « Après tout, dit-il, les Arabes en conviennent eux-mêmes, c'est de la terre des Vouazoungou que nous arrivent les perles et les étoffes. »

1, 2 et 3 *janvier* 1862. — Nous inaugurons la nouvelle année sous les auspices les plus favorables; tout nous donne à supposer que M. Petherick, essayant de nous rejoindre, a bien réellement remonté le Nil. Kamrasi, le roi de l'Ounyoro, a fait informer Roumanika — par manière de fanfaronnade — qu'il avait, lui aussi, des visiteurs étrangers. « Ils n'étaient pas encore dans l'Ounyoro, à la vérité, mais dans le Gani, qui en dépend, et remontaient le Nil sur leur navire. Les gens du Gani, attaquant ces nouveaux venus, les avaient tout d'abord repoussés en dépit de leurs canons, qui brisaient les arbres sur le bord du fleuve, et leur avaient pris beaucoup de marchandises, dont une partie lui avait été fidèlement apportée; aussi venait-il d'expédier des ordres en vertu desquels ses sujets devaient respecter les étrangers et les laisser parvenir jusqu'à lui[1]. »

Roumanika, auquel j'avais parlé de la promesse de Petherick, comprend toute l'importance que ces nouvelles ont pour moi, et m'aidera volontiers, dit-il, à les vérifier. « Kamrasi est son beau-frère, et se prête facilement à tout ce qu'il lui demande. Je pourrai donc sans inconvénient expédier quelques-uns de

1. C'était là, comme la suite du récit le fera voir, un détail confus de ce qui se passait à Gondokoro, où les navires de commerce venaient de se montrer, et d'une expédition que M. Debono avait expédiée à Jaloro dans le Madi, 3° 10' 33" latitude-nord, 31° 50' 45" longitude-est. — *Note ajoutée par le capitaine Speke à sa seconde édition.*

mes gens avec les messagers du roi de l'Ounyoro, quand ces derniers s'en retourneront chez leur maître. »

4 *janvier*. — Cette mission est proposée à Baraka. Il la refuserait s'il l'osait; mais, honteux de sa couardise, il demande seulement « qu'on lui laisse choisir un compagnon fidèle, qui, s'il venait à tomber malade, ne le laisse pas mourir seul dans la jungle. » En accédant à son désir, nous atténuons autant qu'il est en nous ce qu'il y a de trop funèbre dans ces préoccupations chimériques. Roumanika, d'ailleurs, nous répond de sa vie et lui fournit, ainsi qu'à son compagnon, un costume pareil à celui de ses officiers. Ce déguisement leur permettra de traverser, sans courir trop de périls, certaines portions de l'Uddou, récemment et mal annexées au royaume d'Ouganda.

5 et 6 *janvier*. — Saïdi, un de mes gens, autrefois esclave, capturé dans le Voualâmo, sur les frontières de l'Abyssinie, confirme à Roumanika, par un témoignage direct, ce que je lui disais naguère touchant l'origine des Vouahouma. Cet homme, en effet, rapporte que le bétail élevé par sa tribu est pourvu de cornes énormes comme celui qu'on trouve ici; le même usage y existe de boire pour principal repas un mélange de sang et de lait.

Nous avons eu hier soir une demi-éclipse de lune, pendant laquelle tous les Vouangouana n'ont fait que circuler des huttes de Roumanika aux huttes de Nnanaji, chantant et frappant notre vaisselle de fer-blanc pour terrifier l'Esprit du soleil et l'empêcher de dévorer complétement l'astre des nuits, objet d'un culte plus respectueux et plus fervent.

7 *janvier*. — Un métis indou-souahili, qui est allé visiter le roi de l'Ouganda et revient avec de riches présents en ivoire et en esclaves, nous annonce l'arrivée des officiers que Mtésa nous envoie pour nous conduire immédiatement auprès de lui. Cette excellente nouvelle exalte les espérances de Roumanika presque autant que les nôtres. Il voit déjà l'Afrique ouverte et son nom immortel, regrettant seulement que je ne lui permette pas de compenser en quelque mesure les frais énormes de mon voyage. Le fait est que je viens d'acheter encore aux Arabes des verroteries qui me coûtent plus de quatre cents liv. st., et sans lesquelles il me serait impossible, au sortir de l'Ouganda, de pousser jusqu'à Gondokoro. Il le fallait cependant, car toutes les nou-

velles de l'Ounyamouézi tendaient à représenter comme de plus en plus critique la situation des trafiquants arabes. Le sheik Saïd s'y trouvait encore, retenu avec mes pauvres miliciens hottentots, et ne pouvait se frayer un chemin jusqu'à la côte.

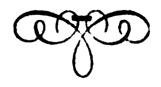
Du 8 au 10 *janvier*. — Enfin le tambour de l'Ouganda s'est fait entendre. Maoula, le messager royal, avec sa nombreuse escorte d'hommes, de femmes et d'enfants bien vêtus, menant leurs chiens en laisse et soufflant dans leurs flûtes de roseaux, transmet à nos oreilles avides le bienveillant appel dont il est chargé. Informé par N'yamgundou [1] du désir que nous avions de le voir, et, de son côté, fort désireux d'offrir l'hospitalité à des hommes blancs, Mtésa nous demande de l'aller trouver sans retard. « Ses officiers sont chargés, dit Maoula, de nous fournir gratuitement tout ce dont nous aurons besoin, une fois entrés dans ses domaines. »

Une seule circonstance désormais gêne ma marche, c'est la santé de Grant, pire que jamais, et qui ne promet pas de s'améliorer avant un ou deux mois. Il est impossible de retenir ici une escorte aussi nombreuse; mille autres considérations me font regarder un prompt départ comme l'unique moyen de mener à bon terme notre important voyage. Aussi, imposant silence aux remords que m'impose cette nouvelle séparation, je confie aux bons soins de Roumanika mon fidèle compagnon, près duquel je laissais un certain nombre de Vouangouana. Dix charges de verroteries et trente de fil de cuivre furent mises de côté pour mes dépenses dans l'Ouganda. Baraka et son compagnon reçurent, en même temps que la lettre dont je les chargeais pour Petherick, une quantité de perles équivalant aux fonds nécessaires pour les faire vivre pendant six mois, plus un présent pour Kamrasi et un autre pour le chef du Gani, que je ne connaissais pas encore de nom. Je confiai à Insangez, le collègue de Masoudi, mes collections de naturaliste et mes rapports adressés à la Société géographique, qu'il se chargea de transporter à Kazeh, chez le sheik Saïd; ce dernier, à son tour, les acheminera vers Zanzibar.

Toutes ces affaires réglées, je fis partir mes hommes et me

1. Voir, sous la rubrique du 1er novembre 1861, le récit de la visite faite au capitaine Speke par cet ambassadeur de Mtésa.

rendis au palais pour prendre congé de Roumanika. Un de ses officiers, nommé Rosaro, était désigné pour me conduire partout où je voudrais dans l'Ouganda, et devait ensuite me ramener sain et sauf. D'après les conseils de mon hôte, je remis au page du roi Mtésa, qui avait ordre de les lui rapporter au plus vite, des munitions pour ses armes à feu. Je donnai enfin à Maoula, toujours suivant les mêmes conseils, deux paquets de fil de laiton et cinq de verroteries variées, et je partis alors bien convaincu que je ne tarderais pas à résoudre définitivement le grand problème des sources du Nil. Ma seule inquiétude était de savoir si Grant serait en état de venir me rejoindre avant l'époque de mon retour. Je n'osais en effet présumer que je pourrais me risquer au delà des frontières nord de l'Ouganda, Roumanika m'ayant affirmé que, depuis l'époque où ce pays avait été séparé de l'Ounyoro, une guerre continuelle, des razzias sans cesse réitérées le mettaient aux prises avec toutes les contrées limitrophes.



IX

LES VOUAHOUMA ET LEURS ORIGINES.

Une théorie. — Invasion asiatique du continent africain. — Traditions encore vivantes. — Démembrement du royaume de Kittara. — La Terre des Esclaves. — Chronique d'Ouganda. — Un Nemrod législateur. — Constitution aristocratique. — Liste des grandes charges. — L'étiquette ou la mort. — Le N'yanzig et ses lois. — Les sorcières officielles. — Haute et basse justice. — Les vierges expiatoires. — Discipline intérieure. — Les pages et leurs turbans. — Cérémonies du sacre. — Expéditions militaires.

Avant de pénétrer dans l'Ouganda, le plus puissant des États auxquels a donné naissance le démembrement de l'ancien royaume de Kittara, je voudrais placer sous les yeux du lecteur les notions ethnologiques que j'ai recueillies sur cette portion du continent africain où habitent les peuples connus sous le nom collectif de Vouahouma, et qu'on désigne aussi par celui de Gallas ou Abyssiniens.

J'ai là dessus une théorie personnelle, fondée sur les traditions de ces différents peuples et sur ce que j'ai pu voir pendant que je résidais au milieu d'eux. Bien des gens, je le sais, regardent les Abyssiniens et les Gallas comme deux races distinctes. C'est une opinion, selon moi, mal fondée. Chez les uns comme chez les autres, le christianisme est de la plus haute antiquité. Il est bien vrai que les aborigènes de l'Abyssinie propre sont plus généralement agriculteurs, tandis que les Gallas s'adonnent de préférence à l'élevage des bestiaux ; mais leurs rapports n'en ont pas moins dû être les mêmes qu'on voit exister entre les rois pasteurs, les tribus nomades des Vouahouma et les populations agricoles de l'Ouzinza, du Karagoué, de l'Ouganda et de l'Ounyoro.

Dans ces divers pays, le gouvernement est aux mains d'enva-

hisseurs étrangers qui, après s'en être emparés, ont laissé la culture du sol aux travailleurs aborigènes, tandis que la jeunesse des tribus conquérantes se réservait le soin des troupeaux et leur exploitation. C'est justement ce qui s'est passé en Abyssinie, où un clan pasteur, venu du côté de l'Asie, a fait prévaloir sa domination et a toujours gouverné depuis lors, voyant modifier peu à peu, par son continuel mélange avec la race africaine, la couleur de son teint, la consistance de sa chevelure, mais conservant, de son origine asiatique, ce trait spécial qui tient à l'élévation des parois du nez.

Il est permis de croire qu'il exista jadis en Abyssinie un gouvernement solide, quoique de provenance étrangère, lequel, devenu de plus en plus fort, envoya de tous côtés, et surtout d'occident vers le sud-est, des armées nombreuses qui promenaient avec elles la dévastation et l'esclavage. Les pays conquis prirent à la longue une trop grande étendue pour qu'il fût possible de les maintenir sous le même sceptre. Des princes de la maison royale, généraux victorieux, poussèrent leur fortune et, se détachant de la souche métropolitaine, fondèrent des royaumes séparés auxquels, pour des raisons encore inconnues, ils assignèrent des noms nouveaux. C'est ainsi, devons-nous supposer, que les Gallas, cessant de former un même groupe avec les Abyssiniens, allèrent s'établir au midi de leur pays natal.

D'autres Abyssiniens, peut-être des Gallas — il importe peu de savoir ce qu'ils étaient au juste et de quel nom nous devons les appeler — se détachèrent à leur tour, entrèrent à force ouverte dans le pays des Somals, qu'ils subjuguèrent tout d'abord, furent ensuite vaincus dans une certaine mesure par les Arabes du continent opposé, et portèrent alors leurs armes au sud jusqu'à la rivière Jub, laissant bon nombre d'entre eux dans les pays ainsi parcourus. Ils attaquèrent ensuite Omwita (qui porte à présent le nom de Mombas), furent repoussés avec perte, disparurent à l'intérieur du continent, et, traversant le Nil près de sa source, découvrirent les riches pâturages de l'Ounyoro, où ils fondèrent le grand royaume de Kittara. Là, peu à peu, ils perdirent leurs traditions religieuses, oublièrent la langue de leurs aïeux, s'accoutumèrent comme les indigènes à se priver de leurs incisives inférieures, changèrent leur appellation nationale en celle de Vouahouma, et laissèrent s'effacer de leurs annales les

noms de Hubshi ou de Galla. Cependant les rois actuels, par un retour bizarre vers les temps oubliés, prétendent que leurs ancêtres étaient jadis moitié blancs, moitié noirs, et qu'ils avaient les cheveux droits sur une moitié de la tête, crépus sur l'autre moitié. De même pouvons-nous envisager comme tenant au souvenir de leur extraction étrangère l'opinion qui prévalut à notre sujet dans l'Ounyoro, que l'arrivée d'hommes blancs, se montrant à la fois au midi et au nord de la contrée, présageait une prochaine conquête. Persuadés comme ils le sont que l'Afrique appartenait jadis aux Européens, à qui les nègres l'ont enlevée avec le secours des Vouahouma, ceux-ci se regardent comme un débris de la race blanche expulsée, idée naturelle après tout, quand on compare leur petit nombre à celui des populations qui les entourent.

Ajoutez que les princes de l'Ounyoro s'intitulent Vouawitou (hommes du Witou), et quand nous leur demandions où était situé ce pays, ils indiquaient vaguement le Nord, ajoutant, pour répondre à nos questions · « Comment voulez-vous que nous ayons gardé souvenir de choses aussi lointaines?... Mais ce doit être du côté de chez vous. » Tout en se rattachant ainsi, pour ce qui est des temps les plus reculés, à une origine européenne, ces Vouahouma, si dignes d'intérêt, conviennent qu'en dernier lieu ils sont arrivés de l'est, où ils faisaient partie d'une puissante tribu vouahouma, sise au delà du Kidi, et tellement belliqueuse que les habitants de ce pays, l'effroi des peuples voisins, ne purent tenir contre elle. Si nos cartes sont fidèles, ceci s'applique aux Gallas; car, aux yeux de ces peuples, toute tribu de pasteurs appartient à la race vouahouma. Maintenant, si nous admettons que les Vouawitou tirent leur nom d'Omwita, la dernière place dont ils aient fait le siége sur la côte d'Afrique, on voit de quelle lumière serait éclairée la question qui nous occupe.

Voilà pour ce qui est des conjectures ethnologiques. Parlons désormais des Vouahouma, depuis qu'ils ont traversé le Nil et fondé le royaume de Kittara, vaste pays bordé au sud par le Victoria N'yanza et la rivière ou *kagéra* Kitangoulé, à l'est par le Nil, au nord par le petit lac Louta-Nzigé[1], à l'ouest par les royaumes d'Outoumbi et de Nkolé. Le

1. *Louta* veut dire morte, *nzigé* veut dire sauterelle, donc « le lac de la Sauterelle morte.

nom de Kittara tend à disparaître peu à peu; on ne l'applique guère maintenant qu'aux régions occidentales de la contrée; celle du nord-est, où la capitale est située, s'appelle Ounyoro, et le reste, qui n'appartient pas à l'Ouganda, est désigné, nous le verrons plus bas, sous le nom d'Uddou.

Personne n'a pu nous dire depuis combien de temps l'Ounyoro est soumis aux Vouahouma. Nous savons seulement que les trois derniers rois ont été Chiawambi, N'yawongo et Kamrasi, le monarque actuel. Nous savons aussi qu'à un moment donné les dissensions survenues entre les princes de la famille royale amenèrent les vaincus à se retirer dans le Nkolé, où se trouva ainsi établi un second État vouahouma tout à fait indépendant du premier. Plus tard, le gouvernement du Karagoué se constitua de la même manière, et dure déjà depuis vingt générations. Il eut pour fondateur Rohinda, expulsé de Kittara comme conspirateur, et qui vint, à la tête d'un grand nombre de Vouahouma, chercher asile chez les Vouanyambo du Karagoué. Leur roi Nono l'accueillit favorablement et, pour prix de son hospitalité généreuse, fut assassiné par les nouveaux venus, à l'issue d'un repas où de trop fréquentes libations l'avaient mis à leur merci. Telle est l'origine de la dynastie actuelle. L'Ouzinza s'est trouvé placé sous la domination des Vouahouma dans des circonstances à peu près identiques. Il formait encore un seul royaume, lorsqu'à la mort de Rouma, l'avant-dernier monarque, ses deux fils, Rohinda et Souwarora, commencèrent par se disputer la couronne et finirent par se partager le pays, à l'instigation de Dagara, le dernier roi du Karagoué.

Des États fondés par les Vouahouma, le dernier est le plus méridional; mais par delà ses frontières on trouve encore des émigrants de la même race, tels que les Vouatousi, venus du Karagoué, qui occupent les hauteurs d'Uhha au bord du lac Tanganyika, et, sous la protection des chefs nègres indigènes, donnent l'Ounyamouézi tout entier pour terrain de parcours à leurs immenses troupeaux. On dit aussi que les Vouapoka de Fipa, au sud du lac Rukwa[1]. proviennent de la même souche. Ces

1. Le lac Rukwa, guéable dans certaines saisons, et auprès duquel il existe un marché d'ivoire, est à l'est du lac Tanganyika, sur la route des caravanes qui de Kazeh se rendent à Kazembé dans la direction du sud. Le district de Fipa, dont il est ici question, est situé entre les deux lacs.

changements de nom déroutent les voyageurs; mais, une fois constatés, ils permettent de croire que les Hubshi sont devenus des Gallas, et que les Gallas, à leur tour, ont pris le nom de Vouahouma. Toutefois, malgré la modification qu'a subi le nom de leur clan, les princes de ces États situés au sud conservent le titre de Vouahinda, usité dans le Karagoué, au lieu de celui de Vouawitou, dont on se sert dans l'Ounyoro, et la noblesse de leur origine est si bien reconnue que beaucoup de chefs nègres prennent plaisir à dire : « Je suis un Mhinda, » c'est-à-dire un prince, et un prince de la race aborigène. De là naît une grande incertitude pour les voyageurs, incertitude encore accrue par la facilité avec laquelle les Vouahouma se conforment aux usages des différents pays qu'ils occupent. Les Vouahouma de l'Ouganda et du Karagoué, par exemple, bien que si voisins de l'Ounyoro, ne se privent pas de leurs incisives inférieures; et bien que les Vouanyoro n'aient d'autre arme de guerre que la lance, les Vouahouma du Karagoué sont les plus habiles archers de l'Afrique. Il reste donc uniquement à cette race remarquable, comme gage certain de son origine mixte, de sa provenance pour ainsi dire Sem-Chamitique, sa constitution particulière, où le tempérament phlegmatique paternel (celui des enfants de Sem), domine le naturel excitable et nerveux que les Vouahouma semblent tenir de la lignée maternelle, celle des enfants de Cham.

Il reste à parler des circonstances dans lesquelles l'Uddou s'est détaché de l'Ounyoro, événement d'autant plus intéressant que le gouvernement y a été constitué sous une forme particulière, aussi différente de celle qui prévaut dans les États voisins que peut l'être le régime politique des pays d'Europe, comparé à celui d'une contrée asiatique.

Les Vouahouma de l'Ounyoro considéraient autrefois comme leur jardin, vu leur excessive fertilité, toutes les terres qu'ils possédaient sur les rives du lac Victoria; aux peuples qui cultivaient ce sol fécond et à qui revenait le devoir spécial de nourrir et d'habiller la caste gouvernante, ils avaient infligé l'épithète de « Vouirou, » qui revient à celle d'esclave ou d'ilote. Le café nécessaire à la consommation de la capitale, les mbougou (manteaux d'écorce), que fournit un figuier inépuisable, provenaient de cette terre des Vouirou, renommée pour sa fertile opulence. Le

mot qui se prononce *vouirou* dans le Nord devint *waddou* dans le dialecte du Sud; de là ce nom d'Uddou (le Pays des esclaves) donné à toute la région riveraine du lac, depuis le Nil jusqu'à la *kagéra* ou rivière Kitangoulé. Elle le portait encore il y a huit générations — disent les chroniques locales — quand un chasseur de l'Ounyoro, nommé Ouganda, vint, avec une meute de chiens, une femme, une lance et un bouclier, poursuivre le gibier de la vallée Katonga, qui n'est pas fort éloignée du lac. Cet homme n'était pas riche, mais son habileté le popularisa bientôt parmi les Vouirou qui le suivaient en foule, avides de venaison, et qui finirent par lui proposer d'être leur roi. « Ils étaient las, prétendaient-ils, d'envoyer leurs tributs à un souverain tellement éloigné d'eux, qu'une génisse, partie dans le ventre de sa mère, avait le temps de mettre bas, et la nouvelle née de produire à son tour, avant que le présent ne fût parvenu à destination. » Ouganda hésitait d'abord, alléguant qu'ils avaient déjà un monarque; mais, sur de nouvelles instances, il finit par accepter la couronne, et le peuple, pour qui le nom de son bienfaiteur était sacré, décida que tout le pays entre le Nil et la Katonga s'appellerait Ouganda, et que le roi de ce nouvel État prendrait le nom de Kiméra. Le soir même Kiméra monta sur une pierre, tenant sa lance à la main, tandis que sa femme et son chien étaient assis à côté de lui. On affirme, encore aujourd'hui, que le rocher conserve la trace des pieds du roi, la marque laissée par le bois de la lance, l'empreinte de la femme et celle du chien. Toutes ces circonstances miraculeuses, rapportées au puissant monarque de l'Ounyoro, l'affectèrent à peine : « Laissez, disait-il dans son magnifique abandon, laissez ce pauvre affamé chercher sa nourriture où il voudra. » Kiméra n'en fonda pas moins sa dynastie, il eut pour successeurs les princes dont voici les noms : 1, Mahanda; 2, Katéréza; 3, Chabago; 4, Simakokiro; 5, Kamanya; 6, Sounna; 7, Mtésa, qui n'est pas encore couronné.

Ces rois ont tous suivi le même système de gouvernement, introduit par Kiméra et qui les a rendus peu à peu, nous le verrons plus tard, la terreur des pays voisins. Kiméra, qu'exaltait son élévation soudaine, se montra fier et tyrannique; il groupa autour de lui une espèce de phalange vaillante, un camp belliqueux de Vouakoungou c'est-à-dire de grands officiers; il ré-

compensait largement, châtiait avec rigueur, et prit rapidement un train de vie magnifique. Il lui fallait le palais le plus vaste, le harem le plus nombreux, les officiers les plus recherchés par leur parure, un trône pour siéger solennellement, voire une ménagerie de plaisance, bref, ce qu'il y avait de mieux en tout genre. Il fit construire des barques de guerre, à la place des canots dont on s'était servi jusqu'alors; il constitua des armées qui devaient maintenir intacts son ascendant et sa gloire : somme toute, un gouvernement parfait dans l'ordre d'idées où se place un peuple non civilisé. On traça des grandes routes d'un bout du pays à l'autre, et on jeta des ponts sur les rivières; il fut défendu de bâtir une maison dépourvue des attenances nécessaires à sa propreté; personne, même parmi les plus pauvres, n'eut le droit d'étaler sa nudité; — toutes ces lois avaient pour sanction unique la peine de mort.

Après le décès de Kiméra, la prospérité de l'Ouganda ne fit qu'augmenter. L'espèce d'aristocratie officielle qu'il avait fondée se montrait aussi fière de son affranchissement que le roi créé par elle pouvait l'être de la dominer. Kiméra fut enterré en grande cérémonie, après que son cadavre, placé sur une planche à la bouche d'une espèce de four en terre cuite, chauffé en dessous, eût été convenablement desséché, trois mois durant, par les soins de son plus fidèle compagnon. Cette longue opération terminée, on lui coupa la mâchoire inférieure qu'on enveloppa d'un beau travail de verroteries, de même que le cordon ombilical précieusement conservé depuis la naissance de Kiméra. Ces reliques furent mises à part. Mais le corps lui-même, placé dans une tombe, y demeura sous la garde perpétuelle de l'officier en question et d'un certain nombre de femmes favorites du défunt souverain. Vivant du produit des jardins qu'elles cultivaient autour de la tombe, elles ne devaient jamais s'exposer aux regards de son successeur.

Kiméra, pourvu de tant de femmes, laissait un bon nombre de princes (Vouarangira) et tout autant de princesses. Parmi les premiers, les Vouakoungou choisirent pour roi celui qu'ils jugeaient le plus apte au gouvernement du pays, et le choisirent de naissance inférieure, au moins du côté de sa mère, de peur que cet élu ne les écrasât de son orgueil. Les autres furent placés avec leurs femmes sous la surveillance d'un gardien,

dans un groupe de huttes, afin de prévenir toutes chances d'intrigues et de dissensions. Ils devaient continuer à vivre ainsi jusqu'à l'époque où le monarque désigné, parvenu à l'âge de discrétion, prendrait solennellement la couronne; à ce moment on se réservait de les brûler tous, excepté deux; ces derniers conservés en cas d'accident, et destinés à demeurer près du roi aussi longtemps qu'il lui plairait d'avoir des compagnons de sa race : le jour où ceci ne lui conviendrait plus, l'un d'eux serait exilé dans l'Ounyoro et l'autre recevrait, dans l'Ouganda même, des domaines assez considérables pour subvenir à tous ses besoins. Il fut également pourvu au sort de la mère du roi vivant, laquelle était devenue reine douairière, ou *N'yamasoré*. Elle partageait avec son fils toutes les femmes du roi défunt, à l'exception de celles qui gardaient le tombeau, n'ayant toutefois que le droit de choisir alternativement en second. Son palais, duquel dépendaient de vastes domaines, était presque égal à celui de son fils qu'elle continuait à guider dans le gouvernement du pays, gardant ainsi, pour tout le temps de la minorité, la substance et la réalité du pouvoir, en ce sens du moins, qu'aucun changement politique essentiel n'avait chance d'aboutir s'il n'était sanctionné par elle. Les princesses du sang royal devenaient les femmes du roi leur frère, personne autre n'ayant le droit de les épouser.

La mère et le fils avaient respectivement leur *katikiros* ou commandant en chef (qui s'intitule aussi *kamraviona*), et maints autres officiers de haut rang. Parmi ceux-ci — nous observons la gradation hiérarchique — figure l'*ilmas*, la femme assez heureuse pour avoir coupé le cordon ombilical, lors de la naissance du roi; la *savouaganzi*, sœur de la reine et barbier du roi; les *kaggao*, *pokino*, *sakibobo*, *kitounzi* et autres préposés au gouvernement des provinces; le *jumba*, grand amiral de la flotte; le *kasoujou*, tuteur des sœurs du roi; le *mkouenda* ou facteur; le *kounsa* et l'*ousungou*, bourreaux en premier et en second; le *mgemma*, chargé des tombeaux; le *sérouti* ou brasseur, le *mfoumbiro* ou cuisinier, — sans parler des pages nombreux pour porter les messages et surveiller les femmes, — sans compter, non plus, par centaines, les Vouakoungou subalternes. Un *mkoungou*, sans cesse au palais, commande les *vouanagalali* (gardes du corps), qui se renouvellent de mois en mois; un autre, égale-

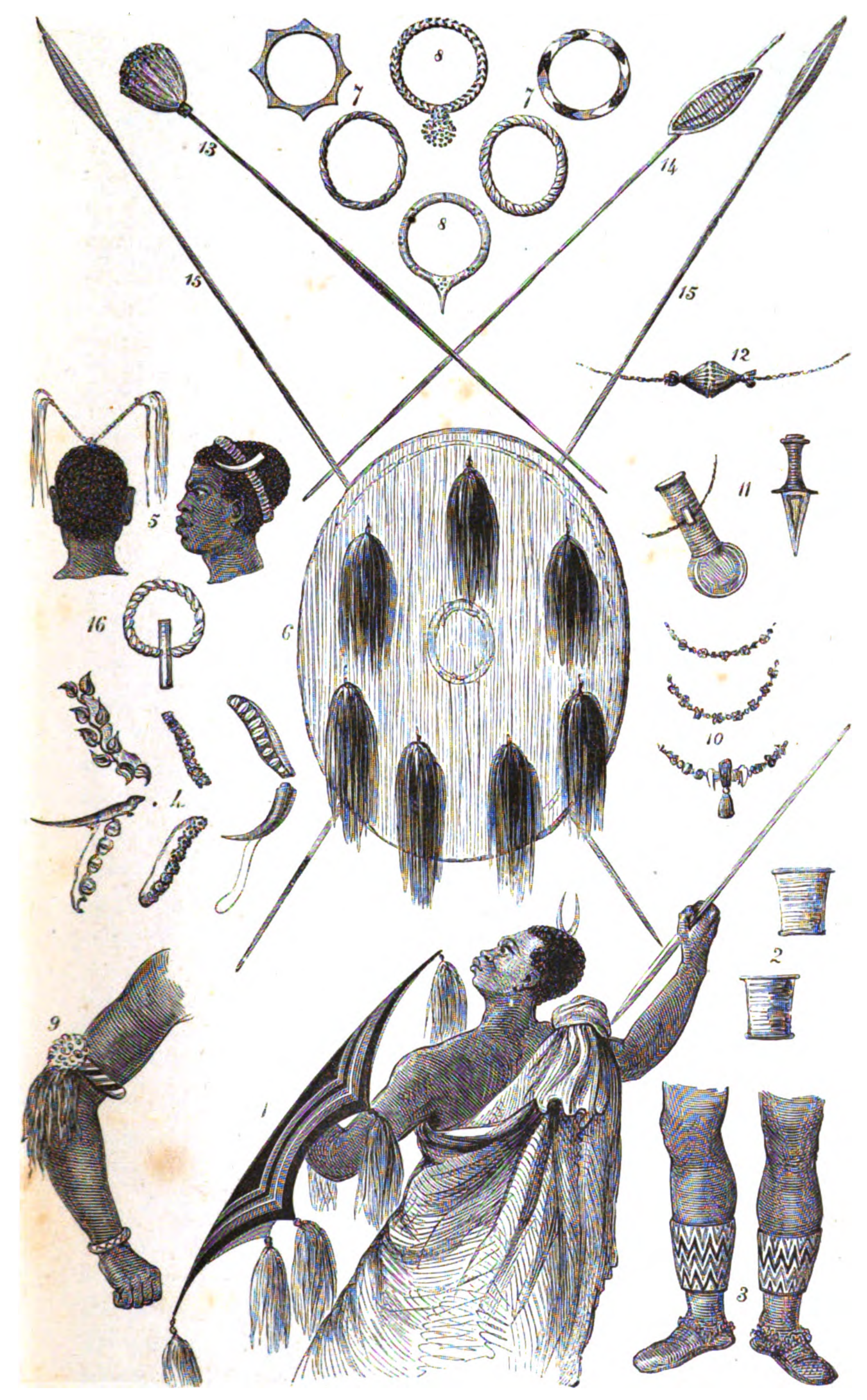
ment assidu, a pour mission spéciale d'arrêter toute personne rebelle. On trouve aussi presque toujours dans la royale demeure les *vouanangalavi* ou tambours; les *nsasé* qui agitent des pois secs dans des gourdes vides; les *milélé*, joueurs de flûte; les *moukondéri* ou clarinettes, ceux qui s'accompagnent de la voix en exécutant des airs sur des harmonicas de bois et des harpes portatives; enfin ceux qui sifflent en s'aidant de leurs doigts, — car la musique est le principal passe-temps de ces cours sauvages. Chacun, dans l'Ouganda, doit avoir sa lance, son bouclier et son chien; ce sont les signes caractéristiques de la nation, et pour ainsi dire ses armes parlantes; les *vouakoungou*, de plus, ont droit de marcher au son du tambour.

Mentionnons aussi une sorte de Neptune ou d'esprit marin (*Mgussa*), qui habite les profondeurs du N'yanza, manifeste ses volontés par l'intermédiaire d'un *mkoungou* spécialement chargé de lui servir d'interprète et, dans une certaine mesure, influe sur les affaires navales du royaume.

Tous ces officiers, généralement parlant, doivent résider à la cour autant qu'il leur est possible; s'ils négligent ce devoir — ce qu'on attribue à la désaffection ou à l'insolence — ils perdent leurs terres, leurs femmes et tout ce qu'ils possèdent. Le produit de la confiscation passe à des courtisans plus zélés. Une mise élégante est de rigueur, et toute infraction à ce luxe réglementaire peut, en certaines circonstances, coûter la vie à celui qui se l'est permise. Toutefois, cette peine trop rigoureuse est fréquemment remplacée par une amende qui s'acquitte en bétail, chèvres, volailles ou fil de laiton[1]. Suivant la règle constitutionnelle admise dans quelques pays de l'Europe, leur roi, comme on sait, « ne peut mal faire » : on renchérit dans l'Ouganda sur ce dogme si commode pour la tyrannie, et toute mesure royale compte pour un bienfait dont il faut rendre grâces au souverain, même quand il s'agit d'une amende qu'il vous inflige ou d'une fustigation qu'il vous fait administrer. Ces corrections,

1. *Légende de la gravure ci-contre :*

1, Guerrier; — 2, ornements d'ivoire pour les jambes; — 3, chaussure et jambières du roi; — 4, bandeaux à l'usage des hommes; — 5, ornements de tête; — 6, bouclier et lances; — 7, 8, colliers; — 9, amulette en verroteries, portée par le roi; — 10, colliers; — 11, poignard de femme; — 12, 13, 14, charmes, talismans; — 15, javelines; — 16, anneau d'orteil en peau de serpent, avec sa cheville de bois.



Armes et modes de l'Ouganda.

après tout, ne sont-elles pas salutaires? Pour rendre grâces, on se traîne sur le sol, tantôt sur le ventre, tantôt en roulant sur soi-même, et avec ces petits gémissements entrecoupés par lesquels les individus de la race canine témoignent leur plus vive satisfaction. Ceci fait, le courtisan se relève tout à coup, saisit une baguette, — car les lances ne sont pas tolérées à la cour, — et, feignant de charger le roi, lui débite avec une rapidité surprenante les assurances multipliées d'une fidélité à toute épreuve. En ceci consiste le salut de la grande étiquette; il en est un autre, de moindre valeur, pour lequel on s'agenouille dans l'attitude de la prière en étendant les bras à chaque instant et en réitérant certaines formules. Des mots que l'on prononce alors celui de « N'yanzig » est le plus fréquemment employé. De là vient que cette manifestation a pris le nom générique de *N'yanzig*, expression si souvent reproduite que j'ai dû me résoudre à la faire passer dans notre langue, soit comme substantif, soit comme verbe, selon que la circonstance pourra l'exiger. On comprendra aisément qu'un pareil cérémonial, se renouvelant à toute minute, empiète beaucoup sur l'expédition des affaires : mais le roi, qui ne perd pas de vue les nécessités de son budget, s'arrange pour constater à chaque instant quelque menu délit, prononcer la sentence de mort, liquider la compensation qu'il accepte, et maintenir ainsi la recette au niveau de la dépense.

Le roi se tenant debout ou assis, personne n'oserait demeurer droit devant lui; on ne doit l'approcher qu'en rampant et le regard à terre; auprès de lui, on s'agenouille ou on s'accroupit. Toucher au trône, aux vêtements du roi, même par hasard, ou lever les yeux sur ses femmes, entraîne de soi la peine capitale. Lorsqu'il tient un de ses levers, une de ses audiences de cérémonie, un certain nombre de sorcières (*vouabandwa*) restent invariablement à sa portée. Appelées à détourner le Mauvais œil, elles parlent avec une voix factice dont les notes aiguës ont presque la valeur d'un cri perçant. Elles ont sur la tête des lézards séchés, autour de la taille des tabliers de peau de chèvre fort exigus et bordés de clochettes; elles ont aussi des petits boucliers et des lances décorées d'une houpe de filasse. Comme service actif, elles font circuler à la ronde les coupes remplies de *marwa* (vin de bananes). Pour achever

le tableau d'une cour africaine, il faut se figurer une foule de pages sans cesse prêts à transmettre de tout côté les ordres du prince, et se les figurer courant toujours; car une allure moins rapide, attestant leur négligence, leur coûterait infailliblement la tête. N'oublions pas le symbole national dont nous avons déjà parlé, mais sur lequel nous revenons parce qu'on le rencontre à chaque pas, — le chien, les deux lances et le bouclier.

L'assistance, accroupie autour de lui en un large demi-cercle, — ou bordant sur plusieurs rangées les trois côtés d'un carré au centre duquel sont les tambours et autres musiciens, — le monarque, majestueusement assis sur son trône, lance à peu près dans la forme suivante ses décrets quotidiens : « Les troupeaux, les femmes, les enfants ne sont pas assez nombreux dans l'Ouganda, il importe qu'une armée d'un à deux mille hommes parte immédiatement pour aller piller l'Ounyoro.... Les Vouasaga ont insulté mes sujets et doivent eux-même être asservis : ceci rend essentielle la formation d'une autre armée aussi forte que la première, et qui combinera ses opérations avec celles de la flotte.... Les Vouahaiya, dans ces derniers temps, ont omis d'acquitter le tribut qu'ils me devaient; il faut que des taxes soient levées sur eux.... » Le commandant en chef désigne alors les officiers généraux qui lui semblent le plus aptes à conduire ces diverses opérations, et si son choix est approuvé par le roi, l'affaire se trouve réglée en ce qui concerne la cour. Ces officiers ont alors à composer leur état-major comme ils l'entendent, et c'est aux subordonnés ainsi choisis à se procurer les soldats dont ils ont besoin; après quoi, la campagne commence. En cas d'échec, on envoie des renforts, et les déserteurs, flétris du nom de « femmes, » sont privés, au moyen d'un fer rougi, des attributs de leur virilité. Ils périssent ainsi, victimes de leur couardise. Tout exploit marquant, en revanche, est récompensé par un grade supérieur. Le roi reçoit en grande pompe, au retour de la guerre, les officiers de son armée; il écoute le récit détaillé de leurs hauts faits et leur distribue libéralement, à titre de récompense, les femmes, le bétail, l'autorité, — les trois grandes sources de richesse dans l'Ouganda.

A défaut d'affaires plus importantes, la cour se transforme pour ainsi dire en tribunal d'assises. Les officiers amènent les

accusés et font leur rapport. La sentence est immédiatement rendue, — sentence de mort, impliquant peut-être les tortures les plus atroces, — sans autre forme de procès, sans investigations préalables, et probablement à l'instigation de quelque personnage en crédit, animé de passions plus ou moins malveillantes. Si le prévenu essaye de se justifier, sa voix est couverte aussitôt par une clameur réprobatrice, et la misérable victime entraînée le plus brutalement du monde par ces mêmes officiers, empressés de montrer leur zèle. De jeunes vierges, filles de Vouakoungou, dans un état de nudité complète et l'épiderme luisant de graisse, — mais tenant des deux mains, devant-elles, par un reste de pudique scrupule, un petit carré de mbougou, — sont offertes par leur père, soit en expiation de quelque offense commise, soit tout simplement pour alimenter le harem. Tel ou tel officier, de ceux à qui sont confiés les arrestations, reçoit l'ordre de traquer certains Vouakoungou coupables de quelque délit, et de confisquer leurs terres, leurs femmes, leurs enfants, en un mot tout ce qu'ils possèdent. Tel autre, dont le salut n'est pas absolument régulier, est désigné comme devant être livré au bourreau; chacun de ceux qui l'entourent se lève à l'instant même, les tambours battent pour couvrir ses cris, et le malheureux, garrotté en quelques secondes, est emporté par une douzaine d'assistants. Un troisième subira bientôt après le même sort pour avoir, en s'asseyant à terre, exposé aux regards un ou deux pouces de sa jambe nue, ou parce que son mbougou n'est pas noué tout à fait selon l'ordonnance. Chèvres, vaches, volailles, arrivent à la file; ce sont des amendes qui rentrent au trésor; celui qui s'acquitte ainsi les caresse d'abord du plat de la main, qu'il applique ensuite à son visage, pour montrer que le don volontaire ne recèle aucun principe malfaisant, aucun « mauvais esprit, » comme ils disent; il remercie en même temps le roi de le tenir quitte à si bon compte, et se retire en souriant, heureux, pardonné, dans les rangs des courtisans accroupis. Parfois ce sont d'immenses troupeaux, de longues chaînes de femmes et d'enfants, produits d'une razzia victorieuse ou de plusieurs saisies pratiquées coup sur coup au détriment de Vouakungou rebelles. En effet, pour apaiser la colère du monarque, nul don n'est aussi efficace que celui de quelques jeunes beautés qui, après avoir habité le harem, seront distribuées,

comme récompense de quelques services éclatants, à des officiers fidèles.

Les magiciens du roi lui apportent des « baguettes charmées, » bâtons de toute forme auxquels ils supposent des vertus surnaturelles, ou des terres de couleur, également douées d'une influence particulière. Le maître des chasses amène au pied du trône, logés dans de grandes corbeilles d'osier, les antilopes, chats sauvages, porcs-épics, et jusqu'aux rats d'étrange espèce qui se sont trouvés pris dans ses filets; il y ajoute des peaux de zèbre, de buffle et de lion. Les pêcheurs arrivent chargés de poisson, les jardiniers avec des fruits et des légumes. Les couteliers exhibent des simés et des fourchettes fabriquées en fer, qu'ils ont incrustées de bronze et de cuivre; les fourreurs, des mosaïques de peaux d'antilopes cousues avec une habileté singulière; les forgerons, fabricants de boucliers, tailleurs de vêtements, produisent des échantillons de leur industrie, des mbougu (robes d'écorce), des lances, etc.; — mais rien ne s'offre jamais sans avoir été manié, caressé au préalable et sans que le donataire, portant la main à son visage, ainsi que nous l'avons dit plus haut, n'ait manifesté par de longues formules sa reconnaissance pour le monarque « qui veut bien accepter un si infime présent. »

Las de vaquer aux affaires publiques, le roi se lève, prend sa lance, et avec son chien qu'il tient en laisse, s'éloigne sans un mot d'excuse et sans s'inquiéter de ce que deviendra l'assistance, livrée à ses propres inspirations.

Si stricte que soit la discipline de la cour prise en général, celle de l'intérieur du palais est peut-être encore plus rigide. Tous les pages portent, roulé autour de leur tête, un turban de corde en fibres d'aloès. Si une des femmes se permet la moindre intempérance de langage, la moindre action contraire aux lois de l'étiquette, elle est condamnée sur place, garrottée aussitôt par les pages, et traînée à la mort sans plus de cérémonie. Nonobstant le décorum si absolument et si rigoureusement imposé aux domestiques du sexe mâle, le service habituel se fait par des femmes adultes, littéralement nues de la tête aux pieds.

Chaque mois, dès que la nouvelle lune s'est montrée, le roi se met en retraite, pendant deux ou trois jours, pour se livrer à la

contemplation et au classement de ses « cornes magiques. » Ce sont, nous l'avons dit, des cornes d'animaux sauvages, bourrées d'une poudre qu'on suppose propre à la fabrication des talismans. Telle est la part des loisirs consacrés à la religion; tels sont, pour ainsi dire, les « dimanches » du roi. Les autres jours, il mène ses femmes, par deux ou trois cents, se baigner et s'ébattre dans les étangs; ou bien, blasé sur ce voluptueux spectacle, il entreprend de longues promenades où il marche suivi de ses odalisques et précédé de ses musiciens, derrière lesquels viennent s'échelonner les Vouakoungou et les pages; lui-même est au centre du cortége, isolant le beau sexe de tout rapport avec le reste de l'assistance. Durant ces excursions, nul individu de la plèbe n'oserait se permettre de lever les yeux sur le défilé royal. Celui qui aurait le malheur d'être aperçu serait à l'instant même relancé par les gens de la suite, dépouillé de tout son avoir, et devrait s'estimer fort heureux si rien de pire ne lui arrivait. Pareils pèlerinages ne sont pas rares, et le roi consacre parfois une quinzaine au plaisir de la navigation; mais quel que soit l'emploi de ses loisirs ou la direction de ses courses, le même cérémonial est de mise; — ses musiciens, ses Vouakoungou, ses pages et ses femmes sont inévitablement de la partie.

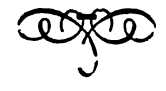
Au couronnement sont réservées les solennités les plus imposantes. Le prince élu débute par nouer des relations d'amitié avec les rois de tous les pays voisins, en demandant à chacun de lui donner pour femme une de ses filles; à défaut de ceci, quelque autre gage de reconnaissance est impérieusement réclamé. L'ilmas[1] fait alors un pèlerinage au tombeau du souverain défunt pour conjecturer, d'après la croissance et l'aspect de certains arbres et de certaines plantes, les destinées promises au nouveau règne. Ces pronostics tantôt annoncent que le roi doit mener une vie pacifique, tantôt qu'après le couronnement il lui faudra se mettre à la tête d'une armée pour aller combattre soit à l'Ouest, soit à l'Est, soit même sur l'une et l'autre frontière simultanément. D'ordinaire, la première attaque est dirigée contre le Kittara, la seconde contre L'Ousaga. On con-

1. On a vu plus haut que ce titre désigne la femme dont les mains ont délivré la mère du roi lorsqu'il est venu au monde.

sulte ensuite le Mgussa[1], dont la voix se fait entendre par des moyens qui me sont inconnus, attendu que toute conversation touchant les affaires de l'État sont rigoureusement proscrites dans le pays dont je parle. Ces préliminaires une fois réglés, le couronnement a lieu, et le roi cesse dès lors d'entretenir aucuns rapports avec sa mère. Les frères qu'il peut avoir montent sur le bûcher, et lui-même se met en campagne, si toutefois les augures l'ont ainsi décidé.

C'est par suite de ces sortes d'expéditions qu'une bonne moitié de l'Ousaga, et tout ce qui restait de l'Uddou, ont été annexés à l'Ouganda.

1. Le Mgussa, on s'en souvient peut-être, est en quelque sorte le Neptune de l'Ouganda.



X

LE KARAGOUÉ — L'OUGANDA.

Les petits pois en Afrique. — Un mariage par ordre. — Premier aperçu de la Kitangoulé. — Les sorcières Vouishwézi. — Lettre à Grant. — Les caprices de Maoula. — Autre échantillon de la même espèce. — A quoi servent les leçons de boxe. — Probité mal vue. — Une décoration usurpée. — Conjectures géologiques. — Un vol et ses conséquences. — Les battus payent l'amende. — Inconvénients d'une ambassade. — Prédictions inquiétantes. — Halte et préparatifs. — Paroles de bon augure. — Le palais d'un roi défunt. — Installation déplaisante. — Je proteste et revendique mes droits. — La pluie. — Une visite nocturne.

10 *janvier* 1862. — Visite aux Arabes de Kufro. Je trouve chez eux le premier échantillon de petits pois que m'ait offert cette partie du monde. Le lendemain (11) nous campâmes à Louandalo, où Rosaro vint nous rejoindre pour m'accompagner, suivant les instructions de Roumanika. L'ajournement de son départ avait eu pour but de réunir un grand nombre de Vouanyambo, appelés à partager l'existence gratuite sur laquelle croient pouvoir compter ces voyageurs primitifs, dans des conditions pareilles aux nôtres.

Arrivés le 12 à Kisaho, dans ces montagnes de l'Ouhaiya, renommées pour leur ivoire et leur café, je fus informé qu'il fallait y attendre Maoula, notre hôte l'ayant retenu pour lui offrir en présent la sœur de Rosaro, mandée tout exprès. Elle était, il est vrai, l'épouse d'un autre, qu'elle avait déjà rendu père de deux enfants; mais ceci n'importait guère, car ce dernier avait encouru, par je ne sais quel délit, la confiscation de tous ses biens. La halte du 13 se passa tant bien que mal au milieu d'une population uniquement occupée à boire du pombé; puis, quand

Maoula m'eut rejoint, nous nous remîmes en marche au son du fifre et du tambour. Ce fut ainsi que nous descendîmes des montagnes de la Lune pour arriver le 15, par une longue plaine d'alluvion, à cet établissement de Kitangoulé, dont nous avions tant de fois entendu parler, et où Roumanika tient en réserve des milliers de vaches. Ces plaines humides sont entourées de marécages où croissent d'épaisses forêts jadis peuplées d'éléphants; mais depuis que le commerce de l'ivoire s'est développé, ces animaux, harcelés sans cesse, ont fini par se réfugier dans les montagnes du Kisiwa et de l'Ouhaiya.

16 janvier. *Ndongo.* — Nous sommes arrivés aujourd'hui au bord de la *kagéra* ou rivière Kitangoulé, qui — je m'en étais assuré en 1858 — se jette à l'ouest dans le Victoria N'yanza. Par malheur, au moment de la traversée, la pluie se mit à tomber et jeta le désordre dans nos rangs; je ne pus ni la dessiner (ce que Grant fit plus tard) ni mesurer exactement sa largeur ou sa profondeur. Il fallut même soutenir une longue discussion avec les superstitieux bateliers pour qu'ils me permissent de monter dans leur canot avec mes chasseurs. Ces pauvres diables s'imaginaient que leur Neptune, irrité d'un procédé si leste, les ferait chavirer ou dessécherait la rivière. Tout ce que je puis dire de la Kitangoulé, c'est qu'elle doit avoir une largeur moyenne de quatre-vingts pieds[1], qu'elle est encaissée entre deux hautes rives, et que les crocs de nos bateliers n'en touchaient pas le fond. La rapidité de son cours peut être évaluée à quatre nœuds par heure.

Je ne la voyais pas sans quelque orgueil, pouvant ainsi vérifier l'exactitude des raisonnements scientifiques d'après lesquels j'avais conclu qu'elle devait être alimentée par des sources placées sur les hauteurs des montagnes de la Lune, et qu'il fallait évaluer leur altitude, d'après la masse de ce courant, à huit mille pieds pour le moins[2], précisément celle que nous leur voyons dans le Rouanda. Je me répétai ce que je m'étais dit chez Roumanika, lorsque m'apparurent pour la première fois les cônes élevés du Mfoumbiro, et en présence des renseignements géographiques réunis par moi de toutes parts, à savoir que ces

1. Vingt-quatre à vingt-cinq mètres.

2. Ces conjectures sont consignées dans le *Blackwood's Magazine* du mois d'août 1859.



Rives de la Kitangoulé.

hautes montagnes de la Lune, continuellement saturées de pluie, donnent naissance au Congo comme au Nil, et aussi sans doute à cette branche du Zambèse qui porte le nom de Shiré.

Ndongo est un véritable jardin de bananiers et la contrée, généralement parlant, manifeste une fertilité surprenante. Dans ce sol humide, sous ce climat tempéré, toutes les cultures se font sans peine et donnent de merveilleux résultats. C'est un véritable paradis de nègres, et je dois dire d'ailleurs que l'entretien des huttes et des jardins dénote des habitudes d'ordre, de propreté, de travail.

Nous y fîmes halte tout un jour, et j'aurais pu y tuer mainte et mainte antilope, si je ne me fusse obstiné à courir des buffles que je ne rencontrais point. Revenu de la chasse, je mandai à Roumanika que si Grant ne m'avait pas rejoint à une certaine date, je tenterais la navigation du N'yanza, et reviendrais le trouver en remontant la Kitangoulé.

18 janvier. *Ngambézi.* — Nasib m'a montré un petit éperon montagneux qui, du royaume de Nkolé, à notre gauche, se prolonge vers le N'yanza. A l'extrémité de l'éperon, et sur notre droite, s'étend à perte de vue, dans la direction du N'yanza, une plaine bien boisée et marécageuse, parsemée de vastes étangs qui, m'assure-t-on, portaient bateau il y a peu d'années, mais se dessèchent maintenant par degrés, comme le lac Ourigi. Je suis porté à croire que le N'yanza baignait originairement le pied de ces montagnes, et qu'il s'est trouvé réduit à ses limites actuelles par un abaissement progressif de son niveau.

Ngambézi me frappa d'admiration aussi bien par la propreté, le bon ordre des habitations, que par la richesse du sol et la beauté des paysages. Sous ce double rapport, ni le Bengale, ni Zanzibar n'ont rien de mieux à offrir. Un des oncles de Mtésa, épargné par le feu roi Sounna lors de l'avénement de ce dernier, est le possesseur de ce beau fief. Son absence me laissa un certain regret, bien que l'espèce d'intendant chargé de le remplacer me logeât dans sa *baraza* (hutte de réception), et nonobstant force excuses sur les lacunes involontaires de son hospitalité, me gratifiât sans cesse de chèvres, de volailles, de patates douces, d'ignames, de bananes, de cannes à sucre et de maïs. Il y gagna, cela va sans le dire, quelques paquets de verroteries.

19 janvier. *Sémizabi.* — Nous nous arrêtons chez Isamgévi, qui

gouverne le district pour le compte de Roumanika. Sa résidence était aussi bien tenue que celle de l'oncle de Mtésa. Mais au lieu d'avoir une *baraza* devant sa maison, il y avait construit ce qui, selon les notions nègres, équivaut à une église, — à savoir un enclos avec trois petites huttes, ainsi mises à part afin de servir aux exercices du culte. Il fit danser devant nous quelques-unes de ces mendiantes (*vouihwézi* selon les uns, *mabandwa* selon les autres), qui, bizarrement vêtues de mbougou, couvertes de verroteries et de petites baguettes peintes, nous débitèrent en même temps une chanson comique; le refrain, pour lequel la danse s'interrompait, consistait en une sorte de roucoulement aigu indéfiniment prolongé. Les fonctions que ces femmes remplissent participent de l'obscurité qui règne chez les nègres en toute matière concernant la religion. Suivant les uns, elles chassent les démons; suivant les autres, elles préservent du « Mauvais œil. » En somme, elles prélèvent une taxe sur ces êtres naïfs toujours disposés à s'imposer un sacrifice quelconque pour se concilier une divinité qu'ils ne sauraient définir, mais qu'ils supposent capable d'influer en bien ou en mal sur leurs destinées en ce bas monde.

20 janvier. *Kisouéré.* — Nous touchons aux frontières de Roumanika. Derrière le groupe de montagnes sur lequel s'élève Kisouéré, commence au Nord le royaume d'Ounyoro. C'est ici que Baraka doit me quitter pour se rendre chez Kamrasi. Maoula, dont la résidence n'est qu'à une journée de marche, me plante là, comme un drôle qu'il est, sous prétexte d'avertir Mtésa par un message, ainsi qu'il en a reçu l'ordre, afin que le monarque avise aux moyens de protéger notre marche. « Les Vouaganda, me dit-il, sont une race turbulente que la crainte du bourreau peut seule tenir en respect; et dès que je lui serai signalé, Mtésa fera sans doute couper la tête à un certain nombre de ses sujets pour inspirer aux autres une terreur salutaire. » Je savais fort bien le néant de ces bravades, et je ne lui dissimulai pas mon incrédulité à cet égard; mais, du moment où il m'abandonnait ainsi à moi-même, il fallut bien faire halte.

Du 20 au 24 janvier. — Le 23, un autre officier, nommé Maribou, vient m'avertir que Mtésa, incité par son désir de voir des hommes blancs, l'a chargé d'aller chercher Grant, qu'on lui dit être resté dans le Karagoué à cause de sa maladie, et de le lui



Habitation d'un chef dans l'Ouganda.

amener, coûte que coûte. Je profite de cette occasion pour écrire à mon compagnon de se mettre en route, s'il le peut, avec nos marchandises les plus précieuses. « Il devra se méfier des propos de Roumanika sur les difficultés du voyage dans l'Ouganda. Les malades y sont admis sans le moindre scrupule, et les ânes y circulent fort bien sans caleçons. S'il est hors d'état de se mouvoir, je le prie d'attendre que je sois arrivé chez Mtésa. Je remonterai le lac et la Kitangoulé pour l'aller chercher, ou du moins, je prierai le roi de lui envoyer des barques, son voyage par eau devant nous permettre d'explorer le lac plus à notre aise. »

24 janvier. *N'yagussa.* — Un certain nombre de messages plus impérieux les uns que les autres ont fini par ramener Maoula que je force enfin à se mettre en marche. Il nous conduit tout droit chez lui, dans une résidence très-agréable, où il met à ma disposition une hutte vaste et bien tenue. Grâce à lui nous avons, mes hommes et moi, des bananes à discrétion : « Maintenant que nous voici dans l'Ouganda, me dit notre hôte, vous n'aurez plus à payer votre nourriture. Partout où vous passerez la journée, l'officier du district doit vous pourvoir de bananes; à défaut de ceci, vos gens pourront en cueillir dans les jardins, car telle est la loi du pays en ce qui concerne les hôtes du roi. Quiconque serait surpris vous faisant payer la moindre chose, soit à vous, soit à vos gens, encourrait un châtiment exemplaire. »

En conséquence, je suspendis immédiatement la distribution quotidienne des rasades. Mais, à peine avais-je pris cette mesure, que tous mes gens se déclarèrent ennemis de la banane. « Les Vouaganda, prétendaient-ils, peuvent se contenter de cette nourriture à laquelle ils sont habitués; mais un régime pareil ne saurait apaiser notre faim. »

Maoula, voyant que je prépare tout pour la marche, me supplie de prendre patience et d'attendre le retour du message envoyé au roi, c'est-à-dire une dizaine de jours, tout au plus. Quoique révolté de ce retard absurde, il faut bien me résigner à dresser ma tente; je refuse en revanche ses bananes, et mes gens, à qui je distribue des verroteries, comme par le passé, ont ordre d'acheter chaque jour leur ration de grain. Maoula m'annonce qu'il va passer quelque temps chez un de ses amis; mais il re-

viendra, sans manquer. Je lui réponds qu'il fera bien, car je suis décidé à ne pas l'attendre. Malgré sa courtoisie affectée et ses perpétuels sourires, notre conférence se termine assez peu amicalement.

26 *janvier*. — Je suis encore assourdi par les tambours, les chants, les cris, les hurlements et les danses bruyantes qui n'ont pas cessé depuis deux jours et deux nuits. Il s'agissait d'expulser un *phépo* (un démon) du village qu'il obsédait par sa présence. Toutes les cérémonies ont ici un caractère grotesque. Deux vieillards, homme et femme, barbouillés d'une boue calcaire et tenant sur leurs genoux des pots de pombé, étaient assis devant une des huttes, où on leur apportait sans cesse des paniers remplis de bananes écrasées et de nouvelles cruches de pombé. Dans la cour, en face d'eux, plusieurs centaines d'hommes et de femmes vêtus d'élégants mbougou, — les hommes portant, en guise de turban, des branches de glycine artistement tressées, dans lesquelles étaient piquées, appendice menaçant, maintes défenses de sanglier polies et brillantes. C'étaient ces gens-là qui, tous sans exception plongés dans l'ivresse la plus complète, essayaient de chasser le diable par un tapage infernal. Je trouvai parmi eux Kachouchou, cet ambassadeur de Roumanika que j'avais vu partir du palais de Karagoué pour annoncer ma visite au roi de l'Ouganda. Il avait avec lui, me dit-il, deux autres Vouakoungou de Mtésa, qui avaient ordre d'amener ma caravane et celle du docteur K'yengo. « Ce prince, — ajoutait-il, confirmant en ceci les dires de Maoula, — ce prince éprouvait un tel désir de nous voir, qu'à la nouvelle de notre arrivée prochaine, il avait fait exécuter cinquante notables et quatre cents individus de basse extraction, attendu que, selon lui, s'il n'avait pas déjà reçu la visite des hommes blancs, la faute en était aux dispositions querelleuses de ses sujets. »

27 *janvier*. — J'ai vu reparaître N'yamgundou, mon ancienne connaissance de l'Ousoui. Il prétend avoir été le premier à informer Mtésa de notre arrivée dans l'Ousoui et de la visite que nous lui destinions. « Il est donc bien vrai, s'est écrié le monarque, que le Mzungou veut me voir! » Et il lui avait fait remettre quatre vaches pour qu'elles me fussent conduites sans retard, en lui recommandant de me ramener au plus vite : « Les vaches, ajoutait N'yamgundou, s'acheminent vers Kisouéré par

une autre route, mais je m'arrangerai pour que vous les receviez ici, et tandis que vous continuerez votre voyage, sous l'escorte de Maoula, je me charge d'aller chercher Grant ... »

Ceci ne faisait pas mon compte, et je lui dis naïvement que, las des procédés de son indigne collègue, je renonçais à marcher sous sa conduite. N'yamgundou m'offrit alors de me laisser quelques-uns de ses « enfants » qui me serviraient de guides, ajoutant que « les ordres du roi ne seraient pas remplis, si une partie de ma caravane restait en arrière. » Nous argumentâmes ainsi longtemps, moi pour le garder, lui pour exécuter à la lettre la mission dont il était chargé. Je fis valoir en dernier lieu mon autorité, supérieure à celle de mes « enfants, » et ceci termina la discussion. Il fut convenu que nous partirions dès le lendemain matin, aussitôt que les vaches seraient arrivées de Kisouéré.

28 janvier. *Mashondé.*—A l'heure dite, Nyamgundou n'avait pas encore paru. Grande contrariété pour moi, car je craignais que Maoula ne vînt le détourner de remplir son engagement. Vers midi, à bout de patience, je prescrivis à Bombay de lever ma tente et de donner l'ordre du départ. « Qui nous guidera? me demanda-t-il, rechignant; comment voulez-vous que nous avancions? Les gens de Roumanika sont tous partis.... Personne n'est là pour nous montrer le chemin.... » A ses objections réitérées, je n'avais qu'une seule réponse, toujours la même : « Cela ne vous regarde pas.... Obéissez!... levez la tente! » Puis comme il restait immobile, je me mis moi-même à l'œuvre, assisté de quelques-uns de mes hommes, et la tente tomba bientôt sur sa tête, ainsi que sur nos marchandises et sur les femmes qui s'y trouvaient réunies. Bombay, hors de lui, se mit à injurier les gens qui me prêtaient secours, en leur reprochant leur stupide imprudence, « attendu, disait-il, que sous la tente ainsi bousculée, il y avait, à côté du foyer, des caisses de poudre. » Il fallut bien me fâcher à mon tour et malmener ce serviteur récalcitrant, qui, dans sa colère toujours croissante, manifestait l'intention de repousser à coups de bâton ceux qui, disait-il, voulaient le faire sauter : — « Taisez-vous, m'écriai-je, il ne vous appartient pas d'insulter ceux qui m'obéissent et qui valent, par conséquent, mieux que vous.... S'il me plaît de faire sauter ce qui est à moi, vous n'avez, ce me semble, rien à y voir.... Et si vous persistez

16

à méconnaître mes droits, je vous ferai sauter, vous aussi. » Bombay, qui commençait à écumer de rage, déclara qu'il ne souffrirait pas de pareilles insultes : il fallut recourir aux grands moyens, et par manière d'avertissement, je lui administrai un coup de poing sur la tête. Il se mit en position, l'air exaspéré, me toisant d'un regard farouche. Un second coup de poing l'ébranla sur sa base, et comme il tenait bon, un troisième, qui fit jaillir le sang de son nez, le rappela soudain à la raison. Ce fut la première et la dernière fois que je me ravalai jusqu'à infliger moi-même une correction manuelle, et je dus m'y résoudre, sous peine de compromettre le prestige de mon autorité. En effet, s'il m'était arrivé souvent de faire administrer cent ou cent-cinquante coups de fouet à tel ou tel de mes gens, pour délit de vol, je ne pouvais pas, sans porter une grave atteinte à la subordination hiérarchique, souffrir que Bombay fût frappé par un de ses subalternes; il fallait donc le châtier moi-même.

Longeant les montagnes à notre gauche, et laissant à droite une vaste plaine coupée de nombreux étangs, nous nous arrêtâmes dans un village situé au pied d'une petite élévation du haut de laquelle j'aperçus, pour la première fois depuis mon départ de Kazeh, les eaux du Victoria-N'yanza. Nyamgundou, profitant de la leçon du matin, me traitait avec une courtoisie charmante; il ne manque jamais de s'agenouiller en m'adressant la parole, et a mis tous ses « enfants » sur le pied de veiller sans cesse au bien-être du camp.

29 janvier. *Oukara.* — Sauf la traversée des étangs, pénible quelquefois, et dans tous les cas trop fréquente, le voyage se continue dans d'excellentes conditions à travers de fertiles jardins, dont les maîtres se sauvent au bruit de nos tambours, certains d'être arrêtés et punis s'ils se permettaient de jeter les yeux sur « les hôtes du roi. » Même à Oukara, pas un habitant n'est visible. Leurs huttes nous sont assignées, à moi et à mes hommes, sans autre cérémonie. Les Vouanyambo de l'escorte y pillent tout ce qui leur convient, et j'ai grand'peine à les arrêter, car ce sont là, disent-ils, des représailles qu'ils exercent contre les Vouaganda qui, mainte et mainte fois, dévastèrent le Karagoué. D'ailleurs les lois du pays où nous sommes leur reconnaissent le droit de vivre sur l'habitant, et ils ne me voient pas d'un bon œil restreindre l'exercice de ce droit.

30 *janvier*. — Halte indispensable pour attendre les femmes de Nyamgundou. Une lettre de Grant m'est remise par un beau jeune homme, qui porte, roulée autour de son cou, la peau d'un serval[1], décoration que les individus de race royale ont seuls le privilége de revêtir. Nyamgundou, blessé de cette usurpation, donne ordre à ses « enfants » d'arracher au messager de Grant le signe honorifique dont il s'est paré sans en avoir le droit. Deux compagnons de mauvaise mine lui saisissent aussitôt les mains, qu'ils tordent en tous sens à plusieurs reprises, de manière à lui déboîter l'articulation. Sans un mot, sans le moindre cri, leur victime résiste, et Nyamgundou finit par leur enjoindre d'en rester là. « Il va, dit-il, entamer une instance régulière, et entendre la défense du prévenu. » Celui-ci s'assied à terre entre ses deux argousins qui se sont bien gardés de le lâcher, et N'yamgundou, coupant une longue baguette en morceaux d'égales dimensions, chacun représentant un degré généalogique, dresse sous nos yeux la liste complète des ancêtres du jeune homme. Par là demeure établi, sans contestation possible, qu'il n'appartient à aucune des branches de la famille régnante : — « Et maintenant, poursuit Nyamgundou en s'adressant à nous, comment expiera-t-il sa folle présomption ?... L'affaire portée devant Mtésa, nul doute qu'elle ne lui coutât la tête.... Si donc il en est quitte au prix de cent vaches, n'aura-t-il pas fait un bien bon marché ?... » Tout le monde, sur ce point, fut du même avis, — même l'accusé qui se soumit au jugement rendu contre lui, et se laissa paisiblement enlever par ses deux farouches acolytes l'ornement illégal qui lui coûtait si cher.

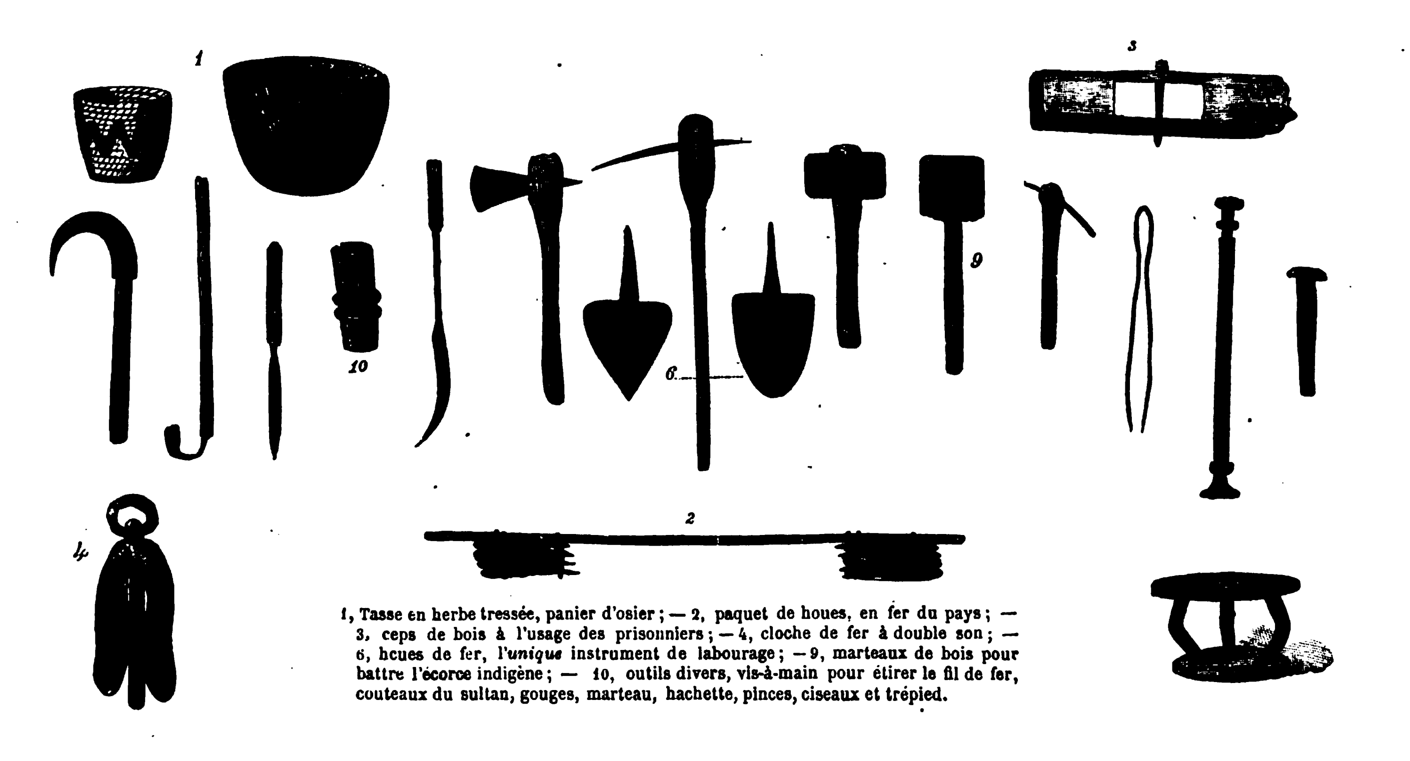
31 janvier. *Mérouka*. — Ce village est situé sur d'admirables montagnes couronnées de la végétation la plus variée. Il sert de résidence à plusieurs grands personnages, dont le principal est une tante du roi. Nous avons échangé quelques présents, et je passerais volontiers un mois dans ce beau pays où la température est à souhait, où les chemins sont larges et bien entretenus, les huttes parfaitement propres, les jardins cultivés avec des soins irréprochables. Les promenades que je faisais au hasard me montraient partout l'abondance et ce qui aurait dû être la richesse. Je m'imaginais, en regardant ce paysage aux formes

1. Espèce de chat-tigre.

paisibles et ses molles ondulations de terrain, que la contrée tout entière avait dû se trouver, à une époque antérieure, de niveau avec ses sommités actuelles; c'est l'incessante action des eaux qui sans doute a creusé peu à peu ces vallons charmants et formé leurs pentes boisées; en effet, on n'y voit aucune de ces tranchées abruptes, de ces murailles de quartz qui, dans l'Ousoui et le Karagoué tranchent par leurs reliefs hardis sur ces formations aquatiques, et signalent la présence de volcans souterrains.

1er février. *Sangoua.*—Pour traverser les bas fonds humides et fangeux qui se présentent à chaque pas, il fallait se déchausser trois ou quatre fois par heure; j'ai fait une grande partie de la route, mes bas et mes souliers à la main. Les « enfants » de Rosaro, enhardis par l'impunité, sont devenus de plus en plus incommodes. Ils mettent la main sur tout ce qui leur convient dans les huttes des villages que nous traversons. En arrivant à Sangoua, je trouvai plusieurs de ces maraudeurs, que certains habitants, poussés à bout, mais plus courageux que les autres, avaient fini par mettre en prison. Pour les rendre, on exigeait deux esclaves et une charge de rassades. J'envoyai mes gens s'informer de ce qui était arrivé, avec ordre de m'amener à la fois les plaignants et les prévenus pour faire à tous la partie égale. Mais les drôles, s'attribuant le droit de haute et basse justice, chassèrent à coups de fusil les paysans vouaganda et mirent nos voleurs en liberté. Le principal officier du village dressa une plainte en règle contre Nyamgundou, et je fus sollicité de faire halte; mais je n'y voulus jamais consentir, et m'en remis, pour trancher le différend, au gouverneur général, monseigneur le Pokino, que nous devions rencontrer, m'assurait-on, à la station suivante.

2 février. *Masaka.* — Lorsque nous nous présentâmes au siége du gouvernement, — groupe considérable de huttes gazonnées que de vastes enclos séparaient l'une de l'autre, et qui couvraient toute la cime d'un coteau, — je fus requis de me retirer à quelque distance, dans certaines habitations qui m'étaient assignées, pour y attendre la visite de Son Excellence, provisoirement absente. Cette visite eut lieu dès le lendemain avec toutes les formes requises. Le gouverneur, suivi d'un grand nombre d'officiers, m'amenait une vache et fit déposer en outre devant ma tente plusieurs pots de pombé, d'énormes cannes à sucre, et une bonne



1, Tasse en herbe tressée, panier d'osier ; — 2, paquet de houes, en fer du pays ; — 3, ceps de bois à l'usage des prisonniers ; — 4, cloche de fer à double son ; — 6, houes de fer, l'*unique* instrument de labourage ; — 9, marteaux de bois pour battre l'écorce indigène ; — 10, outils divers, vis-à-main pour étirer le fil de fer, couteaux du sultan, gouges, marteau, hachette, pinces, ciseaux et trépied.

provision de ce café que le pays produit en abondance. Il y pousse sur des arbres touffus, où les fèves adhèrent aux branches par paquets semblables à ceux que forment les graines du houx.

Présenté dans toutes les règles, on m'apprit que l'autorité du grand personnage auquel j'avais affaire s'étendait sur le pays compris entre les rivières Katonga et Kitangoulé. L'affaire de Sangoua lui fut soumise aussitôt après les premières formalités, et il donna immédiatement tort aux villageois, qui, d'après les lois de l'Ouganda, ne pouvaient jamais se croire autorisés à mettre la main sur un des hôtes du monarque. Maoula, survenu justement alors, maltraita de paroles mon pauvre N'yamgundou. Ceci ne pouvait me convenir, et, après un sincère exposé des faits que le lecteur connaît déjà, je priai le Pokino d'expulser de mon camp ce guide indocile, dont je ne voulais plus à aucun prix. Son Excellence ne jugea pas que cela fût possible à l'encontre de la nomination royale; mais, raillant Maoula d'avoir ainsi « laissé partir l'oiseau qu'il tenait dans ses mains, » il le rejeta au second rang, et décida que nous marcherions sous la conduite de N'yamgundou. En échange d'un paquet de fil d'archal que je me permis d'offrir au gouverneur, il me donna trois grandes couvertures de mbougou, « dont j'aurais besoin, me dit-il, pour traverser les nombreux ruisseaux qui allaient se trouver sur ma route. » Tout ceci réglé, il fallut encore attendre vingt-quatre heures, car plusieurs de mes gens tremblaient de la fièvre qu'ils avaient prise, selon toute apparence, dans ces abominables marécages où nous avions pataugé plusieurs jours de suite. Au surplus, nous n'étions pas en peine de nourriture. Nulle part encore je n'avais vu tant de bananiers; leurs fruits jonchaient littéralement le sol, bien que les brasseries et les buveurs du pays fussent en activité du matin au soir, et que les seconds se gorgeassent en outre de bananes cuites.

9 février. *Nakusi.* 10, *Kibibi.* — Ce merveilleux pays m'étale toujours les mêmes richesses. Le nombre des cours d'eau ne diminue guère, mais ils ne gênent pas autant le voyageur, attendu que sur beaucoup d'entre eux, on a jeté des passerelles de bambous ou des troncs de palmiers. A Kibibi nous sommes chez N'yamgundou. Je m'y arrête une journée pour tirer des buffles. Maoula, de plus en plus malveillant, veut m'imposer une halte de quelques journées pour prendre les devants et aller prévenir

le roi de notre arrivée. N'yamgundou se refuse à cette combinaison, qui le mettrait en désaccord avec les instructions du monarque. Satisfait de sa conduite, j'acquitte libéralement ma dette d'hospitalité, ce qui augmente encore l'humeur boudeuse de Maoula. Mes chasses, au surplus, n'ont pas été productives. Dans ces herbages deux fois plus hauts que moi, les buffles, à peine entrevus, avaient toujours le temps de se dérober, et le bruit que j'étais forcé de faire en suivant leur piste, les mettait continuellement sur leurs gardes. Pendant la nuit, une hyène est venue enlever une de mes chèvres, attachée à un pieu entre deux de mes gens qui dormaient.

12 février. *Nakatéma.* — J'ai rencontré, au début de cette marche, les garde-chasses du roi, posant leurs filets pour prendre des antilopes qu'ils se préparent à rabattre avec des hommes et des chiens. Plus loin un convoi de cent vaches, adressé à Roumanika par mon nouvel hôte, qui lui témoigne ainsi sa reconnaissance de ce qu'il m'a laissé partir. C'est là le seul mode de correspondance en usage chez ces « grands rois. »

13 février. *N'yama Goma.* — Nous rencontrâmes ce jour-là un cours d'eau large d'au moins trois cents yards (274 mètres), sur les deux tiers duquel on avait jeté un pont. C'était la rivière Mwérango, dont l'aspect leva toutes les incertitudes qui me restaient encore sur la véritable direction des torrents que j'avais remarqués dans les environs de la Katoñga. Ici, plus de doutes, car cette masse d'eau allait bien évidemment vers le nord. J'avais donc atteint la pente septentrionale du continent et découvert, selon toute apparence, une des branches par lesquelles le Nil se jette hors du N'yanza. Je fis observer à Bombay la direction du courant, et, rassemblant les gens du pays, je leur demandai d'où sortait la rivière. Selon quelques-uns, c'était des montagnes au sud; mais la plupart lui donnaient le lac pour point d'origine. Je discutai la question avec les uns et avec les autres, au fond bien persuadé qu'un courant de cette importance ne pouvait s'alimenter ailleurs que dans le N'yanza. Tous se rallièrent peu à peu à cette idée, et m'assurèrent en outre que la Mwérango se dirigeait dans l'Ounyoro, vers le palais de Kamrasi, où elle se jetait dans le N'yanza, — c'est-à-dire, vu la confusion des termes qu'ils emploient, dans le Nil lui-même, considéré comme une annexe et un prolongement du Grand-Lac.



Brasseurs de pombé.

A N'yama-Goma je trouvai Irungou, — le grand ambassadeur qne j'avais déjà rencontré dans l'Ousoui : — non-seulement il était là, lui et sa nombreuse suite, mais aussi mon ennemi Makinga, et la députation de Souwarora chargée du tribut de fil de fer, — en tout quelque chose comme une centaine d'hommes. Depuis un mois entier ils attendaient la permission d'avancer vers le palais du roi ; aussi le désert s'est-il fait dans un circuit de plusieurs milles : les habitants avaient pris la fuite, il ne restait plus une banane sur les arbres, et c'est à peine si de temps à autre, en fouillant la terre, on rencontrait quelques patates douces. Ce riant et fertile pays était affamé, tout simplement parce que l'orgueil du souverain se refusait à un mode plus expéditif de régler les choses, à une hospitalité plus libre et plus familière. Il y avait là de quoi m'alarmer, d'autant que, — s'il fallait en croire les propos unanimes de ceux qui m'entouraient, — cette sorte de procédés était dans la tradition, dans les usages du pays, et dérivait des soins que se donnent les « grands rois » pour s'entourer de respect, maintenir leur dignité, augmenter leur prestige. Bombay insistait là-dessus et semblait fort tenté de railler ma crédulité au sujet des avances par lesquelles on m'avait attiré jusque-là. « Tout étranger en reçoit de pareilles, disait-il en riant ; mais quand le roi les a sous sa main, il ne songe plus qu'à se grandir, aux yeux de ses sujets, par les dédains dont il accable le nouveau venu. »

14, 15, 16 *et* 17 *février ;* journées de halte. — N'yamgundou déclare ne pouvoir passer outre sans autorisation préalable, et voudrait jeter les yeux sur les présents que je destine à Mtésa. Je me retranche dans ma dignité pour refuser de lui complaire en ceci : « Une bagatelle pareille ne saurait, lui dis-je, donner lieu à aucune méfiance, à aucun malentendu, car je ne suis pas un marchand en quête de gains quelconques, mais un voyageur venu à grands frais pour voir le roi de ce pays. » J'exige donc que mon guide aille, le plus tôt possible, exposer le but de ma visite et les motifs qui me font désirer une prompte réception. « Mon compagnon de voyage est resté malade dans le Karagoué ; je n'ai personne à qui parler, les notables de ma race ne s'abaissant jamais à converser avec leurs inférieurs. Bref, je ne serai complétement à mon aise qu'après avoir vu le roi et m'être assuré de ses bonnes dispositions. J'aurais bien des choses à lui

dire, comme au père de ce Nil par le lit duquel les eaux du N'yanza s'écoulaient au nord jusque dans mon pays. » N'yamgundou se hâta de partir avec ce message.

Le lendemain (15), je distribuai à chacun de mes hommes un *fez* de laine rouge et ce qu'il fallait de drap, même couleur, pour en faire des jaquettes d'uniforme. Je leur appris ensuite dans quel ordre doit évoluer une garde d'honneur, et comment ils devaient se placer en m'escortant au palais. Je détaillai à Bombay le cérémonial pratiqué dans les cours indiennes pour la présentation des cadeaux. En somme, la répétition ne fut pas mauvaise. Quand elle fut terminée, je montai avec Nasib sur une des hauteurs voisines pour y jouir de la vue du lac.

J'aurais voulu employer la journée suivante (16) à vérifier l'issue de la rivière Mwérango, qui en définitive pouvait provenir non du Grand-Lac, mais d'une de ces vastes nappes d'eau placées en travers de ma route la veille du jour où elle m'était apparue. Personne cependant ne parut prêter l'oreille à ce projet. « Dans l'ignorance où on était de mes intentions, on m'accuserait très-certainement, me dirent tous ceux à qui j'en parlais, de me livrer à des pratiques de sorcellerie. Je pouvais d'ailleurs me tenir pour certain que la rivière sortait du lac, et ils s'engageaient à me le prouver aussitôt que le roi m'aurait permis d'explorer les localités. » Je dus céder à ces observations dictées par la prudence, tout en me promettant bien de faire en sorte que Grant, lorsqu'il arriverait par eau du Karagoué, pût élucider cette importante question. La volaille manquant absolument, je requis Rosaro de se rendre auprès de Mtésa pour obtenir que ce dernier m'envoyât de quoi vivre. Cette demande parut l'égayer, et il me fit observer « qu'il lui en coûterait la vie s'il se permettait d'avancer, fût-ce d'un seul pas, sans un exprès congé de Sa Majesté. « Plutôt que de me laisser mourir de faim, lui répondis-je, et de subir longtemps pareilles avanies, je retournerais volontiers dans le Karagoué. — Oui-dà, répliqua-t-il en riant toujours, mais où prendriez-vous l'autorisation nécessaire?... Pensez-vous qu'en ce pays vous pourrez vous passer toutes vos fantaisies? »

Dans la soirée du 17, N'yamgundou revint, plus courtois et plus souriant que jamais, s'agenouiller à mes pieds; ses « enfants » et lui *n'yanzigeaient* à qui mieux mieux, de la façon que j'ai décrite plus haut. C'est tout au plus si son agitation lui permit de me

dire ce qu'il avait à me communiquer. Petit à petit, néanmoins, j'appris qu'arrivant au palais en l'absence du roi, il avait dû aller le rejoindre à bord de ses bateaux de plaisance, dans cette partie du lac à laquelle j'ai donné depuis le nom d'anse-Murchison (*Murchison-creek*). Mtésa, longtemps incrédule au récit de mon arrivée, s'était mis ensuite à danser de joie, protestant « qu'il ne mangerait pas avant de m'avoir vu. — Eh quoi, s'était-il écrié, se peut-il que l'Homme blanc ait fait tant de chemin pour venir me voir?... Que de force ne lui faut-il pas quand il franchit si vite de telles distances!... Puisqu'il aime le lait, voici sept vaches, dont quatre bonnes à traire, et que vous lui donnerez de ma part; vous en aurez trois pour l'avoir amené si promptement.... Je ne puis le faire venir ici, où je n'ai rien de ce qu'il faut pour une réception convenable. Le pèlerinage que j'accomplis en ce moment devait durer sept jours encore; mais je suis tellement impatient de le voir, que je vais me rendre immédiatement au palais, d'où je lui enverrai aussitôt l'ordre de marcher en avant. »

18 février. *Palais de Sounna.* — Vers midi, le jour suivant, quelques pages vinrent en courant nous avertir qu'il fallait nous mettre en marche sans une minute de retard : ainsi l'avait ordonné le roi, bien décidé à faire diète jusqu'au moment où j'aurais paru devant lui, tant il avait à cœur de me témoigner toute sorte d'égards. En attendant, il serait fort aise de recevoir un peu de poudre à canon. Je lui expédiai aussitôt, par ces pages eux-mêmes, une petite quantité de cette précieuse denrée, et je n'eusse pas demandé mieux que de les suivre à l'instant; mais, parmi mes hommes, quelques-uns étaient malades, d'autres fourrageaient aux entours du camp, et tout cela retarda notre départ, qui eut lieu seulement dans la soirée. A certaine distance de la station, nous rencontrâmes un cours d'eau bien autrement large que la Mwérango, et qui porte le nom de *moga* (ou rivière) M'yanza. Il était assez profond pour me réduire à le traverser mes habits sous le bras, et s'écoulait dans la Mwérango, mais avec un courant aussi peu prononcé que possible. Les gens du pays m'assurèrent qu'il prenait sa source non dans le lac, comme la Mwérango, mais dans les montagnes du sud, et qu'on n'avait pas songé à y jeter des ponts, vu qu'il était guéable toute l'année. Ce rapport me parut de tout point conforme au bon sens; car

bien que son lit soit plus large que celui de la Mwérango, la M'yanza, partout également basse, n'a pas de courant central, de cunette, pour ainsi dire, tant soit peu profonde. Nous étions, du reste, au moment le plus favorable pour apprécier l'importance relative des deux rivières, au cœur de la saison sèche, où la plus grande partie des hautes herbes vient d'être livrée aux flammes. Il faisait presque nuit quand nous eûmes traversé la M'yanza, et nous dûmes chercher, dans le voisinage, l'endroit le plus convenable pour y dormir. Le *kibouga*, c'est-à-dire le palais du feu roi Sounna, se trouva bientôt sur notre route et nous eût merveilleusement convenu ; mais il fallut pousser plus avant, car il n'est pas permis de pénétrer dans les mystérieuses profondeurs de ces habitations où dorment en paix les rois qui ne sont plus.

19 février. *Bandawarogo.* — Une autre journée de marche nous conduisit en vue du *kibouga* royal, situé dans la province de Bandawarogo, sous le 0° 21′ 19″ de latitude nord et le 32° 44′ 30″ de longitude est. Il nous offrait un spectacle imposant. Toute une colline était couverte de huttes élevées, dont je n'avais pas encore vu les pareilles sur le continent africain. Je voulais me rendre immédiatement au palais, mais les officiers chargés de ma personne s'y opposèrent énergiquement. « Non, disaient-ils, ce serait là, selon les idées reçues dans notre pays, une inconvenance grave. Il faut ranger vos hommes en bataille et leur faire tirer une salve de mousqueterie, afin que le roi vous sache arrivé ; nous vous conduirons ensuite à la résidence qui vous est assignée, et le roi vous enverra sans doute chercher demain, car la pluie l'empêche, pour le moment, de tenir son lever habituel. » Je commandai à mes hommes de faire feu, et nous fûmes immédiatement menés vers un groupe de huttes passablement malpropres, qui ont été tout spécialement construites, à ce qu'on m'assure, pour loger les hôtes du roi. C'est ici que les Arabes s'arrêtent invariablement lors de leurs visites périodiques, et je dois faire comme eux.

Cette assimilation ne me convenant guère, je me mis à revendiquer mes droits de « prince étranger, dont le sang royal n'était pas fait pour de pareilles ignominies. Le palais du souverain était ma véritable sphère, et, si je n'y pouvais obtenir une hutte, je m'en retournerais sans avoir vu le roi. »

Terrifié par ce langage altier, N'yamgundou se prosterna de-

Kibouga, ou residence du souverain de l'Ouganda.

vant moi et me supplia de ne pas me compromettre par une démarche précipitée. — « Le roi ne comprenait pas encore ce que je pouvais être, et pour le moment demeurait inabordable. Je devais donc, écoutant sa prière, me contenter provisoirement de ce qui m'était offert; plus tard, sans aucun doute, le roi, mieux informé, satisferait à mon désir, bien que nul étranger n'ait encore été admis à résider dans la royale enceinte. »

Je cédai aux supplications de ce brave homme et fis nettoyer ma hutte à grand renfort de torches qu'on promenait sur le sol, attendu que, dans ces régions caniculaires, les habitations sont toutes plus ou moins infectées de ces petits insectes sauteurs que les Russes qualifient de « hussards noirs. » Une fois que j'y fus installé, les pages de la maison royale vinrent au galop me rendre visite, et me dire de la part du roi que, « désolé de n'avoir pu me recevoir à cause de la pluie, il me verrait dès le lendemain avec la joie la plus vive. »

Toute l'ambassade de Souwarora vint s'installer un peu plus tard dans une réunion de huttes voisine de celles que j'occupais, et dans le courant de la nuit, ne s'inquiétant guère de troubler mon sommeil, Irungou entra chez moi, suivi de ses femmes, pour me demander des verroteries.



XI

LE PALAIS DE L'OUGANDA.

Toilette des Vouaganda. — Le cortége. — Déboire inattendu. — La traversée du harem. — Je bats en retraite. — Désespoir des Vouakoungou. — Première audience. — Le parasol merveilleux. — Le pas du lion. — Le N'yanzig et ses rigueurs. — Calomnies inutiles. — Un tabouret à la cour. — Un bourreau de douze ans. — Tours et détours diplomatiques. — Coup de tête bien réussi. — Bons effets d'un vésicatoire sur notre voyage. — Visite à la Reine-mère. — Les mauvais rêves d'une veuve. — Coquetteries sans conséquence. — La médecine *avec* le médecin. — Nouvelle négociation. — Journée de plaisir. — L'auge à courtisans. — Escarmouche galante. — Trahison et méfiances. — Brigand malgré moi. — Ma pénitence. — Le Roi s'amuse.

20 *février*. — Le roi m'ayant fait prévenir qu'il tiendrait aujourd'hui un lever en mon honneur, je préparai une toilette de circonstance; mais je dois avouer qu'elle faisait une assez pauvre figure quand on la comparait à celle des Vouaganda, toujours recherchés dans leur parure. Par-dessus leur premier manteau d'écorce, — dont l'étoffe rappelle nos plus fins croisés de laine jaune et se maintient comme si elle était légèrement empesée, — ils portent, en guise de surtout, un second manteau de peaux d'antilope cousues ensemble avec une habileté dont nos meilleurs gantiers pourraient être jaloux. Leurs turbans, ou plutôt leurs couronnes, généralement en tiges d'abrus[1] tressées, sont décorés de défenses de sanglier polies avec soin, de baguettes à talismans, de graines colorées, de verroteries ou de coquillages. Ils ont au

1. L'*abrus* est une plante médicinale du genre glycine.

cou, sur les bras, autour des chevilles, soit des ouvrages de bois qui représentent des charmes, soit de petites cornes garnies de poudre magique et retenues par des ficelles ordinairement revêtues de peau de serpent. Avec leurs boucliers à houppe et leurs longues lances au fer énorme, ces barbares ont quelque chose d'imposant qui fait ressortir le caractère étriqué de nos habits d'Europe.

N'yamgundou et Maoula continuaient à réclamer, comme un privilége de leur office, l'inspection préalable des présents destinés au roi. Sur mon refus, ils essayèrent d'élever une autre difficulté.



Un Vouakoungou. — Noble de l'Ouganda.

Selon eux, il fallait absolument que chaque présent fût enveloppé dans un morceau d'indienne, les convenances ne permettant pas de laisser à découvert les objets qu'on offrait au monarque. Quand nous eûmes aplani ce petit obstacle, les articles énumérés dans la note ci-dessous[1] furent portés au palais avec tout le cérémonial de rigueur. L'*Union Jack*, l'étendard des trois royaumes,

1. Une boîte de fer-blanc, quatre belles écharpes de soie, un fusil rayé de Whitworth, un chronomètre d'or, un pistolet-revolver, trois carabines rayées, trois sabres-baïonnettes, une caisse de poudre, une de balles, une de capsules, un télescope, un fauteuil de fer, dix paquets des plus belles verroteries, un service de table, couteaux, cuillers et fourchettes.

ouvrait la marche. Il était dans les mains du kirangozi, à côté duquel nous étions groupés, N'yamgundou, les pages et moi. Suivait la garde d'honneur, composée de douze hommes en manteaux de flanelle rouge, l'arme sous le bras et la baïonnette au bout du fusil. Le reste de mes gens venait derrière, chacun portant un des objets que j'allais déposer aux pieds de mon nouvel hôte.

Sur tout son passage, notre cortége soulevait des cris d'admiration; parmi les spectateurs, les uns de leurs deux mains se prenaient la tête, les autres, au contraire, s'en faisant un porte-voix, criaient à qui mieux mieux dans leur extase : « *Irungi! Irungi!* » Ce qui équivaut pour eux au « bravo » le plus énergique. Toutes choses allaient donc, selon moi, aussi bien que possible, quand je m'aperçus, — désagréable surprise, — que les gens chargés du hongo ou offrande de Souwarora (une centaine de paquets de fil d'archal, comme je l'ai dit), se tenaient en tête du cortége et prenaient ainsi le pas sur moi. Le déboire était d'autant plus amer, que ce présent, par moi destiné à Mtésa, était au nombre des objets que Souwarora m'avait arrachés dans l'Ousoui; mais j'eus beau me plaindre, beau protester, les Vouakoungou chargés de m'escorter semblaient sourds à mes griefs. Nous remontâmes ainsi la grande route, jusqu'à une espèce de place qui sépare le domaine de Mtésa et celui de son *kamraviona* ou commandant en chef. Là, nous entrâmes dans la cour, et ma surprise revint tout entière à la vue de ces grandes huttes gazonnées, dont la toiture en chaume semblait avoir passé par les ciseaux d'un de nos coiffeurs. De l'une à l'autre, et divisant en compartiments réguliers l'enclos de chacune d'elles, couraient des claies à la fois solides et légères, faites de cette espèce de roseaux, très-communs dans l'Ouganda, auxquels on a donné le nom « d'herbe à tigre » (*tiger-grass*). C'est ici qu'habitent pour la plupart les trois ou quatre cents femmes de Mtésa. Le reste a ses quartiers auprès de la *N'yamasoré* ou reine mère. Elles se tenaient par petits groupes devant les portes, faisant leurs remarques et paraissant s'égayer, je dois le dire, de notre procession triomphale. Les officiers de garde à chaque issue, ouvrant et refermant les portes, faisaient tinter les cloches dont elles sont garnies et qui ne permettent pas de se glisser à petit bruit dans la royale enceinte.

La première cour une fois franchie, les exigences de l'étiquette semblèrent se compliquer. Les grands officiers venaient me saluer, chacun à son tour, en habits de fête. Des groupes d'hommes, de femmes, de taureaux, de chiens et de chèvres défilaient de tous côtés, et les petits pages, avec leurs turbans de corde, passaient en courant comme si leur vie eût dépendu de la promptitude avec laquelle serait rempli le message dont ils étaient porteurs; pas un d'eux, toutefois, qui n'eût soin de tenir bien clos son manteau de peaux d'antilope, afin de ne pas laisser entrevoir un seul instant ses jambes nues.

La cour où nous étions maintenant précède celle des réceptions, et il m'eût semblé naturel d'entrer sous la hutte où se tenaient les musiciens, qui tous, en chantant, jouaient de l'harmonica et de harpes à neuf cordes, pareilles à la *tambira* nubienne; mais les maîtres des cérémonies, qui s'obstinaient à nous mettre sur le pied des trafiquants arabes, me requirent de m'asseoir à terre en dehors de cette hutte, avec tous mes gens. Or, j'étais bien résolu à ne pas suivre, à cet égard, l'exemple des indigènes et des Arabes, encore que ceux-ci m'eussent averti qu'ils n'avaient pas osé enfreindre les usages de la cour. Je comprenais fort bien que, faute d'affirmer mon indépendance et ma valeur sociale, je perdrais pour tout le reste de ma visite les avantages que m'avaient donné jusqu'alors ma supériorité sur le commun des trafiquants et le rôle princier dont je revendiquais les priviléges. Cependant, — pour éviter le reproche de précipitation, et vu la crainte que manifestaient mes serviteurs en me trouvant si rebelle aux prescriptions de l'étiquette, — j'accordai cinq minutes de réflexion aux gens de la cour, les prévenant que faute d'un accueil plus convenable, je me retirerais à l'expiration de ce délai.

Les Vouaganda, stupéfaits, ne bougeaient non plus que des poteaux. Mes gens, qui me connaissaient homme de parole, commençaient à me croire perdu. Les cinq minutes écoulées, ne voyant rien changer à l'ordre établi, je repris le chemin de ma hutte, après avoir enjoint à Bombay de me suivre, en laissant déposés à terre les présents que nous avions apportés.

Bien que le souverain soit réputé inaccessible, — si ce n'est lors des occasions assez rares où il lui passe par la tête de tenir cour plénière, — il apprit sans retard que je venais de m'éloigner dans un transport d'indignation. Son premier mouvement fut de s'é-

lancer hors de son cabinet de toilette et de courir après moi. Mais comme je marchais fort vite et que j'étais déjà loin, il changea d'avis et me dépêcha un certain nombre de Vouakoungou. Ces pauvres diables, galopant de leur mieux, finirent par me rejoindre, et me supplièrent, agenouillés, de revenir au plus vite, « attendu que le monarque, à jeun depuis la veille, ne voulait manger qu'après m'avoir vu. » Leurs touchants appels, dont je ne comprenais pas un traître mot, me causaient cependant une certaine émotion ; j'y répondis en posant la main sur mon cœur et en secouant la tête d'un air pénétré, — mais je n'en marchai que plus vite.

A peine dans ma hutte, j'y vis arriver, tout en nage, Bombay et plusieurs autres de mes hommes, chargés de m'apprendre que mes plaintes avaient été portées devant le roi. Le hongo de Souwarora était ajourné jusqu'à nouvel ordre ; et, dans son désir de me témoigner tous les égards qui m'étaient dus, le roi m'autorisait à faire apporter avec moi mon propre siége, bien que ce fût là un des attributs exclusifs de la royauté.

Ayant ainsi ville gagnée, je me calmai à loisir par le moyen d'une pipe et d'une tasse de thé. Ce qui me touchait le plus dans ma victoire était l'humiliation de Souwarora. Lorsque je reparus dans la seconde enceinte que je venais de quitter, j'y trouvai une agitation et un trouble extraordinaires, personne ne sachant au juste quelles pourraient être les conséquences d'une témérité comme la mienne. Les maîtres des cérémonies me supplièrent, avec les formes les plus courtoises, de m'asseoir sur le tabouret pliant que j'avais apporté ; d'autres officiers se hâtèrent d'aller annoncer mon retour. Je n'attendis pas plus de quelques minutes, pendant lesquelles les musiciens, vêtus de peaux de chèvre à longs poils et dansant à peu près comme les ours de la foire, s'efforcèrent de charmer mes loisirs. Ils jouaient, pour la plupart, sur des instruments de roseau enjolivés de verroteries, et auxquels pendaient, en manière de pavillons, des peaux de chat-pard ; la mesure était battue sur des tambours de forme oblongue.

On m'annonça bientôt que le tout-puissant monarque siégeait sur son trône dans la hutte de cérémonie, située au centre de la troisième enceinte. Je m'avançai donc, le chapeau à la main, suivi de ma garde d'honneur, à qui j'avais ordonné d'ouvrir les

rangs, et derrière laquelle marchaient en bon ordre les porteurs de mon présent. Au lieu d'aller droit à Sa Majesté, comme pour lui serrer la main, je restai à l'extérieur de l'espèce d'enceinte que formaient les Vouakoungou, accroupis sur les trois côtés d'un carré. Tous étaient vêtus de peaux, la plupart de peaux de vache ; quelques-uns, en très-petit nombre, avaient des peaux de chat-pard nouées autour de la taille, indice du sang royal qui



Le roi Mtésa.

coulait dans leurs veines. Je fus requis de faire halte à l'endroit où je m'étais placé moi-même, et de m'asseoir par conséquent en plein soleil ; aussi me hâtai-je de mettre mon chapeau et d'ouvrir mon parasol, — phénomène qui, par parenthèse, excita l'admiration et l'hilarité universelles ; puis je commandai à ma garde de serrer les rangs. Je m'assis enfin pour contempler à mon aise un spectacle si nouveau pour moi. Il avait quelque chose d'éminem-

ment dramatique. Le roi, grand jeune homme de vingt-cinq ans, doué d'une physionomie avenante, taillé dans de belles proportions, ayant disposé avec le soin le plus scrupuleux les plis de sa toge en mbougou tout battant neuf, siégeait sur une couverture rouge recouvrant une plate-forme carrée qu'entourait un clayonnage « d'herbe à tigre. » Sa chevelure était coupée de fort près, sauf au sommet de la tête; là, de l'occiput au sinciput, elle dessinait un relief pareil à celui du cimier de certains casques, ou bien, — la comparaison sera moins noble, — à celui d'une crête de coq. Un large collier plat, une cravate si l'on veut, de petites perles agencées avec goût, un bracelet pareil, des anneaux alternés de bronze et de cuivre à chaque doigt et à chaque orteil, au-dessus des chevilles et jusqu'à la moitié du mollet, des bas ou guêtres en verroteries de la plus belle qualité, lui composaient un costume à la fois léger, correct et véritablement élégant. Il avait pour mouchoir une « écorce » soigneusement pliée, et tenait à la main une écharpe de soie brodée d'or derrière laquelle il abritait à chaque instant son large sourire, ou dont il se servait pour essuyer ses lèvres après avoir bu le vin de bananes que lui versaient à longs traits, dans de petites gourdes taillées en coupes, les dames de son entourage, — à la fois ses sœurs et ses femmes. Placés près de lui, un chien blanc, une lance, un bouclier, une femme représentaient le blason national, le symbole héraldique de l'Ouganda. Il y avait aussi sur la même plate-forme, à la droite du roi, un groupe d'officiers d'état-major avec lesquels il semblait bavarder volontiers; de l'autre côté, une bande de ces vouichwézi ou sorcières que j'ai déjà eu l'occasion de décrire.

Au bout d'un certain temps, je fus prié d'entrer dans l'espèce de carré formé par l'assistance, et au centre duquel se trouvait, sur un tapis de peaux de léopard, une énorme timbale de cuivre garnie de clochettes en bronze disposées sur des arceaux de fil d'archal, plus deux tambours de moindres dimensions, recouverts de coquilles *cauries* et de verroteries artistement travaillées. Je brûlais d'engager l'entretien, mais d'abord la langue du pays m'était inconnue, et d'autre part, pas un de mes voisins n'eût osé parler, pas un ne se fût hasardé à lever les yeux, de peur qu'on ne l'accusât de lorgner les femmes. Aussi demeurâmes-nous, Mtésa et moi, pendant plus d'une heure nous contemplant l'un l'autre, sans

échanger une parole ; réduit pour ma part à un silence complet, je l'entendais discourir avec ses voisins sur la nouveauté de mon appareil, l'uniforme de ma garde, etc. On vint même me demander en son nom, pendant qu'il se livrait à ces commentaires, tantôt d'ôter mon chapeau, tantôt de refermer et d'ouvrir mon parasol, et mes gardes reçurent ordre de se retourner pour qu'on pût admirer leurs manteaux rouges, l'Ouganda n'ayant jamais rien vu de pareil.

Enfin, comme le jour baissait, Sa Majesté m'expédia Maoula, qui vint s'informer « si j'avais vu le monarque? » Je répondis que je prenais ce plaisir depuis une heure entière, et dès que ces paroles lui eurent été transmises, il se leva, la lance à la main, pour se retirer, avec son chien qu'il tenait en lesse, dans les huttes de la quatrième enceinte. Le jour étant consacré à un lever de pure étiquette, aucune affaire ne devait être traitée entre nous. La démarche du roi, au moment où il prenait ainsi congé de nous sans la moindre cérémonie, devait, paraît-il, nous sembler majestueuse. C'est une allure traditionnelle de sa race, qui, au dire des flatteurs, rappelle le pas du lion. Je dois convenir, cependant, que cette manière de jeter la jambe à droite et à gauche me faisait songer au dandinement maladroit des palmipèdes de basse-cour, et loin de me frapper de terreur, m'empêchait de prendre Sa Majesté tout à fait au sérieux.

Un nouveau délai m'était imposé, mais l'humanité cette fois ne me permettait pas de m'en plaindre ; on m'avait révélé, sous le sceau du secret, que le roi, lié par son serment de ne pas rompre le jeûne avant de m'avoir vu, venait d'aller prendre son premier repas. Dès que cette réfection fut achevée, nous passâmes à une autre exhibition des splendeurs de sa cour. Je fus invité à l'aller trouver avec tous mes hommes, — ses propres officiers, à l'exception de mes deux guides, restant exclus de cette audience particulière. Il était debout sur une couverture rouge, adossé à l'une des portes de la hutte, causant et plaisantant, mouchoir en main, avec une centaine de ses femmes vêtues de mbougou neufs, et qui, partagées en deux groupes, s'étaient accroupies à ses pieds. Mes gens n'osaient pas avancer tête levée, encore moins risquer le plus léger coup d'œil du côté des femmes ; courbés en deux, le nez à terre, le regard oblique, ils rampaient derrière moi. Ne me doutant guère du sujet de leurs

craintes, je m'impatientais de cette attitude qui les faisait ressembler à des oisons effarouchés, et après les avoir rabroués à haute voix, je restai debout, le chapeau à la main, l'œil fixé sur ces dames, jusqu'au moment où je reçus l'ordre de m'asseoir et de me couvrir.

Mtésa s'étant alors informé de ce qu'on avait à lui dire au nom de Roumanika, Maoula répondit, évidemment flatté de parler directement au roi, « qu'on avait signalé au souverain du Karagoué l'arrivée de certains Anglais qui, remontant le Nil, étaient parvenus jusqu'au Gani et au Kidi. » Le roi reconnut la vérité de cette nouvelle, qui lui avait également été transmise, et là-dessus les deux Vouakoungou, selon l'usage de l'Ouganda, remercièrent leur maître avec un enthousiasme, des génuflexions, une ferveur d'humilité qui semblaient inépuisables. « *N'iyanzig*, *N'iyanzig*, *hai*, *N'iyanzig*, *Mkama Wangi*, » répétaient-ils à tout bout de champ. Puis, lorsqu'ils jugèrent le moment venu, ils se jetèrent à plat ventre, déjà tout en nage, et se tournant par de brusques soubresauts, comme le poisson sur la grève, ils continuèrent à répéter les mêmes paroles qu'ils prononçaient encore alors qu'ils se relevèrent, la face barbouillée de fange. — Il faut tout cela, dans l'Ouganda, pour satisfaire aux exigences de la suprématie monarchique. — Cet entretien terminé, le roi, qui s'était remis à me considérer et à bavarder avec ses femmes, termina ce qu'on pourrait appeler le second acte de la comédie. Le jour baissait rapidement, et la troisième cérémonie fut menée avec moins de lenteurs. Mtésa se transporta tout simplement dans une autre hutte, où, s'étant assis sur son trône et toujours entouré de ses femmes, il me fit approcher et m'asseoir aussi près de lui que le permettait l'étiquette. Après quoi il me demanda « si je l'avais vu? » question qui impliquait de sa part un sentiment intime d'orgueil satisfait. Aussi m'empressai-je, saisissant l'occasion, d'ouvrir nos conférences en lui parlant de sa grande renommée qui m'avait attiré vers lui, et des obstacles que j'avais eu à surmonter pour contenter une curiosité devenue peu à peu l'unique objet de mes désirs. Retirant en même temps de mon doigt un anneau d'or : « Voici, lui dis-je en le lui présentant, un léger gage d'amitié; vous pouvez voir qu'il affecte la forme d'un collier de chien, et comme l'or dont il est fait est le roi des métaux, il me semble de tout point approprié à votre

illustre race. — Puisque c'est mon amitié que vous recherchez, répliqua-t-il, que diriez-vous si je vous indiquais une route par laquelle vous pourriez en un mois retourner chez vous? »

Je n'eusse pas mieux demandé que de répondre à cette question, mais ce que j'avais à dire, — communiqué d'abord à Bombay et transmis par lui à Nasib, le seul de mes gens qui parlât le kiganda[1], — devait l'être ensuite soit à Maoula, soit à N'yamgundou, et n'arriver que par eux à l'oreille du roi, dont les officiers seuls sont autorisés à lui servir d'intermédiaire. Ceci n'était guère favorable à une conversation suivie, que rendaient encore plus difficile le débit rapide et l'humeur impétueuse naturels aux Vouaganda.

Mtésa, qui déjà sans doute avait oublié sa question, changea brusquement de sujet : « Quelle espèce de fusil avez-vous apportée? demanda-t-il.... Voyons celui dont vous vous servez habituellement!... » Mon désappointement était extrême, et je voulus revenir sur son premier propos, que je devinais avoir trait à une route directe pour se rendre à Zanzibar par le pays des Masai. J'aurais également désiré traiter immédiatement ce qui avait rapport à Petherick et à Grant; mais je ne trouvai personne qui voulût se charger de mes interpellations. Je me bornai donc à répondre « que j'avais apporté les meilleurs fusils du monde, entre autres le fusil rayé de Whitworth que je le prierais d'accepter avec quelques bagatelles ; s'il voulait bien le permettre, je les déposerais à ses pieds sur un tapis, selon l'usage de mon pays quand on rend visite aux sultans. » Il consentit, renvoya toutes ses femmes, et fit dérouler un mbougou, sur lequel Bombay, par mes ordres, commença par étendre une couverture rouge; puis mon agent défaisait l'un après l'autre chaque paquet, et Nasib, prenant un à un les objets offerts, tantôt les caressait de ses mains malpropres, tantôt les frottait de ses joues enfumées, — suivant une coutume mentionnée plus haut, — pour bien prouver au roi qu'ils ne renfermaient ni poison caché ni sorcellerie. Mtésa, qui semblait tout à fait émerveillé, tournait et retournait, avec mille remarques puériles, tous les articles sur lesquels se portaient tour à tour ses mains avides, et comme un véritable enfant ne pouvait s'arracher à

1. Nous avons déjà dit que la préfixe ki, avant le nom d'un pays, indique l'idiome qu'on y parle.



leur contemplation. La nuit vint, cependant, il fallut allumer des torches, et alors les fusils, les pistolets, la poudre, les caisses, les outils, les verroteries, bref, tout ce que j'avais apporté, fut entassé pêle-mêle, roulé dans des mbougou, et enlevé par les pages.

« Il se fait tard, disait Mtésa, il est temps de nous séparer.... Quelle espèce de provisions désirez-vous?

— Un peu de chacune, répondis-je, et pas constamment les mêmes.

— Vous serait-il agréable de me voir demain?

— Certainement, tous les jours.

— Demain, la chose ne sera pas possible; j'ai trop à faire; le jour d'après, si cela vous convient.... Maintenant vous pouvez partir et emporter avec vous ces six pots de vin de bananes; mes gens s'occuperont demain à vous procurer des aliments. »

21 *février*. — Dans la matinée, sous une pluie battante, des pages nous amènent vingt vaches et dix chèvres, ils sont porteurs d'un message verbal par lequel le roi me témoigne, en style métaphorique, la satisfaction qu'il a éprouvée à me voir; il espère que je voudrai bien accepter « ces quelques poulets » d'ici à ce qu'il puisse m'en envoyer d'autres. Maoula et N'yamgundou, sur qui doit rejaillir une partie de la faveur accordée à l'hôte qu'ils ont amené, me félicitent à perte de vue sur les bonnes chances que me garantit la protection de leur roi. La pluie qui tombe est considérée à la cour comme d'un bon augure, et le monarque, assure-t-on, ne se connaît plus de joie. Toujours pressé de l'entretenir au sujet de Petherick et de Grant, je lui détache aussitôt les deux Vouakoungou pour le remercier de son présent et lui demander une entrevue dans le plus bref délai possible. Arrêtée au passage par les prescriptions inflexibles du cérémonial qu'affectent ces monarques sauvages, — aussi rigoureux sous ce rapport que les empereurs d'Orient, — ma requête n'a pu parvenir jusqu'à Mtésa. J'ai su qu'il avait employé la journée à recevoir le tribut de Souwarora. Ce tribut, comme on sait, se composait de fil d'archal, et le roi s'est enquis des moyens par lesquels Souwarora s'est procuré cette sorte de marchandise, fabriquée exclusivement par les hommes de race blanche. « Il fallait qu'il me l'eût dérobée, à moi ou à tout autre, et c'était par ces pratiques abusives qu'on empêchait les visiteurs

d'arriver jusqu'à Mtésa. » L'officier chargé des présents a répondu que « Souwarora ne voyait pas la nécessité de traiter avec égard les hommes de race blanche, infâmes sorciers qui, au lieu de dormir la nuit sous un toit, s'envolaient à la cime des montagnes, pour s'y livrer aux enchantements les plus abominables. »

A ceci, le prince a répliqué avec un sans gêne tout à fait africain : « Vous mentez ; je ne puis rien découvrir de mauvais dans les procédés de cet homme blanc : si c'eût été un méchant, Roumanika ne nous l'aurait pas adressé. »

Le soir, déjà couché, on m'est venu demander de la part du roi de lui prêter un fusil pour compléter la demi-douzaine, avec ceux que je lui ai déjà donnés. « Il sollicite ceci au nom de notre amitié, voulant, le lendemain, faire une tournée chez ses parents. » Au lieu d'un fusil, je lui en fais tenir trois, car je crois comprendre que je ne perdrai rien à me montrer généreux.

22 *février*. — Le roi est allé chez tous les membres de sa famille étaler les magnifiques cadeaux qu'il a reçus de « l'homme blanc. » Ceci prouve, selon lui, que les Esprits l'ont en faveur singulière, attendu qu'aucun de ses ancêtres n'a joui de priviléges pareils, et par là se trouvent établis ses droits légitimes sur le trône de l'Ouganda. Vers minuit, les trois fusils m'ont été rapportés, et la promptitude, la loyauté du jeune prince m'ont tellement charmé que je l'ai prié de vouloir bien les accepter de moi.

23 *février*. — Les pages de Mtésa sont venus vers midi m'inviter à me rendre au palais. J'y suis effectivement allé avec une garde d'honneur et mon siége ; mais il m'a fallu attendre près de trois heures, avec le commandant en chef et d'autres grands officiers, que Sa Majesté fût prête à me recevoir. Pour charmer nos loisirs, nous avions les musiciens vouasoga, dont les harpes étaient accompagnées par le son de l'harmonica. Cependant un petit page, pliant presque sous un faix d'herbes, est venu me trouver et m'a dit : « Le roi compte bien que vous ne vous formaliserez pas, si on vous demande de prendre ceci pour vous asseoir devant lui ; personne, dans l'Ouganda, même le fonctionnaire le plus élevé, n'a jamais la permission de se placer sur quoi que ce soit au-dessus du sol ; personne, si ce n'est le roi, ne peut s'asseoir sur du foin comme celui-ci ; son trône même n'est pas fait d'autre chose. S'il a souffert le premier jour que

vous vous servissiez de votre siége habituel, c'était uniquement pour apaiser la colère où il vous voyait. »

Dès que j'eus consenti, moyennant les égards qui m'étaient ainsi témoignés, à me conformer aux usages du pays, je fus introduit sans plus de retard. La cour offrait le même aspect qu'au jour de la première entrevue, si ce n'est que les Vouakoungou accroupis s'y trouvaient beaucoup moins nombreux, et qu'au lieu de sa douzaine d'anneaux en bronze et en cuivre, le prince portait tout simplement mon anneau d'or au troisième doigt. La journée semblait d'ailleurs consacrée aux affaires; car, outre les grands officiers, on voyait paraître à chaque instant, et défiler sous les yeux du monarque, des lots de femmes, de vaches, de chèvres, de volailles, produits de diverses confiscations; des paniers de poissons, des antilopes en cage, des porcs-épics, des rats d'espèce particulière pris et apportés par les gardes-chasse de la couronne. Les tisserands arrivaient avec leurs mbougou, les magiciens avec leurs terres de couleur et leurs baguettes charmées; mais, sur ces entrefaites, il se mit à pleuvoir; les courtisans se dispersèrent, et il ne me resta plus qu'à me promener çà et là sous mon parapluie, non sans quelque rancune contre cet hôte orgueilleux qui ne songeait même pas à m'offrir l'abri de sa hutte.

Lorsque, l'orage dissipé, nous nous rassemblâmes de nouveau, je le trouvai siégeant comme naguère; mais cette fois il avait devant lui la tête d'un taureau noir, à côté de laquelle gisait une des cornes, abattue d'un coup de masse. Quatre vaches en liberté circulaient autour de l'assistance. Je fus requis de les tuer en aussi peu de temps qu'il me serait possible; alors, n'ayant pas de balles pour mon fusil, il me fallut emprunter à Mtésa le revolver dont je lui avais fait présent et, en quelques secondes, les vaches étaient par terre; la dernière pourtant, que j'avais seulement blessée du premier coup, fit mine de se jeter sur moi, et je dus l'achever avec la cinquième balle du revolver, haut fait *merveilleux* qui me valut de bruyants applaudissements, et à la suite duquel les quatre animaux tués furent donnés à mes gens.

Le roi se mit ensuite à charger de ses propres mains une des carabines que je lui avais données et, la remettant tout armée à un page, lui enjoignit « d'aller tuer un homme dans l'autre cour. » Le marmot partit; nous entendîmes la détonation et nous

le vîmes revenir presque aussitôt avec la même grimace de satisfaction, le même air de malice heureuse que s'il eût déniché un oiseau, trouvé une truite au bout de sa ligne, bref, exécuté quelqu'un de ces tours d'adresse dont les enfants tirent si volontiers vanité.

« Et vous vous en êtes bien acquitté? lui dit le roi.

— A merveille ! » repartit l'apprenti bourreau.

Il ne mentait pas, bien certainement; son maître n'entendait pas raillerie. Mais l'incident ne parut intéresser personne; aucun des assistants ne me dit et ne semblait désirer savoir quel individu avait reçu la mort des mains de ce petit drôle.

Les Vouakoungou furent alors congédiés, et le roi, m'ayant permis de m'approcher, me montra un livre dont j'avais fait présent à Roumanika; ceci lui servit de transition pour réclamer de moi la drogue spécialement fortifiante qu'il m'avait précédemment demandée, ainsi que je l'ai dit, au moyen du bâton mystique. Le jour finissait; on alluma les torches et nous reçûmes notre congé, sans qu'il m'eût encore été possible d'entamer ce qui regardait Grant et Petherick, mes timides interprètes n'osant ouvrir la bouche que pour répondre aux questions du monarque. Celui-ci se levait déjà lorsque, stimulé par la crainte de voir se perdre encore un jour, je lui dis en kisouahili[1] : « Je vous prierai d'envoyer par courriers une lettre à Grant, et aussi de lui expédier un bateau qui, remontant la Kitangoulé jusqu'au palais de Roumanika, le mettrait à même de venir nous rejoindre, car son état ne lui permet pas de voyager autrement. » Bien qu'il ne comprît pas un seul mot de ce que je lui disais, je parvins de la sorte à fixer son attention; il s'arrêta pour se faire traduire mes paroles et répondit alors « que des courriers ne serviraient à rien, attendu que personne ne voudrait prendre la responsabilité d'un message pareil; il enverrait N'yamgundou chercher mon compagnon, sans croire toutefois que Roumanika voulût permettre à ses barques de remonter la Kitangoulé jusqu'au petit Windermere. » Puis, avec l'impétuosité caractéristique de sa nation, il s'éloigna sans me permettre d'ajouter une seule parole.

24 *février*. — Les pages sont revenus ce matin de bonne heure,

1. Nos lecteurs savent déjà que le kisouahili est la langue parlée sur toute la côte en face de Zanzibar.

demandant, au nom de Mtésa, « que je voulusse bien lui envoyer trois de mes Vouangouana pour tuer des vaches sous ses yeux. » Cette requête concordait précisément avec mes désirs. Frappé de l'espèce d'excitation où mes conférences personnelles avec lui jetaient le roi de l'Ouganda, je ne voyais guère jour à traiter directement les affaires qui m'intéressaient le plus ; en conséquence, détachant sept hommes sous les ordres de Bombay, je lui recommandai très-expressément de ne commencer le tir qu'après avoir transmis au roi un message par lequel je voulais exciter sa cupidité : « J'avais au Gani, lui faisais-je dire, une barque chargée de marchandises et confiée à deux hommes blancs que je manderais auprès de moi, s'il voulait me fournir des guides pour escorter les gens à qui mes ordres seraient confiés ; — quant à Grant, je priais qu'on l'envoyât chercher, du moins jusqu'au gué de la Kitangoulé, où Roumanika trouverait certainement moyen de le faire parvenir en canot. » Bombay remplit fidèlement sa mission, et le roi, impatient de voir commencer l'espèce de massacre pour lequel il avait convié mes Vouangouana, se hâta de promettre à mon ambassadeur d'expédier à mon choix, soit par terre, soit par eau, et dûment accompagnés, les messagers à qui je voulais faire traverser le Kidi[1]. Sur ce, le tir commença. Mes Vouangouana se mirent à l'œuvre; sept vaches tombèrent sous leurs balles et leur furent encore données au moment où ils se retiraient. Le soir, on vint me demander « si je ne voulais pas aller au palais, tirer des milans avec le roi ? » Mais je refusai sous prétexte que je me réservais pour les éléphants, les rhinocéros ou les buffles ; — « et encore on ne me les verrait chasser, ajoutais-je, que si le prince consentait à venir avec moi ; » stratagème dont je m'avisai comme devant, mieux que tout autre, amener entre nous des rapports quotidiens et me soustraire à ces difficultés d'étiquette qui entravaient à chaque instant le progrès de mes négociations.

25 *février*. — Le roi m'a fait inviter à chasser le buffle dans le voisinage du palais ; mais ses pages, qu'il avait expédiés en toute hâte, n'apportaient pas des instructions complètes et je refusai encore, alléguant — « que je n'étais pas traité avec assez de civilité,

1. Personne alors n'osait parler de la route directe qui descend avec le Nil à travers l'Ounyoro, et cela parce que les rois des deux pays étaient sur un pied d'incessantes hostilités.

qu'on me faisait perdre des heures entières avant de m'accorder audience ; ne me souciant pas de faire des scènes au palais, j'enverrais Bombay pour régler d'avance les conditions d'une visite que je renvoyais au lendemain, attendu que, pour le moment, je me trouvais indisposé. » Les pages, redoutant la colère de leur maître, partirent avec cette réponse, mais l'un d'eux reparut presque aussitôt pour m'exprimer de la part du roi, disait-il, le regret qu'il éprouvait à me savoir souffrant. « Lui-même, au surplus, n'était pas en bonne santé ; il comptait bien me voir, ne fût-ce qu'une minute ou deux, et me priait d'apporter ma médecine. » Je ne doutai pas que ce message ne fût une feinte, à cause du peu de temps qui s'était écoulé depuis le départ des pages ; mais prenant avec moi ma pharmacie portative, je n'en allai pas moins où on m'appelait ainsi, quitte à laisser retomber sur qui de droit la responsabilité du mensonge. Comme je l'avais prévu, le roi n'était nullement prêt à m'accueillir, et je dus attendre, en compagnie des officiers de service, le moment où il daignerait se montrer. Aussi me gardai-je bien de contenir l'expression de ma colère. Je traitai les pages comme un tas de petits misérables, et, tournant les talons, je repris, à travers les cours intérieures, le chemin de mon logis. Chacun tremblait. On alla prévenir le roi que je quittais le palais, et il enjoignit aux Vouakoungou de me retenir. Ils gagnèrent les devants, au moment où je franchissais à grands pas la dernière enceinte, et fermèrent la principale entrée. C'en était trop ; aussi, frappant du pied et du doigt montrant le portail dont les cloches vibraient encore, je jurai dans toutes les langues à mon usage que « s'ils n'ouvraient pas immédiatement et sous mes yeux, comme ils venaient de le fermer, l'huis qui me barrait passage, ils ne me feraient pas quitter vivant la place que j'occupais. » Terrifiés pour le coup, et après s'être prosternés à mes pieds, les Vouakoungou se soumirent ; alors, par manière de récompense, je retournai aussitôt vers le roi qui, maintenant assis sur son trône, leur demanda comment ils s'y étaient pris pour me décider à revenir? « Oh, répondirent-ils à l'unisson, *n'yanzigeant* à qui mieux mieux, quelle peur nous avons eue!... Jamais on ne vit colère plus terrible.... Néanmoins, aussitôt la porte ouverte, il a rebroussé chemin.
— De quelle porte s'agit-il, et que voulez-vous dire? » demanda le roi. Puis quand l'histoire lui fut connue dans tous ses détails,

Sa Majesté daigna sourire. Je le questionnai sur ses souffrances, prenant texte des propos qu'on m'avait tenus au sujet de sa santé. Mais, pour toute réponse, il secoua la tête comme s'il trouvait déplacé que je me permisse de l'interroger ainsi; puis il enjoignit à quelques-uns des assistants de tirer sur des vaches qui paissaient à peu de distance.

Au lieu de m'extasier devant ce passe-temps puéril qui compte dans l'Ouganda pour une chasse royale, je le regardais avec un dédain marqué dont le prince finit par s'émouvoir. Il s'informa de ce que contenait la boîte avec laquelle j'étais venu. Lorsqu'il sut que c'était la médecine par lui réclamée, il me fit approcher et renvoya tous ses courtisans. Resté seul avec moi, les deux interprètes et un seul fonctionnaire qui paraissait jouir de toute sa confiance, il voulut savoir si je pourrais faire usage de la médecine sans la mettre en contact avec la partie malade. Afin de lui donner confiance dans mes talents anatomiques, je me mis à remuer un doigt et lui demandai « s'il savait en vertu de quelle force cette action pouvait avoir lieu? » Sur sa réponse négative, je me livrai à une démonstration aussi élémentaire que possible dont il se montra parfaitement satisfait, et qui le fit consentir à se laisser opérer. L'opération consistait à lui poser un vésicatoire; elle se fit d'une façon passablement ridicule, vu que l'emplâtre déjà posé dut être alternativement frotté sur les mains et les visages tant de Bombay que de Nasib, pour bien établir que le Docteur et les « mauvais Esprits » n'avaient absolument rien de commun. Profitant du moment où j'avais le roi bien à ma disposition, — ce qui est dans l'Ouganda une circonstance tout à fait exceptionnelle, — je lui soumis les plans que j'avais formés pour l'arrivée de Grant et de Petherick; mais je n'obtins que ce qu'on appelle au palais « une exception dilatoire, » car, après m'avoir dit qu'il désirait autant que moi les voir à sa cour, il s'engagea simplement à « tout arranger dès le lendemain. »

26 *février*. — Dès le matin, comme nous en étions convenus, je retournai chez le roi. Le vésicatoire avait fort bien pris, et en donnant issue à l'humeur, — que Bombay appelait « la maladie, » — je fis à mon royal client un plaisir extrême. Il commanda un panier de fruits, ressemblant assez aux *loquots* de l'Inde, et nous les mangeâmes ensemble tout en discutant les mesures à prendre pour Grant et Petherick; le roi finit par me promettre que'il envr-

rait un officier sur la Kitangoulé, tandis qu'un autre, avec deux de mes gens, se rendrait dans le Gani à travers l'Ousoga et le Kidi ; mais comme il importait que ces derniers fussent déguisés, je priai le roi de m'envoyer quatre mbougou et deux lances. Avec une libéralité digne de son rang, il m'a fait passer vingt pièces de l'étoffe susdite, quatre lances de son arsenal, et une charge de poissons séchés au soleil, distribués en forme de bouclier autour d'un bâton.

27 *février*. — Voici enfin quelque chose de fait. Selon que nous en étions tombés d'accord dans la journée d'hier, le roi m'a expédié un officier de l'Ouganda et un guide du Kidi avec lesquels partent Mabrouki et Bilal, deux de mes gens, à qui je remets des lettres et des cartes géographiques adressées à Petherick ; ils emportent aussi une charge de *mtendé*[1], pour payer sur la route leurs frais d'auberge, et ont les ordres les plus stricts de suivre autant que possible le cours du Nil. Aussitôt après les avoir mis en route, je me suis rendu chez le roi pour régler avec lui certains arrangements relatifs à Grant, et aussi pour me plaindre de ma résidence actuelle, qui n'est ni commode, ni salubre, ni en rapport avec mon rang, très-supérieur à celui des marchands arabes pour lesquels elle a été construite.—Une fois logé comme je devrais l'être, dans le voisinage plus immédiat du palais, je manifestais l'espoir que les dignitaires de la cour ne rougiraient plus de me rendre visite, ce qui paraît aujourd'hui me priver de cet honneur. — Quand il ne sait que dire, le roi se renferme dans un silence provoquant. Au lieu de répondre à mon pressant appel, il s'est livré d'abord à une dissertation géographique et m'a conseillé ensuite d'aller voir sa mère, la N'yamasoré, dans son palais de Masorisori (vulgairement appelé Soli-Soli), car elle aussi a besoin d'une médecine. J'ai de plus été prévenu pour l'avenir que, selon l'étiquette de l'Ouganda, je ne devais jamais manquer de visiter le roi deux jours de suite et de consacrer le troisième à sa mère. Ce sont là leurs priviléges respectifs.

Jusqu'à présent, les lois du pays m'avaient interdit d'aller voir personne, sauf le roi lui-même. Je n'avais eu occasion de met-

1. Le *mtendé* ou *mtounda* (on l'appelle aussi *mzizima*, *balgami* et *djélabi*) est le large grain de verre plat qui porte en Europe le nom de perle-anneau d'Allemagne. Les trente-cinq livres coûtent, à Zanzibar, de sept à neuf dollars espagnols.

tre qui que ce fût dans mes intérêts par des générosités bien entendues; nulle visite ne m'arrivait si ce n'est celles des pages à cocardes, et celles-ci par ordre exprès du souverain; personne enfin n'était autorisé à me vendre des provisions; de telle sorte que mes gens en étaient réduits, pour se nourrir, tantôt à mettre au pillage tels ou tels jardins que leur désignaient les officiers du roi, tantôt à s'emparer du pombé ou des bananes apportés par les Vouaganda qu'ils rencontraient sur la route du palais. Ce système particulier de « non-intervention, » — un des traits de la politique royale, — avait pour but de réserver au souverain le monopole de l'exploitation à pratiquer sur ses hôtes.

Pour donner à ma première visite chez la reine mère toute la solennité requise, je pris avec moi, outre ma pharmacie portative, une offrande composée de huit bracelets de bronze et cuivre, trente « œufs de pigeon » de couleur bleue (*soungomaji*), un paquet de menues verroteries, et seize coudées ou ziraa[1] d'indienne. J'emmenai aussi ma petite garde d'honneur, sans oublier mon trône de foin royal. Le palais où je me rendais est à un *mille* et demi par delà celui du monarque; mais la grande route m'était interdite, vu qu'il est regardé comme incivil de passer devant la porte de ce dernier sans entrer chez lui. Aussi, faisant le tour des jardins extérieurs et des faubourgs de Bandowaroga, je débouchai sur le chemin public, presque en face la résidence de Sa Majesté douairière, où se trouvaient reproduites, sur une moindre échelle, les dispositions intérieures du Louvre de Mtésa. Un grand espace séparait la demeure de la reine de celle de son *kamraviona* ou commandant en chef; les enclos extérieurs et les diverses cours avaient de même, pour palissades, un clayonnage d'herbe à tigre; les huttes n'étaient ni aussi nombreuses, ni aussi grandes que chez le roi, mais on les avait construites sur le même modèle. Des gardes veillaient aux portes, garnies de grosses cloches d'alarme, et les officiers de service occupaient avec les musiciens les salles de réception. Toutes les autres huttes étaient remplies de femmes. On me fit asseoir, dès mon entrée, sous un hangar servant d'antichambre, mais je n'y

1. La *ziraa* se compose de deux *fitr* et demi ou petites palmes. La petite palme se compte du bout de l'index étendu au bout du pouce. La *shibr*, ou grande palme, se compte du pouce au petit doigt. Deux de ces dernières palmes représentent la mesure primitive connue sous le nom de coudée.

restai pas longtemps; car la reine, prévenue, était prête à me recevoir, et, plus affable que son fils, elle me gardait, au lieu d'un accueil d'apparat, un lever de simple distraction. Aussitôt qu'on eut poussé la porte devant moi, je m'avançai vers la « hutte du trône, » chapeau bas, il est vrai, mais à l'ombre de mon parasol toujours ouvert, et je ne m'arrêtai que pour m'asseoir, en face de Sa Majesté, sur l'espèce de « pouff » tout à fait rustique, dont j'avais été gratifié par son fils.

Arrivée à la pleine maturité de l'âge et de l'embonpoint[1], simplement vêtue de mbougou, assise à terre sur un tapis, le coude nonchalamment appuyé sur un coussin revêtu de la même étoffe, la reine avait pour tout ornement un collier d'abrus et un fichu de mbougou roulé autour de la tête. Un miroir à compartiments, fatigué par un fréquent usage, était ouvert à côté d'elle. Devant l'entrée de la hutte, une longue tige de fer, en forme de broche, portant à son extrémité supérieure une coupe remplie de poudre magique, dominait quelques autres talismans du même genre; à l'intérieur, quatre sorcières *matandwa* (exorcistes femelles) dans le costume fantastique que j'ai déjà décrit, et un grand nombre de femmes se pressaient autour de leur maîtresse. Nous demeurâmes quelque temps à distance l'un de l'autre, échangeant des regards curieux; puis on renvoya l'assistance féminine et, comme pour varier le tableau, un orchestre fut introduit ainsi qu'une foule de Vouakoungou appelés à faire leur cour. Je fus invité à m'approcher et à m'asseoir devant la reine, à l'intérieur de la hutte. Le meilleur pombé de l'Ouganda circula de mains en mains, sablé d'abord par la reine, puis par moi, et enfin par les grands officiers, chacun à son tour. La N'yamasoré se mit ensuite à fumer sa pipe et me pria d'en faire autant. Le signal fut donné aux musiciens, vêtus de leurs peaux de chèvre à longs poils, et qui commencèrent immédiatement leurs danses d'ours. On battit consécutivement plusieurs tambours, et je fus questionné sur le point de savoir « si je reconnaissais leurs différents tons? »

La reine, dont l'humeur était joyeuse, se leva tout à coup et, me laissant sur mon siége, passa dans une cabane voisine, où elle changea son mbougou contre un diouli. Après quoi, elle revint

1. *Fat, fair, and forty fire*, dit le texte anglais, dont nous ne pouvons reproduire l'allitération proverbiale.

se faire admirer de nous et, lorsqu'elle eut assez joui de l'effet qu'elle était certaine d'avoir produit, fit pour la seconde fois évacuer la salle du trône, où il ne resta que trois ou quatre Vouakoungou plus particulièrement admis dans son intimité. Elle prit alors un petit faisceau de bâtonnets fort proprement arrangés et, mettant à part trois d'entre eux, elle me déclara que j'aurais à la guérir de trois différentes maladies : « Ce premier bâton, disait-elle, représente mon estomac, dont je souffre beaucoup; le second, que voici, est mon foie qui m'envoie de tous côtés dans le corps des douleurs lancinantes; et ce troisième est mon cœur, auquel je dois chaque nuit des rêves fâcheux, à propos de Sounna, mon défunt mari. »

Je répondis d'abord que les rêves ou plutôt les insomnies dont elle se plaignait, lui étaient communes avec la plupart des veuves, et ne se dissiperaient que dans le cas où Sa Majesté se résignerait à contracter un second hymen. Quant à ses souffrances purement physiques, il me fallait, avant que je pusse risquer la moindre prescription, regarder sa langue, tâter son pouls et peut-être même, au besoin, poser mes mains sur ses augustes flancs. Les Vouakoungou se récrièrent à ces derniers mots : « Ceci, disaient-ils, ne peut se faire qu'avec l'autorisation du roi. » Mais la N'yamasoré, se soulevant sur son trône, rejeta bien loin l'idée de consulter un pareil jouvenceau, et se soumit d'avance à l'examen nécessaire.

J'exhibai alors deux pilules dont je laissai goûter la poudre aux Vouakoungou pour les rassurer contre les sortiléges du Docteur, et je prescrivis à la malade de les avaler le soir, en lui recommandant de se priver de nourriture et de pombé jusqu'à nouvelle consultation. Je constatais avec grand plaisir les progrès de mon influence sur elle, — influence qui devait s'étendre indirectement jusqu'au jeune roi, — et je l'entendis avec satisfaction me dire que « tout en moi lui avait plu, sauf l'interdiction de sa liqueur favorite. »

La présentation des cadeaux eut ensuite lieu avec les formalités accoutumées : « Jamais, disait-elle naïvement, on ne lui avait donné de trésors pareils » et ses officiers, d'une voix enthousiaste, la proclamaient « la plus heureuse des reines. » En retour, obéissant à un instinct de reconnaissance qui lui faisait honneur, elle me pria d'accepter un de ces longs tubes artistement tra-

vaillés qui servent à pomper la bière du pays; et tout le monde reconnut, dans ce présent purement honorifique, la plus haute marque de distinction qui pût m'être conférée.

Ceci ne lui suffisait pas; elle me força, malgré ma résistance, de choisir un certain nombre de *sambo* (qu'on appelle ici *goundou*), savoir des anneaux de poil de girafe, tressés avec de menus fils de fer ou de cuivre, et qu'on porte autour de la cheville. Toutes ces libéralités furent couronnées par le don de plusieurs cruches de pombé, d'une vache et d'un paquet de poissons séchés appartenant à l'espèce particulière que mes gens désignent sous le nom de *samaki-kambari*. Cette affaire réglée, elle me pria de



Samaki-Kambari.

lui montrer mes dessins, et ils la divertirent singulièrement, aussi convoqua-t-elle aussitôt ses « sorcières » et le reste de ses femmes pour leur faire partager le plaisir qu'elle prenait ainsi. Nous échangeâmes alors de chaleureux compliments, qui aboutirent à un minutieux examen tant de mes bagues que de mes poches, et de ma montre surtout, que la reine appelait *loubari* — expression équivalente à celles de « temple, idole, ou talisman[1] » Elle me répétait à chaque instant qu'elle « n'avait pas assez de moi,— qu'il faudrait revenir dans deux jours,— que je lui plaisais beaucoup, excessivement, au delà de ce qu'elle pourrait dire, mais que, la journée étant finie, j'étais libre de me retirer. » Sur cet adieu bizarre, elle se leva et me laissa seul avec mes gens.

28 *février*. — Je ne songeais plus qu'à obtenir une hutte dans l'intérieur du palais, aussi bien dans l'intérêt de ma dignité personnelle et de mon influence à la cour, que pour être à même

1. L'emploi du même mot pour désigner plusieurs objets analogues est un des traits caractéristiques de toute langue à l'état d'enfance. Nous l'avons déjà vu pour le mbougou, qui est à la fois un arbre, l'écorce de cet arbre, l'étoffe fabriquée avec cette écorce, le vêtement fait de cette étoffe.

d'étudier de plus près les mœurs et les coutumes de ce peuple étrange. Aussi n'étais-je pas fâché de me voir convoqué par le monarque à des audiences presque quotidiennes, cet empressement de bon augure pouvant me fournir l'occasion de revendiquer le privilége auquel j'aspirais.

C'est ainsi que ce matin, au lieu de me rendre à l'appel de ses pages, je lui envoyai Bombay et quelques-uns de mes hommes, alléguant que « malgré mon désir de le voir tous les jours, je ne saurais m'exposer si souvent aux rayons du soleil. Dans les autres pays par moi traversés, on m'avait reconnu le droit d'habiter un palais égal à celui du roi; me traiter différemment, c'était me manifester un certain mépris. Si j'insistais, d'ailleurs, pour qu'une demeure me fût assignée à l'intérieur de l'enclos royal, c'est que je désirais me trouver le plus fréquemment possible auprès de Sa Majesté, l'entretenir à toute heure du jour, et lui expliquer en détail l'usage des divers objets que je lui avais offerts. » D'après ce que me dit Bombay, le roi comprit à merveille les motifs de mon humble requête. « Il n'eût pas mieux demandé, assurait-il, que de garder sans cesse auprès de lui le Bana (on sait que j'étais désigné sous ce titre); mais ses huttes étaient remplies de femmes, ce qui rendait la chose impossible. Si cependant le Bana voulait prendre patience, on lui élèverait, aux environs, une habitation spéciale, honneur qui n'avait été fait à aucun des hôtes précédents. » Puis, changeant de sujet, et passant la revue de mes hommes, il s'éprit tellement de leurs petits *fez* rouges, qu'il m'envoya ses pages pour m'en demander un échantillon. Je leur en remis plusieurs, ce qui le fit se confondre en témoignages de reconnaissance pour mes généreux procédés et consulter Bombay, séance tenante, sur ce qu'il pourrait m'offrir de plus agréable en échange de ce présent. Mon Indou, stylé d'avance, répondit que « le Bana, grand personnage dans son pays, ne recherchait aucun des profits que donne le commerce de l'ivoire et des esclaves; tout au plus pourrait-on lui faire accepter une lance, un bouclier, un tambour, — objets sans valeur intrinsèque, — qu'il rapporterait chez lui comme un échantillon des manufactures de l'Ouganda et comme un souvenir agréable de sa visite. « Si c'est là tout ce qu'il désire, a répondu Mtésa, j'espère combler ses vœux, car je lui donnerai les deux lances avec lesquelles j'ai conquis tout le pays, et dont

l'une, en cette occasion, perça trois hommes du même coup.... Maintenant, poursuivit-il, dois-je croire que le Bana, comme on l'assure, a grande envie de chasser avec moi? »

Bombay a répliqué affirmativement, non sans exalter mes prouesses cynégétiques et en insinuant à Sa Majesté que je serais heureux de lui donner quelques leçons.

Le roi, de plus en plus satisfait, a promu N'yamgundou et Maoula au grade de centurions pour lui avoir amené un visiteur tel que moi. Aussi, dès qu'ils en ont eu le loisir, sont-ils venus me trouver tous les deux pour me raconter leur bonne fortune, prosternés à mes pieds et « n'yanzigeant » à qui mieux mieux. Ils suppliaient en outre Ma Grandeur « de leur prêter quelques vaches, qu'ils offriraient au roi pour reconnaître la faveur dont ils étaient l'objet. Je leur répondis que « mes vaches venaient toutes du roi, et qu'il n'était pas dans nos usages, à nous autres hommes blancs, de donner d'une main ce que nous avons reçu de l'autre. Cependant, comme l'honneur de leur avancement rejaillissait en quelque sorte sur moi, je mettais à la disposition de chacun d'eux un bracelet de fil d'archal pour rendre leur *saalam* digne de la circonstance. »

Ils n'en demandaient pas davantage, se sont grisés tout aussitôt, et nous ont donné une sérénade aux tambours qui a duré la journée entière. Le soir, à ma grande surprise, j'ai reçu du commandant en chef, avec force compliments, une matrone mganda, destinée, me dit-il, à « porter mon eau. » Il ajoute, par manière de post-scriptum, que si je ne la trouve pas assez jolie, je pourrai choisir parmi une dizaine d'autres de « toutes couleurs, » y compris des Vouahouma qui attendent mes ordres dans son palais.

N'ayant pas prévu cette agréable addition au personnel de mon camp, je me suis senti, je l'avoue, dans un certain embarras. Refuser d'emblée eût été trop désobligeant; aussi gardai-je provisoirement la belle, me promettant de la renvoyer le lendemain matin, avec un collier de perles bleues comme fiche de consolation; mais elle m'a tiré d'inquiétude en s'échappant cette nuit, ce qui n'étonne nullement Bombay, attendu qu'elle provenait sans doute de quelque domaine confisqué par le prince, et n'était pas en peine de trouver qui la protége.

Aujourd'hui, pour la première fois, une certaine quantité de

bananes m'a été apporté de la part du roi. Ceci vient des plaintes que j'ai fait entendre sur ce que la permission donnée à mes gens de « vivre sur le pays » tendait à faire d'eux une véritable bande de brigands.

1er *mars*. — Une lettre de Grant, datée du 10 février, m'annonce que le 30 janvier Baraka est parti pour l'Ounyoro avec les gens de Kamrasi qui s'en retournaient chez eux, et des envoyés de Roumanika chargés pour son royal collègue d'un de ces présents que les princes africains échangent en guise de lettre. Grant lui-même espère quitter le Karagoué avant la fin du mois.

J'ai envoyé Bombay à la reine pour demander de ma part comment elle se trouvait, solliciter de rechef une hutte à l'intérieur du palais, et dire expressément que je serais allé chez elle en personne, sans la crainte de trouver, comme on dit vulgairement, « visage de bois. » Or je ne puis, n'ayant ni cheval ni éléphant, me hasarder à faire en plein soleil des courses réitérées. — La reine me prie de ne pas remettre plus tard qu'à demain notre prochaine entrevue.

Il court des récits merveilleux sur un coup de fusil tiré par le roi, lequel avait mis double charge de poudre dans son *rifle* sorti des ateliers de Whitworth : il visait une vache, et, après avoir traversé l'animal, puis la palissade de la cour, puis une femme (percée de part en part), et enfin la muraille extérieure, la balle est allée se perdre on ne sait où.

2 *mars*. — La reine, chez qui je suis allé de bonne heure, m'a grondé de n'être pas venu la voir pour vérifier l'effet de mon ordonnance. Les pilules, à ce qu'elle dit, ne lui ont fait aucun bien, et j'ai dû, cédant à ses instantes prières, formuler une nouvelle prescription. Ensuite elle a fait apporter un sac rempli de gourdes à boire, m'invitant à choisir six des plus belles, en échange de ma montre, qu'elle désirait vivement. C'était là un marché tout à fait inacceptable, et j'ai profité de l'occasion pour lui signaler les inconvénients de ma résidence actuelle, « bonne tout au plus pour de misérables Arabes qui ne s'inquiètent pas de vivre dans un trou moyennant qu'on les nourrisse gratuitement. » Lorsqu'après cette remontrance un peu verte je me levai pour aller déjeuner, Sa Majesté voulait me retenir encore, mais ses instances n'ont rien obtenu. Elle a fait rester Maoula, qui assiste par ordre à toutes nos entrevues, et lui a demandé pour-

quoi j'avais absolument voulu la quitter. — « Son palais, dit-elle, regorge de provisions et de pombé; ses cuisiniers sont les meilleurs du monde; elle peut donc satisfaire à tous mes besoins et compte bien que je ne discontinuerai pas mes visites du matin. »

3 *mars*. — Les malentendus semblent se compliquer entre nous. Tandis que j'insiste vainement pour obtenir une entrevue et une résidence qui me convienne, le roi mande N'yamgundou auprès de lui et s'informe des raisons pour lesquelles on ne me voit jamais à la cour. — « Je lui ai donné, dit-il, d'excellents fusils et une foule d'objets curieux dont il voudrait connaître l'usage. » N'yamgundou répond, selon mes ordres, « que mon habitation est trop éloignée, et que je réclame un palais. »

Je me rends aussitôt après chez la N'yamasoré, où j'emporte mes couvertures, un coussin et quelque batterie de cuisine, car je compte y passer la journée. Pour me faire encore mieux venir, j'ai pris aussi seize coudées de *landira*[1], trois pintes de verroteries *péké*, plus trois pintes de mtendé[2], que je dois lui présenter en me servant des formules atténuantes de l'Ouganda, comme « simples bagatelles » à distribuer parmi les gens de sa maison.

Introduit sans le moindre retard, j'ai trouvé Sa Majesté assise sur un tapis de l'Inde, vêtue d'un peignoir de cotonnade rouge à bordure d'or, et gardant à côté d'elle une espèce de boîte à ouvrage décorée de jolis dessins en petites perles. Ses conseillers l'entouraient, et un orchestre complet, autour duquel étaient accroupis dans la cour une foule de Vouakoungou subalternes, faisaient de cette réunion un « lever » dans toutes les règles. Maoula ouvrit la conférence en lui exposant mes griefs, tels que le lecteur les connaît déjà, griefs dont elle se hâta d'admettre la légitimité, ajoutant que « si Mtésa était autre chose qu'un *kijana* (un tout jeune homme et, pour traduire exactement, un gamin), j'aurais déjà obtenu satisfaction. Du reste, elle n'était pas sans influence dans l'État et verrait à ce que justice me fût rendue. » Maints et maints compliments s'échangèrent encore à l'occasion

1. Cotonnade rouge venant de Bombay; elle est très-recherchée par les femmes de l'intérieur.

2. Ou *mtounda*. Nous avons dit plus haut ce qu'est cette perle. Quant au *péké*, que l'auteur mentionne pour la première fois, nous ignorons à quelle catégorie appartient ce genre spécial de rassade.

des présents que j'apportais et qui furent universellement admirés. Après quoi la reine, se sentant bon appétit et jugeant de mes dispositions d'après les siennes, me proposa d'aller prendre mon repas dans une des cabanes voisines. Je m'y rendis aussitôt, fis dresser ma couchette, et commandai mon dîner; mais comme la hutte se trouvait envahie par une foule d'assistants, j'étendis entre eux et moi mon plaid d'Écosse, éclipsant ainsi les rideaux de mbougou derrière lesquels la N'yamasoré se dérobe parfois à une curiosité importune.

Le bruit de cette magnificence parvint immédiatement à la reine, et on vint, par son ordre, me demander « si je possédais beaucoup de couvertures pareilles, et si je voudrais bien, à sa requête, lui en offrir une ? » Elle témoigna également le désir d'examiner mes cuillers, ma fourchette et ma pipe, — un kummer anglais monté en argent. L'exhibition de tous ces objets eut lieu après le déjeuner, mais je dus lui dire qu'en fait de couvertures il ne me restait absolument que celle de mon lit. Elle ne manifesta aucun désappointement, et, sans insister le moins du monde, se mit à fumer avec moi. — « J'avais visité, lui dis-je, les quatre parties du monde et j'avais vu des gens de toutes couleurs, mais j'ignorais absolument d'où pouvait lui venir sa pipe, qui, vu la longueur du tuyau, ressemblait à celles des Roumish (c'est le mot par lequel on désigne les Turcs). » Agréablement chatouillée par cette flatterie : — « Nous avons entendu parler, dit-elle, de gens qui nous ressemblent et qui, pénétrant dans l'Amara par le côté opposé, viennent y enlever le bétail.

— Il est possible, répliquai je, que les Gallas ou Abyssiniens, lesquels ont la haute taille et la peau blanche de Roumanika, se livrent quelquefois à de pareilles expéditions; ils sont en effet assez voisins de l'Amara, dans la direction que vous indiquez; mais nous ne faisons jamais la guerre dans un but si mesquin. Le bétail que le hasard des combats place entre nos mains, nous le laissons manger par nos soldats; ce qu'il nous faut, à nous, c'est le gouvernement des pays vaincus.

— On nous a dit, reprit-elle, que la route de l'Ounyamouézi ne vous convient pas; nous vous en ouvrirons une autre dans l'Oukori. »

Tout en la remerciant, je voulais, avec les ménagements de rigueur, lui bien faire comprendre qu'un pareil projet devait

tourner à son profit plutôt qu'au mien. — « Vous avez raison, lui dis-je; la traversée de l'Ounyamouézi m'a coûté trop de pertes et de soucis pour que je ne cherche pas un chemin moins semé d'embûches; mais les Vouaganda n'envisagent pas ma venue sous son vrai jour. D'ici à deux ou trois ans, lorsque la route d'Oukori sera ouverte, et lorsque vous verrez le commerce s'établir entre votre nation et la mienne, ils apprécieront mieux les avantages de la mission que je me suis donnée. La véritable naissance de l'Ouganda datera du jour où, pour la première fois, un voyageur mzoungou aura mis le pied dans le pays. De même qu'un grain de café semé dans la terre produit une abondance de fruits, de même mon arrivée ici donnera naissance à toute sorte de prospérités. »

J'avais tout exprès adopté le langage figuré qui plaît à ces peuples; aussi mon discours fut-il accueilli avec une évidente satisfaction. Portant leurs mains à leur bouche et me regardant de côté, mes auditeurs témoignaient, en hochant la tête, l'admiration que leur inspirait mon éloquence; — « Il parle bien, l'homme blanc! » s'écriaient-ils à l'envi, se faisant écho les uns aux autres.

La reine et ses ministres, s'abandonnant aux charmes du pombé, devinrent peu à peu très-bruyants et poussaient des éclats de rire que n'admet pas un décorum tant soit peu rigide. Les petites tasses de *bougou* ne se trouvant plus au niveau de la circonstance, on apporta devant la reine une grande auge de bois que l'on remplit de liqueur. S'il en jaillissait quelques gouttes à droite ou à gauche, les Vouakoungou se les disputaient à l'instant même, tantôt balayant la terre de leur nez, tantôt la grattant de leurs ongles pour ne pas s'exposer à perdre un atome de ce liquide, qui représentait à leurs yeux une faveur émanée du trône. La reine elle-même, plongeant sa tête dans l'auge, s'abreuvait à la façon des animaux immondes, et ses grands officiers tinrent à honneur de lui succéder tour à tour. L'orchestre se mit alors à exécuter par ordre un air national appelé le *Milélé*[1] qu'entonnèrent ensemble une douzaine d'instruments

1. Ce mot de *milélé* a déjà paru dans le récit du capitaine Speke comme signifiant: « joueurs de flûte; » de même que celui de *moukondéri*, pris dans le sens de clarinette; il y aurait donc là quelque confusion, si nous n'avions déjà remarqué que le même vocable, dans les langues sauvages, prend tour à tour divers sens.



à vent, et dont cinq tambours, de taille et de sonorité différentes, marquaient bruyamment la mesure. Les musiciens, cependant, conduits par quatre chefs et tournant volontiers le dos à la compagnie pour étaler leurs épaisses toisons, menaient leurs danses grotesques.

Cette scène, d'abord assez gaie, devenait peu à peu ennuyeuse, lorsque Bombay, — soit flatterie, soit curiosité, — jugea bon d'insinuer à la reine que la femme la plus laide peut sembler belle, grâce aux recherches de la toilette. Sa Majesté se leva tout aussitôt, répondant à ce défi, et reparut au bout de peu d'instants avec un vêtement d'étoffe commune, à carreaux, une tiare d'abrus, un collier de graines et son miroir à compartiments. Elle reçut, à peine installée, des mains d'une jeune fille complétement nue, une coupe de pombé où surnageait un bouchon de liége et sur laquelle était étendue une espèce de serviette en écorce. Pour la remercier de la condescendance qu'elle avait mise à se montrer en négligé, les assistants se confondirent en « n'yanzig » de toute nature. Elle enjoignit alors à ses suivantes d'apporter bon nombre de *sambo*[1], me priant de choisir ceux que je trouverais les plus à mon goût, « car elle me portait, disait-elle, une affection sincère. » Ce fut en vain que j'essayai de refuser ; il fallut, sous peine de lui manquer de respect, faire mon choix à l'instant même. Elle ajouta aux *sambo* un panier de tabac et une couvée d'œufs de poule « pour le déjeuner de son fils. » Un autre air de danse, la *Moukondéri*, exécutée par des instruments qui rappellent un peu la clarinette, commença presque aussitôt; mais dès le début une forte averse, compliquée d'un vent impétueux, vint nuire à l'effet de la musique, sans l'arrêter cependant, car personne, à défaut d'un ordre exprès, n'aurait osé cesser de jouer ; et la reine, au lieu de prendre en pitié les malheureux concertants, riait à gorge déployée de les voir se démener ainsi sous une pluie battante.

Le temps un peu remis, Sa Majesté retourna une seconde fois dans son « cabinet de toilette » pour revêtir un autre peignoir, celui-ci de couleur puce. A son retour, confus d'avoir accepté tant de *sambo*, je sollicitai la permission de lui offrir un peu de lainage anglais qui remplacerait avantageusement son rideau

1. On a vu précédemment que ce mot désigne les anneaux qui se portent autour de la cheville.

de mbougou par des temps aussi froids que celui de la présente journée. Un refus n'était pas à prévoir, et nous disposâmes devant elle une couverture double en laine rouge, qui devint aussitôt l'objet de l'admiration générale : « Jamais, s'écriaient les spectateurs, cachant leur bouche derrière leurs deux mains, jamais si beau tissu n'est arrivé jusqu'à nous. Il traverse la hutte dans toute sa largeur; il monte plus haut qu'un homme ne peut atteindre; c'est véritablement une merveille, et l'on doit estimer l'homme qui enrichit l'Uddou d'un pareil trésor.

— Et pourquoi ne dites-vous pas l'Ouganda? m'empressai-je de demander.

— Parce que, me répondit-on, le pays tout entier s'appelle Uddou. L'Ouganda est personnifié par Mtésa, et qui n'a pas été présenté à ce roi ne saurait se vanter d'avoir vu l'Ouganda. »

Le ton de bonne humeur sur lequel la conversation était montée me parut permettre une discrète allusion au regret que j'éprouvais de ne pas vivre sur un pied de familiarité plus grande avec les naturels du pays. — « Les Vouaganda, disais-je, se mettent tous si bien que je ne puis distinguer les notables des gens vulgaires (mot à mot : les *gros* des *minces*). Ne pourrait-on rassurer au moyen d'instructions formelles ceux qui hésitaient à me venir voir, et me permettre en revanche de leur rendre leurs visites? » La reine, dès qu'elle eut compris, se hâta de me présenter à son premier ministre, à son chancelier de l'Échiquier, aux gardiens de ses femmes, à ses bourreaux et à ses cuisiniers, tous composant la haute aristocratie du royaume, afin que, venant à les rencontrer, je fusse en état de les reconnaître. Tous, émus de tant de condescendance, se livrèrent à des *n'yanzig* désordonnés, se déclarant d'ailleurs enchantés de leur hôte; ils exhibèrent ensuite une bande de joho[1] commun qu'ils comparaient à ma couverture, et me demandèrent si je connaissais cette étoffe : « Sans doute, répondis-je; elle se fabrique aussi

1. *Joho*, corruption du mot arabe *johh*, drap grossier, écarlate ou bleu. Il se vend, à Zanzibar, cinquante cents ou un demi-dollar le *yard* (quatre-vingt-dix centimètres). Dans l'intérieur, il s'élève rapidement à une valeur beaucoup plus considérable, et devient un présent digne d'un prince; il se porte en soukkah de quatre coudées, autour des hanches par les hommes, et autour de la poitrine par les femmes qui en veulent souvent une *tobé* ou double longueur, c'est-à-dire huit coudées.

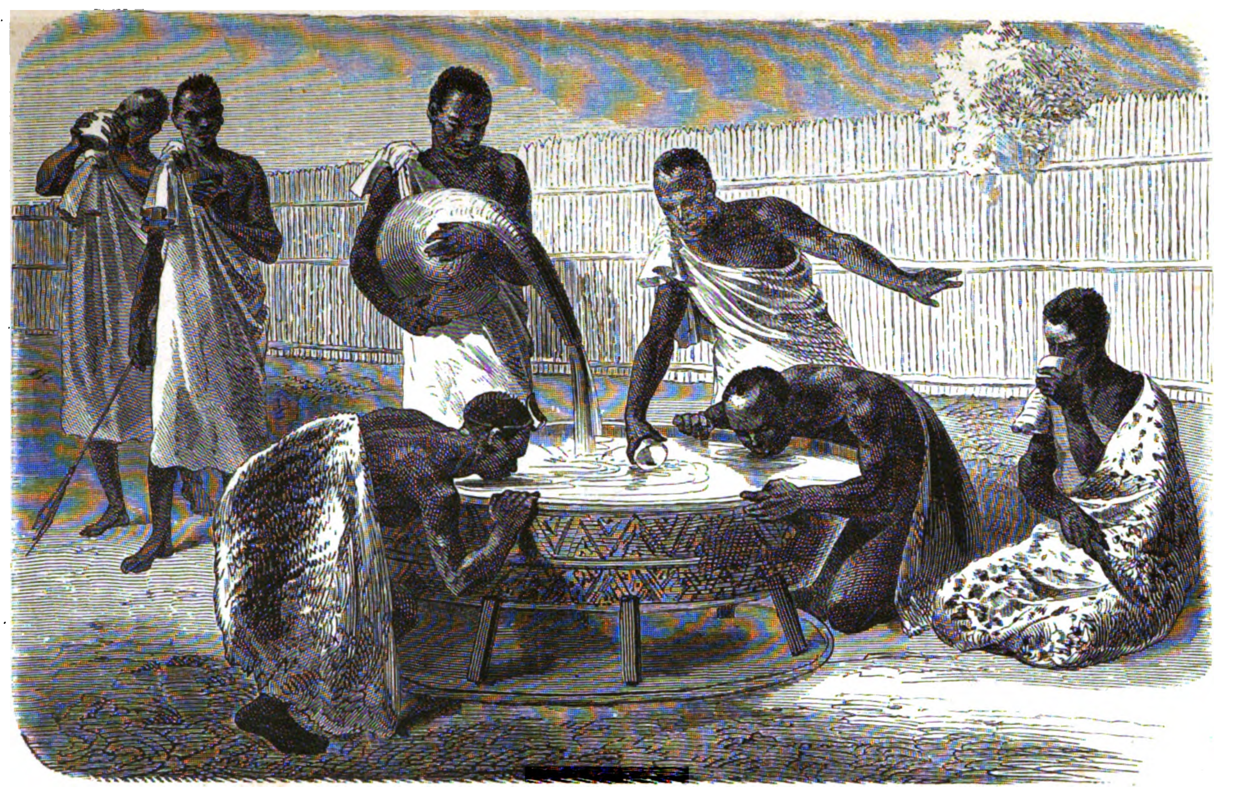
dans mon pays et avec les mêmes matières, seulement de qualité plus infime. Tout ce que vous pourrez voir dans ce genre provient nécessairement de l'Ouzoungou (pays des blancs).

— En ce cas, reprit en chœur l'assistance, nous vous aimons, et vos étoffes aussi, mais vous principalement.... » Sur ce, j'inclinai modestement la tête, manifestant de mon mieux combien m'était précieuse l'amitié de ces grands personnages.

Mon éloquence parut les mettre en gaieté. La reine et ses conseillers devinrent plus bruyants que jamais. Sa Majesté entonna une chanson que ses ministres répétaient en chœur. Puis, à force de boire et de chanter, de chanter et de boire, ils transformèrent le palais en un véritable pandœmonium. Tout ce tapage cependant ne leur suffisait pas : l'orchestre fut appelé de nouveau, et le « fou » de la reine dut chanter, lui aussi, avec cette voix artificielle, rauque et discordante, qui est un des accessoires de son rôle.

Tout à coup, comme possédés du même démon, le premier ministre et le reste des assistants se levèrent à la fois, et saisissant leurs baguettes (en visite les lances ne sont pas de mise), ils accusèrent la reine, avec une colère feinte, » d'avoir livré son cœur au bel étranger » : puis ils s'élancèrent dans la cour, et la baguette haute, la voix menaçante, revinrent à deux reprises sur leur maîtresse comme pour punir de mort l'affection criminelle dont j'étais l'objet, — mais en réalité pour manifester leur dévouement et leur jalouse tendresse. Sa Majesté affectait de prendre tout ceci avec l'indifférence la plus impassible; mais son visage témoignait assez du plaisir qu'on lui faisait. Quant à moi, fatigué de la posture contrainte que m'imposait un siége trop bas, je sollicitai la permission de me retirer. Jamais la N'yamasoré n'y voulut entendre. « Elle m'aimait beaucoup trop pour souffrir que je partisse de si bonne heure » et demanda un supplément de pombé. La même orgie que j'ai déjà décrite se reproduisit sous mes yeux; les coupes se trouvèrent trop petites, et l'auge fut apportée de nouveau. Inauguré par la reine, qui but la première, — et dont l'attitude bestiale me suggérait une comparaison peu flatteuse en me rappelant certains échantillons de la « race porcine. » — ce singulier vase fut ensuite présenté par elle à chacun des convives.

Pour ramener un peu de gravité parmi toute cette cohue, et



L'auge au pombe.

pour me ménager en même temps les moyens de m'évader, je m'informai des médecines que j'avais administrées à ma royale hôtesse, et comme elle ne pouvait à cet égard me renseigner d'une manière complète, « vu qu'aucun serpent ne s'était encore éloigné d'elle, » je lui promis de nouveaux fortifiants que je lui apporterais le lendemain matin. La journée s'avançant, et attendu la distance qui me séparait de mon logis, il fallait absolument que je prisse congé d'elle. « Au surplus mon corps seul serait absent, et mon cœur restait dans le palais, car elle m'inspirait une vive affection. »

Stupéfaits de cette galante déclaration, les courtisans promenèrent un instant leurs regards sur moi d'abord, puis sur leur maîtresse, et partirent d'un éclat de rire quand je me levai, le chapeau à la main, pour prononcer la formule des adieux : « *Kuahéri, bibi!* » (bien le bonjour, madame).

A mon retour chez moi, j'y trouvai Maribou, un des Vouakoungou de Mtésa, que ce dernier faisait partir avec un détachement pour aller chercher Grant sur la Kitangoulé. Cet homme ne voulut emmener avec lui aucun de mes gens, « attendu que le roi l'avait chargé très-expressément de se procurer tous les moyens de transport. » Je me contentai donc de lui confier une lettre pour mon fidèle associé, en lui recommandant de faire diligence, sous peine de manquer Grant, qui pourrait fort bien être sorti de la Kitangoulé avant qu'il n'y arrivât lui-même. Le messager de Mtésa me rassura complétement à cet égard, en m'expliquant l'itinéraire qu'il allait suivre, — d'abord par terre jusqu'à l'embouchure de la Katonga, — puis en bateau vers l'île Sésé, où se trouvent à l'ancre tous les grands navires du roi de l'Ouganda.

4 *mars.* — Bombay, que j'avais expédié pour porter à la reine une dose de quinine, s'est vu arrêté par les pages du roi, qui le guettaient au passage et l'ont contraint, malgré ses instances, à rentrer chez moi sans avoir rempli sa mission. L'un d'eux est ensuite venu me chercher pour me conduire immédiatement au palais, où on se plaint de ne m'avoir pas vu depuis quatre jours. Cet impudent petit drôle s'étant mis à se rouler sur mon tapis de mbougou pendant que je cherchais la réponse convenable à un pareil message, me fournit par là même la tirade irritée dont j'avais besoin. « J'allais, lui dis-je, le jeter à la porte s'il ne pre-

nait pas immédiatement une autre attitude et continuait à méconnaître le respect qui m'était dû.... Pareils procédés étaient bons pour les colporteurs arabes qui l'avaient sans doute habitué à les traiter sans aucun égard.... Pour moi, je ne me montrerais pas si patient, et personne, pas même le roi, ne me ferait quitter ma hutte avant que l'envie ne me prît d'en sortir. »

L'expression de ma légitime colère eut bientôt ramené chacun à son devoir. « Mtésa, me hâtai-je d'ajouter, m'avait offensé dans la personne de mon messager. Il était le premier qui se fût permis de barrer le passage à un homme chargé de mes ordres, et je ne lui pardonnerais que lorsque la reine aurait reçu les remèdes à elle adressés. » Pour donner plus de poids à mes paroles, je chargeai Bombay, toujours porteur de la quinine, d'aller avec les pages raconter au prince tout ce qui s'était passé. Il devait en outre insister sur « la honte que j'éprouvais d'être si mal logé, le regret que me causait notre éloignement réciproque, mon désappointement et mon humiliation chaque fois qu'on me faisait attendre au palais, pendant des heures entières, le moment d'être admis auprès de lui.—D'ailleurs le soleil m'incommodait, et je ne pouvais m'y exposer fréquemment sans courir de véritables dangers. Tous ces obstacles, un mot de lui les ferait disparaître. » Maoula resta seul auprès de moi, tandis que Bombay allait accomplir son message. Mtésa, surpris de le voir à ma place, lui demanda compte de mon absence ; mais, dès les premiers mots de sa réponse, quittant le trône où il siégeait, il passa dans une autre cour avec une impatience, une irritation manifestes. Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi, et Bombay, las d'attendre, fit informer le roi que « sa mission n'était pas tout à fait remplie : il avait des remèdes à porter chez la reine. » La réponse fut « qu'il était libre de continuer sa route, » et mon ambassadeur se rendit immédiatement chez la N'yamasoré. Là, de nouveaux ennuis l'attendaient : on lui fit faire le pied de grue jusqu'à l'entrée de la nuit, où, de guerre lasse, il remit la quinine aux mains de N'yamgundou, chargé de la faire parvenir à qui de droit. Bientôt après, du reste, ce dernier revint au camp pour me prévenir que la reine mère, ne voulant pas prendre médecine aujourd'hui, comptait que je viendrais en personne, et de bonne heure, la lui administrer demain matin.

Pendant que toutes ces difficultés m'étaient suscitées à la cour,

— elles ne pouvaient être attribuées qu'à une extrême jalousie de la préférence qu'on me supposait pour la reine, — Maoula, plus qu'à moitié gris, m'amenait, contrairement à toutes les règles, un mkoungou [1] assez haut placé. Cet homme, dont la physionomie sournoise et l'effronterie me déplurent au dernier point, pénétra sans façon dans ma hutte, et, prenant les « tuyaux à pombé » dont la reine m'avait fait présent, parut insinuer par des gestes railleurs qu'il y avait entre elle et moi des rapports intimes. Autant que je pus comprendre ces plaisanteries, elles consistaient à dire « que je ne pourrais plus me résoudre à boire le pombé autrement qu'avec ces engins chéris. Du reste, il m'en fournirait une vingtaine de pareils, si j'en avais besoin, pour les montrer à mes amis quand j'aurais quitté l'Ouganda ; » puis, joignant la pantomime à la parole, l'immonde personnage retira du pot le tuyau dont je me servais ordinairement, et, après l'avoir remplacé par un de ceux qui me venaient de la reine, s'en donnait à cœur joie de pomper ma bière, quand je lui arrachai violemment cette espèce de biberon, que je mis de côté.

Cet ami prétendu de Maoula, — je le soupçonnais d'être un espion, — voulut ensuite savoir « lequel j'aimais le mieux, de la mère ou du fils ?

— La mère, la mère ! s'écria Maoula sans me laisser le temps de répondre.... Il ne s'inquiète guère de Mtésa.... Jamais il ne va le voir.

— Non, non, reprit l'autre avec l'accent de la flatterie ; Mtésa ne lui est pas indifférent, et, sans aucun doute, il l'ira voir.... N'est-ce pas, Bana, vous irez? »

Mais je refusai de répondre, car, en l'absence des deux interprètes, je craignais de me compromettre par quelque maladresse. Le dialogue n'en continuait pas moins entre les deux ivrognes, Maoula jurant toujours que j'aimais mieux la mère, tandis que son ami, — m'interrogeant du regard et me sollicitant ainsi de confirmer ses paroles, — persistait à préconiser mon affection pour le fils. Quand ils virent que je ne me laissais pas intimider et lorsqu'ils furent las de ces vains propos, ils s'éloignèrent à la fin, le nouveau venu m'ayant conseillé, par manière d'adieu, de mettre un burnous arabe la première fois que j'irais

1. *Mkoungou*, nos lecteurs ne l'ont peut-être pas oublié, n'est autre chose que le singulier de *vouakoungou*.

à la cour, « attendu que mes pantalons étaient d'une indécence révoltante aux yeux de tout habitant de l'Ouganda. »

5 *mars*. — Craignant de me voir impliqué dans quelque intrigue dont je n'avais pas la clef, je fis appeler N'yamgundou, à qui je racontai tout ce qui s'était passé la veille, et je le priai d'obtenir du roi la convocation de cinq « anciens, » qui seraient chargés d'éclaircir tous ces malentendus. Au lieu de se ranger à mon idée, le malheureux tomba dans des transes horribles et fit appeler Maoula, disant que, « si j'insistais sur ce projet, je causerais à coup sûr la mort de plusieurs hommes. » Maoula, toujours rusé, sollicitait son pardon et m'assurait que je l'avais mal compris; « il avait simplement voulu dire que j'étais un heureux mortel de m'attirer ainsi les faveurs de la cour et d'être aussi bien avec le roi qu'avec la reine. »

N'yamgundou avait ordre de se rendre au Karagoué par la route de terre auprès du docteur K'yengo. Malgré les bontés dont je l'avais comblé, il eut peur de me confier l'objet de son mandat, qu'il savait en désaccord avec mes plans. Il vint au contraire me dire « qu'il allait passer quelques jours chez lui, » et me demanda pour son église un rouleau de fil de fer, que je lui octroyai volontiers. Ses gens m'apprirent, — mais seulement après son départ, — le véritable but de sa mission, qui consistait à ramener Grant et K'yengo par la route de terre; aussi me hâtai-je d'écrire à mon compagnon qu'il eût à veiller au grain et à m'apporter lui-même tout ce dont il pourrait composer la cargaison d'un bateau, laissant l'excédant aux soins de Roumanika.

Vers midi, ces affreux petits magots de pages vinrent m'enjoindre de « mettre à la disposition du roi tous mes soldats sur le pied de guerre.... Il s'agit d'une saisie qu'on veut pratiquer, à main armée, contre un officier dont l'obéissance est suspecte. » Je ne voulus pas me prêter à cet emploi tout à fait abusif de mes ressources militaires, et après avoir défendu à mes hommes de bouger sous aucun prétexte, je m'acheminai vers le palais pour m'expliquer catégoriquement avec le jeune monarque. Bombay, qui d'abord m'avait escorté, dut s'arrêter à moitié route pour attendre ceux de nos hommes qui ne s'étaient pas trouvés prêts au moment du départ, les messagers du roi s'opposant, sous je ne sais quel prétexte, à ce que nous arrivassions en plusieurs détachements. Quant à moi, je continuai mon chemin, mais

plus lentement, pour donner aux autres le temps de me rejoindre. Bientôt je vis passer à côté de moi le Vouazinza chargé de la même confiscation, et qui se dirigeait du côté où l'attaque devait avoir lieu. Presque simultanément, à l'opposé du palais, la poudre de mes gens se mit à « parler. » Comprenant que j'étais dupe de quelque artifice, je rentrai dans ma hutte pour voir ce qui arriverait de tout ceci. Les pages, effectivement, en étaient venus à leurs fins. Sous prétexte de conduire Bombay par un chemin de traverse, ils l'avaient mené, lui et mes gens, devant la demeure qu'il s'agissait de mettre à sac, comptant bien qu'une fois là, l'instinct du pillage, inné chez les nègres, l'emporterait sur tout sentiment d'obéissance. Et c'est ce qui avait eu lieu, car je vis bientôt revenir dans mon camp, — spectacle assez étrange pour un *gentleman* anglais, — mes pillards pliant sous le poids du butin, et traînant après eux, dans leurs huttes respectives, des enfants avec leur mère, des chèvres, des chiens, mille autres dépouilles opimes qu'ils rapportaient en triomphe. Bombay seul, docile à mes ordres, s'était abstenu de toute rapine. Je l'accablai de reproches, mais il allégua, pour s'excuser, la mystification pratiquée à son égard comme au mien.

Il y avait là, selon les règles de la diplomatie africaine, à se tirer d'un assez mauvais pas. J'ai donc ordonné que tous les effets saisis seraient remis à Maoula pour le compte du roi, et, menaçant de congédier quiconque se permettrait de retenir la moindre parcelle du bien volé, j'ai fermé pour deux jours entiers la porte de ma tente, où j'annonce que je vais faire pénitence ; à l'exception de mon cuisinier Ilmas, personne, pas même Bombay, n'aura le droit d'y pénétrer, car non-seulement le roi est cause que mes gens ont péché, — qu'ils ont déshonoré leur « drap rouge, » — mais en outre il m'a infligé une insulte que je regarde comme intolérable. Je serais honteux de montrer mon visage au grand jour....

La porte venait de se refermer, quand d'autres pages m'ont apporté, de la part du roi, le fusil Whitworth, qu'il me prie de nettoyer. Vainement ils réclament qu'on leur ouvre ; personne n'oserait tenter de pénétrer jusqu'à moi, et ils s'en retournent sans avoir obtenu satisfaction.

6 *mars*. — Ma pénitence continue. Bombay, par mon ordre, se prépare à éclaircir l'affaire d'hier, lorsque les maudits pages

reviennent encore à la charge, avec un fusil et un couteau qu'il s'agit de réparer. Trouvant ma porte close, ils s'adressent à Bombay qui leur témoigne tout mon ressentiment et le désir que j'ai de voir nommer cinq officiers d'un âge mûr pour vider mes différends avec le roi ; d'ici là, je n'irai pas au palais. Les pages répondent qu'on ne saurait trouver à la cour les « anciens » que je réclame, mais seulement des jeunes gens de leur âge. Bombay insiste ; il demande à partir avec eux pour donner au roi les explications nécessaires, et lui remettre tous les manteaux rouges de mes gens, que je leur avais retirés pour avoir souillé ces uniformes en spoliant des femmes et des enfants. Réponse : « Le roi est inabordable jusqu'à nouvel ordre ; il tue des vaches en présence de ses femmes. » Mon *alter ego* met en avant l'idée que les pages eux-mêmes pourraient emporter l'étoffe, mais ils s'y refusent absolument, les règlements de la cour s'y opposant de la manière la plus expresse.



XII

LE PALAIS DE L'OUGANDA.

(*Suite.*)

Fatigues morales. — L'ombre factice. — A propos de la reine Victoria. — Consultation inattendue. — L'amour du progrès. — Tableau de famille. — Une nuit chez la reine. — Exploits de tir. — Une femme refusée. - Utile emploi de la corruption. — Le fils du bourreau. — Conseil de guerre. — Démarche audacieuse. — Visite au Kamraviona. — Les grands officiers. — Une tête à sauver. — Le lit de justice. — Recette pour faire pousser la barbe. — Mon page et la sœur du roi. — Présentation de quatre sultanes. — Clémence de Mtésa. — Chez les princes. — Confidence intéressée. — Ma boussole en péril. — La favorite et ses vingt rivales. — Défilé tragi-comique. — La mort au harem. — Mariages de l'Ouganda. — Étranges libéralités de la reine mère. — Belle occasion de polygamie. — Tailleur et chasseur. — Un vautour bien avisé.

7 *mars*. — Je commençais à me trouver singulièrement embarrassé en face de tant de hauteurs et de caprices : il fallait néanmoins tenir bon, aussi bien pour les nécessités de la situation présente que pour ménager aux voyageurs futurs un accueil convenable. J'envoyai donc Nasib m'excuser auprès de la reine avec toutes sortes de bonnes paroles, et dès qu'il fut parti, je me rendis au palais, où je trouvai les Vouakoungou attendant avec leur patience ordinaire le loisir du roi. J'ai déjà dit, je crois, que leur présence à la cour est obligatoire pendant un certain nombre de mois chaque année, sous peine de confiscation et parfois même sous peine de mort. Un messager, plus hardi que les autres, consentit à porter au roi ma demande d'audience, et revint

me dire, — mensonge palpable, — que Sa Majesté dormait encore. Je me retirai aussitôt, donnant cours à mon impatience et laissant derrière moi Maoula et Oulédi chargés des explications nécessaires. Le roi fit semblant de ne pas les croire quand ils lui annoncèrent mon départ. « Si le seigneur blanc était venu me voir, disait-il, jamais il ne se serait retiré. »

Pendant que je ruminais cette nouvelle complication, un essaim de pages tombe chez moi tout à fait à l'improviste. Ils réclament de la part du roi, qui va partir avec ses femmes pour un pèlerinage au N'yanza, un plein sac de mtendé[1]. Heureux d'acheter à si bon compte le droit de faire parvenir mes plaintes jusqu'à l'oreille du roi, je lui dépêche Maoula qui doit lui manifester mon étonnement de me voir traité avec si peu d'égards. — Pourquoi ne m'emmènerait-il pas au N'yanza[2]? — Cette question paraît beaucoup surprendre les pages à qui je l'adresse. « Comment cela serait-il possible? demandent-ils à leur tour; le roi est avec ses femmes sur qui personne ne peut jeter les yeux. — S'il en est ainsi, leur dis-je encore, je partirai pour l'Ousoga, l'Amara ou le pays des Masai. Ici je suis trop isolé, n'ayant pour compagnons que des corbeaux ou des vautours.... » Ils me promettent de rendre mon message, mais pas un ne s'y hasardera, j'en suis certain.

Maoula est revenu. Le roi s'étonne, me sachant si généreux, que je lui ai envoyé si peu de rassade; il me fait dire que désormais, en arrivant dans la hutte d'attente, je devrai l'avertir de ma présence par un coup de fusil. « Ce matin, effectivement, il était levé; mais ses pages, n'osant pénétrer chez lui, ont fabriqué le mensonge qui l'avait privé du plaisir de me voir. » Cette cordialité inattendue me jette dans de nouveaux doutes. Serait-il possible que jusqu'ici je me fusse débattu contre des fantômes? C'est ce que nous verrons bien, maintenant que j'ai en quelque sorte la clef du palais.

Nasib, d'un autre côté, bien qu'il ait attendu toute la journée le loisir de la reine mère, n'a pas été admis auprès d'elle. La

1. Nous avons expliqué, dans une des notes précédentes, ce qu'est cette espèce de verroterie.

2. Je supposais qu'il était question du Grand-Lac; mais j'ai vérifié depuis qu'on désignait ainsi un de ces étangs où le roi et ses femmes vont s'ébattre ensemble.

naissance de deux jumeaux (*mabassa*) mis au monde par une de ses femmes, avait donné lieu à une fête qui absorbait son attention. — Elle a pourtant fait dire à mon messager qu'elle le recevrait demain.

8 *mars*. — Je me suis rendu chez Mtésa aussitôt après mon déjeuner, pensant cette fois que j'en arriverais à mes fins. Mais, malgré le signal convenu, on m'a requis de patienter comme à l'ordinaire, parmi les Vouakoungou et les musiciens. Quand j'ai voulu tirer un rideau entre l'assistance et moi, pour faire ma sieste en attendant l'heure favorable, les officiers se sont opposés à ce manquement aux lois du royaume, et ne m'ont laissé d'autre alternative que de me promener de long en large dans la cour, mal défendu par mon ombrelle contre les puissants rayons du soleil. Mon impatience s'est traduite bientôt par des signes non équivoques, et les Vouaganda, qui l'ont remarquée, se sont mis en devoir de fermer les portes pour m'empêcher de battre en retraite. J'ai entamé à ce sujet une scène violente et le roi, qui sans doute en entendait quelque chose, m'a fait apporter du pombé par manière de calmant. Je me suis bien gardé d'y toucher, prétextant un grand « mal au cœur » et on est aussitôt venu m'annoncer que Sa Majesté se préparait à me recevoir immédiatement. Admis en effet dans une petite cour ouverte et non bâtie, j'y ai trouvé Mtésa simplement accroupi sur une de ces couvertures de laine dont les Arabes garnissent le bât de leurs ânes. Il était entouré de quatre pages ; un cinquième lui servait de dossier.

Invité par un geste à prendre place devant lui, je demandai la permission d'ouvrir mon parasol, attendu qu'il faisait très-chaud. Le roi s'étonnait que je pusse « faire de l'ombre » si aisément, et bien plus encore de ce que j'en avais besoin. Il fallut lui expliquer, en quelques mots, la différence des climats entre son pays et le mien, ce qui me conduisit à lui dire que s'il n'y voyait pas d'inconvénient, je me placerais volontiers à l'abri de la palissade. Il y consentit sans marchander, et voulut ensuite se faire expliquer « en quoi j'avais pu être offensé qu'on requît mes hommes de concourir à une saisie pratiquée par ses ordres. » Le page dont la conduite m'avait paru blessante arriva bientôt la corde au cou, les mains garrottées et tremblant de tous ses membres. Il prétendait n'avoir agi que par les ordres exprès du

kamraviona, et aucun de mes hommes n'ayant été blessé, il ne se rendait pas compte des reproches qu'on avait à lui faire. Mtésa, qui était certainement de cet avis, chassa néanmoins le malheureux enfant, et déclara que le *kamraviona* recevrait une leçon sévère pour avoir inquiété sans autorisation les hôtes du roi.

J'aurais voulu profiter de cette entrevue familière et de ces bonnes dispositions pour donner au monarque une idée de nos mœurs anglaises et lui faire comprendre mes susceptibilités. Mais un roi de l'Ouganda ne perd jamais de vue le sentiment de son importance et le soin de sa dignité. Avant d'arriver à ses oreilles, chacune de mes paroles doit passer d'abord par la bouche de mon interprète, ensuite par celle du *mkoungou* de service, et comme il n'a ni patience ni attention soutenue, je désespérais des résultats de la conversation, lorsqu'il s'avisa tout à coup de vouloir connaître, — comme s'il l'avait ignoré jamais, — l'emplacement de la hutte où j'étais établi. Sur la réponse qui lui fut faite, il ajouta « qu'elle était trop loin et qu'il fallait me rapprocher. » Mais ceci dit, il me fut impossible d'ajouter un mot à ce sujet. En revanche, il me fit mainte et mainte question sur l'Angleterre, désirant savoir, par exemple : — « si la reine se connaissait en médecine; si elle avait autant de femmes que lui; à quoi ressemblait son palais, etc., etc. » Ceci me conduisit à lui parler de ses vaisseaux qu'on m'avait représentés comme très-nombreux et de sa ménagerie dont on disait merveilles. — « Ses vaisseaux étaient loin, répondit-il, mais il les enverrait chercher ; quant aux animaux curieux dont il possédait jadis une collection, il les avait tués tous dans ses exercices de tir. » Et à ce propos, il me demanda « si je voulais chasser ?

— Avec vous, *Minangé*[1]; pas autrement.

— Des hippopotames?

— Sans doute; ils ont une manière très-divertissante de chavirer les barques en les prenant par-dessous.

— Vous nagez donc?

— Certainement.

— Moi aussi.... Aimeriez-vous tirer des buffles?

— Très-volontiers ; mais toujours avec vous.

1. Monseigneur ou sire.

— J'enverrai donc dès ce soir mes gardes-chasse vérifier les pistes. Nous avons ici une espèce de chat-pard avec du blanc derrière les oreilles, et un porc-épic *ndézi* que mes sujets trouvent très-bon.... Si vous êtes curieux d'animaux, je vous en donnerai des échantillons aussi nombreux que vous voudrez, car j'en reçois chaque jour de mes gardes-chasse.... En attendant, emportez ce panier de porcs-épics pour votre dîner. »

Il sortit là-dessus, après le *n'yanzig* de mes gens, ordonnant qu'un second officier fût expédié dans l'Oukori pour nous ramener Petherick dans le plus bref délai possible.

Quant à moi, je rentrai pour m'assurer, dès mon arrivée au logis, que la journée était décidément bonne. Un messager de la N'yamasoré m'attendait avec une chèvre et un paquet de bananes qu'elle adressait « à son fils, le Bana. » Je lui remis un *foundo*[1] de mtendé, en lui expliquant pour quelles raisons je n'étais pas allé voir la reine, ce que je me proposais de faire incessamment, dès qu'une demeure plus voisine m'aurait été assignée. Je doute qu'un seul mot de cette communication soit parvenu jusqu'à elle. Son présent témoignait, du reste, qu'elle désirait me voir, bien qu'elle fût trop orgueilleuse ou trop prudente pour le manifester plus clairement.

9 *mars*. — Un messager du roi vient me trouver dans mon lit. Je suis requis d'envoyer à la N'yamasoré un spécifique contre la gale dont Sa Majesté se trouve atteinte. Objections de ma part : « les marches au soleil me sont contraires ; j'irais plus volontiers si j'étais logé près du palais, etc. » En somme, je m'aperçois que les deux cours se disputent mon humble présence, et j'espère tirer parti de leur jalousie réciproque pour la réalisation de mes plus chères espérances, à savoir la continuation de mon voyage vers le nord. Les pages, à qui j'ai annoncé que j'irais voir le roi, reviennent me déclarer que « je prendrais là un soin inutile. C'est à la reine que ma visite est due, car elle est en réalité fort souffrante. » Je proteste de plus belle, ne perdant pas de vue le but de mes efforts, « que je ne suis l'esclave de personne, et qu'une résidence dans l'intérieur du palais m'est absolument nécessaire si l'on requiert ainsi mes services. »

1. Le *foundo* ou nœud (au pluriel *mafoundo*) se compose de dix *khétés*. Le khété est un fil de verroterie qui fait le tour du pouce et remonte jusqu'au coude, ou fait deux fois le tour du cou.

10 *mars.* — Pour faire une surprise à la reine mère, et pour essayer d'un nouveau stratagème, je me rends chez elle avec ma vaisselle de table, mes effets de literie, bref en manifestant l'intention d'y passer toute la journée et toute la nuit. En lui administrant sa quinine, je stipule expressément que je resterai pour réitérer au besoin ce remède, et je lui explique pourquoi je ne suis pas venu plus tôt. Les ordres sont donnés pour qu'on me prépare une hutte d'ici à ce soir; une des cours voisines est mise à ma disposition afin que j'y puisse déjeuner en paix. Vers midi, le bruit des tambours et des calebasses annonce l'arrivée du jeune monarque; mais il était cinq heures lorsque j'ai pu rentrer, après invitation formelle, dans la hutte de réception. J'entends de là, dans la cour adjacente, les rires de la mère et du fils, qui paraissent beaucoup s'amuser et ne tiennent pas à ce qu'on l'ignore. La porte s'ouvre ensuite, et le roi, véritable enfant, s'étale à nos yeux dans un costume qu'il revêt pour la première fois en public. En guise de bonnet, il a une alfia[1] de Mascate; un turban de soie, fixé par une bague, entoure son cou; un *kisbow*[2] indien lui sert d'habit, et un *doti* de laine remplace tant bien que mal les pantalons absents. On voit qu'il essaye de me copier, à cette baguette de fusil qu'il tient en main et qu'il fait glisser parmi ses doigts écartés. Au moment où je m'avance chapeau bas, il entre en souriant dans la salle du trône, suivi d'une toute jeune fille vêtue de *bandira* rouge, qui porte le fauteuil dont je lui ai fait présent et deux lances nouvellement fabriquées.

Bien évidemment, Mtésa s'efforce de mettre en pratique le conseil que je lui donnai lors de notre dernière entrevue en lui parlant des innovations que chaque monarque doit introduire, s'il est ami du progrès, dans les usages du peuple qu'il gouverne. Je l'en féliciterais volontiers, n'était que je ne saurais lui parler moi-même, et que personne n'ose me servir d'interprète, Survient la reine, de très-bonne humeur, qui s'installe à côté de son fils sur un mbougou, bien que je lui offrisse comme siége ma pharmacie portative; mais personne dans l'Ouganda, pas même la mère du prince, n'ose ainsi « trôner » devant lui. Les Vouakoungou présents, au nombre d'une vingtaine, ne trouvent pas

1. L'*alfia* est un *fez* broché de soie sur un fond de coton.
2. Gilet sans manches, symbole d'autorité.

de *n'yanzig* assez fervents pour exprimer leur joie et leur reconnaissance : — « *Hai, Minangé !... hai, Mkhama Wangi !...* (ô mon chef, ô mon roi), » s'écrient-ils à plat ventre, les jambes en l'air, balayant le sol de leurs joues et de leurs mains, comme si le monarque, en se manifestant à eux sous ce nouvel appareil, faisait preuve d'une munificence extraordinaire.

Quant à lui, sans prendre garde à leur abjection : « Voyons, ma mère, dit-il, le moment est venu d'avaler votre médecine. »

En effet, il a été solennellement convoqué, paraît-il, afin d'assister au traitement dont je suis chargé. La quinine avalée, non sans grimace, deux vierges couleur d'ébène arrivent sur le théâtre, portant la double couverture de laine rouge que la reine tient de moi; exhibition nécessaire, car le roi ne doit rien ignorer de ce qui se passe. La cour entière est en extase. Le roi témoigne son approbation en posant ses mains sur sa bouche, la tête inclinée de côté avec un regard en coulisses. Les yeux de la reine se promènent tantôt sur moi, tantôt sur la couverture, tantôt sur son fils; mes gens baissent la tête de plus en plus, pour n'être pas soupçonnés de lorgner le beau sexe, et les Vouakoungou *n'yanzigent* de plus belle, emportés par l'élan d'une reconnaissance bien légitime à coup sûr.

J'étais arrivé le cœur plein d'amertume, et bien décidé à ne pas épargner mes deux hôtes; mais il me fut impossible de leur garder rancune en face de ce tableau de famille tout à la fois si naïf et si gai. J'en pris texte pour adresser à Mtésa des félicitations qu'il écouta sans mot dire, et après lesquelles il se retira, gardant plus que jamais ses allures léonines. La N'yamasoré disparut à son tour et je fus conduit dans la hutte qu'on m'avait préparée pour la nuit; elle était neuve et c'est à peine si, mon lit une fois logé, il me restait de quoi coucher un de mes gens. Je les mis donc tous à la porte, sauf un seul, et après avoir dîné, je me préparais à passer une nuit tranquille, lorsque l'arrivée de Maoula suivi de tous ses « enfants, » vint me démontrer le néant de mes espérances. Vainement protestai-je contre cette invasion de mon domicile, où je suffoquai bientôt, au milieu de tous ces Vouaganda nourris de bananes crues. Maoula prétendait avoir ordre exprès de coucher avec le Bana, et plutôt que de le chasser à coups de pieds, — ce dont j'avais grande envie, on peut le croire, — je me décidai à me promener toute la nuit,

fumant ma pipe et buvant du pombé. Dès le point du jour, je fis évacuer ma hutte, où je rentrai pour engager avec la reine un débat prévu d'avance.

11 *mars*. — Le matin, comme je m'y attendais, elle me fait demander de fort bonne heure. Réponse : « Je suis encore au lit et je n'ai pas déjeuné. » Sur les dix heures, nouveau message. La reine est surprise de mon peu d'empressement, après qu'elle a tout arrangé, selon mon désir, pour prendre convenablement sa seconde médecine. Je ne suis pas encore levé, mais bien certain qu'on ne me laissera pas de repos, j'expédie Bombay pour administrer la quinine en mon lieu et place. Grande colère de Sa Majesté, qui ne veut recevoir aucun remède de sa main, ni rien croire de ce qu'il lui raconte au sujet des procédés de Maoula. Ce dernier, adroit menteur et rusé coquin, jouit d'un crédit immense auprès de la reine.

Vers midi, je me décide enfin, ayant terminé à loisir tous mes préparatifs, et je me rends chez la N'yamasoré. A son tour, elle me fait attendre et m'accable, dès son arrivée, des reproches les plus amers. « Maoula, selon elle, a bien agi : je ne dois pas supposer que, pour me donner asile une nuit, on délogera de grands officiers, propriétaires de vastes établissements; il fallait me contenter de ce qui m'était offert, etc. » Puis, sans rien vouloir entendre, elle demande sa médecine, l'avale en déclarant que « la dose était bien médiocre, » et se retire comme elle était venue, c'est-à-dire de mauvaise humeur. Pour attendre qu'elle s'apaise, prolongeant ma visite jusqu'à trois heures du soir, je cause avec quelques officiers du Kidi et j'obtiens d'eux, — contrairement aux lois de l'Ouganda, — certains détails passablement confus sur la géographie du pays. « Au delà de la rivière Asoua, chez les Gallas, il existe, à ce qu'ils prétendent, un autre lac sur lequel naviguent les habitants du littoral, au moyen de très-grosses embarcations. Il y a dans les environs une montagne excessivement haute, et couverte d'une poussière jaune que les naturels recueillent avec grand soin, etc. »

Le temps s'écoulait, et la reine paraissait décidée à ne plus se montrer. Cependant, en lui faisant dire que nos différends provenaient sans doute de la fausse interprétation donnée à nos paroles et de ce qu'on ne lui avait pas assez fidèlement exprimé les bons sentiments dont j'étais animé pour elle, j'ai obtenu qu'elle

se relâchât de sa rigueur. Un exposé de situation, où mes griefs se retrouvaient, il est vrai, mais où j'avais eu soin de multiplier les assurances les plus flatteuses, a complétement trouvé grâce devant elle. L'assistance, d'ailleurs, m'appuyait de ses murmures approbatifs, quand je me plaignis de mon isolement et sollicitai pour les officiers de la cour l'autorisation de venir chez moi. « Je vous les enverrai, puisqu'il en est ainsi, » me dit la reine; et les hauts fonctionnaires, devinant bien que leurs visites chez l'homme blanc ne seraient pas tout à fait gratuites, multiplièrent à cette occasion leurs remerciements et leurs *n'yanzig*. En revanche, — et bien que la première moitié de ma harangue fût à peine achevée, — la reine, qui s'était levée de son siége, s'en alla aussitôt, exhibant une « poupe » énorme aux regards de toute l'assistance. Les courtisans, groupés alors autour de moi, me suppliaient de passer encore une nuit au palais. Mais, comme ils n'avaient à m'offrir rien de mieux que la hutte où j'avais déjà couché, je pris la liberté de refuser, en les invitant à venir me voir.

12 *mars*. — Le roi me fait avertir, après déjeuner, qu'il m'attend sur la montagne, et m'invite à prendre avec moi tous mes fusils. Je m'imaginai qn'on avait dépisté quelques buffles, car les pages, selon leur habitude, ne pouvaient m'éclairer en rien sur les projets de leur maître. Mais en arrivant sur la hauteur, à mi-chemin du palais, je fus surpris d'y trouver le roi, paré d'un beau gilet brodé d'or, une baguette de fusil dans les doigts, une *alfia* sur la tête, au milieu d'un cercle d'officiers accroupis autour de lui et qui venaient lui offrir leurs présents habituels.

Il sourit en me voyant, examina mes armes, et me conduisit, soi-disant pour chasser, sous un grand arbre où quelques adjudants avaient fait leurs nids et où étaient perchés plusieurs vautours. Le divertissement consistait en ceci que le Bana, pour réjouir le roi, tuerait un *nundo* (c'est le nom que les naturels donnent à l'adjudant, cet oiseau si connu dans l'Inde). Je priai Sa Majesté de vouloir bien tirer elle-même, attendu que je ne pouvais m'abaisser à fusiller des oiseaux immobiles sur la branche; mais cette excuse ne fut pas admise, et comme on essaya vainement, l'arbre étant trop haut, de faire partir les adjudants à coups de pierres, il fallut bien se résigner à tuer la femelle sur son nid. De plus, au moment où les vautours s'en-

volaient, j'abattis l'un d'eux qui alla tomber dans un enclos de jardin.

Pendant un instant les Vouaganda restèrent tous immobiles, sous le coup de la première surprise ; mais le prince, avec un bond frénétique et frappant ses mains au-dessus de sa tête : « *Woh! woh! woh!*... Quelle merveille!... Oh! le Bana, le Bana! quels prodiges il accomplit! » Ce que tous les Vouakoungou répétèrent en chœur : « Chargez maintenant, Bana ; chargez et voyons comment vous savez vous y prendre! » poursuivit Mtésa de plus en plus animé ; mais, avant que l'opération ne fût à moitié terminée : « Venez, venez vite!... reprit-il encore. Sachons ce qu'est devenu l'oiseau! » Indiquant ensuite aux officiers la route qu'ils avaient à prendre, — car, d'après l'étiquette de l'Ouganda, aucun d'eux ne doit marcher derrière le roi, — il leur fit traverser une cour où ses femmes, redoutant la détonation des fusils, étaient allées se cacher. Là se trouvaient des palissades nouvellement élevées qui arrêtèrent un instant les gens de la troupe. Mais le prince lança d'une voix irritée l'ordre de marcher en avant, et cette masse d'hommes, se jetant à la fois sur l'obstacle, l'eut bientôt brisé, renversé, foulé aux pieds, comme fait l'éléphant des jeunes arbres qui gênent sa marche. Pêle-mêle se poussant, trébuchant les uns sur les autres, de peur d'arrêter le roi, ne fût-ce qu'une seconde, ou de se trouver à portée de ses coups, ils arrivèrent jusqu'à l'oiseau qui gisait à terre : « *Woh, woh, woh!* » reprit Mtésa de plus en plus émerveillé ; puis, appelant les femmes qui accoururent de tous côtés dans un état d'excitation difficile à rendre, il leur fit acclamer mon adresse par des *Woh, woh!* pour le moins aussi bruyants que les siens. Après quoi, il donna l'ordre de continuer, dans le même ordre, vers le palais de la reine : les courtisans en avant-garde, puis les pages, derrière eux le prince, sur les pas duquel je marchais, — car je ne l'aurais précédé pour rien au monde, — suivi moi-même par les femmes, au nombre de quarante à cinquante.

Pour tirer parti de la bonne humeur où je voyais le prince, et voulant d'ailleurs me mettre à l'abri des ardeurs du soleil, je lui proposai de partager avec moi la jouissance d'un parasol et, sans attendre sa réponse, j'ouvris le mien au-dessus de sa tête. Nous nous trouvâmes ainsi côte à côte, à la grande surprise des Vouakoungou, tandis que les femmes caquetaient le plus gaiement

du monde, et que le monarque, — réprimant à grand'peine son orgueilleuse satisfaction, — interpellait tour à tour ses flatteurs, comme s'il se sentait doublement roi de la terre qu'il foulait avec un tel appareil. Devenu dès lors plus familier : « Voyons, Bana, me dit-il, convenez que vous n'avez pas tué cet oiseau avec des munitions ordinaires!... Je m'aperçois bien qu'il y a un peu de magie là-dessous. »

Vainement essayai-je de le dissuader.

« Au surplus, reprit-il, nous verrons bien.

— S'agit-il de buffles? lui demandai-je.

— Non, les buffles sont trop loin.... Nous attendrons, pour courir après eux, que je vous aie logé dans le voisinage. »

Et tout aussitôt, quelques hérons venant à passer au-dessus de nos têtes :

« Tirez maintenant, tirez! » me dit-il.

A droite et à gauche, il en tomba deux. Le prince ouvrait de grands yeux, et chacun me contemplait d'un air effaré, bien certain d'avoir affaire à un sorcier. Le roi manifesta son désir d'avoir une image représentant ces hérons, pour la suspendre dans le palais. Puis il me demanda de renouveler l'épreuve, ce qui ne fut pas difficile, attendu que les hérons ayant leur nid sur un arbre voisin, persistaient à tournoyer au-dessus de nous. Quand il eut donné ordre de porter à la reine, pour les lui montrer, tous les oiseaux par moi tués, à l'exception du vautour, (que les pages s'abstinrent de toucher, je ne sais pourquoi), il nous dirigea du côté du palais, s'installa dans la hutte qui lui servait de salle du trône, renvoya ses femmes et ses Vouakoungou, se fit verser plusieurs rasades de pombé par son état-major de sorcières, et me tint assis devant lui ainsi que mes hommes, jusqu'au moment où, incommodé par les rayons du soleil, je sollicitai la permission de placer mon siége auprès du sien, ce qui me fut accordé sans trop de peine. Milans, corbeaux, éperviers volaient autour de nous dans toutes les directions, et quand ils se trouvaient à portée, il fallait absolument tirer dessus pour satisfaire cet enfant-roi. Ceci dura jusqu'à ce que je fusse à bout de munitions. Encore voulait-il que je fisse chercher un supplément de menu plomb ; mais quand je lui eus dit que je n'en aurais plus avant l'arrivée de mes compagnons, il se contenta de me demander quelques grains d'échantillon qu'il fit

remettre, comme modèle, à ses forgerons, avec ordre de lui en fabriquer de pareils.

Bien décidément ravi de mes hauts faits, Mtésa me demanda de lui laisser le fusil rayé, pour l'examiner à loisir dans la soirée.

Je le priai, en échange, d'écouter ce que j'avais à lui communiquer touchant des questions fort essentielles. Il renvoya ses femmes et parut disposé à me prêter attention.

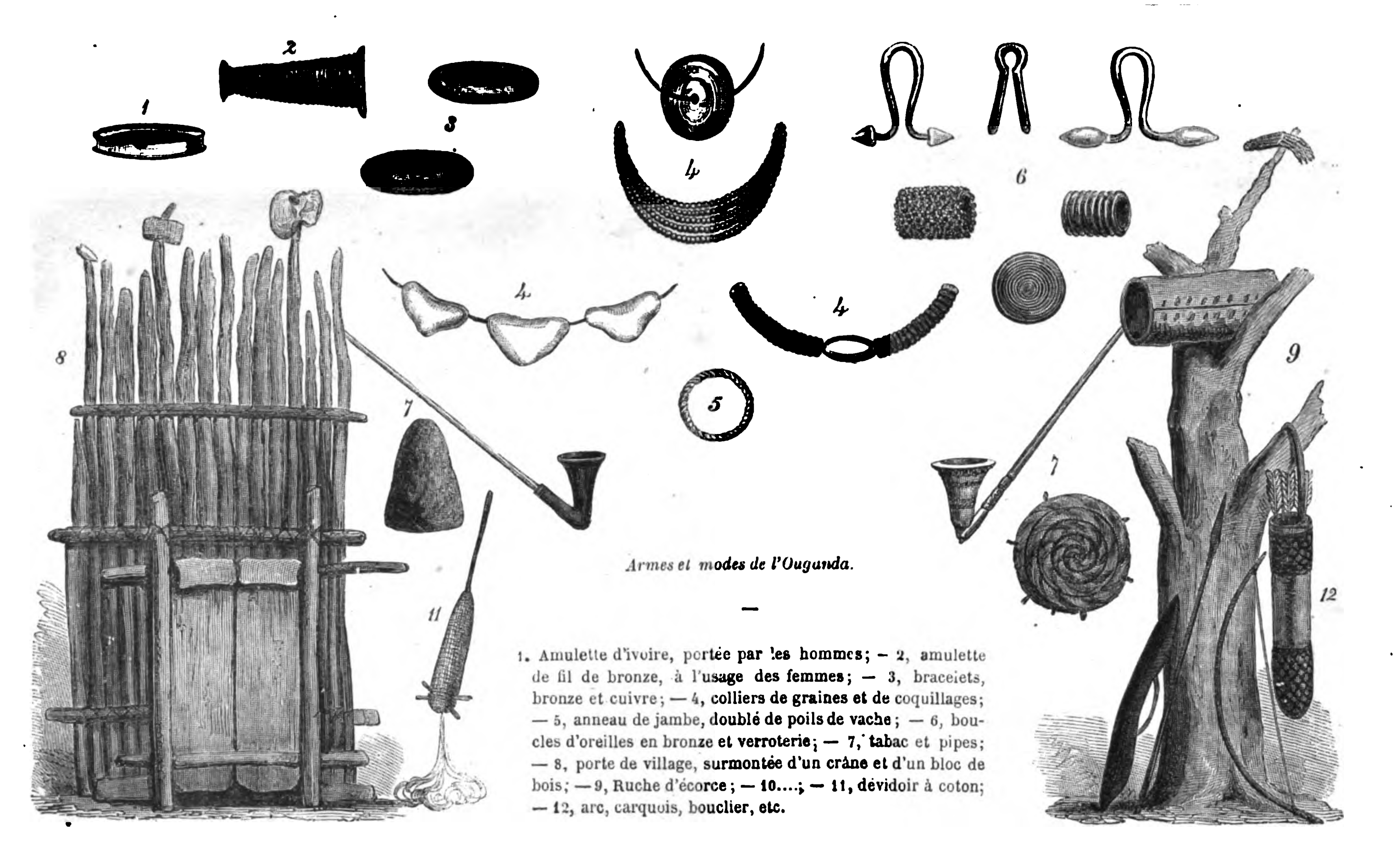
« Je m'inquiétais, lui dis-je, du voyage de Mabrouki, que j'avais chargé de dire à Petherick, ou de venir me trouver, ou de me faire passer des marchandises à concurrence de 1000 dollars. Or, certains officiers de la reine paraissaient douter que l'on ouvrît l'accès du Kidi à des messagers vouaganda.

— Je ne devais pas, me répondit Mtésa, me préoccuper de pareilles difficultés. Il souhaitait plus que moi-même la venue des hommes blancs. Au surplus ses sujets, quels qu'ils fussent, ne pouvaient sans une haute inconvenance tenir de semblables propos. »

Ceci dit, il rappela ses femmes, et lorsque, sur sa requête, j'eus chargé pour lui le fusil Whitworth, le prenant à deux mains et l'appuyant contre sa cuisse, il tua une vache qui avait survécu comme par miracle à nos expériences précédentes. Cet exploit lui valut les félicitations bruyantes de l'assistance féminine, et ce fut le dernier incident notable de la journée.

13 *mars*. — Mabrouki et Bilal, revenus hier soir, se sont présentés au camp; mais leur escorte vouaganda, craignant qu'ils ne me donnassent le moindre renseignement avant d'avoir entretenu le roi, les a forcés de se tenir cachés. Ils s'étaient trouvés arrêtés dans l'Ousoga, deux marches à l'est de Kira, chez un des officiers chargés par Mtésa de veiller sur la frontière. Tout en leur donnant deux bouvillons, ce fonctionnaire les avait renvoyés vers le roi, pour avertir Sa Majesté que des hostilités venaient d'éclater entre les Vouasoga soumis et les Vouasoga indépendants. « La lutte, selon lui, devait se prolonger encore deux mois, peut-être même davantage, à moins qu'une armée ne vînt au secours de ceux des Vouasoga qui reconnaissaient l'autorité du monarque. »

Bombay, que j'ai dépêché au palais pour obtenir une audience, n'a pu pénétrer jusqu'à Mtésa, occupé avec ses femmes. En



Armes et modes de l'Ouganda.

—

1. Amulette d'ivoire, portée par les hommes; — 2, amulette de fil de bronze, à l'usage des femmes; — 3, bracelets, bronze et cuivre; — 4, colliers de graines et de coquillages; — 5, anneau de jambe, doublé de poils de vache; — 6, boucles d'oreilles en bronze et verroterie; — 7, tabac et pipes; — 8, porte de village, surmontée d'un crâne et d'un bloc de bois; — 9, Ruche d'écorce; — 10....; — 11, dévidoir à coton; — 12, arc, carquois, bouclier, etc.

revanche, il a rencontré le *kamraviona*, qui attendait comme d'ordinaire le moment, ou, pour mieux dire, le hasard d'une entrevue avec son maître. Le commandant en chef s'est fait raconter l'évasion de la femme qu'il m'avait envoyée, et que j'aurais dû, selon lui, tenir enchaînée pendant les trois ou quatre premiers jours, jusqu'à ce qu'elle fût accoutumée à sa nouvelle résidence. « Les femmes, continue-t-il, sont sujettes à s'effaroucher en pareil cas, prenant volontiers les étrangers pour autant de cannibales. »

Bombay n'a pas manqué de répondre, en bons termes, que la femme en question n'était pas digne de m'être offerte. « Mon maître, a-t-il ajouté, n'a pas pris son départ plus à cœur que celui d'un chien ; ce qu'il lui faut, à lui, c'est une jeune et belle Mhouma ; pour le reste, il n'y tient aucunement.

— Fort bien, a répondu le commandant en chef ; mais puisqu'il est si difficile, force lui sera d'avoir patience, car nous ne possédons rien de pareil. Je lui ai donné ce que nous offrons d'ordinaire à tous nos hôtes. »

L'adjudant d'hier étant resté mort dans son nid, un Msoga, par ordre du prince, l'est allé chercher, ceux de sa race étant en général d'excellents grimpeurs ; mais lorsqu'il n'était encore qu'à moitié de l'arbre, un essaim d'abeilles est venu fondre sur lui et l'a forcé de battre en retraite.

14 *mars*. — Après toutes les vaines démarches que j'ai faites pour obtenir une résidence plus convenable, je viens enfin d'y réussir, grâce à un judicieux emploi de cette corruption administrative qui fleurit, paraît-il, dans tous les pays, mais que je n'avais pu employer encore sous les yeux et le contrôle d'une cour jalouse. Quinze pintes de rassades mêlées, vingt grosses perles bleues et cinq bracelets de cuivre, envoyés au commandant en chef comme gage d'amitié, ont mis à ma disposition l'influence de ce haut fonctionnaire. Aussi m'a-t-on assigné presque immédiatement un groupe de huttes situées dans un grand jardin de bananiers, sur le penchant d'une colline, et donnant sur la grande route qu'elles dominent. Aucuns visiteurs, à l'exception des ambassadeurs vouahinda, n'ont encore occupé cette résidence tout à fait aristocratique. De là j'aurai vue sur le palais ; la musique qu'on y fait arrive à mes oreilles ; je vois entrer et sortir les foules qui affluent de tous côtés vers le séjour royal.

Aussi n'ai-je pas retardé d'une minute mon installation, réservant pour moi la meilleure hutte, distribuant les autres à mes trois officiers, et enjoignant à mes hommes de se construire un double rang de baraques, lesquelles formeront avenue de nos huttes au grand chemin. Reste à bâtir, pour me conformer aux lois somptuaires de l'Ouganda, l'annexe destinée aux réunions d'amis et aux réceptions officielles. Sous ce rapport, — et ce n'est pas le seul qu'on pourrait citer, — cette race de nègres semble faite pour donner l'exemple aux autres.

15 *mars*. — Au signal convenu (trois coups de feu), on a répondu, de l'intérieur du palais, par la double détonation du fusil que j'avais prêté au roi lorsqu'il m'a rendu le *rifle* Whitworth, et je l'ai vu paraître, toujours affectant le pas du lion, suivi du chien blanc qu'il tient volontiers en lesse; il m'a fait signe de l'accompagner jusqu'à son trône, auprès duquel je me suis assis. On peut se reporter au chapitre X pour les détails du lever auquel j'allais assister, et qui fut exactement pareil à ceux que j'ai déjà décrits, si ce n'est que j'y entendis prononcer une condamnation à mort. C'était le fils du bourreau en chef, — un des fonctionnaires les plus éminents, — qui, pour je ne sais quelle omission dans ses *n'yanzig*, fut immédiatement livré aux collègues de son père.

Dans le cours de la cérémonie, plusieurs Vouakoungou d'un rang élevé portèrent plainte contre les Vouanyambo, qui, sans respect pour leur grandeur, se permettant chez eux des visites nocturnes, et usant envers leurs femmes de procédés assez violents, alléguaient, une fois pris, qu'ils appartenaient au Bana. Bombay, présent à l'audience royale, rejeta la faute sur les gens de Souwarora, lesquels mettaient à profit le voisinage de nos deux camps pour déguiser leurs fredaines. Contre cette accusation formelle, l'ambassade de Souwarora, également présente, crut devoir protester avec force « n'yanzigs, » et le roi, quelque peu perplexe, annonça « qu'une surveillance nocturne, établie *ad hoc*, lui ferait bientôt connaître les vrais coupables. »

Jusqu'à ce moment on ne lui avait pas encore rendu compte de l'espèce d'échec subi par Mabrouki, ni du retour de l'expédition envoyée à la recherche de Petherick. L'officier qui en avait le commandement profita de l'occasion pour faire son rapport, d'après lequel il aurait, à la tête de quatre-vingts hommes, livré

inutilement trois combats successifs. Le roi, chose étrange à dire, semblait l'écouter à peine : les affaires l'ennuyaient ; il ne songeait qu'à mes prouesses de tir et continuait à y voir une incontestable sorcellerie dont il me demandait de lui faire connaître les procédés, secouant la tête quand je lui répétai, à plusieurs reprises, que tout le sortilége consistait à tenir son fusil bien droit. Ensuite il me pria de charger son revolver, et, devant la multitude étonnée, envoya successivement cinq balles à deux vaches amenées tout exprès. Alors, se rappelant soudain l'adjudant que j'avais abattu l'avant-veille, il me fit signe de le suivre dans l'intérieur du palais, où quelques-uns de ses favoris eurent seuls la permission de nous accompagner, le reste des courtisans demeurant bouche béante en face du trône vide. Les oiseaux néanmoins étaient effarouchés et ne nous laissaient rien à faire. Je me mis donc à lui enseigner comment on épaulait, comment on visait, etc., tournant et retournant Sa Majesté dans tous les sens, bien que ces libertés parussent l'intimider tout d'abord. L'assistance, quant à elle, trouvait fort amusant de voir le monarque traité en véritable écolier, et lui-même finit par prendre en fort bonne part le sans-gêne de mes façons un peu brusques. Aussi lui donnai-je, pour le récompenser, une cravate de soie et l'anneau d'or qui me servait de cachet, ayant soin de lui expliquer « que nous tenions à honneur, nous autres *gentlemen*, de ne jamais porter un bijou de bronze ou de cuivre. »

Il se montrait fort pressant en matière de petit plomb, et je lui répétai que la seule chance de s'en procurer serait pour lui d'ouvrir des communications avec le nord : « Je vais, me répondit-il, envoyer une armée dans l'Ousoga pour forcer le passage qui a été refusé à vos gens. — Cela ne me suffisait pas encore, lui dis-je, attendu que ces gens voyageaient au hasard comme de véritables oies, sans connaître la direction des différents pays où on les expédiait. Que s'il voulait convoquer les plus expérimentés des voyageurs indigènes, je leur expliquerais, au contraire, sur une carte que j'avais apportée tout exprès, la route qu'il fallait suivre, et je n'aurais de satisfaction qu'après avoir vu Petherick. »

La carte fut alors exhibée Sa Majesté parut immédiatement en comprendre l'usage et fit venir les Vouakoungou auxquels j'avais

désiré parler ; mais, à ma grande mortification, il ne leur laissa pas un instant la parole, débita d'un air imposant une foule d'absurdités, et finit par demander à ses « sages » ce qu'il avait de mieux à faire dans les circonstances données. Ils inclinaient tous aux mesures de conciliation, mais leur maître alors, relevant la tête avec un éclat de rire méprisant : « Eh quoi, disait-il, traiter en amis des gens qui ont déjà croisé leurs lances avec les nôtres !... Ce serait là une grave erreur.... Ils se moqueraient, bien certainement, de notre faiblesse.... L'Ouganda ne s'est jamais fait obéir que les armes à la main. »

Sur cette fanfaronnade, le kamraviona, les pages, les anciens, se levant comme un seul homme et brandissant leurs baguettes, firent mine de charger leur roi pour venir jurer à ses pieds « qu'ils exécuteraient sa volonté au prix de leur vie. » Ce fut ainsi que la séance prit fin, toujours sans conclusions bien nettes et sans résultats définis.

16 *mars*. — Pour aujourd'hui le monarque est invisible ; il passera la journée entière avec ses femmes. Bombay porte de ma part au commandant en chef dix grosses perles bleues que cet important personnage m'a demandées pour compléter son collier ; je fais en même temps solliciter le plaisir de le voir chez lui. « Ses occupations, a-t-il répondu, l'empêcheront aujourd'hui de recevoir les étrangers. » — J'en conclus qu'il veut, avant tout, s'assurer la permission du roi. — Me voici, en attendant, aux prises avec une situation assez difficile : mes vaches ont toutes été mangées ; je me vois en butte aux criailleries de mes gens, plus ou moins affamés, et, bien qu'ils soient autorisés à se pourvoir aux dépens des Vouaganda par « simple saisie[1], » je ne puis y consentir de bon cœur. C'est même là un des griefs que j'ai le plus fréquemment fait valoir aux yeux du roi, auquel j'ai toujours demandé la permission d'acheter mes rations quotidiennes, s'il ne voulait, ainsi que l'avait fait Roumanika, nous alimenter régulièrement au moyen des entrepôts du palais ; mais il fait la sourde oreille ou se rejette sur ce « qu'il ne lui est pas permis de changer l'ordre établi par son ancêtre Sounna. »

Dans des circonstances aussi pressantes, j'ai cru indispensable de recourir à la reine ; mais l'officier qui s'était chargé de lui an-

1. L'expression locale est *kou n'yangania*.

noncer ma venue, — et dont j'attendais le retour depuis plus d'une demi-heure, en fumant ma pipe au bruit lointain d'une bacchanale enragée, — est revenu me dire que Sa Majesté, tout entière à ses plaisirs, ne pouvait en ce moment me donner audience. Là-dessus, comprenant la nécessité d'une démonstration diplomatique, je me suis récrié, avec une indignation toujours croissante et en fouettant l'air de la baguette à fusil qui me sert de canne contre cette violation manifeste de la foi jurée : « La reine m'a promis, disais-je, que la porte me serait toujours ouverte. Avant de mettre les pieds ici, j'exigerai des excuses formelles pour l'insulte qu'on me fait subir. »

De retour chez moi, j'ai fait un paquet de tous les présents dont Sa Majesté m'avait gratifiés, puis, convoquant à la fois Maoula et mes gens, je leur ai enjoint de rapporter ces objets à celle de qui je les tenais. « L'amitié dont ils étaient le gage ne subsistant plus, je ne vois pas pourquoi je m'amuserais à les conserver. » Accueillant tous mes discours d'un rire moqueur : « Le Bana ne sait point à quoi il s'expose, me fait remarquer ce drôle de Maoula.... Rendre ainsi ce qu'on a reçu en présent passe chez nous pour un affront des plus impardonnables. On risquerait sa vie à braver aussi ouvertement la colère de la reine, qui se ferait un point d'honneur, non-seulement de vous restituer ce qu'elle a reçu de vous, mais de contraindre le roi son fils à en faire autant. Et vous pouvez deviner ce qui en arriverait. Les Vouakoungou seraient tués par douzaines, et le peuple entier maudirait l'étranger dont la présence aurait attiré sur nous de pareils malheurs. »

Bombay, de son côté : « Je vous supplie, disait-il, de ne pas donner suite à cette idée. Vous ne connaissez pas, comme nous, ces peuples sauvages ; impossible de savoir ce qui résulterait d'une telle démarche, qui ruinerait peut-être la suite de notre voyage ; d'ailleurs, grâce à tous ces différends, voici quatre jours que nous sommes presque sans nourriture ; si nous pillons, vous nous punissez à coups de fouet ; les Vouaganda nous battent quand nous leur demandons de quoi manger.... Nous ne savons, en vérité, comment faire. »

Je n'en persistai pas moins à prescrire pour le lendemain matin l'exécution de l'ordre que j'avais donné. Il fallait évidemment, pour arriver à quelque chose, me rendre incommode. C'est, dans

les rues de Londres, la politique des joueurs d'orgues. Pourquoi ne serait-ce pas la mienne?

17 *mars*. — Maoula et Nasib sont allés rapporter les présents de la reine, pendant que je me rendais chez le kamraviona. Pour s'attester à lui-même son importance, il n'a pas craint de me faire faire antichambre avant de m'admettre dans une cour intérieure où je l'ai trouvé assis avec quelques anciens, tandis que les ménestrels vouasoga célébraient par leurs chants, en s'accompagnant de leurs petites harpes, et la grandeur du monarque et la venue du noble étranger, ses beaux habits, sa magnificence, etc., etc. Le jeune chef, — beau garçon, d'ailleurs, et qui n'a pas vingt ans, — affecta d'abord de ne pas lever la tête à mon approche; puis en me priant de m'asseoir et même en s'informant de ma santé, il semblait vouloir exprimer par son accent une sorte de condescendance hautaine et de lassitude distraite. Cependant cette mauvaise plaisanterie ne se prolongea pas au delà de quelques minutes, et son attitude fut très-différente dès que j'eus pris la parole pour témoigner le désir d'être présenté à tous les assistants. Parmi eux était un certain Mgéma, vieillard d'un aspect majestueux, qui avait eu jadis l'honneur de prêter ses épaules au feu roi Sounna, dont il était le Bucéphale attitré; Mpungou, jadis cuisinier de Sounna, et qui tient également à la cour un rang élevé; puis Usungou et Kunza, deux bourreaux très-bien placés et possédant toute la confiance du roi, finalement Jumba et Natiga, qui font remonter leur généalogie au temps des premiers rois de l'Ouganda. A mesure que je prenais note de leurs différents noms, je les voyais se réjouir d'être inscrits ainsi sur mes tablettes. Kunza, l'un des deux bourreaux, sollicita de moi comme une grande faveur, que je voulusse bien plaider la cause de son fils auprès du roi, et faire révoquer l'arrêt de mort prononcé, je l'ai dit, pendant la dernière réception. J'ai cru devoir tout d'abord, dans l'intérêt de ma dignité, soulever quelques objections, basées sur ce « qu'un homme tel que moi ne peut s'exposer à la chance d'un refus. » Mais sur les assurances du kamraviona, « que je ne risquais rien de pareil, » — opinion admise par tous les assistants, — je répondis que j'aurais grand plaisir à intercéder pour lui, et le vieillard me serra la main dans un véritable transport de joie.

Cette réunion n'avait rien d'amusant, on peut le croire, chacun

s'interdisant d'aborder les sujets prohibés, — c'est-à-dire toutes les questions d'intérêt public,— et se trouvant réduit ainsi à des commérages futiles, çà et là mêlés, selon l'usage de ces peuples, à des flatteries sans ménagement pour « l'hôte illustre de leur roi. » Le kamraviona, singeant de son mieux les façons de la cour, nous promena de hutte en hutte, pour mieux nous faire apprécier sa grandeur, et ensuite m'emmena seul dans un enclos séparé où il me montra ses femmes, au nombre d'une trentaine, les plus laides que j'eusse encore vues dans l'Ouganda. — « C'était là, il ne manqua pas de me le dire, un témoignage de respect que personne n'avait encore obtenu de lui. » Mais afin que je ne m'y méprisse pas, et prenant soin de réfréner en moi les penchants amoureux qu'il me supposait : « Faites attention, disait-il, que c'est seulement pour regarder ! »

Quand nous fûmes revenus auprès des autres visiteurs, notre hôte, en échange de quelques remarques polies, m'assura que ma présence dans leur pays plaisait infiniment à tous les Vouaganda ; et comme il avait entendu raconter que mon peuple était gouverné par une femme, il me demanda « ce que je penserais, si les Vouaganda la détrônaient pour me mettre à sa place ? » Sans répondre spécialement à cette insinuation, je lui montrai une carte où je lui fis remarquer les dimensions respectives de notre territoire et de celui où règne Mtésa ; comparaison qui parut lui fermer la bouche. Cet illustre commandant en chef, malgré le nombre de ses femmes, n'a pas encore eu d'enfants, et s'enquiert avec ardeur des moyens que ma science pourrait lui fournir pour combattre à ce sujet l'influence de sa mauvaise étoile. Il m'a donné généreusement une chèvre et des œufs, ajoutant « que mes gens avaient parfaitement le droit de cueillir des bananes dans tels jardins où il leur plairait, pourvu, toutefois, que ces jardins ne fussent pas situés au delà d'un certain rayon, et qu'on s'abstînt soigneusement de pénétrer dans les maisons ou d'enlever autre chose que des fruits. » — Annonçant ensuite qu'il était las, il s'est retiré sans plus de cérémonie.

Rentré chez moi, j'y ai trouvé Nasib et Maoula qui m'attendaient avec tous les objets par moi renvoyés à la reine. Au lieu de s'offenser comme ils le craignaient, elle a paru fort irritée contre le portier qui, la veille, ne l'avait pas prévenue de mon arrivée. Après l'avoir châtié de ses mains, elle a examiné un à

un les objets qu'on lui rapportait de ma part, et les empaquetant elle-même le plus soigneusement du monde, elle me les retourne avec mille assurances de bon vouloir et la promesse formelle « que sa porte me sera toujours ouverte. »

J'ai donc pu railler tout à mon aise les sinistres pressentiments de Maoula et de Bombay; mais, hochant la tête, ils ont répondu que pareils procédés, bons pour le Bana, n'eussent pas si bien réussi à des Arabes ou à toute autre personne : — « Je le crois, leur ai-je dit; mais à quoi tient cette différence?... C'est le sentiment de ma propre valeur qui me met en mesure de commander le respect. »

18 *mars*. — En me rendant au palais pour faire au monarque une visite d'amitié, je rencontre deux de mes hommes, blessés à la tête et couverts de sang. Ils ont voulu s'approprier des bananes que certains Vouaganda portaient sur leur tête. Ceux-ci, plus nombreux, ont résisté; alors, mettant en pratique la loi de l'Ouganda, mes gens se sont saisis d'une femme et d'un enfant qu'ils ont emportés pieds et poings liés. Avec cette addition imprévue à mon cortége, il m'a paru convenable d'aller d'abord demander justice au kamraviona; mais comme il s'obstinait dans son orgueil à ne pas m'accorder immédiatement audience, je suis allé chez le roi, et moyennant le signal convenu, j'ai sur-le-champ pénétré jusqu'à lui. Sa Majesté, debout dans une cour et tenant mon fusil à deux coups, chargé seulement de quelques grains de plomb, guettait d'un œil assidu le vol des milans qui çà et là traversaient l'air. Son regard subtil n'en distingua pas moins sur-le-champ mes hommes blessés et leurs prisonniers, comme aussi un certain nombre de Vouazinza, que la police indigène avait surpris au moment où pénétrant indiscrètement dans les maisons, ils malmenaient les femmes vouaganda. Les gens de ma suite se trouvaient ainsi justifiés des fausses inculpations qu'on avait voulu faire peser sur eux, et le roi, leur accordant quelques éloges, donna ordre que les Vouazinza fussent, dès le lendemain, renvoyés de ses domaines.

L'autre affaire se jugea très-sommairement. Il fut enjoint à mes hommes de garder leurs deux captifs jusqu'à ce qu'il se présentât quelqu'un pour les réclamer : les coupables, se dénonçant ainsi, recevraient leur châtiment; dans le cas où ils s'abstiendraient, la perte de la femme et de l'enfant constituerait

pour eux une expiation suffisante. Les Vouaganda, du reste, n'avaient rien à se reprocher, ayant agi conformément aux anciennes lois du royaume. Nous en étions là de la séance, quand le roi vit paraître les oiseaux dont il guettait le passage : « Tirez sur celui-ci ! s'écriait-il.... Et maintenant sur cet autre !... »

Mais les charges étaient trop légères, et les oiseaux continuèrent leur vol, témoignant seulement, par quelques coups de patte, qu'on les avait tant soit peu cinglés.

Survinrent bientôt quelques autres visiteurs, profitant de ce que je leur avais ouvert l'accès de la demeure royale. Mtésa, pour les recevoir, s'installa dans son fauteuil de fer, et moi, tout aussitôt, sur une caisse de bois que j'étais parvenu à rembourrer avec le foin royal qui devait me servir de siége. J'avais ainsi un véritable trône en miniature. Le roi se mit à rire, soit de l'absurde prohibition qui m'interdisait l'usage de mon tabouret, soit de l'habile expédient au moyen duquel j'en venais indirectement à mes fins,— c'est-à-dire à m'asseoir devant lui, selon la mode de mon pays. Je crus l'intéresser en lui donnant une bourse contenant diverses pièces de monnaie, dont je tâchais de lui faire connaître la valeur relative ; mais il y prit à peine garde, et bientôt il les posa de côté. La pluie vint terminer fort à propos cette entrevue insignifiante.

19 *mars*.—Afin de prévenir de nouvelles difficultés, la reine a témoigné le désir qu'on lui annonçât chacune de mes visites. Nasib, par mon ordre, est allé de bonne heure lui manifester l'intention où j'étais de me rendre chez elle dans l'après-midi ; mais, bien qu'elle passât son temps à jouer et à faire battre du tambour, il n'a pu être admis que dans la soirée. La reine alors s'est plainte de mes gens qui, disait-elle, avaient détroussé ses jardiniers sur la grande route ; elle demande pourquoi je ne vais pas la voir plus souvent, et réclame des remèdes pour la maladie de foie dont elle se croit atteinte.

Pendant l'absence de Nasib, je suis allé chez le kamraviona que j'ai trouvé un peu plus affable, mais non moins frivole. C'est ma barbe, par exemple, qui a fait le principal sujet de l'entretien. Les Vouaganda prétendent qu'ils vont laisser pousser la leur ; et lorsque je leur dis, en plaisantant, « qu'il faut, pour en arriver là, se laver la figure avec du lait et la faire ensuite

lécher par un chat, » ils prennent un air de dégoût et semblent trouver l'expédient fort au-dessous d'eux.

20 *mars*. — Ma solitude me pèse horriblement. Je n'ai d'autre passe-temps que la rédaction de mon journal, d'autres visiteurs que ces ennuyeux pages, chaque jour porteurs de quelque nouvelle requête. Nulle distraction à prévoir, puisqu'on m'a refusé net de me laisser mettre en route pour l'Ousoga, tant que Grant ne serait pas arrivé. Faute de mieux, je m'amuse à vêtir en page et à traiter comme mon fils un petit garçon fort intelligent, dont le père, un de nos Béloutchis, est décédé chemin faisant, et qui, depuis lors, avait été adopté par Oulédi. Lugoï, — le petit bonhomme en question, — me préfère à ce dernier, cela va sans dire; « il n'aime pas l'Ouganda, parce qu'on y tue les gens comme des poulets, et voudrait vivre à la côte d'où viennent les Vouangouana qui, de tous les hommes à lui connus, sont certainement les mieux mis. » Ainsi raisonne Lugoï à qui j'ai fait un costume avec une belle taie d'oreiller toute neuve, décorée de cordonnet noir, une ceinture de bindéra rouge, dans laquelle un poignard est passé, plus un fragment de couverture, également rouge, qui tantôt lui sert d'épaulette, quand il porte mon fusil, tantôt, quand il veut s'asseoir, lui tient lieu du tapis en peau de chèvre.

C'est dans cet attirail que je l'ai conduit aujourd'hui chez le kamraviona, auquel j'apportais aussi, sur sa demande, mon album de dessins. On n'a regardé que Lugoï, on n'a parlé que de Lugoï. Chaque visiteur lui faisait ôter et remettre pièce à pièce le travestissement dont je l'avais affublé. Sur ces entrefaites est arrivée la sœur du roi, Myengo, qui s'est assise à mes côtés, riant et plaisantant avec un laisser aller excessif.

J'avais demandé la permission de dessiner le chien du commandant en chef, joli petit animal, blanc comme du lait. Mais on craignait sans doute quelque sorcellerie et, au lieu du modèle requis, j'ai vu arriver un roquet noir de l'espèce la plus vulgaire. L'attachant alors aux pieds de Myengo, j'ai rapidement esquissé la femme et le chien dans le même groupe. Quand ils eurent constaté que je m'étais permis, contrairement à toutes les règles, de dessiner, sans le consentement de Mtésa, un membre de la famille royale, les assistants partirent à la fois du plus bel éclat de rire; mais tous affectaient de craindre que je ne les « misse en prison » dans mon livre.

L'un de mes gens, Sangoro, qui était allé fourrager aux environs du camp, n'étant pas rentré hier au soir, et ses camarades le supposant tué par les Vouaganda, j'ai communiqué cet incident au commandant en chef, en le priant de faire faire quelques recherches : « Tâchez vous-même de le découvrir, m'a-t-il répondu froidement, car il arrive souvent que les Vouangouana se lient avec les gens du pays et se dérobent ainsi à leurs maîtres ; mais, d'un autre côté, les meurtres ne sont pas rares, et si vos perquisitions n'aboutissaient point, nous aurions recours au *mganga* [1]. »

22 *mars*. — Hier soir, un tumulte effroyable m'a fait sortir de mon lit. Il venait du quartier assigné à Rosaro et aux Vouanyambo de son escorte, victimes d'une aggression nocturne que j'ai tout lieu de croire dirigée contre mes gens, attendu les menaces dont ils sont continuellement l'objet de la part des Vouaganda exaspérés par leurs continuelles rapines. Les Vouanyambo, assaillis à coups de lance et de massue, ont d'abord été malmenés ; mais en somme, et moyennant quelques renforts, ils ont fini par repousser l'ennemi, gardant pour trophée un bouclier et deux lances. J'ai saisi cette occasion de me plaindre encore au monarque, par l'entremise de deux Vouakoungou, et de lui suggérer certaines mesures destinées à prévenir le retour de rixes pareilles. « Sans cela, je serai peu à peu réduit, pour me défendre, à me servir de mes fusils. »

Pendant que mes ambassadeurs vaquaient à leur mission, je suis allé porter à la reine une requête analogue, en même temps que le remède destiné à la guérir de ses maux de foie. J'avais, par malheur, emmené Lugoï, qui a détourné à son profit l'attention générale : partout où je conduis mon petit phénomène, la foule nous suit émerveillée. Quand j'ai pu forcer la reine à s'occuper de mes affaires, elle m'a tout simplement invité à lui envoyer mes hommes, qu'elle s'engage à défrayer d'aliments, et pour lesquels elle m'a remis, en attendant, une certaine quantité de bananes. Puis elle a levé la séance, ne me laissant le loisir de rien ajouter. Mon désappointement est grand, car la combinaison nouvelle n'a rien de pratique. J'ai quarante-cinq bouches à nourrir, et qu'arrivera-t-il si mes gens, venant chercher leurs

1. Nous avons vu plus haut que le *mganga*, ou sorcier, concourt d'une manière efficace aux recherches de la police locale.

repas chez la N'yamasoré, trouvent eux aussi porte close? Quelles rations leur allouera-t-elle, etc.? Je cite ceci comme un excellent échantillon de la méthode suivant laquelle se traitent les affaires, à la cour de l'Ouganda. On donne des ordres sans savoir comment ils pourront être exécutés, et les arrangements indispensables y sont négligés comme autant de détails inutiles, auxquels ne saurait se rabaisser la majesté souveraine.

Mes Vouakoungou, cependant, ainsi que j'eus l'esprit de le deviner, faisaient le pied de grue dans la royale antichambre. Dès que je m'y présentai, les trois coups de fusil sacramentels me procurèrent une audience immédiate. Mtésa était assis à l'ombre, sur son fauteuil de fer, au milieu d'environ quatre-vingts femmes, tortillant entre ses doigts une baguette à fusil. Je débutai par lui proposer de l'échanger contre la mienne, qu'il semblait trouver plus à son goût, et je lui offris ensuite un peigne d'écaille pour faire tenir ses cheveux droits sur leur racine, l'ayant entendu mainte et mainte fois vanter à ses femmes la manière dont mes cheveux étaient disposés. Après ces préliminaires conciliatoires, je voulus aborder le sujet qui m'amenait; mais il me fut impossible d'obtenir que mes interprètes, — nonobstant tout ce que je disais pour leur donner courage, — abordassent un sujet si délicat. » Ils ne l'osaient, prétendaient-ils, à cause des femmes dont nous étions entourés. » Impatienté de leur résistance, je m'adressai directement au roi pour lui demander, en langue kisouahili, un entretien particulier. Sans comprendre un seul mot de ma requête, il parut disposé à nous prêter quelque attention, et Maoula, le fin courtisan, tira parti de la circonstance pour l'entretenir du mousquet à six coups dont j'avais fait présent à Roumanika. Les éloges donnés à cette arme excitèrent bientôt la cupidité de Mtésa, qui fit appeler un page pour l'expédier immédiatement au souverain du Karagoué, avec ordre de rapporter sans délai le fusil dont il convoitait la possession. « De quoi est faite la poudre? » me dit ensuite le roi. Et comme, au début de ma réponse, je prononçai le mot soufre (*kibriti*), l'impatient monarque m'arrêta court : — « Qu'on aille chercher du *kibriti!* » s'écria-t-il.

Le messager désigné partit à toutes jambes. Puis certains officiers qui attendaient le loisir du roi furent invités à s'approcher, ce qu'ils firent en rampant sur leurs genoux et en détour-

nant leurs yeux des femmes présentes, ruisselants de sueur à force de *n'yanzigs*. Quatre jeunes vierges, filles de ces grands officiers et parées avec tout le soin possible, furent introduites comme fiancées et reçurent ordre d'aller s'asseoir à côté des autres femmes. La présentation des offrandes, expiatoires ou non, eut ensuite lieu comme à l'ordinaire. Dix vaches y figuraient, ramenées de l'Ounyoro par une armée victorieuse qui *n'yanzigeait* bruyamment au dehors. Quand il fut las de génuflexions et de cris, Mtésa se leva tout à coup et se retira brusquement, sans avoir rien réglé relativement à la subsistance de mon escorte, me laissant tout aussi embarrassé que je pouvais l'être avant cette infructueuse démarche.

22 *mars*. — La reine, à qui je suis allé demander des nouvelles de sa santé, m'a répondu par des plaintes sur les continuelles déprédations que se permettent mes hommes. Les explications que je lui ai données, et qui sont toujours les mêmes, l'ont amenée à me promettre encore une fois qu'elle leur procurerait des aliments, mais elle trouve mauvais qu'ils portent épée : « A quoi bon, dit-elle, s'ils ne savent pas se rendre agréables aux Vouaganda?.... Ce n'est pas ainsi qu'ils se feront tolérer dans le pays. »

Et sur ce propos elle est partie. Je la soupçonne quelque peu d'avoir ordonné l'agression de la nuit dernière, auquel cas il est tout simple que nos « épées, » par lesquelles il en a été fait justice, lui soient plus ou moins désagréables.

A trois heures de l'après-midi, visite au roi, que je comptais trouver seul, et chez lequel le signal de mon arrivée a fait aussitôt affluer une foule de courtisans. Kunzà, le vieux bourreau, se trouvant parmi eux, j'ai demandé au roi le pardon de son fils : « Eh quoi, s'est écrié Mtésa tout surpris, est-il bien possible que le Bana sollicite une pareille faveur? »

Ceci lui étant confirmé, il a donné l'ordre de mise en liberté au milieu des rires de l'assistance tout entière, moins toutefois le pauvre vieillard qui, tout ému, les yeux pleins de larmes, est venu tomber à mes pieds pour me témoigner sa reconnaissance. Le roi, que cet incident venait de mettre en belle humeur, m'interpella peu après : — « Voilà plusieurs fois que vous venez, me dit-il, sans que nous ayons parlé de l'Ousoga. Peut-être vous figurez-vous que nous avons cessé d'y songer, mais il n'en est

rien, je vous assure; j'attendais que mon armée fut revenue de la guerre (c'est de ce nom qu'ils baptisent la razzia pratiquée dans l'Ounyoro); maintenant que la voici de retour, je vais en lever une autre qui, cette fois, pour tout de bon, nous ouvrira les routes de l'Ousoga. »

Sur ce, avant que je pusse répondre, il s'est transporté tout à coup dans une autre cour, où un petit nombre d'intimes a eu permission de l'accompagner. Là, inspection faite de ma pharmacie, Sa Majesté m'a prié d'opérer Usungou, l'autre bourreau, malade de la fistule. Puis, tandis que je faisais semblant de me livrer à quelques préparatifs, — ne me souciant guère au fond d'encourir une pareille responsabilité, — le départ du roi m'a tiré d'affaire.

Sangoro, que nous estimions tous perdu ou tué, a été découvert, à mon retour, paisiblement caché dans une de nos huttes. Il paraît qu'on l'a pris, rôdant autour d'un endroit prohibé qu'habitent plusieurs des femmes du roi. Les gardiens l'ont mis aux ceps et l'y ont retenu, bien alimenté, jusqu'à ce matin, où, par un judicieux emploi de son sabre, il est parvenu à rompre ses liens et à s'échapper.

Les continuelles récriminations de mes hommes, auxquelles j'oppose vainement les reproches les mieux fondés sur leur conduite imprévoyante, leurs vols, leur voracité à contretemps, etc., etc., me forcent à combiner pour demain une triple démarche qui ne laisse pas de me coûter beaucoup. Maoula portera mes réclamations au roi; Nasib, à la reine; et de mon côté j'irai voir ce qu'on peut tirer du commandant en chef; le tout pour obtenir, si c'est possible, que cette question des subsistances soit finalement réglée.

23 *mars*. — Mon entrevue avec le kamraviona ne me laisse que de bien faibles espérances. Aussi ai-je expédié Bombay chez un autre grand officier, nommé Kaggo, qui avait témoigné le désir d'entrer en relations avec moi. Nous verrons ce que produira cette démarche. En attendant, le roi m'avait fait demander de lui apporter ma boussole, dont le perfide Maoula n'a pas manqué de lui dire monts et merveilles, car il ne perd jamais une occasion d'exciter les convoitises de son maître. Mtésa, pour mieux stimuler ma libéralité, m'a reçu tout à fait en famille, au milieu d'une trentaine de frères qu'il a, et qui vivent autour de lui dans

une espèce de demi-captivité, sous le rigoureux contrôle d'un officier spécialement chargé d'empêcher toute intrigue. Les uns sont adultes, les autres encore enfants. Il en est qui portent des menottes, il en est qui sont à peu près prisonniers sur parole. Tous me voyaient pour la première fois, et j'étais signalé d'avance à leur admiration curieuse. Aussi, dans les intervalles du concert qu'ils exécutaient eux-mêmes pour nous distraire, il a fallu leur montrer mes cheveux, — ôter mes souliers, qu'ils ont inspecté minutieusement, — retrousser mes pantalons pour les convaincre que la peau de mon corps était blanche comme celle de mon visage. Sur ces entrefaites, Bombay a reparu, chargé de bananes, et venant me rendre compte de sa mission. Son arrivée, opportune s'il en fut, a provoqué les questions du roi, et j'ai pu m'assurer, témoin de sa surprise indignée, qu'il avait ignoré jusqu'alors notre situation difficile : — « Il m'est arrivé, disait-il, de faire tuer jusqu'à cent Vouakoungou dans la même journée ; je suis tout prêt à recommencer, s'ils ne prennent pas mieux soin de nourrir mes hôtes, car je sais comment on guérit la désobéissance. »

Congédiant ensuite ses frères, il m'a fait passer en revue, dans tous ses détails, chaque portion de la résidence royale. Nous marchions côte à côte sous le même parasol, lorsque, m'arrêtant devant la porte d'une hutte placée immédiatement après celle où il est censé passer la nuit : — « C'est là, m'a-t-il dit, que je couche.... Pas une de mes femmes n'oserait y entrer à moins d'être appelée. »

Il m'a donné à comprendre que la faveur qu'il me faisait en me révélant ainsi les secrets de son intérieur méritait bien quelque récompense. — Pouvais-je, devant cette hutte sacrée, lui refuser encore ma boussole? — Autant vaudrait, lui ai-je répondu, me faire crever les yeux et me dire ensuite de retourner chez moi, que de m'ôter ce petit instrument, dont, au surplus, il ne saurait se servir. — Je n'ai réussi par ce langage qu'à exciter sa convoitise. Il regardait avec admiration les mouvements de cette aiguille intelligente qui montre toujours le nord, et me harcela de ses instances réitérées jusqu'à ce que, de guerre lasse, je l'ajournai au moment où la route de l'Ousoga nous serait ouverte : — « Cette boussole n'est rien, ajoutai-je, auprès des cadeaux que je pourrai vous offrir alors.

A ces mots, il leva orgueilleusement la tête, et posant la main sur son cœur : — « Voilà qui me regarde, répondit-il; aussi sûr que j'existe, ce que vous demandez s'accomplira. Le pays dont nous parlons n'a pas de roi, et depuis longtemps déjà je médite sa conquête. »

Je n'en refusai pas moins de lui donner ma boussole sur la foi de cette simple promesse, — et il se retira pour déjeuner.

Je suis allé voir Usungou, mon nouveau client, que j'ai trouvé en butte à une complication de maux devant laquelle échoueront nécessairement mes faibles ressources. Je signalerai, entre autres, les symptômes invétérés d'une espèce d'infirmité que nous sommes habitués à considérer comme l'apanage exclusif de la corruption civilisée. Ne pouvant rien pour le guérir, je l'ai bercé des plus consolantes promesses. Il boira, par ordonnance et tous les matins, une infusion de café mêlée avec du lait, ce qui l'étonne singulièrement, les nègres n'usant jamais du café qu'à l'état de chique.

24 *mars.* — Visite au palais, sur invitation formelle. J'y trouve le monarque entouré de ses femmes et vêtu à l'européenne, avec des pantalons que la veille il m'avait empruntés tout exprès. Dieu sait comme lui va ce costume, qui lui inspire un orgueil extraordinaire. Le pantalon est trop court, les manches de la veste sont également trop courtes; les pieds et les mains de ce géant nègre se projettent au dehors de ses vêtements comme font les extrémités de ces quadrumanes qu'on voit gambader sur la vielle de nos musiciens nomades; d'un autre côté, l'espèce de crête de coq qui se hérisse sur sa tête, gêne singulièrement l'installation du *fez* appelé, dans cette occasion, à lui servir de couronne. Après cette exhibition, les femmes furent congédiées, et on nous conduisit dans une cour où on avait disposé par rangées une certaine quantité de bananes que nos hommes eurent ordre d'emporter, avec promesse d'en recevoir autant chaque jour. De là nous passâmes dans un autre enclos, où les femmes revinrent nous trouver; mais nous nous taisions tous, attendu que nos interprètes n'auraient osé sous aucun prétexte, même de ma part, adresser la parole aux femmes du roi. Fatigué de ce silence, je tirai mon album de ma poche et me mis à dessiner Loubouga, l'épouse favorite, — ce qui réjouit infiniment le monarque, dès qu'il l'eut reconnue à la crête de coq dont elle se pare, elle aussi.

On fit ensuite défiler devant nous une vingtaine de demoiselles dans le costume de notre mère Ève, chacune portant, en guise de feuille de figuier, un très-insuffisant napperon de mbougou. Ces filles de Vouakoungou, toutes frottées de graisse et reluisantes comme des miroirs, allaient prendre place dans le harem, tandis que leurs pères, se roulant aux pieds du roi, manifestaient par des *n'yanzigs* insensés, leur reconnaissance et leur bonheur. Cette procession cythéréenne au milieu de mes gens, dont pas un n'osait lever la tête pour la regarder, me parut d'un effet si plaisant, que je partis d'un éclat de rire, et Mtésa, que mon hilarité gagnait, y répondit à l'instant de la manière la plus bruyante; mais nous n'en restâmes pas là, car les pages, cédant pour une fois à leur instinct naturel, se mirent à éclater aussi; mes gens pouffaient en dessous presque malgré eux; et les femmes elles-mêmes, portant les deux mains à leur bouche afin de n'être pas aperçues, s'associaient à cette gaieté contagieuse. Une vieille matrone, grave et posée, se leva pourtant de l'endroit où elle était accroupie, et son impérieux « par file à gauche, en avant! » fit que nos demoiselles, pour battre en retraite, exhibèrent des nudités encore plus étranges. Mettant à profit la bonne humeur du monarque, alors portée à son plus haut point, je lui demandai pour les Vouakoungou l'autorisation de venir me voir; il me l'accorda sans la moindre objection, et je pus espérer un moment que, par le moyen de mes interprètes, je tirerais quelques enseignements utiles de mes rapports avec l'aristocratie du pays; mais, aussitôt après mon départ, un contre-ordre fut sans doute donné aux Vouakoungou, car pas un d'eux n'osa jamais se présenter à ma résidence.

25 *mars*. — Voici déjà quelque temps que j'habite l'enceinte de la demeure royale, et que, par conséquent, les usages de la cour ne sont plus pour moi lettre close. Me croira-t-on, cependant, si j'affirme que depuis mon changement de domicile, il ne s'est pas passé de jour où je n'aie vu conduire à la mort, quelquefois une, quelquefois deux, et jusqu'à trois de ces malheureuses femmes qui composent le harem de Mtésa. Une corde roulée autour du poignet, traînées ou tirées par le garde du corps qui les conduit à l'abattoir, ces pauvres créatures, les yeux pleins de larmes, poussent des gémissements à fendre le cœur : — « *Hai, Minangé!* (ô mon seigneur); *Kbakka*, (mon roi); *hai N'yawio* (ô ma

mère); — et malgré ces appels déchirants à la pitié publique, pas une main ne se lève pour les arracher au bourreau, bien qu'on entende çà et là préconiser à voix basse la beauté de ces jeunes victimes.

26 *mars.* — Aujourd'hui, pour amuser le roi, je lui ai porté un dessin qui le représente sur son trône, présidant un lever solennel. Chemin faisant, j'ai rencontré force bétail; c'est celui qu'on a capturé dans l'Ounyoro. Parmi les officiers dont l'antichambre était remplie, je me suis vu présenter l'oncle de la reine, Masimbi[1], et un jeune général nommé Congow, lequel conduisit naguère dans l'Ounyoro, et jusqu'au delà du palais de Kamrasi, une armée victorieuse. Ils m'ont tous deux affirmé « qu'ils avaient obtenu l'autorisation de me recevoir, et attendent, disent-ils, avec impatience, la visite qu'ils ont lieu d'espérer. » Maintenant qu'il a un siége portatif, le roi se met volontiers à l'ombre dans un endroit de prédilection, adossé aux palissades d'une cour intérieure. Il était aujourd'hui d'une humeur bavarde, et mon dessin, montré à ses femmes, a produit le plus grand effet. Le roi ne demanderait pas mieux que d'en avoir d'autres, mais en même temps il me prie de lui prêter ma boîte à couleurs, qu'il veut, dit-il, examiner plus à loisir. — Dieu sait si jamais elle me sera rendue[2].

27 *mars.* — Aussitôt après mon déjeuner, je suis allé voir Congow, qui était déjà chez le roi, comme à l'ordinaire. Masimbi se trouve également absent, et je profite de la circonstance qui m'a rapproché du palais de la reine pour solliciter l'honneur d'être admis chez Sa Majesté. Sous différents prétextes, tous plus ou moins futiles, elle m'a fait attendre, pendant une bonne partie de la journée, le moment où je pourrais lui parler. Tout en grommelant contre ces façons d'agir, j'ai fini, n'ayant rien de mieux à faire, par en prendre mon parti, dans l'espoir que tous ces délais aboutiront peut-être à quelque chose d'amusant.

Derrière la couverture rouge qui me sert d'écran et abrite mon sommeil, j'entends enfin la reine qui se traîne lourdement et vient s'accroupir près de moi : « Le Bana, me dit-elle avec

1. Ce nom est celui qu'on donne, dans le pays, aux *cauries* ou coquillages servant de monnaie.

2. Malgré mes instances réitérées, je n'ai pu la r'avoir que bien plus tard, et lorsque j'étais à la veille de quitter l'Ouganda.



Femmes de Mtésa, conduites au supplice.

une sorte d'irritation, ne voit donc pas quel temps il fait aujourd'hui, les nuages qui courent sur le ciel, le vent qui annonce la tempête ?. . Toutes les fois qu'il en est ainsi, je ne me risque pas au dehors. »

Sans me donner la peine de relever ce mensonge évident, je me suis plaint des cinquante jours que je viens de passer dans l'Ouganda, de l'oisiveté à laquelle je me vois réduit, de l'isolement qui se fait autour de moi. Peu à peu Sa Majesté s'humanise; nous nous retrouvons amis comme devant, et si j'en crois ses promesses, il ne dépendra pas d'elle que je n'aie une société selon mes goûts. Je sais maintenant comment la faire jaser : il suffit de lui dire que le roi m'a refusé tels ou tels éclaircissements, pour qu'elle entre avec zèle dans tous les détails qu'on a voulu me cacher. C'est ainsi que j'ai obtenu d'elle, aujourd'hui, quelques renseignements précieux sur les mariages dans l'Ouganda.

Quand je dis les mariages, c'est une façon de parler. L'union de l'homme et de la femme n'a rien de permanent ni de solennel dans ce pays, livré à la promiscuité la plus brutale. Ainsi qu'on l'a déjà vu, tout Mkoungou, possesseur d'une jolie fille, la livre au roi pour se soustraire aux châtiments qu'il a pu encourir. Si un des princes voisins est père d'une beauté renommée, le roi de l'Ouganda peut la revendiquer à titre de tribut. Les Vouakoungou sont pourvus de femmes par le monarque, et ceci dans la proportion de leurs mérites, soit qu'on leur distribue les captives faites dans les guerres du dehors, ou bien celles qui proviennent des saisies pratiquées au détriment d'un de leurs collègues, coupable de rebellion. Les femmes ne sont point ici comme chez les Vouanyamouézi, un article de commerce, bien que les pères parfois échangent leurs filles, et que certaines femmes, pour s'être mal conduites, soient vendues comme esclaves; en général, cependant, on se contente de les flageller, ou de les faire passer du rang d'épouse à celui de servante, en leur attribuant la besogne la plus pénible.

Les Vouakoungou présents à notre entretien me demandèrent alors, pour changer de sujet, « de quelle couleur seraient les enfants à provenir de mon mariage avec une femme noire ? » Cette question ne manqua pas d'égayer la compagnie, et la reine, appuyant ces paroles d'un geste significatif, voulut savoir « s'il ne

me conviendrait pas de devenir son gendre? » ajoutant qu'elle avait des filles fort belles, d'origine Vouahouma ou Vouaganda, selon la race qui me plairait le mieux. Légèrement déconcerté par cette proposition à brûle-pourpoint, je sondai Bombay sur ce que je pourrais faire d'une compagne de cette espèce, en me supposant contraint de l'accepter. Le drôle, consultant ses convenances plutôt que les miennes, m'engagea très-instamment à ne pas décliner une si belle offre. « Prenez toujours, disait-il. Si la fille ne vous plaît pas, nous nous en accommoderons, soyez tranquille!... Ce sera, d'ailleurs, un très-bon moyen de l'arracher à ce pays de mort, car tous les individus de race nègre se plaisent à Zanzibar. »

Je ne m'étendrai certes pas sur les propos qui suivirent; il suffira de constater que je dus me montrer fort reconnaissant, et que le tumulte alla grandissant toujours, sous l'influence de libations réitérées. On convint néanmoins que la présentation serait retardée d'un ou deux jours, afin qu'on eut le temps de faire un choix convenable, et que le mariage ayant eu lieu, j'enchaînerais la belle pendant deux ou trois fois vingt-quatre heures, le temps de l'habituer à moi, de peur qu'effarouchée tout d'abord, elle ne vînt à prendre la fuite.

Pour maintenir la reine dans les heureuses dispositions où semblaient l'avoir mise plusieurs coupes de pombé absorbées l'une après l'autre, je vantai l'élégance des bijoux qu'elle portait et surtout de son collier en fil de cuivre, ingénieusement tressé avec du fil de fer. Elle en fit apporter un grand nombre, tous pareils, et détacha, pour le passer à mon cou, celui dont la beauté m'avait frappé. Je lui demandai ensuite ce que signifiait la guirlande de feuilles de vigne que je voyais sur son front, et que j'avais remarquée à plusieurs reprises sur celui de certains Vouakoungou. Elle m'expliqua que cet insigne, accordé à un très-petit nombre de personnes, leur conférait le privilége de « rapt » et les autorisait à se saisir de tout enfant en bas âge.

Sur ces entrefaites, on annonça le dîner de la reine, qui, avant de s'y rendre, me pria de ne pas m'éloigner. Elle me fit passer peu après plusieurs plats (ce sont des feuilles de bananier) remplis de bœuf et de mouton bien apprêtés, avec une quantité de légumes divers. Elle m'envoie aussi plusieurs petites serviettes rondes, récemment tissées en fibres de bananier, et qu'on m'ap-

porte tout humides pour me laver la figure et les mains. Les compliments que je lui adresse à son retour sur la bonté de sa cuisine semblent électriser la N'yamasoré : « Du pombé, encore du pombé ! » s'écrie-t-elle joyeusement en versant elle-même à la ronde sa liqueur favorite. Les plaisanteries, les rires se succédent, et sans comprendre un mot de ce qui se dit autour de moi, je ne puis m'empêcher de trouver la scène assez amusante. Elle a duré jusqu'au coucher du soleil. La reine alors se levant, m'a fait demander « si le Bana regardait comme une offense qu'elle le laissât seul, ou bien s'il voulait se retirer, lui aussi? » Tout le monde à ces mots de prendre congé, moi debout, le chapeau à la main, les Vouakoungou à genoux et le front dans la poussière.

28 *mars*. — Une foule de courtisans attendaient le bon plaisir du roi, lorsque je me suis présenté ce matin au palais. De ce nombre étaient le kamraviona, Masimbi et Myengo, la sœur de Mtésa. Cette dernière m'a seule accompagné dans l'intérieur du palais, où l'on m'a immédiatement admis moyennant le signal convenu. Le roi s'est fait apporter douze pièces d'étoffes qui lui ont été données dans le temps par ses visiteurs arabes, et qu'il m'a prié de faire tailler en vêtements européens, de tout point pareils à ceux que je porte. Il les admire singulièrement, et, se voyant approvisionné de drap, renonce pour jamais au mbougou. Comme je n'ai pas de tailleurs à ma disposition, j'ai tâché de lui persuader que, s'il voulait me prêter ses propres ouvriers, réellement experts en couture, je pourrais, en leur fournissant les patrons nécessaires, les mettre à même de copier exactement mes habits. Cet arrangement est demeuré convenu, et la rémunération du travail que je vais diriger reste fixée à cinq vaches.

Maoula, pendant plus d'une heure, a tenu le roi suspendu à ses lèvres en lui décrivant « les merveilles que le Bana possède dans sa maison, et que Sa Majesté pourrait honorer d'un regard. » Ces fabuleux récits ont été récompensés par le don de trois femmes. Au moment où ceci venait d'avoir lieu, un adjudant est passé au-dessus de nos têtes, et le roi, cédant à ses instincts d'écolier : « Venez, Bana, m'a-t-il crié, sautant hors de son trône et sans s'inquiéter autrement de l'assistance.... Venez tuer le nundo!.. Je sais où il est.... Suivez-moi!... »

En effet, traversant successivement plusieurs cours, nous avons

fini par trouver le nundo perché sur un arbre, où on eut dit un vieux *gentleman* d'humeur paisible, avec une tête parfaitement chauve et un long nez pointu. Je voulais par politesse faire tirer le roi; craignant de manquer l'oiseau, il insistait au contraire pour confier cette besogne à mon adresse éprouvée. « S'il se fût agi d'un vautour, à la bonne heure.... Ces oiseaux ne lui avaient jamais donné de peine; mais ce qu'il désirait le plus au monde, c'était de voir abattre un nundo.... » Pendant que nous nous débattions ainsi, l'adjudant, mieux avisé que nous, prit son vol et disparut.



XIII

LE PALAIS DE L'OUGANDA.

(*Suite*).

Les femmes du général. — La visite du monarque. — Le télescope se fait comprendre. — Méri et Kahala. — Difficultés domestiques. — Remède contre l'ennui. — Chasses royales. — Fruits indigènes. — Punition d'un galant vieillard. — Les jardinières de Sa Majesté. — Un ingrat coupé en morceaux. — On me demande en mariage. — Coquetteries aventureuses. — La traversée du ruisseau. — Distillateur par ordre. — Jalousies de grands seigneurs. — Promenade au Sérail. — Mistress Doumba et ses fantaisies. — Un régicide. — Mtésa veut s'instruire. — Je me mêle de politique. — Une femme de plus. — Le roi-bourreau. — Excursion nautique. — Entre l'écorce et l'arbre. — Chez Neptune. — Régime peu nourrissant. — Nouvelles de Grant. — Le magicien puni. — Divorce et pardon.

29 *mars*. — Visite à Congow, avec lequel j'avais rendez-vous. Après quelques délais, il me reçoit au milieu de ses femmes, bien plus nombreuses que belles. Ma visite paraît lui faire grand plaisir. Il me montre ses huttes qui forment un groupe considérable, ses jardins admirablement bien tenus, et, revenant à ses femmes, qu'il dépouille l'une après l'autre jusqu'à la ceinture, il désire savoir ce que j'en pense. Au lieu de répondre à cette question embarrassante, je lui demande, à mon tour, que lui sert d'en avoir un si grand nombre? « A rien, me réplique-t-il aussitôt. Le roi nous les attribue pour soutenir notre rang.... Il lui arrive de nous en donner cent à la fois, et tout refus est impossible.... Nous sommes libres seulement de faire d'elles, à notre gré, soit des épouses, soit des domestiques. »

On vint cependant m'avertir que Mkouenda, le gardien des

femmes de la reine, m'attendait au dehors et n'osait entrer pour ne pas effaroucher la jalousie de Congow. Celui-ci, qui me croyait son hôte pour le reste du jour, manifesta quelque surprise quand je lui demandai la permission d'aller déjeuner. Il fallait bien prendre ce prétexte, car c'est une inconvenance grave dans l'Ouganda de visiter le même jour deux personnes, le roi ou la reine fussent-ils l'une des deux. Mkouenda, venu de la part de sa maîtresse me prier de lui porter quelque remède pour son estomac qui la faisait beaucoup souffrir, m'accompagna jusqu'à mon logis, dont la splendeur relative le jeta dans une sorte d'ébahissement. « Il ne comprenait pas, me dit-il, qu'un Mganda pût se permettre d'y pénétrer. » De fait, il était si intimidé que je le renvoyai après m'être mis à table, sans avoir pu tirer de lui quatre paroles.

J'avais à peine achevé mon repas que je reçus ordre d'aller, avec tous mes Vouangouana et tous mes fusils, rejoindre le roi qui était à la chasse. Je le trouvai avec un nombreux état-major, femmes, officiers et pages, dans un jardin de bananiers, où il guettait assidûment le passage des oiseaux, tandis que ses musiciens s'épuisaient à le distraire. Il avait ajouté un turban à son costume anglais, et se plaignait que l'éclat du soleil lui fît mal aux yeux, — manière indirecte de me demander un chapeau de feutre à larges bords, pareil à celui dont j'étais coiffé.

Soudain, comme si cette idée venait de poindre dans son cerveau, mais obéissant en réalité aux perfides insinuations de Maoula : « Où donc, s'écria-t-il, a-t-on logé mon ami le Bana?... Je veux qu'on m'y conduise sur l'heure. »

A peine ces mots prononcés, Vouakoungou, femmes et le reste se précipitèrent d'un même élan, à travers tous les obstacles, dans la direction de ma hutte. Parmi les gens qui couraient ainsi pêle-mêle, si quelqu'un n'avançait pas assez vite, entravé par les moissons dont les champs étaient couverts, — que ce fût le kamraviona ou un simple page, peu importe, — il recevait dans les reins un bon coup de poing, capable au besoin de le renverser par terre; mais loin de s'en inquiéter, et regardant comme une faveur cette bourrade royale, ils accompagnaient de quelques *n'yanzigs* leur trot devenu plus rapide. En les traitant comme autant de chiens, on eut dit que Mtésa les élevait dans leur propre estime.

Arrivé chez moi, le prince ôta son turban, de même que j'ôtais mon chapeau, et prit place sur mon tabouret. C'est à peine si toutes mes instances purent décider le commandant en chef à s'installer sur une peau de vache, et les femmes, de prime abord, reçurent ordre de s'accroupir en dehors de la hutte. On leur permit cependant, à la longue, de venir contempler le Bana dans son antre, et lorsqu'elles eurent admiré tout à leur aise les nouveautés dont je régalais leurs yeux, — mon *wide-awake*[1] surtout et ma moustiquaire, — je leur offris deux sacs de verroteries, présent que l'étiquette rendait indispensable, et d'autant plus impérieusement exigé que personne, parmi mes hôtes, ne voulait boire dans ma coupe.

Le roi, se levant bientôt et vagabondant çà et là selon les inspirations de sa capricieuse curiosité, arriva près du grand arbre où l'adjudant femelle avait été tué. Un de ses petits vivait encore dans le nid maternel. Faute de plomb, il fallait le tirer à balles; mais le prince, soigneux de sa renommée, me pria de faire feu en même temps que lui. A la première décharge, mon coup frappa seulement la branche sur laquelle le nid était posé; à la seconde, la balle traversa le nid sans atteindre l'oiseau; j'empruntai alors au roi son *rifle* Whitworth, à la sous-garde duquel on avait fixé une petite baguette magique, destinée sans doute à rectifier la direction du coup. Cette fois je cassai une des pattes de l'adjudant, et l'envoyai à moitié hors du nid. Montrant alors au roi le petit talisman que j'avais remarqué : « Voici, lui dis-je par manière de pure plaisanterie, voici pourquoi la balle a si bien porté. »

Je croyais qu'il allait rire avec moi de sa propre absurdité, mais il prit la chose au grand sérieux, et se mit à commenter devant les gens de la cour, la puissance infaillible du talisman. Pendant qu'il discourait ainsi, je pris un autre fusil et j'abattis l'oiseau, cette fois pour tout de bon, au milieu des *woh! woh!* du roi, qui sautait en battant des mains, et répétait à chaque instant : *Bana, Bana, Msoungou, Msoungou!* tandis que les tambours battaient et que l'assistance lui faisait chorus. Comme il me demandait de tuer un autre nundo, sans pouvoir m'indiquer où nous le trouverions, je lui conseillai d'envoyer chercher

1. C'est le nom familier que les Anglais donnent aux chapeaux de feutre mou.

son télescope, dont il n'avait pas encore eu l'occasion de se servir. On juge de son étonnement : « Je comprends enfin, disait-il en riant à ses Vouakoungou, l'usage de cet instrument que je tenais enfermé au palais. Sur cet arbre, là-bas, je puis distinguer trois vautours. A sa droite est une hutte, et à l'intérieur du portail se tient une femme assise. Tout autour du palais paissent des chèvres ; je les vois aussi grandes, aussi distinctes que si j'étais auprès d'elles. »

De retour au palais, il fallut décharger les armes à feu, et comme il eût été dommage de gaspiller le plomb que nous possédions en si petite quantité, le roi, son mousquet à l'épaule, tua cinq vaches de suite, aux applaudissements de la foule idolâtre. J'étais à peine rentré chez moi que les pages y arrivèrent pour mendier d'abord de la poudre et du plomb, puis des capsules, puis du drap, et à défaut de toute autre chose, un paquet de verroteries. Sur cette terre de nègres, il faut se résigner à ces persécutions continuelles, dont j'avais cependant tâché de déshabituer mon hôte en lui donnant spontanément mainte et mainte bagatelle quand il ne me demandait rien, et en ajournant la satisfaction des désirs qu'il m'exprimait « jusqu'à l'arrivée des approvisionnements qui devaient me venir du Gani. »

30 *mars*. — Pour tenir ma promesse à la reine, et comptant sur le bénéfice de notre intimité renouvelée, je suis allé lui porter le remède que réclamaient ses maux d'estomac. Mon désappointement a été grand lorsqu'il m'a fallu attendre pendant des heures entières le moment de lui rendre mes hommages. J'ai fini, las de tous ces délais, par lui faire dire que j'allais m'en retourner, — et ceci dans des termes assez amers. Cette espèce de sommation l'a déterminée à comparaître sur le seuil de la porte où elle s'est tenue, riant toujours, jusqu'à ce qu'on eût amené les deux jeunes filles Vouahouma qu'elle m'avait promises. On les a fait asseoir à terre devant nous. L'une a douze ans, l'autre est un peu plus âgée. Cette dernière, dans la fleur de l'âge et de la beauté, ample de formes, très-noire de peau, pleurait à chaudes larmes ; la cadette, au contraire, fort agréable malgré son nez quelque peu épaté, ses lèvres par trop saillantes, saluait d'un rire joyeux le changement survenu dans ses destinées. J'eus alors à choisir entre elles, et je pris naturellement la plus gaie, que je promis à Bombay de lui donner aussitôt après

notre retour à la côte « où elle passerait facilement, disait-il, pour une *Hubshi* ou Abyssinienne. » La reine, cependant, quand elle eut vu à quoi je m'arrêtais, me donna par-dessus le marché la seconde de ses « filles, » — attendu, disait-elle, que la petite était trop jeune pour aller seule, et que, si on la séparait de sa compagne, elle s'enfuirait infailliblement. J'aurais certes préféré deux jeunes princes qui m'eussent été confiés pour les faire élever en Angleterre, mais, faute de mieux, j'emmenai, après un salut courtois, mes deux échantillons d'histoire naturelle. L'aînée pleurait toujours amèrement, la cadette n'avait pas cessé de rire.

Mon premier soin, lorsque nous rentrâmes chez moi, fut de me faire raconter leur histoire que, d'ailleurs, elles ne possédaient pas très-parfaitement. La plus âgée — à laquelle je donnai le nom de Méri (bananes), — venait de Nkolé, où Sounna, le feu roi, l'avait fait demander pour femme. Bien qu'elle fût encore, à l'époque de sa mort, une simple *kahala* (ce qui revient à dire que l'hymen n'avait pas été consommé), le vieux monarque s'était tellement attaché à cette enfant, qu'il lui avait légué un lot de vingt vaches, pour qu'elle pût à grand renfort de lait, suivre le régime de son pays et acquérir l'embonpoint qu'on y prise par-dessus tout. Après le décès de Sounna, le partage de ses femmes venant à se faire entre la reine mère et le nouveau souverain, Méri fut comprise dans le lot de la N'yamasoré. Sa compagne, à qui j'ai laissé le nom de Kahala, raconte qu'elle a été enlevée de L'Ounyoro par les Vouaganda et conduite par eux à la reine; elle ignore, du reste, ce que sont devenus ses père et mère.

A l'heure du dîner, les patates douces et le quartier de chèvre qui constituent mon repas quotidien furent placés, comme à l'ordinaire, sur la caisse qui me sert de table. J'invitai mes nouvelles hôtesses à partager ce repas frugal, et nous devînmes en peu de temps fort bons amis, quand je leur eus donné l'assurance « qu'elles finiraient par trouver à Zanzibar une résidence commode et de beaux jardins. » Ni l'une ni l'autre, cependant, ne voulait sous aucun prétexte toucher à des aliments préparés avec du beurre. Je fis alors apporter un plat de chèvre aux bananes. Kahala n'aurait pas mieux demandé que d'y goûter; Méri, au contraire, s'interdisait cette espèce de viande, et ne permit pas à sa compagne de se montrer moins rigoriste. Ce n'était là que

le début d'une série de difficultés domestiques analogues à celle-ci, et lorsque je m'enquis des meilleurs moyens à prendre pour me tirer honorablement de cette tutelle ardue, je n'obtins que des indications peu rassurantes. L'orgueil et l'obstination des femmes Vouahouma, passés ici en proverbe, les rend, me disait-on, « plus indomptables qu'une *phunda* » (savoir, une mule). D'un autre côté, quand elles sont une fois apprivoisées, elles deviennent les meilleures du monde.

31 *mars.* — Forcé de me rendre au palais pour le compte de mes gens, que la disette tourmente de plus en plus, j'ai trouvé le roi s'apprêtant à partir pour la chasse. Il a débuté par abattre quatre vaches à cinquante pas, ce qui lui a valu des applaudissements unanimes. J'ai même vu pour la première fois, durant cet accès d'enthousiasme, des « anciens » se hasarder à venir serrer la main de leur maître. Ce dernier, enhardi peu à peu, s'est essayé contre quelques hérons perchés sur un arbre, et après cinq à six tentatives, a fini par loger une balle dans l'œil de l'un d'eux. C'est à peine s'il osait croire à ce chef-d'œuvre d'adresse. Il sautait, il courait çà et là, poussant des *woh! woh!* formidables. L'assistance, hommes et femmes, s'épuisait en clameurs assourdissantes. A chaque instant Sa Majesté venait me donner d'affectueuses poignées de main, puis passant de groupe en groupe, prodigue d'exclamations et de gestes familiers, à moitié fou de joie : *Woh! woh!* allait-il répétant de côtés et d'autres... *Woh! woh!* cela se peut-il?... Dois-je me fier à mes yeux?... *Woh! woh!* quelle surprenante aventure! »

Exalté par sa prouesse, Mtésa se croit maintenant un Nemrod accompli : « Ne pensez-vous pas, Bana, me disait-il tout à l'heure, — après avoir expédié à sa mère l'oiseau qu'il venait d'abattre, — ne pensez-vous pas qu'un éléphant serait bien malade en face de deux chasseurs comme nous?... Soyez tranquille : à présent que je sais tirer... et je tire à merveille, n'est-il pas vrai?... je n'ajournerai plus ces chasses à l'hippopotame que vous vouliez entreprendre avec moi.... Le lac nous verra bientôt tous les deux à l'œuvre, et les hippopotames, ce jour-là, n'auront qu'à se bien tenir. » Ce soir, pour célébrer tant d'exploits, le palais était en fête. Grand concert, promotions de Vouakoungou, affluence d'offrandes diverses qu'on apportait de toutes parts. Bref, les torches étaient allumées depuis quelque temps déjà, quand

on nous a congédiés, moi et mes hommes, ces derniers pliant sous le faix des bananes qu'on leur avait distribuées à profusion.

1er *avril.* — Aujourd'hui, je n'ai pas bougé de chez moi, parce que le roi et la reine sont absorbés dans une espèce de cérémonie religieuse, qui consiste à examiner, à classer leurs collections de cornes magiques, — désignées par les érudits en ces matières sous le nom de *massembé* ou fétiches, — afin de s'assurer que rien ne cloche dans le régime ecclésiastique de l'Ouganda. Cette solennité se trouve d'ailleurs parfaitement à sa place, le jour qui suit le renouvellement de la lune; et de par une coutume ancienne, celle-ci étant la troisième du calendrier, tous les gens de la cour, y compris le roi, ont dû se raser la tête. Le monarque, d'ailleurs, conserve sa crête de coq, ses pages leurs doubles cocardes, et les autres dignitaires, les toupets diversement placés qui indiquent le rang officiel de chacun. Mes hommes ont passé tout leur temps à fabriquer des habits pour le roi, mais ceux qu'on nous avait envoyés comme apprentis tailleurs, au lieu de prêter attention à la besogne, nous harcèlent d'incessantes demandes. « C'est pour avoir quelque chose à offrir au roi, » nous disent ces postulants effrontés.

2 *avril.* — La reine s'est mis en tête de chasser, elle aussi, et m'a fait prier de lui amener tous mes hommes pour tuer une grue à crête qui hante, paraît-il, son palais. Une fois là, et après avoir attendu pendant une bonne portion de l'après-midi, nous avons appris que les Vouakoungou de la reine s'opposaient à la partie projetée. Au lieu de m'en parler, Sa Majesté m'a fait mille questions au sujet de ses deux « filles. » — S'étaient elles enfuies, se plaisaient-elles dans leur nouveau séjour? etc. — J'ai saisi l'occasion de lui dire qu'au lieu de les mettre aux fers, comme elle me l'avait conseillé, je n'avais employé, pour les retenir auprès de moi, d'autres liens que ceux d'une tendre affection. Fascinée par tant d'éloquence, elle a manifesté l'intention de m'offrir une troisième compagne qui, par son âge, tiendra le milieu entre les deux autres. Je me figure qu'elle croit, par cette riante perspective, m'attirer chez elle plus fréquemment que je ne vais chez son fils. Mais, malgré les remercîments qui lui sont dus et que je lui prodigue, elle ne me reverra pas de quelque temps. — J'ai trop peur de ses largesses.

4 *avril.* — Convoqué pour midi au palais, moi et mes armes.

Le roi, qui tenait un lever solennel, le premier depuis la nouvelle lune, a planté là ses courtisans rasés de frais, pour me promener d'abord autour du n'yanza (étang) où il se baigne avec ses femmes, puis dans une jungle où les buffles sauvages se réfugient fréquemment parmi les roseaux papyrus, une espèce de torrent au lit fangeux. Nous n'en rencontrâmes cependant aucun, et revînmes goûter au palais, où on nous servit par ordre différentes sortes de fruits : entre autres le *matungourou*, capsule cramoisie pleine de graines acides qui, jusqu'à présent, a été reconnue seulement au bord des rivières et des eaux dormantes de l'Ouganda ; puis le *kasori*, une variété de réglisse. La conversation allait et venait ; le roi me demanda ma boussole, que je lui refusai de nouveau. Je voulus, mais en vain, lui démontrer le néant de sa croyance aux charmes et lui prouver que leur usage était une offense à Dieu. Pour mettre un terme à la discussion, il passa dans une autre enceinte du palais, où se trouvait la hutte qui lui sert de garde-robe. Un certain nombre de femmes adultes, absolument nues, y pénétrèrent sur ses pas pour remplir les fonctions ordinairement dévolues aux valets de chambre. En attendant qu'il fût prêt à tenir un second lever, nous restâmes assis en deux groupes à droite et à gauche de l'entrée, les « reines » d'un côté, moi et Bombay de l'autre. De là, nous nous rendîmes à la grande hutte du trône où, devant la cour assemblée à nouveau, commença l'expédition des affaires publiques. Comparut entre autres un officier nommé Mbogo (le Buffle) qui, lancé sans beaucoup de chances à la recherche de Petherick, nous raconta son voyage « réglé, nous dit-il, sur la marche du soleil levant. » Arrivé à la limite des contrées où l'homme se nourrit de bananes, il avait rencontré des peuples qui font de la viande leur aliment exclusif, ne connaissent pas l'usage du mbougou, et s'habillent de peaux ou d'étoffes, remplaçant d'ailleurs la lance par le *simé* ou poignard à double tranchant. Il donnait à cette nation le nom de Vouasewé, à leur chef celui de Kisawa ; mais l'assistance déclara unanimement que ce devaient être les Masawa ou Masai.

On vit ensuite défiler environ quatre-vingts hommes dont le visage était noirci, et qui portaient sur la tête des bandelettes d'écorce de bananiers, à la main de longues baguettes en guise de lances, toute espèce d'armes étant prohibées à la cour, ainsi

que j'ai eu l'occasion de le dire. L'officier placé à leur tête, exécutant lui-même les ordres qu'il leur donnait, leur enjoignit de sauter et de louer le monarque. Celui-ci, s'adressant à moi d'un air de triomphe : « Vous voyez, me dit-il, que j'avais mis bien des soldats en campagne.... Voilà une partie de mon armée qui revient, et le reste ne saurait manquer d'arriver au plus tôt.... Une fois mes forces réunies, je les enverrai combattre dans l'Ousoga. »

Après quelques offrandes propitiatoires dont il serait superflu de parler ici, j'assistai au jugement d'une affaire criminelle. Les prévenus, amenés par une nombreuse escorte, étaient d'abord un vieillard qui autrefois, dans son beau temps, avait eu les deux oreilles coupées en punition de son excessive galanterie; puis une jeune femme qui, après quatre jours de recherches, venait d'être découverte chez cet adorateur suranné du sexe le plus aimable et le plus trompeur. Le soin de prononcer sur leur sort était dévolu au jeune monarque. Celui-ci n'écouta guère que la plainte du mari, lequel raconta simplement la fuite de sa femme, les recherches auxquelles il s'était livré, sa surprise enfin en la retrouvant chez un homme dont elle aurait pu être la petite fille. Selon toutes probabilités, cette malheureuse avait quitté la maison du plaignant pour se soustraire aux mauvais traitements dont il la rendait victime, et sans doute aussi elle s'était bien gardée, en se réfugiant chez leur vieux voisin, de demander à ce dernier une autorisation formelle d'agir ainsi. Au reste, on ne peut savoir ce qu'ils auraient dit pour leur défense, car le roi ne leur laissa pas articuler une seule parole et, « pour empêcher, disait-il, le retour d'une si énorme inconvenance, » il les condamna tous les deux à mort. De plus, voulant ajouter à la sévérité de l'exemple, il prescrivit de les faire périr petit à petit, en prolongeant le supplice autant que possible, au moyen d'une opération qui consistait à couper chaque jour un de leurs membres, dont les vautours se nourriraient sous leurs yeux. Épouvantés de tant de rigueur, et réduits ainsi aux extrémités les plus désespérées, les deux misérables se débattaient pour se faire entendre; mais on les entraîna au milieu de clameurs féroces qui s'unissaient, pour étouffer leurs voix, au bruit des tambours et des *milélé*.

Deux secondes après, le roi ne pensait déjà plus à la

tragédie dans laquelle il venait de jouer un rôle si important.

« Voyons, Bana, me dit-il, passez-moi votre fusil ! »

Cette arme, fort heureusement, n'était chargée qu'à poudre, en vue du signal qui devait m'ouvrir les portes du palais. Mtésa effectivement se hâta de la garnir de capsules, et un des canons étant accidentellement parti, le contenu s'alla loger dans un toit de chaume, que la bourre faillit incendier. La physionomie effarée des Vouakoungou, dans ce moment de crise, suscita un nouveau caprice dans le cerveau léger de leur jeune maître : il épaula le fusil et lâcha le second coup au nez des courtisans accroupis devant lui ; puis il partit d'un éclat de rire en songeant à la peur qu'il venait de leur faire. Suivit un exercice à la carabine, dont plusieurs vaches furent victimes, et durant lequel le roi prit à l'égard de ses grands officiers le rôle d'un professeur émérite. Lorsqu'une fois restés seuls, je lui représentai la position critique de mes gens, en lui demandant la permission de leur procurer chaque jour, par voie d'achat, les vivres indispensables ; il se borna pour toute réponse à me dire « qu'il suffirait de lui faire connaître nos besoins, et que nous serions toujours pourvus en abondance. » En d'autres termes, voici ce que signifiait cette vague promesse : — « Ne me tourmentez pas davantage et donnez-moi directement ce que vous avez de valeurs disponibles. L'Ouganda tout entier est à votre merci. Prenez dans mes vastes jardins ce qui pourra vous convenir. »

5 *avril*. — Le roi étant allé chez sa mère, il s'ensuit que tous deux sont invisibles. En flânant du côté du n'yanza, je traverse ces bosquets de bananiers parmi lesquels habitent les femmes du souverain, et où le téméraire Sangoro, surpris en deux occasions différentes, a mérité la peine des ceps. Ces magnifiques plantations sont soignées par un essaim de belles jardinières, qui toutes s'enfuirent à mon aspect, si ce n'est une seule, paralysée par l'étonnement, et qui, se précipitant à terre, s'enveloppant de son mbougou, m'envoyant maintes ruades, ne cessa d'appeler au secours que lorsque je l'eus remise sur pieds, — avec assez peu de ménagements, je dois le dire, — en lui reprochant son absurde conduite. Ce petit incident parut enhardir les autres fées, qui, l'une après l'autre, avec plus ou moins d'hésitation, revinrent se grouper autour de moi et finirent par s'asseoir en

cercle pour admirer plus à l'aise le merveilleux « homme blanc. » Leurs *woh! woh!* ne tarissaient point.—« J'avais donc une femme, des enfants pareils à moi?.... Que n'aurait pas donné Sounna pour l'honneur de recevoir un tel hôte!.... mais cette faveur céleste avait été réservée à Mtésa, et qu'en fallait-il conclure, si ce n'est que les Esprits accordaient au jeune prince une protection toute spéciale?.... » Quand je fis mine de m'éloigner, elles me retinrent à l'envi. Tantôt c'était mon chapeau qu'il fallait ôter pour soumettre mes cheveux à leur examen, tantôt mes poches dont le contenu piquait ardemment leur curiosité. Ma montre, que je fis sonner à l'oreille de l'une d'elles — et dont le tic-tac régulier passait évidemment à leurs yeux pour une fonction vitale, — devint ensuite l'objet d'une étude assidue. Chacune la voulait voir à son tour; chacune venait se faire montrer le mouvement de ses rouages intérieurs. « Oh! finit par s'écrier l'une d'elles, il y a vraiment là de quoi faire peur.... Cachez-vous le visage!.... C'est le *Loubari*[1]!... Enfermez-le maintenant, Bana; dépêchez-vous de l'enfermer!... Nous n'avons pas besoin d'en voir davantage.... Revenez seulement un autre jour, et apportez-nous des verroteries. »

6 *avril*. — Bombay, envoyé au palais pour y solliciter des vivres, y a trouvé, malgré la pluie qui tombe à torrents, un lever établi dans toutes les règles. Mtésa distribuait à ses officiers, suivant l'importance de leurs services, des grades, des plantations et des femmes. L'un d'eux, mécontent de son lot, s'est permis de réclamer, et le roi, choqué de son ingratitude, a ordonné de le couper par quartiers, séance tenante. Faute de leurs engins ordinaires, prohibés dans l'enceinte du palais, les bourreaux se sont servis de grandes herbes tranchantes, après avoir préalablement étourdi leur victime par un coup de massue appliquée derrière la tête. La question des vivres n'a pu être abordée, bien que le roi, pressentant la visite de Bombay, m'eût envoyé d'avance une charge de tabac, une de beurre, une de café. Je m'ennuie d'ailleurs un peu moins dans l'Ouganda, depuis que toutes les femmes du camp viennent chaque jour rendre visite à mes deux jouvencelles. Mon tabac qu'elles fument, mon café qu'elles

1. Dans la langue de l'Ouganda, il n'est pas de mot qui traduise plus exactement l'idée du Dieu supérieur, d'un « Maître des Esprits. »

chiquent, mon pombé qu'elles boivent, me sont payés en récits plus ou moins véridiques, touchant les mœurs et coutumes de leur pays natal. La sœur de Rosaro est aussi venue me proposer de l'épouser, révoltée qu'elle est des procédés de Maoula. Ce brutal a tué une de ses femmes parce qu'elle ne lui plaisait plus, et déjà auparavant lui avait coupé une oreille pour la punir d'avoir cherché à s'échapper. Quand on lui reproche de pareils excès, il se justifie invariablement en invoquant « les usages de la cour. »

Dans la soirée, je me suis promené en compagnie de Kahala vêtue d'une écharpe rouge, pour lui montrer, à elle et à Lugoï, les jardins où j'ai fait hier de si agréables connaissances. Chacun paraissait surpris de nous voir. Le *mgemma*[1] nous a invités à nous arrêter chez lui, et, tout en nous prodiguant la liqueur favorite de l'Ouganda, s'est épuisé en compliments hyperboliques sur la mise élégante et les attraits de ma jeune compagne. Autant en a fait Lukkanika, un autre des Vouakoungou, chez lequel, un peu plus loin, nous avons reçu la même hospitalité. Les Vouaganda sont décidément passés maîtres dans le grand art de la flatterie, et les Français eux-mêmes, sur ce point, n'auraient rien à leur montrer.

7 *avril.* — Il pleuvait abondamment, ce matin, lorsque le roi m'a fait prévenir qu'il partait pour la chasse aux buffles; il espérait bien que j'irais l'y rejoindre. A un *mile* au delà du palais. nous le rencontrâmes dans un jardin de bananiers, vêtu exactement comme moi, le chapeau de feutre y compris, et déployant toutes les grâces d'un véritable *snob*. Il me fit remettre un pot de pombé que j'expédiai immédiatement aux femmes de mon intérieur, et nous partîmes dans l'ordre accoutumé pour le terrain de chasse, situé à deux *miles* de là. J'avais conservé mon poste d'honneur, derrière le roi et en tête des femmes distribuées par ordre de beauté, les plus présentables marchant en avant et le menu frétin à l'arrière-garde avec les lances, le bouclier du roi et les pots de pombé sans lesquels il ne bouge guère. Il était aisé de prévoir que, par un temps pareil, notre expédition n'aurait aucuns résultats, et, en conséquence, pour tromper l'ennui de la route, je me mis en coquetterie réglée avec les femmes de

1. On a pu voir, dans le chapitre IX, que ce titre désigne l'officier préposé à la garde des tombeaux.



Mtésa, ce qui ne laissa pas de surprendre et le monarque lui-même et chacun des assistants. Nous traversions un pays marécageux et coupé de nombreux cours d'eau sur lesquels on avait jeté autrefois des ponts, assez mal entretenus, cela va sans dire. Le premier que nous trouvâmes sur notre chemin n'offrait plus que quelques vestiges de pilotis, tout au plus bons à nous faire trébucher, et que chaque homme en passant enfonçait du talon dans la vase pour faciliter le chemin à ceux qui le suivaient. Le roi me rendit ce service, et j'en fis autant pour celles de ses femmes qui venaient derrière moi. Surprises de cette galanterie à laquelle rien ne les préparait, elles ne purent s'empêcher de rire, ce qui attira l'attention du roi et mit tout le monde en alerte, attendu que jusqu'alors pas un homme vivant n'avait osé communiquer avec les femmes de Sa Majesté.

Un peu plus loin, au bord d'un ruisseau assez profond, je propose par signes à ces dames de le leur faire traverser sur mes épaules. La première en tête hésite d'abord, puis, s'enhardissant peu à peu, finit par accepter. Loubouga, la belle des belles, qui vient immédiatement après celle-ci, et qui grille, ce me semble, de faire plus ample connaissance avec « l'homme blanc, » donne à sa physionomie une expression suppliante, et me tend les deux mains avec un laisser aller si parfaitement irrésistible que, malgré mon désir de ne pas attirer l'attention par une halte trop prolongée, je ne puis m'empêcher de faire droit à cette requête silencieuse. Tout ceci n'échappa point à Mtésa; mais au lieu de m'adresser des reproches, il prit la chose en plaisanterie et, courant au kamraviona, — qu'il avertit par un coudoiement significatif, — il lui raconta tout bas ce qui venait d'arriver, comme s'il se fut agi de quelque secret. « *Woh! woh!* s'écriait son confident au comble de la surprise, à quoi faudra-t-il s'attendre maintenant? »

Nous étions arrivés sur le terrain de chasse; mais, sauf quelques vieilles empreintes de buffles et une espèce de fosse préparée pour les prendre au trébuchet, nous ne pûmes rien apercevoir. Le roi néanmoins était déjà las et, voyant que je cherchais un tronc d'arbre pour m'asseoir, il fit agenouiller à quatre pattes un de ses pages, pour me montrer, sans doute, comment il fallait s'y prendre : sans cela il se fût installé, selon son usage, sur une pièce de mbougou étalée à terre. Nous nous en revînmes, tantôt

prenant une direction, tantôt l'autre, dans un désordre que le roi semblait augmenter à plaisir, en vertu de ces instincts puérils qui l'ont rendu maître-expert en toutes sortes de gamineries. Il aime à nous faire quitter la route tracée, — à précipiter les Vouakoungou dans des fourrés et hautes herbes dont les brins affilés leur tailladent les jambes, — à les rappeler ensuite en leur indiquant le point éloigné par lequel il veut sortir de la jungle et vers lequel ils doivent lui frayer un passage à travers tous les obstacles ; — bref, mille caprices contradictoires qui n'ont d'autre but que de les mettre sur les dents, eux et les pauvres femmes du cortége royal ; celles-ci, près de succomber à la fatigue et ne gardant leurs rangs que pour ne pas s'exposer à une mort presque certaine.

Ces facéties monarchiques se répétèrent toute la journée, car le soleil allait se coucher lorsque nous rentrâmes au palais ; les femmes et les Vouakoungou disparurent alors, et le reste de la compagnie, — c'est-à-dire le roi, le commandant en chef, les pages et mon humble personne, — prit place devant un festin composé de patates douces et de bananes cuites, plus le pombé de rigueur et les fruits de la saison, festin où le double rôle de l'eau et des serviettes fut rempli par ces disques d'écorce humide que j'ai déjà eu l'occasion de signaler. Les fusils ensuite devant être déchargés, et pour ne pas perdre les balles qu'ils renfermaient, le roi fit amener quatre vaches qu'il tua de sa main. L'une d'elles fut gracieusement octroyée à mon escorte.

8 *avril*. — Sa besogne d'hier a fatigué Mtésa qui ne veut recevoir personne. Je profite du loisir qui m'est ainsi laissé pour porter au mgemma un paquet de verroteries et le récompenser ainsi de l'hospitalité que je lui ai due naguère. Lugoï et Kahala m'accompagnent. Nous sommes reçus à bras ouverts par les hommes et les femmes de son entourage, qui se montrent particulièrement sensibles à l'honneur de notre visite. Une des nombreuses sœurs de la N'yamasoré, à qui nous sommes présentés en grande cérémonie, se déclare très-satisfaite de moi et de mes « enfants. » Le mgemma se confond en remercîments et, trop pauvre, à ce qu'il prétend, pour nous faire un accueil digne de notre mérite, il veut à toute force nous remettre quelques volailles que nous emporterons avec nous. Après maints refus et maints débats, il demeure convenu qu'il me les apportera lui-

même en compagnie de sa femme. — C'est tout au plus si je puis compter sur cette promesse[1]. — A notre départ, tous les serviteurs de notre hôte nous escortent par son ordre jusque par delà les limites de son domaine.

Le soir, les musiciens du roi venant à passer près du camp, je leur ai commandé de me jouer le *Milélé* pour que mes gens pussent se livrer au plaisir de la danse. Puis je les ai renvoyés fort heureux, moyennant quelques poignées de rassades.

9 *avril.* — Visite à Congow, que je ne trouve pas chez lui. Comme d'habitude, il fait la cour au monarque. Celui-ci envoie chercher un grand fusil pour tuer quelques oiseaux.

Ayant eu occasion d'expliquer à Mtésa comment se distillent nos spiritueux, il m'envoie un certain nombre de vases de terre et plusieurs *bougou* de pombé que je dois réduire à l'état alcoolique. Ces vases n'étant pas ce qu'il me faut, je cours au palais pour en obtenir d'autres. C'est en vain que j'y passe toute la journée. Le roi fait ses dévotions, c'est-à-dire se livre aux opérations magiques de l'*ouganga*, et personne n'oserait pénétrer dans son cabinet. Cependant le pombé s'aigrit et ne pourra plus servir. Ainsi se passent les choses, dans le pays où nous sommes.

11 *avril.* — Le roi étant à la chasse et me laissant le libre emploi de ma journée, j'ai engagé Gourikou, la gentille femme d'Oulédi, à venir prendre sa part d'un carré de mouton. Elle doit en même temps modérer par de sages conseils l'orgueil souvent incommode que manifeste « ma fille » Méri. J'entrevois que nous y parviendrons, mais sa paresse me semble irrémédiable. Elle ne veut ni marcher, ni causer, ni faire quoi que ce soit, mais bien rester oisive, étendue la plupart du temps, et fumant sa pipe.

12 *avril.* — La matinée s'est passée à distiller du pombé pour le compte du roi. Je suis allé le lui porter dans l'après-midi, et malgré les coups de fusil par lesquels j'avais annoncé mon arrivée, il ne s'était pas encore montré lorsque des cris effrayants se sont fait entendre. Presque aussitôt nous avons vu traîner vers le lieu de l'exécution une fort belle femme, une des sœurs du roi, reconnaissable à sa crête de cheveux. La malheureuse invoquait tour à tour, au milieu de ses clameurs plain-

1. Effectivement elle n'a jamais été tenue.

tives, tantôt Mtésa lui-même, tantôt le kamraviona, tantôt le mzoungou (l'homme blanc), leur demandant la vie avec instance. Plût à Dieu que j'eusse pu la sauver ! Mais je ne savais pas quel crime on lui reprochait (en supposant qu'il y eût crime), et, par conséquent, il fallut me taire pendant que le kamraviona et les autres Vouakoungou présents regardaient cette scène avec tous les dehors de l'indifférence la plus complète, sans oser se permettre la moindre observation. Irungou se trouvait en ce moment avec nous et se prit de querelle avec Maoula, lorsque ce dernier parut avec mes gens, lui contestant l'honneur de nous avoir conduits au roi et lui reprochant d'avoir usurpé la plus grande partie des récompenses qui, pour ce service particulier, leur était dues à tous deux : « Mais, disait-il, je prendrai ma revanche et, moyennant une offrande convenable, j'obtiendrai qu'on écoute mes plaintes. — Soit, répliqua Maoula, volontiers railleur ; mais je donnerai plus de fils de fer que vous, et nous verrons qui sera le mieux écouté des deux. » La querelle de ces deux grands enfants continua ainsi jusqu'au coucher du soleil, où je les laissai aux prises pour rentrer chez moi et dîner tout à mon aise. Mais j'avais compté sans mon hôte, car Mtésa me fit rappeler aussitôt, et je crus qu'il était politique de me montrer complaisant. Il m'attendait avec impatience, et, après s'être excusé de n'avoir pas répondu au signal, goûta la liqueur que j'étais parvenu à distiller. Elle avait à peu près le goût du *toddy* et sa force étonna le monarque, qui me demanda de lui en fabriquer d'autre, m'offrant d'ailleurs, pour cette opération, toutes les facilités dont il pouvait disposer, entre autres le canon d'un vieux fusil à pierre, une provision de bois, et du pombé à discrétion.

13 *avril*. — N'ayant rien à faire aujourd'hui, je suis allé me promener comme à l'ordinaire dans le parc du sérail, où je me suis vu accoster par une très-gentille petite personne, — Kariana, femme de Doumba — qui, fort proprement attifée, revenait de quelque visite. Elle s'était mise tout d'abord à me suivre, puis s'arrêta retenue par la timidité, puis fit encore quelques pas en avant et demeura immobile quand je m'approchai d'elle, comme fascinée par mon étrange aspect. Un peu remise à la longue, elle déploya dans ses *woh! woh!* toute la coquetterie dont une Mganda est susceptible, et une *flirtation* régulière s'établit entre nous. Elle voulut exa-

miner mes cheveux, ma montre, retourner mes poches, et ces « familiarités grandes » ne semblaient pas lui suffire encore. Malgré mes signes d'adieu, elle persistait à me suivre. Je lui offris mon bras, lui enseignant comment il fallait le prendre pour se conformer aux usages européens, et nous continuâmes la promenade, à la surprise d'un chacun, — comme si nous eussions été à Hyde-Park et non pas au cœur de l'Afrique centrale, — toujours échangeant des œillades et des sourires. Je m'étonnais qu'on ne vînt pas modérer la légèreté de ses allures, mais personne ne s'en avisa, jusqu'au moment où nous arrivâmes en vue de ma hutte. La jeune femme reçut alors, avec force réprimandes, l'ordre de s'en retourner chez elle; mais, avant d'obéir, elle trouva le temps de me demander une visite, en me faisant comprendre qu'elle aimerait à me verser quelques tasses de pombé.

14 *avril.* — Les nouvelles qu'on m'apporte sur le compte de Grant n'étant pas d'accord entre elles, le roi m'a fourni très-obligeamment le moyen de lui faire passer une lettre. Mes fonctions de distillateur m'ont pris toute la journée, et le soir je suis allé voir mistress Doumba, suivi de Méri, Kahala, Lugoï et d'une troupe de femmes Vouanyamouézi. Ma nouvelle connaissance s'est montrée fort accueillante; mais son mari était à la cour et, vu son absence, le pombé n'était pas disponible. En revanche, et par manière de dîner, plusieurs paniers de bananes et de patates ont été offerts à mon escorte féminine; après quoi, mistress Doumba nous a reconduits à moitié chemin, non moins coquette et non moins gracieuse que la veille.

15 *avril.* — Je suis allé porter au roi tout l'alcool que j'ai pu obtenir, et en outre, les résidus sucrés de cette distillation rudimentaire. Il tenait un lever et percevait les tributs d'usage, consistant en jeunes filles, vaches, chèvres, etc. L'une des chèvres offertes a été pour moi le sujet d'une révélation que je note ici comme un des traits les plus surprenants de l'étrange pays où je réside. Cet animal servait d'expiation pour une tentative de régicide, qui a eu lieu dans la journée d'hier. Profitant de ce que le roi se trouvait seul, — ce qui n'arrive presque jamais, — un tout jeune homme, un enfant, est venu le menacer de mort « pour le punir, disait-il, d'avoir fait périr injustement bon nombre de ses sujets. » Mtésa lui-même m'a expliqué, par

une pantomine énergique, comment les choses se sont passées. Au moment de l'attaque, il avait en main le pistolet-revolver que je lui ai donné; il le porta vivement à la tête du jeune homme et, bien que l'arme ne fût pas chargée, celui-ci, saisi de terreur, prit aussitôt la fuite. Il va sans dire qu'à la fin de ce récit, regardé comme une marque de haute condescendance, tous les courtisans en ont remercié le monarque par de vigoureux *n'yanzig*. Mais comment se fait-il que, sous un régime où la moindre violation d'étiquette entraîne la peine de mort, un crime si grave ait été suivi d'un châtiment si doux?... Voilà ce qui me confond et ce que je n'ai pu éclaircir. Le coupable, jeune cadet de seize à dix-sept ans, doué d'un extérieur agréable, en a été quitte pour offrir sa chèvre, avec les frottements d'usage et des *n'yanzig* par deux fois réitérés.

Après cet incident curieux, le rapport de quelques officiers nous a fait connaître (non sans provoquer une émotion générale) que deux « hommes blancs » avaient été vus chez Kamrasi[1], l'un barbu comme moi, l'autre à visage complétement lisse. Ces nouvelles me trouvaient tout disposé à les accueillir. Il me semblait reconnaître le signalement de Petherick et d'un compagnon avec lequel je savais qu'il devait faire son expédition. Je voulais me hâter de leur écrire; mais le roi, tempérant un peu mon ardeur, me déclara qu'il ne trouvait pas ces informations suffisamment garanties; il fallait attendre, selon lui, le retour de certains Vouakoungou qu'il avait envoyés en mission dans l'Ounyoro.

16 *avril*. — Les environs du palais, aujourd'hui, sont tout à fait sens dessus dessous. On ne voit de côtés et d'autres que fugitifs et fugitives, poursuivis par les Vouakoungou et cherchant à se dérober à la mort. Il s'agit tout simplement d'une « saisie exécutoire » pratiquée, en vertu d'un décret royal, contre certains grands vassaux, coupables de rébellion. Mtésa, parfaitement tranquille au fond de son palais et entouré de ses musiciens, s'amuse par moments à jouer de la flûte. Ensuite il m'a pris à part et m'a demandé de « l'instruire, » ainsi que je le lui avais maintes fois promis. Je l'ai prié, à mon tour, de me faire connaître par ses questions les points sur lesquels sa curiosité se trouvait le

1. On se rappelle sans doute que c'est le nom du souverain de l'Ounyoro.

plus en éveil. Au fond, j'espérais qu'il me fournirait l'occasion d'entrer dans quelques détails sur l'existence des peuples étrangers; mais rien n'était plus loin de sa pensée : comme l'immense majorité de ses compatriotes, il ne se préoccupe nullement de ce qui se passe au dehors de l'Ouganda.

Tout l'entretien roula sur les maladies, leurs causes, leurs effets et leurs remèdes; — le choléra, par exemple, qui vient à certaines époques dévaster la contrée, et disparaît ensuite sans qu'on sache comment. Où sont les causes de ce fléau? Comment pourrait-on le prévenir? On a mal de tête, que faut-il prendre pour cela? Même question pour le mal de jambes, le mal d'estomac, la gale, etc. De proche en proche, passant ainsi en revue toutes les maladies qu'il connaissait, il en vint à certaines défaillances physiques dont il semble se préoccuper au plus haut point, mais pour lesquelles je n'ai malheureusement aucune médecine à lui offrir.

17 *avril*. — En vertu d'un rendez-vous formel, j'assiste à une grande réunion, où les Vouakoungou que l'on prit hier, et qui étaient condamnés à mort, ont reçu leur grâce moyennant de fortes amendes, payées en bétail et en jeunes filles, celles-ci choisies parmi leurs enfants. Un grand nombre de talismans, dont quelques-uns sont des baguettes entourées de cuir et recouvertes d'une peau de serpent, ont été offerts et acceptés avec reconnaissance. Kaggao, qui tient ici le second rang parmi les hauts dignitaires, a obtenu pour moi l'autorisation d'aller le visiter comme médecin. J'ai réitéré mes instances auprès du roi pour qu'un détachement de ses hommes et des miens allât chez Kamrasi réclamer la venue de Petherick. Il objectait tout d'abord que « c'était envoyer nos messagers à une mort certaine; » mais il a fini par céder, et Budja, son ambassadeur dans l'Ounyoro, a été spécialement désigné pour cette mission. La séance levée, il s'est retiré avec quelques-uns de ses Vouakoungou les plus intimes, et leur conversation a roulé comme d'habitude sur ce qui paraît être, pour le roi et ses courtisans, une source inépuisable de propos excitants et d'agréables souvenirs.

18 *avril*. — J'ai porté ma pharmacie chez Kaggao. Se plaignant d'une infirmité locale qu'il attribue à la sorcellerie, mais à laquelle on doit évidemment assigner une toute autre cause, il réclamait quelque remède pareil à celui dont j'ai gratifié

Mkounda, et que ce dernier croit devoir porter aux nues[1]. Mon nouveau malade me trouvait, par malheur, dépourvu des drogues spéciales pour le tirer d'affaire, et je me bornai à le mettre en garde, par des explications détaillées, contre les dangers qu'il pourrait courir si l'infection dont il était atteint se communiquait de proche en proche aux diverses catégories de sa nombreuse domesticité. Ceci ne lui procura qu'une demi-satisfaction. Il me suppliait de le guérir, m'offrant à mon choix des vaches ou de l'ivoire. Je pouvais m'assurer, ajoutait-il, que j'avais affaire à un très-grand personnage, et qu'il était messéant de le condamner à une abstinence dont il n'avait pas l'habitude. Repoussant ses munificences, je lui donnai pour le rafraîchir une dose de calomel ou de jalap, qu'il avala comme une gorgée de pombé, en proclamant « magnifique » ce remède si simple en lui-même. « Magnifique » était son expression favorite. J'étais « magnifique, » ma pharmacie était « magnifique; » et ce mot qu'il prononçait en levant les mains au ciel défrayait toute son éloquence. Il me mena voir ses femmes qu'il avait fait mettre, à ma requête, sur le pied de guerre, et qui toutes avaient un poignard à leur ceinture de rassade. Elles étaient au nombre de cinquante à soixante, en général très-réservées, très-dignes, mais ne possédant guère d'autre charme. Kaggao m'apprit ensuite que le roi, causant avec les Vouakoungou, leur avait manifesté « l'intention de me garder encore quatre mois, pour voir si Petherick viendrait me rejoindre; au bout de ce temps, s'il n'en était pas ainsi, un domaine serait mis à ma disposition, bien pourvu d'hommes, de femmes et de bétail, en vertu d'une concession perpétuelle, de sorte que, si je venais à quitter l'Ouganda, j'y laisserais derrière moi de quoi m'y rappeler un jour. » Kaggao m'a fait présent de deux vaches et de dix paniers de patates.

19 *avril*. — Je lui ai envoyé, par voie de réciprocité, deux paquets de fil d'archal et douze *foundo* de perles assorties. On me raconte que le roi est allé se montrer à sa mère dans le costume porté par le « Bana. » Le soir, un frère de la N'yamasoré, nommé Katunzi, récemment revenu du pillage de l'Ounyoro,

1. C'était tout simplement, je l'ai dit, une infusion de café, mêlée de lait, à prendre chaque matin.

entra chez moi pendant mon dîner. Ne sachant à qui j'avais affaire, et surpris d'une importunité si rare dans l'Ouganda (il était le premier qui eût pris avec moi licence pareille), je lui offris un couteau, une fourchette, en l'invitant à prendre sa part du repas. Ceci lui parut d'abord un reproche déguisé, auquel il répondit en se justifiant par mille excuses d'avoir manqué aux règles de l'étiquette nationale; de plus, sans mes instances réitérées, il serait parti à l'instant même. Il m'apprit ensuite que l'armée tout entière était revenue de l'Ounyoro avec une immense quantité de femmes et d'enfants; mais les hommes manquaient au butin, car tous ceux qui n'avaient pu fuir s'étaient fait tuer en combattant. — Si je veux, ajoute-t-il, accepter une de ses prisonnières, il me la donnera très-volontiers.

20 *avril.* — M'étant aperçu que le roi ne se pressait pas de faire partir ses Vouakoungou pour l'expédition de l'Ounyoro, j'ai cru qu'il fallait lui rafraîchir la mémoire, et profitant de ce qu'il voulait entendre quelques mots d'anglais, afin d'apprécier la sonorité de notre langue, je lui fais remarquer que « s'il m'avait envoyé Budja, comme nous en étions convenus, j'aurais expédié mes lettres à Petherick. » Dès qu'on lui eût traduit ce reproche indirect, il me fit dire que si je voulais lui envoyer, le lendemain, des messagers auxquels mes lettres seraient confiées, il les ferait partir avec une armée. Et sur ce que je lui demandais « s'il s'agissait d'une guerre? » il me répondit, en somme, que « c'était afin de tâter le terrain. » J'insistai alors sur des conseils que je lui avais déjà donnés, pour lui persuader de procéder vis-à-vis de Kamrasi par des mesures conciliatrices. « De bonnes paroles, un présent insignifiant, vaudraient mieux, pour ouvrir une circulation permanente dans les États de ce prince, que les armées les plus formidables et les déprédations les plus fréquentes. »

Nous fûmes interrompus par l'arrivée d'une trentaine de femmes condamnées à divers châtiments, et dont quelques-unes devaient être livrées au bourreau. Le roi, qui avait essayé d'apprendre le kisouahili, pour être à même de converser directement avec moi, me demanda, se servant de cet idiome, « s'il me serait agréable d'avoir quelques-unes de ces femmes, et, dans ce cas, de lui dire combien il m'en fallait?

— Une seule, » répondis-je à l'instant même, et comme la liberté du choix m'était laissée, je pris naturellement la plus jolie. Dieu

sait ce qui advint du reste. Mais quant à celle que j'emmenais chez moi, je la donnai, aussitôt rentré, à mon valet de chambre Ilmas, seulement à condition qu'il en ferait sa femme. Cette agréable addition au personnel de mon établissement sembla mettre la joie au cœur de tout le monde; mais la pauvre fille elle-même, qui, en se voyant l'objet de mon choix, avait cru devenir la femme du « Bana, » ne trouva pas la substitution de son goût, et en témoigna une véritable colère. Méri et Kahala nous montrèrent alors de quoi elles étaient capables : toutes deux voulaient me donner cette nouvelle compagne. Elles la firent venir dans la hutte, et bavardant avec elle jusqu'à minuit, l'exhortèrent à ne pas accepter l'époux que je lui avais choisi; puis, au lieu d'aller se mettre au lit comme de coutume, elles s'étendirent par terre toutes les trois. Ma patience ne pouvait s'accommoder plus longtemps de ces insurrections domestiques : je fis donc appeler Manamaka, la surveillante m'yamouézi de nos femmes, et avec l'assistance d'Ilmas, elle empaqueta nos trois jeunes rebelles dans les lits qui leur étaient destinés.

21 *avril.* — Le roi qui m'avait invité à venir voir les travaux d'un étang qu'il fait creuser entre sa résidence et celle de ses frères, exécutait avec eux, sur la flûte, un concert de famille. Forcé de convenir qu'il ne sait pas où est Grant, il a dû reconnaître qu'il était à propos de lui expédier un message, et Budja, pour la seconde fois, a reçu l'ordre d'aller, à la tête d'une armée, nous chercher Petherick.

22 *avril.* — Mabrouki et Bilal sont partis avec Budja pour l'Ounyoro. Trois autres messagers se sont mis en route avec une nouvelle dépêche à l'adresse de Grant. Visite au roi qui a fixé le 24 pour une excursion de trois jours, pendant lesquels nous chasserons l'hippopotame sur les eaux du N'yanza.

23 *avril.* — Nous avons eu aujourd'hui un bel échantillon des caprices inquiets et des volontés irréfléchies qui caractérisent notre jeune despote. Ses pages sont venus m'avertir à midi qu'il était parti pour le N'yanza, et qu'il fallait le suivre sans retard. Or, je l'ai déjà dit, ce mot de « N'yanza » signifie simplement une eau quelconque, soit qu'il s'agisse d'un étang, d'une rivière ou d'un lac; et comme personne ne put me dire de quel n'yanza il était question, ni dans quel objet avait lieu ce départ précipité, je dus me mettre en campagne à l'instant même, sans aucuns

préparatifs, à travers jardins, collines et marais, longeant le côté occidental de la crique Murchison[1] jusqu'à trois heures de l'après-midi où je finis par apercevoir le roi qui, vêtu de rouge et poussant devant lui, comme une meute, son troupeau de Vouakoungou, tirait de temps en temps un coup de fusil pour m'appeler sur ses traces. Au surplus il menait de front les affaires et le plaisir, car un instant plus tôt, rencontrant une femme qui, les mains garrottées, marchait au supplice pour un délit quelconque sur lequel je n'ai pu obtenir aucuns renseignements, il a fait l'office du bourreau, et du premier coup de carabine l'a étendue morte sur la route.

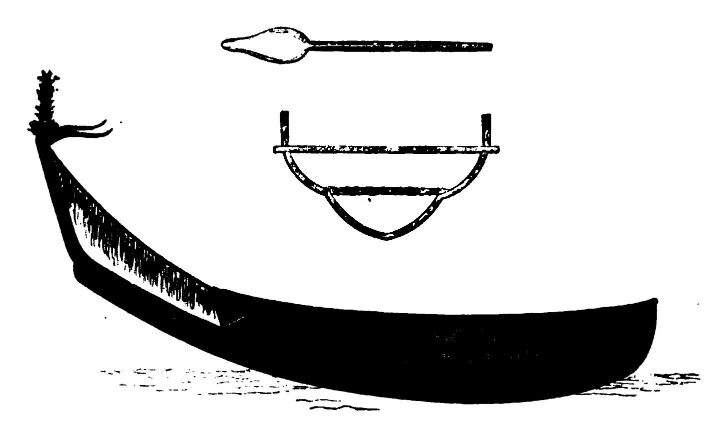

Vue de la crique ou baie Murchison, sur le N'yanza.

C'est, à ce qu'il semble, pour mettre à l'épreuve les gens de sa suite et constater le plus ou moins de zèle que chacun d'eux peut déployer dans l'occasion, qu'il a devancé d'un jour l'époque d'abord assignée à cette partie de plaisir. Ceux qui devaient l'accompagner ont dû tout quitter à première sommation, s'éloigner sans dire adieu

1. A défaut du nom indigène servant à désigner cette magnifique nappe d'eau,

à personne, laisser leur dîner sur table, omettre tous les apprêts nécessaires, afin que l'impétueux tyranneau ne subît pas une minute de retard. Il en est résulté que beaucoup de gens ont manqué à l'appel, et que mes armes, mon lit, mes cahiers de notes, mes ustensiles de cuisine, forcément laissés derrière moi, ne m'arriveront que demain.

Pas un bateau n'était rendu à l'embarcadère, et ce fut seulement après la nuit tombée, au bruit des tambours et de la mousqueterie, qu'une cinquantaine de gros bâtiments vinrent s'amarrer le long du rivage. Peints en rouge avec de l'argile, ils avaient de dix à trente rameurs chacun. Leur longue proue se redresse comme le cou d'un syphon ou d'un cygne, décorés à leur sommet



Bateau des indigènes de l'Ouganda. — N'yanza Victoria.

d'une paire de cornes d'antilopes nsounnou (*leucotis*), entre lesquelles une touffe de plumes se trouve piquée comme sur un bonnet de grenadier. Ils venaient nous prendre pour nous faire traverser l'embouchure d'un profond marécage fort encombré de roseaux, et nous mener ainsi à ce que j'appellerai le « Cowes de l'Ouganda[1]. » Entre cet établissement et le palais, on doit compter à peu près cinq heures de marche. Nous y arrivâmes,

située à l'ouest de la rivière Louagerri et à l'est de la rivière Mwérango, je lui donnai celui de sir Roderick Murchison, à qui l'expédition était redevable de tant de services. — (*N. de la seconde édition.*)

1. Cowes est le petit port où s'abritent les bâtiments de plaisance destinés au service de la cour d'Angleterre.

à la clarté des torches, vers neuf heures du soir, et après un souper en pique-nique, le roi se retira chez ses femmes pour y goûter les délices d'une comfortable installation, tandis que dans la hutte solitaire où j'étais relégué, il me fallut dormir tant bien que mal sur le sol battu, que l'on avait jonché, à mon intention, de quelques brassées d'herbes encore humides. Pour tout dédommagement, la beauté du paysage que mes Vouangouana comparaient aux plus riants aspects de leur *poani* (ou côte) enchantée, mais qui, selon moi, surpassait de beaucoup ce que j'avais pu admirer jusque-là, soit pendant la traversée, soit le long des rivages de Zanzibar.

24 avril. *Cowes*. — Le roi s'est levé aujourd'hui de fort bonne heure, et tandis qu'on rassemblait les barques, m'a convoqué, sans me laisser le temps nécessaire pour ma toilette, à un déjeuner où je n'apportais pas les plus heureuses dispositions. Ce repas que nous avalions en plein air se composait de bœuf rôti, servi dans des corbeilles, et d'une marmelade de bananes roulée dans des feuilles de bananier. Mtésa s'aidait parfois pour manger d'un couteau de cuivre et d'une espèce de poinçon, mais le plus souvent il n'employait que ses dix doigts et me faisait l'effet d'un chien vorace. Quand un morceau lui semblait trop dur pour être mâché commodément, il le retirait de sa bouche et, par manière de régal, le donnait à ses pages qui, après toutes sortes de *n'yanzig*, avalaient ses rebuts en manifestant une joie extrême. Les reliefs du festin furent ensuite partagés entre eux, et les paniers vides revinrent aux cuisiniers. Le pombé, boisson favorite du roi, lui tenait lieu de thé, de café, de bière; mais les convives pouvaient s'estimer fort heureux, s'ils en attrapaient çà et là quelques gorgées.

Et maintenant au lac, vers lequel nous nous dirigeons dans l'ordre accoutumé, les Vouakoungou en avant, les femmes à l'arrière-garde. Ses eaux magnifiques nous rappellent la baie de Rio-Janeiro, moins les hautes montagnes qui en forment l'arrière-plan, et qui sont ici remplacées par des collines de l'aspect le plus riant. Quinze tambours de diverses grandeurs, formant un orchestre qu'on appelle *mazagouzo*, et qui battent avec la régularité de nos engins mécaniques, annoncèrent l'arrivée du roi, et les embarcations se rapprochèrent aussitôt du rivage. Mais les choses ne se passaient pas comme en Angleterre, où

Jack Tar[1], avec toute l'importance d'un maître de maison, invite les dames à prendre place et contemple à son aise leurs jolis minois. Ici, au contraire, chacun de ces pauvres diables, la frayeur peinte sur le visage, se lance à l'eau par-dessus le platbord, — et plongeant la tête sous l'onde à la façon des canards, de peur qu'on ne l'accuse de jeter sur le beau sexe un regard indiscret, ce qui est un crime puni de mort, — attend patiemment que l'installation soit terminée. Simplement vêtus de feuillage, nos matelots ressemblent à des Neptunes grotesques. Mtésa, son habit rouge sur le dos, son feutre sur la tête, assignait à chacun sa place, distribuant les femmes dans certaines barques, les Vouakoungou et les Vouangouana dans certaines autres, et me réservant une place dans celle qu'il occupait lui-même avec trois femmes, assises à l'arrière et tenant des mbougou remplis de pombé. Le roi, tirant le meilleur parti possible du kisouahili qu'il s'est fait enseigner, me demandait mes conseils pour la direction de la chasse, et les suivait avec une promptitude exemplaire. Mais les eaux étaient trop vastes et les hippopotames trop effarouchés; aussi naviguâmes-nous toute la journée sans aucun résultat. Nous atterrîmes une seule fois pour manger, et par ce « *nous*, » il faut entendre seulement le prince et moi, les pages et quelques Vouakoungou favoris; quant aux femmes, elles firent diète. La principale distraction du roi, pendant cette fastidieuse journée, consistait à diriger son orchestre de tambours; il changeait les musiciens, réglait le diapason, notait au passage la moindre faute de rhythme, et se montrait de tout point un dilettanti consommé.

25 avril. *Cowes*. — Contre-partie exacte de la journée d'hier, si ce n'est que le roi se familiarise de plus en plus, à mesure que nous pouvons mieux nous entendre. Les plaisanteries qu'il se permet ne sont pas toujours du meilleur goût. Il lui est arrivé, par exemple, de se cramponner à ma barbe, quand le roulis du bateau dérangeait quelque peu son équilibre.

26 avril. *Cowes*. — Las de fouiller un à un tous les coins et recoins de la crique sans trouver le moindre hippopotame, le roi nous a dirigés vers une île occupée par le Mgussa, divinité du lac, — non pas en personne, car le Mgussa est un Esprit, — mais par

1. Jean Goudron, appellation générique des marins anglais.

une espèce de délégué ou de représentant qui sert à communiquer au roi de l'Ouganda les secrets du mystérieux abîme. Une fois à terre, on débuta par un pique-nique où le pombé ne fut point épargné; puis le cortége se mit à circuler dans une espèce de verger qu'il moissonnait gaiement, chacun paraissant animé des meilleures dispositions, lorsqu'une des femmes du roi — charmante créature, par parenthèse — eut la malheureuse idée, croyant lui être agréable, de lui présenter un fruit qu'elle venait de cueillir. Aussitôt, comme pris d'un accès de folie, il entra dans la plus violente colère : « c'était la première fois, disait-il, qu'une femme s'était permis de lui offrir quelque chose; » et là-dessus, sans alléguer d'autre motif, il enjoignit à ses pages de saisir la coupable, de lui lier les mains, et de la faire exécuter sur-le-champ.

A peine ces mots prononcés, tous les jeunes drôles à qui le le roi s'adressait, déroulèrent en un clin d'œil les turbans de corde qui ceignaient leurs têtes, et, comme une meute de bassets avides, ils se précipitèrent sur la belle créature qui leur était livrée. Celle-ci, indignée que de pareils marmots se crussent autorisés à porter la main sur sa royale personne, essaya d'abord de les repousser comme autant de moucherons importuns, tout en adressant au roi des remontrances passionnées; mais en peu d'instants ils l'eurent saisie, renversée, et tandis qu'ils l'entraînaient, l'infortunée nous adjurait, le kamraviona et moi, de lui prêter aide et protection. Loubouga cependant, la sultane préférée, s'était jetée aux genoux du roi, et toutes ses compagnes, prosternées autour de lui, sollicitaient le pardon de leur pauvre sœur. Plus elles imploraient sa merci, plus semblait s'exalter sa brutalité naturelle, jusqu'à ce qu'enfin, s'armant d'une espèce de massue, il en vint à la laisser retomber sur la tête de sa malheureuse victime.

J'avais pris le plus grand soin, jusqu'alors, de n'intervenir dans aucun des actes arbitraires par lesquels se signalait la cruauté de Mtésa, comprenant de reste qu'une démarche de cet ordre, si elle était prématurée, produirait plus de mal que de bien. Il y avait toutefois, dans ce dernier excès de barbarie, quelque chose d'insupportable à ma nature britannique, et lorsque j'entendis mon nom (Mzoungou) prononcé d'une voix suppliante, je m'élançai vers le roi, dont j'arrêtai le bras déjà relevé, en lui deman-

dant la vie de cette femme. Il va sans dire que je courais grand risque de sacrifier la mienne en m'opposant ainsi aux caprices d'un tyran; mais dans ces caprices mêmes nous trouvâmes tous deux notre salut. Mon intervention, par sa nouveauté hardie, lui arracha un sourire, et la prisonnière fut immédiatement relâchée.

La hutte habitée par le représentant du Mgussa était décorée de maint et maint symbole mystique, et entre autres d'une rame, qui est l'insigne de ses hautes fonctions. Nous y étions installés depuis quelques minutes, arrosant de pombé nos insignifiants bavardages, quand cette espèce de « médium spirituel » vint nous y rejoindre dans un costume bizarre, analogue à celui des sorcières vouichwézi. Il portait un petit tablier de peau de chèvre blanche décoré de nombreux talismans, et en guise de masse ou de canne, se servait d'un léger aviron. Ce n'était point un vieillard, mais il en affectait toutes les allures, la démarche lente et délibérée, la toux asthmatique, le regard vague, le parler marmottant. Feignant de gagner à grand'peine l'extrémité de la hutte, où se trouvait ce que je pourrais appeler son « trophée magique, » il se mit, une fois assis, à tousser pendant une demi-heure de suite; sa femme parut alors, se donnant les mêmes airs et, comme lui, jouant une vieillesse anticipée. Mtésa me regardait en riant, et de temps à autre, jetant les yeux sur ces créatures étranges, semblait me demander ce que je pensais d'elles. Personne, du reste, n'élevait la voix, si ce n'est la prétendue vieille, coassant comme une grenouille pour avoir de l'eau, et qui fit ensuite beaucoup de façons lorsqu'il fallut avaler celle qu'on lui apportait. La première coupe n'étant pas assez pure à son gré, on dut lui en procurer une seconde, où elle se contenta de mouiller ses lèvres ; après quoi, geignant et boitant toujours, elle s'éloigna comme elle était venue.

L'agent du Mgussa fit alors signe au kamraviona et à plusieurs des officiers, qui se groupèrent immédiatement autour de lui, et, après leur avoir notifié à voix très basse les volontés de l'Esprit du lac, il disparut à son tour. Ses révélations n'avaient sans doute rien de favorable, car nous retournâmes aussitôt à nos barques, pour rentrer ensuite dans notre résidence provisoire. A peine y étions-nous, qu'un fort détachement de Vouakoungou tout récemment revenus de l'Ounyoro se présenta pour rendre

hommage à Sa Majesté. Leur retour au pays datait déjà de cinq à six jours, mais l'étiquette ne leur avait pas permis de paraître plus tôt devant le roi. Ils se targuaient de grands succès obtenus sans aucune perte. Mtésa leur raconta les incidents de la journée, insistant spécialement sur mon intercession chevaleresque, à laquelle tous les assistants se hâtèrent d'applaudir : « Le Bana, disaient-il, savait bien ce qu'il avait à faire, attendu que dans son pays il dispense la justice comme un roi. »

27 avril. *Cowes.* — Nous avons eu ce matin une sorte de *haro* tumultueux à propos des Vouangouana qui, sans le moindre égard pour la décence, n'ont pas craint de se baigner tout nus dans le lac. Le reste de la journée s'est passé à ramer, tantôt sur la trace des hippopotames fugitifs, tantôt plus simplement pour lutter entre nous de vigueur et de vitesse. Dans la soirée, quelques-uns des principaux Vouakoungou ont été convoqués pour entendre un discours, éminemment intellectuel, où le roi se complaisait à décrire dans le plus minutieux détail ce qui distingue chacune des femmes de son harem. S'abandonnant à sa joyeuse humeur, il a préconisé l'heureuse influence qu'exerce sur son tempérament le séjour qu'il vient de faire sur les eaux du lac, et le surcroît de vigueur qu'il semble puiser dans son commerce avec les Néréides du N'yanza.

28 avril. *Cowes.*—Pendant que je préparais un *loc Massey*, pour démontrer au roi l'utilité de cet ingénieux instrument, il s'est embarqué sans me prendre à bord; et aucun des bateaux en retard n'ayant voulu, faute d'ordres, se charger de moi, je suis parti pour la chasse après maints signaux restés sans réponse. Malheureusement le gibier était rare, et je n'aurais su comment employer mes loisirs, si je n'avais trouvé asile — d'abord chez une vieille dame, fort hospitalière, — puis, au retour, chez un officier du roi, tous deux très-honorés de la visite que le « prince blanc » leur faisait à la tête de son escorte. Le roi, quand nous nous sommes revus, honteux de m'avoir ainsi abandonné, m'a parlé des signaux qu'il m'avait faits, des officiers qui avaient couru après moi, etc., etc. Pour le moment, il s'amusait à tirer de l'arc, et à chaque coup bien placé, soit qu'il vînt du roi, soit de quelqu'autre compétiteur, l'assistance battait des mains, sautait de joie, se roulait par terre et *n'yanzigeait* avec enthousiasme.

Un bouclier servait de but, planté seulement à une trentaine

de pas, et c'est tout au plus si ces maladroits archers parvenaient toujours à l'atteindre. A la fin, — se lassant des lenteurs du jeu et pour manifester la supériorité de ses prouesses, — le roi fit placer à la file, en face de lui, seize boucliers à peine séparés l'un de l'autre. Une seule balle de sa carabine Whitworth les traversa presque tous par le milieu : « Vous voyez, disait le roi, se prélassant à pas gigantesques et brandissant au-dessus de sa tête le mousquet victorieux.... A quoi servent désormais l'arc et la lance?... Je n'aurai plus d'autres armes que des fusils. »

Ceux des Vouakoungou que vient de nous ramener la fin de la guerre, se sont scandalisés de voir, à côté de leur monarque, un étranger assis plus haut qu'ils ne le sont eux-mêmes. Leurs plaintes réitérées ont fini par prévaloir et Mtésa m'a fait prier de quitter mon trône. Ce trône était tout bonnement mon tabouret de fer. Après m'être bien assuré du véritable sens que ces vaillants guerriers attachaient à leurs réclamations, je suis rentré chez moi pour y faire fabriquer immédiatement un « siége d'herbes. » Ce stratagème suffira, j'espère, pour les dérouter.

29 avril. *Cowes*. — Hier le dîner m'a fait faute, et je me suis encore vu obligé ce matin de déjeuner par cœur, nos provisions étant complétement épuisées. Aucun de mes gens ne se souciait d'aller rendre compte de notre situation, attendu qu'il pleut à verse et que Mtésa est enfermé avec ses femmes. L'idée me vint que le signal au moyen duquel je me faisais ouvrir les portes du palais pourrait me rendre ici le même service. J'allai donc tuer un pigeon dans le voisinage de la résidence royale, et, comme je l'avais prévu, le roi me dépêcha aussitôt ses pages pour s'enquérir de ce que signifiait cette détonation. Leur jeune chef, à qui je ne manquai pas de dire la vérité, — savoir que je chassais pour me procurer à déjeuner, attendu la disette où me réduisait l'incurie des cuisiniers de Sa Majesté, — défigura mes paroles, qu'il avait à peine écoutées, et s'en alla rapporter au roi, de ma part, les menaces les plus désobligeantes. « Du moment où je n'étais pas régulièrement pourvu des provisions nécessaires, il ne me convenait plus (me faisait-il dire) d'accepter aucunes des libéralités royales, et j'irais dorénavant chercher ma nourriture dans les jungles. » Mtésa, comme on peut le croire, n'accepta pas de prime abord un pareil récit. D'autres pages me furent envoyés, avec ordre de tirer au clair toute l'affaire et de lui faire con-

naître, mot pour mot, les plaintes que j'aurais articulées. Ceux-ci rectifièrent l'erreur commise, et le roi se hâta de m'expédier une vache. Je serais bien étonné si l'affaire en restait-là[1].

Après le déjeuner, invité à monter dans le bateau du roi, j'y ai transporté mon trône de gazon, au grand ennui de ceux qui nous accompagnaient. Mais le roi, sans prendre garde à leur mine effarée, s'est contenté de leur dire, en riant : « Vous voyez qu'on ne vient point facilement à bout du Bana. Il a pour habitude de s'asseoir devant les têtes couronnées, et vous aurez de la peine à obtenir qu'il abdique ce privilége. »

Ensuite, pour varier nos plaisirs, au lieu de laisser les tambours sur le rivage, il les a fait embarquer, et c'est au bruit de leurs roulements que, tantôt à la rame, tantôt en dérive, nous remontions à l'extrémité de la crique pour redescendre ensuite jusqu'à ce qu'on peut appeler « la pleine eau » du lac.

Il existerait de ce côté, si j'en crois ce qui m'a été dit, un passage vers l'Ousoga; mais il oblige à beaucoup de détours, parsemé qu'il est de bas-fonds et de récifs; en le suivant on rencontrerait l'île de Kitiri. Aucune autre île de ce nom n'est d'ailleurs connue des Vouaganda, bien que leurs embarcations, côtoyant la rive occidentale du lac, soient descendues jusques à Ukéréwé[2]. La plus grande île du N'yanza paraît être celle de Sésé[3], en face l'embouchure de la rivière Katonga. On y trouve, comme dans celle où nous avons passé la journée du 26, un des grands prêtres du Mgussa. C'est là que sont en réserve les plus gros bâtiments de la marine royale, et on en tire une quantité d'écorces, dont la qualité supérieure ajoute à sa renommée.

Quand nous sommes descendus à terre pour prendre notre repas, un jeune hippopotame qu'on venait de harponner, un pourceau et un pongo (ou *bush-boc*) ont été présentés au roi.

1. J'ai su depuis, effectivement, que le malheureux petit envoyé dont l'étourderie avait failli nous brouiller, eut les oreilles coupées pour s'en être si mal servi.

2. Cette île est marquée, sur la carte du capitaine Speke, au midi du lac, presque en face de Muanza et à l'ouest d'Ouroudi, dont elle est séparée par l'île de Mazita.

3. Selon quelques témoignages, les Sésé forment un groupe de quarante îles. — Elles ne sont pas marquées sur la carte de notre voyageur. La rivière Katonga elle-même n'y figure point, par une inadvertance difficile à comprendre. On y voit seulement indiquée la vallée qu'arrosent ses eaux, entre Kituntou et Mboulé, très-exactement sous la ligne équatoriale, et sur la rive occidentale du lac.

D'après mes suggestions, qui trouvent aisément crédit, une régate fut ensuite organisée. Nos cinquante barques, poussées à toutes rames et filant au son du tambour vers le but que j'avais marqué, nous offrirent un spectacle assez divertissant.

Ainsi finit la journée. Le roi, qui était d'une humeur charmante et qui se laisse de plus en plus gagner par les amusants récits de ce coquin de Maoula, vient de lui donner la haute main sur toutes les saisies qui se pratiqueront désormais, en lui faisant remarquer que « les pillages accomplis dans l'Ounyoro par un grand nombre des Vouakoungou, sur lesquels s'exerce sa juridiction, devaient rendre particulièrement féconde cette branche des revenus de l'État. »

En rentrant au camp, on peut juger de ma surprise lorsque je trouvai ma hutte vide, mes serviteurs partis, et un déménagement de toutes pièces, qui ne me laissait ni vaisselle, ni provisions quelconques. L'embarquement des tambours, par ordre du monarque, était la cause première de ce désarroi. Chacun l'avait interprété comme l'indice d'une de ces mauvaises plaisanteries qui lui étaient familières, et on s'était dit que, parti de son palais sans prévenir personne, il voulait sans doute y rentrer de même. Un coup de fusil lâché à tout hasard devait, selon moi, rappeler au gîte mon souper vagabond; mais ce signal, vainement donné, ne me valut que les questions de quelques pages accourus au bruit par ordre du roi, pour s'informer de ce que je désirais. Je ne manquai pas de leur révéler ma triste situation, sans y gagner autre chose que les marques d'une vaine sympathie.

30 *avril*. — Après avoir expédié, à ma demande, des bateaux qui devront s'enquérir de celui qui est parti ou qui a dû partir le 3 mars pour aller chercher Grant, le roi donne l'ordre de revenir au palais, ce qui me réjouit fort; en effet, si beau que soit le N'yanza, l'omission de tout ce qui aurait pu aider à notre comfort, la fatigue, de ces continuelles parties de bateau sous un soleil ardent, surtout la soudaineté, la mobilité des fantaisies royales me faisaient rêver au bonheur de vivre en paix parmi ces êtres naïfs que j'appelais « mes enfants, » et que je m'étais habitué, — si étrange que cela puisse paraître, — à considérer comme tels.

Nous prîmes pour nous en revenir le même chemin que nous avions suivi, et la moitié s'en trouvait déjà franchie lorsque le

roi me demanda d'un ton railleur « si j'avais faim? » La question était oiseuse et même déplacée, car il savait fort bien que nous n'avions rien pris depuis vingt-quatre heures. Aussi nous mena-t-il peu après dans une plantation de bananiers, où la première hutte qui s'offrit fut tant bien que mal adaptée au repas que le roi nous destinait. Mais comme je m'aperçus qu'il prétendait me reléguer au dehors et me faire déjeuner en compagnie de ses subalternes, je lui faussai compagnie et revins précipitamment au logis, où Kahala me reçut avec toute sorte d'amitiés, mais où je trouvai Méri dans son lit, et fort malade, s'il l'en fallait croire. Manamaka, la gouvernante, souriant et bavardant comme toujours, prétendait que Méri, depuis mon départ, sans cesse en proie à de violentes nausées, n'avait pu ni manger ni fermer l'œil. D'abord impressionné par ces tristes récits, je cherchais déjà par quels remèdes il fallait combattre une indisposition si grave; mais ni le pouls, ni la langue ne trahissaient chez la prétendue malade le moindre dérangement de santé. Pour surcroît d'ennuis, la femme d'Ilmas, durant mon absence, avait essayé de se pendre, parce qu'elle ne voulait pas servir et continuait à se regarder comme « l'épouse prédestinée du Bana. » D'un autre côté, la femme de Bombay, après s'être administré une forte dose de quinine, venait de mettre au monde un enfant mort.

1er *mai.*— Le roi, qui s'est enrhumé, me fait appeler comme médecin. Plusieurs de ses femmes ont des clous dont il faut que je les débarrasse immédiatement. Après la consultation, je rentre pour trouver autour de ma hutte une vingtaine d'hommes qui prétendent avoir dépassé Grant sur la route du Karagoué à l'Ouganda. Il était, selon eux, porté sur un brancard, et ne semblait pas avoir avec lui ces marchandises sur l'arrivée desquelles je comptais. Méri persiste à se dire indisposée, et refuse les fortifiants que je veux lui faire prendre; mais elle me glisse à l'oreille que « si je lui donnais une chèvre pour sacrifier à l'Ouganga, elle se rétablirait en un rien de temps. » Cette insinuation mystérieuse ne me plaît guère et m'est tant soit peu suspecte; je me contente de lui répondre que, « de tous les médecins appelés à la guérir, je suis incontestablement le plus habile, et que Dieu nous en voudrait, à elle et à moi, de notre superstitieuse crédulité, si j'autorisais le sacrifice dont elle parle. »

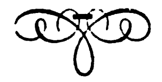
2 *mai.* — Sens dessus dessous général autour du palais. Maoula et les argousins sous ses ordres donnent la chasse à ceux des officiers de l'armée qui ne se sont pas cru permis de paraître encore devant le monarque. Aussi la maison de ce drôle regorge-t-elle de bœuf et de pombé; sa cour est pleine d'hommes, de femmes et d'enfants qui, les pieds pris dans des ceps, attendent patiemment l'heure où il aura fixé le taux de leur délivrance.

Après mûr examen, j'ai fini par découvrir la cause de mes troubles domestiques. Méri est fâchée contre moi, parce que je n'ai pas voulu donner à la femme d'Ilmas l'autorisation de rester avec nous. Mon seul but, en agissant ainsi, était d'épargner la jalousie de ce fidèle serviteur, qui est follement épris de sa jeune moitié. C'est pour vaincre ma résistance que Méri se force à vomir par des moyens tout à fait artificiels. A tous mes reproches, elle ne répond que par de nouveaux mensonges, et en insistant pour obtenir cette chèvre dont le sacrifice doit lui rendre la santé. « Elle s'en est assurée en consultant la corne magique. » Il faut décidément qu'on ait profité de mon absence pour semer la zizanie dans mon intérieur. De nouvelles investigations me mettent sur la trace du coupable : c'est un magicien appartenant à la famille de Rosaro, et que la sœur de ce dernier a secrètement introduit chez moi pendant ma tournée. Le sacrifice qu'il veut extorquer de moi, par l'entremise de Méri, c'est à lui que je l'offrirais en réalité, car les sorciers en ce pays mangent la chair de la victime, et gardent la peau pour en confectionner un vêtement.

Une fois au courant de ce qui s'était passé, j'ai fait arrêter cet impudent personnage, convoquant pour assister à l'enquête dont il allait être l'objet, Maoula, Oulédi, Rosaro et Bombay. Rosaro est entré dans une violente colère, et voulait immédiatement délivrer le prisonnier, sous prétexte que je n'ai aucune juridiction à l'égard des sujets de Roumanika; mais, comme il lui est souvent arrivé, quand ses gens se conduisaient mal, de me refuser réparation, en alléguant qu'il n'avait aucune autorité sur eux, je suis très-décidé, cette fois, à ne pas lui laisser le soin de punir les coupables. Impuissant à faire prévaloir ses protestations, il s'est retiré, pour ne pas sanctionner par sa présence l'arrêt que j'allais porter. Le sorcier, convaincu d'avoir suscité chez moi l'es-

prit de rébellion, et de s'être livré à toute sorte de manœuvres afin de m'escroquer une chèvre, a été condamné à recevoir vingt-cinq coups de fouet pour chacun de ces délits. Méri n'a pu se faire à l'idée que son cher magicien subirait un traitement pareil; elle a protesté en pleurant contre une sentence si rigoureuse. S'il faut l'en croire, elle est seule coupable, et veut être flagellée au lieu et place de son docte ami.

Tout ceci me donnait à soupçonner certaines complications contre lesquelles toute mon habileté devait nécessairement échouer. Je n'ai donc pas hésité à congédier Méri, que j'assigne comme sœur et « femme libre » à Oulédi et à la gentille Mhouma qu'il a épousée. Bombay est chargé de faire exécuter mes décrets. Après une promenade qui a duré jusqu'au soir, et lorsque je rentre dans ma hutte vide, l'apparente cruauté avec laquelle j'abandonne à tous les hasards de ce misérable monde une pauvre créature incapable de se diriger elle-même, ne laisse pas d'inquiéter quelque peu ma conscience La femme d'Ilmas s'est enfuie de son côté, — sans doute à l'instigation de la sœur de Rosaro, et parce que je lui avais interdit de se présenter désormais chez moi, pour la punir d'avoir trempé dans tous ces complots domestiques.



XIV

LE PALAIS DE L'OUGANDA.

(*Suite.*)

Cadeaux expiatoires. — Retour d'une armée victorieuse. — Requête singulière. — La reine des sorcières. — Fuite de Kahala. — Mon page est confisqué. — Arrestation et châtiment de la fugitive. — Mes ambassadeurs reviennent. — Pressants appels du roi Kamrasi. — Grande revue. — Arrivée de Grant. — Présentations et levers. — Un chantier militaire. — Mtésa et la boussole. — Un vol très-suspect. — Le dîner des gardes. — Le masque et les images. — Premières perspectives de départ. — Nos plans se modifient. — Notre congé nous est octroyé. — Nouvelles mutineries. — Mauvaise volonté de l'amiral. — Le portrait. — La victime volontaire. — Audience d'adieux. — Dernière séparation. — Regrets de la favorite.

3 *mai.* —Hanté toute la nuit par les chimériques remords dont je viens de parler, j'envoie dès le matin à ma malheureuse victime, conformément aux usages de l'Ouganda, quelques présents symboliques : — une chèvre, en signe d'estime ; — une couverture noire, emblème du deuil où je suis plongé ; — un paquet de bracelets (*goundou*), et un autre de tabac, destinés à lui apprendre qu'elle est pardonnée.

Lettre de Grant, m'annonçant qu'il arrive en bateau sur la Kitangoulé. Je porte sans retard cette nouvelle au monarque. La route du palais était encombrée d'une foule immense. En dehors de la principale entrée, entouré de serviteurs nombreux accroupis à ses pieds, le roi siégeait dans son costume national, ayant à côté de lui deux lances et un bouclier. Les pages, assis

à sa droite, guettaient ses volontés les plus fugitives; à sa gauche, un petit groupe de femmes, commandées par les Vouichwési, se tenaient prêtes à lui verser le pombé. Devant lui, disposés en carré profond et immobiles sur leur séant, les officiers victorieux qui ont dirigé la dernière campagne. Leurs costumes n'avaient rien d'uniforme : on reconnaissait les nobles à leurs peaux de chat-pard et à la dague passée dans leur ceinture; les plébéiens, à leurs mbougou bariolés et à leurs manteaux de cuir de vache ou d'antilope; mais tous avaient le visage et les bras peints en rouge, en noir ou en couleur de fumée. Dans un espace vide, laissé au milieu du carré qui faisait face au roi, les armes de l'Ouganda se trouvaient disposées sur trois rangs : en avant, l'énorme tambour de guerre, recouvert d'une peau de léopard et placé sur un large tapis de ces mêmes peaux; derrière, un trophée d'armes disposées autour d'une tige de fer, des lances, dont quelques-unes étaient en cuir, des boucliers de cuir ou de bois, bref, toutes sortes d'engins offensifs et défensifs; en troisième ligne, ce qu'on pourrait regarder comme l'arsenal spirituel du pays, la divinité même de l'Ouganda, représentée par un grand nombre de talismans variés à l'infini. En dehors du carré, sur la même ligne que le roi, les armes de sa maison : un très-beau chaudron de cuivre, fabrique française, dont le pourtour était surmonté de clochettes de bronze, fixées à des supports de fil de cuivre gracieusement recourbés en cou de cygne, deux lances neuves, un bouclier de cuir peint et diverses baguettes magiques déposées sur un tapis en peau de léopard; — le tout donnant l'idée la plus exacte de la magnificence que peut déployer un roi barbare. Lorsque je m'approchai de Mtésa pour prendre place à côté de lui, selon ma coutume, une certaine sensation se manifesta dans les rangs de la foule, et il me fut notifié que je devais m'asseoir derrière les femmes. Quant au but de cette grande réunion et au sens général de la cérémonie, il fut bientôt impossible de s'y méprendre. Chaque chef de corps racontait à son tour les services militaires de sa division, mentionnant ceux de ses subordonnés qui s'étaient le mieux conduits, et signalant de même les déserteurs, les fuyards, ou ceux que leur timidité avait empêchés de donner à des succès d'abord obtenus un caractère plus décisif. Le roi écoutait avec attention, — mêlant au récit des commentaires que nous devons supposer

très-ingénieux, — puis il distribuait les récompenses et les châtiments : aux bons et vaillants soldats, des gourdes pleines de pombé puisé dans de grosses jarres de terre cuite ; elles étaient reçues avec les *n'yanzig* les plus véhéments : pour les lâches, un arrêt de mort. Dès que la sentence fatale était prononcée, un violent tumulte éclatait sur un point donné de cette foule compacte : le condamné luttait, avec d'énergiques imprécations, contre ses voisins, qui se jetaient sur lui, le précipitaient par terre, et l'arrachaient, pieds et mains liés, des rangs de la multitude.

Après un certain temps, la cérémonie se trouvant achevée, le roi me pria de le suivre dans son palais. C'était pour me demander des stimulants, objets de ses plus constants désirs, et dont toutes mes remontrances ne peuvent lui faire répudier l'emploi délétère. Lecture de la lettre de Grant lui fut donnée devant les femmes, et je sollicitai ensuite de lui le renvoi de tous les Vouanyambo qui, non contents de porter atteinte à ma tranquillité domestique, compromettent la bonne renommée de mes gens par les brigandages qu'ils se permettent à l'égard des Vouaganda. Ma requête n'obtint aucune réponse. Revenu chez moi, j'ai trouvé dans ma hutte une des femmes de la maison royale, qui, plusieurs fois victime des vols et de la brutalité des Vouanyambo, et ne pouvant supporter plus longtemps des traitements si odieux, me supplie de la protéger contre ces misérables.

4 *mai.* — J'ai chargé ce matin Maoula d'insister sur les plaintes que j'ai fait entendre hier à son maître, et que vient corroborer le témoignage de cette pauvre femme. « Mon message, dit-il, a été transmis, mais il n'est chargé d'aucune réponse. » Mtésa, que je suis allé voir un peu plus tard, était chez ses frères occupé à jouer de la flûte. Il m'a montré avec orgueil deux vautours qu'il a tués à balle, et donnerait volontiers à croire que le Bana, pour réaliser une pareille prouesse, n'aurait pu se passer de petit plomb.

Afin de l'éprouver, je lui demande la permission de me rendre dans l'Ousoga, donnant pour prétexte que Grant tarde trop à me rejoindre. — « Non, répond-il, mieux vaut attendre que votre compagnon soit arrivé ; vous partirez en même temps tous les deux. D'ailleurs, vous vous trompez en le supposant si loin, et je suis à cet égard mieux informé que vous. Un de mes gens l'a vu

cheminer sur un brancard. » J'ai cru pouvoir démentir cette assertion, sur la foi de cette lettre où Grant m'annonce qu'il arrive par eau.

Une conversation à propos de chasse, fréquemment interrompue par la pluie et coupée çà et là de quelques intermèdes musicaux, a rempli le reste de la journée.

5 *mai.* — Tous mes Vouangouana étant allés fourrager, il m'a fallu garder le logis. Le roi, cependant, a fait partir un officier à la recherche de Grant, ébranlé qu'il est par mon incrédulité d'hier. De mon côté, j'expédie quelques hommes au-devant de mon compagnon, avec une litière en cas de besoin, et l'ordre formel de me rapporter une réponse le plus tôt possible.

6 *mai.* — Le roi m'a fait dire de me rendre au palais. Après une heure d'attente, il nous est apparu dans son costume européen, précédé de ses fusils et de la caisse de fer-blanc où sa garde-robe est enfermée : — « Eh bien, Bana, m'a-t-il dit, qu'avez-vous fait de vos armes?... Je vous mandais pour chasser avec moi. » Or, les pages ne m'en avaient pas dit le premier mot. Mtésa, du reste, ne tenait pas autrement à son idée; la chasse fut remplacée par des musiques et des chants mêlés de danses. Il y eut aussi des présentations, des amendes payées et une profusion de *n'yanzig*, parmi lesquels je glissai une requête nouvelle, qui était d'aller par eau à la rencontre de Grant. Mtésa me répondit précipitamment que deux barques étaient déjà parties dans ce but lorsque nous avions quitté le N'yanza; quelques-uns de ses coureurs, revenant du Karagoué, lui affirmaient en outre que Grant était sur la route de terre, et à fort peu de distance. Par une fantaisie enfantine, Mtésa s'est ensuite amusé à changer sa toilette de pied en cap afin de se pavaner devant ses frères éblouis, et je me suis retiré fort mécontent, n'ayant pu obtenir de lui ni pombé pour moi, ni bananes pour mes Vouangouana littéralement affamés. Je les ai trouvés autour de ma hutte, réclamant à grands cris, si je n'avais plus d'aliments à leur donner, une autorisation formelle de prendre à force ouverte ce qui leur est nécessaire. Quant aux verroteries, la provision baisse chaque jour, et pour m'en procurer d'autres je n'ai qu'un moyen, c'est de les renvoyer dans le Karagoué avec mission de me rapporter les marchandises entreposées chez Roumanika; mais en supposant même qu'elles arrivassent, il me reste encore à savoir si

le roi consentirait à révoquer l'interdiction qui empêche ses sujets de nous vendre aucune espèce de subsistances.

7 *mai*. — Visite au palais de la reine qui nous fait attendre, ses courtisans et moi, pendant une bonne partie du jour. Elle finit par les renvoyer sous prétexte d'affaires urgentes, mais en me priant de rester chez elle. Je me suis assuré, en causant avec ces notables personnages, que pas un d'eux n'oserait se permettre d'échanger des provisions contre nos rassades. Vers le soir, se traînant hors de ses appartements, la reine s'acheminait vers l'autre extrémité du palais habitée par la sorcière en chef ou « reine des Vouichwézi, » pour laquelle chacun ici professe la plus grande considération. Je m'arrangeai de manière à me trouver sur sa route, et dès qu'elle me vit, m'accablant de reproches amers : — « A présent, disait-elle, que je vous ai donné une si charmante compagne, vous voilà devenu invisible.... On ne peut plus vous tirer de chez vous, et je suis complétement oubliée. » Il fallut alors entrer dans le détail des torts que Méri avait eus envers moi. — « S'il en est ainsi, reprit la N'yamasoré, je la remplacerai par une autre; mais il faut que Méri sorte du pays, sans quoi notre tranquillité se trouvera compromise. Jamais, en effet, sachez-le bien, je n'avais encore donné à qui que ce soit une des jeunes filles résidant au palais, et cela pour éviter des révélations indiscrètes sur nos affaires domestiques dont il ne faut pas que le dehors soit instruit. » Quand je lui expliquai la longue interruption de nos rapports en alléguant que mes gens, envoyés pour convenir d'un rendez-vous avec elle, s'étaient vus à quatre différentes reprises refuser l'entrée du palais, elle n'a pas voulu me croire et, dans les termes les moins choisis, m'accusait de lui fabriquer des contes. Il a fallu recourir au témoignage direct de mes messagers, et faire confirmer par eux ce que je venais de dire.

La reine des Vouichwézi a reçu Sa Majesté avec une hauteur singulière, et au lieu de m'autoriser à m'asseoir sur ma boîte à fourrage, elle a fait jeter par terre, tout exprès pour me servir de siége, une brassée d'herbes. Les deux princesses gardaient le monopole de la conversation; la sorcière, — à qui l'on avait apporté une pelletée de terre glaise et qui s'en régalait avec une satisfaction gloutonne, attestée par des grognements d'animal immonde, — finit par me lancer un débris de sa pitance.

M'imaginant que c'était quelque pâtisserie inconnue, je la saisis au passage et la portai à ma bouche; mais l'âpreté de cette substance me la fit cracher tout aussitôt, ce qui parut égayer les personnes présentes.

A mon retour, je trouve une invitation du roi, qui me prie de l'aller voir le plus tôt possible avec ma pharmacie.

8 *mai.* — Nous sommes partis de bonne heure pour le palais dans l'espoir que nos remèdes nous vaudront quelques distributions de vivres : elles seraient d'autant plus opportunes que le dîner d'hier et le déjeuner de ce matin nous ont manqué de la manière la plus absolue. A quatre heures de l'après-midi, cependant, Sa Majesté n'ayant pas encore paru, j'ai eu recours à mon ancien stratagème. Un coup de fusil, tiré sur une pintade que j'ai abattue à quelques cents pas du palais, n'a pas manqué d'éveiller l'attention du roi, et Bombay, profitant du moment où il témoignait le désir de me voir, lui a fait connaître sommairement notre détresse actuelle. Dès qu'il a pu comprendre ce dont il s'agissait, Mtésa s'est hâté de faire distribuer une quantité de bananes à ses hôtes affamés; puis il a disparu, emmenant avec lui mon page Lugoï qui doit lui donner des leçons de kisouahili[1].

9 *mai.* — Par suite de ce qui s'est passé hier, nous avons reçu du roi quatre chèvres et deux vaches. En allant le remercier, je l'ai trouvé, carabine en main, dans les environs du palais, et suivi de ses pages qui traînaient après eux cinq vautours à demi morts attachés ensemble par les pattes : — « Ces oiseaux, disait le monarque, en relevant orgueilleusement la tête, je les ai tous tirés au vol avec des chevrotines de fer... Demandez plutôt aux gens de ma suite !... Cette carabine me va merveilleusement, mais je voudrais aussi un fusil double à canon lisse.... Vous m'en donnerez un, n'est-ce pas ?... » Je lui ai promis qu'il aurait pleine satisfaction à cet égard dès que Grant serait arrivé. Nous reconnaîtrons ainsi la bonté qu'il a eue d'expédier coup sur coup plusieurs officiers à la recherche de mon compagnon.

Une bonne partie du jour s'est passée à chercher des pintades que je lui avais signalées comme un gibier fort estimé des An-

1. Nous rappellerons à nos lecteurs que le kisouahili est l'idiome parlé à Zanzibar et sur une partie de la côte.

glais. On me présente ensuite un jeune homme qui prétend avoir vu Grant dans l'Uddou, il n'y a pas plus de dix jours. S'il dit vrai, mon camarade doit avoir traversé la Katonga. Mais ce témoignage, donné cependant avec toute sorte de précautions, ne trouve pas chez moi grande créance, attendu que mes gens, partis le 15 avril dernier à la recherche de Grant, devraient être de retour s'il se trouvait réellement aussi près de nous. Mtésa, qui me voyait mettre en doute la véracité de son serviteur, ne savait plus trop que penser : tantôt il consultait les femmes du regard, tantôt il jetait au jeune homme un coup d'œil méfiant, et le dernier fut bientôt tout en larmes.

La petite Kahala, changeant ses vêtements de drap contre un mbougou, vient de disparaître furtivement à une heure fort avancée. Rien ne m'avait fait pressentir chez elle une pareille intention, et je m'attendais d'autant moins à cette escapade, qu'elle manifestait dans ces derniers temps plus de sérénité que jamais, me traitant avec une déférence filiale. Nous nous sommes mis en quête; on a tiré plusieurs coups de fusil dans l'espoir que la peur la ferait revenir au bercail; mais tout cela n'a servi de rien : la fugitive n'est pas retrouvée.

10 *mai*. — Mtésa, que je dois former au grand art de tuer les pintades, était sur le terrain dès l'aurore. Je lui ai raconté l'évasion de Kahala, et il a donné des ordres pour qu'elle fût immédiatement arrêtée ; après quoi, tirant successivement huit pintades, perchées sur des arbres, il les a toutes manquées. Quand il a vu le gibier s'effaroucher et quand les balles lui ont fait faute ainsi que le petit plomb, il nous a menés vers la hutte où il s'habille, et s'y installant avec ses « femmes de chambre » — dont j'ai décrit plus haut la livrée sommaire, — il m'a fait servir au dehors, à gauche de l'entrée, un déjeuner substantiel composé de porc frais, de bœuf, de poisson et de bananes ; assises en groupes de l'autre côté de la porte, un certain nombre de ses femmes s'amusaient à me lancer de coquettes œillades et à contrefaire, avec force gestes bouffons, « le repas de l'homme blanc. » Le pauvre Lugoï, que j'avais admis à ma table, brûle, dit-il, de revenir chez moi, « vu qu'on le laisse mourir de faim et que personne au palais ne semble s'inquiéter de lui, » — mais je le crois destiné à devenir un des pages de Sa Majesté, car Mtésa ne veut plus entendre à son départ.

Me sentant gagner par les frissons de la fièvre, j'avais déjà demandé l'autorisation de retourner chez moi, lorsque Mtésa (sans que j'aie pu savoir à quelle occasion) donna ordre de flageller une de ses femmes. Aussitôt la sentence portée, celle qui devait en être victime sollicita elle-même les pages de procéder immédiatement à l'exécution, pour ne pas exalter, par d'inutiles délais, la colère de leur maître; je vis à la minute même une douzaine de ces jeunes bourreaux, arrachant les cordes qui leur servent de turbans, la tirer brusquement au milieu de la cour et la frapper à grands coups de bâton pendant qu'elle se débattait gisante et d'une voix aiguë implorait ma protection. Je ne pus cette fois que détourner la tête et me retirer le plus vite possible, car il eût été par trop hasardeux d'intervenir encore dans une question de discipline domestique; je me figure d'ailleurs que le roi se permet quelquefois ces excès de pouvoir, uniquement pour montrer à ses hôtes jusqu'où va l'autorité dont il est investi.

Je trouvai, en rentrant, Kahala devant ma porte. Sa physionomie exprimait un certain repentir. Jamais elle n'a voulu admettre que Méri l'ait poussée à s'échapper, ainsi que je l'en avais soupçonnée. S'il faut l'en croire, elle vivait fort heureuse chez moi, et c'est seulement hier soir que la sœur de Rosaro l'a déterminée à s'enfuir, en lui remontrant qu'elle était bien sotte de vivre ainsi toute seule avec « l'homme blanc. » C'est alors qu'elle est partie, se dirigeant vers le palais de la N'yamasoré; mais les perles qui entouraient son cou et la manière toute spéciale dont ses cheveux sont taillés l'ont signalée à l'attention de quelques officiers qui ont cru reconnaître en elle une des femmes du roi; ils l'ont arrêtée et gardée en prison toute la nuit, jusqu'au moment où les gens de Mtésa sont allés l'y prendre pour me la ramener. Je l'avais condamnée à vivre désormais chez Bombay; mais, en réfléchissant à l'ennui de dîner seul, je suis revenu sur cette décision, ce qui a fort réjoui la coupable.

11 *mai*. — J'ai reçu des lettres de Grant, datées des 22, 25, 28 avril et 2 mai. Ce sont mes trois messagers qui me les apportent en même temps que des pois du Karagoué, de la farine et des munitions. Il m'écrit de chez Maoula, ce qui justifie complétement les assertions du jeune homme que j'avais soupçonné de mensonge. Les gens de l'escorte, à ce qu'il paraît, redoutant les périls d'un voyage sur le lac, s'y sont dérobés, en véritables nè-

gres, par une tromperie que mon collègue n'a pas su déjouer. C'est en vertu de ce stratagème qu'il a suivi la voie de terre, contrairement à ses intentions et aux miennes.

12 *mai*. — J'ai chargé mes trois hommes d'aller chez le roi lui exposer nos griefs, à propos de la marche du convoi de Grant. Ils lui portent en même temps de ma part une provision de petit plomb. Ravi de cette bonne fortune, il a tué séance tenante une quinzaine d'oiseaux, et mes envoyés ont reçu ordre de me raconter ses prouesses.

13 *mai*. — Quatre vaches et une charge de beurre me sont adressées par le monarque en échange du présent que je lui fis hier. Il m'accorde, en outre, un officier qui, placé à la tête de mes gens, doit aller au-devant de Grant et faciliter ses dernières journées de marche, Mtésa m'a fait dire qu'il avait encore tué au vol une douzaine d'oiseaux.

14 *mai*. — Mabrouki et Bilal, ainsi que Budja et ses dix hommes, sont revenus aujourd'hui de l'Ounyoro avec quatre envoyés de Kamrasi, à la tête desquels est Kidgwiga. Le bruit transpire que Mtésa, conformant sa politique à mes prudents conseils, a tâché de se concilier Kamrasi, et qu'au lieu d'une armée, il lui a fait passer, à titre de hongo, deux bracelets de fil de cuivre. Kamrasi a répondu à ces avances par l'envoi de deux dents d'éléphant. Kidgwiga nous a déclaré que la caravane de Petherick n'était pas dans l'Ounyoro et n'avait jamais pu pénétrer jusque-là ; elle a jeté l'ancre à la hauteur du Gani[1]. On ne parlait du reste que de deux hommes blancs, dont un barbu, l'autre rasé, qui s'informent de nous avec le même empressement que nous mettons à nous informer d'eux : ils ont des siéges et portent un costume pareil aux miens ; leurs fusils, leurs meubles sont exactement les mêmes que ceux dont ma hutte est garnie. En de certaines circonstances, ils ont fait passer à Kamrasi un collier de verroteries, et de son côté, pour ne pas demeurer en reste vis-à-vis d'eux, ce prince leur a expédié bon nombre de femmes et de dents d'éléphant. Kamrasi est disposé, si je le désire, à me faire arriver par eau jusqu'au point où ils sont arrêtés. La voie de

1. Cette obscure allusion, que l'on faisait ainsi pour la seconde fois aux trafiquants sous les ordres de Debono, et à leur station de Jaloro, s'est trouvée en partie vraie, en partie erronée, ainsi que le lecteur pourra le constater ci-après. (*Note du cap. Speke, dans la 2e édition de son livre.*)

terre, en effet, passant par le Kidi, comprend dix étapes, à travers les jungles, dans un pays habité par des sauvages qui donnent la chasse à tous les voyageurs et pillent indifféremment ce qui passe à leur portée.

Ce trajet n'en est pas moins fait, de temps à autre, par des Vouanyoro et des gens du Gani, qui se dérobent aux attaques en faisant voyager de nuit les troupeaux de bétail et les cargaisons de peaux de singe qui constituent leur principal commerce; mais ces tentatives sont rares, attendu les risques auxquels ils s'exposent.

Baraka et Oulédi, expédiés du Karagoué à la date du 30 janvier, ont résidé chez Kamrasi pendant plus d'un mois, et ne pouvant obtenir qu'il les fît conduire dans le Gani, voulaient revenir me trouver en compagnie de Mabrouki et de Bilal. Le roi de l'Ounyoro leur a également refusé cette autorisation, ne pouvant les renvoyer, disait-il, ailleurs que dans le pays d'où ils venaient. Ce prince a ouï parler de mes chasses avec Mtésa, comme aussi de la tentative faite par Mabrouki et Oulédi pour arriver au Gani, en passant par l'Ousoga. Outre les verroteries que Baraka lui a remises de ma part, il s'est fait donner le sabre d'Oulédi, en menaçant ce dernier de le garder à jamais captif dans ses États, faute par lui d'avoir acquitté un droit de séjour. Mabrouki ajoute qu'ils ont été retenus cinq journées entières dans un village situé à une heure du palais de Kamrasi, avant qu'on leur permît de se présenter devant le monarque. Mais aussitôt après la première audience, et lorsque l'échange des présents eut été consommé, ils reçurent ordre de partir dès le lendemain, « attendu que les Vouaganda, selon Kamrasi, sont de misérables pillards sans foi ni loi. »

Ces informations, mêlées de bien et de mal, me parurent fort embarrassantes, pour ne rien dire de plus. Je devais en conclure que Petherick avait l'œil sur notre retour; mais ses envoyés, repartis trop tôt de chez Kamrasi, ne s'y étaient pas rencontrés avec le mien. Baraka n'avait pu obtenir l'autorisation d'aller le rejoindre, ni celle de lui faire savoir combien nous étions rapprochés les uns des autres; enfin les Vouaganda étaient si mal vus dans l'Ounyoro, qu'il semblait impossible d'établir entre nous des communications par écrit. Ajoutez à mes déceptions l'impossibilité où s'était vu Grant d'explorer le lac, à partir de l'endroit où

il reçoit la Kitangoulé : ni l'Ousoga d'ailleurs, ni la rive orientale du N'yanza n'ont encore été vus par nous.

15 *mai.* — Mon accès du 10 s'est converti peu à peu en une sorte de fièvre lente. J'ai dû charger Bombay de porter à Mtésa les nouvelles arrivées hier, et de le consulter sur le parti que nous aurons à prendre. Il a répondu « qu'il faudrait aller droit au Gani, » et me fait remettre un pot de pombé, par manière de tisane.

16 *mai.* — Le roi s'est enquis de ma santé, sans joindre aucune requête à ce message bienveillant, — ce qui peut passer pour une espèce de phénomène.

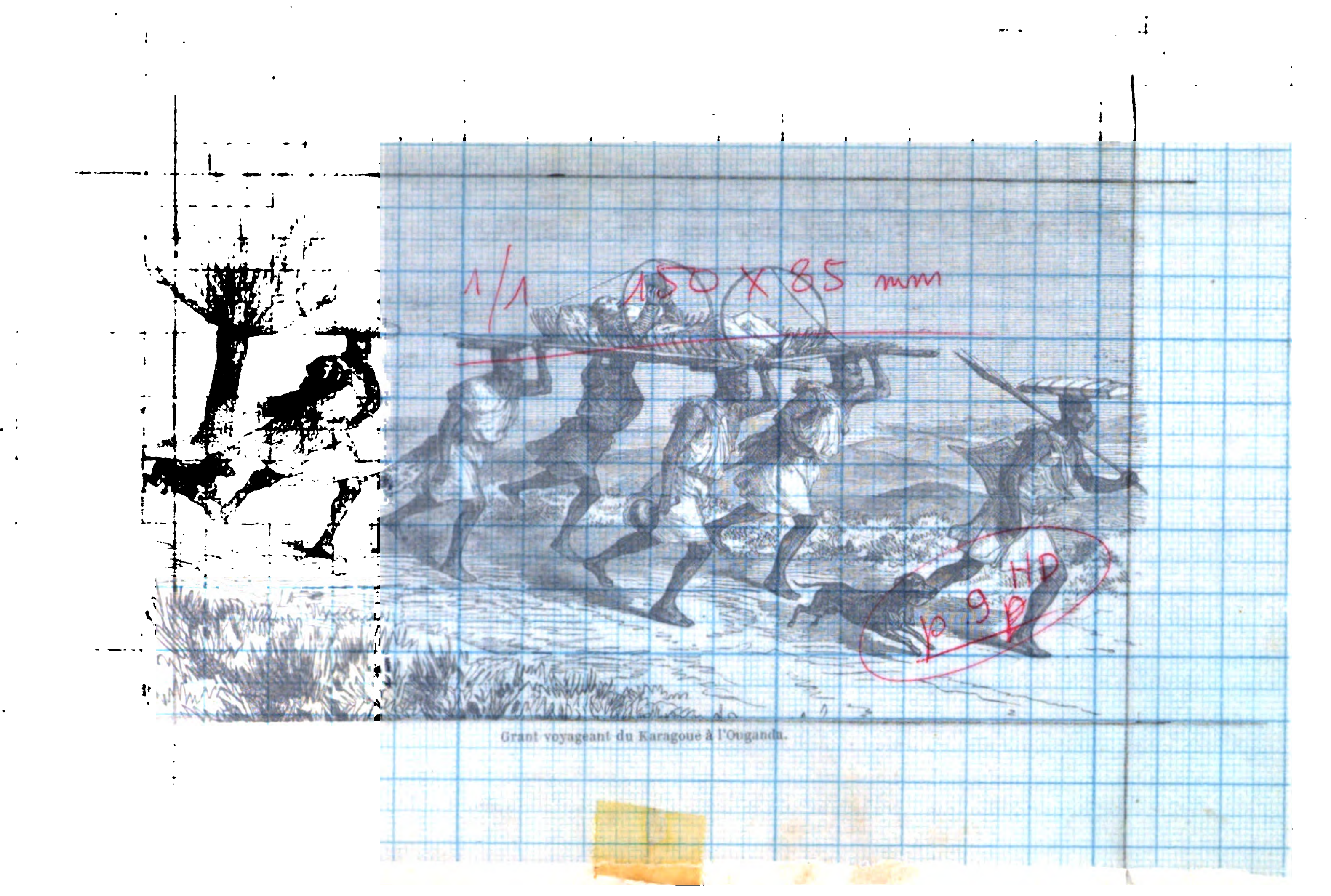
17 *mai.* — La trêve n'a pas été longue. Ce matin, d'aussi bonne heure que possible, Mtésa m'a fait demander tels et tels objets que j'ai déjà dû lui refuser cent fois. Il suppose apparemment que j'ai quelque part, en réserve, les richesses que je prétends lui dissimuler.

18 *et* 19 *mai.* — Bombay est allé de ma part réclamer quelques pots de pombé, le seul aliment que je puisse prendre sans dégoût. Le roi, cependant, avait fermé la porte pour tout le monde, si ce n'est pour moi. L'écouvillon que je lui avais donné pour nettoyer son fusil a besoin de réparation, et les pages qui me l'ont apporté « n'oseraient, disent-ils, se représenter devant leur maître sans l'outil remis à bien. »

Le roi m'a expédié ce soir une pintade qu'il avait tuée, comme échantillon de ses progrès cynégétiques.

20 *mai.* — Mtésa, partant pour la chasse, m'a fait emprunter ma poire à poudre. Petite insurrection de mes Vouangouana, qui me reprochent la disette où nous sommes. Ils oublient que j'ai acheté pour eux un droit dont ils n'usent guère, celui de se pourvoir de bananes dans les plantations royales. Ce privilége, que leur paresse rend inutile, m'a coûté cependant un chronomètre d'or et quelques-uns des meilleurs fusils qui se fabriquent en Angleterre.

22 *mai.* — J'ai vu aujourd'hui, pour la première fois, comment notre monarque rassemble une armée. Les routes étaient couvertes de guerriers vouaganda diversement peints, ayant autour de la tête des bandeaux en feuilles de bananier, une étroite peau de chèvre fixée autour des hanches, le bouclier et la lance à la main, et chantant une marche, ou *tambouré*, dont le refrain



Grant voyageant du Karagoue à l'Ouganda.

[illegible] reçoit la Kitangoule : ni l'Ousa[illegible] d'ailleurs, ni la rive orientale du N'yanza n'ont encore été vus par nous.

15 *mai.* — Mon accès du [illegible] s'est converti peu à peu en une sorte de fièvre lente. J'ai dû charger Bombay de porter à Mtesa les nouvelles arrivées hier, et de le consulter sur la route que nous aurons à prendre. Il a répondu « qu'il faudrait aller jusqu'au [illegible]ani, » et [illegible] remettre un pot de pombé, [illegible] de [illegible].

16 [illegible]. — Le roi s'est enquis de ma santé, sans [illegible] ce message bienveillant, — ce qui peut passer pour une espèce de phénomène.

17 *mai.* — La trêve n'a pas été longue. Ce matin, d'aussi bonne heure que possible, Mtesa m'a fait demander tels et tels objets que j'ai déjà dû lui refuser cent fois. Il suppose apparemment que j'ai quelque part, en réserve, les richesses que je prétends lui dissimuler.

18 *et* 19 *mai.* — Bombay est allé de ma part réclamer quelques pots de pombé, le seul aliment que je puisse prendre sans [illegible]. Le roi, cependant, avait fermé la porte pour tout le monde, [illegible] n'est pour moi. L'écouvillon que je lui avais donné pour [illegible] son fusil a [illegible] de [illegible] les pages qui me l'ont [illegible] [illegible] devant leur maître [illegible]

[illegible] une pintade qu'il avait tuée, [illegible] cynégétiques.

[illegible] Mtesa partant pour la chasse, m'a fait emprunter [illegible] à poudre. Petite insurrection de mes Wouanguana [illegible] reprochent la disette où nous sommes. Ils oublient que [illegible] un droit dont ils n'usent guère, celui [illegible] les plantations royales. Cependant [illegible] inutile, m'a coûté cependant un [illegible] des meilleurs fusils qui se fabriquent [illegible]

[illegible] aujourd'hui, pour la première fois [illegible] rassemble une armée. Les routes [illegible] Wouaganda diversement peints [illegible] en feuilles de bananier, [illegible] des hanches, le bouclier et la [illegible] marche, ou *ambouré*, dont le [illegible]



Grant voyageant du Karagoue à l'Ouganda.

ramène constamment le mot *Mkavia*, qui signifie monarque. Au dire de Bombay, « leur nombre surpasse celui des troupes que le sultan Majid avait enrôlées pour défendre Zanzibar contre Sayyid Swéni; jamais, en somme, il n'a vu nulle part une pareille agglomération de forces militaires. »

En allant ce matin au palais dans l'espoir d'obtenir des bananes pour nos gens, il a trouvé le roi au milieu de toute sa cour, se disposant à ordonner le départ de cette formidable armée, sans que personne parût savoir encore où il comptait l'envoyer. Apercevant dans la foule ceux de mes gens qui ont récemment visité l'Ounyoro avec les envoyés de Kamrasi, Mtésa les a questionnés sur leur mission; et quand ils ont nié la présence des « hommes blancs » à la cour de Kamrasi, Mtésa, que la colère gagnait, a prétendu que c'était là une fausseté manifeste, contraire aux rapports de ses gens, qui très-certainement n'avaient pu s'y tromper. « Sans doute, a-t-il ajouté, Kamrasi les aura cachés quelque part, effrayé par le nombre de fusils qu'on peut maintenant lui opposer, et c'est le même motif qui lui a suggéré tous ces mensonges.... Mais bien hardi celui qui veut me tromper.... Et, maintenant que les moyens pacifiques ne m'ont pas réussi, j'aurai recours à la force pour en venir à mes fins.... Que pense votre maître de ces divers incidents? » a-t-il repris ensuite en s'adressant à Bombay. Celui-ci, qui avait ses instructions, lui a répondu simplement: « Le Bana désire que rien ne se fasse avant l'arrivée de Grant; nous pourrons, alors, marcher tous ensemble. »

Le roi s'est retiré là-dessus.

22 *mai*. — Kitounzi est venu chez moi de bonne heure, ayant appris que j'étais malade. Je désirais me faire expliquer pourquoi les Vouaganda répugnent si fort à me voir assis sur un fauteuil; mais, sans me répondre, et se dérobant ainsi à une question gênante, il est parti tout aussitôt, sous prétexte qu'il entendait autour du palais un bruit causé sans doute par quelques arrestations; son ministère, en ce cas, pouvant être requis, il n'avait pas une minute de plus à me donner.

Mes gens sont allés au palais, demander en mon nom des bananes et du pombé; mais, loin de leur rien accorder, Mtésa leur a pris, littéralement pris de sa main, deux calottes feutrées qu'il s'est adjugées sans le moindre scrupule, en les char-

geant de dire au « Bana » que sa provision de bière était épuisée.

23 *mai.* — Kidgwiga me raconte que, dans son empressement à faire arriver chez lui les « hommes blancs » du Gani, son maître a expédié au chef de ce pays un hongo de trente dents d'éléphant, comptant bien le déterminer ainsi à laisser passer ces visiteurs si impatiemment attendus. « Je serais certainement comblé d'égards si j'allais de ce côté. » Cette bienveillante ouverture m'a fourni l'occasion de prêcher la concorde entre les deux princes, comme le moyen le plus propre à lever les obstacles qui me séparent encore de l'Ounyoro.

24 *mai.* — Même affluence de soldats sur les grandes routes. Tant que dure le jour, les uns partent, les autres arrivent; on dirait des bataillons de fourmis. Nouvelle visite de Kidgwiga. Je me suis ensuite rendu au palais, mais sans mon fusil, désirant persuader au prince que ma provision de poudre est à peu près épuisée, afin de mettre un terme à ses continuelles réquisitions. Cette belle manœuvre m'a valu de faire antichambre toute la journée sans pouvoir parvenir à être admis.

Les pages m'ont informé ce soir que Grant venait d'arriver à N'yama-Goma, village situé, comme je l'ai dit, à une journée de marche.

25 *mai.* — J'avais organisé un détachement de vingt hommes qui porteront à Grant, en guise de viatique, un beau quartier de mouton ; mais il leur fallait, sous peine d'être arrêtés en route, avoir à leur tête un officier indigène, et je n'en ai pas rencontré un seul qui voulût, sans mission expresse, prendre sur lui de leur montrer le chemin. Le roi, passant près de ma hutte, m'a fait enjoindre de l'aller trouver. Il avait à sa suite, sous bonne escorte, Rosaro et quatre autres Vouanyamba qui, surpris par Kitounzi en flagrant délit de vol, l'avaient rudement maltraité. Mtésa, qui me les désigna de la main, me parut comprendre enfin les inconvénients de ce système d'hospitalité basé sur le droit de pillage qu'il accorde à ses victimes; il m'a demandé « si telle était la coutume du Karagoué? » Mais, au moment où j'allais profiter de l'occasion pour attaquer de plus belle cet usage odieux, il a tout à coup changé de sujet en me parlant des Vouasoungou qui sont, dit-il, à Gani, s'informent de nous avec empressement, et brûlent de venir nous rejoindre. Je lui ai proposé d'aller les

chercher moi-même avec des barques; mais il trouve plus simple d'envoyer ses gens, le voyage qu'ils auraient à faire au nord n'étant guère plus long que la traversée accomplie par les bateaux expédiés au-devant de Grant. Il préfère la route du Kidi à celle de l'Ounyoro, et motive sa préférence en alléguant le manque d'égards que ses envoyés ont toujours trouvé chez Kamrasi.

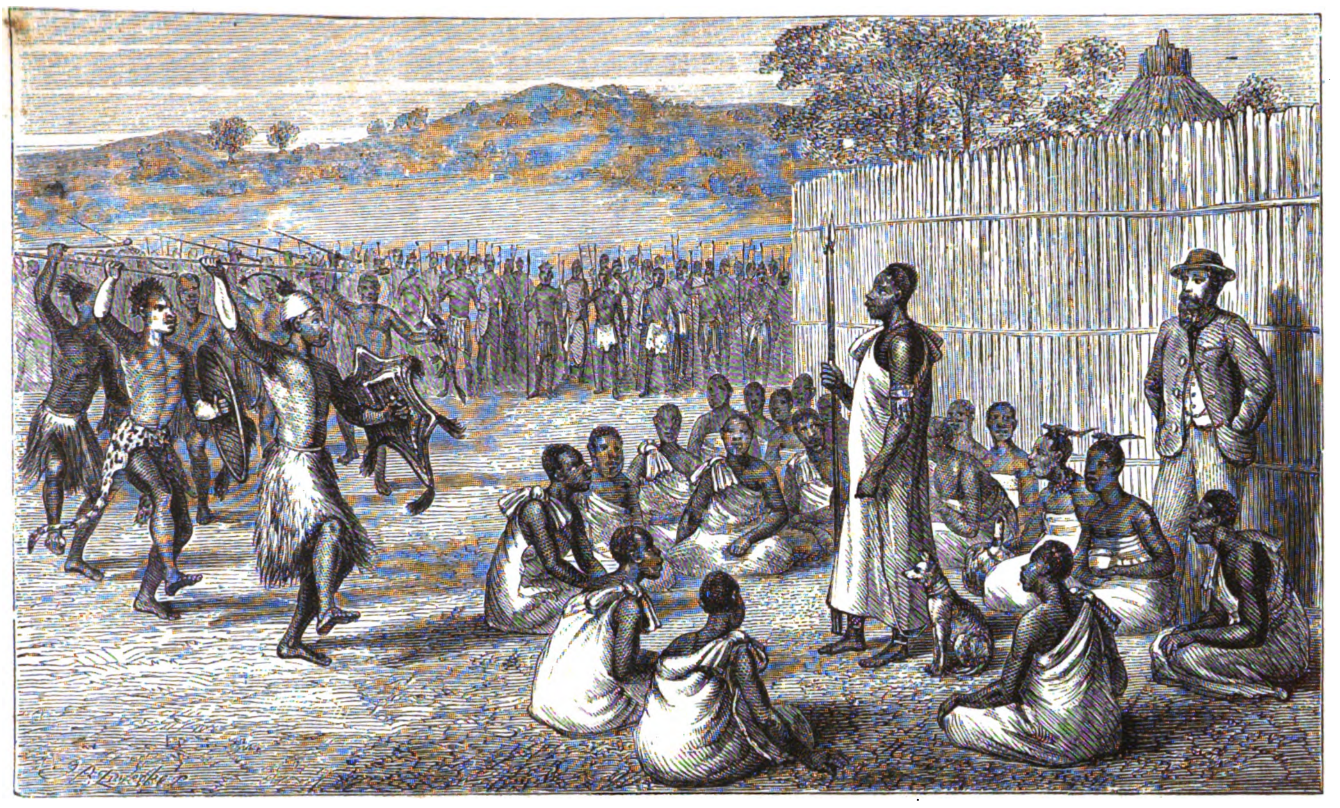
J'aurais voulu approfondir ce sujet, dont la discussion s'ouvrait inopinément devant moi; mais le malheur voulut qu'un adjudant vînt se percher sur un des arbres voisins, où on nous le signala tout aussitôt. Il fallut se mettre en mesure de le tuer, et, comme nous étions fort à court de munitions, le soin de charger les fusils me fut dévolu. Un premier coup, vu la hauteur à laquelle se trouvait notre gibier, ne fit que lui cingler les jambes et le forcer à changer de perchoir. Au second, et avec la dernière charge de plomb qui nous restât, Mtésa tua l'animal. Ce furent alors des exclamations, des cris de triomphe, des bonds joyeux, des félicitations, des serrements de mains auxquels prit part toute l'assistance émerveillée; les tambours battaient, les femmes chantaient et dansaient en rond, s'associant à l'espèce de délire dont leur maître semblait frappé. Le *nundo*, retenu dans les hautes branches par ses ailes étendues, nécessita l'intervention de quelques Vouasoga, qui allèrent en grimpant le décrocher. Une fois à terre, on le mesura; on s'extasia sur son envergure, qui passait la hauteur d'un homme, et le roi n'eut pleine satisfaction qu'après avoir exhibé d'abord à ses frères, puis à sa mère, ce témoignage de sa merveilleuse adresse.

Chez la reine, où il pénétra seul après avoir respectueusement changé ses vêtements européens contre un manteau de peau de chèvre, on vint lui annoncer que le colonel ou général Congow, en grand uniforme, se présentait avec son régiment et sollicitait l'honneur d'être passé en revue. L'occasion s'offrait trop belle pour que le roi ne sortît pas à l'instant, précédé de l'oiseau qu'il venait de mettre à mort et qui fut érigé en trophée au milieu des courtisans accroupis, Mtésa lui-même se tenant debout, la lance et le bouclier à la main. Le régiment, composé de trois compagnies d'environ deux cents hommes chacune, et rangé à l'extrémité gauche du champ de parade, reçut l'ordre de venir se former par simple file à droite, et au grand trot, à l'autre extrémité du terrain.

On se ferait difficilement une idée de l'étrange spectacle qu'offraient tous ces hommes à peu près nus (sauf la peau de chèvre ou de chat qui pendait à leur ceinture), et barbouillés des peintures de guerre, suivant le goût de chaque individu ; une moitié du corps rouge ou noire, l'autre bleue, mais sans aucune distribution régulière de ces couleurs invariables. Il n'y avait de strictement uniforme que les armes : chaque soldat, muni de deux lances et d'un bouclier, les tenait disposés comme à l'approche de l'ennemi, et ils s'avançaient ainsi sur trois rangs, à quinze ou vingt mètres de distance l'un de l'autre, du même pas allongé, pliant les jarrets pour se donner plus d'élan. Derrière chaque compagnie venait le capitaine, reconnaissable à son costume encore plus fantastique, et enfin, à la suite de tous, le grand colonel Congow, qui nous rappelait Robinson Crusoé, avec son jupon de peau de chèvre à longue toison blanche, son bouclier de cuir en forme de violon, décoré à ses six extrémités de touffes de poil blanc, ses jarretières frangées au-dessous du genou, et son casque recouvert de verroteries, orné d'un panache de plumes rouges; au centre de ce dernier s'élevait, s'inclinant en arrière, une tige terminée par un bouquet de poils de chèvre. Après plusieurs charges par compagnie, les officiers coururent sur le roi, la lance haute, avec mille protestations frénétiques de zèle sans bornes et de loyauté à toute épreuve. On les couvrit d'applaudissements, et la parade se trouvant terminée, chacun de nous rentra chez lui.

26 *mai*. — Grant, à qui j'ai fini par expédier son quartier de mouton, moyennant la complaisance d'un officier du roi, m'accuse réception de ce régal bien venu, et demande instamment qu'il lui soit permis de quitter N'yama Goma, où il meurt de faim. Rosaro, placé sous la garde de Kitounzi, doit subir un châtiment exemplaire. La reine, malheureusement, à qui on a raconté les différents méfaits des Vouanyambo, vient de prescrire que ni mes gens, ni ceux de Rosaro, ne seront plus désormais nourris aux dépens du palais. Étant arrivés ensemble dans l'Ouganda, elle nous regarde, en vertu de sa logique féminine, comme également responsables du tort fait à son fils. Je n'ai pu être admis au palais, où je portais quelques explications.

27 *mai*. — Mtésa me fait demander une médecine qui le préserve de la foudre. Je suis allé lui expliquer en quoi consiste le



Revue des troupes de l'Ouganda.

paratonnerre, et je tâchais en même temps de ramener sur le tapis l'affaire de l'Ounyoro, où j'aurais grande envie de me rendre immédiatement. Tant qu'il n'aura pas vu Grant, ce projet n'a rien qui lui plaise, mais il a désigné un officier qui, par l'Ounyoro, sera chargé d'aller au Gani, et avec lequel le roi me demande de faire partir quelques-uns de mes gens, ainsi que des lettres à l'adresse de mes compatriotes.

Notre causerie fut agréablement interrompue par de lointaines détonations qui nous annonçaient l'arrivée de mon camarade. Je pris tout aussitôt congé pour aller le recevoir. Inutile de dire toute la joie de cette réunion, après tant d'anxiétés et de mutuels regrets. Heureux de voir Grant assez bien rétabli pour en être venu à boîter deçà, delà, sans trop de fatigue, j'écoutai, en riant aux éclats, l'amusant et pittoresque récit de sa pénible traversée.

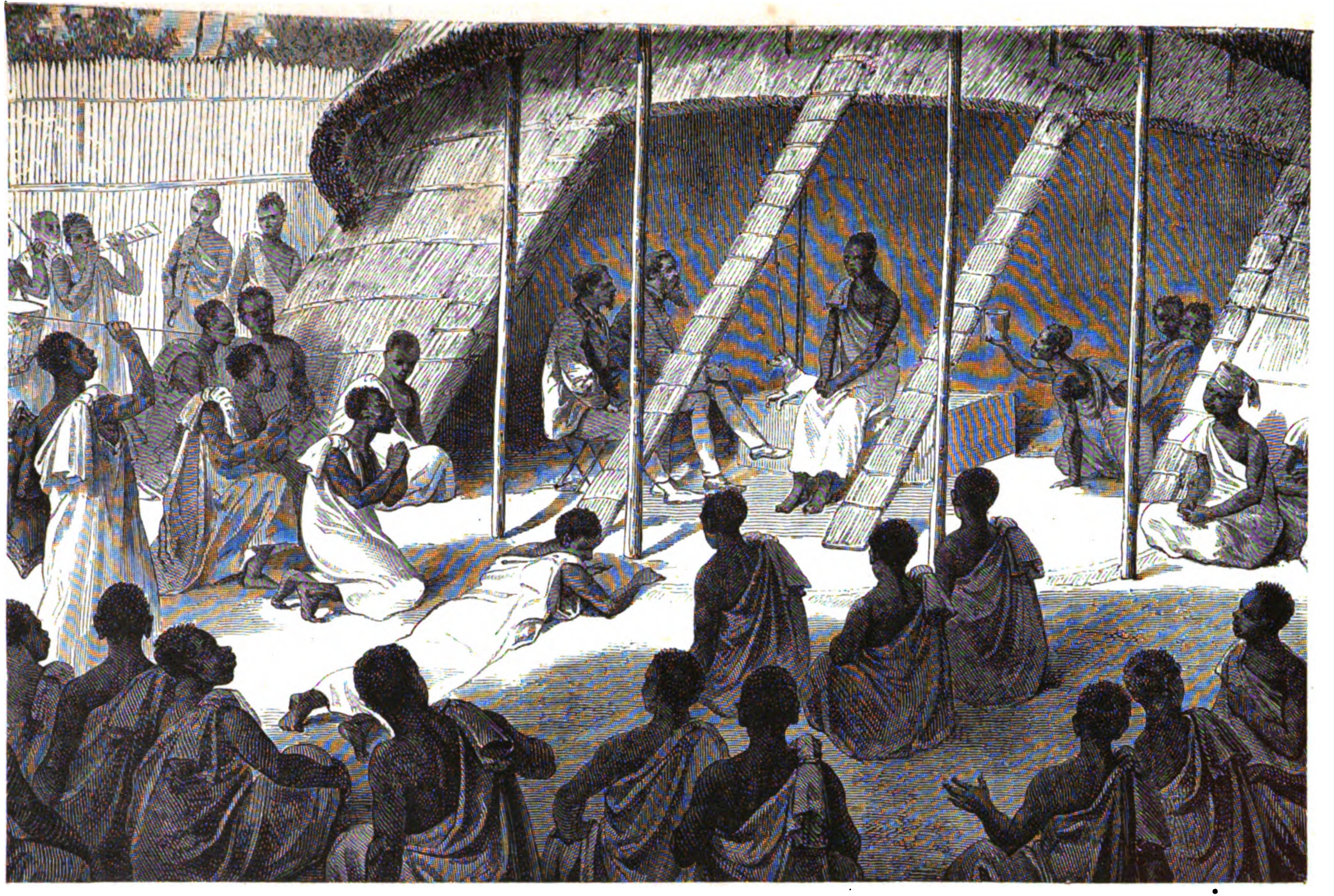
28 *mai*. — Budja, l'ambassadeur nommé hier par le roi, est venu, en compagnie de Kidgwiga, prendre mes hommes et mes lettres, afin de retourner chez Kamrasi; il lui demandera passage à travers ses États pour se rendre dans le Gani. Je voulais, au préalable, m'entendre avec Mtésa, mais les envoyés ont répondu qu'aucun ordre ne les autorisait à s'arrêter dans ce but, et ils sont partis immédiatement.

Le roi, auquel j'ai fait passer, comme présent, un fusil double et des munitions, nous a convoqués, Grant et moi, pour un lever solennel, pareil à celui qui marqua mon arrivée. Toutefois, nous avons trouvé la cour assez dégarnie quand nous nous sommes rendus au palais dans l'après-midi. La première séance promptement expédiée, nous nous retirâmes dans une des cours intérieures, où les femmes comparurent devant nous; mais le roi, se lassant bientôt de ces muettes exhibitions, se fit apporter le fauteuil de fer, et entama l'entretien par des questions relatives à ces stimulants dont il est si fortement préoccupé. Je rompis les chiens en demandant « si le fusil était de son goût? » puis nous traitâmes des sujets plus généraux, concernant tour à tour Souwarora, Roumanika et les difficultés de la route par l'Ounyamouézi, qui remplacera bientôt, nous l'espérons du moins, celle de l'Ounyoro.

On voudra bien ne pas perdre de vue qu'en prolongeant ainsi notre séjour chez Mtésa, et par toutes ces négociations si diffi-

ciles à mener de sang-froid, nous nous proposions toujours le même objet, celui de nous faire montrer le Nil à son issue du N'yanza, et de vérifier ainsi un phénomène sur lequel, depuis longtemps, mon esprit ne conservait aucun doute. Sans le consentement, que dis-je? sans le concours et la connivence de ce capricieux sauvage à qui j'avais affaire, il ne fallait pas songer à la réalisation de ce projet. On ne s'étonnera donc pas que je fusse constamment au guet, pour glisser à propos dans le cours de tous nos entretiens, quelques paroles de nature à nous rapprocher de ce grand but. L'occasion, cette fois, me semblait favorable, et nous risquâmes une requête directe, tendant à obtenir des embarcations pour essayer de nous rendre par eau vers le Gani, en supposant que le lac et le fleuve fussent navigables sur leur parcours entier; nous demandions aussi que Kitounzi nous accompagnât avec une mission officielle, afin de ramener tout ce qui serait fait à notre important dessein de frayer pour le commerce une nouvelle voie par laquelle trouveraient leur chemin vers l'Ouganda les divers articles de fabrique européenne. Nous n'en vînmes pourtant pas à nos fins. La pétition, attentivement écoutée, — et qui avait été parfaitement comprise, maint et maint commentaire nous le prouva, — la pétition n'obtint aucune réponse directe. Il n'entrait pas dans mes combinaisons diplomatiques de laisser voir toute l'importance que nous attachions à cette question. Je dus, par conséquent, manifester une certaine indifférence, et je pris ce temps pour réclamer ma boîte à couleurs que le prince, après me l'avoir empruntée un jour, retenait depuis plusieurs mois. Cette nouvelle demande rencontra le même silence que la première; mais je fus immédiatement harcelé au sujet de la boussole, promise, on s'en souvient peut-être, pour l'époque où Grant serait arrivé. Il a fallu m'engager à l'envoyer demain matin, et moyennant ce, le roi, qui s'apprêtait à se retirer, nous dit « qu'il s'entendrait avec ses femmes pour fixer la quantité de pombé dont on pouvait disposer en notre faveur; » — après quoi, il nous souhaita le bonsoir.

29 *mai*. — La boussole que j'ai chargé Bombay de lui remettre a jeté le roi dans un véritable transport de joie. Il a dit à mon messager, puis à Maoula, « que je ne pouvais lui rien offrir de si précieux, et qu'en me privant pour lui d'un pareil instru-



Lever de Mtésa.

ment, je lui donnais la preuve d'une affection inaltérable. » Il est venu le soir, avec tous ses frères, examiner les dessins de Grant, dont les portraits, récemment exécutés d'après plusieurs indigènes, ont été littéralement acclamés. Pour cette fois, au lieu de lui rien donner, j'ai réclamé ma boîte à couleurs, et j'ai conduit ensuite la compagnie vers la colline qui me sert d'observatoire. Parvenus au sommet, le roi s'est appliqué à renseigner ses frères sur l'étendue de ses domaines, et comme je lui demandais « où il place la résidence de ce Dieu universel qui porte le nom de Loubari? » sa main s'est immédiatement levée pour désigner la voûte céleste.

30 *mai.*—Je vois enfin revenir ma boîte à couleurs, à laquelle sont joints certains oiseaux tués par le prince, et qu'il voudrait faire dessiner. Il demande aussi qu'on exécute son portrait, plus une copie de ceux que Grant lui a montrés hier. Pour complément de ces modestes requêtes, il sollicite un surcroît de poudre, et nous prie de lui faire passer tous nos fusils, qu'il souhaite examiner à loisir.

31 *mai.* — J'ai dessiné deux des oiseaux envoyés par Mtésa, un grand *horn-bill* blanc, taché de noir, et un pigeon vert; mais ceci ne lui suffit pas; il m'expédie d'autres oiseaux et demande à voir mes souliers. Ce dernier message m'étant rendu avec une impertinence par trop marquée, je lance mon livre à la tête des pages qui se sont émancipés à ce point, et je les chasse en leur annonçant « que j'irai moi-même réclamer du roi les subsistances qui font faute à mes Vouangouana et sans lesquelles il m'est impossible de les tenir tranquilles. » En l'absence de Mtésa qui est allé chasser, je porte mes plaintes au kamraviona, et je lui annonce mon intention « de quitter le pays, puisqu'il ne me reste rien à donner au roi. » Blessé du rapport que j'établis ainsi entre les aliments que me fournit son maître et les cadeaux qui seraient l'équivalent de son hospitalité, le commandant en chef me donne immédiatement une chèvre et une certaine quantité de pombé, qu'il prélève sur ses approvisionnements; il m'annonce, de plus, l'intention de porter mes griefs au pied du trône.

1er *juin.* — Dessiné une pintade pour le compte du roi, qui l'avait abattue ce matin même. Plus tard, j'ai conduit Grant chez la reine, où nous sommes allés avec sept hommes seule-

ment, le reste de nos gens ayant préféré les chances de la maraude à celles que leur offrait l'hospitalité douteuse de la N'yamasoré. Après une heure d'attente, la reine nous a reçus avec force sourires. Le pombé, les bananes qu'elle a fait placer devant nous étaient destinés exclusivement — elle a pris soin de le dire — à son nouveau visiteur. Cette distinction, véritable trait de politique sauvage, avait pour but de traiter Grant comme une personne à part, voyageant pour son propre compte, et d'obtenir ainsi une nouvelle taxe de passage, un *hongo* particulier. Cette petite ruse me fit sourire, et je remerciai directement la reine de sa générosité « envers ma maison; » j'ajoutai que lorsque j'aurais pu faire venir du Karagoué le demeurant de mes marchandises, je me hâterais, selon ma promesse, de lui faire accepter quelques présents supplémentaires. « Les messagers du roi, par malheur, méconnaissant les instructions à eux données, avaient doublement déçu mes espérances, d'abord en changeant l'itinéraire de Grant, qui devait voyager par eau, puis en ne m'apportant pas ce que les circonstances m'avaient contraint de laisser entre les mains de Roumanika. »

La reine, peu satisfaite de ces raisons, insistait pour que Grant s'acquittât envers elle, par un cadeau quelconque, de l'hommage qu'il lui devait. Pour détourner la conversation, je lui demandai « d'employer son influence à nous ouvrir un passage vers le Gani, ce qui était, en somme, le meilleur moyen de faire affluer dans l'Ouganda ces nouveautés dont elle semble éprise. » Avec une subtilité dont je ne l'aurais pas crue capable, elle nous promit immédiatement son concours, « à condition que Grant ne partirait pas en même temps que moi, vu qu'elle n'avait pas encore assez de sa présence. » Il est convenu que, dès demain, elle traitera cette affaire avec son fils.

En réalité c'était bien là notre premier rayon d'espérance, et je m'occupai d'organiser nos opérations futures de manière à leur faire produire quelques résultats pratiques, sans effaroucher l'humeur capricieuse de notre hôte. Tandis que j'inspecterais le fleuve et que j'essayerais de naviguer jusque dans le Gani, Grant, me disais-je, retournera par eau dans le Karagoué pour aller y chercher notre arrière-train; cette traversée sur le lac lui permettra de se procurer les informations dont il a été frustré par les manœuvres de Maribou, le commandant de son

Speke et Grant en audience chez la reine mère.

escorte. Nous tombâmes d'accord là-dessus, et tout semblait aller au mieux, car une fois assurés de communiquer un jour ou l'autre avec Petherick, il nous restait encore beaucoup à faire soit dans l'Ouganda, soit dans l'Ousoga.

Pendant le reste de notre conversation avec la reine, nous la vîmes bercer dans ses bras une espèce de poupée toute recouverte de cauries, et qui avait à peu près la forme de cette végétation vulgairement désignée sous le nom de *cacao marin;* ces allures de maternité factice indiquaient de sa part l'intention de garder un veuvage éternel.

Dans la soirée, le prince nous a renvoyé tous nos fusils et toutes nos carabines, en nous faisant demander une de ces armes; il voudrait avoir aussi le fauteuil de fer sur lequel il s'est assis pendant son séjour chez nous, plus une couchette, également en fer, et enfin l'*Union-Jack* ou drapeau national qui flotte au-dessus de notre hutte. On voit qu'il attache un certain prix à ses visites, et que l'honneur de le recevoir ne s'obtient pas à titre gratuit. Le chef des pages avait ordre d'assister à la translation des objets ainsi réclamés et de veiller à ce que tout se passât conformément aux volontés royales. Il devint donc tout à fait nécessaire de nous mettre en fureur, de protester contre les exactions auxquelles on voulait nous soumettre, et de leur opposer le refus le plus catégorique.

2 *juin*, — K'yengo, arrivé avec Grant, n'a pu, malgré maints efforts, obtenir du monarque une entrevue qu'il sollicitait. La jeune Méri ne laisse pas, elle aussi, de me donner du fil à retordre; elle se plaint « de résider sous le toit d'un pauvre homme, extrémité pénible à laquelle aucun de ses antécédents ne l'avait préparée. » Je croyais lui donner pleine et entière satisfaction en lui offrant de la marier à un des fils de Roumanika, mais bien qu'il compte parmi les princes de sa race, l'orgueilleuse enfant a repoussé ma proposition.

3 *juin*. — Depuis plusieurs jours je voyais une foule d'hommes affluer vers les palais du roi, de la reine et du kamraviona, où ils apportaient des fagots de bois de chauffage. Ce matin j'ai trouvé Sa Majesté qui faisait transférer sous ses yeux, d'une cour dans l'autre, par le régiment du colonel Mkavia, ces fagots dont il voulait savoir le nombre et qu'il ne pouvait compter autrement. Seize cents hommes environ étaient employés à cette

besogne, lorsque le roi, qui, ses deux lances en main et son chien à côté de lui, se tenait debout sur un tapis devant la hutte centrale de la première cour, entouré de ses frères et d'un nombreux état-major, s'avisa de commander au régiment un défilé par colonnes, afin de le voir plus à son aise; puis, se tournant vers ses officiers, il leur prescrivit de circuler à toute course parmi les rangs, pour lui rendre compte de leur opinion sur l'organisation de ce corps. Un désordre général devait être et fut en effet la conséquence de cette ridicule manœuvre, après laquelle les officiers revinrent, faisant mine de charger le roi, la lance haute, dansant devant lui, exaltant le nombre des soldats, la grandeur du monarque, et jurant à ce dernier une fidélité inviolable. Le régiment reçut ensuite l'ordre de déposer ses fagots, et les guerriers qui le composaient, armés de bâtons en place de lances, imitèrent de leur mieux les bonds, les charges, les vociférations qu'ils venaient de voir accomplir par leurs officiers. Mkavia, là-dessus, présenta au roi cinq chèvres de l'Ousoga, remarquables par la longueur de leur toison, et n'omit aucun des *n'yanzig* requis en pareille circonstance. Mtésa, questionné par nous sur le chiffre de son armée, se contenta de nous répondre : « Comment le connaîtrais-je, lorsque vous avez sous les yeux un simple détachement convoqué pour transporter du bois? »

Le régiment fut ensuite congédié, mais on invita les officiers à suivre le roi dans une des cours intérieures, où il les félicita d'avoir réuni tant de monde. Au lieu d'accepter purement et simplement cette louange, ils s'excusèrent de n'être pas venus encore plus nombreux, « et cela, disaient-ils, parce que certains de leurs subordonnés profitaient de leur lointaine résidence pour se soustraire à l'appel. » Maoula, toujours prêt à provoquer les mesures de rigueur, ne manqua pas d'ajouter que, « s'il parvenait à convaincre les Vouaganda de l'obéissance qu'ils lui devaient, on ne verrait plus un seul exemple de refus pareils. » Et Mtésa, prenant tout aussitôt la balle au bond : « Manquer de soumission vis-à-vis de vous, dit-il, c'est me désobéir de la manière la plus formelle, car je vous ai nommé mon aide de camp, et vous personnifiez dès lors la volonté royale. »

A peine ces mots prononcés, Maoula, se dressant en pied et se précipitant sur le roi, la baguette en arrêt, finit par se rouler à ses pieds avec les *n'yanzig* de la reconnaissance la plus effrénée.

Je m'attendais à voir sortir de tout ceci quelque décret sanguinaire; mais Sa Majesté, fidèle à ses habitudes capricieuses, leva tout à coup la séance et passa dans une autre cour, où seulement un petit nombre d'élus fut admis à le suivre.

Là, se tournant tout à coup vers moi : « Bana, me dit-il, je vous aime, d'abord parce que vous êtes venu me voir de si loin, et ensuite pour toutes les belles choses que vous m'avez apprises depuis que vous êtes ici. »

Fort étonné de cette bizarre déclaration, qui me trouvait l'estomac vide et le cœur rempli d'amertume, je n'en témoignai pas moins, avec un respectueux salut, combien j'étais flatté d'inspirer au roi des sentiments si favorables : « ils me donnaient l'espoir, ajoutai-je, que Sa Majesté voudrait bien prendre en considération l'état de famine auquel mes gens se trouvaient réduits.

— Comment, s'écria Mtésa, manqueriez-vous de chèvres, par hasard? »

Puis, sur ma réponse affirmative, il enjoignit à ses pages de m'en fournir immédiatement une douzaine, qu'il leur rembourserait sur les confiscations à venir, la ferme royale se trouvant pour le quart d'heure un peu dégarnie de bétail. « Ceci, repris-je, ne suffisait pas : mes Vouangouana manquaient de bananes, aucune distribution ne leur ayant été faite depuis quinze jours. » Le roi parut fort choqué de la négligence de ses pages, et leur prescrivit de la réparer à l'instant même.

Je voulus l'entretenir du projet dont j'ai parlé plus haut[1], mais il ne songeait qu'à la boussole dont je lui avais fait présent, et nous congédia dès que je lui en eus expliqué l'usage.

4 juin. — Viaroungi, l'officier chargé par Roumanika d'escorter mon camarade et aussi de solliciter l'assistance du roi Mtésa, est venu ce matin, en compagnie de Rosaro, me demander pour leur maître un présent de quarante vaches et de deux esclaves mâles, présent que les trafiquants arabes ont coutume de prélever à son profit sur ceux qu'ils reçoivent du roi de l'Ouganda. J'ai répondu « qu'un Anglais ne se défaisait jamais des cadeaux acceptés par lui, et, quant aux esclaves, que bien loin d'en faire commerce, nous leur donnions invariablement la liberté. » Je me suis plaint ensuite de Rosaro, dont le voisinage immédiat m'a

1. Celui de se rendre au Gani par les voies navigables, tandis que le capitaine Grant retournerait au Karagoué, en explorant la rive occidentale du N'yanza.

causé toute sorte d'ennuis et de déconsidération. Après avoir vainement cherché à s'excuser, celui-ci, faisant droit à ma requête, a promis d'aller s'établir séparément avec Viaroungi, son supérieur hiérarchique.

A mon arrivée chez le roi, dans l'après-midi, j'ai constaté que les pages avaient mis à part les bananes destinées à mes gens et le pombé dont Sa Majesté me gratifie. Mtésa, m'accueillant avec cordialité, a désiré savoir si je persistais dans mon idée d'aller au Gani. « Plus que jamais! » ai-je répondu aussitôt; et je l'ai prié de m'adjoindre quelques officiers assez intelligents pour apprécier ce que j'allais faire en vue de la route permanente que je voudrais frayer aux futurs explorateurs de ces contrées inconnues. Ici, son humeur capricieuse s'est encore fait jour, et il m'a remis, avec un sang-froid agaçant, à l'époque où ses messagers seront revenus de l'Ounyoro. Je lui ai remontré que leur voyage ne pouvait aboutir, puisque Budja était parti sans emporter mes lettres et sans emmener aucun de mes gens. « D'ailleurs, lui ai-je dit, la route par le fleuve est la seule qui puisse jamais servir les intérêts de l'Ouganda, et celle qu'il faut tendre à ouvrir le plus promptement possible. » Je le suppliais de se prêter à mes conseils et d'expédier à Kamrasi, sans le moindre retard, quelques-uns de mes Vouangouana, pour faire connaître à ce prince que j'ai l'intention de me rendre chez lui par bateau en descendant la rivière. Cette demande formelle n'a obtenu aucune réponse. Bombay s'avisant de réclamer des vaches pour les Vouangouana, sa témérité a paru grande, et le roi s'est franchement moqué de lui avant de lever la séance.

5 *juin*. — A mi-chemin du palais de la reine, chez laquelle je me rendais, j'ai rencontré Congow, qui venait de la reconduire chez elle après une visite dont elle l'avait honoré. Il me passa par la tête de provoquer le brave colonel, par quelque innocent mensonge, à me faire connaître l'opinion des indigènes sur la question de savoir si le Nil est navigable ou non dans le voisinage de l'endroit où il sort du N'yanza. Je lui dis, en conséquence, « qu'il venait d'être désigné par le roi pour nous accompagner au Gani, où nous comptions nous rendre en descendant le fleuve. » Il prit la chose fort au sérieux, et parut se croire dans un péril imminent : « Quoi qu'il arrive, disait-il, mes jours sont comptés. Si je refuse d'obéir, on me coupera la tête;

si j'essaye de passer en vue du palais de Kamrasi, lequel est situé sur le fleuve, ce prince me fera certainement mettre à mort, en souvenir du temps où j'ai conduit une armée jusqu'au cœur de ses États et l'en ai ramenée victorieuse. Nous aurions beau, comme vous le proposez, attribuer à cette mission un caractère purement pacifique, les Vouanyoro se méfient tellement des Vouaganda, qu'ils prendront spontanément les armes sans se demander dans quel but nous venons. » Un certain Mourondo, que nous avons rencontré au palais de la reine, paraît être allé jadis jusqu'à la frontière du Masai. Il affirme qu'il faudrait un mois de navigation pour se rendre de Kira (le district le plus oriental de l'Ouganda) jusqu'au Masai, où se trouve un autre lac, joint par un détroit au N'yanza principal, et où les barques du roi Mtésa vont fréquemment chercher du sel. Néanmoins, la plus grande partie de ce voyage pourrait être faite en quatre étapes par la voie de terre, après quoi on n'aurait plus à naviguer que pendant trois jours.

La reine, après m'avoir fait faire antichambre toute la journée, a prétexté un excès de fatigue qui l'empêchait de recevoir des visites. Trois régimes de bananes et un pot de pombé nous ont été remis de sa part au moment où nous nous retirions d'assez mauvaise humeur.

6 *juin.* — Ma promenade du matin m'a fait rencontrer Pokino[1], le gouverneur général de l'Uddou, arrivé en même temps que Grant pour faire une visite à la cour. Il m'a offert d'entrer chez lui pour y boire du pombé, fort surpris d'ailleurs de me voir accepter son offre sans l'autorisation du roi. J'ai vu l'insigne de ses fonctions : c'est une hachette de fer incrustée de cuivre, avec un manche d'ivoire. Il voulait d'abord nous offrir une vache, mais un instant de réflexion lui a fait remettre à des temps meilleurs cette libéralité prime-sautière.

Le roi, qui rentrait au palais avec ses frères, nous a distingués parmi ses courtisans, et il a donné ordre d'introduire aussitôt « le Bana. » Tandis qu'il admirait et faisait admirer à ses proches quelques dessins que nous lui avions apportés, Pokino vint se prosterner à ses pieds avec force *n'yanzig*, pour lui faire hom-

1. *Pokino*, employé ici comme nom propre, l'est ailleurs comme indiquant la fonction de gouverneur provincial. Nous ne pouvons que signaler cette inadvertance du voyageur, sans trancher la question qu'elle soulève. — *N. du T.*

mage d'un certain nombre de boucliers artistement travaillés; mais, bien qu'il administre une des principales provinces, et que le roi ne l'ait pas vu depuis plusieurs années, il a été reçu avec aussi peu de cérémonie et d'attention que le plus insignifiant Mkoungou. Un plan du lac et du Nil, que j'avais apporté avec moi pour mieux faire comprendre notre double projet de voyage, a fixé quelque temps l'attention du monarque; toutefois, il ne veut rien décider, rien autoriser, avant que son envoyé ne soit revenu de l'Ounyoro. Ne pouvant triompher de son inflexible résistance, j'ai proposé d'envoyer une lettre, avec cette convention que les messagers appartenant au roi seront sous la direction des miens, dès que les uns et les autres, au delà de l'Ounyoro, s'engageront dans le Gani. On est tombé d'accord là-dessus, moyennant que ma lettre à Petherick serait écrite dès demain.

Pour compléter mes leçons au roi sur le maniement de la boussole, j'ai pris, ayant besoin d'un support, le premier tambour qui m'est tombé sous la main. Sur ce, grande agitation parmi les Vouakoungou, qui se sont presque jetés sur moi, comme si je m'étais rendu coupable de quelque énormité. Le roi riait de bon cœur. Il se trouve, après éclaircissements, que le tambour en question passe pour être investi des plus hautes qualités magiques, et qu'en le traitant avec tant de sans-gêne, j'ai commis une espèce de profanation.

7 *juin.* — Ma lettre à Petherick a été rédigée dans le délai voulu, mais je n'ai pas vu paraître le Mkoungou qui devait venir la prendre. Comme K'yengo avait ordre de porter au palais le hongo de Roumanika, j'ai délégué Bombay pour assister à la cérémonie, en le chargeant de rappeler à Mtésa qu'il m'a promis des Vouakoungou pour le Gani et des barques pour le Karagoué. Mon messager m'assure ce soir qu'il a reçu pour toute réponse une espèce de grognement.

8 *juin.* — Au moment où j'allais me joindre au cortége du roi, qui partait pour la promenade, il m'a tourné le dos le plus grossièrement du monde et, rentré au palais, m'a laissé partir sans la moindre excuse. Peu après, venant à sortir de nouveau, ce capricieux personnage a paru surpris que je ne l'eusse pas attendu.

9 *juin.* — Cette nuit, pendant que je dormais profondément, un individu quelconque a pénétré dans ma hutte, où il s'est em-

paré d'un panier de balles. Comme il l'emportait dans la direction du palais, il a, par je ne sais quelle panique, laissé tomber son butin sur la route. Maoula venant à passer, et devinant à peu près de quoi il s'agissait, m'a rapporté l'objet enlevé. En butte à d'assez vives souffrances, je n'ai pas cru devoir sortir aujourd'hui.

10 *juin*. — Encore une journée de reclusion pendant laquelle j'ai reçu la visite de Méri, qui m'a paru complétement réconciliée avec son sort. En me parlant de la famille où je l'ai placée, elle témoigne la plus vive affection pour la femme d'Oulédi, et conclut par ce proverbe : « Que les oiseaux de même plume doivent habiter le même nid. » Elle s'administre, en fin de compte, un beau quartier de mouton, et manifeste l'intention de me faire çà et là quelques visites.

K'yengo a reçu six vaches en échange du fil d'archal qu'il apportait à Mtésa.

11 *juin*. — Viaroungi, venant à constater aujourd'hui que les gens de Rosaro s'étaient approprié, aux dépens des Vouaganda, une trentaine de vaches, douze esclaves et une charge de mbougou, s'est emparé des objets volés pour le compte de Roumanika, au lieu de les restituer au roi notre hôte. Pareils méfaits se commettent journellement chez nos voisins.

12 *juin*. — Une caisse de munitions et un sac de plomb, que nous avions mis en réserve pour faire au monarque notre présent d'adieu, nous ont été dérobés cette nuit, évidemment par les pages de la maison royale, et, selon toute apparence, en vertu d'ordres donnés par Mtésa lui-même. Il est, en effet, le seul à qui pareils objets puissent servir, et personne autre que ses messagers ordinaires ne connaît l'accès de la hutte. On se rappelle, d'ailleurs, que la caisse de balles volée avant-hier, a été retrouvée sur le chemin du palais, alors que, de notoriété publique, pas un des indigènes n'oserait se risquer, sans le consentement du prince, à toucher un objet de fabrication européenne.

13 *juin*. — Message au roi, que je somme de mettre en campagne ses espions et de découvrir les auteurs du vol, pour sauvegarder sa réputation d'honnête homme; en même temps, et afin de montrer de quel côté planent nos soupçons, nous faisons passer aux pages la défense la plus péremptoire de jamais

entrer chez nous. Deux réponses nous arrivent coup sur coup du palais. Mtésa nous fait dire qu'il rassemble tous ses hommes pour faire faire les perquisitions les plus exactes; en cas de non-réussite, le Mganga sera convoqué. Au fond, Sa Majesté n'a rien fait et ne fera rien.

Ces misérables pages sont revenus à la nuit, alléchés par quelque nouveau larcin; mais Kahala, plus en alerte que je ne l'étais moi-même, a distingué le bruit qu'ils faisaient en cherchant à dénouer le loquet de la porte, et ses efforts pour m'éveiller les ont mis en fuite.

14 *et* 15 *juin*. — Mon camarade Grant, qui montait la garde à ma place, est resté toute la journée au palais sans pouvoir obtenir audience. K'yengo a reçu la mission, toujours profitable, d'une saisie en masse à pratiquer sur les Vouakoungou récalcitrants.

16 *juin*. — J'ai renvoyé Kahala, que j'assigne définitivement à Bombay, charmé d'en faire sa femme. Mon principal grief est qu'au lieu de se conduire comme une jeune personne bien élevée, elle ne cesse de jouer avec des enfants malpropres, qui lui ont bel et bien donné la gale. Notre séparation n'a pas été tout à fait volontaire de sa part : la pauvre enfant avait même juré que la violence serait nécessaire pour la contraindre à sortir de chez moi ; il fallait bien cependant, dussé-je en venir à ces extrémités, me débarrasser du fardeau que m'avait imposé l'imprudente générosité de la reine mère.

K'yengo s'est présenté au palais, ramenant cinquante prisonniers; mais comme le roi se divertissait avec ses femmes, sur le petit étang où elles se baignent, à voir naviguer un canot qu'il vient d'y faire lancer, aucune affaire sérieuse ne pouvait se traiter aujourd'hui.

17 *juin*. — Une première promenade signale ma convalescence. Le roi, qui a chassé toute la journée, me fait vers le soir demander de la poudre. Oulédi est revenu de son expédition contre un officier de Kituntou, ramenant avec lui une dizaine de captives. L'officier lui-même avait brusquement disparu de ses domaines, et comme ils se trouvent, en vertu de je ne sais quel privilége ecclésiastique, à l'abri de toute éviction purement civile, Oulédi est frustré de la vaste propriété que le roi lui avait promise.

Ilmas, l'épouse de Majanja, placée, comme on sait, dans une position éminente par les services qu'elle a rendus à la naissance du roi, et logée provisoirement dans le tombeau de Sounna, doit augurer, d'après certains indices magiques, l'avenir promis au nouveau règne. Nous apprenons qu'elle est à la veille d'accomplir sa mission. Selon l'oracle qu'elle portera le jour du couronnement, le roi sera obligé, ou bien de se mettre en campagne avec une armée, ou bien d'accomplir un pèlerinage, ou bien de se consacrer à une existence toute de plaisir et de repos. Les lois du pays sont formelles à cet égard. Reste à déterminer jusqu'à quel point les prescriptions de la magicienne sont parfaitement dégagées de toute influence politique.

18 *juin*. — En arrivant au palais, où nous portions, Grant et moi, différents dessins de soldats, chevaux, éléphants, etc., nous avons trouvé les gardes qui se disputaient avidement leurs rations de bœuf et de bananes. Ceci a provoqué entre Bombay et moi une discussion théologique sur la folie des Vouangouana, que leurs scrupules religieux empêchent de se nourrir de viande[1].

Katoumba, l'officier de garde, à qui nous avons montré nos peintures, et qui, du reste, jouit d'une certaine faveur, a fait prévenir le roi de notre arrivée, et Sa Majesté tout aussitôt nous a mandés devant elle.

Nous nous assîmes au dehors de la hutte ou derrière une espèce de portique. Mtésa, que ses femmes entouraient, se tenait accroupi sur le sol. Un silence gênant régna tout d'abord, mais quelqu'un ayant parlé de nos dessins, le roi manifesta vivement le désir de les voir, et Bombay les fit passer sous ses yeux en les lui expliquant un à un.

Trois des épouses royales entrèrent alors, et avec d'incessants *n'yanzig* lui présentèrent deux jeunes vierges, nées des mêmes parents qu'elles, le suppliant de les accepter pour multiplier les liens qui déjà les rattachaient à lui. On ne vit pas tout d'abord qu'il fût donné suite à cette proposition, mais après quelque temps, une matrone, assise à côté du monarque, et qui évidemment possédait les traditions de la cour et la science de l'éti-

1. Le scrupule ne porte pas sur l'aliment en lui-même, mais sur la saignée préalable qu'il faut faire subir aux animaux destinés à la nourriture de l'homme.

quette, prit la parole en ces termes : — « Attendez que le roi les embrasse.... On verra, s'il s'en abstient, qu'elles ne trouvent point grâce devant lui. » Sur cette déclaration, les deux jeunes filles reçurent avis de passer devant le roi qui se mit à les presser tour à tour sur son cœur; puis il les fit asseoir, et s'installa lui-même sur les genoux de l'une, puis sur ceux de l'autre, posant son cou contre le leur, d'abord à droite, puis à gauche, avec une merveilleuse familiarité. Il reprit ensuite sa position première, et les formalités matrimoniales semblèrent accomplies, car toute chose, à partir de ce moment, suivit son train ordinaire.

Nous sollicitâmes bientôt une audience particulière, et Sa Majesté consentit à nous suivre au dehors. Je le priai de permettre que, d'ici au retour de ses gens envoyés dans l'Ounyoro, j'allasse visiter le pays des Masai et ce « lac salé » qu'on m'indique à l'angle nord-est du N'yanza; je lui demandais aussi quelques-unes de ses barques, avec lesquelles Grant irait au Karagoué chercher de la poudre et des verroteries. L'adhésion du monarque à cet arrangement fut plus prompte que nous ne l'avions espéré; nous nous risquâmes dès lors à solliciter une vache, des bananes et du pombé; mais la vache seule nous fut accordée, bien que nous eussions représenté nos gens comme « réduits à vivre de l'herbe des champs. » Je profitai de la bonne humeur que montrait Mtésa pour m'élever encore une fois contre cet usage barbare qui consiste à faire vivre l'hôte du prince aux dépens des sujets qu'on l'autorise à piller, et je lui citai, par manière de preuve, les trente vaches et les douze esclaves tout récemment confisqués par les Vouanyambo. Bien que cette nouvelle parût le surprendre, il se contenta de remarquer « qu'en effet les visiteurs étaient nombreux dans l'Ouganda. »

Nous entendîmes, durant cette seule journée, s'élever, à quatre reprises différentes, les cris plaintifs d'autant de malheureuses femmes que l'on menait du harem à l'abattoir.

19 *juin.* — Visite au roi, que je trouve parti pour la chasse; visite à la N'yamasoré, sous prétexte de lui faire nos adieux, comme si notre départ était fixé d'une manière certaine; mais personne n'osant pénétrer chez elle pour lui signaler notre arrivée, il a fallu nous en retourner, après beaucoup de fatigue et d'ennuis, sans avoir obtenu le moindre résultat.

20 *juin.* — Mêmes démarches que la veille : Mtésa est encore



Repas des Gardes.

à la chasse. La reine mère nous reçoit après plusieurs heures d'attente, mais c'est pour se montrer à peine sur le seuil d'une porte, nous faire servir du pombé, puis disparaître, sous prétexte de mauvais temps, à l'occasion de quelques gouttes de pluie. J'ai cependant obtenu la restitution d'une collection de dessins d'histoire naturelle que la N'yamasoré m'avait empruntés pour un jour ou deux, et qu'elle gardait depuis plusieurs mois.

21 *juin.* — Encore une visite inutile : le roi était déjà parti quand je suis allé frapper aux portes du palais.

22 *juin.* — Nous avons voulu tenter un nouveau moyen d'influence. Grant ayant fabriqué naguère, pour les enfants de Roumanika un de ces jouets qui portent chez nous le nom de Jean-le-Sauteur (*Jumping-Jack*), le roi du Karagoué s'en était épris au point de ne vouloir plus s'en séparer, si mon compagnon ne consentait à lui en tailler un autre, beaucoup plus grand, dans un arbre qu'on avait coupé tout exprès. Il s'agissait de savoir si Mtésa partagerait l'enthousiasme de son royal collègue, et pour donner encore plus de prix à la bagatelle que nous comptions lui offrir, nous y joignîmes un masque et quelques dessins coloriés. Mais, bien que nous lui eussions fait passer notre nom, la porte ne s'ouvrit point pour nous, et vers la chute du jour, désespérant d'être reçus, nous déposâmes sur un trône, avant de nous retirer, le masque et les aquarelles. Il paraît que nous avions commis ainsi un grave délit de lèse-étiquette, car les gardes du palais, dès qu'ils s'en aperçurent, voulaient arrêter nos Vouangouana coupables, selon eux, « d'avoir souillé le siége royal. » Pour éviter d'être garrottés, ceux-ci furent réduits à reprendre nos cadeaux et à nous les rapporter.

23 *juin.* — Éveillés de bonne heure par le joyeux tumulte de la chasse que mène le roi, nous avons chargé Bombay de courir après lui, avec le masque et les dessins, pour lui expliquer dans quel but nous cherchons depuis quatre jours à conférer avec lui et combien nous regrettons de le manquer sans cesse. Les joujoux ont produit l'effet désiré, car le roi, s'étant arrêté, a voulu que Bombay et ses pages revêtissent tour à tour ce faux visage dont l'aspect nouveau pour lui l'amusait au dernier point. Il nous assigne une audience pour demain, et s'excuse de ne pas nous avoir reçus hier en alléguant le mauvais état de sa santé.

Kahala s'est enfuie du camp, avec une autre jeune fille, dans le courant de la soirée. Avertie par le mauvais succès de sa première évasion, elle avait eu soin de prendre une direction tout opposée; mais, faute de dépouiller leurs parures, les deux fugitives ont été bientôt reconnues comme appartenant, de manière ou d'autre, à ma caravane. Arrêtées et ramenées au camp, elles ont eu à subir mille railleries sur l'absurdité de leur conduite, et nous les avons vues finalement s'en égayer elles-mêmes.

24 *juin.* — Dans l'espoir d'obliger le monarque à tenir sa promesse, je suis retourné ce matin au palais, d'où il était déjà sorti pour aller voir ses frères. Je me suis permis de l'y suivre et l'ai surpris au milieu d'eux, jouant de l'harmonica. Il ne s'est dérangé, d'abord, que pour me demander comment j'avais pu découvrir où il était; mais un peu plus tard, cessant tout à coup sa musique, il m'a fourni l'occasion de lui dire que je comptais dès demain expédier Grant au Karagoué, pendant que je me mettrais moi-même en route pour l'Ousoga et le lac salé[1]. « Eh quoi! vous partez? » m'a dit Mtésa, comme si nous n'avions jamais échangé un seul mot à ce sujet. Puis, reprenant en sous-œuvre toute cette combinaison — et paraissant s'inquiéter surtout de la quantité de poudre que j'ai entreposée chez Roumanika, — il m'a promis de m'envoyer demain matin les officiers qui devront nous escorter respectivement, mon camarade et moi.

Les femmes de ses frères désirant nous voir, on les a conduites devant nous, et il a fallu procéder aux exhibitions d'usage, ôter mon chapeau, mes souliers, etc. Ce qui m'a d'ailleurs valu maint et maint compliment, dont ma personne et mon caractère faisaient tour à tour les frais. Les princes, en revanche, ont voulu me montrer quelques échantillons de leur industrie, entre autres un tabouret en bois fabriqué sur le modèle de celui qui nous sert à dessiner; puis un fourreau de fusil en cuir, aussi bien travaillé qu'il eût pu l'être dans l'Inde. Le roi nous conduisit ensuite au bord de son étang. Nous y traitâmes de nouveau la question des drogues stimulantes et de maint autre phénomène physiologique; puis, à la lueur des torches, nous revînmes au palais, où Mtésa nous montra un certain nombre de huttes ré-

1. Ce lac, nous le rappelons à nos lecteurs, est celui qui porte, sur la carte du capitaine Speke, le nom de *Baringo* (ou Bahr-Ingo?) *Lake*.

cemment achevées et fort proprement construites. Le tout finit par un concert dont il prit la direction. Vers huit heures, épuisé de fatigue et de faim, je lui rappelai ses promesses et je pris congé, après qu'il m'eût dit de venir le lendemain matin lui demander les Vouakoungou dont j'ai besoin.

25 *juin*. — Makinga, instruit de mes projets, nous laisse entrevoir qu'il se joindrait volontiers à moi pour traverser l'Ousoga, où il emploierait fructueusement ses loisirs à faire emplette d'esclaves et d'ivoire. Je me suis rendu au palais pour réclamer l'escorte promise; mais à peine les pages m'avaient-ils annoncé, que Mtésa s'est réfugié dans l'intérieur de son harem. Il ne me restait qu'à tenter fortune auprès du kamraviona; et comme celui-ci, tout aussi fier que son maître, n'a pas voulu répondre à mon appel, c'est encore une journée de perdue.

26 *juin*. — Nous avons eu ce matin la nouvelle passablement rassurante que Kaddou a reçu l'injonction de tenir prêtes une vingtaine de barques pour conduire Grant au Karagoué, mais la date du départ n'est pas encore fixée. On s'attend à une traversée assez rude, car à l'embouchure de la kagéra ou rivière Kitangoulé, le courant est toujours très-fort; on ne peut le remonter que dans l'intervalle d'un jour à l'autre, lorsque les vents sont apaisés et font place au calme de la nuit.

Je me suis rendu au palais, mais sans pouvoir me faire admettre auprès du roi, bien qu'il tînt ce jour-là cour plénière. Il n'y avait guère moins de cent cinquante femmes (sans parler des enfants, des chèvres et divers autres objets) provenant des saisies auxquelles ont été soumis certains officiers dont la fierté récalcitrante ne se pliait pas à d'assez fréquents hommages. Toutes ces créatures humaines seront données plus tard, si mes renseignements sont exacts, en échange des hongo ou présents que les hôtes du roi seront tenus de lui offrir. Il ne faut donc pas s'étonner si les tribus africaines sont sujettes au mélange de races.

Parmi les courtisans se trouvait mon ami Budja, que nous avons vu naguère envoyé dans l'Ounyoro en compagnie de Kidgwiga, le député de Kamrasi. Revenu depuis trois jours, il n'avait pas encore vu le roi. Du reste, il ne m'a pas étonné beaucoup en me parlant du mauvais accueil qu'il avait reçu dans l'Ounyoro. Après l'avoir tenu huit jours en suspens, et lorsqu'il

était déjà presque mort de faim, Kamrasi, refusant de le voir, lui a fait conseiller, s'il tenait à ses os, de reprendre le plus tôt possible la route par laquelle il était venu ; et cela motivé sur « la répugnance qu'inspire à ce prince toute communication avec les misérables bandits de l'Ouganda. » Me tournant alors du côté de Congow, je lui dis en plaisantant que « puisqu'on nous fermait les routes de l'Ounyoro, il allait être chargé de me faire traverser l'Ousoga et le Kidi. » Cette perspective ne semblait pas autrement lui sourire, et le vaillant colonel me répondit en frissonnant que c'était là une entreprise d'enfants perdus.

27 *juin.* — Par un motif quelconque, le roi n'a pas voulu se montrer, et nous nous sommes abstenus d'annoncer notre présence par des coups de fusil, afin de ne pas lui laisser croire que nos provisions de poudre sont inépuisables : ce serait le pousser à nous garder près de lui, jusqu'à ce que notre dernière charge y eût passé. J'ai constaté aujourd'hui, qu'à l'instar des Vouanyambo du Karagoué, les gens de l'Ouganda conservent à l'égard de Kamrasi des notions parfaitement absurdes ; ils lui attribuent le pouvoir surnaturel de séparer en deux les eaux du Nil, comme on dit que Moïse autrefois sépara les flots de la mer Rouge.

28 *juin.* — Mtésa nous a fait informer par un de ses jeunes messagers que, d'après des bruits récemment arrivés de l'Ounyoro, les « hommes blancs » sont encore au Gani et persistent à s'enquérir de nous ; mais pas un mot de l'échec subi par Budja. Bombay est allé tout aussitôt lui porter notre réponse et lui annoncer que nos plans étaient complétement modifiés. Nous ne lui demandions plus qu'une grosse escorte qui nous permît de pousser jusqu'au Gani à travers l'Ousoga et le Kidi, attendu que tout retard dans nos communications avec Petherick pourrait compromettre l'avenir du commerce que nous voulons appeler vers l'Ouganda par la voie du Nil. Le roi nous a fait dire qu'il assemblerait demain tous ses officiers pour délibérer à ce sujet, et qu'il nous priait d'assister à la réunion, tout disposé qu'il est à favoriser l'accomplissement de nos désirs. En attendant, nous avons vu passer un troupeau de bétail, — quatre-vingts têtes environ — qui arrivaient, nous a-t-on dit, de l'Ounyoro ; ceci prouve que notre hôte, étranger à tout bon sens, compliquait de vols à main armée la négociation ouverte avec Kamrasi.

K'yengo nous apprend que le roi, frappé des choses surprenantes qu'on a vues depuis quelque temps se produire à sa cour, et très-désireux de savoir ce qu'elles lui présagent, veut employer les moyens les plus énergiques pour percer les ténèbres de l'avenir. J'ai consigné ailleurs[1] la méthode employée par les aruspices de l'Ouganda. K'yengo lui-même est chargé de se procurer l'enfant qui doit servir de victime.

29 *juin*. — Pour avoir deux cordes à mon arc et hâter autant que possible le moment de notre départ, j'ai débuté ce matin par envoyer Frij et Nasib chez la N'yamasoré, à laquelle ils portaient nos présents d'adieu, une boîte à brosses en étain, une montre sans clef, deux mouchoirs de poche valant six *pence* chacun, et une serviette blanche; ils ont ordre d'annoncer notre départ en ajoutant que nous nous rendons au Gani d'après le désir formellement exprimé par le roi. La reine mère n'a pas refusé notre présent, bien qu'elle reprochât à la montre de ne pas faire le même bruit que celle de son fils, et ne voulût jamais croire que ce dernier pût autoriser notre départ sans l'avoir consultée au préalable.

En arrivant à l'heure dite chez le roi, je constatai que j'y avais été précédé par le kamraviona, lequel, avec un nombreux entourage, attendait le loisir de Sa Majesté. Pour profiter de l'occasion et obtenir par surprise les éclaircissements que ce haut fonctionnaire pourrait me donner, je lui dis que la traversée du Kidi exigerait un millier d'hommes. Il me demanda, tout étonné, s'il était question d'une guerre : — « Non, lui répondis-je, c'est précisément pour l'éviter que nous avons besoin d'une escorte aussi formidable. » Il partit alors, m'annonçant qu'il prendrait les ordres du roi.

K'yengo, avec les autres envoyés de l'Ousoui et du Karagoué vint ensuite prendre congé du monarque, et reçut les esclaves et le bétail qu'on avait saisis tout récemment. Mourant de faim, je m'en allais déjeuner, quand le roi, toujours capricieux à contre-temps, s'informa de ma présence; il fallut revenir et attendre encore inutilement toute la journée. K'yengo, du reste, avait été fort communicatif. Il était avec Sounna, me dit-il, lorsque ce prince, avec toutes les forces disponibles de son royaume,

1. Dans l'Introduction qui précède le Journal du capitaine Speke.

voulut conquérir les pays que je me propose de traverser; mais, malgré les encouragements que le roi donnait en personne à son armée, il échoua de la manière la plus complète. Si j'en croyais K'yengo, je retournerais au Karagoué où Roumanika me fournirait une escorte pour arriver dans l'Ounyoro par les montagnes de Nkolé. Mais quand il s'est aperçu que cela ne rentrait nullement dans mes vues et que je protestais énergiquement contre toute idée de revenir sur mes pas, il m'a proposé de m'embarquer sur le Nil et de descendre ainsi jusque dans les États de Kamrasi.

Je ne demandais pas autre chose, le lecteur le sait déjà; mais, après l'outrageante réponse du roi de l'Ounyoro, comment faire accepter à notre hôte une pareille combinaison? — « Mon intention, dis-je, à K'yengo serait de pressentir tout d'abord Mtésa sur l'expédition à travers l'Ousoga et le Kidi; je lui parlerai ensuite de retourner à Zanzibar, en suivant la route du Masai et, pendant que tout ceci sera débattu, j'affecterai la plus grande indifférence à l'égard de Kamrasi; mais quand les autres combinaisons auront avorté, ce qui est immanquable, je solliciterai le passage par l'Ounyoro comme notre dernière et notre unique ressource. Encore faudrait-il voir le roi, pour lui parler à cœur ouvert, et son refus de se montrer nous laisse dans le plus grand embarras. — Si vous ne le voyez pas, m'a répondu K'yengo, c'est tout simplement qu'il a honte de montrer son visage après toutes les belles promesses qu'il vous a faites et qu'il se sent hors d'état de réaliser.... Prenez patience, et tout finira pour le mieux. »

Nous sommes partis vers quatre heures, désespérant d'être admis chez Sa Majesté.

30 *juin*. — Tout à coup, et par des motifs dont il a seul le secret, le roi nous a expédié une vache et une charge de beurre que nous lui demandions en vain depuis plusieurs jours. La nouvelle lune, qui date de la nuit dernière, a retenu le roi dans son palais où, comme je l'ai dit plus haut, il se livre à toutes sortes de dévotions parmi ses fétiches ou « cornes magiques. » L'esprit de la religion qu'il professe, — en admettant qu'un culte si grossier mérite ce nom, — n'est pas tant l'adoration d'une divinité bienfaisante que le désir d'apaiser, au moyen d'un tribut, la haine de je ne sais quelles furies, qu'on tâche de se concilier soit pour détourner les fléaux près à fondre sur le pays,

soit pour obtenir qu'elles laissent à la moisson sa fécondité naturelle.

Il s'est produit un incident qu'on pourrait regarder comme de mauvais augure. En effet, une grêle violente est tombée, et la foudre a consumé une des huttes du palais pendant que le roi se livrait à ses conjurations propitiatoires.

1er *juillet*. — Bombay, convoqué au palais pour enseigner à Mtésa comment les balles se fondent, emportait aujourd'hui mes instructions les plus complètes sur ce qu'il avait à dire en notre faveur. Voici dans quels termes il me rend compte de son ambassade. — Il a demandé tout d'abord une escorte de mille hommes pour nous aider à traverser le Kidi; proposition écartée comme impraticable, attendu que les Vouaganda ont fréquemment essayé la même entreprise sans y réussir jamais. — En dehors de cette combinaison, que conseillerait le roi lui-même? Le Bana inclinait vers la route de l'Ousoga et du Kidi, sans autre mobile que celui de procurer à l'Ouganda des avantages certains. — « Fort bien, a répliqué le roi non sans quelque malice, puisque le Bana se propose purement et simplement de voir l'Ousoga sans pousser plus loin, nous lui fournirons l'escorte nécessaire, mais sans y ajouter un seul homme. » A quoi Bombay a répondu que je n'entendais sous aucun prétexte rebrousser chemin. Plutôt que de revenir sur mes pas, j'affronterais toute espèce de périls, fallût-il retourner à Zanzibar par le pays des Masai, ou même risquer la traversée de l'Ounyoro. Devant cette résolution si formellement annoncée, le roi s'est montré confus de son impuissance et, baissant la tête, il est rentré dans l'intérieur du palais.

Pendant que tout ceci se passait, j'étais allé, en compagnie de Grant, à un rendez-vous que nous avions de la reine mère. Après nous avoir fait attendre comme de coutume, elle nous est apparue, assise sur le seuil d'une porte ouverte, et nous a groupés autour d'elle ainsi qu'un grand nombre de Vouakoungou et Vouasumboua.

Excepté ces derniers, tout le monde a pris part à une distribution de pombé qui, j'ai regret de le dire, n'était pas de la première fraîcheur. Quant à eux, elle les harcelait de questions, passablement irritée, leur demandant « ce qu'ils étaient venus faire dans ce pays où ils résidaient déjà depuis plusieurs mois? »

Les malheureux s'excusaient d'un air humilié, affirmant, ce qui était vrai, qu'ils avaient quitté leurs habitations du Sorombo pour venir la voir et pour faire un peu de trafic. Chaque jour, depuis leur arrivée, ils s'étaient présentés aux portes de son palais, sans qu'elle eût jamais daigné se montrer à eux, si ce n'est quand les « hommes blancs » avaient le bonheur d'être admis, et lorsque se trouvait ainsi levée une consigne inexorable. « — Et que m'avez-vous apporté, je vous prie? répéta la reine ; où donc se cache le tribut que vous me devez?... Tant que je ne l'aurai point palpé, vous n'aurez ni le privilége de me voir, ni celui de commercer dans le pays.... L'Ouganda n'est point un asile pour les vagabonds et les oisifs. » Nous sollicitâmes alors une entrevue particulière, mais, comme il vint à pleuvoir, la reine battit en retraite en nous faisant prier d'attendre son retour. Dans l'intervalle, un officier nous fut envoyé pour nous demander « comment il se faisait que la montre donnée à la N'yamasoré ne marchât pas comme celle dont nous avions fait présent à Mtésa? » Le manque de clef suffisait pour expliquer ce phénomène, et toujours attentifs au grand objet de nos démarches, nous saisîmes cette occasion d'ajouter « qu'il nous serait facile de lui procurer, en place de celle-ci, une montre au grand complet, dès que nous serions arrivés au Gani, pourvu cependant qu'elle nous fît accompagner par un de ses officiers. »

La reine, accroupie dans sa hutte, nous fit asseoir à l'extérieur, mon camarade et moi, pour recevoir un présent qu'elle destinait, disait-elle, à ses « chers enfants. » C'était, pour chacun de nous, cinq œufs et un coq. S'occupant ensuite de nos cadeaux, elle apprit à porter sa montre, suspendue par un cordonnet autour de son cou, et maintenue ainsi entre ses mamelles qu'aucun voile, hélas! ne déguisait à nos regards. Quand nous lui eûmes enseigné comment ce bijou s'ouvrait et se refermait, elle se déclara complétement satisfaite. La clef n'était à ses yeux qu'un annexe très-secondaire, n'ajoutant rien à l'admiration des gens à qui elle montrait ce capricieux instrument. La serviette et les mouchoirs eurent aussi leur part d'éloges; « mais à quoi peuvent-ils servir? — A essuyer les lèvres de Votre Majesté quand elle a fini de boire. — Fort bien, je comprends, et je supprimerai désormais les serviettes en mbougou... Maintenant que veut le Bana? » Ce fut Bombay qui se chargea de répondre pour moi. —

« Le Bana veut être conduit au Gani. Lorsqu'il se rend au palais, le roi refuse de le voir ; c'est pour cela qu'il vient implorer aujourd'hui votre influence supérieure et votre bienveillance inépuisable. — Je vois, a répondu la reine, que notre hôte n'est pas au courant de ce qui se passe.... Mon fils a fait pratiquer successivement tous les chemins, et, ne pouvant vous en frayer aucun, se sent honteux vis-à-vis du Bana. — En ce cas, Majesté, que faut-il faire ? — Le Bana devrait retourner au Karagoué, où il passerait encore un an jusqu'après le couronnement de mon fils. Les princes voisins rechercheront alors l'amitié de Mtésa, et toutes les routes s'ouvriront devant ses protégés. — La difficulté, c'est que le Bana ne veut pas reculer d'une semelle ; la mort même lui semblerait préférable. — Ceci, pour le coup, n'a pas le sens commun !... il ne devrait pas se montrer si obstiné. Du reste, avant de rien ajouter, je veux envoyer un message à mon fils. Le Bana, dès demain, accompagné de Kaddou, de K'yengo et de Viaroungi, pourra se présenter à Mtésa et lui dire tout ce qu'il a sur le cœur... Ceci, je pense, amènera la conclusion de l'affaire. »

Tout le monde alors se retira, si ce n'est Kaddou et quelques-uns des officiers de la reine, attendant le message dont elle avait à les charger pour son fils. Si nous devons nous en rapporter à Kaddou, ce message n'a rien de conforme aux espérances que nous avions conçues. Il nous dit, en effet, venant à nous rejoindre, « que nous n'avons pas la moindre chance d'obtenir le passage auquel nous aspirons ; la reine a sur cette question un tel parti pris, qu'aucun raisonnement ne saurait désormais l'ébranler. »

2 *juillet.* — On nous a volé trois chèvres, et nos soupçons se portant sur les cuisiniers du roi, qui sont des maraudeurs très-experts, nous avons fait prévenir le kamraviona pour qu'il mît les sorciers en campagne ; il s'est borné à nous répondre « que ses chèvres, à lui, disparaissent de la même manière. » Mais il pourvoit aux besoins actuels en nous envoyant un de ces animaux, pris parmi ceux qu'il possède, et en faisant distribuer à mes gens force paniers de patates.

Le roi ayant levé dès huit heures du matin son audience publique, personne ne se souciait de retourner au palais où, selon toute probabilité, il ne se montrerait plus ; j'ai donc attendu

jusqu'au soir Bombay, Kaddou, K'yengo et Viaroungi, et m'apercevant alors qu'ils étaient complétement ivres, je suis allé de moi-même trouver Mtésa qui m'a fait introduire au premier signal. Il m'a pris la main dès mon entrée, et pendant que nous nous promenions familièrement ensemble, m'a questionné derechef sur mes projets, tout en me montrant les ruines de la hutte récemment incendiée. Il est convenu que la question du voyage sera réglée demain.

3 *juillet.* — Kaddou, K'yengo et Viaroungi m'ont accompagné au palais, où une nombreuse assistance se trouvait déjà réunie et où les gardes me laissèrent pénétrer dès que j'eus tiré un coup de fusil. Le signal fit apparaître Mtésa, qui vint en grande tenue présider le lever solennel. Le Sakibobo, ou gouverneur de la province, ouvrit la séance à la tête d'une troupe de soldats armés de bâtons, qui vinrent danser devant le monarque et lui chanter leur serment de fidélité. Mtésa se retournant alors vers moi : « Je suis venu, me dit-il, entendre la requête que vous m'avez annoncée hier au soir. Faites-moi connaître vos désirs.

— Je voudrais, lui répondis-je, rendre accessibles par le Nord les contrées qui vous sont soumises; je voudrais que le Nil servît désormais de route permanente au commerce qui peut s'établir entre l'Angleterre et l'Ouganda. Rien ne m'empêcherait de passer par le Nkolé (K'yengo, quand il m'entendit parler ainsi, me lança un regard menaçant), mais ceci me détournerait du vrai chemin et ne convient pas à mes vues ultérieures. »

Le roi fit alors approcher les députés de la reine pour les questionner à voix basse. Comme on suppose K'yengo fort au courant de ce qui me concerne, et comme il parle avec une égale facilité le kiganda et le kisouahili, ce fut lui qu'on pria d'ouvrir le débat. Alors, à la surprise générale : « Un des hommes blancs, dit-il, veut se rendre chez Kamrasi; l'autre, au contraire, s'en retournerait volontiers par la route qu'il a suivie en venant. »

Cette déclaration formelle parut faire réfléchir notre hôte, car elle contredisait directement ce que les envoyés de sa mère venaient de lui dire en particulier, touchant le désir que nous avions manifesté, Grant et moi, de nous rendre dans le Gani. Avec assez de subtilité, il voulut savoir, préalablement à toute décision, si

Roumanika était au courant de nos intentions relativement à Kamrasi, et s'il se doutait que nous voulussions quitter l'Ouganda par la frontière du Nord. Il lui fut répondu que le Bana, dès son arrivée, avait écrit au « petit maître[1] » (Bana Mdogo) et l'avait informé, en même temps que Roumanika, de tous les engagements qu'il comptait prendre.

« Écrire ? qu'est-ce que cela signifie ?... »

Et je dus entrer, à cet égard, dans des explications détaillées. Mtésa, se méfiant désormais des assertions de K'yengo, l'accusa de fabriquer des contes, lui ordonna de sortir, ainsi que ses gens, et m'invita, au contraire, à me rapprocher du trône.

Nous touchions enfin au moment du triomphe, et les difficultés qui s'opposaient à la continuation de notre voyage se trouvèrent soudainement levées ! Le roi nous laissa voir presque aussitôt le motif qui avait le plus agi sur sa détermination. — « Il ne lui convenait pas, disait-il, de recourir à Roumanika pour tout ce dont il avait besoin ; il voulait que ses hôtes vinssent à lui sans obstacle ; Roumanika, d'ailleurs, lui avait fait demander de ne pas permettre que nous sortissions de l'Ouganda, et de nous restituer à lui quand nous aurions terminé nos excursions dans ce royaume. Qu'était Roumanika pour se permettre un pareil langage ? Quelle déférence devait-on à Roumanika ? Mtésa n'était-il pas le roi du pays, et, comme tel, parfaitement libre d'agir à sa guise ? » Nous accueillîmes ces bravades par un sourire d'approbation. De plus en plus exalté par les fumées qui lui montaient à la tête, l'orgueilleux Mtésa me demanda « qui je préférais de Roumanika ou de lui ? » Question délicate que j'éludai de mon mieux en disant que j'aimais beaucoup Roumanika dont l'éloquence et l'humeur communicative m'avaient charmé. « Quant à Mtésa, je l'aimais aussi, parce que ses habitudes ressemblaient aux miennes et parce que son aptitude à profiter de mes leçons me l'avait rendu cher à tout jamais. »

J'éprouvais une satisfaction de plus en plus vive en m'assurant que mon succès n'était pas un rêve ; Budja venait d'être désigné pour nous escorter dans l'Ounyoro ; il était prescrit à Jumba de nous préparer des barques, afin que nous pussions arriver par eau chez Kamrasi. Viaroungi, parlant au nom de Roumanika,

1. C'est le capitaine Grant qu'on désignait ainsi.

sollicita le roi d'envoyer au Karagoué une armée de Vouaganda pour opérer contre Rogéro, le frère dont nous avons raconté la révolte. Cette demande fut repoussée, sous prétexte que toutes les troupes disponibles étaient en campagne jusqu'à nouvel ordre.

Pour maintenir la bonne volonté du roi et sceller en quelque sorte le contrat passé entre nous, je lui portai le soir même une carabine Lancaster, avec des munitions de chasse et le fauteuil qu'il m'avait déjà demandé tant de fois : mais je ne pus lui remettre ces présents d'adieu, vu qu'il était sorti avec ses frères pour aller tirer quelque gibier.

4 juillet. — Nous sommes retournés ensemble au palais, Grant et moi, pour offrir à Mtésa les objets mentionnés plus haut, et le remercier en même temps du service qu'il nous a rendu en nous ouvrant les routes de l'Ounyoro. Après m'être excusé de lui offrir un cadeau si insuffisant, je lui manifestai l'espoir de lui envoyer par Petherick, une fois parvenus au Gani, tout ce qu'il pouvait désirer. Je me donnai le plaisir d'ajouter que la poudre et le plomb, mis tout exprès en réserve pour lui être offerts dans cette circonstance solennelle, nous avaient par malheur été dérobés, et j'insistai sur les regrets que nous laissait un pareil larcin. Le roi, dont le regard restait fixé sur l'auteur probable du vol, — le page en chef, tant de fois porteur de messages intéressés, — finit par détourner adroitement l'entretien en me demandant « combien de vaches et de femmes je voulais emmener ? » il avait en même temps levé la main, et, les doigts écartés, m'engageait à compter par centaines les têtes qu'il me fallait. Je lui répondis que cinq vaches et autant de chèvres nous suffiraient amplement, car je ne voulais pas surcharger nos bateaux, à partir de la crique Murchison. Quant aux femmes, je les refusai, en alléguant des motifs qui devaient lui paraître plausibles. « En revanche, ajoutai-je, le roi m'obligerait fort s'il voulait pourvoir chacun de mes gens d'une pièce de drap d'écorce (mbougou) et donner une petite défense d'éléphant à chacun des porteurs vouanyamouézi, qui me demandaient à s'en retourner chez eux. Ils étaient au nombre de neuf. »

Tout ceci fut accordé sans la moindre hésitation, après quoi, se tournant de mon côté : « Il est donc bien vrai, Bana, me dit le roi, que vous désirez vous en aller ?

— Certainement, répondis-je, car voici quatre ans, et plus, que je ne suis rentré chez moi (je comptais une année par cinq mois, ainsi que cela se pratique dans l'Ouganda).

— Et vous persistez à me refuser des stimulants?

— Impossible, à cet égard, de satisfaire Votre Majesté.

— Il faudra donc m'en envoyer du Gani. A défaut d'autres, j'accepterai de l'eau-de-vie. Cette boisson-là fait dormir et donne des forces. »

Nous allâmes ensuite chez la reine pour lui faire nos adieux, mais nous ne fûmes pas admis auprès d'elle.

De retour chez moi, je trouvai la moitié de mes gens en état de révolte. Ils étaient allés réclamer, pour leur propre compte, le bétail et les femmes que j'avais cru devoir refuser : — « Si le Bana peut s'en passer, disaient-ils, nous ne devons pas, nous, en être frustrés, après avoir supporté dans le pays toutes sortes de privations, affamés la plupart du temps, et battus pour notre peine quand nous voulions nous procurer de quoi manger. Nous ne servirons plus sous les ordres du Bana; puisqu'il marche au nord, nous retournerons dans le Karagoué ou dans l'Ounyanyembé.... » Bombay leur répliquait, cependant, que jamais de leur vie ils n'avaient joui d'un meilleur régime que celui de l'Ouganda, énumérant les cinquante ou soixante vaches que nous avions tuées, le pombé, les bananes dont ils ne manquaient jamais quand ils voulaient se donner la peine de fourrager. En regard des coups de bâton qu'ils avaient çà et là reçus, il faisait figurer les femmes obtenues à titre de compensation; si bien que le Bana devait regretter, disait-il, tant de démarches faites auprès du roi pour leur procurer des aliments, et leur assurer ainsi un privilége refusé à tous les autres visiteurs, d'autant qu'ils n'en avaient pas tiré parti, comme ils l'auraient dû, pour mettre en relief les inconvénients du système de pillage pratiqué dans l'Ouganda.

5 *juillet.* — Nouvelle visite au roi, qui me réitère ses propositions, et semble me voir avec un certain regret persister dans mes refus. Budja intervient, assurant « que je ne connais pas le pays où je m'engage, et que, parmi ces jungles où sévit la famine, j'aurai à regretter de ne pas m'être assuré les subsistances nécessaires. » Là-dessus, le roi donne ordre qu'on mette à ma disposition soixante vaches, quatorze chèvres, dix charges de

beurre, une de café, une de tabac, et cent pièces de mbougou pour habiller mes hommes.

Cette générosité inouïe provoque un moment de silence, et K'yengo se hâte d'en profiter pour offrir au roi quelques talismans dont il préconise les vertus merveilleuses. Viaroungi pérore ensuite en faveur de mes mutins, jusqu'au moment où je lui coupe la parole en lui reprochant de mettre son nez dans des affaires où il n'a rien à voir. Le récit des faits, que je replace sous leur vrai jour, me donne gain de cause auprès du roi : — « S'ils abandonnent le Bana, dit Sa Majesté, par quel chemin comptent-ils s'en aller ? » Maoula est chargé d'accompagner Rosaro dans le Karagoué, pour y prendre la poudre et les autres objets que j'ai promis hier à Mtésa ; Viaroungi, au contraire, et tout son détachement, bien qu'ils brûlent de s'en aller, ont ordre de rester ici comme otages, et ne partiront qu'après l'arrivée des richesses qu'on attend. Enfin, Kaddou et deux autres Vouakoundou ont reçu mission de se rendre dans l'Ousoui, pour y acheter de la poudre, des capsules et des pierres à fusil ; on leur a donné deux défenses d'ivoire pour cette emplette, dont ils devront au besoin poursuivre la réalisation jusque dans l'Ounyanyembé, voire à Zanzibar, attendu que tout mandat royal est exécutoire sous peine de mort.

Ni les uns ni les autres n'ont élevé la moindre objection, et les arrangements les plus indispensables ont été complétement négligés. Maoula n'emporte pas de lettres, Kaddou s'en va sans provisions, comme si l'univers tout entier appartenait à Mtésa, et comme si son envoyé pouvait disposer sans conteste du premier jardin venu, en quelque pays qu'il se trouve.

Dans la soirée, mes gens m'ont présenté une humble requête, par laquelle, renonçant s'il le faut à leur salaire, ils sollicitent leur congé immédiat. Des raisons qu'ils donnent pour m'abandonner, pas une qui supporte le moindre examen ; la vérité, c'est qu'ils ont peur du voyage de l'Ounyoro, me croyant à court de munitions.

6 *juillet*. — Visite au roi, pour lui demander un embarquement immédiat ; mais le grand amiral de la flotte y met son *veto*, en déclarant qu'il existe des bas-fonds dangereux entre la crique Murchison et la station du district de Kira ; si bien que, de l'un à l'autre endroit, il n'y a jamais eu de naviga-

tion directe ; de plus, et en supposant même que nous fussions arrivés à Kira, nous trouverions avant la station d'Ourondogani des cataractes infranchissables; par conséquent, ce que nous aurions de mieux à faire, — en admettant que la vue des chutes situées à l'embouchure du lac eût pour nous une importance de premier ordre, — serait de déposer nos effets à la station d'Ourondogani, et de remonter le fleuve par voie de terre.

Personne n'étant là pour lui répondre, l'argumentation de cet homme était décisive, et la crainte de perdre par le moindre retard l'occasion de communiquer avec Petherick, ne nous permettait pas de commencer par une exploration de l'Ousoga. Grant, avec la permission royale, fit alors un portrait de Mtésa, son modèle posant aussi bien qu'on pouvait l'attendre d'un caractère sur lequel l'impatience et l'instabilité ont autant de prise.

A notre retour, les porteurs vouanyamouézi, qui allaient nous quitter, reçurent leurs dents d'éléphant, pesant de seize à cinquante livres chacune; je leur avais remis en outre une espèce de traite sur Roumanika, chargé de compter à chacun d'eux un foundo[1] de rassade. Un seul individu, natif du Bogoué, fut privé de son salaire pour s'être permis de détourner un sabre, voulant assurer ainsi la restitution d'une pièce d'étoffe que l'expédition lui avait empruntée quelques mois auparavant. Par voie de réciprocité, on retint son ivoire jusqu'à ce qu'il eût rendu le sabre, et on le priva de ses verroteries, pour le punir de sa mauvaise conduite. Le drôle eut l'impudence d'articuler à cette occasion une menace formelle : — « Le Bana fera bien, disait-il, de se frayer une route par l'Ounyoro; s'il échouait et s'il revenait par le Bogoué, il me trouverait certainement sur son chemin. » Kitounzi voulait échanger une dent d'éléphant contre des perles, et lorsque, nous déclarant étranger à tout trafic de ce genre, nous lui conseillâmes de s'adresser à K'yengo, il nous assura que, « pour rien au monde, il ne hanterait le camp de ce dernier, dans la crainte d'être dénoncé au roi comme voulant se procurer contre lui des ressources magiques. » Le vieux Nasib nous priait de lui rendre sa liberté; en la lui accordant, nous y

1. Nous rappelons que le *foundo* ou nœud, représente dix fois la longueur d'un fil qui, après avoir fait le tour du pouce, remonte jusqu'au coude.

ajoutâmes une lettre de change de cinquante dollars, payable sur la côte, un « billet d'émancipation » pour lui et sa famille, plus une traite rédigée en kisouahili, et en vertu de laquelle Roumanika devait lui remettre dix foundo de verroteries. Tout ceci le rendit très-heureux.

Nous retournâmes au palais dans le courant de la soirée, avec des dessins représentant les objets que le roi demandait à Roumanika, et avec une lettre, destinée à prévenir tout malentendu, qui indiquait à ce prince comment nous désirions qu'il disposât de nos marchandises. Nous insistions auprès de Mtésa pour qu'il fît remettre ces documents à son ambassadeur, lorsque les gens de Kaddou, rebroussant chemin, vinrent réclamer les provisions nécessaires à leur voyage. Cette précaution leur avait été suggérée par les Vouazinza, surpris de les voir s'aventurer en pays étranger sans aucun moyen de défrayer leur voyage. Mais le roi, sourd à leurs raisons, les apostropha impétueusement en ces termes. — « Si vous ne détalez au plus vite, et si vous manquez à me rapporter ce que je veux, pas un de vous ne conservera sa tête; quant aux Vouazinza qui se permettent d'intervenir entre moi et mes sujets, on les retiendra captifs jusqu'à votre retour ici. »

Comme nous revenions au logis, une des favorites du roi passa près de nous, les mains jointes derrière la tête, et criant *N'yawo!* de l'accent le plus pathétique. Elle marchait au supplice, précédée simplement d'un des gardes, qui n'avait pas mis la main sur elle. En souvenir de la passion qu'elle lui avait jadis inspirée, Mtésa lui avait en effet permis de lui donner une dernière preuve d'obéissance spontanée, et c'était à titre de distinction suprême qu'elle allait ainsi se livrer elle-même au bourreau. Singulier monde que le nôtre! Nous n'avions pas quitté le roi depuis plus de dix minutes, et, dans cet intervalle si court, un arrêt de mort avait trouvé place.

7 *juillet*. — Mtésa nous a conviés de bonne heure à venir prendre congé de lui. Dans mon désir de ne lui laisser que des impressions favorables, j'obéis à l'instant même. J'avais pendu à mon habit le collier que je tenais de la reine, le couteau dont lui-même m'avait fait présent, et je cherchais à ne réveiller chez lui que les idées les plus flatteuses pour son imagination, évoquant tour à tour les souvenirs des parties que nous avions

faites ensemble sur le lac, des exploits dont il m'avait rendu témoin, vantant son adresse, et le berçant des brillantes perspectives qui s'ouvraient devant lui, le commerce une fois inauguré entre l'Angleterre et l'Afrique centrale. Nous nous levâmes alors pour nous incliner à l'anglaise, la main sur le cœur, et Mtésa, qui nous avait répondu avec une sensibilité de bon goût, nous rendit exactement notre salut, geste pour geste, à l'instar d'un véritable singe.

A peine avions-nous quitté le palais, que le roi en sortit avec son cortége ordinaire, et dans l'ordre accoutumé. Nous crûmes devoir nous y joindre, avec Kyengo et ses Vouazinza. Budja m'avait fort inquiété en me laissant entrevoir qu'il se faisait une fausse idée de l'orientation d'Ourondogani. Mtésa voulut bien entrer à ce sujet dans les explications les plus complètes, « et cela, disait-il, parce qu'il m'aimait beaucoup. » Puis, arrivé près de notre camp, il voulut une dernière fois passer la revue de nos hommes, dont il loua la tournure martiale et qu'il encouragea de son mieux à nous rester fidèles jusqu'au bout. « Avec de tels soldats, me disait-il, vous ne devez trouver aucune difficulté à pousser jusqu'au Gani. » Nous échangeâmes alors de nouveaux adieux, et s'éloignant à grands pas, il entreprit l'ascension d'une des hauteurs voisines, tandis que Loubouga, sa jolie favorite, nous envoyait avec ses petites mains des signes de regret et d'amitié : « Bana, Bana! » criait-elle, tout en suivant son maître au petit trot, plus émue que ses compagnes, dont aucune, cependant, ne se montrait tout à fait indifférente à notre départ.... Nous nous séparions, selon toute probabilité, pour ne plus nous revoir jamais.



XV

PENTES SEPTENTRIONALES DE L'AFRIQUE.

Incident tragique. — Nouvelles émotions. — Brigandages des Vouangouana. — Recours à Mtésa. — On veut nous brûler vifs. — Nous nous séparons encore. — Arrivée aux bords du Nil. — Doctrines épicuriennes de maître Bombay. — Chasses. — Le tette-chèvre. — Gazette de la cour. — Recette contre les éléphants. — Un décor de mélodrame. — Le domaine ecclésiastique. — Chutes Ripon. — Détails géographiques. — L'antilope n'samma. — Le Sakibobo expie ses méfaits. — Rapport de Bombay. — Coutume bizarre des Vouanyoro.

7 juillet. *Namavundou.* — 8, *Nasirié.* — 9, *Namaouja.* — 10, *Baja.* — 11, *Kari.* — A une heure de l'après-midi commence notre voyage au Nord. Budja est chargé de la direction générale; un lieutenant du sakibobo doit, à la première station, nous pourvoir de soixante vaches; Kasoro, enfin (M. le Chat) lieutenant de Jumba, nous procurera des barques à Ourondogani. Les Vouangouana protestent, n'ayant pas de rations, qu'ils ne porteront pas de fardeaux, et menacent de nous tirer dessus si nous voulons les y contraindre; ils oublient, en premier lieu, que j'ai payé leur nourriture en donnant au roi divers objets, fusils, chronomètres, etc., qui représentent une valeur de deux mille dollars; secondement, ce qui est bien plus essentiel, que les munitions de guerre sont entre nos mains. Un judicieux emploi de la bastonnade, que nous leur faisons entrevoir en perspective, remet les choses sur un meilleur pied, et nous franchissons en cinq jours, à travers un beau pays montagneux où les riches cultures alternent avec les jungles, une distance de trente *miles* qui sé-

parent la capitale de la bourgade où nous voici. Nous lui avons donné le nom de Kari, qui est celui d'un de mes gens, à cause d'un événement tragique dont il sera question ci-après.

Nos marches étaient organisées de manière à se ressembler beaucoup. Lorsque nous avions voyagé pendant un certain nombre d'heures, Budja désignait tel ou tel village où nous devions nous arrêter pour passer la nuit, prenant soin d'omettre ceux qui appartenaient à la reine, afin de ne pas engager Mtésa dans une querelle désagréable, et choisissant, au contraire, de préférence, les localités dont les chefs avaient été récemment arrêtés par ordre du roi. Partout où nous arrivions, cependant, les villageois prenaient la fuite, abandonnant leurs jardins et tout ce qu'ils possédaient à la rapacité de notre escorte. J'avais peu à peu perdu tout espoir de mettre un terme à ces ignobles pratiques; le roi y prêtait les mains, et ses gens entraient toujours les premiers pour enlever avec une effronterie sans pareille les chèvres, les volailles, les peaux, les mbougou, les cauries, les perles de verre, les tambours, les lances, le tabac, le pombé, en un mot, tout ce qui leur tombait sous la main. C'était pour eux une vraie campagne de maraudeurs, et chacun se trouva bientôt chargé d'autant de butin qu'il en pouvait porter.

La nécessité de rassembler les vaches que le roi nous donnait ayant rendu indispensable de faire halte dans cette localité où se trouve un de ses plus vastes pâturages, je m'étais mis en quête de quelque gibier nouveau et j'avais déjà blessé un zèbre, lorsque des messagers envoyés à ma recherche vinrent m'apprendre qu'un de mes gens, nommé Kari, venait d'être assassiné à trois *miles* de l'endroit où nous nous trouvions. Ceci, malheureusement, n'était que trop vrai. Il s'était laissé persuader, ainsi que quelques-uns de mes hommes, d'aller à la picorée avec une demi-douzaine de Vouaganda de notre escorte; et ils avaient choisi pour but de leur expédition certain village de potiers, attendu que Budja réclamait les vases nécessaires à la fabrication du vin de bananes, le premier soin auquel on vaque dès que le camp est formé. Cependant, comme ils approchaient de cette bourgade où on ne voyait encore que des femmes, celles-ci, — au lieu de s'enfuir ainsi que nos braves y comptaient sans doute, — se mirent à crier haro sur eux, ce qui fit accourir les maris, disposés à se défendre vigoureusement. Nos gens ne

songèrent plus qu'à jouer des jambes et se seraient tous échappés si le pauvre Kari se fût montré un peu plus alerte, ou si sa carabine eût été chargée. Les potiers le rattrapèrent; puis, le voyant pointer vers eux cette arme qu'ils prenaient pour une corne magique, ils le tuèrent à coups de lance et tout aussitôt prirent la fuite. Dès que la nouvelle du désastre fût arrivée au camp, un détachement fut expédié, qui nous rapporta le soir même le cadavre de ce malheureux et tous ses effets, car on ne lui avait rien enlevé.

12 *juillet.* — Pour me mettre à même de remonter le Nil, tout à loisir, jusqu'au point où il sort du lac, et de continuer ensuite le voyage aussi expéditivement que possible, je voulais que le bétail, une fois réuni, fût expédié par la voie de terre avec les gros bagages, au palais de Kamrasi, sous la conduite de Budja et de quelques-uns de mes gens. Un autre motif venait à l'appui de cette détermination: Kamrasi, selon moi, devait être prévenu que nous arrivions par eau, de peur que les officiers auxquels il délègue la surveillance du fleuve n'en vinssent à nous regarder comme des espions et à nous barrer le passage, ou bien encore à nous prendre pour des ennemis, ce qui devait amener une collision. Mais d'une part, Budja se refusait à marcher avant qu'un rapport sur le meurtre de Kari eût été régulièrement transmis au roi; « sans cela, disait-il, les populations encouragées par l'impunité deviendraient intraitables; » Kasoro, de son côté, ne voulait pas remonter le fleuve, faute d'avoir reçu pour ceci des ordres exprès. L'embarras où me jetaient ces résistances inattendues me fit décider que nous retournerions au palais de Mtésa; et je serais parti si Budja n'eût enjoint à Kasoro de se prêter à mes désirs. Un page du roi vint alors s'informer de ma santé; il m'apportait comme lettre de créance le *rifle* Whitworth, et demandait, au nom de Mtésa, qu'une fois arrivé au Gani, le Bana lui envoyât un gros fusil double à longue portée. J'invitai le jeune homme à prendre connaissance de l'accord que je venais de conclure avec Budja et j'ajoutai que, si j'étais content des procédés de Kasoro, je renverrais par lui, en sus du fusil demandé, un loc breveté de Massey. Je l'avais emporté dans le dessein de naviguer sur le lac, et maintenant il ne pouvait plus me servir; mais le mécanisme compliqué de cet engin le rendait digne de figurer dans la collection de talismans qui constituait en quelque sorte

le musée du roi. Je lui fis en même temps témoigner le désir de recevoir les « robes d'honneur » et les javelines qu'il m'avait autrefois promises, et qui devaient faire connaître à mes compatriotes les manufactures de son royaume. Les gens qui avaient emmené Kari dans la fatale expédition que nous avons racontée, accusés de l'avoir fait tomber dans une embuscade, furent envoyés au palais, en même temps qu'une plainte formelle contre les habitants du village, plainte à laquelle nous devions attendre qu'il eût été répondu. Personne ne voulait plus m'accompagner dans mes parties de chasse, Budja l'ayant défendu de la manière la plus expresse : « les villageois, disait-on, entouraient le camp et menaçaient de mort quiconque oserait en sortir : nous n'étions pas, en effet, sur le grand chemin de l'Ouganda, et il n'appartenait dès lors à personne ni de s'emparer de leurs maisons, ni de mettre leurs jardins au pillage. »

13 *juillet*. — La nuit dernière, ayant perdu deux des vaches assignées à son détachement, et voyant les nôtres au grand complet sous les arbres auxquels nous les avions attachées par le pied, Budja s'informe des charmes que nous avons dû employer pour les retenir. Jamais il n'a voulu croire que de bonnes cordes avaient remplacé pour nous toute espèce de sortiléges. Une des sœurs de la reine, informée du meurtre de Kari, est venue nous apporter des compliments et des condoléances et en même temps une cruche de pombé qui lui a été payée en verroteries. Comme nous lui demandions, soupçonnant quelque subterfuge, de nous dire combien la reine avait de sœurs, elle a commencé par répondre qu'elle pouvait seule revendiquer ce titre; mais quand on lui a fait observer que dix autres dames, pour le moins, s'en étaient déjà parées, elle a répondu, baissant le ton : « Rien de plus vrai : je suis loin d'être la seule; mais, en vous disant la vérité, je m'exposais à perdre la tête. »

Paroles dont j'ai pris note, car elles donnent la mesure de l'importance qu'on attache ici à garder les secrets de la cour.

Il doit y avoir dans ce district beaucoup de gibier; je m'en aperçois à la quantité de filets et de piéges divers que nous trouvons dans toutes les huttes, ainsi qu'au nombre de sabots d'antilope qui garnissent les tuyaux de pipe, — ornement symbolique qui, dans cette portion du territoire africain, est spécialement arboré par les chasseurs. Aussi, nonobstant les

sages avis de Budja, j'ai promené mon fusil dans toutes les directions, ce qui m'a fait rencontrer tour à tour des pallahs, une petite espèce de pluviers, et des antilopes vertes à cornes droites qui portent ici le nom de *mpéo*. Leur peau sert à fabriquer l'espèce de tabliers que préfèrent les sorcières-mabandwa.

14 *juillet.* — Un berger mhouma, que j'ai rencontré dans le cours de mes flâneries, et auquel je demandais quelques renseignements sur le gibier, m'a répondu sur un ton assez maussade : « En fait d'animaux, je ne connais que mes vaches. » Elles étaient, effectivement, on ne peut mieux nourries et soignées. J'ai tiré un daim de l'espèce *leucotis* (qu'on appelle ici *nsounnou*); c'est le premier que j'aie rencontré depuis le commencement du voyage.

15 *juillet.* — Ce matin, nos gens étant allés chercher de l'eau, quelques Vouaganda, placés en embuscade, leur ont décoché une javeline ; mais cette fois la réplique ne s'est pas fait attendre, car les « cornes, » — c'est ainsi qu'ils appellent nos fusils, — se trouvaient bien et duement garnies, et deux d'entre eux ont été régalés de menu plomb. Dans la soirée, comme nous revenions de la chasse, d'autres Vouaganda, également dissimulés dans un épais fourré, nous ont appelés pour nous demander ce que nous leur voulions : — « N'est-ce point assez, disaient-ils, de nous avoir expulsés de nos maisons et de nos plantations, et de nous avoir réduits à vivre comme des animaux sauvages ? » Jamais ils n'ont voulu croire, malgré toutes nos assurances, que nous étions purement et simplement des chasseurs, et fort éloignés de vouloir leur faire aucun mal.

Ce soir, un des serviteurs de Budja, revenu du palais, nous annonce que le roi est parfaitement satisfait des mesures adoptées par son Mkoungou, relativement au meurtre de Kari. Maintenant que nous avons des vaches à manger, il espère que nous n'aurons plus à nous mettre en quête de nourriture, et que nous nous tiendrons réunis dans un « seul jardin. » Il n'y a pas à s'inquiéter pour le moment des meurtriers que l'on veut punir, attendu qu'ils sont sur leurs gardes et n'ont probablement pas manqué de se mettre hors d'atteinte. Mais d'ici à quelque temps, lorsqu'ils pourront croire que tout est oublié, on les fera bel et bien appréhender par des officiers envoyés tout exprès. Leur crime n'est pas douteux, car on ne saurait supposer,

après un si long séjour des hommes blancs chez le roi, que personne ignore leur qualité d'hôtes. Mtésa saisit cette occasion pour me rappeler qu'il désire un bon fusil à deux coups, assez solide pour durer autant que lui, et m'annonce l'envoi des armes et des robes d'honneur que je parais désirer.

16 *juillet.* — Nos vaches sont réunies, ainsi que celles de nos guides, qui en ont reçu dix chacun à titre de présent. Nous avons aussi cinquante livres de beurre, le surplus devant être recueilli sur la route, au fur et à mesure de nos progrès. J'ai tué deux zèbres qui devront être envoyés au roi, car lui seul, d'après la constitution de l'Ouganda, peut employer les peaux de ces animaux privilégiés.

17 *juillet.* — Supplément de halte, vu que nos guides ont égaré la plupart de leurs vaches. J'ai tué un daim ndjezza, le premier que j'eusse jamais vu. Cet animal est de couleur brune, un peu plus petit que le *leucotis*, et fréquente à peu près les mêmes gîtes.

18 *juillet.* — Forcés de nous arrêter encore un jour, nous avons tenu conseil, Grant et moi, vu la nécessité de communiquer avec Petherick le plus tôt possible, et la situation particulière de mon camarade à qui l'état de sa jambe interdit positivement tout voyage expéditif. Nos plans sont modifiés du tout au tout. Il est convenu que Grant se rendra directement chez Kamrasi avec les marchandises, le bétail et les femmes; il emportera des lettres de moi et une carte qu'il fera tout aussitôt partir pour le Gani, à l'adresse de Petherick. Moi, cependant, je remonterai le fleuve jusqu'à sa source, c'est-à-dire jusqu'au point où il sort du lac, et je le descendrai, à partir de là, aussi loin que la navigation sera possible.

Pendant la nuit, les Vouaganda nous ont donné une alerte, en incendiant les huttes où couchaient nos gens.

La Providence a voulu qu'ils se fissent plus de tort qu'à nous-mêmes, car un sabre seulement a été détruit par les flammes, tandis que leurs propres huttes, dont nous devions sortir le lendemain, sont brûlées à ras de terre. Pour nous garantir de toute autre tentative, il a fallu, de plus, couper leurs bananiers dont nous avons fait une palissade ou *boma*.

19 juillet. — *Traversée de la Louajerri;* 20, *Kiwoukéri.* Partis ensemble pour notre double voyage, nous nous séparons au bout

de trois *miles*. Grant tourne à l'ouest, du côté de la grande route qui mène chez Kamrasi, tandis que je me dirige dans la direction opposée, vers Ourondogani, en traversant la Louajerri, grand canal d'épuisement qui s'étend sur trois *miles* de largeur et qu'on passe à gué jusque dans le voisinage de sa rive droite; là, nous dûmes monter en bateau, et les vaches se mirent à la nage, entraînant après elles ceux de nos hommes qui, nageurs malhabiles, préféraient s'accrocher à leur queue. La Louajerri est plus considérable que la Katonga, et aussi plus ennuyeuse à franchir; cette besogne ne nous prit pas moins de quatre heures, pendant lesquelles des myriades de moustiques dévoraient nos épaules et nos jambes nues. On nous dit que la Louajerri prend naissance dans le lac et va rejoindre le Nil, droit au midi du point où nous l'avons traversée. Le buffle sauvage, d'après ce qui nous avait été annoncé, devait abonder sur sa rive droite, mais nous n'en vîmes aucun, bien que le pays soit couvert des jungles les plus favorables à la chasse, entrecoupées çà et là de beaux pâturages. Tel est jusqu'à Ourondogani l'aspect général de la contrée; exceptons-en quelques sites favorisés où les bananiers poussent avec une extrême vigueur et qui sont cultivés aussi soigneusement qu'aucune autre partie de l'Ouganda. Faute de guides, et trompés à dessein par les Vouahouma sournois qui sont ici en grand nombre, occupés à soigner le bétail du monarque, nous perdions à chaque instant le bon chemin; aussi n'arrivâmes-nous que dans la matinée du 21 à la station de bateaux vers laquelle nous nous étions dirigés.

21 juillet. *Ourondogani.* — Enfin, enfin, je me trouvais sur les bords du Nil!... Rien de plus beau que le spectacle alors offert à mes yeux. J'y voyais réunis par la nature tous les effets de perspective auxquels vise le propriétaire du parc le mieux tenu; un courant magnifique de six à sept cents mètres de large, tigré çà et là de récifs et d'îlots, ceux-ci occupés par des huttes de pêcheurs, ceux-là par des hirondelles de mer et des crocodiles se chauffant au soleil; il glisse entre de hautes berges recouvertes d'un épais gazon et derrière lesquelles, parmi de beaux arbres, nous pouvions voir errer de nombreux troupeaux d'antilopes, tandis que les hippopotames renâclaient dans l'eau, et que sous nos pieds, à chaque instant, floricans et pintades prenaient leur vol. Mlondo, le commandant du district, était, par

malheur, absent de chez lui; mais nous prîmes possession de ses huttes, fort vastes et fort bien entretenues, et une fois installés en face du fleuve, il nous sembla qu'un séjour de quelque durée n'y serait vraiment pas désagréable. Bientôt, cependant, des subterfuges, des retards de toute espèce vinrent un peu refroidir nos dispositions enthousiastes. Le chef de la station, que nous avions mandé, nous dit que toutes les barques étaient dispersées et ne sauraient être réunies avant un ou deux jours; « d'ailleurs, et quand bien même nous les aurions sous la main, elles ne s'aventureraient jamais à descendre ou à remonter le fleuve. Il fallait, de plus, faire venir le chef du district, car le roi changeait souvent les ordres donnés, et il n'était pas certain, après tout, que nous eussions bien interprété ses promesses. Le district appartenait au sakibobo, et nous n'amenions avec nous aucuns de ses délégués. » Nous ne voulûmes pas naturellement nous payer de pareilles excuses. — « Les barques doivent être réunies, disions-nous, en tel nombre qu'elles se pourront trouver, car il faut d'abord vérifier leur condition, puis s'entendre sur l'emploi qu'on en peut faire, avant que nous nous décidions à remonter le fleuve. Pour peu que le commandant de la station tienne à conserver sa tête, il fera droit à nos demandes et reconnaîtra Kasoro comme le représentant de Sa Majesté. Sans cela, nous ferons porter nos plaintes au palais, n'étant guère disposés à souffrir qu'on se moque de nous. »

Nous avions alors en face de nous un pays qui, sous le rapport de la richesse et de la beauté, forme le contraste le plus complet avec l'Ouganda. C'est l'Ousoga, dont les habitants sont armés de javelines courtes à larges pointes de fer, « mieux faites, disaient mes gens, pour déterrer les pommes de terre que pour guerroyer contre des hommes. » Ainsi que nous avions pu en juger par la dévastation des campagnes que nous traversions depuis deux jours, les éléphants doivent abonder dans les environs; mais tout récemment, il est venu de l'Ounyoro une expédition de chasse qui les a renvoyés plus loin. Les lions sont aussi représentés comme très-nombreux et très-hostiles à l'homme. Les antilopes abondent dans les jungles, et les hippopotames, qui hantent volontiers les jardins plantés de bananes, se laissent rarement apercevoir à terre, bien qu'on les entende

à chaque instant, — ce qui tient sans doute à leurs habitudes vagabondes.

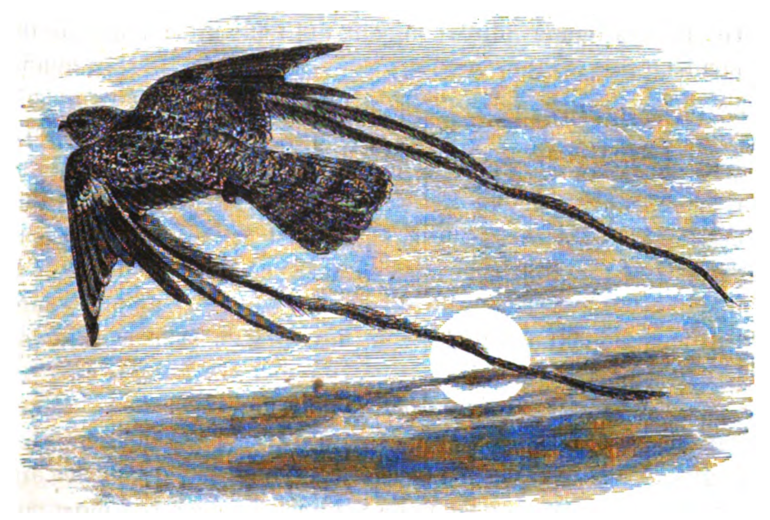
Le page du roi est revenu avec de nouvelles recommandations au sujet du fusil et des « stimulants » que le roi désire. Il était porteur des divers objets que j'avais réclamés, — deux lances, un bouclier, un poignard, deux peaux de chat-pard et deux couvertures en peaux de petites antilopes. Je conseillais à mes gens de se raser la tête et de se baigner dans cette rivière sainte, berceau de Moïse, dont on vient chercher l'eau de fort loin pour la transporter à la Mecque et la vendre aux pèlerins musulmans. Mais Bombay, philosophe de l'école épicurienne, m'a répondu froidement : — « Nous n'envisageons pas les choses à votre point de vue chimérique; le côté vulgaire et positif de la vie nous suffit parfaitement; nos désirs ne sont pas au delà de l'existence présente.... Si les choses tournent mal, c'est que Dieu l'a voulu; si elles vont bien, c'est qu'il s'est montré favorable. Dans ce dernier cas, on se félicite, et dans le premier on se résigne.... A quoi bon s'inquiéter d'autre chose ? »

22 *juillet*. — Le chef de la station, escorté de nombreux clients, est venu nous offrir, avec ses hommages, une vache, une chèvre et quelques pots de pombé. Toutes les barques que la station peut fournir, au nombre de sept, seront prêtes dès demain, à ce qu'il assure, et d'ici là les guides se présentent en foule pour me conduire aux meilleurs terrains de chasse.

Dans la soirée, j'ai parcouru ces belles campagnes peuplées d'antilopes, également heureux comme paysagiste et comme chasseur. Un magnifique nsounnou mâle était seul de ce côté de la rivière, bien qu'on vît sur le rivage de l'Ousoga un troupeau complet de *hartebeests*. Une balle coucha par terre ce gentil animal, mais la racaille qui nous guettait l'eut à peine vu atteint, qu'elle se précipita sur lui et le fit repartir, car il était seulement blessé. Nous suivions sa trace sanglante, lorsqu'un *pongo* (bushboc), que nous fîmes lever, sépara le groupe des chasseurs. En me jetant après lui, je tombai sur un autre nsounnou que j'abattis du premier coup, et pendant qu'on transportait les deux premiers à mon domicile, j'en tirai un troisième qui, traversé de part en part, ne m'en fit pas moins courir inutilement jusqu'à la nuit. Au retour, je tirai un tette-chèvre d'une espèce à part, remarquable par l'excessive longueur de quelques-unes de ses

plumes qui, sur chaque aile, dépassent de beaucoup les autres[1]. Je trouvai fort émus, en rentrant, ceux de mes hommes à qui j'avais confié l'antilope morte. Il paraît qu'à peine s'étaient-ils mis en route avec son cadavre, deux lions, sortis de la jungle, sont venus lapper le sang qui sortait encore de ses blessures. Les Vouaganda qui faisaient partie du convoi ont pris la fuite immédiatement; mes hommes, au contraire, ayant plus peur de moi que des lions, sont revenus sains et saufs avec le gibier sur leurs épaules.

23 *juillet.* — Il n'est arrivé que trois barques, pareilles à celles dont on se sert dans la crique Murchison. Lorsque j'ai demandé



Tette-Chèvre.

les autres, et en même temps une réponse décisive sur les moyens d'arriver chez Kamrasi, le chef de la station a manifesté les plus vives craintes à propos des accidents qui pourraient survenir, et déclaré qu'il ne voulait pas m'emmener. J'ai eu beau lui dire « que nous étions convenus, le roi et moi, d'ouvrir par le Nil des communications avec l'Angleterre, » rien n'a pu dompter sa résistance obstinée. Je me suis donc borné à lui

1. Le docteur P. L. Sclater lui a donné le nom de *cosmetornis Spekii*. La septième plume de l'aile a le double de la longueur ordinaire; la huitième, deux fois la longueur de la septième; la neuvième, enfin, mesure vingt pouces. Bombay assure qu'on trouve le même oiseau dans l'Ouhiyow.

demander des guides pour remonter le fleuve : Bombay et Kasoro doivent se procurer de nouveaux ordres du roi; effectivement, tous les Vouazoungou de l'avenir, que la curiosité ou le commerce attireront dans l'Ouganda, ne sauraient manquer de choisir la navigation du Nil comme le seul moyen de se transporter ici.

Le soir, j'ai tué une autre antilope pour complaire aux Vouaganda qui convoitent singulièrement la peau de ces animaux, et une brassée de pintades, — dont chaque coup faisait tomber trois ou quatre, — Kasoro et ses hommes préférant ce gibier à n'importe quel autre.

24 *juillet*. — Le chef de la station a disparu ; son remplaçant, ou soi-disant tel, offre de nous conduire demain vers le haut de la rivière. Les femmes du Mkoungou, qui nous avaient apporté du pombé, ont passé tout le jour à nous contempler ; le soir, quand j'ai pris mon fusil, une d'elles m'a bravement suivi pour voir comment le Bana faisait son métier. Mais, en fait de *sport*, elle n'a eu que la chance de tomber sur une fourmilière où je l'ai vue se régaler tout à loisir. Elle prenait les fourmis blanches au sortir de leurs cellules, et les croquait à belles dents avec une indicible satisfaction. Quant à moi, faisant fi des antilopes femelles, j'ai manqué le seul *pongo* mâle qui se soit trouvé à ma portée, tant j'avais envie de me signaler sous les yeux de la belle curieuse qui m'avait accompagné.

On nous annonce aujourd'hui de nouvelles cruautés commises dans le palais. Kasoro, brodant sur ce thème, raconte que les deux kamraviona et les deux sakibobo, comme aussi tous les anciens Vouakoungou du temps de Sounna, ont été mis à mort par ordre du jeune monarque. Il ajoute que si Mtésa vient jamais à rêver que son père lui conseille de faire tuer n'importe qui, en le lui désignant comme un personnage dangereux, cet avis, plus ou moins authentique, est religieusement observé. J'ai voulu faire passer un message à Mtésa par un officier qui va lui rendre ses hommages, mais bien qu'il s'en soit formellement chargé, Kasoro trouve fort plaisant que je compte sur une pareille assurance. « Tellement important que puisse être l'objet d'une communication quelconque, personne n'oserait enfreindre la règle qui interdit d'adresser la parole au roi, si ce n'est pour répondre à une question. » Les indigènes m'ont apporté l'antilope que j'avais blessée et vainement poursuivie dans la soirée du 22.

Mais jamais ils n'ont voulu la laisser entrer chez moi sans qu'au préalable on l'eût écorchée. Ceci en vertu d'une croyance superstitieuse, et parce qu'ils s'imaginent que les habitants de l'établissement ne pourraient jamais tuer d'autres animaux de la même espèce, si cette précaution était omise.

25 juillet. — *Chutes d'Isamba.* J'ai remonté la rive gauche du Nil, à une distance considérable de l'eau, jusqu'aux chutes d'Isamba, tout au travers de jungles luxuriantes et de jardins bananiers. Nango, que je connais de vieille date, et qui commande ce district, nous a régalés de bananes en compotes et de poisson sec, le tout arrosé de pombé. Les éléphants le menacent souvent de leurs visites, à ce qu'il nous dit, « mais il prend soin de les écarter au moyen de talismans, car s'ils venaient à goûter une seule banane, ils ne quitteraient le jardin qu'après l'avoir complétement ravagé. » Il nous a conduits ensuite aux chutes les plus voisines; elles sont très-belles, mais très-resserrées. L'eau du Nil court profonde entre ses rives couvertes d'épais gazons, d'acacias aux contours nuageux, et de *convolvuli* qui envoient de toutes parts leurs guirlandes nuancées de lilas. Partout où le sol s'est affaissé sous l'action des eaux, on entrevoit un terreau rouge qui rappelle celui du Devonshire; le courant, arrêté ici par une digue naturelle, forme une espèce d'étang sombre et sinistre où deux crocodiles, tout en se baignant, guettaient leur proie. L'ensemble du tableau était plus féerique, plus sauvage, plus saisissant, — je hasarde cette comparaison, parce qu'elle me vint alors à l'esprit, — que rien de ce que j'ai pu voir, à l'exception des décors de théâtre. En jetant un pont d'une rive à l'autre, et par un beau clair de lune, c'était bien là le site le mieux adapté à une scène de brigands assemblés pour quelque hideuse entreprise. Les Vouangouana eux-mêmes semblaient sous le charme; pas un ne fit mine de s'éloigner jusqu'au moment où la faim nous avertit que la nuit allait venir et qu'il était temps de chercher un abri.

26 juillet. — *Kirindi.* Nous repartons après avoir appris que, par suite du meurtre commis à Kari, on a mis la main sur trois Vouakoungou de cette localité. Notre guide prétend que la journée est trop avancée pour traverser les jungles qui nous séparent encore, soit de la source du Nil, soit du palais de Mtésa; puis quand il nous a décidés à faire halte jusqu'au lendemain,

il nous quitte sous prétexte de quelque affaire et disparaît sans retour. Une petite mouche noire à larges épaules et à tête arrondie est, pour les gens de ce pays qu'elle harcèle de piqûres incessantes, un véritable fléau.

27 juillet. — *Un domaine de mainmorte*. Le district que j'appelle ainsi, et où nous sommes parvenus après une marche pénible, se trouve dédié, je ne sais comment, à Loubari (l'Être Tout-Puissant); là, bien que le roi conserve une certaine autorité sur quelques-uns de ses habitants, il en est d'autres que leur caractère semble mettre au-dessus de l'autorité purement civile, et je ne pense pas que la terre elle-même soit à la disposition du monarque. De cinq en cinq *miles* on y trouve de petits villages entre lesquels n'existe aucune route, et on comprendra aisément que, n'ayant personne pour nous guider, nous devions nous égarer presque à chaque pas. Nous commençons à nous douter que Budja, quand il niait qu'il existât au bord du Nil un grand chemin latéral, avait surtout en vue de ne pas se compromettre avec le pouvoir ecclésiastique en faisant passer, sur des terres appartenant au clergé, une caravane comme la nôtre, composée de gens assez peu scrupuleux. Le fait est que si je n'avais pas maintenu jusqu'à un certain point l'autorité de la discipline, il nous eût été assez difficile de résider ici; mais, voyant que je me portais garant de toute espèce de larcins commis à leur préjudice, les naturels se chargèrent de nous loger et de nous alimenter, ce qu'ils firent en somme de la manière la plus obligeante.

Un pauvre diable à moitié fou, — il l'est, me dit-on, par suite des traitements rigoureux que le roi lui a fait subir, — vient, dès notre arrivée, déposer à mes pieds toute sorte de présents dérisoires. Ses chants, ses danses insensées, ses alternatives d'orgueil ou de timidité, ses plaintes sur l'existence misérable qu'il mène dans une habitation écartée, en compagnie des éléphants et des lions, faisaient de lui un véritable type de ce que nous appelons en Angleterre « l'idiot de la paroisse. »

28 juillet. — *Chutes Ripon*. — Enfin, après bien des peines, — et en traversant un pays complétement ravagé par les éléphants qui, après avoir mangé tout ce qui était mangeable, n'ont laissé debout ni une cabane, ni un bananier, — nous sommes arrivés au but final du voyage, sous la même latitude que le palais du roi



Chutes Ripon.

Mtésa, et justement à quarante *miles* de cette royale demeure, dans la direction de l'est.

Nous étions bien payés de nos peines, car « les Pierres, » — c'est le nom que les Vouaganda donnent aux Chutes, — nous offraient le spectacle le plus digne d'intérêt que j'aie rencontré dans le cours de nos voyages en Afrique. Bien que la marche eût été longue et fatigante, chacun a pris sa course pour en jouir plus vite. Le paysage, si beau qu'il fût, n'était pas exactement tel que je l'avais imaginé, car la grande nappe du lac nous était dérobée par une pointe, un promontoire des hauteurs adjacentes ; et les Chutes, qui ont environ douze pieds de profondeur sur quatre à cinq cents de large, sont coupées çà et là par des rochers. Néanmoins le tumulte des eaux, — le bond fréquent des poissons voyageurs, — les pêcheurs de l'Ousoga et de l'Ouganda, venus en bateau et postés la ligne en main sur toutes les saillies de la roche, — les hippopotames et les crocodiles promenant sur l'onde leur oisiveté endormie, — au-dessus des Chutes le passage d'une rive à l'autre, les troupeaux qu'on menait boire aux bords du lac, — tous ces détails, ajoutant leur charme vivant à celui d'une riante nature, composaient un ensemble aussi attrayant que possible.

L'expédition avait désormais atteint son but. Je voyais l'antique Nil sortir du Victoria-N'yanza. Je m'assurais que, selon toutes mes prévisions, ce grand lac donne naissance à la rivière sacrée sur laquelle a flotté Moïse enfant. Je regrettais, il est vrai, que mille et mille retards inévitables m'eussent empêché d'aller examiner, à l'angle nord-est du N'yanza, ce détroit mentionné si fréquemment, qui l'unit à un autre lac où les gens de l'Ouganda vont chercher leur sel, et d'où s'écoule vers le nord un second fleuve entourant l'Ousoga d'une véritable ceinture d'eau. Mais je n'en étais pas moins reconnaissant envers la Providence pour ce qu'elle m'avait permis d'accomplir, car enfin j'avais vu par moi-même une bonne moitié du lac, et sur le reste, je m'étais procuré des renseignements qui me permettaient d'éclaircir les points essentiels à la science géographique.

Résumons maintenant les notions acquises, et voyons au juste ce qu'elles valent.

Il résultait pour moi, d'informations soigneusement contrôlées, que sur la rive orientale du lac, il y a autant d'eau, — peut-

être même davantage, — que sur le bord opposé. Son extrémité la plus reculée forme, après tout, *le vrai point de départ du Nil*, se rapprochant fort du troisième degré de latitude sud, ce qui donne au fleuve, mesuré en ligne droite, l'étonnante longueur de trente-quatre degrés, soit plus de 2380 *miles*, soit une étendue supérieure à la onzième partie de la circonférence du globe. Si maintenant, de cette extrémité sud, nous longeons la rive occidentale jusqu'au point où émerge du lac la *grande* branche du Nil, nous ne trouvons qu'un tributaire de quelque importance, et c'est la rivière Kitangoulé; de cette même pointe méridionale, si nous suivons la côte opposée jusqu'au détroit qui joint les deux lacs, il n'y a, paraît-il, aucune rivière dont on puisse tenir compte. Les Arabes voyageurs déclarent en effet, à l'unanimité, que depuis le revers occidental du Kilimandjaro neigeux jusqu'aux points où le lac est traversé par le premier et aussi par le second degré de latitude sud, il existe des lacs salés, des plaines salées, et des hauteurs pareilles à celles de l'Ounyamouézi; mais ils disent aussi que cette contrée n'est traversée par aucun grand cours fluvial, et que, durant leurs voyages de commerce, ils en sont réduits à faire de longues marches pour trouver çà et là quelque misérable petit ruisseau. De plus, ceux d'entre eux qui, durant le dernier interrègne, ont penétré dans l'Ousoga par le détroit en question, affirment n'avoir pas traversé de fleuve.

Reste à vider la question de ce « lac salé » que je crois fermement être un lac d'eau douce, — attendu, je l'ai déjà dit, que les naturels désignent comme lacs salés tous ceux où ils trouvent soit des couches salines, soit des îlots plus ou moins salpêtrés. Le docteur Krapf, parvenu en vue de la montagne Kénia, recueillit de la bouche des indigènes « qu'il existait au nord de cette montagne un grand lac salé; » ils lui dirent aussi « qu'une rivière coulait entre la Kénia et le Nil. » S'il n'a pas été trompé sur ce dernier point, il doit indubitablement exister quelque rapport entre la « rivière » dont il parle et le « lac salé » dont on m'entretenait; on en trouverait de même, selon toute probabilité, entre le lac salé qu'on me signalait et celui qu'on lui a dit porter le nom de Baringo[1]. Du reste, à quelque point de vue

1. On peut se demander si ce nom ne serait pas la corruption de *Bahr* (mer) *d'Ingo*. — *Not. du cap. Speke.*

qu'on l'envisage, cette question, qui demeure indécise, n'intéresse et ne contredit en rien ce fait, bien établi, que le point de départ du Nil est sous le troisième degré de latitude sud, au même endroit où, dans le cours de l'année 1858, je signalais l'extrémité méridionale du Victoria-N'yanza.

J'ai donné aux Chutes en question le nom de Ripon, emprunté au noble président qui, pendant les préparatifs de mon expédition, dirigeait les travaux de la *Royal geographical Society*. Le bras d'eau, ou crique, d'où sort le Nil, a reçu celui de canal Napoléon, en témoignage de respect et de reconnaissance pour la Société Géographique française, qui m'avait décerné sa médaille d'or pour la découverte du N'yanza-Victoria, au moment même où je quittais l'Angleterre. Un phénomène, tout d'abord, me laissait quelque perplexité ; — le volume de la Kitangoulé me semblait aussi considérable que celui du Nil; en revanche, l'une coule très-lentement, l'autre avec une grande vitesse, et je ne pouvais dès lors établir un jugement bien précis sur leur importance relative.

29 juillet. *Séjour aux Chutes.* — Mécontent de ma première esquisse que j'ai faite hier en arrivant, je n'ai pu m'empêcher de la recommencer aujourd'hui; ensuite, comme l'état de l'atmosphère chargée de nuages ne se prêtait pas aux travaux nécessaires pour déterminer la latitude, — et comme l'officier du district me vantait la vue qu'on a sur le lac, du haut de cette colline qui nous le dérobe, — je parlai de nous y rendre ; mais Kasoro, bien que je l'eusse gratifié de quelques peaux d'antilope nsounnou et de pintades pour son dîner, s'opposa formellement à ce projet, sous prétexte qu'on ne pourrait jamais rassasier ma curiosité. « Les ordres royaux portaient simplement qu'on me ferait voir les Pierres; s'ils me conduisaient sur une hauteur, je voudrais en visiter une seconde, puis une troisième et ainsi de suite. » Cette remarque me fit rire, attendu que telle est, en effet, ma nature depuis que je suis au monde. Au fond, je n'en étais pas moins contrarié ; il m'eût été doux de mystifier mon jeune tyran, et je demandai des barques, comme si je voulais chasser l'hippopotame, espérant *in petto* que la nécessité de descendre à terre pour y prendre notre repas, me fournirait l'occasion de gravir la hauteur prohibée ; mais les bateaux n'étaient pas mentionnés dans la consigne, et Kasoro resta sourd à ma requête.

« Alors, repris-je, allez me chercher des poissons! je veux en dessiner quelques-uns.... — Non, les ordres n'en parlent pas. — Retournez donc au palais, et je partirai demain pour Ourondogani, dès que j'aurai relevé ma latitude. » Pas le moins du monde; l'entêté personnage ne voulait s'en aller qu'après m'avoir mis en route. Et comme je ne trouvais personne qui voulût exécuter mes ordres sans le consentement préalable de Kasoro, il ne me resta d'autre passe-temps que de tirer à la cible sur le bac amarré du côté de l'Ousoga. Mes gens m'avaient défié de l'atteindre à une si longue distance (environ cinq cents mètres). Je le traversai néanmoins d'une balle, que les Vouasoga me rapportèrent ensuite proprement enveloppée dans un morceau de mbougou. Le reste de la journée s'est passé à contempler les Chutes.

30 *juillet.* — Il me semble qu'avec une femme et des enfants, un yacht et un jardin, une ligne et un fusil, je vivrais ici fort heureux, tant le site me paraît charmant. C'est l'idéal du séjour qu'on peut souhaiter à des missionnaires. Ils n'auraient pas à craindre la famine, le pays est si fertile! Et s'ils apportaient quelques notions agricoles, on leur enverrait bientôt des centaines d'élèves. Inutile d'insister là-dessus.

Outre la pêche à la ligne, je voyais un certain nombre d'individus, armés de lourdes et longues baguettes à l'extrémité desquelles deux pointes de fer sont fixées et forment fourchette, se diriger vers un rocher au-dessous duquel le poisson fatigué semble volontiers chercher refuge. Ils lancent ces espèces de fourches, dont ils ont soin de retenir le manche, et font ensuite descendre des plongeurs pour dégager la proie et ramener le pesant engin.

31 *juillet.* — Il a fallu revenir sur mes pas, Kasoro et la pluie persistant à me faire obstacle. J'ai sacrifié à la nécessité de gagner du temps le désir de relever une latitude. Bombay est allé de ma part, avec Kasoro, demander au palais le sakibobo lui-même, ainsi qu'un ordre du roi qui nous alloue cinq barques, cinq vaches et cinq chèvres, plus la permission d'aller où je voudrai, de faire ce qui me plaira, et de requérir le poisson nécessaire à notre subsistance. Là-dessus, et après le départ de mes envoyés, j'ai rebroussé chemin jusque dans le domaine d'Église que je venais de traverser.

1er *août*. — Après une heure de marche, et libre de voyager tout à l'aise, je me suis laissé aller à la tentation de poursuivre un beau *pongo* mâle (les gens de l'Ouganda l'appellent *ngubbi*), qui devait servir à notre déjeuner dans un des villages voisins. Cet animal abattu, et comme nous entrions dans la bourgade en question, le bruit nous arrive que les *nsamma* (superbe espèce d'antilope) fourmillent dans les hautes herbes dont elle est en-



Antilope n'samma, des bords du N'yanza (Ouganda).

tourée, et qu'un éléphant rapace vient chaque nuit rendre visite aux bananiers. Il n'en fallait pas tant pour nous décider à faire halte. Dans la soirée, je tuai un nsamma femelle, — animal très-semblable au *kobus ellipsiprymnus*, mais sans la demi-lune marquée au-dessus du croupion, — et pendant la nuit, vers une heure du matin, je sortis pour tirer l'éléphant, dont nous entendions distinctement le tumultueux repas ; mais il pleuvait à

verse, et les ténèbres étaient si épaisses qu'il fallut lui donner répit jusqu'au lendemain.

2 *août.*—Lancé sur les traces de l'éléphant, je n'ai pu résister à la tentation d'expédier une balle à certain *pongo* que le hasard me fit rencontrer ; mais, après l'avoir suivi pendant des heures entières, nous le perdîmes dans ces hautes herbes qui n'en finissent pas. Un serpent énorme, pourvu de crochets fort menaçants, a été tué par mes hommes. Le soir j'ai blessé un nsamma mâle, qui nous a fait courir jusqu'à la nuit, et dont nous aurons meilleur marché demain matin, quand ses membres se seront un peu roidis. Au retour, nous avons entendu notre voleur d'éléphant qui rongeait des rameaux de plantain dans le voisinage du chemin que nous suivions ; mais comme, attendu l'heure avancée, personne ne voulait me suivre à l'attaque du monstre, j'ai dû me résigner à lui laisser continuer ses ravages.

3 *août.* — Le nsamma blessé a été retrouvé, non sans peine, couché dans une flaque d'eau. Mes gens ont voulu le percer de leurs lances, mais il les tenait en respect et il a fallu encore une balle pour l'achever. Ayant ainsi obtenu tout ce que je désirais, c'est-à-dire un bel échantillon, nous sommes partis pour Kirindi aussitôt après le déjeuner. La nouvelle de nos exploits y était parvenue, et les habitants, affamés de gibier, nous ont demandé d'y passer un jour.

4 *août.* — Nous fiant assez peu à ce que nous disaient les gens du pays, nous nous apprêtions à repartir, quand on est venu nous prévenir que plusieurs antilopes mâles, de la plus belle espèce, attendaient à peu de distance l'honneur de nos coups. Nous nous sommes laissés aller à croire nos hôtes et ils nous ont mis aux prises avec un troupeau de femelles dont j'ai tué l'une, à la requête des curieux qui m'avaient accompagné en très-grand nombre. La moitié du village était là, y compris les femmes.

5 août. *Ourondogani.*— Installés dans cette agréable résidence, où les femmes de Mlondo ne nous laissaient manquer ni de pombé, ni de bananes, ni de patates, — sans compter le poisson que nous prenions de temps en temps et la venaison que mon fusil nous procurait, — nous y avons mené jusqu'au 10 une existence fort agréable. Ce jour-là, le retour de Bombay et de Kasoro nous oblige à nous remettre à l'œuvre. Ces honorables

messagers ont traversé, pour se rendre au palais, jusqu'à douze cours d'eau, tous fort importants (entre autres, la Louajerri) qui prennent tous leur source dans le Lac. Dès le lendemain du jour où ils m'avaient quitté à Kira, ils obtinrent une audience royale, Mtésa s'étant imaginé que Bombay venait lui annoncer ma mort, résultat de quelque attaque inopinée. Sa surprise fut grande quand on lui apprit que rien de semblable n'était arrivé, mais que les officiers d'Ourondogani s'étaient montrés intraitables, ne voulant se soumettre qu'à l'autorité directe du sakibobo.

Irrité de leur désobéissance, le roi fit arrêter, séance tenante, ce grand officier qui se trouvait présent : « Qui donc est le roi, s'écriait-il avec chaleur, si les ordres de cet homme-ci sont préférés aux miens ? » Puis, se tournant vers le sakibobo lui-même, il lui demanda « de quel prix il entendait payer son pardon ? » Celui-ci, comprenant que sa vie ne tenait qu'à un fil, répondit sans hésiter qu'il fixait sa rançon à quatre-vingts vaches, quatre-vingts chèvres, quatre-vingts esclaves, quatre-vingts mbougou, quatre-vingts charges de beurre, autant de café, autant de tabac, autant de tous les produits de l'Ouganda. Sa liberté lui fut alors rendue.

Bombay présentant ma requête dans les termes qu'on a vus plus haut : « Soyez tranquille, répondit le roi, de tout ce que me demande le Bana, rien ne lui sera refusé; mais il n'est pas nécessaire que je lui envoie le sakibobo. Mes pages suffisent pour porter mes ordres aux princes aussi bien qu'aux sujets. Kasoro, muni d'instructions complètes, vous escortera comme devant; Budja et lui, de plus, accompagneront le Bana jusqu'au Gani. »

Néanmoins, il se passa quatre jours encore, avant que mes envoyés eussent la permission de partir avec le bétail que le roi leur avait donné à mon intention, et avec un officier adjoint à notre expédition. Ce dernier avait ordre de trouver des barques pour nous mettre en route et de venir ensuite rendre compte de sa mission par-devant le monarque. Lors de la dernière audience qui leur fut accordée, le roi se trouvait avoir sous les yeux, accroupies dans un coin de la cour où elle se tenait, quatre femmes qu'il venait de faire arrêter et de condamner à mort. Il proposa de me les envoyer, et comme Bombay hésitait, » n'ayant pas, disait-il, la permission d'emmener des femmes, » Mtésa, sans plus d'examen, lui fit cadeau de l'une

d'elles, et lui proposa, pour l'amuser, « de faire couper en morceaux, sous ses yeux, les trois qui restaient. » Bombay, — à le prendre au mot, — se serait admirablement tiré de ce pas difficile en répondant que « le Bana n'aimait pas à être témoin de pareilles cruautés, et qu'un serviteur fidèle ne doit pas rechercher des spectacles antipathiques à son maître. »

Viaroungi, qui m'envoie du tabac et force bonnes paroles, me fait dire qu'il vient d'obtenir, pour lui et les Vouazinza, l'autorisation de rentrer chez eux. Parmi les hôtes du roi, K'yengo est le seul retenu en otage, d'ici au retour des Vouakoungou chargés par Mtésa d'aller lui chercher de la poudre. Mon petit Lugoï, enfin, a été réexpédié chez ses parents. — Tel est, en substance, le rapport de Bombay.

11 *août*. — L'officier chargé de nous procurer des barques s'étant permis de soutenir effrontément qu'il n'en existait aucune, a été châtié par Kasoro qui l'a fait mettre aux *ceps*. D'autres messagers ont été expédiés à Kirindi, d'où ils ramèneront des matelots, et au bas du fleuve, où ils trouveront certainement des embarcations. Quand les pêcheurs ont appris qu'un ordre royal leur enjoignait de me fournir du poisson, ils ont disparu comme par enchantement, et Kasoro fait si grand'peur à tout le pays qu'on ne brasse plus de pombé autour de nous.

12 *août*. — Nous avons mis à mort deux vaches et préparé leur viande pour le voyage, — les trois autres et une de nos chèvres s'étant perdues dans la Louajerri ; puis nous avons distribué aux femmes de l'endroit, pour payer leur hospitalité, quelques poignées de verroteries. Elles sont presque toutes Vouanyoro et ont été capturées par Mtésa, qui les a plus tard assignées à Mlondo. On leur a dès leur jeune âge, disent-elles, arraché une partie de leurs dents (tantôt quatre, tantôt six des incisives inférieures), « parce qu'aucun Myoro ne laisse boire dans sa coupe à moins que cette opération n'ait été pratiquée. » Le même usage existe dans l'Ousoga



XVI

BAHR-EL-ABIAD (LE NIL BLANC).

Sur le Nil. — Nous voilà pirates. — Couardise à front levé. — L'ennemi se montre. — Combat naval. — Bombay compromis. — Marche rétrograde. — Je cours après Grant. — Nos chances s'améliorent. — La frontière franchie. — Un message royal. — Échange d'ambassadeurs. — Accueil équivoque. — Mtésa nous rappelle en vain. — Difficultés avec Kamrasi. — Chasse aux éléphants. — Un possédé. — Prétentions contradictoires. — Le rêve de Frij et le rêve de Grant. — Anxiétés du Roi des rois.

13 août. *N'yassi.* — Cinq barques, chacune de cinq planches reliées ensemble et calfeutrées par des lambeaux de mbougou, constituaient la flottille sur laquelle je suis monté — avec douze Vouangouana, Kasoro, ses pages, et un équipage peu nombreux — pour me rendre dans l'Ounyoro, chez le grand roi Kamrasi. Quelques chèvres, des chiens, le bagage, sans parler du grain et de la viande séchée, forment le complément de la cargaison. Quant à la durée du voyage, personne ne saurait la prévoir. Nous avançons à l'aide de rames, mais nos paresseux matelots, quand la fantaisie ne leur prend pas de se devancer l'un l'autre, profitent du courant qui nous emporte, pour se laisser aller à la dérive. — Le fleuve, bien différent de ce qu'il était au-dessus des chutes Ripon, participe à la fois de la rivière et du lac. Sa portion centrale est dégagée de tout obstacle, mais le long des rives est frangé de grands roseaux, derrière la cime desquels on voit s'abaisser, en pente douce, les berges revêtues de gazons verdoyants. Spectacle charmant et digne d'intérêt, dont

le souvenir nous serait resté fort doux si, moins d'une heure après notre départ, Kasoro n'avait déshonoré *l'Union-Jack* par de véritables actes de piraterie.

Un convoi de Vouanyoro, sur une douzaine de canots creusés dans le tronc d'un arbre, avaient remonté le fleuve pour trafiquer avec les Vouasoga. Leurs embarcations étaient chargées de mbougou, de poisson séché, de bananes cuites et crues, de pombé, etc., et, descendus à terre, ils prenaient un dernier repas avant de s'en retourner. Kasoro, voyant ceci et cédant tout à coup à un caprice puéril,—sans réfléchir que ces gens et nous étions frétés à la même destination, — enjoignit à nos rameurs de naviguer droit sur eux, sauta lui-même à terre, et mit en fuite les Vouanyoro avant que j'eusse eu le temps de me reconnaître. Puis il livra au pillage la propriété de ces mêmes hommes que nous avions tout intérêt à nous rendre propices, puisque, avant peu, ils allaient devenir nos hôtes.

Nous étions encore sur le territoire de Mtésa, et je trouvais assez surprenant que les Vouanyoro s'y fussent hasardés; néanmoins, dès que je sus à quoi m'en tenir, je fis restituer par nos bateliers tout ce qu'ils avaient pris; je rappelai les Vouanyoro pour les commettre à la garde de ce qui leur appartenait, et j'exigeai de Kasoro la promesse formelle qu'il ne se livrerait plus à de pareilles fantaisies, sans quoi le voyage en commun deviendrait impossible.

Rembarqués un peu plus tard, nous nous arrêtâmes à quelque distance pour passer la nuit sur la rive appartenant à l'Ouganda, ce qui permit aux Vouanyoro par nous insultés de prendre les devants, malgré notre supériorité de marche. J'en étais fort contrarié, mais aucun raisonnement ne put décider Kasoro à supprimer cette halte inutile. Nous étions au dernier village de la frontière Ouganda, et, avant de pousser plus loin, il fallait obtenir de N'yamyonjo, le préposé de Kamrasi, la permission de pénétrer dans l'Ounyoro. Les Vouangouana réclamaient des cartouches sur le ton le plus impérieux; je refusais de même, craignant qu'après avoir engagé une rixe, ils ne prissent lâchement la fuite, et leur rappelant avec quelle couardise ils avaient abandonné Grant, dans l'affaire de Msalala. « S'il fallait en venir aux mains, leur disais-je, ils n'avaient qu'à se grouper autour de moi, et je leur distribuerais des munitions toujours prêtes. » Ce

propos les fit rire, et ils me demandèrent, avec une sublime effronterie, « si je les croyais disposés à rester auprès de moi, la bataille une fois commencée? » Or, c'était là justement faire allusion à ce que je redoutais le plus, leur désertion au moment du danger.

14 août. — Je tins conseil sur ce qu'il y avait de mieux à faire. Les Vouaganda réclamaient une halte qui me permît de tâter le terrain et qui d'ailleurs, selon eux, était conforme aux lois de l'étiquette. « N'yamyonjo, disaient-ils, cherche à vous effrayer; N'yamyonjo dispose d'une centaine de barques; si nous essayons de forcer le passage, il nous sera refusé très-certainement, à moins qu'on ne soit tombé d'accord en s'expliquant avec lui. Pareille mésaventure est fréquemment arrivée à nos compatriotes. »

J'alléguais, de mon côté, que Grant, depuis longtemps arrivé chez Kamrasi, avait dû mettre ordre à tous ces obstacles. Du reste, s'ils tenaient à négocier et s'ils voulaient fournir les hommes d'escorte, Bombay pouvait immédiatement nous devancer par voie de terre, et nous le suivrions en bateau, de manière à lui laisser le temps d'annoncer notre arrivée. Après de vifs débats, cette détermination étant adoptée, Bombay partit à dix heures du matin, et nous ne nous mîmes en route qu'à cinq heures du soir, ce qui restait de jour suffisant amplement à une si courte traversée. La frontière des deux pays fut bientôt franchie, et dès ce moment les deux rives du fleuve, celle de l'Ousoga comme celle de l'Ounyoro, appartenaient à Kamrasi.

Je me flattais d'achever cette partie du voyage sans mettre pied à terre, et de n'avoir plus qu'à me laisser emporter au courant du Nil, puisque Kamrasi m'avait fait promettre, par Kidgwiga, de me fournir des barques pour la traversée au Gani où, selon les bruits répandus, les vaisseaux de Petherick stationnaient pour m'attendre; mais il en fut de cet espoir comme de beaucoup d'autres, sur cette terre africaine, fertile en déceptions de tout genre. Au bout de peu d'instants, un canot de grande dimension, garni d'hommes bien vêtus et bien armés, fut signalé comme venant droit à nous. Nous avançâmes, et il prit chasse comme si notre attitude l'effrayait. Nos équipages forcèrent de rames, et le sien d'en faire autant, les tambours de part et d'autre marquant la mesure, ce qui donnait à cette poursuite

un caractère tout à fait belliqueux. Les Vouanyoro, cependant, supérieurs en nombre, gardèrent l'avance qu'ils avaient sur nous. Le soleil se couchait au moment où nous allions arriver à la résidence de N'yamyonjo. Sur un rocher, près du fleuve, un certain nombre d'hommes armés bondissaient, babillaient, brandissaient leurs lances, tout à fait à la manière des Vouaganda. Je les pris d'abord pour tels, et supposai qu'ils nous faisaient bon accueil; mais il me suffit de jeter un regard sur le visage effaré de Kasoro pour m'assurer que tout au contraire ce langage animé, ces gestes violents étaient des menaces directes, un défi formel de descendre à terre.

A mesure que nous avancions, la berge, s'élevant toujours, se couronnait de huttes et de plantations devant lesquelles se tenaient groupés ou alignés des hommes en costume de guerre. A un moment donné, le canot que nous avions jusque-là poursuivi nous présenta le flanc, et se joignit aux démonstrations menaçantes des gens qui garnissaient le rivage. Je ne pouvais m'imaginer qu'il y eût là rien de sérieux, — je croyais à une simple méprise, — et, debout dans la barque, le chapeau à la main, je manifestais soit par mes paroles, soit par mon attitude, mes intentions pacifiques, sans toutefois produire le moindre effet. « On avait entendu, me criait-on, le bruit d'un tambour, et nécessairement la guerre devait s'ensuivre; » des deux côtés du fleuve, les tambours de Kamrasi donnaient à la population tout entière le signal de courir aux armes. Les choses prenaient un aspect sérieux. Pour surcroît de complications, un second canot, rempli de gens armés, sortit des roseaux que nous avions laissés derrière nous, comme si on prétendait nous couper la retraite, et celui qui nous devançait venant à notre rencontre, nous nous trouvions à peu près bloqués. Nous retirer de conserve semblait être notre unique chance de salut, mais il commençait à faire nuit, et l'équipage de mes barques était insuffisant. Je donnai l'ordre de naviguer au plus près les uns des autres, et de battre ainsi en retraite, offrant des munitions de guerre en guise de stimulant. Tous me suivirent, en effet, sauf une des barques dont l'effroi semblait paralyser la manœuvre, et qui virait sur elle-même à la manière des canards blessés.

Les Vouanyoro, quand ils nous virent chercher notre salut dans la fuite, se mirent à crier d'un groupe à l'autre : — « Vous

voyez.... ce sont des femmes.... Ils se sauvent, tâchons de les rattraper!... » De mon côté, je ne cessais d'encourager mes hommes : — « Ne nous quittons pas, leur commandais-je incessamment.... Venez chercher de la poudre!... » Et je chargeais mon fusil à petit plomb, ce qui égaya Kasoro lui-même : — « Est-ce aux Vouanyoro, demandait-il, que vous destinez cette grenaille?... — Comme à des pintades, » répliquai-je, et il éclata de plus belle. Malheureusement, je m'aperçus que ma flotte ne naviguerait pas longtemps de conserve. Un des bateaux, que j'avais pourvu de munitions, faisait force de rames pour se mettre hors de portée, sans s'inquiéter autrement de rester auprès de moi; un autre préférait l'abri des roseaux et leur ombre protectrice à la pleine eau du milieu, que je regardais, quant à moi, comme plus favorable au jeu de nos mousquets. L'obscurité toujours croissante ajoutait maintenant aux embarras de notre situation, et les Vouanyoro, que nous entendions sans les voir, gagnaient sur nous de quart d'heure en quart d'heure. Celle des barques qui cherchait, comme je l'ai dit, à se dérober le long des roseaux, fut l'objet de la première attaque; on lui lança des javelines qui, par bonheur, au lieu de frapper nos hommes, allèrent tomber dans l'eau. J'entendis ensuite le bruit des grappins à l'aide desquels nos ennemis voulaient se saisir de leur proie : — « Au secours, Bana, au secours! criaient mes gens; c'est à notre vie qu'on en veut!... » — « En avant, en avant!... nous aurons bon marché de ces gens-là!... » Mais l'équipage que j'encourageais ainsi demeurait immobile et comme fasciné par la terreur. On aurait pu nous sabrer en détail, l'un après l'autre, sans rien changer aux dispositions de ces misérables Vouaganda, qui se bornaient à gémir et à répéter lâchement : — « N'yawo, N'yawo! (Mère! mère!) venez à notre aide! » Trois coups de fusil, partis de la barque harponnée, terminèrent alors le combat. Les Vouanyoro se trouvèrent pris à leur propre piége. Deux de leurs hommes tombèrent, l'un tué, l'autre blessé. On les entendit alors se dire que, « puisqu'ils n'avaient pas affaire à des Vouaganda, il valait beaucoup mieux ne pas insister, » et ils se retirèrent, en effet, nous laissant libres de remonter le fleuve sans nous avoir porté le plus léger dommage.

Mais où donc était Bombay, pendant tout ce temps? Il ne nous rejoignit que beaucoup plus tard, et nous raconta, fort agité, ce

qui lui était advenu. En entrant avant midi dans le village de N'yamyonjo, il avait demandé cet officier, qui se trouvait absent pour affaires, et dont on l'avait prié d'attendre le retour. Les villageois, cependant, réunis autour de la hutte où on l'avait provisoirement installé, le questionnaient au sujet du vol commis la veille, et dont les victimes avaient déjà porté plainte. Bombay leur répondit « que le Bana y était complétement étranger, et qu'après s'y être opposé de tout son pouvoir, il avait obtenu des bateliers la restitution de tous les objets dérobés. »

Moyennant ces explications, les paysans s'étaient éloignés pour ne reparaître qu'à la tombée du jour. Ils demandèrent alors à Bombay, avec une effronterie sans pareille, « pourquoi il s'obstinait à demeurer chez eux sans y avoir été invité? » ajoutant qu'ils mettraient le feu à la hutte, s'il s'entêtait à vouloir y passer la nuit. Bombay, décidé à ne pas bouger, déclara qu'il avait mission de parler à N'yamyonjo, et ne s'éloignerait certainement pas avant de l'avoir vu : — « Soit, lui fut-il répondu, vous êtes maintenant averti; le reste vous regarde. » Et Bombay, ainsi que les Vouaganda de son escorte, furent derechef laissés à eux-mêmes. Bientôt les tambours battirent; on vit se hâter dans toutes les directions des hommes armés de lances et de boucliers, et enfin les détonations de nos armes à feu leur ayant fait deviner ce qui se passait, Bombay et ses Vouaganda, sortis de la hutte, s'élancèrent à travers jungles sans oser se confier aux chemins battus: aussi m'arrivaient-ils épuisés de fatigue, les pieds en sang, le corps labouré d'épines.

15 août. *Retour à Kiwoukéri.* — Le lendemain les Vouaganda vinrent en foule, armés comme pour une campagne et brandissant leurs lances, nous complimenter de notre victoire : — « Car enfin, disaient-ils, nous avons tué des Vouanyoro, sans avoir subi la moindre perte. » Ceci ne faisait pas mon compte, du moment où la route du Nil me restait fermée : — « Croyez-vous, répondais-je, qu'il me convienne de montrer le dos à l'ennemi?... Non, certes, et il faut passer outre, car tout ceci est le résultat de quelque erreur. Grant se trouve en ce moment auprès de Kamrasi, et N'yamyonjo n'a pas le droit de nous faire obstacle. Si vous ne voulez pas renouveler la tentative d'hier, rendons-nous par terre chez ce dernier, et nos barques viendront plus tard nous y rejoindre. » Mais pas une âme ne voulut bouger.

On représentait N'yamyonjo comme un chef indépendant, dont l'obéissance à Kamrasi n'avait rien de régulier et de bien assis. — « Il ne lui convenait pas de livrer à des yeux étrangers le secret des abris qu'il s'était ménagés le long du N'yanza, et puisqu'il ne voulait pas nous laisser descendre ce fleuve, les ordres de Kamrasi seraient certainement méconnus. D'ailleurs, nous lui avions tué du monde, et nous remettre en ses mains serait courir à une mort certaine. » Argumenter était inutile; la reprise de la navigation offrait d'inévitables lenteurs, et il était peut-être encore moins pratique de chercher à s'entendre par ambassade; aussi finis-je par céder, et tournant le dos au Nil, j'arrivai le lendemain (16) sur les bords de la Louajerri. Là, non sans me causer un extrême étonnement, on vint me dire que Grant campait à peu de distance, revenant de chez Kamrasi. Je ne pouvais pas, disons mieux, je ne voulais pas croire à une pareille nouvelle, malheureusement trop d'accord avec l'échec que j'avais subi. Elle m'était cependant donnée, de la manière la plus précise, par des gens qui me pressaient de retourner chez le roi Mtésa. La proposition me parut absurde et fut immédiatement rejetée. Je voulais une réponse de Kamrasi au message de notre reine touchant le commerce à ouvrir avec l'Angleterre; je voulais aussi savoir pourquoi il méprisait les Anglais sans avoir jamais communiqué avec eux. Nous passâmes la nuit près de Kari, où nous vîmes reparaître, pour la troisième fois, le page-messager de Mtésa, qui venait s'enquérir de notre situation et me remettre en mémoire les cadeaux promis à ce prince.

17 et 18 août. — Deux jours entiers passés à chercher, sans l'assistance d'aucun guide, les traces du chemin que Grant avait dû suivre en nous quittant. Nous rencontrons fréquemment des jardins de bananiers, et la population se montre hospitalière, tout en se plaignant des exactions que lui font subir les pages du roi. « Si on ne résiste pas ouvertement à leurs insolences, c'est, m'assure-t-on, par égard pour moi. » Je remarque qu'un système particulier de « boma, » ou palissades, protége ces villages contre les incursions des bêtes fauves. Les buffles abondent, mais les paysans, qui les regardent comme des animaux sacrés, nous conseillent de ne pas leur donner la chasse. Il est évident, au reste, d'après l'aspect du pays, qu'il regorgerait de gibier si la nature

n'avait départi les instincts du chasseur à presque tous les naturels de l'Ouganda.

19 août. *N'yakinyama.* — Après maints et maints renseignements, plus ou moins contradictoires, qui nous sont parvenus sur le compte de Grant, nous avons entendu, dans la soirée d'hier, le roulement lointain de ses tambours; mais ce matin, quand nous pensions le rejoindre, il venait déjà de repartir. Les gens de N'yakinyama, où il nous avait devancé de quelques heures seulement, nous confirmaient son retour dans la capitale de l'Ouganda. Je ne savais, quant à moi, ni ce qui lui était arrivé, ni quelle interprétation donner à sa conduite. Insister sur la conclusion d'un traité, réclamer la réponse due à la reine, me semblait l'unique alternative qui nous restât; j'écrivis donc à Grant, pour obtenir sur ce point des renseignements positifs, et j'attendis ensuite sa réponse, qu'il vint fort obligeamment me porter lui-même.

« Il venait, me dit-il, de quitter l'Ounyoro où on lui faisait attendre éternellement et inutilement des indications sur les moyens de poursuivre notre route. Il l'avait quitté, d'ailleurs, en vertu des ordres exprès de Kamrasi, jugeant que l'obéissance était le meilleur moyen d'arriver au but que nous nous proposions. On élevait contre nous deux objections principales : la première, tirée de ce qu'on nous disait anthropophages; l'autre, de ce qu'en abordant le pays par deux points différents, au sortir d'une contrée habituellement hostile, nos intentions pouvaient sembler suspectes. Si nous étions arrivés en droite ligne de chez Roumanika, jamais on n'aurait songé à se méfier de nous. »

Ceci pris en considération, il devint évident à mes yeux que le souverain de l'Ounyoro, ce « Père de tous les rois, » était au fond un pauvre être inquiet et méticuleux, à demi effrayé par nos allures inusitées, mais tourmenté surtout par la crainte des Vouaganda, qui depuis nombre d'années mettaient à sac ses domaines. Puisqu'il est clair que nous eussions été amicalement reçus, arrivant par la route du Kisouéré, il devient nécessaire de parlementer à nouveau, d'autant que nous voici réunis dans l'Ouganda, et que cette circonstance doit nous affranchir en partie des soupçons qui pesaient sur nous quand nous marchions par deux routes à la fois. Mais, parmi les personnes présentes, aucune n'était disposée à se charger d'une ambassade, attendu que

l'officier des frontières avait clairement averti les *vouagéni* (les hôtes étrangers) que « s'ils se présentaient de nouveau, il avait ordre exprès de les repousser par la force. » Moyennant cet avis préalable, leur présence devait être envisagée comme un *casus belli*. Pour aujourd'hui les choses en restent là.

20 août. *Au camp de Grant.* — N'yakinyama n'ayant plus de subsistances à nous fournir, et afin de tirer le meilleur parti possible d'une mauvaise situation, nous nous sommes rendus au camp de Grant, où nous avons tenu conseil avec Budja. Il persiste dans son idée de ne plus envoyer de messages au roi de l'Ounyoro. Les humiliations que nous avons subies ont révolté son orgueil. « Puisque je ne suis pas persuadé que Kamrasi veuille absolument nous fermer ses domaines, il ne refuse pas de passer ici trois ou quatre jours ainsi que je l'ai proposé, pour attendre ce que peut nous envoyer un hasard favorable; il se mettra dans l'intervalle en rapport avec son prince. » — Telle est la limite extrême de ses concessions. Reste à savoir ce qu'il faudra faire, si ce temps de répit s'écoule sans que Kamrasi nous donne signe de vie? Serait-il prudent de tenter la route du Kisouéré, maintenant que celle du Gani s'est fermée devant Baraka? Ne vaudrait-il pas mieux pour moi mettre absolument Kamrasi de côté, en offrant à Mtésa de traiter sur les bases suivantes : — En échange de cinq cents charges de munitions, étoffes et verroteries que je m'engagerais à lui renvoyer de la côte, il me donnerait une escorte de mille Vouaganda pour traverser de vive force le pays des Masai, jusqu'à Zanzibar. — Kamrasi, sans doute, serait fort attrapé, mais la plaisanterie me coûterait cher.

Pendant que nous ruminions ces projets, voici venir tout à propos, et comme s'ils eussent été dans le secret de nos vœux, d'abord Kidgwiga, cet ancien ami, qui, dans le palais de Mtésa, m'avait garanti naguère les intentions favorables du roi de l'Ounyoro; puis Vittagoura, commandant en chef de Kamrasi, tous deux chargés de nous dire que leur roi désire vivement notre visite; quant aux Vouaganda, ils sont libres de nous accompagner ou de rester chez eux. — « Jusqu'à présent, continue la députation, Kamrasi s'était méfié des assurances de Budja et du but amical assigné par lui à votre voyage; mais tous ses doutes se sont dissipés quand il vous a vus quitter le pays à première

sommation. Les N'yanswengé[1] sont encore au Gani ; nous n'avons jamais ouï dire qu'aucun Anglais, aucun étranger naviguant sur le Nil, ait manifesté le désir de pénétrer dans l'Ounyoro ; l'accès du pays ne lui aurait certainement pas été refusé. Quant à Baraka, il est parti pour le Karagoué, emportant une dent d'éléphant que Kamrasi envoie à Roumanika. »

21 août. — Nous devions nous mettre en route pour l'Ounyoro, mais Budja, blessé de l'alternative méprisante qu'on laisse aux Vouaganda et mécontent de les voir traités comme « des chiens, » me consulte sur la ligne de conduite à tenir : il veut aussi, avant tout, prendre les ordres de son roi. Ce sont là des retards imprévus qui pourraient bien se transformer en obstacles insurmontables, si Mtésa persiste à vouloir que ses Vouakoungou nous escortent jusqu'au Gani. Je m'efforce, en conséquence, de calmer les scrupules de mon guide et de lui faire envisager sous un jour plus vrai la conduite de Kamrasi. Budja reconnaît en général la sagesse de nos paroles ; mais sous prétexte d'une rixe, dans laquelle deux de nos gens ont été blessés par les paysans Vouaganda, il regarde comme indispensable de prolonger notre séjour ici, jusqu'après le châtiment du crime. « Les Vouaganda, dit-il, ont fait usage de leurs armes et non de simples bâtons, ce qui ajoute singulièrement à la gravité de l'affaire ; il faut absolument que les deux parties comparaissent devant le roi. » Je réponds à ceci que l'affaire me concerne seul, que je suis roi des Vouangouana, et que je puis les dispenser de se présenter au tribunal. Nous en arrivons à une transaction de par laquelle Budja consent à franchir la frontière dès demain, pendant que quelques-uns de ses gens et quelques-uns des miens iront exposer à Mtésa la situation où nous sommes et les différentes questions qu'elle soulève. Je lui fais en même temps porter mes plaintes contre certains officiers de district qui nous ont frustrés de dix vaches, cinq chèvres, six charges de beurre et soixante mbougou. Ce n'est pas que nous tenions beaucoup à ces divers objets que le roi nous avait gracieusement octroyés, mais dans le cas où ses agents se targueraient d'avoir exécuté ses ordres, il est bon qu'il

1. Les N'yanswengé, — que je prenais à cette époque pour Petherick et ses compagnons, — étaient en réalité les trafiquants expédiés par Debono. Quant à ceux de Petherick, on verra plus tard qu'ils n'osèrent pas se hasarder à remonter le Nil, vers le sud, au delà de Gondokoro.

sache à quels péculats ils se livrent. Après le départ de nos envoyés, surviennent les amis du paysan arrêté pour avoir attaqué mes hommes; ils offrent à Budja une demi-douzaine de vaches s'il veut amortir l'affaire, et le digne fonctionnaire, qui s'y refusait lorsque je plaidais la cause de ce misérable par toute sorte d'excellents motifs, me demande maintenant de rappeler mes ambassadeurs. Je le ferais volontiers, attendu que le coupable est un des vassaux de la reine, et que les suites nécessaires au procès entamé pourront jeter quelque froid dans les relations de la mère et du fils; — malheureusement il est trop tard, et au point où en sont les choses, nous ne pouvons plus reculer.

22 août. *Frontière de l'Ouganda. Station du Nord.* — Nous avons passé la nuit dans le dernier village qu'on rencontre derrière la frontière de l'Ouganda. Les Vouangouana demandent des munitions, et organisent une espèce d'émeute pour en obtenir, bien qu'ils en soient mieux pourvus que jamais. Ils prétextent « les dangers de l'Ounyoro ; » mais, au fond, leur amour-propre seul est en jeu. Depuis le combat livré sur le Nil, mes gens se trouvent avoir plus de cartouches que ceux de Grant, et ces derniers n'acceptent pas une inégalité qui les choque. Malheureusement pour eux, les deux meneurs de la révolte se trouvent en contravention aux ordres formels qui prescrivent de ménager les munitions, déjà excessivement réduites; aussi, par manière d'avertissement aux autres, j'ai confisqué leurs fusils, et déclaré qu'il en serait de même à l'avenir, chaque fois que l'on aurait inutilement brûlé de la poudre, soit de propos délibéré, soit par accident.

23 août. *Frontière de l'Ounyoro. Station du Sud.* — C'est avec une grande joie qu'après tant de difficultés, je suis parvenu à franchir la limite des deux pays, et que je me vois escorté par une députation des officiers de Kamrasi. Cette première marche nous montre la contrée sous un aspect monotone qui restera le même jusqu'à notre arrivée dans la capitale : une interminable forêt de menus arbres, de broussailles et de hautes herbes, dans laquelle sont dispersés, à de longues distances, de misérables villages où vivent, sous des huttes de dimensions restreintes, des habitants à l'aspect sordide, vêtus uniquement de pelleteries; pour aliments principaux, en sus des chèvres et des volailles, ils ont la banane, la patate douce, le césame et l'*oulizi* (millet).

On nous dit aussi qu'il existe de nombreux troupeaux de vaches, gardées à l'écart dans de lointains pâturages par les insociables Vouahouma. On nous le dit; mais c'est à peine si nous rencontrons de temps en temps quelques-uns de ces troupeaux. A l'exception d'un petit nombre de hauteurs coniques, le pays n'offre guère que de vastes plaines insignifiantes, sans intérêt comme paysages. Nous avons bien décidément quitté l'Ouganda, et nous ne rencontrerons plus de sites pareils aux siens; car à mesure qu'on s'éloigne de l'équateur, où s'exerce l'influence pluvieuse des Montagnes de la lune, la végétation va toujours en décroissant.

24 août. *Chez Kidgwiga.* — La disette de subsistances nous a forcés, à ma grande satisfaction, de quitter le village-frontière et de pénétrer à l'intérieur du pays jusqu'aux jardins de Kidgwiga. Nous y étions à peine installés quand un page de Mtésa, — le même qu'on a déjà vu chargé de trois messages à mon adresse, — reparaît à la tête de cinquante Vouanganda. Sur ce, grande agitation dans le camp et dans le village : Budja n'est pas sans inquiétude sur la manière dont ses services sont appréciés à la cour; les Vouanyoro redoutent quelque entreprise guerrière; et je me demande si leurs terreurs ne vont pas mettre obstacle à l'exécution de mes projets. Mais non : Mtésa veut tout simplement savoir comment se porte « son ami le Bana. » Il a ouï parler du combat sur le Nil, et félicite les Vouagouana de s'être montrés si bons tireurs. Il me prie enfin de n'oublier ni le fusil ni les munitions que je dois lui envoyer, encore moins les stimulants qu'il désire par-dessus tout. Heureux d'en être quitte à si bon marché, je fais envelopper avec soin le loc de Massey que j'ai mentionné plus haut comme un des présents destinés à Mtésa, et je le remets au page qui s'éloigne triomphant.

Kamrasi nous a dépêché quelques-uns des gens du Karagoué venus jadis dans l'Ounyoro sous les ordres de Baraka et de K'yengo. J'apprends par eux que si Roumanika ne s'était porté garant de notre bonne conduite, les mauvais bruits répandus sur notre compte nous auraient fermé l'accès du pays. Les Vouanyoro, dont les dehors sont aussi négligés que ceux des Vouanyamouézi, commencent à venir nous proposer des ornements d'ivoire, des bracelets de bronze et de cuivre, du tabac et du sel en échange de cauries destinés à payer les vaches qu'ils achè-

tent aux Vouaganda. Comme dans le pays de ces derniers, les villageois quittent leurs chaumières dès qu'ils entendent parler de l'arrivée des Vouagéni (étrangers, hôtes du roi). Pas un d'eux ne semble prendre garde aux voyageurs, si ce n'est quelque chef d'escorte, ou quelque trafiquant de profession.

Du 25 au 28 août. — Vittagoura, contrairement à l'ordre que j'ai donné de se mettre en route, organise une sorte de grand conseil où se débat la question de savoir si on ne renverra pas les Vouaganda. C'est le désir de Kamrasi, formellement exprimé dans un message que Budja est chargé de transmettre au jeune souverain de l'Ouganda. — « Vous direz à mon fils le Mkavia que lorsque ses sujets sont venus me voir pour la première fois, j'ai perdu coup sur coup trois membres de ma famille; lors de leur seconde visite, trois autres parents m'ont été enlevés de même. Cette mortalité extraordinaire, dont mes annales domestiques ne me fournissent pas d'exemple, doit tenir à quelque sorcellerie coupable. Dans tous les cas, je n'ai nulle envie de revoir des gens investis, il faut le croire, d'une si funeste influence. » Budja répond à ceci « qu'il a ordre de nous escorter jusqu'au Gani; » et le commandant en chef lui réplique, sans doute pour effrayer les Vouaganda, que bien que le Gani ne soit qu'à neuf journées de marche du palais de Kamrasi, l'entreprise ne laisse pas d'être extrêmement périlleuse. « — Les gens de ce pays sont si barbares qu'ils traitent de magicien tout homme aux cheveux noirs et crépus, et quiconque porterait son mbougou en écharpe ou garderait toutes ses dents, comme font les Vouaganda, deviendrait inévitablement leur victime. » En fin de compte, deux jours de halte nous sont imposés pour donner à Kamrasi le temps de prendre une décision définitive. — Telles sont les formes diplomatiques de l'Ounyoro. Encore une complication qui nécessite l'envoi de nouveaux messages et occupe trois jours entiers. Il s'agit de savoir s'il est bien vrai que j'aie donné une vache à Vittagoura et à Kidgwiga, lorsqu'ils sont venus pour la première fois me trouver dans l'Ouganda. Je demande en quoi cela peut intéresser Kamrasi, et ce qui l'empêche de nous laisser marcher en avant, au lieu de nous retenir dans une espèce de désert, sans une goutte de pombé pour charmer nos loisirs. Il me fait répondre qu'il veut d'abord savoir si « le grand Mzoungou, » — c'est de moi qu'il s'agit, — est bien réellement arrivé en personne.

Vittagoura, dont j'ai gagné la confiance en lui montrant nos albums, nos miroirs, nos ciseaux, nos couteaux, etc., finit par nous promettre que nous partirons demain et qu'il laissera derrière lui un délégué chargé de nous conduire les Vouangouana, jadis expédiés au roi de l'Ouganda. C'est Budja qui stipule cette dernière clause, avec force récriminations contre le peu de sécurité qu'on trouve dans l'Ounyoro et les mœurs inhospitalières des gens qui l'habitent.

29 août. *Chagamoyo.* — 30, *Kiratosi.* — C'est à l'aide de la boussole que nous nous sommes dirigés successivement vers l'une et l'autre de ces deux localités. La route indiquée par les gens de Kamrasi n'étant pas celle que Budja connaissait, il se méfiait de leurs intentions et se croyait conduit par eux dans quelque embuscade ; j'ai dû le rassurer en lui montrant que les indications de l'aiguille aimantée se trouvaient d'accord avec celles des Vouanyoro. L'accueil qu'on nous a fait à Kiratosi n'avait rien de très-flatteur ; les habitants déploraient entre eux que nous fussions venus manger leurs moissons. Peu à peu, cependant, ils se sont familiarisés et admiraient, groupés devant nos tentes, notre mobilier portatif. Selon eux, chacune de nos caisses de fer renfermait une paire de nains blancs, assis dos à dos, les jambes croisées, et tout prêts à se jeter sur les gens pour les dévorer aussitôt qu'ils en ont reçu l'ordre. Parmi nos visiteurs, se trouvait la sœur d'un de mes hommes, nommé Barouti ; à peine eut-elle reconnu son frère, qu'elle prit sa tête à deux mains et courut en pleurant chez son mari pour lui raconter ce qu'elle venait de voir. Un espion de Kamrasi nous transmet la nouvelle que les Vouangouana dépêchés à Mtésa sont maintenant en voie de retour ; il se hâte ensuite de porter le renseignement à qui de droit.

31 août. — La nouvelle d'hier est confirmée. Les Vouangouana sont restés à la frontière de l'Ouganda, où ils attendent notre retour. Mtésa, effectivement, nous prie de rebrousser chemin, ne fussions-nous qu'à une marche de chez Kamrasi, car il a des nouvelles très-importantes à communiquer au Bana. Voici en substance le surplus de son message : — Je n'ai pas à m'inquiéter de mon retour à la côte, car il me donnera pour escorte autant de guerriers que j'en voudrai emmener ; il craint que je ne manque de poudre, et les Vouangouana ont été chargés par lui de

m'en apporter. En reconnaissance de leurs services, le roi leur a donné des femmes. Enfin, les habitations et les bananiers du village où mes gens ont été maltraités, sont tombés sous le coup d'une confiscation générale. Une vieille boîte d'étain, qui renfermait des cartouches, a été remise par Mtésa au porteur de ce message. C'est en quelque sorte sa carte de visite, et une espèce de sceau inviolable, car tout Mganda qui mettrait la main sur cet objet de manufacture européenne s'exposerait à périr dans les supplices.

Budja, informé des volontés de son prince, prétend que nous devons rebrousser chemin sans le moindre délai. Je fais, au contraire, appeler Kidgwiga : — « Il ne me convient pas, lui dis-je, que mes gens aient été retenus dans l'Ouganda ; j'ai donc pris mon parti de n'y plus retourner. Ce serait d'ailleurs une insulte pour Kamrasi, maintenant que, sur son invitation formelle, je suis devenu son hôte. Bombay partira de suite avec vous, pour aller lui rappeler tout ce que j'ai fait jadis afin d'établir la paix entre les deux rois voisins. J'ai quitté l'Angleterre sans autre dessein que d'ouvrir de nouvelles routes au commerce, et c'est uniquement par des voies amicales que j'ai ordre de remplir ma mission. Roumanika s'est associé à mes desseins. Kamrasi le sait, depuis la visite de Baraka. Mtésa les a compris, lui aussi, et la preuve, c'est qu'il m'a donné une escorte pour me conduire jusqu'au Gani. Je ne voudrais donc pas qu'on me séparât des Vouaganda qu'il a placés sous mes ordres, car il me serait doux de voir cesser entre les deux peuples cet esprit d'animosité réciproque dont ils ont souffert jusqu'ici. »

Cette belle péroraison s'achevait à peine, lorsqu'un beau garçon aux formes athlétiques, — il se nommait Kajunjou, — tombant tout à coup au milieu de nous, fit un signe amical à Budja. Lorsqu'il se fut fait expliquer en détail les intentions des Vouaganda, les instances dont j'étais l'objet, les motifs que j'invoquais pour m'y soustraire, il disparut comme une ombre. Budja, reprenant la parole : « Décidez-vous, me dit-il ; si vous vous entêtez à rester, je partirai sans vous, car on ne se joue pas impunément des ordres de Mtésa. Dans ce cas, j'aurai à lui dire qu'une fois sorti de ses États, et trouvant devant vous une route ouverte, vous l'avez complétement oublié. — Vous mentiriez en parlant ainsi, lui répondis-je aussitôt ; Mtésa ne peut ni me faire sortir de chez

autrui, ni m'imposer des sentiments hostiles envers ceux dont je désire cultiver l'amitié. L'honneur ne me commande pas seulement d'entrer en rapport avec Kamrasi; je me dois aussi d'exécuter les ordres de mon pays, comme vous ceux de votre prince; de plus, j'ai engagé Petherick, par une lettre datée du Karagoué, à venir me trouver chez le roi de l'Ounyoro, et il ne me convient guère de l'abandonner aux mains d'un ennemi aussi mal disposé que le serait Kamrasi, dans le cas où je rétrograderais maintenant. » Mon interlocuteur crut avoir meilleur marché de moi par des paroles flatteuses : « — A beaucoup d'égards, disait-il, vous avez raison; mais vous devriez plus de déférence à notre roi qui vous aime comme un frère. Nous avons tous remarqué sur quel pied de familiarité il s'était mis avec vous, et il n'en sera que plus froissé de vous voir renoncer à sa protection, comme vous semblez vouloir le faire. Je ne vous l'ai pas dit plus tôt, mais sa grande préoccupation est celle-ci : — Comment me justifier vis-à-vis de Roumanika, si Kamrasi portait dommage au Bana? Que n'ai-je su, ajoute-t-il encore, ce qu'on pouvait redouter de Kamrasi!... Jamais je n'aurais souffert que le Bana se rendît auprès d'un sauvage pareil. Et maintenant, si je ne craignais les conséquences d'une panique, je l'enverrais enlever par des forces suffisantes.... Au reste, et dans le cas où il le faudrait absolument, je pourrais lui ouvrir à main armée les chemins du Gani. » Quand il me vit sourd à ses flatteries et à ses promesses indirectes, Budja revint aux menaces : « — Prenez garde aux suites de votre désobéissance, et comptez qu'il dépend de nous de vous fermer les routes du nord.... Kamrasi est de tous côtés en guerre avec ses frères, et Mtésa peut s'allier avec eux quand il le voudra.... Le cas échéant, que deviendrez-vous? »

Ces arguments me touchaient peu; mais les Vouangouana y prêtaient une oreille attentive et, toujours poltrons comme des lièvres, me firent demander une audience où ils comptaient m'exposer « qu'ils étaient décidés à me quitter, si je leur fermais ainsi toute issue en me brouillant avec Mtésa. » Je répondis à Bombay que je regardais comme parfaitement inutile de conférer avec un tas de misérables aussi dépourvus de courage que de bon sens : « — S'ils veulent me quitter, ajoutai-je, qu'ils me laissent seulement leurs fusils.... Au surplus, dès qu'ils arriveront sur la côte, je garantis à chacun d'eux trois bonnes an-

nées de cachot. » Les drôles répondirent insolemment par leur cri : « *Tuendé sétu!* » (Allons-nous-en!), et courant se grouper autour des tambours vouaganda, battirent la marche du départ.

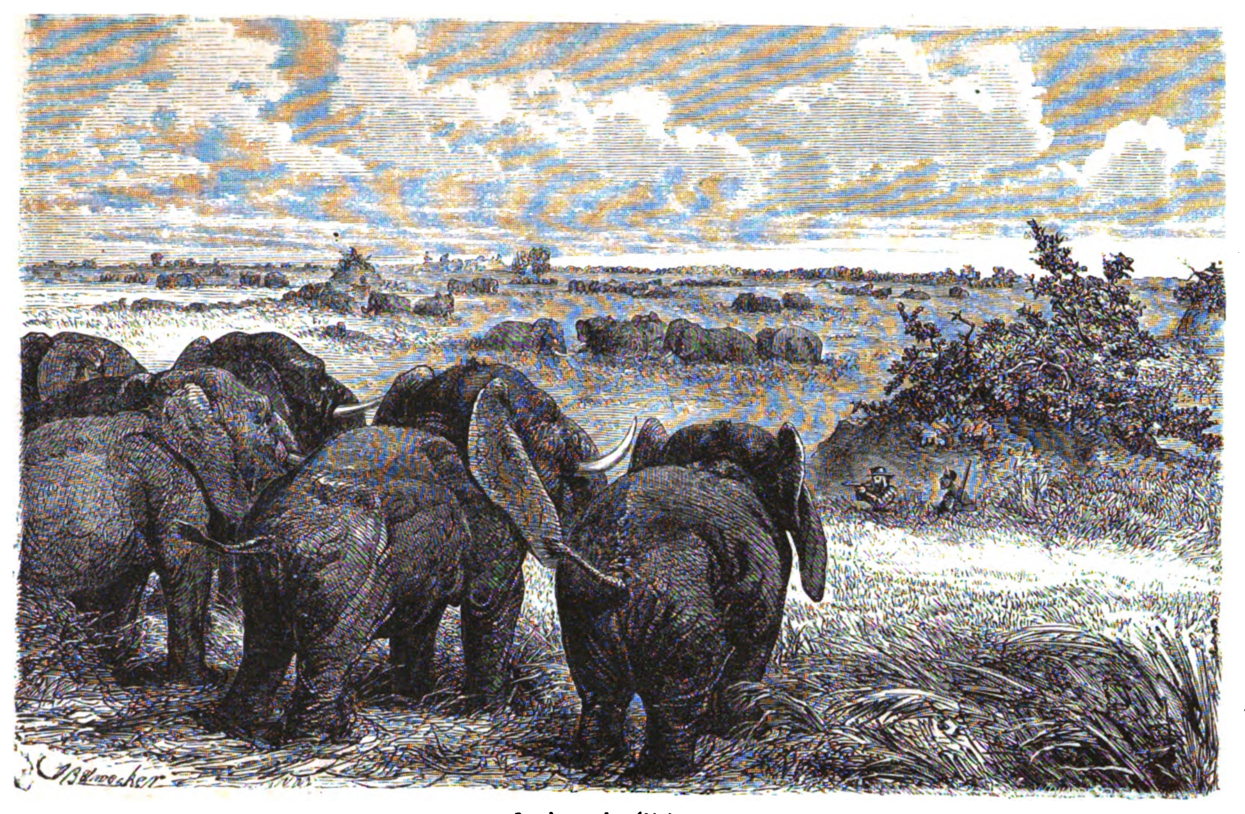
1er septembre. — J'ai mandé Budja ce matin, au moment où il allait se mettre en marche. En guise de « lettre » pour Mtésa, je lui confiai un pluviomètre en verre : il annoncera de ma part, « qu'aussitôt après avoir conféré avec Kamrasi, sur les moyens d'ouvrir de nouvelles communications, je dépêcherai un nouveau message au roi de l'Ouganda ; j'espère que ce dernier désarmera les traîtres qui m'abandonnent, et gardera pour moi tous leurs fusils ; quant aux hommes, je désire qu'on les transporte sur une île du N'yanza, car je ne veux plus tolérer dans mon camp la présence de pareils coquins. Des désertions comme celle-ci suffisent pour empêcher les hommes blancs de venir visiter ces contrées. » Les Vouaganda se sont éloignés là-dessus, emmenant avec eux vingt-huit Vouangouana, qui emportent vingt-deux carabines. Avec eux s'éloigne la gouvernante Manamaka, jusque-là pénétrée d'un profond respect pour les talents magiques au moyen desquels je dominais, selon elle, la volonté des rois du pays, les décidant à m'accorder passage dans les endroits où pas un homme de ma couleur ne s'était encore montré.

Bien que ma suite se réduisît maintenant à vingt hommes, dont seulement quatorze étaient armés de carabines, j'aurais voulu partir immédiatement pour le palais de Kamrasi, mais je ne disposais plus d'assez de bras, vu la quantité de bagages à transporter. Après un assez court délai, nous vîmes se précipiter dans le camp, la lance haute, une cinquantaine de Vouanyoro, tout prêts à tomber sur les Vouangouana, aux mains desquels ils venaient nous arracher par ordre exprès de leur grand *Mkamma* (ou monarque), maintenant très-désireux de recevoir chez lui des voyageurs blancs, « attendu, disait-il, que ni son père, ni les pères de son père n'avaient jamais eu pareille bonne fortune. » Kajunjou lui-même, dont les rapports avaient motivé cette prise d'armes, parut peu après, vers dix heures du matin, à la tête de cinquante guerriers, qui semblaient fort heureux de trouver l'ennemi bien loin et, par conséquent, la besogne faite. Leur uniforme consistait tout simplement en un mbougou, ou feuille de bananier roulée autour de leur tête, et dans un fourreau de cuir décoré d'une queue de vache, qui enveloppait le fer

de leur lance. C'était, à coup sûr, une racaille déguenillée, fort différente de ces Vouaganda si alertes, si bien mis, si beaux parleurs, et nous n'avions aucun plaisir à la passer en revue. Néanmoins, leur mission était remplie, et je leur offris une vache que je voulais faire abattre devant eux. Mais leurs chefs, qui prétendaient probablement se réserver cette bonne aubaine, se la firent donner vivante, sous prétexte que les hommes étaient tous au service du roi et ne pouvaient se permettre d'y toucher.

La journée fut employée à régler la marche du lendemain; une avant-garde ira prévenir le roi de notre arrivée; on doit aussi nous envoyer une lettre qui, bien avant la mission de Baraka, était parvenue au roi de l'Ounyoro, avec une certaine quantité de verroteries. Kidgwiga nous informe que Kamrasi « n'exerce jamais de représailles contre les gens de l'Ouganda, lorsque ceux-ci viennent enlever ses troupeaux; » d'où je conclus que ce prince magnanime n'a ni le pouvoir ni le courage de punir les déprédations commises à son détriment. Parmi les Vouangouana qui nous restent, il en est qui courraient volontiers après nos déserteurs « auxquels, disent-ils, l'arrivée des Vouanyoro n'eût pas manqué d'inspirer une meilleure résolution. » D'autres, au contraire, ne veulent pas entendre parler d'une pareille démarche : « — Eh! quoi, disent ceux-ci, tendre une main secourable à ces idiots, qui croyaient en restant ici s'exposer à une mort inévitable, et n'ont pas voulu comme nous affronter le péril! Non, certes; ils n'en valent pas la peine.... Nous leur avons dit que nous partagerions le sort du Bana, et nous y sommes plus que jamais décidés.... Dieu règle, en effet, toute chose, et il n'est pas un homme qui ne doive se résigner à mourir lorsque son heure sera venue. »

Nous marchons pour la première fois sans musique. On ne la tolère, dans l'Ounyoro, que pour la danse ou lorsqu'on est en campagne. Ce fut, du reste, une marche conforme aux usages du pays, et on fit halte au bout de deux heures. Des éléphants nous furent signalés dans le voisinage. Mon camarade et moi, nos fusils une fois prêts, découvrîmes un troupeau d'une centaine de femelles, dans une plaine couverte de hautes herbes, çà et là semée de monticules revêtus d'arbustes nains. Nous tirâmes sur une dizaine au moins, sans tuer aucune de ces énormes bêtes, et une seule parut disposée à nous charger. Profitant, pour me



La charge des Éléphants.

dérober, de l'épaisseur des herbes, je me glissai à portée du troupeau et envoyai un coup de fusil à l'une des plus grosses, qui s'éloigna aussitôt en bramant. Les autres prirent l'alarme, se groupèrent et, humant l'air de leurs trompes simultanément relevées, finirent par vérifier, à l'odeur de la poudre, que leur ennemi était en face d'elles. Alors, remuant leurs trompes, elles se rapprochèrent de l'endroit où je me tenais abrité par un pli de terrain. Quand elles me flairèrent, leur marche fut aussitôt suspendue et, dressant la tête, elles nous regardèrent obliquement de haut en bas. La situation n'avait rien que de très-menaçant. Je ne pouvais me ménager le moyen d'en frapper aucune de façon à ce qu'elle tombât sur le coup, et si je différais d'un instant, nous pouvions être, moi et mon compagnon (le fils de Manoua) ramassés à terre ou foulés aux pieds. Aussi me hâtai-je de viser aux tempes, et, le coup ne s'étant pas trouvé mortel, je mis en fuite la bande tout entière, empressée à gagner pays plus vite qu'elle n'était venue. Ceci fait, je quittai la partie, attendu que je ne pouvais séparer de la troupe aucun des éléphants que j'avais blessés, et il me semblait cruel d'en frapper d'autres en pure perte. Toute réflexion faite, j'aurais dû employer plus de poudre : la petite taille de ces animaux, comparativement à celle des éléphants indous, me les avait trop fait mépriser, et j'avais chargé mon fusil comme s'il s'agissait de rhinocéros. Inquiétés par notre mousqueterie, mais n'y comprenant pas grand'chose, ils s'éloignèrent à peine et se remirent à paître. Là-dessus, grande histoire de Frij sur deux de nos déserteurs (Mlédi et Madi Lamadi) tous deux possédés du démon avant leur départ de Zanzibar. « Mlédi avait sacrifié une vache et secouru quelques pauvres, afin de conjurer les attaques des Mauvais anges; Madi Lamadi risqua, au contraire, le tout pour le tout. Le premier fut épargné; le second, en revanche, demeura sujet à des visitations plus ou moins néfastes, notamment dans l'Ousoui, où le *Phèpo* (le démon) lui annonça un voyage prospère, pourvu qu'un de ses compagnons fût mis à mort, et qu'un autre tombât malade. Et ceci se vérifia aux dépens de Hassani, qui périt sous les coups d'un assassin, et de Grant, en butte aux attaques de la fièvre. Le diable apparut encore à Madi Lamadi dans le Karagoué. Ce fut pour lui dire que la vie d'un autre homme devait payer notre accès dans l'Ouganda. Le meurtre de Kari justifia cette prédiction. L'appari-

tion s'est renouvelée dans l'Ounyoro; mais cette fois, il n'est plus question que d'une réussite complète et sans condition. Le voyage, seulement, subira bien des retards. »

3 septembre. — Je demande obstinément à savoir pourquoi on nous fait stationner ainsi dans les jungles. « Kamrasi a-t-il peur de nous ? » Il consulte sa corne magique et me fait répondre qu'il n'a plus aucune inquiétude. « Dans quel but, alors, retarde-t-il notre arrivée chez lui ? » Personne ne peut me donner satisfaction à cet égard. On équivoque sans cesse; on me berce d'excuses contradictoires. J'en viens à me repentir presque de n'avoir pas poussé Mtésa dans la voie guerrière où je l'aurais fait entrer en lui promettant mon assistance; j'en viens à menacer de m'allier aux frères de Kamrasi, qui sont en révolte contre lui. Mes menaces provoquent des rires dédaigneux. « Kamrasi, me dit-on, gouverne tous les pays voisins : l'Ousoga, le Kidi, le Chopi, le Gani, l'Ouléga. Qu'il lève seulement la main, et des milliers de combattants viendront à son aide. » En attendant, on nous remet de sa part cinq volailles et quelques paniers de patates.

4 septembre. — On nous envoie aujourd'hui sept chèvres, de la farine et des bananes. Kidgwiga se formalise de n'avoir été consulté ni sur ce présent ni sur son acceptation. Il réclame la farine, que nous ne voulons aucunement lui accorder. Ses prétentions, comme principal intermédiaire entre le roi et nous, sont contredites par Vittagoura, Kajunjou, Kwibéya et quelques autres encore. Chacun tient à passer pour « le plus gros homme. »

5 et 6 septembre. — Encore une halte, sous les prétextes les plus frivoles. Frij a fait des rêves menaçants pour l'avenir de notre voyage : mais ces rêves, selon l'usage du pays, doivent s'interpréter dans un sens diamétralement opposé. Sans cela, nous devrions lui croire la cervelle dérangée, et la coutume nous prescrirait de lui appliquer un cautère sur les deux tempes.

7 septembre. — Nous espérions, en nous mettant en route ce matin, arriver jusqu'au palais de Kamrasi, mais, après deux heures de marche seulement à travers ces bois épais qui servent de parc aux éléphants, on nous force de nous arrêter jusqu'à ce que le roi nous envoie expressément querir. C'est la coutume, même à l'égard des hôtes que « sa corne magique » lui a représentés comme inoffensifs. Et n'est-il pas le roi des rois, le souverain du Kittara, c'est-à-dire de tous les pays qui environnent l'Ounyoro?

XVII

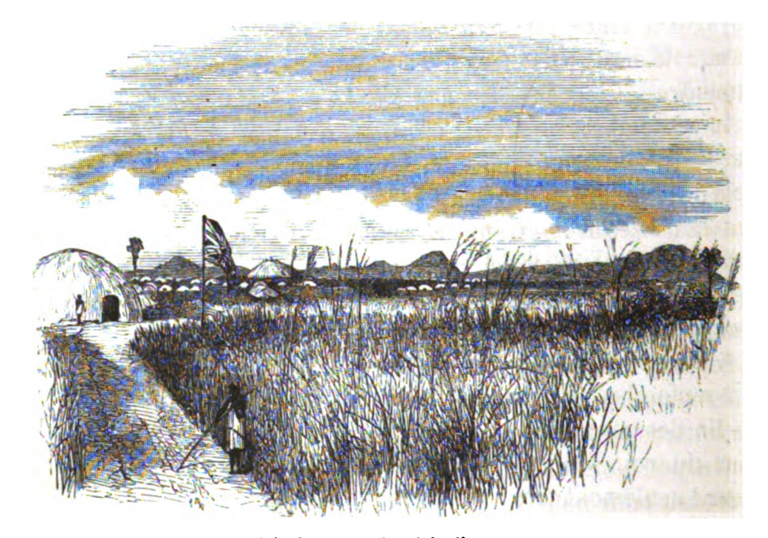
L'OUNYORO.

Arguties royales. — Installation provisoire. — Traditions historiques. — Les chiens à cornes. — Un peuple qui perche. — Hésitations et mensonges. — Stratagème de Bombay. — Réputation qui nous est faite. — Heureux expédient. — A propos d'un canif. — Ultimatum et première audience. — Le chronomètre convoité. — Encore les cannibales. — Sacrifice pénible. — Ce que défend notre mère Victoria. — Départ de Bombay. — Visite de Sa Majesté. — Indiscrétions et subterfuges. — L'hospitalité en défaut.

8 septembre. *Chagouzi.*— Sur la rive gauche de la rivière Kafou. — Un des gens du docteur K'yengo est venu nous inviter de la part du roi. Kamrasi est furieux, me dit-on, de ce qu'on m'a donné seulement sept chèvres, sur trente qu'il m'avait destinées. Je me plains que Bombay ait été traité avec plus d'égards que moi. Il a obtenu audience sans le moindre ajournement. Kamrasi me fait répondre « premièrement que les distinctions accordées au serviteur sont en réalité à l'adresse du maître; en second lieu, que les sauvages ne sont pas tenus de respecter les lois de l'étiquette observées par les gens de cour. »

9 septembre. — En dépit de toutes les instances qui tendaient à nous arrêter encore, nous poussons en avant, et de la surface d'un véritable océan de verdure marécageuse, nous arrivons devant le palais du grand roi, situé sous le 1° 37′ 43″ de latitude nord et le 32° 19′ 49″ de longitude est, sur une langue de terre en bas-fond, entre le Nil et la rivière Kafou. C'est une hutte massive, écrasée, qu'entourent une quantité d'autres plus petites, au

demeurant, la demeure la moins royale que nous ayons encore rencontrée depuis notre départ de l'Ouzinza. Kajunjou, qui nous rejoint tout essoufflé, blâme les gens qui nous ont fait marcher en avant. Il faut prendre les ordres du roi; il faut savoir quelle résidence on nous assigne. Je n'ai pas oublié ce que m'a dit Mtésa sur les habitudes inhospitalières de Kamrasi, qui loge volontiers ses hôtes au bord de la rivière, et je proteste contre toute combinaison qui m'éloignerait du palais. Demeurer à portée de la cour est un droit qui m'est acquis, et j'attends qu'on me donne satisfaction. Kajunjou revient cependant avec force pombé:



Palais de Kamrasi, roi de l'Ounyoro.

« il faudra, dit-il, me contenter de quelques huttes assez mal rangées et assez malpropres, au delà de la rivière Kafou[1]. On avisera demain à nous installer mieux, dans le palais même. »

Kidgwiga, qui cherche évidemment à nous distraire, y réussit presque, en nous racontant que Kamrasi et Mtésa (comme tous les Vouahouma) tirent leur origine commune de certaine tribu résidant au delà du Kidi. C'est ainsi que beaucoup de coutumes, venues de ce pays, se sont introduites dans l'Ouganda et dans l'Ounyoro, notamment celles qui règlent les funérailles des chefs

1. Cette rivière donne naissance à la Mwérango et au n'yanza que nous avions traversés dans l'Ouganda.

et des principaux notables. Kidgwiga nous parle aussi de ces « chiens à cornes » dont on nous avait entretenus au Karagoué. Il en a vu un qui appartenait, dit-il, à un personnage officiel. L'animal étant venu à mourir, on bourra de poudre magique une de ses cornes, qu'on plaçait ensuite sur le passage des troupes envoyées à quelque expédition. Quant aux gens du Kidi qui habitent, à ce qu'on prétend, la cime des arbres, notre narrateur modifie quelque peu la tradition. — Ce sont les célibataires seulement qui ont élu ce domicile aérien; les gens mariés couchent sous des huttes. Au fait et au prendre, voici, je crois, comment il faut entendre la chose. Les gens du Kidi, quand ils traversent en voyageant leurs forêts peuplées de lions, se réfugient, pour passer la nuit, partout où ces animaux ne peuvent venir les atteindre.

10 septembre. — A nos pressantes réclamations, le roi répond par l'envoi de vingt vaches, dix coqs, deux sacs de farine et deux pots de pombé. Il s'excuse du mauvais accueil que ses gens nous ont fait, et qui nous eût été épargné si nous fussions arrivés directement de chez Roumanika. Notre résidence sera changée dès demain, et nous aurons notre audience, à laquelle il tient autant que nous.

Bombay reparaît enfin. Il nous explique par quels motifs il a été retenu auprès de Kamrasi et justifie tant bien que mal les retards qu'on nous a fait subir. Les excuses de Kamrasi sont dépourvues de tout bon sens et de toute vraisemblance. « Il redoutait pour nous la famine; il craignait de ne pas nous recevoir convenablement, n'habitant pas encore le séjour ordinaire des rois de l'Ounyoro, etc. » Le fait est qu'il nous regardait comme des alliés de Mtésa, et qu'il redoute les Vouaganda pardessus tous ses autres voisins. Reste à éclairer l'affaire de cette lettre qu'il disait avoir reçue des hommes blancs établis dans le Gani. C'était encore un mensonge. Kamrasi est décidément un pauvre homme, sans cesse tourmenté de craintes nouvelles, et fort indécis lorsqu'il s'agit de prendre un parti quelconque.

11 septembre.—Avec tous les dehors d'une politesse contrainte, le roi nous fait demander de nos nouvelles. Il nous recevra demain; il nous installera selon nos vœux; il fera jeter des ponts sur les ruisseaux qui nous séparent de son palais. En attendant, il demande deux paquets de cartouches, l'un qu'on tirera devant

ses femmes, l'autre devant des gens du Kidi, présentement admis à profiter de son hospitalité.

Je lui expédie Bombay et deux de mes hommes; on leur amène une vache, qu'il s'agit de tuer devant le roi et ses hôtes. Bombay, qui voit à regret s'épuiser nos munitions, fait la plus belle résistance du monde. Il se rejette sur les ordres du Bana et, finalement, enjoint à ses hommes de manquer à dessein la victime désignée. Le roi, sans se formaliser autrement, ajourne au lendemain le sacrifice solennel qu'il me supplie d'autoriser. J'y consens à mon tour, mais en insistant de plus belle pour avoir audience et pour qu'un logement convenable me soit assigné.

12 septembre. — Bombay a tué la vache, au grand ébahissement des gens du Kidi; dans leur effroi, ils demandent à repartir de suite. Le roi paraît flatté, mais il ne veut pas encore se départir de ces retards qui constatent à ses propres yeux la haute dignité de sa couronne. Il s'est expliqué avec Bombay sur les motifs réels qui lui faisaient craindre notre visite. Les rapports venus de l'Ouganda nous représentaient comme de véritables ogres, « mangeant des montagnes de bœuf, et buvant des fleuves de pombé. « Kamrasi aurait encore pu se résigner à cette voracité, mais on ajoutait que, trois fois par jour, nous dévorions les « parties nobles » de quelque être humain. — « Et vraiment, ajoute le roi, il m'était impossible de leur sacrifier un aussi grand nombre de mes sujets. » Il annonce l'intention de nous mener ultérieurement vers une île du Kidi, où sont réfugiés certains rebelles (ses frères) que nous l'aiderons à mettre en fuite. Mais tout cela ne le détermine pas encore à nous accorder une première entrevue.

13 septembre. — Je mande Kidgwiga que je charge de transmettre à son souverain les plus énergiques reproches. Par malheur, Sa Majesté s'est grisée; elle n'admet personne, et ne comprendrait rien à mes réclamations.

14 septembre. — Je me ravise et mets la main sur un véritable expédient diplomatique. Le roi sera prévenu, de notre part, que Grant et moi venons de nous décider à couper nos cheveux et à noircir nos visages, afin qu'il n'ait plus lieu de nous craindre. Réponse : — Kamrasi nous supplie de ne pas nous défigurer ainsi. Ses gens ont ordre de transporter nos bagages dans le quartier aristocratique. Kidgwiga, Vittagoura, Kajunjou arrivent coup sur

coup pour nous détourner d'exécuter notre menace... Bref, nous voici dans le *West-end* de Chagouzi, et on a mis à notre disposition un groupe de huttes tout à fait commodes, au bord de la Kafou. Cette rivière nous sépare seule du palais. Ce n'est pas que notre nouveau séjour soit de tout point l'idéal d'une habitation. Nous sommes au sein d'une vaste prairie, inondée en partie, et dont l'herbe nous monte à la hauteur du menton. Impossible de nous promener, et comme vue, nous avons uniquement celle du palais de Kamrasi; puis, par delà, quelques montagnes coniques, dont l'une, Oudongo, nous paraît être le Padongo mentionné par Brun-Rollet qui le place sous le 1° de latitude sud et le 35° de longitude est. Le roi nous a expédié, aussitôt après notre installation, deux pots de pombé, cinq volailles, et deux régimes de bananes, prenant soin de nous demander le canif à plusieurs lames que ses officiers ont vu dans les mains de Grant. Je lui fais reprocher, pour toute réponse, de « préférer nos cadeaux à nos personnes. S'il insiste, cependant, il aura le canif qu'il désire; mais je le lui enverrai, avec nos autres présents, par un homme noir, puisque cette couleur lui agrée mieux que la nôtre. »

Les gens de K'yengo nous racontent une campagne qu'ils ont faite avec les troupes de Kamrasi contre ses frères insurgés, et signalent chez les guerriers de l'Ounyoro une lâcheté sans égale. Kamrasi, qui n'a jamais pu mettre les rebelles à la raison, compte maintenant sur notre assistance.

15 septembre. — Censures aigres-douces qui m'arrivent de la part du prince. « Était-ce donc trop demander que la simple vue d'un canif, en échange d'aliments choisis? Le roi n'a jamais songé à le garder, et me l'aurait renvoyé le soir même. » Réplique : — Je regardais Kamrasi comme le roi des rois, et je le regardais comme mon père; maintenant qu'il me demande des joujoux pour l'amuser, je ne puis plus le considérer que comme mon enfant.— Les sages du pays ont trouvé que le Bana parlait à merveille, avec toute espèce de bon sens et de modération. Seulement il en coûterait cher, à tout autre qu'à un blanc, d'offenser leur souverain par un langage pareil.

Kajunjou, pour me rendre compte des ajournements indéfinis que nous sommes appelés à subir, les rejette sur la présence à la cour d'un grand nombre d'hôtes arrivés du Gani, du Kidi, du Chopi et de vingt autres districts. Ils prennent congé, on leur fait

des présents. Lorsque tout sera terminé avec eux, notre tour viendra.

16 septembre. — Nous nous sommes tenus en repos toute la journée, pour étudier l'effet que cette attitude purement expectante produirait sur l'obtuse nature du personnage à qui nous avons affaire.

17 septembre. — Décidément las de la captivité où on nous laisse, entre une rivière peuplée de crocodiles et des marais qui nous environnent de toute autre part, j'ai fait informer le roi par Kajunjou, qu'il nous était impossible d'y tenir plus longtemps. « Puisqu'il ne se soucie pas de voir les hommes blancs, nous demandons l'autorisation et les moyens de partir immédiatement pour le Gani. » Les Vouakoungou, qui apprécient assez bien les inconvénients de notre situation, se hâtent de transmettre nos paroles. Kamrasi répond « qu'il fait des préparatifs pour nous recevoir avec toute la solennité requise ; hier, s'il n'avait plu, nous aurions été admis à nous présenter devant lui. Dans aucun cas, il ne nous laissera partir sans l'avoir vu. »

18 septembre. — Enfin nous avons eu notre audience, mais non sans de nouvelles difficultés. Notre hôte, obéissant à ses instincts soupçonneux, prétendait faire examiner d'avance, par ses officiers, les objets que nous lui destinions. Il ne me convenait pas d'accepter de pareilles méfiances, et je me suis obstinément refusé à cette investigation préalable. Kamrasi a fini par y renoncer, et nous sommes partis, l'*Union-Jack* en tête, pour nous embarquer sur trois grands canots qui devaient nous faire traverser la Kafou. Sur la rive en face de nous on avait élevé, tout exprès pour la circonstance, une petite hutte où le lever aura lieu dans un fond abrité, loin de tout regard curieux. C'est là que le grand roi nous attendait sur un tabouret de bois que supportaient, au sommet d'un tertre gazonné, deux tapis superposés, l'un de peau de vache, et le second de peaux de léopard. Ainsi enveloppé de mbougou, calme, impassible et muet, on aurait dit un pape dans toute la majesté de son rôle pontifical. Ses cheveux, longs d'un demi-pouce, formaient de petits nœuds autour de sa tête. Il a les yeux très-fendus, le visage étroit, le nez proéminent, et quoique fort bel homme, est moins grand que Roumanika. Une peau de vache, formant dais sur le toit, arrêtait la poussière dans sa chute ; un rideau de mbougou masquait la portion inférieure du

petit édifice, en dehors duquel étaient assis douze à quinze des principaux courtisans.

C'était tout. Nous prîmes séance sur nos tabourets de fer, et Bombay étala nos présens au pied du trône. Nous en donnons la liste dans la note ci-dessous placée[1]. A cette cérémonie succéda un silence de mort que je finis par rompre en m'informant de la santé du monarque, et en lui racontant « que j'avais voyagé six longues années (l'année africaine est de cinq mois) pour en venir à cette entrevue qui comblait tous mes vœux. Si j'arrivais par le Karagoué au lieu de descendre le Nil, c'était parce que les *Vouanya-Béri* (les gens du Béri, à Gondokoro) avaient jusqu'à présent contrecarré toutes les tentatives des hommes blancs pour se frayer cette voie vers l'Ounyoro. Le but de ma visite était de savoir s'il ne conviendrait point à Sa Majesté de commercer avec notre pays et d'échanger de l'ivoire contre nos marchandises européennes. S'il y consentait, des trafiquants viendraient chez lui, comme ceux du Zanzibar viennent au Karagoué. Roumanika et Mtésa comprennent déjà les avantages d'un pareil état de choses. Il est à regretter que la paix n'existe point entre l'Ouganda et l'Ounyoro, mais le meilleur moyen de mettre un terme aux dévastations des Vouaganda, c'est encore de favoriser le développement des relations commerciales avec l'étranger. »

Au lieu de nous répondre directement, Kamrasi, du ton le plus paisible, se met à nous parler de tous ces contes absurdes qu'on lui avait faits sur notre séjour dans l'Ouganda. « Du reste, il était charmé de voir que si nos cheveux étaient droits et nos peaux blanches, nous n'en possédions pas moins des mains et des pieds comme les autres hommes. »

Parmi les objets tour à tour disposés sur la couverture rouge, les lunettes obtinrent un succès de gaieté, les allumettes un succès d'étonnement. Mais le roi ne donnait aucun signe d'émo-

1. Une carabine double, une boîte de fer-blanc, une couverture brune et une rouge, dix paquets de fil d'archal, quatre chaussettes pleines de verroteries diverses, deux autres d'*œufs de pigeon* bleus et blancs, un canif, deux volumes, un anneau de caoutchouc, un mouchoir rouge, un sac de capsules, une paire de ciseaux, un pot de pommade, une bouteille, une poire à poudre, sept livres de poudre, un nécessaire, une boîte à cirage, une serrure et sa clef, quatre poignées de bronze, huit douilles de même métal, sept pièces d'indienne, sept de *bindéra*, un sac d'étoffe rouge, une paire de lunettes, une boîte d'allumettes phosphoriques.

tion. Lorsque tout fut terminé, on me demanda l'exhibition de mon chronomètre qui était, au dire des officiers, la corne magique moyennant laquelle les hommes blancs retrouvent leur chemin dans le monde entier. Kamrasi manifesta le désir de posséder cet objet, le seul, avec les fusils, qui lui fût absolument inconnu. Je tâchai de m'excuser en lui laissant l'espoir que s'il envoyait des messagers dans le Gani, on pourrait lui procurer un instrument pareil au mien. « En attendant, et faute d'en avoir un second, il m'était interdit de lui sacrifier celui-ci. » Changeant de sujet, le roi demanda :

« Qui gouverne l'Angleterre ?

— Une femme, lui fut-il répondu.

— A-t-elle des enfants ?

— Certainement, et voici deux d'entre eux, » repartit Bombay avec son imperturbable assurance.

Kamrasi n'en persista pas moins à nous prendre pour des trafiquants, et nous proposa un échange de vaches que nous repoussâmes comme tout à fait indigne de nous. A l'issue de la conférence, il nous fit passer quatre pots de pombé, qui furent les très-bien venus.

19 *septembre.* — Je fais proposer à Kamrasi le tiers des fusils que nous avons laissés dans l'Ouganda et le tiers des marchandises restées chez Roumanika, s'il veut les faire réclamer de notre part et fournir les hommes nécessaires au transport de ces divers objets. Il me répond par des assurances de bon vouloir. « Je ne dois m'inquiéter de rien. J'aurai tout ce qu'il me faudra. Le roi m'aime beaucoup, et désire entourer son nom d'une gloire durable. » Provisoirement, il m'envoie deux pots de pombé, un sac de sel et une boule de beurre. Le sel, très-blanc et très-pur, vient d'une île située dans le lac qu'on appelle « le petit Louta Nzigé » à soixante milles du palais où nous sommes, dans la direction de l'ouest. En me parlant de ce lac et des pays qui l'entourent, l'Ouganga, l'Ouléga, le Namachi (deux degrés de latitude nord, vingt-huit de longitude est) on mentionne, au delà de cette dernière contrée, et à peu près sous le deuxième degré de latitude nord, les *Wilyanvouantou* (cannibales) qui « enterrent les vaches et mangent les hommes. » Ce sont sans doute ces Nyam-Nyams chez lesquels Petherick prétend avoir pénétré en 1857 et 1858. On assure qu'ils créent entre eux une sorte de

lien fraternel en buvant le sang l'un de l'autre, et qu'ils remplacent le beurre, dans leur soupe, par la graisse de chair humaine, préalablement passée au feu.

20 septembre. — Seconde conférence avec Kamrasi, qui veut nous communiquer des nouvelles arrivées du Gani. Petherick aurait refusé à Rionga (le frère et l'ennemi de Kamrasi) d'échanger un fusil contre dix esclaves et dix dents d'éléphants, sous prétexte que « ce fusil pourrait servir à nous combattre. » Je propose de faire partir Bombay avec une lettre, mais je n'obtiens aucune réponse. Après maint et maint propos, le roi revient indirectement à ce chronomètre que je lui ai si obstinément refusé. « Le désir qu'il éprouve de posséder un instrument si précieux est une vraie maladie, dont je puis seul le guérir. » Et je m'aperçois alors que tous ces vains discours, ces prétendues nouvelles, ces assurances d'amitié, n'allaient rien moins qu'à nous prédisposer favorablement, et à rendre moins incertain le succès de cette nouvelle requête. Il était dur de sacrifier en pure perte une excellente montre qui m'avait coûté cinquante livres sterling (1250 fr.) et que je ne pouvais remplacer à aucun prix. Mais, d'un autre côté, comment renoncer à marcher vers le Gani, et perdre ainsi tout le bénéfice du voyage?... J'aurais pu, il est vrai, détromper Kamrasi sur l'usage du chronomètre, qu'il prenait évidemment pour une boussole; mais à quoi bon? Il eût exigé les deux, et toute résistance n'eût servi qu'à exciter encore son aveugle cupidité! Aussi fallut-il s'exécuter. La montre et la chaîne passèrent entre les mains de l'odieux monarque, et pour tout remercîment, il me demanda si j'avais encore quelque autre « corne magique », dans l'intention bien évidente de nous mettre hors d'état de voyager, afin de se réserver tout l'honneur et tous les bénéfices de la nouvelle route à ouvrir. Au surplus, dès le soir même, on nous rapporta le chronomètre, qui avait déjà besoin de réparations. L'aiguille des secondes ne tenait plus, et je n'attendais pas moins des mains brutales à qui désormais était remis cet engin délicat.

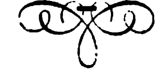
21 septembre. — De nouvelles insistances pour obtenir la permission de passer outre, font penser au roi que je lui en veux de m'avoir privé de ma montre. Il me fait prier de la lui garder jusqu'au moment où j'aurai pu m'en procurer une autre, et me prie, en même temps, « de ne plus lui dire que je veux le quitter. »

22 septembre. — Je ne veux pas laisser ignorer à notre hôte que je comprends ses intentions secrètes. Il prétend nous exciter à combattre ses frères. Mais je lui fais dire que « ceci nous est absolument défendu par notre mère la reine. » A force de remontrances et de prières, nous obtenons que Bombay partira aujourd'hui même, avec une escorte de quinze hommes, dont cinq de l'Ounyoro, cinq du Chopi et cinq du Gani. Son voyage préliminaire ne doit pas durer beaucoup plus de quinze jours et, la route explorée, nous partirons tous ensemble. Mabrouki l'accompagne. Ils emportent des fusils, une carte et une lettre pour Petherick.

25 septembre. — La visite de Kamrasi nous est solennellement annoncée dès le matin, et nous préparons de notre mieux la hutte où nous devons le recevoir. Mes hommes saluent son débarquement par trois coups de fusil, et tandis que Frij, sur son sifflet de contre-maître, exécute une marche comique, nous accueillons chapeau bas Sa Majesté, qui se montre très-disposée à tout admirer. Elle le serait aussi à tout emporter, nos moustiquaires, nos lits de camp, notre sextant, nos couverts de table, nos albums. Il faut tout défendre, tout refuser, et ce au grand étonnement du prince, qui s'attendait évidemment à voir ses moindres désirs aussitôt satisfaits. Enfin, je l'ai sommé de me prêter une oreille attentive, et quand il m'a paru disposé à m'écouter : « Je veux, lui ai-je dit, savoir bien positivement si vous souhaitez que les marchands anglais viennent ici régulièrement, comme au Karagoué. S'il en est ainsi, consentirez-vous à me remettre un *pembé* (une corne magique) pour attester à qui de droit la volonté du grand Kamrasi. — Je ne demande pas mieux, a-t-il répondu. Vous aurez cette corne, grande ou petite, à votre désir. Puis, quand vous serez partis, si nous apprenons que des Anglais sont à Gani, devant venir ici, mais arrêtés par la crainte de mes frères, nous irons avec nos lances prêter secours à leurs fusils. Je commanderai moi-même l'expédition, et mes frères seront bien forcés de prendre la fuite.... Maintenant, à votre tour, écoutez une requête.... » Il s'agissait, comme toujours, de lui donner des stimulants. Argumenter n'aurait servi à rien. Je lui prescrivis donc des pilules et une potion à prendre chaque matin, par manière de traitement préalable.

Là-dessus, il donna le signal de la retraite, et nous nous élan-

cions déjà, fort empressés de le reconduire, quand il réclama le présent d'adieux que nous lui devions et sur lequel comptait sa femme. Je lui fis honte de ses perpétuelles demandes, en termes assez énergiques pour le faire changer de couleur : « *Irokh to-gend!* (partons !) » s'écria-t-il d'un ton passablement irrité. Frij se mit à siffler, mais on ne tira pas, et comme on nous demandait compte de la salve omise : « Il serait messéant, répondis-je, de manifester quelque joie lorsque notre hôte s'en va. » La preuve qu'il nous gardait rancune, c'est que nous n'avons pas reçu ce soir le moindre pot de pombé.



XVIII

SIX SEMAINES CHEZ KAMRASI.

Bouderie. — Reproches amers. — On veut nous enlever. — Nouvelles de l'Ouganda. — Comme quoi nous sommes prisonniers. — Une réponse *ad hominem*. — Ne touchez pas à la.... carabine. — Triomphe d'un sorcier. — Précautions dynastiques. — Talisman à l'usage des pasteurs d'hommes. — Fraternité artificielle. — Je me rends incommode. — Les bûches symboliques. — Nouvelles de l'Ouganda. — Leçons bibliques. — La boîte à pilules. — Retour de Bombay. — Ce que devient Petherick. — Le nain du roi. — Ultimatum.

26 septembre. — Le roi nous boude. Il lui en coûte d'être sorti de chez nous les mains vides (*mwiko*) et il nous fait faire indirectement toute sorte de reproches à ce sujet. Il est temps de se montrer, bien évidemment. Nous faisons remplir un sac de la rassade la plus commune, et après y avoir joint le chronomètre remis à bien, nous expédions le tout à Sa Majesté, avec les allusions les plus amères « au misérable mendiant qui est venu chez nous, non pour nous voir, mais pour obtenir à force d'instances quelques libéralités contraintes. Nous n'avons aucun désir de conserver de pareilles relations, et par conséquent nous n'irons plus chez le roi; nous n'accepterons ni son pain ni sa bière. »

Ce langage hardi réussit au delà de mes espérances. Le roi faiblit et s'excuse. Il est fâché d'avoir perdu notre amitié par une demande indiscrète, et sollicite notre pardon. « Mendiant, il ne l'est point, car il a des vaches. Les perles seulement lui font défaut. » Frij, qui faisait partie de la députation, a surpris les propos de quelques Vouakoungou, d'après lesquels un détachement

de Vouaganda serait chargé de venir nous enlever. Kamrasi, fort ému de la nouvelle, a brandi sa lance d'un air guerrier, en demandant à ses capitaines « s'ils laisseraient accomplir un pareil projet? » Puis il a demandé à Frij ce que nous ferions dans de telles circonstances. « Nous nous laisserions couper la tête plutôt que de ne pas aller au Gani, » a répondu ce fidèle serviteur. Pour moi, je fais conseiller au monarque, par Kidgwiga, de laisser arriver Budja, qui est le chef de l'ambassade. Le fera-t-il? je ne sais : mais en attendant, on bat le tambour de tous côtés, et il est fort question de bâtir un retranchement autour de notre hutte. Les soldats arrivent de toutes parts, soit qu'il s'agisse de repousser les Vouaganda ou de marcher contre Rionga, le frère rebelle. Kamrasi dirige lui-même les préparatifs de guerre ; les châtiments qu'il inflige sont moins nombreux et moins cruels que ceux de Mtésa, et il ne manque pas de signaler cette différence aux gens qu'il fait fouetter. « Dans l'Ouganda, leur dit-il, on vous couperait la tête. »

29 septembre. — Nous ne voyons plus Kamrasi, qui s'excuse sur la multiplicité de ses occupations belliqueuses. Budja et Kasoro sont à quelque distance, avec une cinquantaine de Vouaganda. Le roi les a fait prévenir « que s'ils avançaient encore, il nous ferait partir en cachette pour le Gani, quitte à marcher ensuite contre eux. Je chargeai Frij de lui représenter qu'au lieu de repousser les avances de Mtésa et de maltraiter ses envoyés, li ferait bien mieux de les laisser parvenir jusqu'à nous, et de combattre cette répugnance que, dit-il, les Vouaganda lui ont toujours inspirée.

30 septembre. — Kasoro, laissant Budja derriere lui, est arrivé sans permission jusque dans notre camp. Je ne puis cependant lui accorder l'audience qu'il demande, sans l'autorisation préalable de notre hôte. Celui-ci nous l'accorde par l'entremise de son kamraviona, et Kasoro, admis en ma présence, sous l'expresse condition que notre conférence aura lieu devant les officiers de Kamrasi, me donne des nouvelles de l'Ouganda. Mes déserteurs ont été fort malmenés par Mtésa, qui leur a reproché de m'avoir abandonné lâchement malgré l'ordre formel qu'il leur avait donné de m'escorter jusqu'au Gani. En revanche, il leur a laissé leurs armes, ne voulant rien s'approprier de ce qui m'appartenait, et il ne les a point déportés, comme je le lui avais

conseillé, dans une des îles du N'yanza. Il a reçu les munitions qu'on était allé, de sa part et de la mienne, réclamer à Roumanika. Maintenant je voudrais savoir de Kasoro s'il n'a pas un message particulier de son maître, et à travers ses réticences, sa réserve diplomatique, il m'est facile de deviner que Mtésa l'a chargé de me remettre en mémoire les objets que je lui ai promis. Il a ordre de m'escorter jusqu'au Gani; et, bien qu'il me présente cette mission comme une preuve de l'amitié que Mtésa m'a vouée, il est aisé de pressentir qu'il s'agit, avant tout, de rapporter les précieux stimulants. Kamrasi permettra-t-il que les Vouaganda m'accompagnent? Ceci me paraît quelque peu douteux. Il est en guerre avec les gens du Gani, et n'acceptera pas volontiers la responsabilité qui pèserait sur lui dans le cas où l'envoyé de Mtésa viendrait à périr. Je me décide donc à renvoyer Kasoro, que j'accrédite auprès de son souverain en lui confiant une « lettre » du Bana, c'est-à-dire une vieille boîte à cartouches, gage et garantie de sa mission. Mtésa est prié de faire désarmer et transporter mes déserteurs, dont il gardera les fusils, moitié en toute propriété, moitié en dépôt, jusqu'à ce qu'un de mes compatriotes aille les réclamer de ma part. J'envoie trois pilules à Budja qui est malade, je pose des vésicatoires à deux des pages, et mes Vouaganda s'éloignent joyeusement.

1er octobre. — Kamrasi fait me dire que s'il empêche les Vouaganda de m'escorter au Gani, c'est de peur que les gens du Kidi, auxquels ils sont particulièrement antipathiques, ne leur jouent quelques mauvais tours. Il m'envoie aussi des nouvelles de Bombay, par un officier du Chopi qui a voyagé quatre jours en sa compagnie. Il en a aussi par des gens du Gani qui sont venus, au nombre de vingt-cinq, lui apporter une peau de lion, plusieurs queues de singes, du poil de girafe, et une canne de fil d'archal.

2 octobre. — J'ai découvert aujourd'hui, en causant avec le kamraviona, la véritable cause de notre emprisonnement, — car notre installation n'est pas autre chose. Nous en sommes redevables aux frères du roi, qui lui ont amèrement reproché, avant notre arrivée, « de donner l'hospitalité à de méchants sorciers, capables de lui nuire par toute sorte d'abominables expédients. » Le roi, toujours faible, s'en est tiré en leur promettant que personne ne nous verrait, et c'est ainsi que nous sommes relégués

dans une enceinte de marécages, sans autre issue que la route du palais, une des plus puantes venelles dont on puisse se faire une idée. C'est encore pour cela que la hutte bâtie à notre intention, et où le roi nous donne audience, est située loin de tous les regards, dans un bas-fond où il serait difficile de la découvrir.

3 octobre. — Arrivée de quelques gens du Gani. Ils signalent, à bord du vaisseau qui stationne chez eux, la présence de deux hommes blancs. « Un autre navire vient d'y arriver. On en attend encore plusieurs. » Kamrasi ne se loue pas des remèdes que je lui ai ordonnés. Ils l'énervent au lieu de lui rendre des forces. Il voudrait me persuader de marcher avec lui contre ses frères. Rionga, Vouahitou et Pohouka. Comme je persiste dans mon refus : « Que feriez-vous, pourtant, s'ils vous attaquaient? » me demande Sa Majesté. Je lui réponds simplement : « Comment se portent les gens de N'yamyonjo? » N'yamyonjo est cet officier des frontières qui nous a disputé le passage du Nil. Un de ses hommes a été tué, un autre blessé grièvement, dans ce combat naval que j'ai raconté plus haut. L'allusion n'a rien de très-obscur.

4 octobre. — J'ai fait présent à Kamrasi d'une bouteille de quinquina. En revanche, il me donne une « corne magique » renfermant toutes les poudres nécessaires pour me communiquer la faculté de parler toutes les langues des divers peuples chez lesquels me conduiront mes voyages. Voulant divertir ses hôtes du Gani, ce prince éminemment pacifique n'a jamais osé décharger lui-même la carabine Blissett dont je l'ai gratifié. Un de mes hommes a été mandé pour cette besogne périlleuse.

5 octobre. — On nous a volé cette nuit un pluviomètre, et nous avons assisté aux opérations magiques destinées à nous le faire retrouver. Le sorcier mandé à cet effet était un pauvre vieillard, succinctement vêtu de quelques bandelettes de cuir. Il avait à la main une corne magique remplie de poudre et soigneusement bouchée, à laquelle pendait une petite cloche d'airain. Accroupi au milieu de nous, lorgnant celui-ci, dévisageant celui-là, grommelant entre ses dents quelques incantations mal articulées, et faisant de temps à autre tinter sa clochette, il nous a déclaré tout à coup, d'un air satisfait, que l'objet perdu reviendrait dans nos mains.

Nos gens avaient reçu ordre de s'accroupir devant la hutte, et

le magicien qui les passait en revue, tantôt menaçait l'un de sa corne, tantôt flairait la tête d'un autre, et finit par s'assurer ainsi que le voleur ne se trouvait point parmi eux, ce que la clochette, qu'il portait de temps en temps à son oreille, lui confirma d'ailleurs pleinement. De ma hutte il se transporta dans celle de Grant, puis à l'endroit même où le pluviomètre avait été placé. Là, quelques recherches lui firent découvrir la piste d'une hyène. Il la suivit avec empressement, et quelques pas plus loin le vase se retrouva. Une hyène s'en était emparée et l'avait ensuite laissée retomber. Le vieux docteur avait donc, après tout, partie gagnée. Il demandait pour sa peine un pot de pombé; nous y ajoutâmes une chèvre.

6 octobre. — D'après ce que nous dit Kidgwiga, les sœurs du roi — il en a une trentaine — n'ont pas le droit de contracter mariage. Elles vivent et meurent dans son palais. Leur seule occupation est de boire du lait pour gagner de l'embonpoint. Chacune d'elles absorbe le produit de dix à vingt vaches, et ce régime extraordinaire les engraisse tellement que la marche leur devient impossible. Dans les rares occasions où il faut absolument que quelqu'une d'elles quitte la hutte, huit hommes sont mis en réquisition pour la transporter sur une litière. Les frères du roi sont également confinés dans le palais, de peur qu'ils ne suscitent des guerres civiles. Dans l'Ouganda, on les met à mort en vertu du même principe.

7 octobre. — Nouvelles obsessions de Kamrasi. Ce sont des balles qu'il demande; c'est une médecine stimulante, et enfin, « un charme qui lui gagne le cœur de ses sujets. » J'envoie les balles, je promets la médecine, et quant au charme, « je n'en connais pas d'autre que le développement de l'intelligence. » Aussi enverrai-je au roi, s'il le désire, quelques-uns de « mes enfants » (des missionnaires) qui peu à peu instruiront ses sujets et les rendront plus traitables; mais ce ne sera pas tout de suite. L'éducation d'un peuple n'est pas si promptement accomplie.

Mon hôte m'a fait aussi proposer de « mêler son sang avec le mien », ce qui nous rendrait frères pour la vie. Je décline cet honneur qui n'est pas conforme à nos usages. « Les Anglais procèdent, en pareil cas, par un mutuel échange de présents. Si donc le roi veut m'envoyer quelque bagatelle en retour de tout ce qu'il

a reçu de moi, je ne refuse pas de l'accepter à titre de souvenir, et je le garderai toute ma vie. »

Le soir, on est venu m'avertir que des gens du Gani sont arrivés. Ils racontent que le vaisseau stationné chez eux s'était mis en mesure de redescendre le Nil; mais, en apprenant que mes gens allaient arriver, les hommes blancs qui le montent lui ont fait rebrousser chemin.

8 et 9 octobre. — La pluie nous a retenus chez nous, avant hier, bien que nous eussions promis à Kamrasi de lui porter nos médecines. L'entrevue a eù lieu vingt-quatre heures plus tard, et la pharmacie a été minutieusement explorée. Le roi voulait la moitié de chaque drogue, puis il s'est rabattu sur nos moustiquaires, nos couteaux, nos fourchettes, etc. En repoussant toutes ces indiscrètes demandes, je me suis permis de lui donner un conseil; c'était de faire acheter tous ces objets au Gani moyennant une certaine quantité d'ivoire. Ceci a mis en lumière un fait qui n'est pas sans intérêt pour nous; c'est que le messager de Petherick, qui est venu ici s'informer de nous, et qui était porteur d'un collier de verroteries adressé au roi de l'Ounyoro, a reçu pour sa peine quatorze dents d'éléphant, treize femmes et sept couvertures de mbougou. Un officier qui l'a reconduit jusqu'à la station a vu Petherick accepter l'ivoire et refuser les femmes.

10 octobre. — Kamrasi a tellement insisté que nous avons dû nous résoudre à lui donner différentes médecines, dosées de notre mieux, en lui expliquant l'usage de chacune d'elles : « Prenez bien garde, lui ai-je dit ensuite, que tout en cédant à vos importunités, nous vous remettons des substances dont l'emploi n'est pas sans péril, quand on ignore leurs propriétés. J'ai donc à vous donner le conseil de n'en user qu'après le retour des enfants que vous voulez faire élever en Angleterre, où ils apprendront comment ces remèdes s'appliquent. — Vous parlez sagement, et avec une tendresse toute paternelle, m'a répondu le monarque, qui était resté couché sur la plateforme de son trône.... Emportez ce pot de pombé ! »

11 et 12 octobre. — Le roi nous avait permis de chasser avant-hier, mais nous n'avons trouvé que quelques pistes de buffle. J'ai demandé hier à faire partir deux de mes hommes chargés de savoir où est Bombay, absent depuis plus de vingt jours. Sa Majesté ne voit pas qu'il faille se presser autant. Si Bombay n'est pas

revenu d'ici à quatre jours, on dépêchera, le cinquième, des gens qui sauront bien le retrouver.

13 octobre.—Pour me rendre aussi incommode que possible, je fais demander par Frij du beurre frais, des œufs, de la volaille, du café, du tabac, etc. Kamrasi, quelque peu étonné, ne comprend pas que nous ayons besoin de tant de provisions, et que nos habitudes nous rendent si différents des autres hommes.

Il circule des bruits sinistres au sujet du malheureux Budja. Lors de sa venue, l'officier chargé de la garde des frontières lui a fait boire du pombé, dans lequel un « charme » avait été jeté au préalable, et ce charme était de telle nature que les femmes de son hôte, prévoyant des résultats funestes, prirent la fuite avec une hâte significative. Le pauvre ambassadeur est resté malade pendant tout le temps de son séjour et, la frontière à peine franchie, vient de succomber, à ce qu'il paraît, dans le premier poste de l'Ouganda. J'apprends en outre que mes déserteurs, escortés par une trentaine de Vouaganda, ont été reconduits jusqu'au village où ils me quittèrent. Le même convoi m'amène aussi des vaches, qui me sont envoyées à titre de présent.

14 et 15 octobre.—Dévoré d'impatience, je propose de renoncer à tous mes droits sur les fusils dont la restitution m'est due, et sur les vaches que Mtésa m'envoie, pourvu qu'on me fournisse les bateaux dont j'ai besoin pour me rendre au Gani : « Pourquoi tant de précipitation? » demande simplement l'impassible Kamrasi.

16 octobre. — Quelques-uns de mes gens sont mandés au palais pour amuser les hôtes du monarque en tuant des vaches à coups de fusil. Kamrasi se fait enseigner par eux le maniement des armes à feu, et après quelques coups tirés à poudre, il prend des airs de triomphe, jette sa lance, et manifeste l'intention de n'employer désormais que le « tonnerre » des Européens. Nous apprenons que Bombay, décidément parvenu au Gani, sera de retour dans une huitaine.

17 et 18 octobre. — Une députation du Chopi vient s'expliquer, par ordre du roi, sur certains projets de révolte qu'on avait attribués aux habitants de ce pays, en apprenant qu'ils cherchaient à se procurer des fusils. Les visiteurs du Kidi, ayant voulu s'approvisionner de bananes aux dépens des Vouanyoro, se

sont fait rosser bel et bien par les propriétaires auxquels ils portaient dommage, et lorsqu'ils se sont plaints de ce procédé sommaire, on leur a répondu fort sensément à mon avis, « que le roi seul était tenu de se laisser ainsi dépouiller. »

19 octobre.—Ces hôtes incommodes, au nombre de deux cents, ont été renvoyés aujourd'hui avec les présents d'usage, savoir des femmes et du bétail.

20 octobre. — Kamrasi refuse de nous voir, sous prétexte qu'il fait construire une nouvelle hutte destinée à nos conférences, l'autre ayant été emportée par une inondation. Il prétend « que Bombay a été retenu au Gani par les *N'yanswengé* (les gens de Petherick) et qu'il ne faut plus l'attendre avant la nouvelle lune. » Je repousse avec énergie cette explication mensongère. Mes « enfants » ne se seraient pas permis de contrevenir ainsi à mes ordres formels. Ce sont les officiers de Kamrasi qui, se conformant à ses instructions secrètes, ont retardé le voyage de mon messager.

La nouvelle de l'arrivée de mes déserteurs se trouve démentie. Un seul d'entre eux a pénétré dans l'Ounyoro avec une centaine de Vouaganda. Les autres sont restés, avec mes vaches, au delà des frontières de l'Ounyoro. Kamrasi ne veut les admettre que lorsqu'ils arriveront tous ensemble, et fait enjoindre aux Vouaganda de rebrousser chemin.

21 et 22 octobre.— J'ai fait demander au roi des explications au sujet de mes déserteurs, et au sujet de Bombay, dont le sort continue à m'inquiéter.

A la date des dernières nouvelles qu'on ait pu se procurer (elles remontent au 13 du mois courant), un de mes anciens serviteurs, avec deux cents Vouaganda, se trouvait dans le village où la désertion a eu lieu. Ils n'avaient point de vaches qui me fussent destinées, mais chacun d'eux portait une bûche dont Mtésa leur avait enjoint de se charger, jusqu'à ce qu'ils revinssent vers lui, nantis d'une caisse de poudre; à défaut d'icelle, ils doivent être brûlés sur un bûcher formé de ce bois même en compagnie duquel ils voyagent. Kamrasi, fidèle à sa politique passive et dilatoire, n'a pas voulu leur permettre d'entrer dans ses domaines. Il m'offre de faire venir le chef des Vouaganda, si j'ai quelque communication à lui faire, et de recevoir mes déserteurs s'ils viennent se replacer sous mes ordres. « Mtésa, lui et

moi, nous sommes, à ce qu'il dit, trois souverains indépendants. Chacun de nous peut faire ce qu'il veut de ses sujets. Quant à Bombay, nous aurons prochainement de ses nouvelles, par des gens du Gani qui sont sur le point d'arriver. Je m'efforce encore de convaincre Kamrasi que son intérêt bien-entendu serait d'ouvrir l'accès de son royaume aux sujets de Mtésa, mais je n'ai aucun motif de croire que ce conseil soit écouté avec faveur.

23 et 24 octobre. — Le roi se propose de nous recevoir très-incessamment dans le palais qu'il vient de faire élever au bord de la Kafou. En attendant, les nouvelles ne font pas défaut. On a rencontré Bombay qui s'en revenait du Gani. Les Vouaganda ont pris peur et se sont enfuis, sur le bruit que les visiteurs récemment arrivés chez Kamrasi formaient le noyau d'une armée d'invasion destinée à soumettre leur pays. Mtésa prépare les cérémonies de son couronnement, et c'est pour cela qu'il a renvoyé mes déserteurs en leur assignant pour résidence le village de Kari, avec un jardin et des vaches, attendu que les étrangers ne sont pas admis à la cour pendant les fêtes de l'intronisation. Des trente et quelques frères qu'il a et qui doivent être brûlés, deux ou trois seulement auront la vie sauve. L'un d'eux viendra vivre dans l'Ounyoro. Les autres resteront auprès de Mtésa, jusqu'à ce qu'il meure, à titre de « compagnons de plaisir. » Ils auront alors leur congé définitif et une pension de retraite. On croit généralement que Mtésa, une fois couronné, ira porter la guerre, d'abord dans le Kittara (ouest de l'Ouganda), puis chez les Vouasoga, dans une direction tout opposée. Nous pensons, Grant et moi, que s'il a des projets belliqueux, c'est surtout à l'adresse de Kamrasi.

25 et 26 octobre. — Les envoyés de Roumanika et les gens du docteur K'yengo demandent la permission de se retirer. Le roi la leur refuse, alléguant l'insécurité des routes, et les ordres donnés par Mtésa pour intercepter toute communication entre l'Ounyoro et l'Ouganda. Les gens de K'yengo se résignent; ceux de Roumanika veulent partir à tout prix, car on les laisse mourir de faim. Kamrasi finit par céder, à condition que deux de leurs chefs resteront chez lui comme otages. Ils représentent la garantie dont il a besoin jusqu'au moment où nous serons sortis de ses mains, et où il aura cessé d'être responsable de nous vis-à-vis de Roumanika.

27 octobre. — Requête au roi d'envoyer des porteurs au Karagoué pour y chercher les diverses marchandises que nous avons laissées derrière nous. Il me fait donner avis de préparer mes dépêches. Soixante hommes partiront demain.

28 octobre. — Mes dépêches sont prêtes, et je les envoie au palais. Mon messager y est retenu la meilleure partie du jour, et on lui fait dire ensuite de revenir demain. Comme ces mauvaises plaisanteries se sont fréquemment renouvelées, je crois à propos de donner cette fois à mes plaintes un ton plus énergique et plus vif. Je me déclare las de cette politique mensongère qui consiste à retenir les gens, sous mille vains prétextes, dans une véritable captivité. « J'ai été trompé sur la durée du voyage de Bombay; je le serais encore si j'expédiais quelques-uns de mes gens au Karagoué : ils ne reviendraient pas de dix ans. J'ai assez de ces dissimulations, de ces déloyales pratiques; et dussé-je abandonner tout ce qui m'appartient, je veux avant tout quitter les pays soumis aux princes de race noire. Mtésa ne s'est pas mieux conduit que Kamrasi; lui aussi retient prisonniers les porteurs d'un message amical, et je n'ose pas, à cause de ceci, faire réclamer les fusils qu'il sait m'appartenir. Il m'est impossible de supporter plus longtemps une conduite pareille. »

Kamrasi m'a fait répondre que mes alarmes étaient sans motif; que Bombay serait bientôt de retour, et que l'on me laisserait libre de partir aussitôt, car on n'a jamais prétendu me réduire en esclavage.

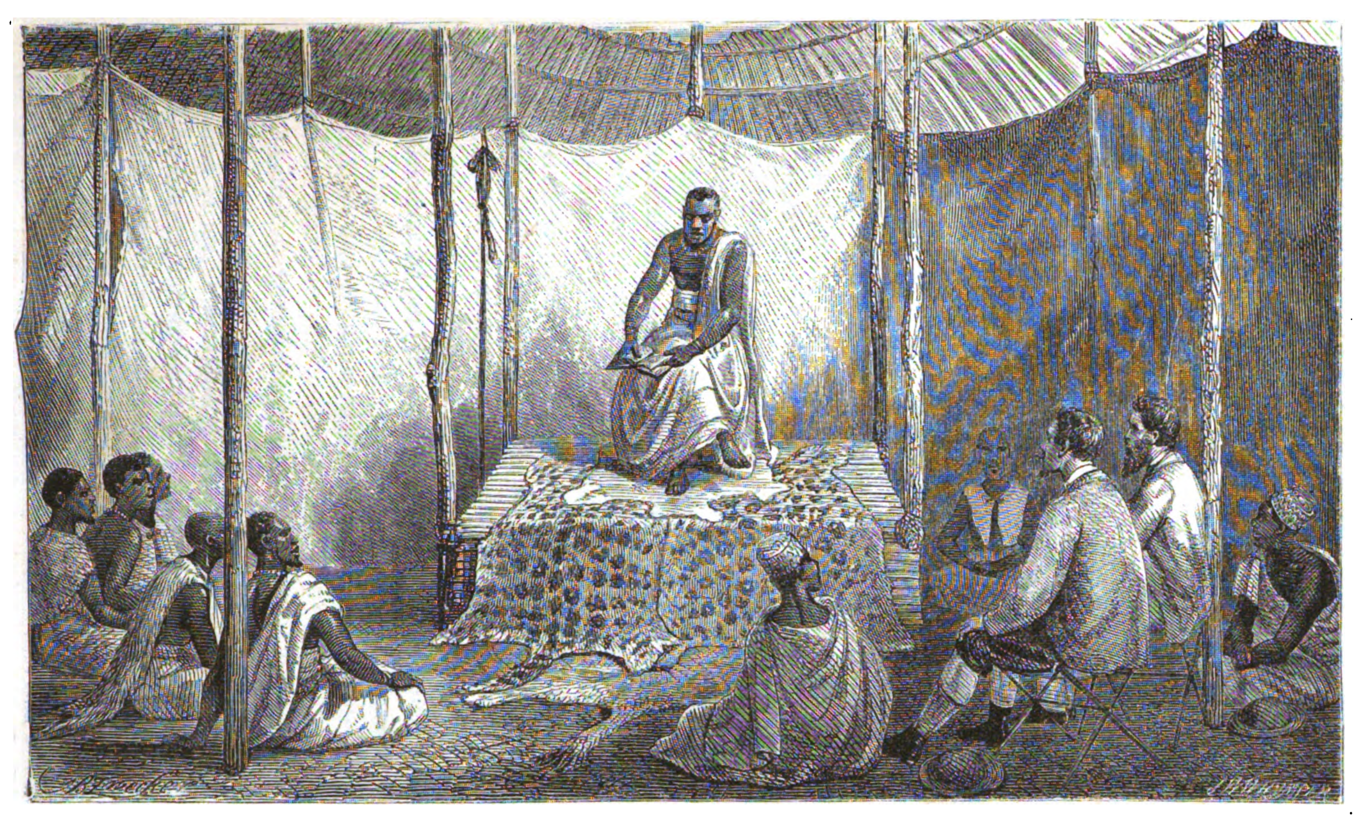
29 octobre. — Une audience m'est accordée aujourd'hui dans le nouveau palais. J'y porte une Bible pour expliquer au monarque certaines idées dont je l'ai entretenu déjà sur l'origine et la condition présente de cette race éthiopienne qui porte le nom de Vouahouma. Je remonte pour ceci jusqu'à la Genèse. Je lui raconte Adam, le déluge, la dispersion des peuples. Je lui montre, dans les chroniques, témoignage éclatant de la grandeur à laquelle ses ancêtres étaient parvenus, l'histoire de ce roi d'Éthiopie, nommé Zeraph, qui dans la vallée de Tsephath, près de Marésa, vint avec une armée d'un million d'hommes, combattre le juif Asa, chef de guerriers moins nombreux, et qui dut appeler l'Éternel à son aide. Passant ensuite à une époque plus récente, je lui fais voir les Éthiopiens aux prises avec les Arabes dans le pays des Somalis, puis à Omwita (Mombas), avec les

Arabes et les Portugais; et j'ajoute qu'en toutes ces circonstances, il se sont emparés de certaines contrées et ont laissé derrière eux un certain nombre de leurs enfants. De là un mélange, un croisement, dont je lui fais comprendre la nature en lui parlant de Mtésa qui a perdu presque tous les attributs distinctifs du sang Mhouma, parce que, depuis mainte et mainte génération, ses ancêtres se sont unis à des femmes Vouaganda. Cette application personnelle de ma théorie historique, a singulièrement réjoui mon royal auditeur, qui s'est mis ensuite à compter les feuilles de ma Bible, comprenant que chacune d'elles renfermait l'histoire d'une année. Mais après lui avoir laissé faire le quart de ce travail, je le remets dans la bonne voie en lui disant « qu'il serait plus près du vrai, si au lieu de compter les pages, il comptait les mots. »

Nous engageâmes ensuite, à bâtons rompus, un débat assez désagréable. Il ne veut pas me permettre de visiter le Luta ou lac Nzigé, avant que Bombay soit de retour. Alors, dit-il, une expédition partira, dont mes hommes, avec leurs fusils, formeront l'arrière-garde. C'est toujours la même arrière-pensée de nous commettre dans une campagne engagée contre ses frères. Je me plains de n'avoir pu communiquer avec les envoyés de Mtésa, qui seront peut-être brûlés pour n'avoir pas exécuté les ordres de leur maître. Mais Kamrasi prétend n'avoir mis obstacle à leur mission que par égard pour ma dignité. Je ne suis pas l'esclave de Mtésa; donc, il n'avait pas d'ordres à me faire passer ainsi. L'expédition destinée au Karagoué n'attend plus, pour partir, que le moment où les routes seront un peu plus sûres, et je pourrai lui remettre les présents que j'ai préparés pour Roumanika.

Puis, reviennent les sollicitations habituelles : il s'agit de médecines et d'une scie « qu'on voudrait seulement voir et qu'on ne nous déroberait pas. Et des pilules, pourquoi refuser des pilules aux pauvres malades qui en ont besoin? » Comme nous opposons de froids refus à cette mendicité fatigante, le roi se retire en colère; mais il se ravise, une fois rentré chez lui, et nous adresse un pot de pombé. Je riposte par une boîte de pilules, ce qui dénoue dignement cette misérable comédie.

30 octobre. — Msalima, qu'on envoie au roi du Karagoué, lui portera de ma part une lettre, en *kisouahili*, par laquelle je lui



La Bible chez Kamrasi.

demande de m'envoyer ici tout ce qui m'appartient. L'état ou l'inventaire de ce qui me sera ainsi adressé doit être remis à Msalima, qui se charge de le porter à la côte, avec une carte de tous les pays que nous avons traversés, nos observations lunaires, et une lettre au colonel Rigby, qui, sur la vue de cet écrit, fera compter au porteur, ainsi qu'à Baraka et à Oulédi, le montant des salaires qui leur seront dus.

31 octobre. — Frij porte de ma part à Kamrasi une note en vertu de laquelle, lorsque mes marchandises seront arrivées du Karagoué, il aura droit de s'en approprier la moitié; le reste demeurera entre ses mains, à la disposition de ceux de mes compatriotes qui pourront un jour venir les réclamer en mon nom. Le roi promet d'observer scrupuleusement les obligations que lui impose ce contrat.

1er novembre. — Bombay est de retour avec Mabrouki, tous deux dispos et gaillards. Ils ont des vestes et des caleçons de coton qui leur ont été donnés aux avant-postes de Petherick. Quant à Petherick lui-même, ils ne l'ont pas vu. Le voyage leur a pris quatorze jours de marche effective. Le reste a été du temps perdu par la faute des guides. Le *djemadar*, ou lieutenant, auquel ils ont eu affaire, commande encore deux cents Turcs, et il a ordre de m'attendre, sans limite de temps, jusqu'à ce que je sois arrivé. Comme signe de reconnaissance, on me montrera le nom de Petherick gravé sur l'écorce d'un arbre. Du reste, personne au camp ne s'est trouvé en état de déchiffrer ma lettre, et par conséquent, on ne sait pas au juste si nous sommes l'expédition au devant de laquelle on est venu. En attendant, armés de fusils spéciaux pour cette chasse, le *djemadar* et ses hommes ont déjà tué seize éléphants. Petherick était parti pour un voyage de huit jours, en aval du fleuve; mais on espérait son retour d'un moment à l'autre.

2 novembre. — Bombay va présenter à Kamrasi les présents d'adieu : une tente, un moustiquaire, un rouleau de *bindéra* (cotonnade rouge), une marmite, une scie, une caisse de verroteries variées de premier choix, six paquets de fil de cuivre, plus une requête pressante pour qu'il nous autorise à quitter ses États. Le roi s'est empressé de faire dresser la tente, et il a vanté l'adresse des hommes blancs « qui, au lieu de pots de terre, savent en fabriquer avec du fer. » Mais après ce premier élan de satisfaction,

donnant de nouveau carrière à ses sentiments cupides, il prétend que nous devons avoir encore d'autres espèces de verroterie; et, quant au congé, il s'est borné à répondre « qu'il y songerait et nous enverrait sa décision par le kamraviona. » Le commandant en chef est effectivement venu nous prier d'attendre que les gens chez lesquels nous devons passer aient été prévenus, sans quoi, nous risquerions d'être molestés. Kamrasi m'envoie d'ailleurs un pot de pombé, me restitue mes albums, et me prie de lui envoyer un portrait du roi de l'Ouganda.

3 novembre.—Je lui expédie le dessin demandé, en y joignant quelques reproches sur son manque de parole, et en lui faisant annoncer que je veux partir sans délai. « Le Bana est toujours trop pressé, » me fait-il répondre; et, pour me distraire, il m'envoie un nain grotesque, nommé Kimenya, qui fait les délices de la cour. C'est un malheureux vieillard, d'un mètre de haut, qui s'est présenté gravement devant nous, tenant un bâton plus haut que lui. Après un salaam respectueux, il s'est levé tout à coup, sans y être invité le moins du monde, pour danser, chanter, faire toutes sortes de grimaces et de gestes bizarres, le tout couronné par cette déclaration : « Tel que vous me voyez, je suis fort pauvre, et je manque de *simbi* (coquilles-cauries). J'en voudrais cinq cents; mais si cela vous gêne, je me contenterai de quatre cents. »

Puis il nous raconta sa vie, et comment il a perdu, coup sur coup, deux femmes que Kamrasi lui avait données. Une troisième a été refusée par lui, attendu qu'elle était trop petite et trop laide : « Je ne voyais pas, ajoute-t-il, la nécessité de perpétuer une race de pygmées. » Bombay le renvoie avec cinquante cauries en chapelet pendus à son cou. Le kamraviona est ensuite venu nous offrir, de la part de son maître, une charge de farine, un pot de pombé, plus deux lances pareilles à celles que j'ai reçues du roi de l'Ouganda. On me promet, de plus, un bouclier et deux lances qui sont destinés à Grant. Nous sommes invités à prendre patience jusqu'à ce qu'on ait obtenu l'assurance que les gens du Kidi ne nous chercheront pas querelle, ainsi qu'ils en ont manifesté le projet. S'ils persistent, on nous donnera une puissante escorte et on nous dirigera du côté de l'Ougungou. Encore une tentative pour nous engager malgré nous dans une campagne contre les frères du monarque.

On devine l'accueil que je devais faire à de pareilles insinuations. Je déclarai, dans les termes les moins ménagés, « que je refuserais tout présent qui ne serait pas offert à titre d'adieu ; que je ne voulais plus ni rien entendre, ni rien attendre; que je ne croyais pas aux prétendus périls de la route; que je n'acceptais



Le nain Kymenia, bouffon du roi.

les mensonges de personne, pas plus ceux d'un roi que de tout autre. » Bref, je posais un ultimatum. « Si le kamraviona ne me rapportait pas immédiatement une réponse satisfaisante, les deux lances ne passeraient pas la nuit chez moi, et je les renverrais avec opprobre. »

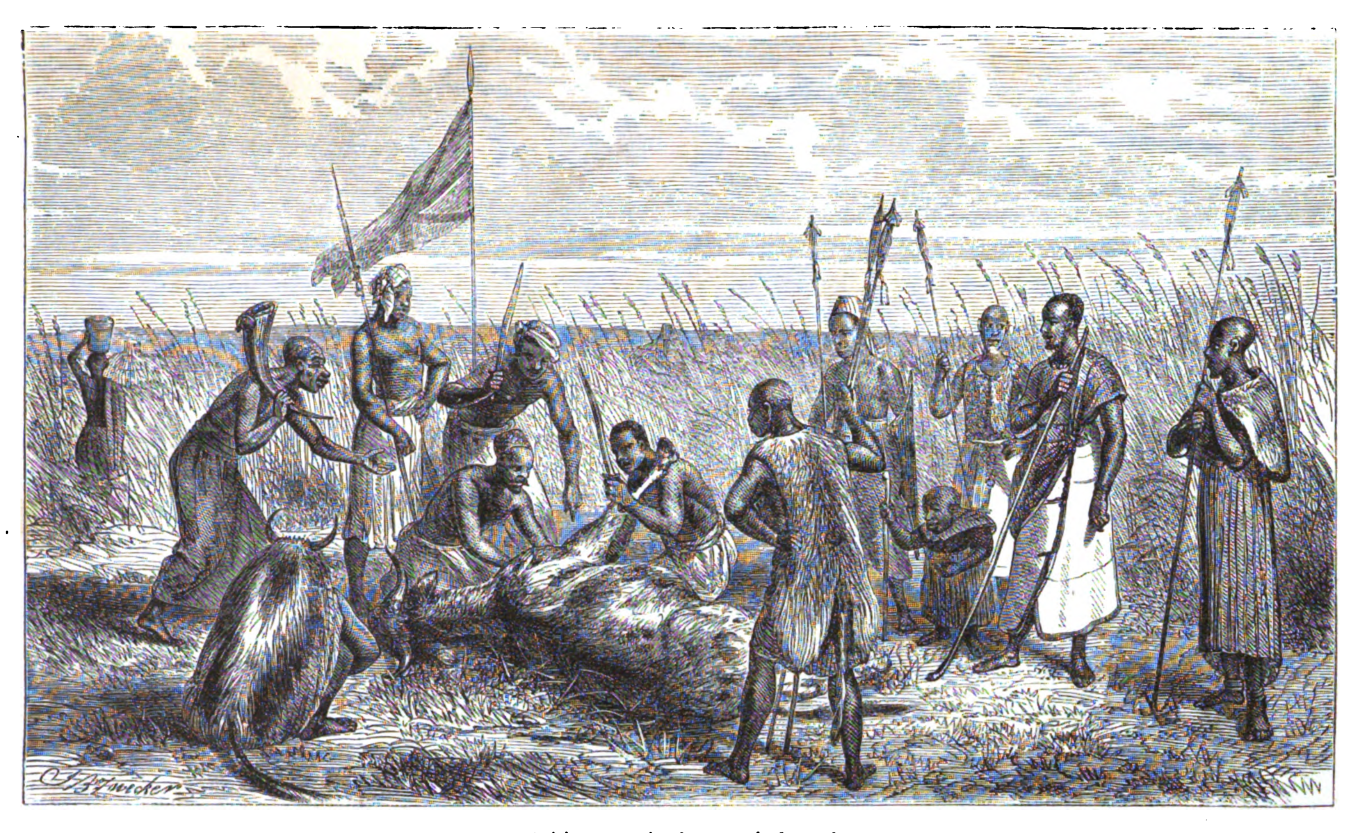
Kamrasi ne voulut croire à mes menaces que lorsque

Frij eut confirmé le récit du kamraviona et des autres émissaires. Alors il s'émut pour tout de bon : « — Eh bien, dit-il, que le Bana boive en paix notre pombé ; qu'il garde nos lances ; il n'entre pas dans mes vues de le retenir prisonnier. » L'ambassade est revenue m'annoncer en grande hâte que j'aurai, demain ou après, une audience finale, après laquelle je partirai bien escorté pour la station où m'attendent les bateaux de Petherick.

Bombay a rencontré, à son retour du palais, des officiers de la Nyamasoré, auxquels il a reproché la conduite tenue par Mtésa relativement à nos déserteurs. Voici comment cet officier s'explique là-dessus : — « Le roi de l'Ouganda prescrivant à ses hommes de venir me rejoindre, leur a donné une trentaine de vaches et quatre femmes ; mais comme ils pillaient sur leur passage, ils ont voyagé très-lentement, au milieu de populations révoltées par leurs excès. Mtésa, du reste, si nous étions revenus par l'Ouganda, s'apprêtait à nous faire traverser le pays des Masai, route plus courte que celle où nous allons nous engager. »

L'officier en question demandait de plus à me parler, mais Kamrasi n'a pas voulu le permettre, de peur que Mtésa, sachant au juste où venir nous prendre, n'envoie une armée à cette intention. J'ai pu, en revanche, transmettre par cet homme un message verbal, adressé directement à la reine douairière dont il est l'agent, mais qui par elle arrivera nécessairement aux oreilles de son fils. Je les prie de diriger sur le Karagoué les deux hommes que j'expédiai naguère à Mtésa. Quant aux déserteurs, j'insiste sur la nécessité de les dépouiller de leurs armes et de les transporter dans une île du Nyanza. S'ils échappent au châtiment qu'ils ont mérité, les « hommes blancs » n'oseront plus entreprendre le voyage de l'Ouganda, ni se confier à de pareils misérables.

4 *novembre.* — Nouveaux reproches à Kamrasi, au sujet de ses promesses toujours vaines. Je tire de lui l'assurance que nous aurons demain notre audience finale. Les gens du Gani, arrivés avec Bombay, s'offrent à nous faire traverser les déserts du Kidi, bien qu'en général ils laissent passer deux ans — c'est-à-dire dix mois — entre deux voyages si redoutables. Les indigènes, sans cesse au guet, pillent et retiennent en esclavage tout ce qui leur tombe sous la main. Le temps le plus favorable pour une



Cuisine sommaire des envoyés du Gani.

traversée de ce genre est la saison sèche, quand on a mis le feu aux herbages, c'est-à-dire de la mi-décembre à la fin de mars.

J'ai cru devoir donner une vache à ces hommes pour les récompenser de leur bon vouloir. Ils l'ont immédiatement tuée, et sans autres préparatifs, sans cuisson préalable, assis autour de leur proie, se sont mis à la dévorer.

5 *novembre*. — Le roi nous fait dire que tout est prêt pour la grande entrevue, mais qu'avant tout il voudrait recevoir de nous un crayon. Nous le lui expédiâmes séance tenante, « pour ne pas avoir à parler de pareille bagatelle devant un si grand prince. »

Nous avons procédé ensuite à nos solennels adieux. Après une courte harangue, dont le sens général était que « nous désirons revoir nos pénates pour ne pas abuser plus longtemps de l'hospitalité des rois du pays, et que nous porterons à notre souveraine tous les messages dont il voudra nous charger pour elle, » le roi, dans une laborieuse et prolixe improvisation, nous expliqua les précautions exagérées dont il avait cru devoir s'entourer avant de nous laisser pénétrer dans l'Ounyoro. « Des méchants l'avaient injustement prévenu contre nous. Maintenant, il ne pouvait en aucune manière gêner notre liberté, mais la prudence devrait nous conseiller d'attendre qu'on eût écarté de notre route les obstacles dont elle peut être semée. Que si nous voulions partir à toute force, il serait à propos de laisser derrière nous deux hommes armés de fusils, pour laisser croire que notre avant-garde seule était en marche, et qu'elle aurait, en cas d'attaque, les secours d'un corps de réserve. » Cette proposition transparente, quoique dictée par la ruse, ne supportait pas un instant d'examen. Dans un pays où l'être humain est une propriété, le sort des deux hommes que nous aurions laissés à la merci du prince, était de rester à jamais ses captifs. Ceci devint plus clair encore, lorsque, après le rejet de sa proposition, Kamrasi nous demanda tout à coup : « — Vous avez donné des hommes à Mtésa, pourquoi ne m'en donneriez-vous point? » Il nous fut aisé de lui répondre que si les gens auxquels il faisait allusion (c'est-à-dire nos déserteurs) s'avisaient de retourner chez eux, ils seraient pendus pour avoir méconnu leur mission et violé leurs engagements : « — Soit, reprit le roi ; vous partirez après-demain, dès que j'aurai pu réunir votre escorte et choisir les deux jeunes princes dont l'éducation vous sera confiée : nous nous fe-

rons alors nos adieux définitifs, et vous me donnerez encore un fusil, avec quelque supplément de médecines, sans parler de la poudre et des balles que vous avez promis de m'envoyer, une fois arrivés à vos navires. »

Ceci convenu, le kamraviona saisit la première occasion de faire entendre à Bombay, « que le roi devait nous garder jusqu'à la nouvelle lune et nous conduire ensuite contre ses frères. » Jamais notre fidèle serviteur ne voulut consentir à se charger pour nous de ce message secret. « Une pareille audace, disait-il, lui jouerait un trop mauvais tour. »

6 *novembre*. — Le kamraviona vient encore réclamer des munitions. Nous l'envoyons au diable, lui et ses maîtres. « Pour qui nous prend-on ? que signifient de si grossières insultes!.... Doute-t-on de notre parole ?.... Si ceci continue, nous n'emmènerons pas les jeunes princes en Angleterre, et pas un homme blanc ne reparaîtra dans ces parages. » Le kamraviona, sans trop s'effaroucher de ces brusqueries, nous pose de la part du roi les questions suivantes : « Avons-nous un remède qui empêche les enfants de mourir en bas âge?.... C'est un inconvénient fort commun dans le pays.... Connaissons-nous un remède qui attache les sujets à la personne de leur souverain ? » J'ai une réponse toute prête : « — L'intelligence du gouvernement, sa sagesse, son respect pour ce qui est juste, voilà tout ce que je connais, en fait de médecines pareilles. Les enfants du roi pourront apprendre en Angleterre les conditions de ce traitement, et à leur retour, ils donneront au roi les renseignements dont il paraît avoir besoin. »

7 *novembre*. — Rien de plus amusant, après tous ces marchandages mesquins, ces instances éhontées, que l'attitude majestueuse de Kamrasi lorsqu'il nous a reçus pour la dernière fois dans son palais. Du haut de son trône de peaux, il semblait nous traiter comme d'humbles esclaves, et voulait nous faire énumérer encore une fois les divers objets que nous devions lui expédier par le retour de notre escorte. Nous lui fîmes comprendre que nous n'aimions pas à revenir sur des promesses une fois faites, et comme il sollicitait une dernière réponse « sur cette affaire concernant une île, » (allusion directe à son désir de nous avoir pour alliés contre ses frères), nous lui répétâmes, encore une fois, « qu'une intervention de ce genre n'était

point autorisée par les lois de notre pays. » Il lorgnait les anneaux de Grant, et les lui demanda nettement, mais sans le moindre succès. Nous lui reprochâmes, en revanche, l'indiscrétion de ses procédés, l'avertissant que, « s'il ne réprimait l'intempérance de ses désirs, personne à l'avenir ne se croirait en sûreté près de lui. »

C'est Kidgwiga qui part avec nous et rapportera les divers objets promis à son maître. Nous nous mettons en route le 9, c'est-à-dire après-demain, et cette annonce nous rend aussi joyeux que l'oiseau dont on a ouvert la cage.

8 *novembre.* — Le roi semble ne se préoccuper en aucune façon de ce qui nous est indispensable pour voyager. Il a fallu lui demander aujourd'hui des vaches, du beurre et du café. Les vaches seules nous ont été envoyées: « pour le reste, il eût fallu s'y prendre d'avance. » Vingt-quatre hommes nous escortent jusqu'au Gani, d'où ils rapporteront nos présents stipulés d'avance et dont voici la liste : « six carabines et un approvisionnement de munitions, un grand pot de métal, en bronze ou en fer, une brosse à cheveux, des allumettes, un couteau de table, et tout ce qu'on pourra se procurer d'objets inconnus aux naturels de l'Ounyoro. »

On nous amène, pour les conduire en Angleterre, deux négrillons achetés à des marchands d'esclaves, et tellement disgraciés de la nature, que l'amour maternel pourrait seul les trouver acceptables. Nous nous refusons à les emmener, sous prétexte que nos enfants anglais n'en voudraient jamais pour camarades. « C'est à des rejetons de race royale, et non pas à d'autres, que nous pouvions offrir les bienfaits de l'éducation européenne. » Kamrasi paraît fort désappointé de notre refus. — C'étaient là, nous dit-il, des enfants d'adoption, et les seuls dont il puisse disposer. Les autres sont de véritables boules de graisse, et trop jeunes pour quitter la maison paternelle. »



XIX

LA ROUTE DU GANI ET DU MADI

Navigation sur la Kafou et le Nil. — Pieuses fraudes du roi Kamrasi. — Le blanc, couleur infamante. — Les îles flottantes. — Les volailles et l'hippopotame. — Un voleur. — Bas de fer. — Un enlèvement. — La fièvre. — Les perruques du Kidi. — L'arbre à papier de verre. — Chutes Karouma. — Le désert. — Une curée. — Civilité barbare. — Modes du pays. — Détails philologiques. — Les gens du Gani.

9 *novembre*. — Kamrasi s'est obstiné à vouloir que nous fussions soustraits aux regards du vulgaire, et nous nous sommes embarqués dans deux canots pour descendre la Kafou jusqu'au point d'où l'expédition doit partir, à deux milles du palais de Chagouzi. Mais une foule de spectateurs, et entre autres la nourrice du roi, s'étaient rangés sur la rive opposée pour assister à notre départ. Jamais le roi n'a voulu permettre que les gens de K'yengo s'éloignassent avec nous. Bombay nous raconte qu'au dernier moment, Kamrasi s'était mis en tête de nous faire accepter des femmes et des dents d'éléphants. Averti que nous refusions partout des présents de cette nature, il a parlé de les offrir au chef de nos subalternes; et sur ce qu'on lui disait « que la consigne ne le permettait point, » il lui a proposé de glisser en contrebande, dans nos embarcations, les objets prohibés, de telle manière que personne ne s'en apercevrait.

10 novembre. *Kitwara*. — Avant notre départ, j'avais sollicité la permission, qui m'a été accordée, de continuer ma route sur la rivière aussi loin qu'elle serait navigable, tandis que notre bétail s'en irait à sa destination par la voie de terre. L'excellent

monarque, en échange de quelques capsules qu'il désirait, nous a autorisés de plus à saisir en son nom tout le pombé que nous trouverions à bord des bateaux par nous rencontrés. Les approvisionnements du palais ne se font pas d'autre manière.

Bientôt, passant de nos légers canots sur une grande barque, nous nous trouvâmes au sortir de la Kafou dans ce qui nous sembla un lac oblong, dont la largeur varie entre deux cents et mille mètres ; ce prétendu lac était tout simplement le Nil, que nous retrouvions, et dont la navigation n'est plus interrompue à partir d'Ourondogani.

Ce grand fleuve coule entre deux marges épaisses de roseaux-papyrus. Sa rive gauche est basse et marécageuse. La rive droite, au contraire, où viennent parfois chasser les habitants du Kidi et les Vouanyoro, s'élève en pentes douces couvertes d'arbres et de beaux *convolvuli* disposés en guirlandes. Des îles flottantes, qu'on voit se mouvoir lentement à la surface du courant, chargées de roseaux, de gazons et de fougères, nous prouvent que le Nil est en pleine voie d'inondation. Parfois se montrait un hippopotame, « effrayé, disaient nos gens, par la volaille que nous avions à bord. » Nous donnâmes chasse à plusieurs bateaux, mais comme aucun ne portait de pombé, nous les relâchions aussitôt, et les pêcheurs qui en constituaient l'équipage, reprenaient sans plus de trouble leur besogne habituelle.

La route de terre, par laquelle s'en allait notre bétail, offrait bien moins d'intérêt; elle traverse d'interminables marécages, coupés çà et là de cours d'eau, sur l'un desquels nos gens, obligés de le traverser en bateau, se sont vus assaillis par des sauvages et ont failli perdre leurs chèvres.

11 novembre. *Koki.* — Nous nous sommes procurés à grand'-peine, et après bien des retards, deux petites barques, plus commodes à manœuvrer que celles où nous étions, et après une heure et demie de *pagayage* aussi mollement mené que possible, nous sommes arrivés à Koki, où nous devions réunir une partie de notre escorte. Au lieu des ressources que cette localité nous promettait, nous n'y avons trouvé que déceptions et ennuis; entre autres, celui de faire châtier un voleur, que nous avons heureusement surpris au moment où il emmenait un de nos veaux et cinq de nos plus belles chèvres. On lui avait lié les

mains derrière le dos, assez serrées pour le mettre à la gêne, et on lui avait barbouillé de blanc le visage, ce qui est, par parenthèse, une note d'infamie ; mais à minuit, ses complices ont trouvé moyen de se glisser dans la tente de Baraka et de délivrer le prisonnier. Le chef de l'endroit a été fort mal accueilli, lorsqu'en suite il est venu nous faire hommage d'une chèvre. Volés par ses subordonnés, nous ne pouvions véritablement le traiter en ami.

12 novembre. *Gouéni.*— La grande barque, qui nous convoyait d'un peu loin, a fini par nous fausser compagnie. Nous l'avons remplacée par six petits bateaux et tous nos gens, du coup, se sont trouvés matelots. Nous y gagnons de marcher à notre fantaisie. L'aspect du fleuve continue à charmer nos regards, mais, après trois heures de navigation, il s'infléchit et se rétrécit notablement. Tout au plus garde-t-il deux cents mètres de large, et sa profondeur moyenne varie de deux à trois brasses (3 m. 658 à 5 m. 487). Nous nous sommes ensuite arrêtés pour attendre notre bétail, que nous supposons fort en arrière de nous, chez Yaragonjo, le gouverneur de ces contrées. Rien de plus surpris que notre homme, lorsque, malgré les respectueux scrupules de notre guide, nous avons pénétré dans la hutte où la famille était assemblée. — Le chef nous a pris d'abord (à nos chapeaux) pour quelques sorciers du monarque, et voulait, par signes, nous persuader de sortir avec lui ; mais nous avons fait la sourde oreille, et le fils de la maison, instruit de nos qualités, s'est mis en devoir de nous offrir un accueil convenable. Le palais n'étant pas de taille à nous contenir tous, on nous a montré des huttes où nous pourrions passer la nuit. Les hommes de ce pays doivent être de grands chasseurs : il y a devant chaque cabane des harpons à hippopotames et des trophées de têtes de buffles. Les femmes, d'une beauté toute négative, portent leur mbougou coupé en deux falbalas, qu'elles fixent autour de leur taille par un cordon à coulisse. Elles ont, en guise de bas, des chapelets de grenaille de fer, très-bien entretenus et très-brillants, qui recouvrent la jambe depuis l'orteil jusqu'à la naissance du mollet.

13 novembre. *Gouéni.*— Un paquet de cartouches nous ayant été dérobé, nous supprimons les rations de viande, et le voleur se découvre comme par miracle. Yaragonjo, qui nous témoigne les dispositions les plus hospitalières, nous dirige vers un village des

environs, où nous devons trouver d'autres barques pour remplacer celles qui nous ont amenés et qui sont tenues de rebrousser chemin. Cette indication obligeante, que nous avons cru devoir récompenser par un cadeau de verroteries, se trouve parfaitement fausse, et nous voici dépourvus de tout moyen de naviguer. Je retourne alors chez notre hôte, que j'accable de reproches en le menaçant de la colère du monarque. Il prend pour prétexte que ses intentions ont été pures, et propose de faire transporter nos bagages chez le gouverneur d'un district voisin, qui très-certainement saura nous procurer des embarcations. Revenus au camp avec lui, nous y trouvons un message du gouverneur de Koki, lequel voudrait faire arrêter Kidgwiga, coupable de lui avoir pris cinq vaches, et qui de plus s'est permis d'enlever une femme appartenant à un autre gouverneur de village. Kidgwiga reconnaît l'exactitude de cette double allégation ; mais il a dû agir ainsi pour châtier la désobéissance de ces petits vassaux qui n'avaient pas fourni l'escorte requise au nom du monarque. Nous lui donnâmes de grands éloges et, refusant de le livrer, nous fîmes sentir à ceux qui se plaignaient de lui, que l'anarchie la plus complète devait sortir, à la longue, des procédés qu'on se permettait.

14 novembre. *Kijumboura.* — Nos porteurs étant maintenant au complet, nous nous rendons, par une marche de six milles, chez le gouverneur Kaérou, qui doit nous fournir des barques. La réponse favorable qu'il nous adresse, et les quatre pots de pombé dont il accompagne cette réponse, ne nous ayant pas complétement édifiés sur ses intentions, nous refusons ses présents, ce qui fait merveille. Nos porteurs s'étaient évadés à deux milles du village, laissant leurs fardeaux à terre ; on nous en trouve d'autres à l'instant même. Nous sommes installés pour la nuit dans un groupe de huttes parfaitement confortables, au milieu d'une vaste plantation de bananes que la jungle environne de toutes parts, et très-évidemment dans le voisinage du fleuve, ainsi qu'il appert des nombreux harpons suspendus au seuil de chaque chaumière.

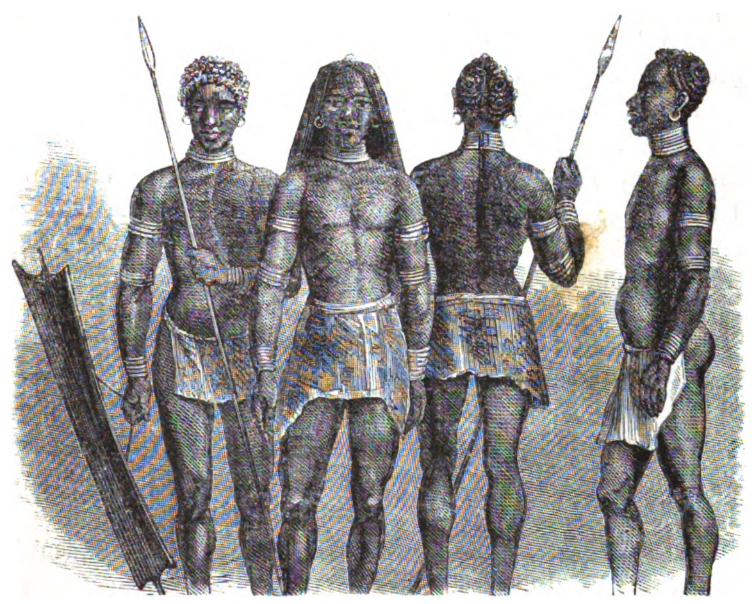
15 *novembre.* — Les barques sont disponibles, mais il faut attendre Kidgwiga, qui travaille à compléter notre escorte, en vue des dangers qu'il pourrait courir, au retour de sa mission, dans les déserts mal famés du Kidi.

15 novembre. *Koki*, dans le Chopi. — Nous avons eu deux milles à faire avant de remonter en bateau et de continuer à descendre le fleuve, toujours en regard d'une montagne conique à laquelle on donne le nom de Kikungourou. L'officier du district nous a reçus à merveille, et nous promet pour demain l'unique bateau dont il puisse disposer, encore qu'il ait grand'peur de se le voir enlever par les sauvages dont nous allons traverser le territoire.

17 et 18 novembre. *Parangoni.* — Tandis que je descendais le fleuve sur le misérable petit canot qui venait d'être mis à ma disposition, Grant et les bagages suivaient par terre, sous l'escorte du jeune chef. Je me sens gagné par la fièvre, et je fais halte chez Magamba, le gouverneur de Parangoni, qui est parent du roi. Ce brave homme, que mes albums ont singulièrement amusé, se montre d'une humeur très-communicative. Il m'apprend que les voyageurs préfèrent la rive droite du fleuve à la rive gauche, et ceci, parce que Rionga, qui réside un peu plus bas, guette au passage, pour les mettre à mort, tous ceux qu'il suppose alliés de Kamrasi. Survient un autre cousin de ce dernier, Kaoroti, avec un présent de cinq volailles. Il demande en revanche une médecine, qui lui est administrée à l'état liquide. Kidgwiga réclame des pilules pour sa femme. Notre hôte prend la balle au bond, et nous ne pouvons lui refuser « la médecine sèche » dont il prétendait avoir besoin. Des gens du Kidi, qui se sont mis en route pour rendre visite à Kamrasi, s'arrêtent en notre honneur et viennent examiner les « hommes blancs. » Généralement, cette race dédaigne de se vêtir. Mais, par égard pour leur hôte royal, et sans que cela tire à conséquence, ceux-ci ont dérogé à la coutume. Leurs perruques, d'une forme singulière, sont faites avec des cheveux étrangers, ceux des nègres n'ayant pas la longueur requise.

19 novembre. *Vouiré*, au-dessus des Chutes Karouma. — Nous nous sommes dérobés jusqu'ici par une manœuvre prompte et furtive, pour éviter les officiers de Kamrasi qui sont très-nombreux dans ce pays, et voulaient à toute force se ménager les profits d'une journée d'hospitalité. La persuasion n'y pouvant rien, ils ont essayé d'un autre moyen, qui était de griser nos gens, et les envois de pombé se succèdent au camp avec une menaçante rapidité. Dans ce district, très-bien cultivé,

très-irrégulièrement arrosé, nous avons remarqué l'arbre à *papier-de-verre*, dont les feuilles ont la rudesse d'une langue de chat; on les emploie dans l'Ouganda pour polir les massues et les bois de lance. Le paysage, du reste, n'offrait plus grand intérêt, lorsque tout à coup, le fleuve, jusque-là paisible, — et où nos bateaux à vapeur remonteraient aisément le courant sur deux ou trois de front, — s'effondre dans un ravin à plus de cent mètres au-dessous de nous, et prend l'aspect d'un torrent impétueux. Par delà, se montre le Kidi, vraie forêt de mimosas qui



Indigènes du Kidi.

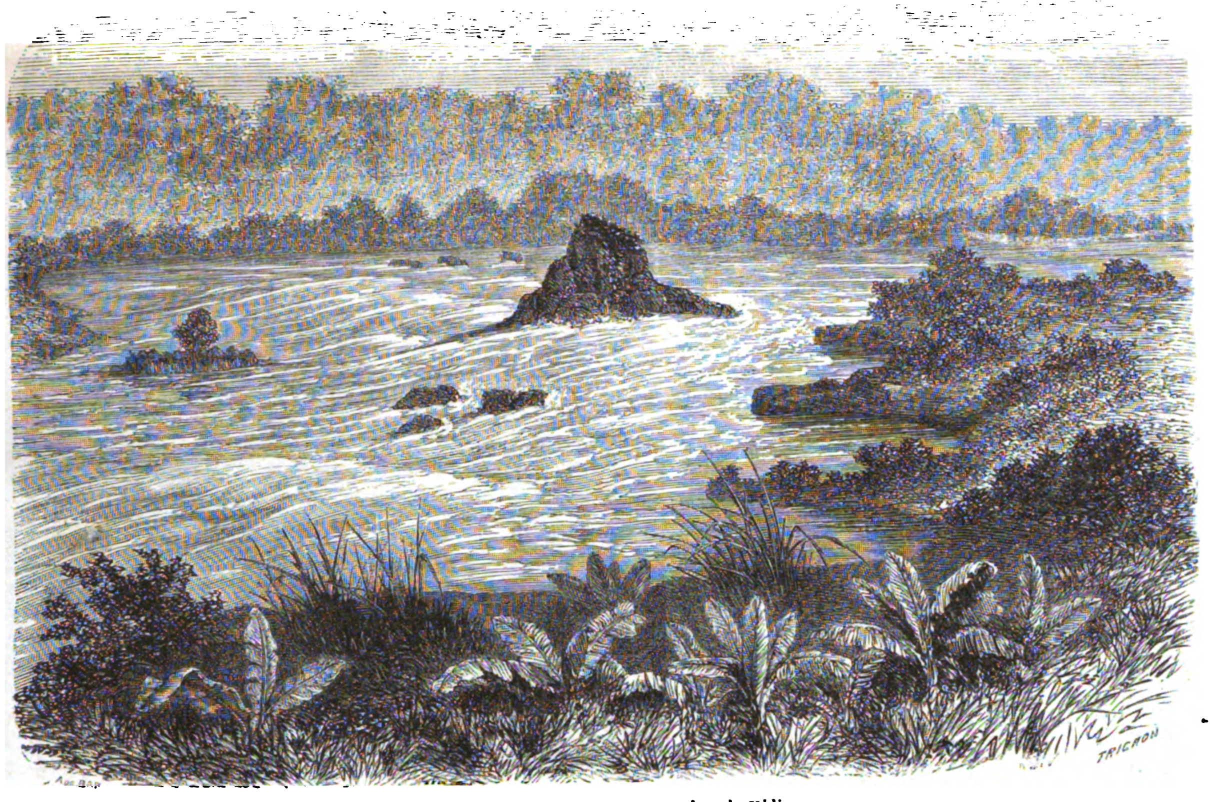
semblent sortir de l'eau et monter vers le ciel en nuages de verdure. Le gouverneur du district, nommé Kya, dépeint cette contrée comme un rendez-vous de chasse fréquenté par les habitants des deux rives. L'éléphant, le buffle, l'hippopotame y sont tour à tour l'objet de poursuites acharnées. Pour tuer le premier de ces animaux, on emploie une espèce de lance que je ne connaissais pas encore : le fer, à double tranchant, est long d'un mètre; la poignée, en forme de poire, l'équilibre parfaitement, et rend le maniement de l'arme on ne peut plus facile. Munis de pareils engins, quelques-uns de ces chasseurs grimpent aux arbres

et attendent le passage du gibier que les autres poussent de leur côté. On ne chasse pas l'hippopotame, on lui tend cette espèce de piége appelé *lunda :* une fosse habilement masquée, au centre de laquelle est fiché un fer aigu, et qu'on creuse sur le passage habituel de ces animaux routiniers.

Les Chutes Karouma, — si tant est qu'elles méritent ce nom, — consistent en une espèce d'écluse naturelle qui précipite les eaux entre deux roches de siénite, sur une assez longue pente d'environ dix mètres. Il y en a quelques autres de moindre importance, et une enfin, dont le bruit lointain arrive jusqu'à nos oreilles, nous est signalée comme très-considérable. Le nom de Karouma leur vient d'un esprit qui, d'après les superstitions locales, aurait disposé dans le courant les roches dont il vient d'être question. On nous montre aussi, non loin de là, un arbre sous l'écorce duquel réside un autre esprit dont les attributs sont à peu près identiques à ceux du *Ligna de Mahadeo*, tel qu'il est adoré dans l'Inde. C'est dire suffisamment qu'il passe pour hermaphrodite, et qu'il combine les aptitudes sensuelles des deux sexes auxquels il appartient simultanément.

20 *novembre.* — Journée de halte, pour laisser à nos gens le temps de réunir les provisions nécessaires à la traversée des déserts du Kidi. Kidgwiga nous raconte que dans le voisinage des Grandes Chutes, à l'issue d'une campagne contre Rionga, le roi fit décapiter et jeter dans le fleuve une centaine de prisonniers.

21 et 22 *novembre.* — Le gouverneur, qui tenait absolument à nous voir, et qui du reste s'est montré naguère très-généreux à l'égard de Bombay, est venu, accompagné d'un joueur de harpe, nous offrir une vache, deux charges de farine, et trois pots de pombé. Sa pensée est « que les hommes blancs viennent visiter un pays jadis conquis sur eux et où ils espèrent se ménager un retour triomphal. » Il se fonde sur une tradition qui représente les Vouahouma d'une certaine époque fort reculée, comme moitié blancs et moitié noirs. La moitié de leur chevelure était lisse, et la moitié crépue, ce qui doit s'expliquer par l'existence d'une race blanche, soumise, et d'une race noire, définitivement victorieuse. Je calme ses appréhensions en lui expliquant que ses ancêtres étaient blancs, qu'ils avaient les cheveux plats, et habitaient un pays par delà l'eau salée, jusqu'au jour où, tra-



Chutes du Nil, dites Karouma, dans le Kidi.

versant cette eau, ils prirent possession de l'Abyssinie, qu'ils occupent encore sous le nom de *Gallas* ou *Hubshis*. Ni l'une ni l'autre de ces appellations ne lui est connue. Il sait seulement qu'au delà du Kidi, existe une tribu dont la nourriture habituelle se compose exclusivement de viande et de lait. Les chasseurs de cette contrée plantent devant leur hutte une espèce de convolvulus autour duquel ils empilent les ossements du gibier qu'ils ont pris, ce qui est pour eux une condition de succès ultérieurs. La fleur de ce même convolvulus, si on la tient en main quand on cherche un objet perdu, vous conduit tout droit à l'endroit où il se trouve. Ce soir, Kidgwiga et ses gens ont régalé « le Bana » d'un *n'yanzig* tout pareil à ceux que j'avais vu pratiquer devant le trône de Mtésa.

23 novembre. *Premier campement du Kidi.* — Au moment de traverser le fleuve, on nous montre, au loin, un détachement de gens du Kidi qui se rendent en visite chez Rionga, et qu'il va probablement mener à quelque razzia. Le passage du Nil nous a pris toute la journée et nous a coûté une belle vache, donnée au propriétaire du bac. Un chevreau a été immolé sur chacune des deux rives par les gens de Kidgwiga; puis fendus en deux, étalés à plat sur le sol, ils forment une espèce de barrière sanglante que chaque voyageur doit franchir s'il veut s'assurer une traversée prospère. L'endroit choisi pour ce sacrifice l'a été d'après les indications d'un *mzimou* (littéralement un Esprit) c'est-à-dire d'un vieil ecclésiastique spécialement attaché au service religieux des Grandes Chutes.

24 novembre. *Second campement.* — Il a plu toute la nuit, puis il a fallu attendre jusqu'à midi les quarante hommes commandés par Kamrasi pour « transporter nos bagages jusqu'aux bâtiments de notre nation, en quelque lieu qu'ils se trouvent. » Malgré les mesures de rigueur adoptées par Kidgwiga, il n'en est venu que vingt-cinq. Avec nos vingt Vouangouana et les trente-cinq « enfants » de Kidgwiga, nous sommes encore à la tête de soixante-dix-huit hommes. Malgré un avis menaçant que Kamrasi nous fait passer, au sujet des mauvais desseins que nourrit à notre égard son frère Rionga, et malgré la pluie qui continue à nous tremper jusqu'aux os, nous reprenons obstinément notre marche.

25 novembre. *Troisième campement.* — Encore la pluie, et tou-

jours le désert. On ne voit ici d'autres vestiges humains qu'un étroit sentier, souvent effacé par la végétation des jungles, et çà et là deux ou trois huttes abandonnées, où viennent gîter pendant la saison les chasseurs des pays voisins.

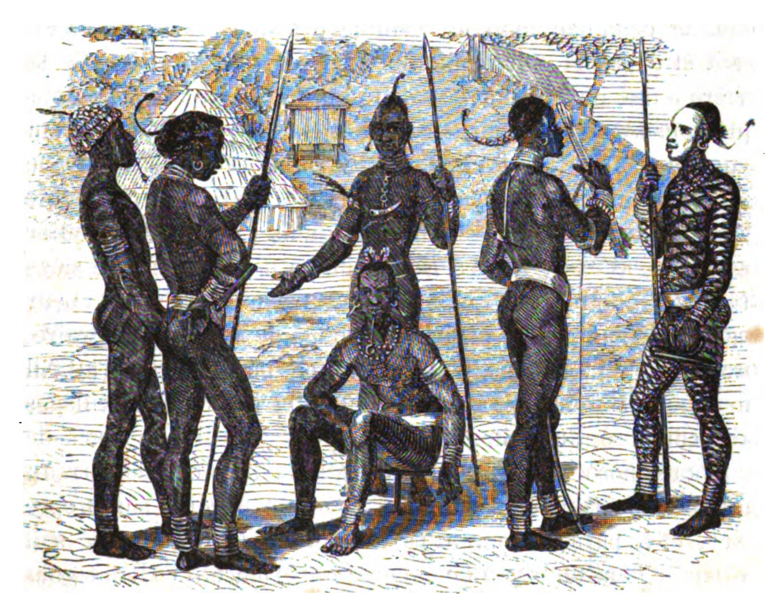
26 novembre. *Quatrième campement.* — Après nous être, durant cinq milles, dépêtrés comme nous pouvions de ces terribles fouillis d'herbes et avoir traversé marais sur marais, nous fûmes enfin payés de nos peines par un spectacle frappant. Les jungles s'étaient éclaircies ; nous nous trouvâmes à l'improviste sur la limite d'un plateau à l'ouest duquel s'étendait, presque sans limites, une immense prairie dorée par le soleil et coupée çà et là de quelques bouquets d'arbres; à quinze ou vingt milles derrière nous, dans la direction du sud-ouest, se dressait la montagne de Kisouga, qu'on dit située dans le Chopi, non loin des districts où les frères de Kamrasi ont établi le siége de leur rébellion. Du reste, ce ne fut là qu'une apparition passagère ; il fallut se replonger aussitôt dans les hautes herbes et s'y frayer péniblement un chemin. Des éléphants, des buffles se montraient de temps en temps; et le guide, pour détourner les mauvaises chances du voyage, jeta des deux côtés du sentier les fragments d'un rameau d'arbre, dont il avait fait au préalable une espèce de baguette magique par le moyen de quelques patenôtres inintelligibles.

27 novembre. *Cinquième campement.* — Du haut d'une butte à fourmis, le guide nous a montré le splendide panorama qui nous environne : derrière nous la montagne de Kisouga et le village de Vouiré; à l'ouest un océan de gazons; à l'est et au sud les jungles du Kidi ; au nord, par de là quelques dunes herbues, la cime de certains coteaux situés auprès de Koki, notre plus prochaine station. Les solitudes vont cesser, et tandis que nos hommes se baignent dans un cours d'eau par où s'écoule, du côté de l'ouest, le trop-plein de ces immenses marécages, un feu d'herbes que nous prenons soin d'allumer, en guise de signal télégraphique, annonce notre arrivée aux habitants de Koki et les avertit de préparer leur pombé.

28 novembre. *Sixième campement.* — Un buffle que j'abattis hier et que je laissai achever par les sauvages de l'escorte, nous a fait perdre quelques heures, car il n'a jamais été possible, même au prix d'une vache que je leur offrais, de les déterminer

à laisser là cette carcasse énorme qu'ils ont dépecée tout à loisir. Malgré les obstacles du terrain, et à force de persévérance, nous avons franchi aujourd'hui une dizaine de milles. Nous voici en mesure d'atteindre facilement, et par une seule étape, le village où nous devons faire halte.

29 novembre. *Koki*, dans le Gani.—Le temps est devenu beau; nous revoyons avec joie les habitations humaines. Un groupe de huttes coniques à la cime d'une petite chaîne de hauteurs granitiques s'étendant vers le nord-ouest; à l'extrémité méridionale de cette chaîne, perchés comme des singes sur les escarpements rocheux, quelques hommes, entièrement nus, semblent guetter notre arrivée. Nos guides, se conformant aux usages du pays, dépêchent un messager vers Chongi, le gouverneur général, pour lui faire connaître nos qualités et le but de notre voyage. Ce Mercure nègre nous rapporte l'assurance d'une cordiale bienvenue, car c'est de Kamrasi lui-même que Chongi tient l'investiture féodale en vertu de laquelle il gouverne ce district, le plus septentrional de l'ancien royaume de Kittara. L'*élite* de l'endroit, peinte des couleurs de guerre, des-



Indigènes du Gani.

cend vers nous au galop, la lance haute comme pour nous charger, et après quelques évolutions de pure étiquette, se mêle joyeusement à nous. Jamais je ne vis gens si peu vêtus, car leur costume ne se compose guère que de verroteries, d'anneaux de fer ou de bronze, et de quelques plumes ou de quelques chapelets de cauries dont ils se font une coiffure plus ou moins fantastique. Les femmes elles-mêmes se contentent de certaines fibres végétales, formant une frange assez lâche, et qui pendent négligemment autour de leurs hanches. Ceux de nos gens qui ont vu les Vouatouta de l'Outambara, prétendent qu'il y a identité complète dans le costume des deux races; ce n'est peut-être pas là une remarque sans importance, car elle se réfère à une observation déjà faite à propos des Cafres Zoulous que nous avons vus dans la baie Delagoa. Les hommes dressent leur chevelure avec la même bizarrerie, et l'enfant, sur le dos de sa mère, est également protégé par une moitié de gourde. Comme les gens du Kidi, qu'ils paraissent redouter beaucoup, ceux-ci ne se séparent guère d'une espèce de siége très-léger et très-bas qu'ils portent partout avec eux. Leur habitat s'étend d'ici à la rivière Asoua; le Madi, au contraire, occupe toute la contrée, de l'ouest de ce méridien jusqu'au Nil dont nous sommes séparés par de vastes espaces. Les villages sont composés de petites huttes coniques, véritables cages de bambous, posées sur un mur d'argile et revêtues de terreau gazonné. Chacune de ces petites communautés élit son propre chef, et le pays ne compte pas de sultans dont l'autorité soit reconnue dans un rayon de quelque importance. Les montagnes boisées du Gani, comme celles de l'Ounyamouézi, présentent l'aspect le plus riant; et le contraste du pays avec les sauvages qui le peuplent éveille l'idée de je ne sais quel paradis infernal.

Nous voyons d'ici les hauteurs derrière lesquelles, s'il faut s'en rapporter à Bombay, Petherick stationne avec ses navires; nous voyons aussi, beaucoup plus rapprochée de nous, une montagne où nous attendent ses chasseurs d'éléphants, envoyés en avant-garde.

L'accueil de Chongi a été caractéristique. Ce bon vieillard est venu au-devant de nous avec une espèce d'aide de camp, le premier portant une poule blanche, l'autre une petite gourde remplie de pombé. Après une harangue de félicitations, prenant

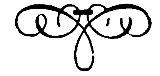
la poule par une patte, Chongi l'a promenée, à quelque distance du sol, devant ses hôtes rangés en ligne; puis il s'est emparé de la gourde, et, à l'aide d'un petit rameau d'arbre qui lui servait de goupillon, il arrosait la terre à nos pieds. Chacun de ces rites était une seconde fois accompli par l'espèce de suppléant qu'il avait amené. Se retirant ensuite vers l'ouganga ou « maison magique, » — une hutte de dimensions très-restreintes, — il l'a de même aspergée de pombé, après quoi, étendant une peau de vache sous un arbre, il nous a offert une cruche de cette liqueur bienfaisante, en s'excusant sur la famine qui sévit ici, « de si mal remplir vis-à-vis de nous les devoirs de l'hospitalité. » Que de courtoisie, après tout, chez ces sauvages!

30 *novembre*. — Les sollicitations empressées de Chongi ne nous auraient peut-être pas déterminés à faire halte; mais les portefaix de Chopi réclament impérieusement une journée « dont ils ont besoin, disent-ils, pour se procurer du grain dans ce pays affamé par la présence des Vouichwézi. » C'est le nom par lequel les indigènes désignent les mendiants qui se mêlent de sorcellerie; je ne sais pourquoi il leur a plu d'en affubler Petherick et ses compagnons.

1er *décembre*. — Encore une halte requise de toutes parts, et dont le vieux Chongi se montre fort satisfait. Il nous prodigue le pombé, s'engage à nous donner une vache, et, ce qui est plus essentiel, promet de nous fournir des guides qui, par une route de traverse, nous mèneront en une seule marche au camp de nos amis « les Vouichwézi. » De la vache, cependant, il ne fut plus question, car Chongi ne voulait pas la prélever sur son propre troupeau, et les officiers qu'il avait chargés de nous la procurer refusèrent nettement de lui obéir.

2 décembre. *Moudoua*. — Nous avons eu grand'peine à quitter Koki, les porteurs du Chopi se regardant comme quittes envers nous et se déchargeant sur nos nouveaux hôtes du transport ultérieur de nos bagages. Il en résulte que, dans chaque village, nous avons à remplacer notre équipe; de plus, parvenus à la limite d'une jungle, les porteurs engagés en dernier lieu nous forcent à prendre la route la plus longue, — qui est en même temps la plus peuplée et la plus sûre, — renversant ainsi toutes nos combinaisons et nous imposant une halte de nuit à moitié chemin.

Peu à peu, sans trop nous en apercevoir, nous avions quitté les gens du Gani pour ceux du Madi, tout aussi succinctement vêtus que leurs voisins, et qui ont pour arme l'arc et la flèche. Leurs villages sont entourés de *boma* (enceintes palissadées), et le pays, dans ses aspects généraux, nous rappelle les districts septentrionaux de l'Ounyamouézi. Parfois nous sommes très-bien reçus, parfois aussi la population s'enfuit à notre approche. Un chef de village, qui nous avait d'abord pris pour des êtres surnaturels, se rassure en nous voyant manger comme le reste des hommes, et nous témoigne alors, en nous présentant sa famille, combien il regrette de nous avoir fait un si mauvais accueil.



XX

LE MADI.

Les confins de la civilisation. — Premier contact de l'Europe et de l'Afrique. — Les Turcs de Debono. — Mahamed. — Obstacles nouveaux, manœuvres nouvelles. — Fêtes indigènes. — Nos adieux à Kidgwiga. — L'expédition mystérieuse. — Translation d'un village. — Comment l'ivoire voyage. — L'arbre d'Apuddo. — Nous retrouvons le Nil. — Une attaque repoussée. — Chasse au buffle. — Tyrannie des Turcs. — Le convoi grossit. — Hostilités menaçantes. — Gondokoro. — Baker au lieu de Petherick. — Les trois Hollandaises. — Offres obligeantes. — — Un successeur. — La mission autrichienne. — Petherick et son vakil. — Une récompense opportune. — Fin du voyage.

3 déc. *Faloro.* — Pour combler les lacunes de son hospitalité, le chef dont je viens de parler en dernier lieu ne nous a laissé partir qu'après force libations de pombé. Il y a même joint, par une prévenance phénoménale, de l'eau chaude pour nos ablutions. Deux heures après l'avoir quitté, nous arrivâmes au palais de Piéjoko, personnage de quelque importance, qui insistait pour nous garder chez lui, et aux instances duquel s'associaient mes porteurs, toujours disposés à me faire perdre un jour de plus. Mais je ne voulus entendre à rien, et, laissant derrière moi la moitié de mon escorte, nous poussâmes en avant, mon camarade et moi, pressés que nous étions de rejoindre l'expédition de Petherick. Ce que nous prenions alors pour son avant-garde campait sous le 3° 10′ 33″ de latitude nord et le 31° 50′ 45″ de longitude est. Dès que nous fûmes en vue, c'est-à-dire au coucher du soleil, mes gens sollicitèrent l'autorisation de lâcher

une salve de mousqueterie pour avertir les Turcs que nous étions là. Aux détonations de leurs carabines riposta presque aussitôt un feu roulant, et, comme autant d'abeilles, les gens du Nord essaimèrent hors de leurs ruches, sur toutes les hauteurs voisines. Il faut avoir subi un long exil chez les barbares pour comprendre le battement de cœur par lequel un voyageur salue l'approche du moment où il va se retrouver parmi ses frères en civilisation. A chaque instant nous nous sentions plus émus. Un cortége militaire venait de se former et sortit du camp, précédé par trois grands drapeaux rouges, au bruit des tambours et des fifres. Je fis faire halte pour attendre ceux qui venaient ainsi au-devant de nous. Quand ils nous eurent rejoints, un officier, nommé Mahamed, portant l'uniforme égyptien, vint se jeter dans mes bras et semblait vouloir à toute force me donner le baiser de bienvenue. Je lui rendis vigoureusement son étreinte, tout en reculant la tête pour soustraire mes lèvres à cette accolade par trop fraternelle :

« Sous les ordres de qui êtes-vous? lui demandai-je.

— Petrick, répondit-il.

— Et lui-même, Petherick, où se trouve-t-il pour le moment?

— Vous le verrez sous peu.

— Comment se fait-il, alors, que vous n'arboriez pas les couleurs anglaises?

— Nos couleurs sont celles de Debono.

— Quel est ce personnage?

— Le même que Petrik.... Mais venez vous installer dans le camp : nous y causerons plus à notre aise.... »

Et ce disant, Mahamed fit faire volte-face à « son régiment, » deux cents hommes environ, ramassis de Nubiens, d'Égyptiens et d'esclaves de toute race, qui ne cessaient de tambouriner, de présenter les armes et de faire feu sans rime ni raison. Quand nous fûmes arrivés à ces huttes, pareilles de tout point aux habitations indigènes, Mahamed nous fit asseoir sur deux lits, et ses femmes vinrent nous offrir à genoux des tasses de café, tandis que d'autres serviteurs, apportant le pombé, nous préparaient un dîner dont le pain, le mouton et le miel constituaient les principaux éléments.

On vida pour nous un vaste hangar, et lorsque j'y fus installé

avec Grant, nos hommes reçurent ordre de se répartir comme ils voudraient dans les divers taudis où gisaient déjà les soldats de Mahamed[1]. Quant à ce dernier, il semblait, depuis que nous étions là, regarder sa mission comme accomplie.

« S'il en est ainsi, lui dis-je, veuillez me faire connaître les ordres que vous avez reçus.... On a dû également vous laisser quelques lettres.

— Non, me répondit-il, je n'ai ni lettres, ni ordres écrits; on m'a simplement recommandé de vous conduire à Gondokoro, dès que vous seriez arrivés. Je suis le *vakil* de Debono, et il me tardait bien de vous voir ici, car il y a longtemps que nous vous attendons.... Nous avons employé à nous procurer de l'ivoire les loisirs que vos retards nous ont faits.

— Comment dois-je m'expliquer, repris-je, que Petherick ne soit pas venu en personne à notre rencontre?... Quelque mariage, par hasard, l'en aurait-il empêché?

— Vous ne vous trompez pas; il a pris femme, et je l'ai vu mener en croupe sa nouvelle épouse, pendant notre séjour à Karthoum.

— Et l'arbre sur l'écorce duquel Bombay m'a dit que vous nous montreriez le nom de Petherick?

— Vous le verrez chemin faisant.... Au surplus, ce n'est pas Petherick qui a écrit le nom; c'est une autre personne, la même qui m'a chargé de guetter votre arrivée dans ces parages.... Nous ne connaissions pas ce nom, mais elle nous a garanti qu'en vous le montrant, vous sauriez de suite ce dont il est question. »

4 décembre.—En flânant ce matin dans notre nouvelle résidence, j'ai pu constater que les Turcs se sont tous mariés à des femmes du pays, maintenant habillées d'étoffe et couvertes de verroteries. Ils ont déjà beaucoup d'enfants, et d'infaillibles symptômes assignent une date prochaine à un nouvel accroissement de population. Au surplus, la plupart de ces unions n'ont eu lieu qu'à titre provisoire, et en vertu d'un contrat de louage, valable pour tout le temps du trafic. A l'expiration du bail, c'est-à-dire

1. Il transpira peu après que Mahamed avait expédié vers Kamrasi deux hommes du Madi, porteurs de verroteries. Comme ils étaient vêtus d'étoffe, les Vouanyoro et les Vouaganda les prirent pour des Européens. De là tous ces malentendus, consignés à leur date dans notre journal, au sujet de ces « hommes blancs » qu'on prétendait avoir vus dans le palais de Kamrasi. (*Note de l'auteur anglais ajoutée à la seconde édition de son livre.*)

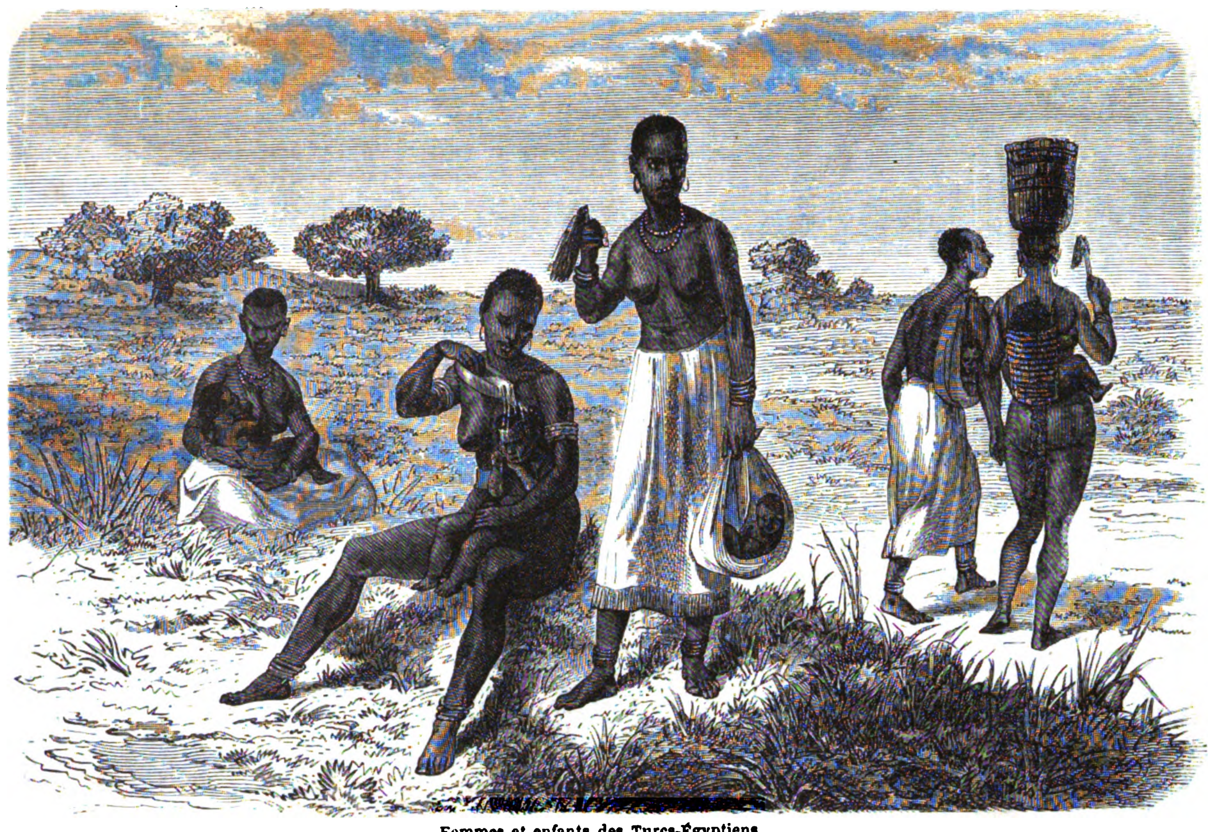
au moment du départ pour Gondokoro, les jeunes villageoises qu'ils ont adjointes à leurs esclaves, s'en retourneront chez leurs parents. Ils possèdent aussi un nombreux bétail, enlevé, dit-on, aux indigènes et qu'ils font servir à divers usages. Ce qu'ils ont de trop, en fait de nourriture, s'emploie à payer les dents d'éléphant, dont ils grossissent chaque jour leur collection déjà considérable. Le pays, bien arrosé, bien cultivé, rappelle les plus fertiles districts de l'Ounyamouézi.

Vers midi, notre arrière-garde se présente sous les ordres de Bombay. Piéjoko vint en personne nous reprocher d'avoir méconnu ses intentions hospitalières et solliciter de nous une visite amicale. Je le renvoyai satisfait d'un léger présent. Les « enfants » du vieux Chongi s'éloignent aussi de très-bonne humeur, après avoir reçu quelques poignées de verroterie et quelques vêtements de rebut. Je n'ai donc plus avec moi que mes gens et ceux de Kidgwiga.

A défaut d'une lettre de Petherick, je n'en ordonnai pas moins, pour le lendemain, le départ de l'expédition ainsi réduite. Mais aussitôt, les objections se présentèrent en foule : Mahamed prétendait que je ne trouverais pas de navires à Gondokoro. Il me conseillait une halte de deux mois, en attendant que la station fût regarnie; enfin, il se refusait à partir avec moi, sous prétexte d'une famine qui existait, selon lui, à Gondokoro. J'insistais néanmoins, sur la foi des promesses de Petherick, tout disposé à me contenter d'un interprète, si les Turcs s'entêtaient à ne point partir avec moi. Mon interlocuteur m'opposait alors la férocité des gens du Bari, sur le territoire desquels je ne devais pas me hasarder avec une si faible escorte, et de plus, l'existence d'un large cours d'eau, infranchissable d'ici à quelques semaines.

Ces vains prétextes, ces allégations mensongères finirent par lasser ma patience, et le débat s'anima de plus en plus, sans aboutir à aucune conclusion pratique. Il reste convenu qu'on réunira demain une espèce de conseil de guerre, devant lequel les points qui nous divisent seront mis en délibération.

5 *décembre*. — Parmi les gens de Mahamed, pas un ne regarde comme possible de partir en ce moment pour Gondokoro. Ils me proposent, en revanche, de me faire conduire sous escorte à dix journées de marche d'ici, dans un dépôt formé sur la frontière



Femmes et enfants des Turcs-Égyptiens.

du pays de Madi. Là, si je veux attendre qu'ils aient réuni leurs approvisionnements d'ivoire, ils viendront se joindre à moi, et nous serons assez forts, une fois réunis, pour passer sur le ventre à quiconque voudrait nous faire obstacle. Je commençai par accepter cette offre, mon vœu le plus cher étant de quitter ce pays, où mes gens prenaient des habitudes d'ivrognerie, et où ceux de Kidgwiga désertaient l'un après l'autre. Une fois en route, je ne désespérais nullement de gagner Gondokoro à moi tout seul.

En attendant, et pour me concilier Mahamed, je lui offris de présider une revue militaire qu'il passe tous les vendredis. Ses soldats, avertis, ont pris la tenue de cérémonie et manœuvré un peu moins mal que je ne m'y serais attendu. Les commandements donnés en langue turque leur étaient tout à fait familiers, et les choses se seraient assez régulièrement passées, si les simples soldats n'eussent commandé la manœuvre en même temps que leurs capitaines.

La revue terminée, je complimentai Mahamed, et quand je le crus favorablement disposé, je remis sur le tapis les préliminaires du départ qui devait avoir lieu le lendemain ; mais, sans oser me regarder au visage et revenant effrontément sur ses promesses, il me déclara « qu'il ne pourrait me laisser partir sans lui, attendu le blâme qu'il encourrait s'il m'arrivait quelque mésaventure. » Il s'étonnait, au reste, de ma précipitation : — « Après être resté si longtemps chez Kamrasi, je pouvais bien, disait-il, lui accorder quelques jours. »

Son obstination renversait tous mes plans et me jeta dans une véritable colère. La désertion, je l'ai dit, s'était mise parmi les gens de Kidgwiga et, pour peu qu'elle se propageât encore, je ne voyais plus comment je pourrais, une fois à Gondokoro, acheminer vers le palais de Kamrasi un autre visiteur blanc, s'il s'en trouvait un qui voulût compléter notre besogne et vérifier, — ce que nous n'avions pu faire, — les communications entre le Nil et le Louta Nzigé. J'insistais ; Mahamed se débattit de plus belle. « Ses gens ne pouvaient partir qu'après la moisson (car ils cultivent du blé pour leur nourriture). Quant à lui, avec une hutte pleine d'ivoire, il ne saurait se procurer les porteurs nécessaires qu'après la récolte faite, lorsque les gens du pays seraient disponibles. » Bref, voyant que je m'entêtais à demander l'interprète

et les guides qu'il m'avait promis, il finit par disparaître; et ceux de mes gens qui se tenaient encore sur leurs jambes vinrent me supplier de renoncer à mon projet.

6 *décembre*. — Kidgwiga que j'ai chargé ce matin de nous procurer des interprètes et des guides, n'a pu trouver personne qui voulût s'engager avec nous. Mahamed, que je suis allé trouver en désespoir de cause, balbutie quelques vagues promesses, puis se dérobe et me fait avertir « qu'on ne le reverra de trois jours. » J'ordonne alors, poussé à bout, que tout soit prêt pour demain matin ; et cette détermination vigoureuse fait reparaître Mahamed qui s'oblige à me fournir des guides, « moyennant une déclaration écrite et signée par laquelle je dégagerai complétement sa responsabilité. »

Je me croyais hors d'affaire, mais le lendemain, sept, au moment de se mettre en route, les « enfants » de Kidgwiga désertèrent en masse, et aucun guide ne voulut consentir à se charger de nous. Il devenait évident pour moi que, même en conduisant Kidgwiga jusqu'à Gondokoro, je ne pouvais plus compter sur lui pour ramener qui que ce fût chez Kamrasi. Je l'appelai donc, et lui faisant apprécier les circonstances où nous nous trouvions, je l'engageai à retourner chez son maître. Il y répugnait, sa mission n'étant pas remplie, mais finit par se rendre à mes conseils. Je lui remis alors un fusil double et des munitions, ainsi que quelques verroteries de prix empruntées au magasin de Mahamed, le tout à l'adresse du roi de l'Ounyoro, à qui j'enverrai un voyageur blanc dès que je serai rendu à Gondokoro ou à Khartoum. Le voyageur ne traversera point le Kidi comme je l'ai fait; il suivra, au contraire, la rive gauche du Nil. — « Rien ne sera plus à propos, me fait observer Kidgwiga, car notre monarque doit sous peu changer de résidence et venir s'installer sur le Nil, de ce côté des domaines de Rionga, pour intercepter toutes communications entre ce dernier et les fusils turcs. »

Kidgwiga lui-même a reçu son assortiment de rassade, et les principaux officiers de notre escorte, tant ceux du Chopi que ceux de l'Ounyoro, participent à une gratification de même nature. Nous nous sommes quittés fort bons amis, et immédiatement après leur départ, je me suis occupé de monter une chasse à l'éléphant, qui me servira de prétexte pour aller à la recherche du Nil dans la direction de l'Ouest. Bien que personne, depuis

mon départ du Chopi, ne veuille ou ne puisse me dire ce qu'est devenu ce fleuve, je ne saurais croire que nous en soyons très-éloignés.

8 *décembre.* — Mahamed semble ravi de ce projet. Il réunit les chefs de villages pour tirer d'eux toutes les informations que je réclame. Mais j'ai beau insister sur le voisinage probable du Nil, tous prétendent qu'il se trouve à quinze marches d'ici, et que le voyage, aller et retour, me prendrait un bon mois. De plus, il me faudrait emmener trente-six des soldats de Mahamed, dont celui-ci consent bien à me louer les services, mais à de telles conditions que mon enthousiasme s'en trouve considérablement refroidi.

J'étais, au fond, persuadé qu'on me trompait, et que le Nil n'était pas si loin; mais, craignant de manquer l'occasion de quelque prochain départ, je me décidai à prendre patience et à profiter de mes loisirs, soit pour écrire l'histoire des Vouahouma, soit pour compléter mes collections. Une fois à Gondokoro, je me promettais de trouver quelqu'un en état de suppléer aux lacunes de mon expédition, ou de remonter moi-même le Nil sur les embarcations dont je pourrais alors disposer.

Du 9 *au* 14 *décembre.* — Rien n'est arrivé de notable jusqu'à cette dernière date, où quatre-vingts des sujets de Rionga sont venus offrir à Mahamed, de la part de leur maître, deux esclaves et trente défenses d'ivoire. Présumant qu'il s'agissait de déterminer mon hôte à marcher contre Kamrasi, de concert avec le frère qui cherche à lui ravir la couronne, je jugeai néanmoins que ces questions politiques devaient me rester étrangères, et ne m'occupai qu'à tirer de ces hommes quelques renseignements sur la topographie des contrées qu'ils venaient de quitter. Pas un, cependant, ne voulait entrer en relations avec moi, du moment où j'étais l'ami de Kamrasi, et les soldats de Mahamed trouvaient mauvais que mes gens cherchassent à se mêler aux nouveaux venus : « Que vous importe, disaient-ils, si nous échangeons nos étoffes et nos verroteries contre l'ivoire apporté par ces gens-ci?... Ne vous mêlez pas de nos affaires!... » Mahamed, toujours mystérieux, vint m'emprunter ensuite une couverture et un fusil « dont il avait besoin, disait-il, pour aller visiter un de ses entrepôts d'ivoire. » Ceci fit naître chez moi de véritables appréhensions, et je m'imaginai qu'en me forçant à m'ar-

rêter, Mahamed me laissait en son lieu et place, tandis qu'il irait avec Rionga porter la guerre dans les domaines de Kamrasi. Je tâchai donc de l'effrayer sur les conséquences de son expédition. — « Si vous traversez le Nil, on vous coupera la retraite et tous vos fusils seront perdus. » Il vit bien où tendaient mes pensées, et m'assura qu'il allait dans une direction toute différente avec les gens de Rionga. Je refusai cependant de lui prêter un fusil, tout en lui donnant la couverture dont il prétendait avoir aussi besoin.

Du 15 *au* 30 *décembre*. — J'ai vu partir Mahamed à la tête de son régiment, enseignes déployées, au bruit des tambours et des fifres. Les soldats faisaient feu de tous côtés; les officiers étaient montés, quelques-uns sur des ânes, et les autres, — le croira-t-on? — sur des vaches!... Derrière eux marchait une foule d'indigènes, y compris les gens de Rionga, les uns munis de lances, les autres d'arcs et de flèches, et le tout ressemblait à une expédition de maraudeurs, bien plus qu'à une paisible caravane. J'ai appris depuis qu'ils ne s'étaient point rendus chez Rionga lui-même, et qu'ils avaient seulement conduit les gens de ce chef auprès du vieux Chonji. Chonji, de son côté, avait invité Mahamed à venir combattre un de ses ennemis, sur le territoire duquel on espère trouver une immense accumulation de dents d'éléphant, et qui, vivant de pillage, possède en outre un bétail considérable. Tel était, en réalité, le but de l'expédition.

Du 21 *au* 31 *décembre*. — Depuis mon arrivée ici, je m'étais étonné souvent que les indigènes consentissent à subir les brutalités auxquelles ils sont exposés de la part des tyrans que l'Égypte leur envoie. Je constate donc, sans la moindre surprise, qu'ils ont fréquemment recours, pour s'y soustraire, à de lointaines émigrations. Ils enlèvent leurs huttes, emportent leurs effets mobiliers, et, poussant devant eux leur bétail, transfèrent leur village sur un autre point du territoire. La principale femme de Mahamed m'annonçait, le jour de Noël, que les Turcs ayant mis à sac et brûlé trois villages, rentreraient d'ici à peu avec leur butin. Elle devinait juste, car Mahamed est revenu le 31 à la tête de son armée triomphante, avec des masses d'ivoire; il ramène aussi cinq jeunes prisonnières et trente têtes de bétail.

Du 1er *au* 3 *janvier* 1863. — Je désirais vivement me remettre

en route, mais il a fallu céder aux instances de Mahamed qui m'ajourne au 5 courant, date à laquelle il aura réuni assez d'hommes pour transporter tout son ivoire. Les gens de Rionga ont quitté le camp, et Mahamed semble bien décidé à partir, car il a fait tuer une douzaine de vaches, dont la chair est distribuée à ses porteurs, tandis qu'on découpe le cuir en longues lanières destinées à relier les faisceaux entre lesquels se répartissent les plus petites défenses pour égaliser à peu près le poids des charges.

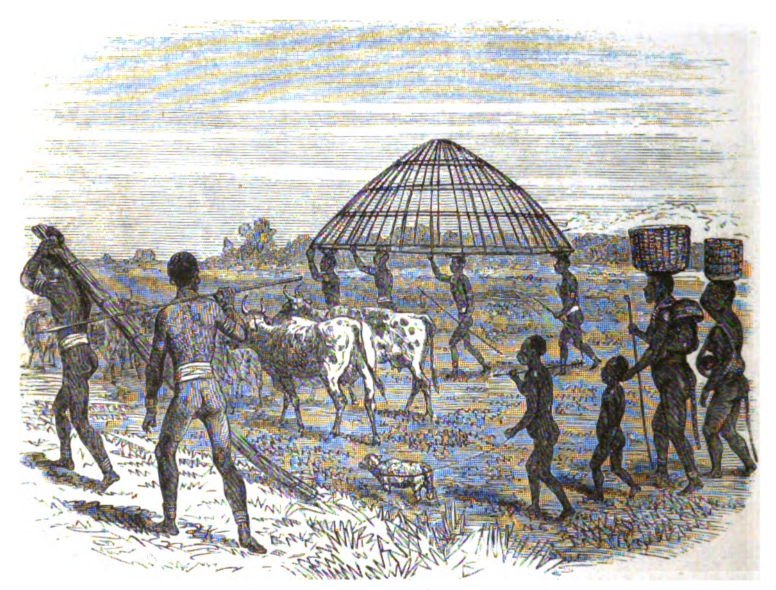


Préparatifs pour le transport de l'ivoire.

4 et 5 janvier. — Triste échantillon de la barbarie turque. Un chef de village apporte une défense d'éléphant pour solder la rançon de sa fille, récemment enlevée par les gens de Mahamed. Heureusement pour elle, le père de la jeune esclave est un homme influent, que nos nouveaux compagnons ont tout intérêt à se concilier, et avec lequel ils veulent vivre en bons termes Non-seulement Mahamed lui a rendu sa fille, mais, pour effacer toute rancune, il lui fait en outre cadeau d'une belle vache.

Du 5 au 10 janvier. — Il m'a été donné, ces jours-ci, de voir le chef de nos bandits frapper une contribution à l'instar des rois

nègres. Quelques bons villageois qui avaient pris la fuite à son approche, et dont il ne s'était pas donné la peine d'incendier les habitations, ont cru devoir lui en témoigner leur reconnaissance en lui apportant dix belles dents d'éléphant. Au lieu de les remercier, et trouvant avantageux de lever des impôts sous cette forme, notre homme s'est donné les grands airs d'un potentat qu'on offense par des hommages insuffisants, et qui se croit dupe de sa clémence. — « Vous avez raison de rechercher mon amitié, a-t-il dit à ces pauvres gens, mais vous ne tenez pas assez compte du respect qui m'est dû.... J'avais droit au double de



Déménagement et translation d'un village.

ce que vous m'apportez. — Que faire, alors? ont-ils répondu ; c'est là tout ce que nous possédons. — S'il en est ainsi, a repris Mahamed, je ne dois pas vous affliger par un refus; mais à mon prochain retour de Gondokoro, j'espère bien que vous acquitterez le reste de votre dette.... Adieu, et ne perdez pas de vue ce qui vient de vous être prescrit. »

11 janvier. *Panyoro.* — Les ajournements de Mahamed ont épuisé ma patience et j'ai pris les devants, à son grand désespoir, en lui laissant un délai de vingt-quatre heures pour venir me rejoindre à la prochaine station. C'est à Panyoro que nous



Marche de la caravane turco-égyptienne.

nous sommes arrêtés, après une marche de dix milles. Les habitants, qui nous prenaient pour des Turcs, se sont d'abord hâtés de s'éloigner avec leur bétail; mais plus tard, revenus de leur erreur, ils nous ont accueillis avec une hospitalité franche et cordiale.

12 janvier. — Journée de chasse, où j'ai manqué tour à tour un rhinocéros et plusieurs antilopes. Mes gens n'en revenaient pas, et les villageois qui m'avaient suivi dans l'espoir de quelque bonne aubaine, m'offraient leur recette ordinaire pour en finir avec la mauvaise chance dont je semblais être la victime; elle consistait à me percer l'index avec la pointe d'une lance et à cracher ensuite sur la blessure. Avant de recourir à un moyen si extrême, j'ai vérifié nos deux points de mire, qui se trouvent avoir été légèrement faussés. Un rire général a suivi cette découverte.

A notre retour au village, le déménagement venait de recommencer, et je me l'expliquai en voyant arriver, du côté de Faloro, un détachement de nos Égyptiens : « — Qu'avez-vous fait? nous disaient nos hôtes en se pressant autour de moi, et pourquoi nous livrer à ces gens rapaces qui nous accablent de coups, nous forcent à porter leurs fardeaux, et nous pillent sans miséricorde? » Je leur promis alors, s'ils voulaient se tenir tranquilles, une protection efficace, et je notifiai ma promesse aux Turcs dès que ceux-ci furent arrivés. Mahamed les envoyait en avant-garde, et ils avaient ordre de m'escorter jusqu'au village d'Apuddo, où nous attendrions leur chef, qui travaillait de tout son pouvoir aux enrôlements indispensables. Il me faisait prévenir que je trouverais, dans le voisinage d'Apuddo, un arbre où deux ans auparavant un de mes compatriotes avait gravé une inscription.

13 janvier. *Paira.* — La marche suivante nous conduisit à Paira, groupe de villages situé en vue du Nil. N'était-il pas ridicule à nous d'être restés si longtemps à Faloro sans obtenir le moindre renseignement sur le point qui nous intéressait le plus, et sans nous douter un moment que le Nil coulait à deux journées de nous?... Il s'offrait maintenant à nos yeux, déroulant ses eaux majestueuses sur un lit à peine creusé, dans la direction de l'ouest à l'est; immédiatement au-delà du fleuve, les jbl (ou montagnes) Koukou se dressaient à deux mille pieds au-dessus de ses eaux. Le lendemain seulement, et lorsque, marchant parallè-

lement au Nil, nous fûmes arrivés à Jaifi, nous pûmes em-



Le Nil et les montaghes Koukou.

brasser dans son ensemble, cet imposant et vaste panorama.

14 janvier. *Jaifi.* — C'est le nom d'un groupe de huttes situées dans le voisinage d'un profond *nullah*, par lequel se dégorgent les eaux des districts qui occupent le milieu du Madi oriental. Nos Turcs y tuèrent un crocodile, qu'ils se mirent à dévorer sur place, non sans provoquer parmi mes gens des risées passablement dédaigneuses.

14 janvier. *Apuddo.* — Je n'ai pas manqué, aussitôt après notre installation, de me faire montrer l'arbre sur lequel Mahamed avait attiré mon attention. Deux signes, qui rappelaient assez vaguement la forme d'un M et d'un J, se voyaient effectivement sur son écorce, mais le travail de la végétation les avait rendus à peu près méconnaissables. En me dépeignant l'individu qui les avait tracés, les Turcs me dirent « qu'il me ressemblait beaucoup et portait une barbe aussi longue que la mienne. » Il était venu de Gondokoro, il y a deux ans, avec Mahamed, mais n'avait pas osé passer au delà d'Apuddo, tant on lui disait de mal des populations méridionales et tant il lui paraissait pénible de rester renfermé à Faloro, pendant toute la saison des pluies, tête-à-tête avec l'officier égyptien. Il savait, du reste, que nous devions arriver dans ces parages, et avait recommandé à Mahamed de nous montrer son nom, dans le cas où cette prévision viendrait à se réaliser[1].

Comme d'ordinaire, nous étions logés dans le village, mais les Turcs restés à l'extérieur enlevaient la toiture des habitations pour la transporter dans leur camp. A mes remontrances touchant ce procédé sommaire, ils me répondaient avec douceur, « que n'ayant ni huttes ni ustensiles culinaires, ni approvisionnements d'aucun genre, il fallait bien emprunter ceux des indigènes. Mieux avisés et plus prévoyants, ces derniers se mettraient en mesure d'avoir à vendre tout ce qu'on était obligé de leur confisquer, puisque après tout, le gouvernement ne pouvait être frustré de l'ivoire sur lequel il comptait. » La misère est grande dans ces contrées ; et tandis que les Turcs vivent aux dépens des silos à demi vides, les pauvres paysans en sont réduits à se nourrir de racines et de fruits. Comme pour empirer une situation déjà si triste, les chefs de village se font l'un à l'autre une guerre acharnée.

1. Il a été vérifié depuis que ce hardi voyageur s'appelait Miani. (*Note du capitaine Speke*, insérée dans la seconde édition de son livre.)

16 et 17 janvier. *Journées de halte.* — Un parti hostile est venu rôder la nuit autour du village, mais sans oser y pénétrer à cause de notre présence. Les habitants, sortis en armes dès le lendemain matin, tuèrent deux hommes à l'ennemi, qui battit en retraite, mais non sans menacer de revenir à la charge aussitôt que « les fusils seraient partis. » Je ne demandais qu'à m'en aller pour peu que l'*apina* (ou chef du village) eût voulu me fournir les guides indispensables ; mais il craignait qu'il ne m'arrivât malheur, et que Mahamed ne le punît de mon imprudence. Il était inutile d'insister, car je n'avais plus de vaches à tuer pour nourrir mes hommes, ni de verroteries pour acquitter les droits de passage. J'acceptai donc la situation, et la chasse servit à me faire oublier mes ennuis.

18 et 19 janvier. — Les antilopes étaient nombreuses, mais ne se laissaient guère approcher. En revenant au logis, le premier soir, les indigènes qui m'accompagnaient dans l'espoir de quelque régal, me signalèrent trois buffles sur un pâturage assez lointain. Je remontai pour tourner ces animaux et prendre le vent sur eux au delà du point où je m'attendais à les rejoindre. Là, je fis coucher mes compagnons à plat ventre et me glissai dans l'herbe, jusqu'au moment où je vis en face de moi, et à très-courte distance, briller au soleil trois paires de cornes. Alors je me soulevai lentement pour ne pas effaroucher le gibier ; mais, à ma grande surprise, de si haut que mes yeux allassent vers lui, les cornes seules restaient visibles. L'idée ne me vint pas que ces animaux eussent pu demeurer accroupis en plein jour, dans un site aussi peu abrité. De sorte que, ne pouvant me rapprocher davantage sans les mettre en fuite, je visai, au juger, la poitrine du plus voisin, et ce fut alors seulement que je découvris mon erreur. Tous trois se dressèrent sur pieds et détalèrent à qui mieux mieux. Tandis que je rechargeais ma carabine (à un coup) les fugitifs étaient allés rejoindre leurs trois camarades, ceux-là même que j'avais vus occupés à paître, et tous les six, formés en ligne, dévalèrent à la fois sur moi. Certain de recevoir une rude secousse, j'avais fort à craindre de rester écrasé sous le piétinement de ces massifs animaux, lorsque tout à coup, en m'apercevant debout devant eux, soit crainte, soit tout autre instinct difficile à définir, ils renoncèrent à leur projet meurtrier, s'écartèrent par un léger détour, et

gagnèrent pays de toute la vitesse de leurs jambes. Je n'étais pas satisfait, et bien loin de là; mais Grant nous a dédommagés le lendemain, en tuant un très-beau mâle de l'espèce n'samma.

20 janvier. — En poursuivant le gibier de la veille dans une espèce d'immense parc borné d'un côté par le Nil, de l'autre, par cette rivière Asoua, sujet de tant de récits — et que j'entrevois dans le lointain au pied de montagnes encore plus hautes que les jbl Koukou, — je me suis trouvé avoir simultanément sous les yeux cinq buffles, cinq girafes, deux élans et plusieurs antilopes d'espèces diverses. Ce fut à un des élans que je m'adressai, désirant le comparer à l'animal du même genre que j'avais tué dans l'Ousagara; mais les girafes, qui interviennent volontiers à contre-temps, donnèrent l'alarme et, à l'exception de deux buffles, tout disparut. Je les suivis, armé d'un fusil simple, et sans me faire accompagner de personne. Arrivé furtivement à quarante mètres d'eux, je guettai une occasion favorable et parvins à loger une balle dans l'épaule du plus gros. La détonation les fit tressaillir et tous deux chargèrent à la fois du côté de leur antagoniste qui, sans perdre de temps et se trouvant sur un terrain absolument ras, s'était jeté à plat ventre. Ils flairaient l'air, agitant leurs cornes puissantes, et me cherchaient du regard sans découvrir encore ce que j'étais devenu.

Nous restâmes ainsi près de vingt minutes, séparés à peine par quelques pas. Un des buffles avait la bouche en sang, et l'une de ses jambes de derrière était brisée, car la balle l'avait pris en enfilade et traversé de part en part. L'autre, tournant sur lui-même, cherchait de tous côtés à me découvrir, et, sans le perdre un instant de vue, je rechargeais peu à peu mon fusil. Une fois prêt, je tirai sur l'animal encore intact, mais la capsule se brisa sans éclater et fut sur le point de me trahir; ils regardèrent en effet de mon côté, l'invalide saignant toujours, mais l'autre, plus menaçant que jamais. Quelques minutes encore s'écoulèrent ainsi, au bout desquelles je me sentis soulagé d'un grand poids en les voyant s'éloigner sans trop de hâte. Je les suivis naturellement, mais sans pouvoir retrouver une occasion favorable. Peut-être se présentera-t-elle demain.

21 et 22 janvier. — Au même point où j'avais abandonné la chasse, j'ai fait partir un troupeau de cinquante buffles environ, parmi lesquels était mon blessé de la veille, incapable désormais

d'une longue fuite, et que j'ai pu abattre au moment où il s'arrêtait pour me charger. Les paysans, à qui j'ai donné la moitié de la chair, m'ont témoigné la reconnaissance la plus vive. « On ne les a pas gâtés jusqu'ici, disent-ils, et en fait de présents, ils ne connaissent guère que la bastonnade. »

23 janvier. — Deux rhinocéros noirs, que j'ai rencontrés, n'auraient eu qu'à passer tranquillement leur chemin pour échapper à mes coups; je ménage, en effet, mes munitions qui commencent à devenir rares. L'un d'eux, néanmoins, s'est tellement obstiné à me faire la partie belle, que je n'ai pu résister à la tentation de le jeter bas. Mais j'en eus du regret en voyant les sauvages qui m'accompagnaient, refuser, malgré mes instances, de toucher à la chair de cet animal, regardé par eux comme une substance impure. Quelques buffles se sont ensuite trouvés à ma portée, mais une petite antilope, brusquement partie devant moi, leur a donné un peu trop tôt le signal de la fuite. Le reste de la journée n'a pas été plus heureux, et je suis revenu bredouille.

Du 24 au 30 janvier. — Rien de notable jusqu'à cette dernière date, où Boukhet, le factotum de Mahamed, nous est arrivé avec la plus grande partie du convoi turc. Son maître, paraît-il, l'avait acheminé vers nous depuis déjà quelques jours; mais en arrivant à Panyoro, une rixe avec les habitants eut pour conséquence la perte de presque tous les bagages. Mahamed, auquel il alla rendre compte de ce fâcheux résultat, le somma, dans les termes les plus péremptoires, de retourner à la charge et de réparer un échec inacceptable : « Sans cela, disait-il, comment voulez-vous que je fasse mon rapport à Gondokoro? »

Convaincu par la force de cet argument, Boukhet retourna sur le théâtre de sa défaite et attaqua vigoureusement Panyoro. Trois de ses hommes furent blessés tout d'abord, mais il parvint à incendier le village, tua une quinzaine des habitants, et en sus des objets qu'ils lui avaient enlevés, leur prit environ cent têtes de bétail.

31 janvier. — Mahamed, arrivé d'aujourd'hui, se prépare à marcher en avant. L'entreprise ne laisse pas que d'offrir certaines difficultés, car les Turcs, à eux seuls, ont besoin de six cents porteurs, dont la moitié pour leur ivoire et le reste pour leurs effets de campement; or, il n'est pas de village qui puisse

fournir au delà de cinquante à soixante hommes; et de plus, nous l'avons déjà dit, les chefs se font l'un à l'autre une guerre continuelle. Voici l'expédient adopté par Mahamed : sous peine de confiscation, il convoqua devant lui ces petits souverains municipaux et taxa chacun d'eux à tant de porteurs, requis pour le service du « grand gouvernement, » dont l'intérêt doit passer avant tout. Se figure-t-on les richesses du gouvernement laissées à terre faute de bras? Il exige donc le sacrifice de toutes les rivalités, et proclame pour un temps la trêve de Dieu : les villages qui se seront dépouillés, pour le service public, de leurs défenseurs habituels, devront, par cela même, rester inviolables. Malheur à celui qui les attaquerait en l'absence de Mahamed : on n'épargnera pas les balles pour le punir.

Une centaine d'œufs, trouvés dans un nid de crocodile, ont été pour nos Égyptiens l'occasion d'un grand régal. On nous a donné deux de ces œufs que nous avons mangés par curiosité, mais dont la saveur musquée n'a rien d'agréable pour un palais européen.

1er février. — Nous sommes repartis avec Boukhet et la première moitié du convoi de Mahamed, qui n'a jamais pu réunir assez d'hommes pour tout emporter à la fois. Le Nil, que nous avons bientôt rencontré, roulant ses flots limpides parmi les hauteurs schisteuses de Koukou, ressemblait à une rivière des Highlands; nous l'avons suivi jusque dans le voisinage du point où l'Asoua vient le rejoindre. Ses eaux n'étaient pas, à beaucoup près, aussi abondantes que lorsque nous l'avions traversé audessous des chutes Karouma; et cependant, selon les calculs du docteur Khoblecher[1], il aurait dû déborder justement à cette époque; cela étant, il eût été navigable, et nous en aurions profité pour ne pas le perdre de vue. Nous le quittâmes au contraire de nouveau, lui laissant faire un détour dans la direction de l'ouest, et passâmes à gué la rivière Asoua, dont les eaux rapides nous montaient jusqu'à la poitrine, mais dont le lit manque de largeur. Pas une embarcation ne saurait la remonter, et sous aucun rapport on ne peut la comparer au Nil lui-même. Les membres de l'expédition envoyée par Méhémet-Ali, ont singu-

1. Le docteur Khoblecher, fondateur de la mission autrichienne de Gondokoro, a établi que le Nil y atteint son niveau le plus bas vers le milieu de janvier.

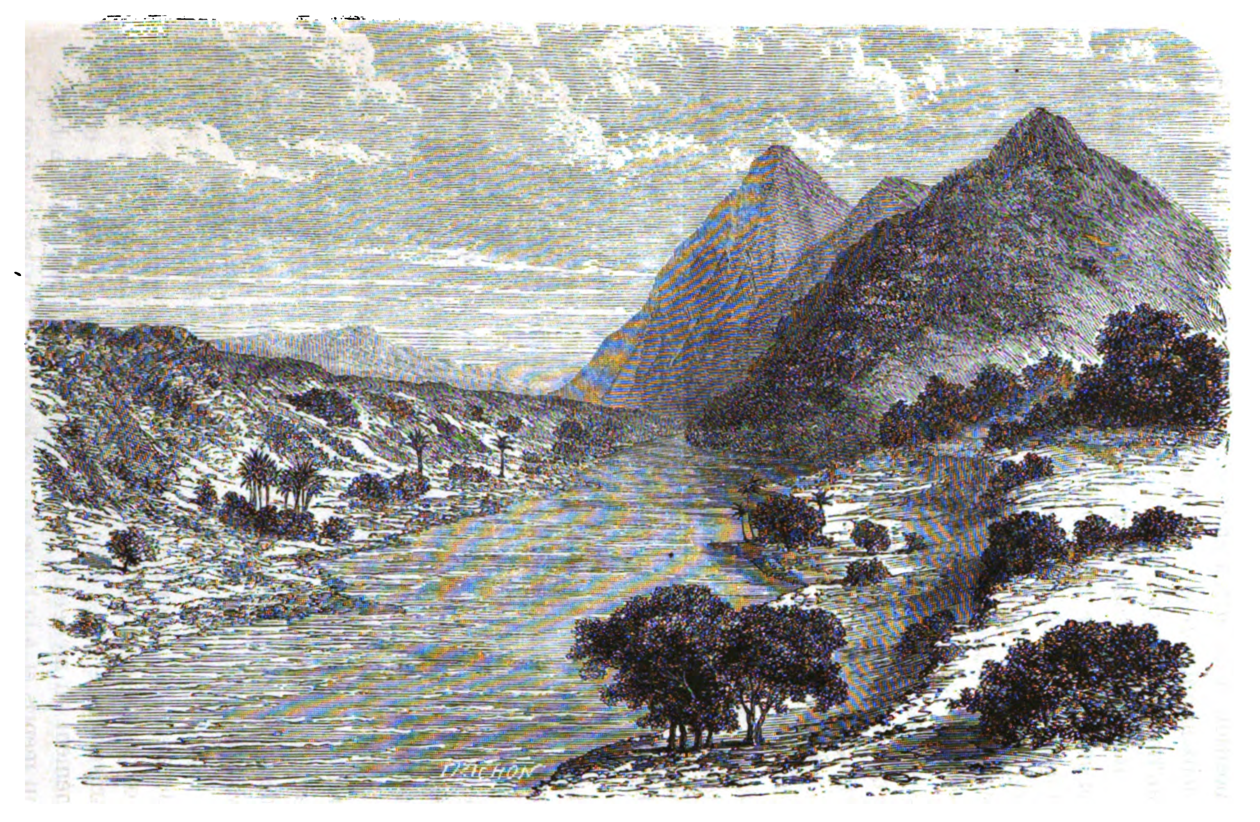
lièrement exagéré le volume de ce cours d'eau, mais nous n'en sommes pas autrement étonnés, car ils se sont mépris sur sa position Nous étions en effet sous le troisième degré quarante-deux minutes de latitude nord, et par conséquent à vingt milles au delà du point extrême de leurs recherches.

Deux heures plus tard, nous arrivions dans un établissement appelé Madi, que nous trouvâmes absolument désert. Les habitants s'étaient enfuis dans la jungle, et rien ne put les décider à rentrer chez eux. Nous aspirons maintenant à voir finir le voyage. Vivre aux dépens d'autrui nous paraît insupportable; mieux valent encore les exactions comme celles dont on nous rendait victimes dans l'Ousoui. Au surplus, cet état de choses est sans remède; il restera tel, aussi longtemps que les Turcs auront la haute main sur ces misérables populations. Ce n'est pas qu'ils n'aient, eux aussi, des pertes à subir; quatre hommes et une jeune fille du Bari ont trouvé, chemin faisant, le moyen de s'enfuir et d'emmener avec eux une centaine des vaches enlevées à leurs compatriotes. J'ai fait donner cinquante coups de fouet à un de mes hommes, convaincu d'avoir volé la couverture d'un Égyptien dont il partageait la hutte.

Du 3 au 5 février. *Journées de halte.* — Cinquante natifs de Labouré (une des stations par lesquelles nous devons passer) sont venus s'offrir pour le transport des bagages. Ils savent qu'à cette époque de l'année, les Turcs reviennent toujours avec une quantité de bétail, produit de leurs rapines, qu'ils emploient à rétribuer les services de ceux qui les aident à traverser le pays de Bari.

6, 7 et 8 février. *Barwoudi et Labouré.* — Nous avons passé une nuit dans le premier de ces établissements, et nous nous sommes arrêtés tout un jour dans le second, pour permettre à Mahamed de recueillir au passage l'ivoire emmagasiné dans un dépôt voisin.

9 février. *Mougi.* — 10 et 11, *journées de halte.* — Mougi est la dernière station du pays de Madi. Nous y sommes restés deux jours afin de compléter le nombre des porteurs nécessaires pour traverser le Bari, dont les habitants, qui se refusent obstinément au métier de portefaix, sont, pour cela seul, en butte au mépris et à la haine de nos Égyptiens. Un tremblement de terre s'est fait sentir. La rassade n'a plus cours dans ce pays-ci,



Le Nil au dessus du confluent de l'Asoua.

les naturels employant pour leurs colliers et leurs ceintures les œufs d'autruche, qu'ils découpent en petites plaques de la grandeur d'un bouton de chemise, percées ensuite d'un petit trou central où passe le fil destiné à les réunir. Un voyageur nous raconte que trois hommes blancs, montés sur des navires, viennent d'arriver à Gondokoro et, que les habitants du Bari, avertis de notre approche, au lieu de nous attaquer à coups de lance, veulent empoisonner toutes les sources du pays. Mahamed a distribué aux chefs des villages, en récompense des porteurs qu'ils ont fournis, la moitié des bestiaux dont il dispose. C'est celle qu'il dit appartenir au gouvernement; l'autre moitié du butin, qui comprend également tous les esclaves, toutes les chèvres et tous les moutons, constitue la paye des soldats attachés à l'expédition.

12 février. *Wuroungi.* — 13, *Marsan.* — Tout ceci réglé, nous sommes partis, au nombre d'un millier d'hommes, pour la station appelée Wuroungi. Une double étape, le lendemain, nous a conduits à Marsan, qui appartient au Bari. J'aurais voulu m'arrêter dans les villages de cette contrée, mais Mahamed avait si bien effarouché nos gens que ceux-ci, redoutant les attaques nocturnes des indigènes, refusèrent obstinément de faire bande à part. Le pays, borné à droite par des montagnes, était inégal et richement boisé. On y rencontrait de nombreuses bourgades; mais les populations, généralement parlant, disparaissaient à notre approche, sauf quelques hommes plus hardis que les autres, qui nous regardaient passer d'un œil hagard. Les Turcs battaient le tambour, matin et soir, et ne se gênaient pas pour piller les villages où nous prenions nos repas.

14 février. *Doro.* — Nous nous sommes retrouvés en vue du Nil, et nous avons fait halte à Doro, petite station située dans le voisinage d'une montagne bien connue qui porte le nom de Rejib. Les voyageurs du Nil se plaisent à y graver leur nom. Rien de changé dans l'aspect du pays, si ce n'est que peu à peu les herbes sont devenues beaucoup moins hautes et beaucoup plus fines, à ce point que mes gens se croyaient dans le voisinage de l'Angleterre. Une fois installés — et lorsque les Turcs eurent mis à sac quelques-uns des villages les plus proches, — nous entendîmes deux coups de fusil qui semblaient un signal convenu. De tous côtés affluèrent, au même instant, les gens du pays. Leurs es-

couades arrivaient au son du tambour, et le tambour des villages répondait à leurs appels guerriers. Tout faisait donc présager une attaque dont les Égyptiens se montraient assez préoccupés, car, indépendamment de leur grand' garde, ils envoyèrent des patrouilles dans toutes les directions. L'ennemi ne demandait pas mieux que de nous surprendre; mais cette précaution militaire déjoua ses projets, et le simple bruit des fusils qu'on armait de çà de là suffisait pour le tenir en échec. Quand ils n'eurent plus à compter sur le succès de leur tactique ordinaire, les sauvages se réunirent par centaines en face de notre camp, mirent le feu aux herbes et, — brandissant à pleines poignées les gazons enflammés, avec des hurlements dignes de l'enfer, — ils passaient, repassaient en longues files, et juraient de nous anéantir le lendemain.

15 février. *Gondokoro.* — Nous n'en avons pas moins dormi d'un sommeil paisible, et nous sommes entrés le matin à Gondokoro (lat. Nord 4° 54′ 5″, long. Est 31° 46′ 9″), où Mahamed, après une salve, nous a conduits immédiatement chez un négociant circassien nommé Kourschid Agha. Nos premières questions eurent naturellement trait à Petherick; on y répondit d'abord par un silence dont le sens nous échappait; mais nous apprîmes en insistant que nous étions redevables à M. Debono, et à personne autre, de l'assistance qui nous avait été donnée à partir du Madi. Remerciant en peu de mots l'ami de Mahamed, qui était aussi le représentant de notre bienfaiteur, nous prîmes congé de lui pour aller discuter Petherick. Au bord du fleuve, où plusieurs navires étaient amarrés, nous vîmes accourir de loin un personnage qu'au premier coup d'œil nous supposâmes être celui que nous cherchions; mais l'instant d'après, je fus désabusé par la cordiale poignée de mains de mon vieil ami Baker, qui doit une certaine célébrité à ses chasses dans l'île de Ceylan. Je ne saurais rendre les émotions d'une pareille rencontre : les mots sont sur les lèvres, et cependant on ne peut parler. Ce fut seulement un peu plus tard que, profitant de sa bonne hospitalité, nous apprîmes de lui, tout à loisir, ce qui s'était passé pendant notre longue absence; entre autres la terrible guerre d'Amérique et la mort du prince Albert, à qui sir Roderick Murchison m'avait présenté, peu de jours avant mon départ pour l'Afrique, et dont je me rappelais presque mot pour mot les flatteurs encouragements.

Baker nous apprit aussi qu'il avait emmené trois bâtiments —



Gondokoro, sur le Bahr-el-Abiad.

un *dyabir* et deux *nuggers* — avec des équipages bien armés

des chameaux, des chevaux, des ânes, des verroteries, du fil d'archal; bref, tout ce qui était nécessaire pour un long voyage, et ceci, dans le but exprès de contribuer à notre salut : « Vous me désappointez, ajoutait-il en riant; car j'espérais vous trouver sous l'équateur aux prises avec quelque situation terrible, dont je vous aurais aidé à sortir. »

Instruit du prochain retour de Mahamed, il l'attendait pour associer à sa fortune ceux des naturels qui auraient à s'en retourner dans leurs foyers. Trois dames hollandaises [1], obéissant à la même pensée philanthropique, étaient également arrivées ici sur un bateau à vapeur; mais le mauvais état de leur santé les avait obligées de rétrograder jusques à Karthoum. Personne, au reste, n'avait supposé possible le voyage que nous venions d'accomplir. Mais Petherick, qu'était-il devenu? Il trafiquait pour le moment du côté de N'yambara, — c'est-à-dire à soixante et dix milles de Gondokoro, — bien qu'il eût pris soin, après mon départ d'Angleterre, d'ouvrir une souscription couverte jusqu'à concurrence de mille livres sterling par les amis qui, me croyant en danger, voulaient le mettre à même de nous venir en aide. C'est à eux que je dédie ce livre, faute de pouvoir leur témoigner autrement ma vive reconnaissance.

Au lieu de remonter le Nil immédiatement, — comme il aurait pu le faire, au dire des personnes les plus compétentes, — Petherick, s'attardant à construire une embarcation, avait laissé passer en grande partie la saison favorable. Les vents du Nord lui manquèrent sous le 7° de latitude, et il partit alors par la voie de terre pour se rendre à son entrepôt de N'yambara. Je dois dire qu'il avait envoyé ici un *vakil* et quelques barques, qui avaient ordre d'aller le rejoindre à N'yambara et de marcher ensuite au sud de cette station, dans le but ostensible de découvrir où je pouvais être : mais ceci était contraire aux instructions que je lui avais données en quittant l'Angleterre, non moins contraire aux intentions qu'il exprimait en ouvrant la souscription dont j'ai parlé, contraire enfin à l'opinion hautement exprimée de tous les Européens engagés dans le même commerce que lui. Ils étaient unanimes à dire que Petherick serait allé directement à Faloro, et de là plus avant dans la direction du Sud, si

1. Mlle la baronne Van-Capellen, Mme et Mlle Tinne.

son commerce à l'ouest du Nil ne l'avait détourné dans cette direction.

Baker m'offrit ses barques pour descendre à Khartoum, mais il me demandait en même temps si je n'avais pas laissé derrière moi quelque entreprise à compléter, quelques résultats à obtenir qui pussent compenser pour lui les fatigues et la dépense considérable de l'expédition qu'il avait organisée.

Je lui parlai naturellement de ce louta (ou lac) Nzigé que j'avais eu le regret de ne pas pouvoir explorer. Je lui décrivis le Nil, tel que nous l'avions laissé dans le Chopi, se dirigeant vers l'ouest; tel que nous l'avions retrouvé dans le Madi, venant de la même direction,— navigable, assurait-on, jusqu'à Koshi — et probablement aussi jusqu'au petit louta Nzigé. Si donc il en était ainsi, on pouvait, au moyen de barques construites dans le Madi, plus haut que les cataractes, ouvrir de vastes contrées aux bienfaisantes influences de la navigation. Je lui parlai, enfin, des conventions faites avec Kamrasi, des marchandises que j'avais laissées derrière moi, et du droit qu'aurait à les réclamer tout homme assez entreprenant pour tenir les promesses que j'avais faites au roi de l'Ounyoro. Tout en écartant l'idée de revendiquer ce qui m'appartenait, Baker parut disposé à exécuter ce plan de campagne; il se lia peu à peu avec Mahamed, qui promit de le conduire jusqu'à Faloro, et auquel j'offris trois carabines par manière de gratification [1].

Si la lune avait été placée de manière à déterminer immédiatement la longitude, j'aurais descendu le Nil sans plus tarder. Mais comme il n'en était pas ainsi, je demeurai à Gondokoro, chez Baker, et ceci me procura l'occasion de causer, à mainte et mainte reprise, avec le chef de la mission autrichienne (M. Morlang) et deux de ses collègues qui, avant de quitter Kich pour retourner à Khartoum, étaient venus jeter un dernier regard sur leur ancien établissement.

Il est aisé de comprendre que le gouvernement autrichien se soit lassé d'entretenir ici des prédicateurs de l'Évangile. Sur

1. Il n'est pas sans intérêt de savoir que ces projets ont été réalisés. Ainsi que nous l'apprend une lettre du capitaine Speke, publiée par les journaux après la mort de ce dernier, M. Baker a pénétré par le nord jusques dans l'Ounyoro. Il y était, à la date des nouvelles les plus récentes, aux prises avec une situation très-difficile et très-périlleuse, dont le capitaine Speke se montrait fort préoccupé.



vingt missionnaires qui, depuis treize ans, sont venus porter la parole de Dieu aux bords du Nil, treize sont morts de la fièvre, deux de la dyssenterie, deux autres ont dû fuir avec une santé à jamais détruite, et, en regard de tant de sacrifices, il serait impossible de placer une seule conversion qui mérite d'être signalée. Les missionnaires, cependant, reconnaissent aux habitants du Bari un certain degré d'élévation morale, d'intelligence et de courage; mais les nécessités de la vie matérielle, l'absence de toute autorité protectrice, l'insécurité du travail qui engendre nécessairement la paresse, constituent des obstacles à peu près insurmontables. Les enfants indigènes viennent volontiers écouter la parole des prêtres; plus volontiers encore ils regardent les images et les signes extérieurs du culte, mais au bout de peu de temps, n'ayant aucun profit immédiat à tirer de leur docilité, ils s'éloignent « pour aller, disent-ils, chercher de quoi vivre. » Le fait est que la disette règne en général dans le pays, non par la faute du sol, naturellement fertile, mais par celle des habitants qui le cultivent à peine, dévorent les moissons à moitié vertes, et vivent ensuite ou de poisson pêché dans le fleuve, ou de tortues ramassées à l'intérieur des terres.

Les dignes prêtres dont je parle n'ont jamais eu à se plaindre des indigènes. Ceux-ci étaient même favorablement disposés pour les Européens, jusqu'au moment où les trafiquants du Nil-Blanc sont venus, par des atrocités sans pareilles, semer ici des ferments de haine et de vengeance. C'est à partir de ce temps que les missionnaires, envisagés comme précurseurs de toutes ces abominations, ont vu leurs pieux efforts frappés d'une stérilité irremédiable. L'oisiveté forcée à laquelle ils se trouvaient ainsi condamnés, a plus fait que tout le reste pour décimer leur petite cohorte, en les poussant à des excès de régime que l'ardeur du climat rend essentiellement insalubres.

Le 18, — c'est-à-dire trois jours après notre arrivée, — Kourschid Agha, réveillé par un feu roulant de mousqueterie, alla sur ses bateaux porter secours à quelques-uns de ses gens qui, revenant avec de l'ivoire d'une expédition dans le N'yambara, étaient aux prises, sur les bords du Nil, à deux ou trois milles au-dessous de Gondokoro, avec des bandits indigènes. Le lendemain, il était de retour après avoir tué plusieurs hommes à l'ennemi et lui avoir pris une certaine quantité de bétail. Nous

avions appris que Petherick était, lui aussi, dans une mauvaise passe de ce genre, et je me préparais à marcher à son secours avec Baker et Grant, lorsqu'il arriva fort à propos pour nous épargner cette peine. « Il ramenait, disait-il, un grand nombre de porteurs, en vue des recherches qu'il comptait faire *maintenant* à notre intention sur la rive orientale du Nil, bien qu'en apprenant la désertion dont j'avais été victime dans l'Ougogo, il eut cru devoir renoncer à toute espérance de me revoir jamais. » Il mit d'ailleurs à ma disposition complète et son *dyabir* et en général toutes les ressources dont il était muni, mais je n'en usai que discrètement, grâce aux générosités de Baker, et seulement pour ne pas me refuser à ses pressantes instances. Je lui en voulais au fond, je l'avoue; et le lecteur le comprendra, s'il veut bien se rappeler combien de fois, dans le cours de l'expédition, j'avais modifié mes vues, bouleversé mes projets, contrarié mes convenances, afin de tenir mes engagements envers Petherick. Cependant, je ne voulus pas rompre avec lui, et nous fîmes table commune. J'eus ainsi l'occasion de lui faire observer qu'il avait perdu de belles chances en ne remontant pas le fleuve pour venir à moi; il eût été doublement récompensé d'avoir tenu sa promesse, d'abord par une abondante moisson d'ivoire, et en second lieu, par les avantages matériels que lui aurait procurés un navire construit dans le Madi, au-dessus des cataractes. Il suffisait de ceci pour ouvrir à ses marchandises un parcours, navigable selon moi, de plusieurs centaines de milles. On voit que pour tous deux il eût mieux fait de s'en tenir au plan développé dans la lettre par laquelle il sollicitait la souscription de nos amis[1].

Ce fut à Gondokoro que je reçus mes premières correspondances d'Angleterre; ce fut là que sir Roderick Murchison m'annonça que la Société royale de géographie m'avait décerné sa grande médaille (*Founder's Medal*) pour avoir découvert, en 1858, le Victoria N'yanza.

1. Voir cette lettre, adressée au *très-honorable* lord Ashburton, président de la *Royal Geographical Society*, dans les comptes rendus de cette savante compagnie, à la date du 19 juin 1860.

CONCLUSION.

Le reste de mon voyage vers Alexandrie ne fut pas sans incidents, et fit passer sous mes yeux des tableaux tout à fait dignes de la description que j'aurais pu leur consacrer en d'autres circonstances. Mais il me semble que j'ai mis la patience du lecteur à une épreuve très-suffisante, et je ne veux pas surcharger mon volume de ce qui ne se rattache pas directement au grand problème dont je poursuivais la solution. Je termine donc ce journal, après vingt-huit mois de travaux, par quelques explications ayant pour but de comparer les diverses branches du Nil avec ses affluents, et d'établir leur valeur respective.

Le premier de ces affluents, le Bahr-el-Ghazal, nous étonna singulièrement; en effet, le grand lac marqué sur nos cartes à l'extrémité d'un coude formé par le Nil, était remplacé par une simple pièce d'eau, une espèce d'étang, perdu pour ainsi dire dans un océan de roseaux. Le vieux Nil semblait passer avec dédain devant cette insignifiante annexe, et nous porta bientôt en face de cette branche de la rivière Sobat qui, sous le nom de Géraffe, constitue le second affluent du grand fleuve; elle décrit en y tombant une courbe gracieuse; son courant est rapide et paraît profond, mais sa largeur ne s'étend pas sur plus de cinquante pieds.

Vient ensuite la Sobat elle-même, plus large et moins rapide que la Géraffe. Le Nil est considérablement accru par cette double addition, mais il ne prenait cependant pas le noble aspect qui nous avait tant frappés, immédiatement après la saison des pluies, pendant notre navigation sur les canots de l'Ounyoro.

C'est ici que je pris mes dernières observations astronomiques; elles placent l'embouchure de la Sobat sous le 9° 20′ 48″



Les « Fidèles » des capitaines Speke et Grant.

de latitude nord, et sous le 31° 24′ 0″ de longitude est. La Sobat se déverse dans le Nil par une troisième branche à l'embouchure de laquelle je passai malheureusement sans être prévenu. Celle-ci du reste est assez connue, et mes regrets s'en trouvent diminués d'autant.

Il faut parler maintenant de ce fameux Nil Bleu qui, même comparé à la Géraffe, simple branche de la Sobat, n'est qu'une très-mesquine et très-insignifiante rivière. Alimenté, selon toute apparence, par quelques chaînes de montagnes, il doit être sujet à de grandes fluctuations périodiques. J'ai rarement subi un désappointement pareil à celui que m'a procuré la vue de ce cours d'eau si célèbre, et je suis convaincu que si on l'isolait du Nil Blanc, le Bahr-el-Arzek se perdrait, absorbé dans les sables, avant d'atteindre la basse Égypte.

Ce que j'ai dit du fleuve Bleu s'applique à la rivière Atbara, le dernier des affluents que je passe en revue ; c'est encore un torrent de montagnes qui déborde pendant la saison des pluies, et qu'ensuite les ardeurs du soleil dessèchent à peu près complétement.

J'en avais assez vu, désormais, pour être convaincu que le fleuve Blanc, qui sort du N'yanza par les chutes Ripon, est bien le vrai Nil, le père des fleuves, car il l'emportait d'une manière éclatante sur tous ceux qui venaient s'y embrancher, et cela dans la saison sèche, qui est la meilleure époque pour apprécier l'importance permanente et les forces relatives de ces rivières.

Quant au petit louta Nzigé, je me rallierais volontiers à l'hypothèse du docteur Murie, qui était avec nous à Gondokoro. La manière dont nous avions devancé le débordement du Nil, entre les chutes Karouma et Gondokoro, lui faisait regarder le louta comme un grand réservoir du Nil, que ce fleuve avait peu à peu rempli pendant notre séjour au Madi, et qui, se trouvant garni d'eau justement à l'époque où nous quittâmes ce pays, permit au Nil de reprendre son cours vers le nord, en même temps que nous y marchions nous-mêmes. Cette théorie me paraît expliquer d'une manière satisfaisante la décroissance phénoménale du Nil, à mesure que nous le descendions. Elle explique aussi l'extrême lenteur avec laquelle les débordements du Nil gagnent l'Égypte.

J'ose espérer que le lecteur, assez bienveillant pour nous accompagner jusqu'ici, désire savoir ce que devinrent les « fidèles » que j'avais emmenés si loin de leur pays, et dont je n'avais plus à réclamer les services. Au Caire, où nous logions dans l'hôtel Shepherd, je les fis photographier en masse et leur procurai la satisfaction de se montrer aux concerts publics, tableaux vivants, etc. Nous fûmes invités à visiter le vice-roi dans son palais de l'île Roudah (*Gesiret-el-Roudah*), et son accueil nous satisfit complétement, car après nous avoir écoutés avec la plus flatteuse attention, il me promit de concourir pour sa part



Les femmes de la caravane.
1. Sikujua. 2. Kahala. 3. Mzizi. 4. Faïda[1].

à toute nouvelle entreprise ayant pour objet d'ouvrir l'Afrique centrale aux progrès de la civilisation.

Je nommai Bombay chef des « fidèles, » et je lui remis en triple exemplaire les photographies de nos dix-huit hommes et de nos quatre femmes, destinées à faire reconnaître leur identité par les consuls de Suez, d'Aden et de Zanzibar; au moyen de traites sur cette dernière ville, je leur assurai un supplément de salaire, égal à une année de service. Chacun d'eux doit être

1. Kahala s'appelait aussi Raziki. Faïda est devenue la femme de Frij.

gratifié, en outre, de ce qu'on appelle à Zanzibar un jardin « d'homme libre, » et d'une dot équivalente à dix dollars quand il lui plaira de prendre femme.

J'ai su, depuis lors, que maître Bombay et sa suite, manquant les îles Seychelles, avaient été poussés jusqu'à Maurice, où le capitaine Anson, inspecteur général de la police, prit d'eux les plus grands soins et leur assura tous les bénéfices d'une véritable vogue. On les mena au théâtre, et une souscription fut organisée à leur profit. Ils furent ensuite rapatriés à titre gratuit, et le colonel Playfair, tout récemment nommé consul à Zanzibar, leur a manifesté, je le sais, l'intérêt le plus cordial. Je sais aussi qu'ils ne demandent qu'à me suivre encore une fois si, réalisant mes rêves les plus ambitieux, je traverse un jour l'Afrique de l'est à l'ouest, dans sa zone la plus fertile.

Ce noble vœu ne se réalisera jamais. Le capitaine Speke, après avoir échappé aux périls de la grande insurrection indienne, et à ceux de trois voyages dans les pays les plus inexplorés du continent africain, a péri, comme James Bruce, comme l'amiral Dumont-d'Urville, victime d'un accident vulgaire. Il chassait près de Bath, en compagnie d'un de ses amis, lorsque, essayant de franchir un mur de clôture, il reçut en plein corps la charge de son fusil, malheureusement retenu dans un buisson voisin. La mort fut presque instantanée. Deux jours après, une multitude recueillie (plus de deux mille personnes, ont dit les journaux), dans les rangs de laquelle on remarquait le bienveillant protecteur de l'expédition au lac Victoria, sir Roderick Murchison, et le docteur Livingstone, le plus illustre des émules de Speke, accompagnait ses restes vers le tombeau de famille.

Résumons cependant la courte et brillante carrière qui venait de s'achever ainsi. Second fils d'un propriétaire du comté de Somerset (M. Williams Speke, de Jordans), et né en 1827, John Hanning Speke fut élevé dans une école provinciale (*grammar-school*), où se manifestèrent de bonne heure sa passion pour la chasse et les exercices du corps, son infatigable curiosité, son courage à toute épreuve, penchants innés qui le désignaient d'avance pour le rôle à lui assigné par la Providence.

Il n'avait pas plus de dix-sept ans, en 1844, lorsqu'il prit place dans les rangs de l'armée anglo-indienne, et fit, comme officier subalterne de la division Colin Campbell, avec les troupes commandées par lord Gough, la terrible campagne du Pendjàb. Il combattit à Ramnuggur, à Sadoulapore, à Chillianwallah, à Guzzerat, et mérita par ses brillants services, une fois la guerre finie, que les autorités militaires fissent d'amples con-

cessions à son humeur aventureuse. Congés sur congés lui furent accordés. Il en profita pour explorer les parties les moins accessibles de l'Himalaya, et s'avancer, pionnier intrépide, dans certaines régions du Thibet, sur lesquelles on n'avait encore aucunes notions précises. Botaniste, géologue, mais surtout naturaliste passionné, il formait de précieuses collections et rapportait de chaque voyage des cartes levées avec un grand soin. Ces heureux résultats autorisaient ses chefs à lui laisser une liberté à peu près complète.

Ainsi préparé, le hardi voyageur aborda la grande entreprise de toute sa vie : la découverte des sources du Nil. Profitant de quelques renseignements recueillis par deux missionnaires allemands (le docteur Krapf et le Rév. Rebmann), sur l'existence de grands lacs d'eau douce occupant plusieurs degrés, au sud et au nord de la région équatoriale, dans le centre du continent africain, le capitaine Burton et le capitaine Speke essayèrent d'y arriver par le nord. Ce fut l'objet d'une première expédition au pays des Somals, racontée en détail par notre voyageur dans le *Blackwood's Magazine* (1854 et 1855), et tout récemment dans un volume intitulé : *What led to the discovery of the sources of the Nile.* Le capitaine Burton en a donné une autre version dans ses *First footsteps in Eastern Africa.*

Speke, échappé par miracle à des mésaventures qui avaient failli lui coûter la vie, se hâta de courir en Crimée, où il servit, comme volontaire, dans les rangs des troupes fournies par le Sultan. Après la campagne, il eut d'abord fantaisie d'étudier la faune du Caucase, mais renonçant à ce projet, il partit pour rejoindre le capitaine Burton qui, une seconde fois, allait pénétrer en Afrique.

Cette nouvelle expédition (juin 1857 à mars 1859) conduisit les deux aventureux compagnons jusque sur les bords du lac Tanganyika. Nous avons expliqué, au début de ce volume, par quel heureux hasard Speke fut amené, se détournant de sa route, à constater l'existence du N'yanza, ou lac, qu'il a baptisé du nom de sa souveraine. Sa découverte lui suggéra une hypothèse hardie ; il pressentit, il devina que cette espèce de mer intérieure, réservoir profond où se déversent les eaux des montagnes de la Lune, devait être le point de départ du grand fleuve dont il espérait fixer la mystérieuse origine. Vainement son compagnon ne voulut voir qu'un rêve dans cette conjecture sans preuves. Speke se promit de trancher à tout prix la question qui venait de se poser ainsi devant lui, et tel a été le but de sa troisième campagne (1859-1863) accomplie de concert avec le capitaine Grant. C'est celle qui est racontée jour par jour dans les pages ci-dessus.

Bien que certains esprits scrupuleux aient envisagé comme encore incomplète la solution du problème géographique dont tant de savants s'étaient tour à tour préoccupés, l'Angleterre salua d'un cri de triomphe le retour de ses deux vaillants champions. Félicité par la reine, récompensé par la Société royale de géographie, comptant le prince de Galles parmi les auditeurs qui se pressaient pour entendre ses récits, le capitaine Speke devint le point de mire de tous les regards, l'objet de toutes les curiosités. Son comté natal (qui fut aussi la patrie de sir Francis Drake), le revendiquait comme une de ses illustrations, par l'organe du doyen de

ses députés [1], qui tint à honneur d'appeler l'attention de la Chambre des communes sur les éclatants services de son jeune compatriote. Lord Palmerston releva le gant au nom du pays tout entier, et la reconnaissance nationale promettait à notre voyageur les plus magnifiques récompenses lorsque la mort vint brusquement l'arracher aux enivrements de sa célébrité naissante.

L'Association britannique tenait dans la ville de Bath les assises de son congrès annuel. Membre du comité de géographie, Speke devait y prendre la parole en présence du capitaine Burton, jadis son associé, maintenant son rival et son contradicteur. Le capitaine Grant assistait à ce rendez-vous, ainsi que le docteur Livingstone, et cette pléiade de voyageurs intrépides, groupée autour de sir Roderick Murchison, fixait l'attention générale. Coïncidence étrange, ce fut au moment même où le comité de la section de géographie (section E) débattait la question de savoir s'il convenait de provoquer, par une démarche directe auprès du gouvernement, les marques de faveur dues aux deux explorateurs du N'yanza Victoria, — ce fut à ce moment, disons-nous, qu'arriva la nouvelle de l'horrible accident qui venait d'enlever Speke à sa famille et à ses amis. Sir R. Murchison interrompit le débat, et d'une voix émue annonça le fatal événement. Le capitaine Burton, dont les lèvres se refusaient à parler, saisit un crayon et traça sur un morceau de papier qu'il fit passer au président, l'expression sentie de ses vifs regrets et de son admiration pour « l'ardeur et la loyauté » de son ancien camarade.

Les obsèques du capitaine Speke ont eu lieu le 23 septembre dernier. Ses restes reposent dans le caveau de famille qu'abrite l'église de Dowlish-Wake. Une souscription est ouverte pour élever un monument « à l'Européen qui le premier, avec le capitaine Grant, traversa du sud au nord le centre de l'Afrique équatoriale ; à celui qui (abstraction faite de tout conflit d'opinions au sujet des sources du Nil), a incontestablement déterminé l'existence et le site du vaste bassin aquatique au dehors duquel s'épanche ce fleuve [2]. »

LE TRADUCTEUR.

1. Sir William Miles.

2. Nous avons tenu à placer ici, textuellement, les paroles dont s'est servi sir R. Murchison, quand il s'est fait le promoteur de la souscription nationale pour le monument Speke, ouverte à Londres dans les bureaux de la Société royale de géographie, 15, White-Hall-Place, S. W.

FIN.

APPENDICE A.

PERSONNEL INDIGÈNE DE L'EXPÉDITION.

Les hommes qui la composaient s'étaient individuellement engagés par devant le colonel Rigby, le sheik Said, Bombay et moi-même, à me suivre comme serviteurs, d'après le contrat ci-dessous enregistré sur les livres du consulat anglais, à Zanzibar, le 8 septembre 1860 :

« Moyennant que je paye immédiatement, en monnaie de cours, au sheik Said, 500 dollars; à Bombay, Baraka et Rahan, 60 dollars chacun; aux Vouangouana, 25 dollars par tête, et aux jardiniers Vouatouma du sultan Majid, 7 dollars chacun; — moyennant aussi que je leur promets à tous les mêmes sommes, payables lors de notre arrivée en Égypte, plus des vêtements et des rations, à titre gratuit, pendant le voyage, et un passage, également gratuit, d'Égypte à Zanzibar; — les susdits s'obligent à me suivre sur tous les points du continent africain où je voudrai les conduire, et à me rendre, sans hésitation, tous les genres de service qu'on peut raisonnablement demander à des hommes de leur classe quand ils sont attachés à une caravane. »

L'argent ci-dessus ayant été payé à la vue de tous, la mention portée sur les registres fut contre-signée, et la convention se trouva conclue

LISTE DES HOMMES ENGAGÉS A ZANZIBAR, LEUR PAYE, LEURS FONCTIONS, ET CE QU'ILS SONT DEVENUS.

Nos D'ORDRE.	Paye en dollars un an d'avance.	NOMS.	RACE.	GRADE le plus élevé que chacun ait obtenu.	Où et quand le service de chacun a pris fin.	Fusils emportés par les déserteurs.	REMARQUES.
1	500	Saïd bin Salem.......	Arabe.	Kafila bashi	Congédié malade à Kazeh.	»	
2	25	Sulimani....	Nègre.				
3	25	Babou	Id.				Vouatouma ou esclaves.
4	25	Feraj	Id.	Domestiques de Sheik Said.	Congédiés à Kazeh en même temps que leur maître.......	»	
5	25	Yakout......	Id.				
6	25	Yousouf.....	Id.			»	
7	25	Saadi	Id.				
8	60	Bombay.....	Id.	Factotum.	Licencié en Egypte.	»	
9	60	Baraka......	Id.	Commandant.	Renvoyé à Zanzibar de l'Ounyoro......	»	
10	60	Rahan	Id.	Valet.	Renvoyé à Zanzibar du Bogoué.......	»	
11	25	Frij.........	Id.	Cuisinier.	Licencié en Égypte.	»	Vouangouana ou esclaves affranchis.
12	25	Mabrouki....	Id.	Valet.	Idem	»	
13	25	Oulédi (aîné).	Id.	Id.	Idem	»	
14	25	Ilmasi	Id.	Id.	Idem	»	
15	25	Abédi.......	Id.	Porteur.	Déserté au Bogoué. .	»	
16	25	Rahan	Id.	Id.	Déserté dans l'Ounyoro...........	1	
17	25	Vouadimoyo.	Id.	Id.	Idem	2	
18	25	Vouadihamadi.	Id.	Id.	Idem	3	
19	25	Saïd Allah..	Id.	Id.	Déserté au Bogoué...	»	
20	25	Tabiba......	Id.	Id.	Renvoyé à Zanzibar de l'Ousagara	»	
21	25	Kari........	Id.	Id.	Assassiné dans l'Ouganda...........	»	
22	25	Matiko	Id.	Id.	Déserté dans l'Ounyoro...........	4	
23	25	Nasibou.. ..	Id.	Id.	Laissé dans l'Ouganda	»	
24	25	Mousa	Id.	Id.	Déserté, idem......	5	
25	25	Mabrouki...	Id.	Id.	Idem	6	
26	25	Hassani.. ..	Id.	Id.	Mort à Kazeh.......	»	
27	25	Baraka......	Id.	Id.	Déserté dans l'Ounyoro	7	
28	25	Johur.......	Id.	Id.	Congédié à M'gunda Mkhali...........	»	
29	25	Mabrouki....	Id.	Id.	Déserté dans l'Ounyoro...........	8	
30	25	Mutwané....	Id.	Id.	Resté malade à Oukouni...........	»	
31	25	Bilal........	Id.	Id.	Déserté dans l'Ounyoro...........	9	
32	25	Othman.....	Id.	Id.	Idem	10	
33	25	Muftah......	Id.	Id.	Idem	11	
34	25	Oulédi	Id.	Id.	Idem	12	
35	25	Jouma	Id.	Id.	Idem	13	
36	25	Oulédi	Id.	Id.	Renvoyé à Zanzibar de l'Ounyoro......	»	
37	25	Mabrouki....	Id.	Id.	Resté malade au Bogoué............	»	

Nos D'ORDRE.	Paye en dollars un an d'avance.	NOMS.	RACE.	GRADE le plus élevé que chacun ait obtenu.	Où et quand le service de chacun a pris fin.	Fusils emportés par les déserteurs.	REMARQUES.
38	25	Sirboko.....	Id.	Id.	Déserté dans l'Ounyoro............	14	
39	25	Masibou.....	Id.	Id.	Idem	15	Vouangouana ou esclaves affranchis.
40	25	Msalima.....	Id.	Id.	Renvoyé à Zanzibar de l'Ounyoro.....	»	
41	7	Mektoub ...	Nègre.	Porteur.	Licencié en Égypte..	»	
42	7	Baraka......	Id.	Id.	Déserté dans l'Ousaramo	»	
43	7	Kani........	Id.	Id.	Idem	»	
44	7	Kirambou ...	Id.	Id.	Idem	»	
45	7	Kinanda.....	Id.	Id.	Mort à Mininga.....	»	
46	7	Mdara	Id.	Id.	Déserté dans l'Ousaramo	»	
47	7	Mdyabouana.	Id.	Id.	Idem	»	
48	7	Ulédi	Id.	Valet.	Licencié en Égypte..	»	
49	7	Mzungou....	Id.	Porteur.	Déserté dans l'Ousaramo	6	
50	7	Thanun.	Id.	Id.	Déserté dans l'Ougago............	»	
51	7	Kariombé ...	Id.	Id.	Déserté sur la côte..	»	
52	7	Kingunga....	Id.	Id.	Déserté dans l'Ousaramo	»	
53	7	Matona......	Id.	Id.	Idem.............	»	
54	7	Malini	Id.	Id.	Déserté sur la côte..	»	
55	7	Darara......	Id.	Id.	Idem	»	
56	7	Khamisi....	Id.	Id.	Déserté dans l'Ousaramo	»	
57	7 7	Yakout.....	Id.	Id.	Déserté dans l'Ounyoro...	17	
58	7	Hutibou.....	Id.	Id.	Déserté sur la côte..	»	Jardiniers Vouatouma du sultan Majid.
59	7	Panamba....	Id.	Id.	Idem	»	
60	7	Pakaroua....	Id.	Id.	Idem	»	
61	7	Yaha........	Id.	Id.	Idem	»	
62	7	Namaganga..	Id.	Id.	Déserté dans l'Ousaramo	»	
63	7	Khamsi	Id.	Id.	Idem.............	»	
64	7	Ouilyamanga.	Id.	Id.	Déserté sur la côte..	»	
65	7	Mkaté.......	Id.	Échanson.	Licencié en Égypte..	»	
66	7	Mpouanda...	Id.	Porteur.	Déserté dans l'Ousaramo	»	
67	7	Kirambou...	Id.	Id.	Resté malade au Bogué.	»	
68	7	Msaram....	Id.	Id.	Déserté dans l'Ousaramo	»	
69	7	Kiroumba ...	Id.	Id.	Déserté sur la côte..	»	
70	7	Kamouna....	Id.	Id.	Idem	»	
71	7	Sulamini...	Id.	Id.	Déserté dans l'Ougago.....	»	
72	7	Barouti	Id.	Homme de peine.	Licencié en Égypte..	»	
73	7	Umburi.	Id.	Porteur.	Idem	»	
74	7	Makarani....	Id.	Id.	Déserté dans l'Ougago...	18	
75	7	Ulimengo ..	Id.	Chevrier.	Licencié en Égypte..	»	
76	7	Khamsini....	Id.	Porteur.	Idem	»	

Nos D'ORDRE.	Paye en dollars un an d'avance.	NOMS.	RACE.	GRADE le plus élevé que chacun ait obtenu.	Où et quand le service de chacun a pris fin.	Fusils emportés par les déserteurs.	REMARQUES.
		HOTTENTOTS. — CARABINIERS A CHEVAL. (*Cape Mounted Riflemen.*)					
1	»	Mithalder...	»	Caporal.	Renvoyé à Zanzibar de Mininga.......	»	
2	»	Vandermerwe	»	Trompette.	Renvoyé à Zanzibar de l'Ousagara.....	»	
3	»	Adams......	»	Soldat.	Idem..............	»	
4	»	April........	»	Id.	Renvoyé à Zanzibar de Mininga	»	
5	»	Jansen......	»	Id.	Renvoyé à Zanzibar de l'Ousagara.....	»	
6	»	Lemon......	»	Id.	Renvoyé à Zanzibar de Mininga.......	»	
7	»	Middleton...	»	Id.	Idem..............	»	
8	»	Peters......	»	Id.	Mort dans l'Ousagara............	»	
9	»	Reyters.....	»	Id.	Renvoyé à Zanzibar de l'Ousagara.....	»	
10	»	Harries......	»	Id.	Idem..............	»	
		HOMMES ENGAGÉS A L'INTÉRIEUR DU PAYS, AUX MÊMES CONDITIONS QUE LES VOUANGOUANA.					
1	»	Hassani......	Nègre.	Porteur.	Assassiné dans le Karagoué...........	»	
2	»	Langoro.....	Id.	Id.	Déserté dans l'Ounyoro........ ...	19	
3	«	Ilmasi.......	Id.	Id.	Idem..............	20	
4	»	Khamisi.....	Id.	Id.	Idem..............	21	
5	»	Mtamani....	Id.	Id.	Licencié en Égypte.	»	
6	»	Matagiri.....	Id.	Id.	Idem..............	»	
7	»	Sadiki.......	Id.	Id.	Idem..............	»	
8	»	Manoua.....	Id.	Id.	Idem..............	»	
9	»	Nondo......	Id.	Id.	Renvoyé de l'Ouganda...........	»	
10	»	Sampti......	Id.	Id.	Déserté dans l'Ounyamouézi.......	»	
11	»	Farhan.....	Id.	Id.	Déserté dans l'Ounyoro............	»	
12	»	Saïdi.......	Id.	Id.	Idem..............	22	
13	»	Chauri......	Id.	Id.	Idem..............	23	
14	»	Mijaliwa....	Id.	Id.	Déserté chez Abouhamed............	»	
15	»	Sangoro.....	Id.	Id.	Idem..............	»	
16	»	Murzouki....	Id.	Id.	Déserté dans l'Ounyoro............	24	
17	»	Farhan......	Id.	Id.	Licencié en Égypte..	»	
18	»	Chongo.....	Id.	Id.	Déserté dans l'Ounyoro............	»	
19	»	Mdourou....	Id.	Id.	Idem..............	»	
20	»	Poulimbofou.	Id.	Id.	Idem..............	»	
21	»	Koudourou..	Id.	Id.	Idem..............	»	
22	»	Fisi.........	Id.	Id.	Idem..............	»	

APPENDICE B.

LISTE DES MARCHANDISES (ÉVALUÉES EN MONNAIES D'AFRIQUE) ENVOYÉES D'AVANCE A KAZEH, AUX SOINS DE MOUSA M'ZOURI.

Elles étaient portées par cinquante-six pagazis, ou porteurs Vouanyamouézi, payés d'avance 511 dollars, et conduits par deux affranchis qui reçurent 100 dollars.

QUANTITÉS.	MESURES.	ÉTOFFES. — VINGT CHARGES.	DOLLARS.
122	Bolts.	Merkani, ou cotonnade américaine...........	343,2,0
2	Id.	Joho, étoffe rouge pour couvertures..........	30,0,0
71	Id.	Kiniki, étoffe bleue; provenance indienne.....	56,0,0
42	Pièces.	Barsati; draps teints.. ....,....	14,0,0
5	Id.	Sahari, même genre d'étoffes................	3,3,0
5	Id.	Dabouani, même genre d'étoffes.......... ...	3,3,0
40	Cardées.	Bindéra, étoffes rouges, provenance indienne.	1,2,0
16	Id.	Perse....................................	1,0,2
			453,2,2
		VERROTERIES. — TRENTE-SIX CHARGES	
6	Frasilah.	Sami-Sami, verroterie rouge-violet...........	102,0,0
6	Id.	Golabi, perles roses..........	87,0,0
9	Id.	Kadoundougourou, perles rouges venant de l'Inde....................................	49,2,0
12	Id.	Langio, perles bleues......................	84,0,0
20	Id.	Kanyéra, perles blanches..................	110,0,0
9	Id.	Mzizima, perles anneaux de couleur bleue....	63,0,0
			495,2,0

MARCHANDISES QUI VOYAGEAIENT AVEC L'EXPÉDITION.

Elles étaient portées par cent pagazis, ou porteurs Vouanyamouézi, sous mes ordres, et qui avaient reçu d'avance 925 dollars.

QUANTITÉS.	MESURES.	ÉTOFFES. — CINQUANTE-NEUF CHARGES.	DOLLARS.
332	Bolts.	Merikani..................................	954,2,0
60	Id.	Kiniki....................................	46,2,0
10	Id.	Missuti, étoffes teintes.....................	6,1,0
5	Id.	Perse.....................................	9,1,2
10	Pièces.	Kisutu	4,2,0
42	Id.	Barsati....................................	19,3,0
22	Id.	Sahari.....................................	27,3,0
		A reporter.........	1066,4,2

QUANTITÉS.	MESURES.	ÉTOFFES. — CINQUANTE-DEUX CHARGES.	DOLLARS.
		Report.......	1066,4,2
25	Pièces.	Doubouani..............................	31,0,0
5	Id.	Kiniki, draps teints.........................	4,0,0
5	Id.	Khoudrangi, draps teints.....................	10.0,0
2	Id.	Diouli, étoffes brochées d'or.................	14.2,0
2	Id.	Chibaya, étoffes brochées d'or................	16,0,0
2	Gilets.	Kizbas, étoffes brochées d'or.	30,0,0
4	Coudées.	Bindéra, étoffes brochées d'or............. ..	7,2,0
12	Bonnets.	Kofia (Fez).................................	6,0,0
5	Id.	Kofia (Surate).......	3,2,0
24	Paquets.	Verroteries très-menues, rouges, roses, blanches et bleues, spécialement destinées aux rois de race Vouahuma. Elles étaient cachées dans les charges ci-dessus énumérées, et avaient coûté...........................	48,0,0
		TOTAL.........	1239,0,2
		VERROTERIES. — VINGT-HUIT CHARGES.	
10 1/2	Frasilah.	Langio...........................	84,0.0
10 1/2	Id.	Sami-Sami.....................	178,2,0
10 1/2	Id.	Koutouamnazi (feuille de cocotier)..........,.	94,2,0
10 1/2	Id.	Golabi.............................	157,2,0
7	Id.	Mzizima..................................	21,0,0
		TOTAL........	525,2,0
		MÉTAUX TRAVAILLÉS. — TREIZE CHARGES.	
10	Frasalah.	Fils de fer..	90,0,0
9 1/2	Id.	Fils de cuivre................................	130,1,0
		TOTAL...	220.1,0
		TOTAL, en dollars pour les cent cinquante-six charges, y compris les frais de transport (salaires des porteurs)....	4460
		Soit, à 5 fr. le dollar..................	22,300 fr.

APPENDICE C.

LISTE DU GROS GIBIER ABATTU PAR L'EXPÉDITION.

1860 — Septembre. — Kousiki, un hippopotame mâle.
— Octobre... 15. — Kidounda, un *pallah-boc* mâle, un *pallah-boc* femelle, un *wart–hog*.
— — 17. — Mgéta, Un *gnu* zébré, mâle, un *gnu* femelle, deux *ellipsiprymna* mâles, un pallah-boc mâle.
— — 25. — Zoungoméro, deux zèbres, mâle et femelle.
— — 28. — Kirengoué, un veau d'antilope rouge (?).
— Novembre. 3. — Makata, une giraffe mâle, un ellipsiprymna femelle.
— — 4. — Une antilope *reduncus*, mâle.
— — 18. — Inengé, un élan rayé femelle, une antilope *saltiana* femelle, une antilope rouge (?) femelle.
— — 27. — Kanyenyé (Est), un rhinocéros noir, mâle.
— — 30. — Kanyenyé (Ouest), deux antilopes, mâle et femelle, de la nouvelle espèce, Ougogo.
— Décembre. 2 — Une antilope mâle, même espèce, un pallah-boc mâle.
— — 3. — Une antilope femelle, espèce Ougogo.
— — 7. — Khoko, un rhinocéros noir, femelle.
— — 8. — Un buffle mâle et deux femelles.
— — 12. — Désert, une antilope *saltiana* femelle.
— — 18. — Un zèbre mâle, une antilope *saltiana* mâle.
— — 20. — Une antilope *saltiana* mâle.
— — 21. — Deux zèbres mâles.
— — 22. — Un zèbre mâle, un *wart-hog* femelle.
— — 24. — Un *duyker-boc* femelle.
— — 25. — Un rhinocéros noir, mâle, un *duyker-boc* mâle.
— — 27. — un rhinocéros noir femelle, un *wart-hog* mâle.
— — 31. — Un zèbre mâle.

1861 — Janvier... 2. — Un zèbre femelle, un duyker-boc mâle.
— — 3. — Un rhinocéros noir mâle.
— — 4. — Une antilope sauteuse mâle, un *wart-hog* mâle.
— — 6. — Deux zèbres, mâle et femelle.
— Février... 21. — Kazeh, un blanc-boc mâle.
— Août..... 25. — Oukouni, un *bush-boc* femelle.
— Octobre... 22. — Ousoui, un *grys-boc* mâle.
— Novembre. 17. — Karagoué, un (?) rhinocéros blanc.
— — 19. — Deux rhinocéros blancs, mâles.
— Décembre. 9. — Trois rhinocéros blancs, mâles.

1862 — Janvier.... 13. — Un *grys-boc* mâle.
— Juillet.... 14. — Ouganda, une antilope *lencotis*, femelle.
— — 16 — Deux zèbres mâles.
— — 17. — Une antilope ndjezza, femelle.
— — 22. — Une antilope *lencotis*, mâle.
— — 24. — Une antilope *lencotis*, mâle.
— — 25. — Une antilope *lencotis* mâle.
— Août...... 1er — Une antilope nsamma femelle, un *bush-boc* mâle.
— — 3. — Une antilope nsamma mâle.
— — 4. — Une antilope nsamma femelle.
— — 15. — Une antilope *lencotis* mâle.
— Novembre. 27. — Gani, un buffle mâle.
— Décembre. 24. — Madi, un *bush-boc* mâle.

1863 — Janvier... 19. — Une antilope nsamma mâle.
— — 21. — Un buffle mâle.
— — 23. — Un rhinocéros noir, mâle.
— — 28. — Une antilope *lencotis* femelle.
— — 29. — Deux antilopes *lencotis*, mâle et femelle.

APPENDICE D.

LISTE DES STATIONS ASTRONOMIQUEMENT DÉTERMINÉES.

En présentant à nos lecteurs ce tableau de déterminations astronomiques relevées pour la première fois par l'expédition que je dirigeais, je désire que ceci soit bien entendu : les résultats à donner, longitude ou latitude, sont des réductions, ou plutôt des calculs à nouveau, dressés par M. E. Dunkin, de l'Observatoire royal, à Greenwich, d'après mes observations plus ou moins approximatives; c'est la meilleure garantie d'exactitude que je puisse invoquer. Je me servais de sextants de huit pouces.

J. H. Speke.

NUMÉROS.	STATIONS.	LATITUDE SUD.	LONGITUDE EST.
1	Bagamoyo	6° 25′ 59″	»
2	Bomani	6° 30′ 44″	»
3	Ikambourou	6° 33′ 49″	»
4	Kizoto	6° 38′ 29″	»
5	Kiranga-ranga	6° 42′ 49″	»
6	Mouhougoué	6° 53′ 49″	»
7	Matamombo	7° 10′ 39″	»
8	Dégé-la-Mhora	7° 14′ 9″	»
9	Kidounda	7° 15′ 39″	»
10	Kirourou	7° 24′ 34″	38° 14′ 0″
11	Douthoumi	7° 24′ 13″	»
12	Zoungoméro	7° 26′ 58″ 5‴	37° 36′ 45″
13	Kirengué	7° 32′ 17″	»
14	Makata	7° 20′ 37″	»
15	Ngoto	7° 13′ 54″	»
16	Mouhanda	7° 9′ 9″	»
17	Mboumi	6° 56′ 30″	»
18	Manyongé	6° 47′ 0″	»
19	Roumouma	6° 46′ 29″	»
20	Ougogo (Est)	6° 31′ 12″	35° 32′ 4″
21	Kanyenyé (Ouest)	6° 23′ 51″	35° 6′ 10″
22	Mdabourou	6° 21′ 49″	34° 50′ 8″
23	Les Sources (*The Springs*)	6° 7′ 52″	»
24	*The Boss*	6° 3′ 59″	34° 18′ 30″
25	Jiwa-la-Mkoa	6° 0′ 37″	»
26	Kazeh	5° 0′ 52″	33° 1′ 34″
27	Ousagari (Sud)	4° 49′ 33″	»
28	Chez Ungougou	4° 40′ 19″	»
29	Mininga	4° 18′ 34″	32° 39′ 50″
30	Mbisou	4° 3′ 53″	32° 23′ 15″
31	Nounda	3° 58′ 59″	»
32	Phunzé	3° 53′ 35″	»
33	Takina	3° 50′ 20″	»
34	Chez M'yonga	3° 46′ 45″	»
35	Chez Rouhé	3° 34′ 24″	»
36	Mihambo	3° 29′ 59″	»

NUMÉROS.	STATIONS.	LATITUDE SUD.	LONGITUDE EST.
37	Kagoué	3° 25′ 26″	»
38	Chez Makaka	3° 28′ 24″	»
39	Chez LouméRési	3° 26′ 10″	»
40	Mouamba	3° 23′ 7″	»
41	Kagongo	3° 19′ 27″	32° 6′ 30″
42	Kagéra	3° 14′ 34″	»
43	Premier Uyombé	3° 11′ 4″	»
44	Chez Pongo	3° 3′ 37″	»
45	Chez N'yarouamba	3° 0′ 58″	»
46	N. Vouanga	2° 57′ 43″	»
47	Chez N'yamanira	2° 49′ 27″ (?)	»
48	Kafumbou	2° 49′ 34″	»
49	Chez Vikora	2° 48′ 44″	»
50	Chez Karivouami	2° 47′ 24″	31° 28′ 40″
51	Uthungou	2° 41′ 33″	31° 28′ 30″
52	Kitaré	2° 35′ 8″	»
53	Vihembé	2° 27′ 30″	»
54	Vigoura	2° 21′ 43″	»
55	1er Ourigi	2° 11′ 23″	»
56	Khonzé	2° 5′ 28″	»
57	Kiwéra	1° 59′ 53″	»
58	Uthenga	1° 55′ 28″	»
59	Rozoka	1° 50′ 7″	»
60	Katawanga	1° 45′ 53″	»
61	Palais de Roumanika	1° 42′ 42″ 5‴	31° 1′ 49″
62	Kitangoulé	1° 16′ 40″	»
63	Ndongo	1° 12′ 35″	»
64	Ngambézi	1° 5′ 29″	»
65	Kisouéré	0° 55′ 19″	»
66	Nyagussa	0° 53′ 33″	»
67	Ukara	0° 45′ 48″	»
68	Merouka	0° 36′ 2″	»
69	Sangoua	0° 30′ 47″	»
70	Masaka	0° 20′ 2″	31° 33′ 15″
71	Kitountou	0° 7′ 40″	
	(Ici, traversant l'équateur, nous passons à la latitude nord.)		
72	Nakousi	0° 7′ 15″	»
73	Kibibi	0° 15′ 0″	32° 9′ 45″
74	Nakatéma	0° 17′ 55″	»
75	N'yama-goma	0° 17′ 15″	»
76	Palais de Mtésa	0° 21′ 19″	32° 44′ 30″
77	Nasirié	0° 32′ 30″	»
78	Namaouja	0° 39′ 44″	»
79	Baja	0° 47′ 35″	»
80	Kari	0° 51′ 45″	»
81	Ourondogani	0° 52′ 27″	»
82	Isamba	0° 43′ 49″	»
83	Kianoukka	0° 53′ 30″	»
84	Chez Kidwiga	1° 8′ 6″	»
85	Utouti	1° 24′ 53″	»
86	Chaguzi (Sud)	1° 36′ 39″	»
87	Palais de Kamrasi	1° 37′ 43″	32° 19′ 49″
88	Kiratozi	1° 19′ 47″	»
89	Kitwara	1° 45′ 9″	»
90	Gouéni	1° 52′ 27″	»
91	Goutada	2° 13′ 10″	»
92	Cinquième campement au Kidi	2° 41′ 22″	»
93	Moudoua	3° 2′ 17″	»

NUMÉROS.	STATIONS.	LATITUDE SUD.	LONGITUDE EST.
94	Faloro.........................	3° 10′ 33″	31° 50′ 45″
95	Panyoro..	3° 21′ 47″	»
96	Paira..........	3° 25′ 27″	»
97	Apuddo.........................	3° 34′ 33″	»
98	Madi...........................	3′ 47′ 15″	»
99	Labouré..	3° 59′ 56″	»
100	Mougi................	4° 7′ 1″	»
101	Marsan.........................	4° 31′ 17″	»
102	Doro	4° 42′ 33″	»
103	Gondokoro......................	4° 54′ 2″	31° 46′ 9″
104	Embouchure centrale du Sobat.....	9° 20′ 48″	31° 24′ 0″

LISTE DES VARIATIONS MAGNÉTIQUES

recalculées par M. E. Dunkin, d'après mes observations entre Zanzibar et Gondokoro. Je me servais de petites boussoles prismatiques, dites *de réflexion*.

N°s	STATIONS.	LONGITUDE OUEST.	STATIONS.	LONGITUDE OUEST
1	Kirengué...............	11° 12′	Chez Roumanika.........	10° 58′
2	Mbouiga................	12° 27′	Masaka.................	9° 44′
3	Mboumi...........	12° 0′	Kibibi.................	9° 28′
4	Ougogo (Est)......... ..	11° 19′	Chez Mtésa.............	9° 59′
5	Mdabourou	11° 33′	Ourondogani	10° 18′
6	Kazeh..................	12° 8′	Chez Kamrasi...........	8° 48′
7	Mininga.........	11° 47′	Faloro.	8° 16′
8	Mouamba.......	11° 20′	Gondokoro..............	8° 53′
9	Chez N'yamanira........	11° 0′		

APPENDICE E.

ALTITUDES DES STATIONS ENTRE ZANZIBAR ET GONDOKORO

Déterminées au moyen d'observations sur l'eau portée à son point d'ébullition, et calculées à nouveau par M. E. Dunkin. On a pris les moyennes de deux thermomètres construits par Grant et par moi. Ces altitudes sont données ici pour montrer comment se constitue le plateau central de l'Afrique intérieure.

STATIONS.	Élévation au-dessus du niveau de la mer	STATIONS.	Élévation au-dessus du niveau de la mer.
	Pieds.		Pieds.
Zanzibar	262	Rivière Vouali	3388
Kirourou	391	Kazeh	3564
Douthoumi	516	Iviri	3359
Zoungomero	689	Ousagari (Sud)	3292
Mbouiga (Est)	1068	Ousagari (Nord)	3413
Mbouiga (Ouest)	1093	Ounyambéwa	3690
Kikobogo	1717	Oukoumbi	3489
Makata	1605	Mininga	3438
Ngoto	1592	Mbisou	3338
Mouhanda	1648	Nounda	3265
M'yombo	1514	Chez Rouhé	3181
Mboumi	1487	Chez Makaka	3313
Mdunhwi	2054	Chez Loumeresi	3354
Tzanzi	2474	Kagongo	3527
Manyongé	2959	Kagéra	3588
Roumouma	2468	Ouyombé	3483
Marenga-Mkhali	2848	Ousoui (Sud)	3989
Inengé	3633	Chez Vikora	3873
Robého (Est)	4712	Chez Karivouami	3974
Robého (Ouest)	5148	Outhungou	4001
Marenga Mkhali	2498	Kitaré	4204
Ougogo (Est)	3123	Vihembé	3563
Kanyenyé (Est)	2674	Ousoui (Nord)	3487
Kanyenyé (Ouest)	2580	Ourigi	3447
Ousekhé	3329	Khonzé	3392 (?)
Khoko	3255	Outhenga	3931
Premier camp dans la jungle.	3408	Montagne de N'yamwara	4592
Second camp dans la jungle.	3511	Chez Roumanika	4661
Mabungourou	3731	Petit lac Windermere	3639
La *Bosse*	3702	Chez Mtésa	3400
Jiwa la Mkoa	4090	Namaouja	3103
Mgongo Thembo	3964	Chutes Ripon [1]	3308 (?)
Toura (Est)	3691	Ourondogani	2865 (?)
Toura (Ouest)	3597	Chez Kamrasi	2856 (?)
Kigoué	3715	Chutes Karouma	2970 (?)
Roubouga	3402		

Post-scriptum. Trois cataractes ont été observées sur le Nil : — 1° Des chutes Ripon à Ourondogani ; — 2° Des chutes Karouma au petit Louta ou lac Nzigé (?) ; — 3° De Paira, dans le Madi, aux environs de Gondokoro. — Le reste du Nil ressemble plutôt à un vaste étang qu'à une rivière.

Ce tableau d'altitude, vu que le point d'ébullition de l'eau est sujet à donner des différences de 300 pieds, ne doit être accepté que comme un renseignement approximatif. C'est ce qui résulte clairement des observations prises sur le Nil. J. H. SPEKE.

Nota. Les tables dont on s'est servi pour la réduction ont été empruntées à Regnault et à ses *Tables des tensions de la vapeur d'eau.* — On a pris pour mesure barométrique du niveau de la mer une moyenne de 29,92 pouces. ED. DUNKIN.

1. Dans mon premier voyage, l'altitude du Victoria Nyanza, fixée d'après le thermomètre à l'eau bouillante, était de 3740 pieds. C'est ainsi qu'elle est marquée sur la carte.

APPENDICE F.

CLIMATOLOGIE DU VICTORIA-NYANZA.

Observations sur le climat des contrées adjacentes au lac Victoria, faites en 1861-62, et réduites en tableau par Francis Galton, d'après les observations quotidiennes de Grant.

	Explications. a = du 1er au 7. b = du 8 au 15. c = du 16 au 23. d = du 25 à la fin.		TEMPÉRATURE. Température moyenne.	Extrême chaud.		Extrême froid.	Écart extrême.	PLUIE ET NUAGES. Pluies calculées par pouces d'eau tombée.	Nombre des jours de pluie.	Jours de pluie par mois *g*.	Jours de pluies et de légères ondées *g*.	VENTS. Vents qui ont prévalu. (SPEKE.)
Karagoué, 5100 pieds au-dessus du niveau de la mer.	Novembre...	*d*	70°	84		57	29	1,00*	3*	(12)	17	N. E.
	Décembre...	*a*	70	83		58	27	0,77	4	14	16	N. E.
	—	*b*	66	78		53	26	0,34	5			
	—	*c*	67	80		57	25	0,32	3			
	—	*d*	69	84		57	29	1,35	2			
	Janvier.....	*a*	69	82		57	27	0,21	2	14	14	N. E.
	—	*b*	69	85		64	23	0,89	2			
	—	*c*	68	80		57	25	0,84	4			
	—	*d*	67	79		57	24	1,47	6			
	Février.....	*a*	67	79		59	22	0,96	4	12	12	N. E.
	—	*b*	69	82	82*b*	58	26	1,90	3			
	—	*c*	»	»		59	»	0,13	2			
	—	*d*	»	»	81*b*	58	»	0,63	3			
	Mars........	*a*	70	80		62	20	»	»	11	21	Variable
	—	*b*	69	84	92*b*	61	22	0,34	3			
	—	*c*	68	84		59	27	2,62	4			
	—	*d*	69	80	83*b*	60	22	0,98	4			
	Avril........	*a*	69	79		61	20	0,84	3	18*	27	N. N. E.
	—	*b*	65	71		60	13	4,00*	6*			
	—	*c*	»	»		»	»		3*			
	—	*d*	»	*a*		»	»		6*			

OBSERVATIONS.

a. Obtenus en ajoutant 3° à la température de trois heures après midi. On n'a pas relevé de *maxima*.

b. *Maxima* relevées chaque quinzaine dans l'Ouganda par le cap. Speke.

c. Évaluations douteuses. Les thermomètres étaient suspendus dans des huttes encombrées. Aucune mention, dans les notes, de chaleurs exceptionnelles.

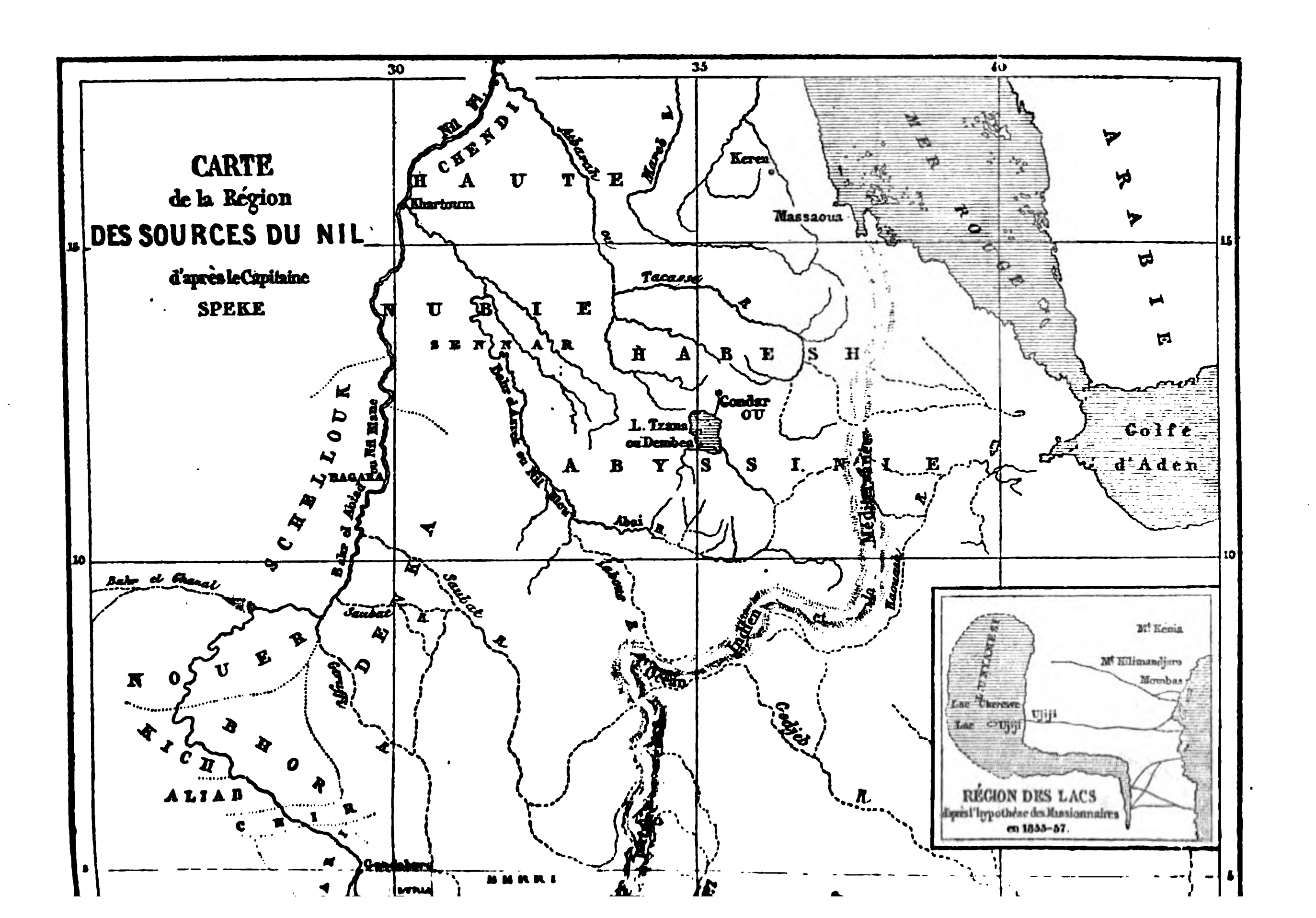
d. Trois tempêtes, en tout 8 pouces.

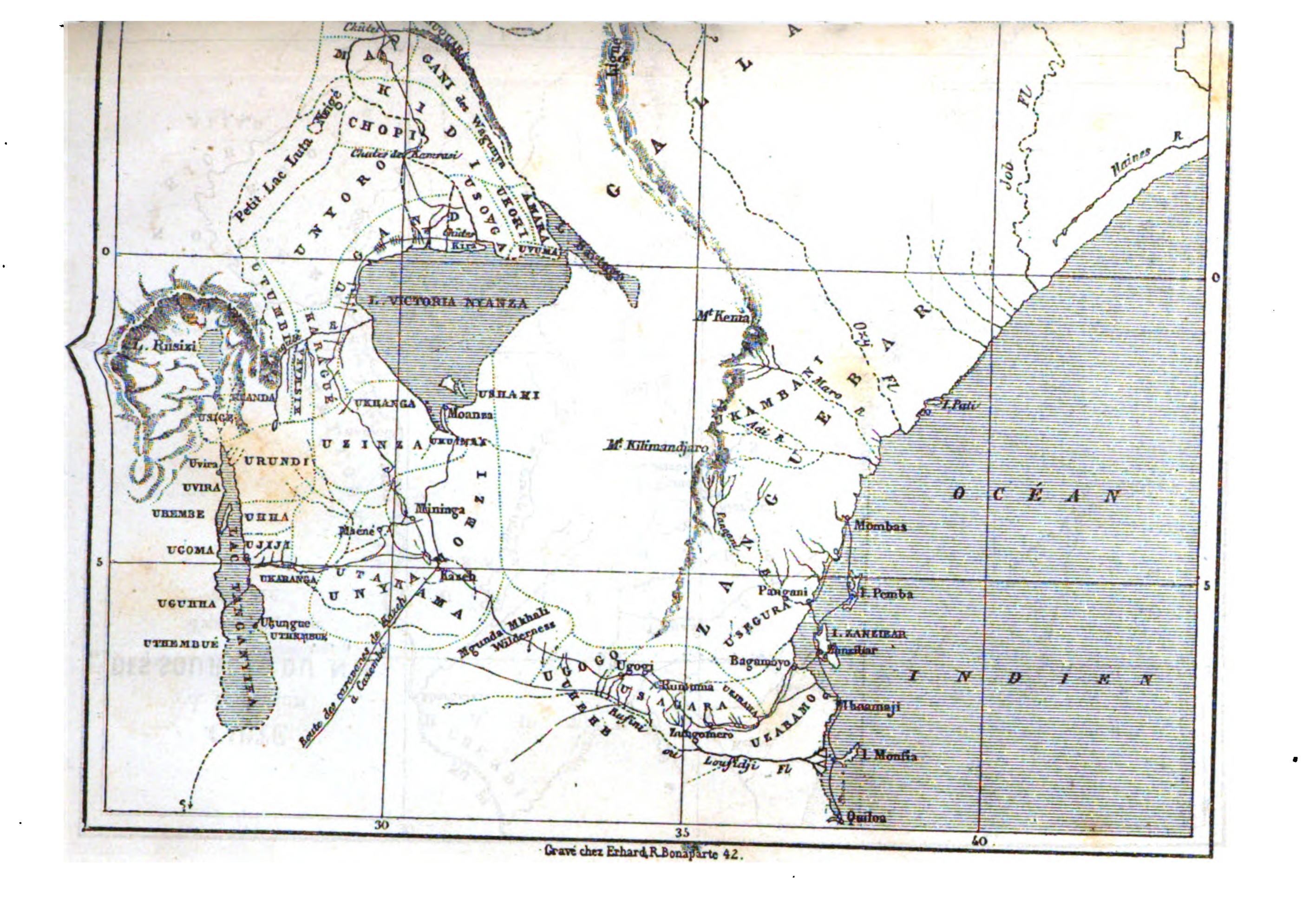
	Mai........	*a*	»	»	82	»	»	»	4			
	—	*b*	»	»		»	»	»	4			
	—	*c*	»	»	82	»	»	»	8			
	—	*d*	»	»		»	»	»	5*			
	Juin........	*a*	69	79		62	19	»	2*			
Ouganda, 3400 pieds d'élévation.	—	*b*	69	79		59	22	0.42	3	8*	20	S. E.
	—	*c*	70	78		60	20	0,08	2			
	—	*d*	69	80		62	20	0,05	1			
	Juillet.......	*a*	68	76		61	17	1,94	3			
	—	*b*	»	»		»	»			(15)	22	S. E.
Campement, 3400 pieds.	—	*c*	76	91°		64	29					
	—	*d*	»	»		»	»					
	Août........	*a*	»	»		»	»					
	—	*b*	74	89°		60	31	•	ſ	(14)	20	S. E.
Campement, 3400 pieds.	—	*c*	»	»		»	»					
	—	*d*	»	»		»	»					
	Septembre ..	*a*	»	»		»	»					
	—	*b*	75	86		65	23					
	—	*c*	73	84		62	24	1,61*	3	18*	18	Variable.
	—	*d*	73	80		61	21	0,44	6			
Ounyoro, 3200 pieds au-dessus de la mer.	Octobre.....	*a*	72	82		64	20	3,00	6			
	—	*b*	72	82		63	21	0,82	4	21	27	Variable.
	—	*c*	73	82		63	21	3,48	6			
	—	*d*	74	84		65	21	1,30	5			
	Novembre ...	*a*	72	83		64	21	2,20	1			
Moyennes et Totaux...........			68	82		51	49	34,93	135	»	240	E.
Évaluation pour l'année totale...			68	82		51	49	49	»	178	240	E.

e. Pluies rarement signalées dans le cahier de notes (6 pouces*).

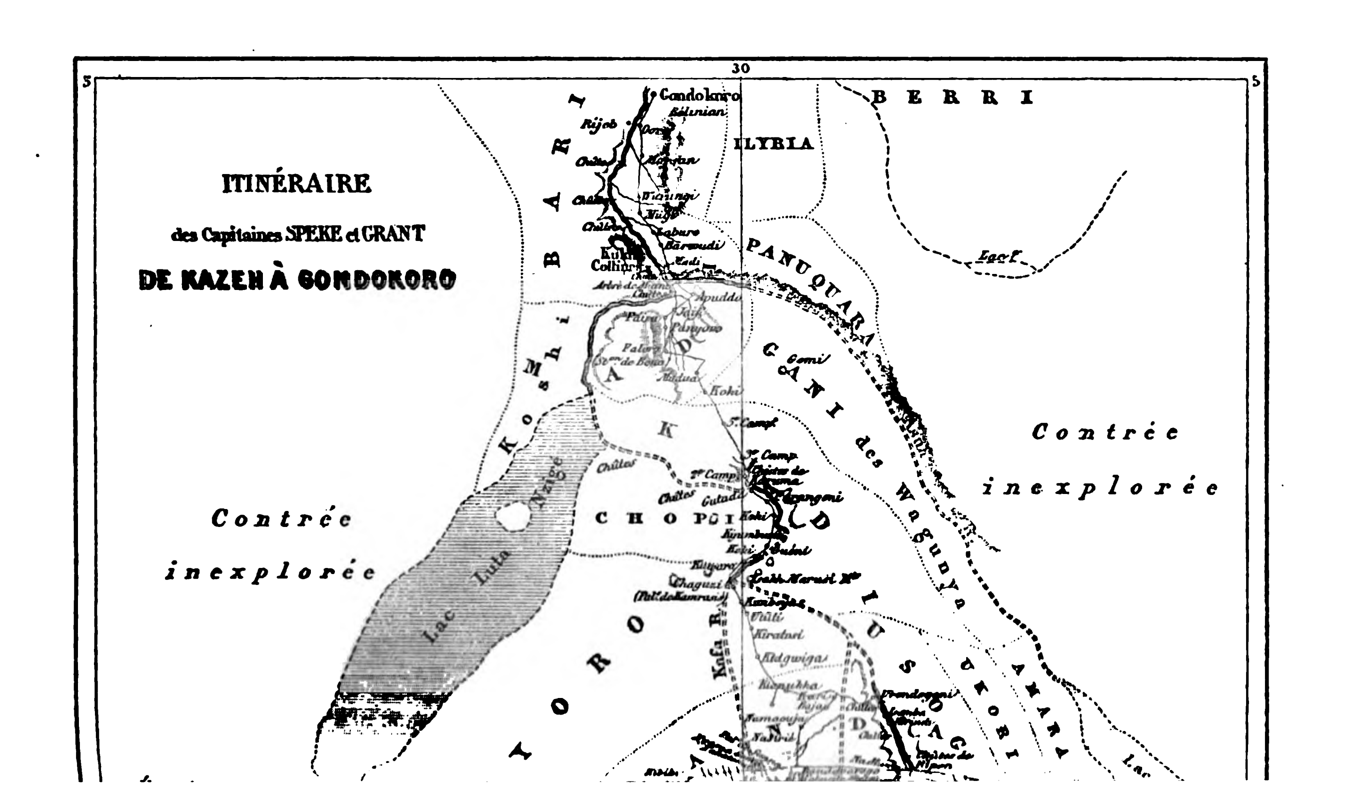
f. Les numéros marqués par une astérisque sont en partie, et ceux placés entre parenthèses sont totalement déduits par voie de proportion.

g. La pluie tombe le plus souvent par ondées soudaines et par orages accompagnés de foudre. Le ciel est tantôt très-clair, avec des nuages mobiles, ou très-chargé de nuages noirs et bas.


CARTE
de la Région
DES SOURCES DU NIL
d'après le Capitaine
SPEKE
ARABIE
MER ROUGE
Golfe d'Aden
Massaoua
Keren
HAUTE
CHENDI
Khartoum
NUBIE
SENNAR
HABESH
ABYSSINIE
Condar ou
L. Tzana ou Dembea
Tacasse R.
Mareb R.
Abai R.
Bahr el Azrek ou Nil Bleu
SCHELLOUK
BAGARA
Bahr el Abiad ou Nil Blanc
Bahr el Ghazal
Saubat R.
Sauba R.
NOUER
KICH
ALIAB
BHORR
Codjeb
Gondokoro
Mt Kenia
Mt Kilimandjaro
Mombas
Ujiji
RÉGION DES LACS
d'après l'hypothèse des Missionnaires
en 1855-57.
30
35
40
15
10
5



Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42.


ITINÉRAIRE
des Capitaines SPEKE et GRANT
DE KAZEH À GONDOKORO
Gondokoro
BARI
BERRI
ILYBIA
PANUQUARA
GANI des Wagunya
Contrée inexplorée
Contrée inexplorée
Koshi
CHOPI
Lac Luta Nzige
Kafa R.
UKORI
AMARA
USOGA
Rijob
Kukla
Collines
Apuddo
Faloro
Koki
Kiratosi
Kidgwiga
Gutadi
Chutes
Lac



Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42.



TABLE DES GRAVURES.

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

